ERRATA

Page	VIII, note,	*lire :*	1851	*au lieu de*	1951.
—	XI, l. 5	—	manière	—	matière.
—	3, l. 7	—	déconcerté	—	démenti.
—	5, l. 21	—	gauche, la	—	gauche. La
—	15, l. 8	—	nos	—	vos
—	18, l. 27	—	Sa résolution	—	La résolution.
—	21, l. 13	—	monde des	—	monde et des.
—	27, l. 14	—	Armand	—	Raoul.
—	» l. 33	—	plus pour eux	—	plus eux.
—	38, l. 1	—	cette dame	—	cdette âme.
—	» »	—	fameuse héroïne du	—	fameuse du.
—	63, l. 28	—	embrasser	—	embarrasser.
—	65, l. 13	—	les a	—	il les a.
—	103, n. 4	—	1838	—	1858.
—	110, l. 34	—	peinture	—	punition.
—	121, l. 7	—	mépris à	—	mépris de.
—	164, l. 29	—	Clémentine, les	—	Clémentine. Les
—	181, l. 16	—	sa morale	—	si morale.
—	186, l. 19	—	les offres	—	des offres.
—	189, l. 18	—	on compromet	—	ou compromet.
—	245, l. 20	—	lentes... théâtrales,	—	lente... théâtrale.
—	» l. 21-22	—	combien la pièce	—	combien ce que la
—	269, l. 4	—	s'imposait	—	s'impose.
—	279, l. 15	—	je ne connais	—	je connais.
—	290, l. 30	—	Mademoiselle	—	Le marquis.
—	295, l. 19	—	entouré du	—	entouré de.
—	319, l. 27	—	prodiguer ses	—	prodiguer et ses
—	326, l. 30	—	1815	—	1885
—	353, l. 7	—	que	—	qui.
—	359, 2e av.der.l.	—	une singulière	—	unengulière.
—	369, l. 13	—	et si bon	—	est si bon.
—	371, l. 15	—	probité cher	—	probité, chère.
—	375, l. 18	—	Sa morale	—	La morale.
—	390, l. 5	—	blagueur de jadis	—	blagueur jadis.
—	408, dern. l.	—	tout heureux	—	tous heureux.
—	439, l. 5	—	sauve	—	sauva.
—	479, l. 16	—	on ne peut	—	on peut.
—	519, l. 7	—	Ses raisonneurs	—	Les raisonneurs.
—	— l. 34	—	son effort	—	l'effort.
—	529, l. 18	—	devina	—	devine.
—	535, l. 13	—	sa hardiesse	—	son hardiesse.

Emile Augier

et

La Comédie Sociale

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR

Sur quelques idéalistes, Essais de critique et de morale. — Couronné par l'Académie Française. — Paris, Bloud, 1907.



EMILE AUGIER A 28 ANS

D'après un dessin de LEHMANN, appartenant à M. PAUL DÉROULÈDE.

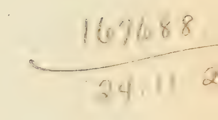
HENRY GAILLARD DE CHAMPRIS

Emile Augier

et la

Comédie Sociale





PARIS
BERNARD GRASSET
ÉDITEUR
7, Rue Corneille, 7

1910

INTRODUCTION

Voilà vingt ans à peine qu'Émile Augier a disparu (octobre 1889). Il peut donc sembler prématuré de lui consacrer dès maintenant une étude de longue haleine, et peut-être l'heure n'est-elle pas encore venue de porter sur son œuvre un jugement définitif.

De plus, il nous manque les renseignements personnels, les confidences intimes dont la critique aime à s'entourer pour étudier les hommes et expliquer les œuvres. Augier a exprimé sa volonté formelle de soustraire au public ses papiers inédits ; et ses amis sont encore trop près de nous pour laisser à notre disposition les lettres où il confiait peut-être ses théories de dramaturge et ses intentions de moraliste. On ne peut donc étudier son œuvre qu'en elle-même et les seuls documents qui puissent aujourd'hui l'éclairer sont les articles de journaux et de revues qu'on lui a consacrés pendant cinquante ans et plus.

Ces articles sont innombrables. Nous ne parlons pas seulement des chroniques et des feuilletons qui ont signalé chacune de ses pièces à leur apparition ; nous voulons dire les études d'ensemble où les critiques les plus considérables ont tâché, sans y être contraints par l'actualité, de juger tout ou partie de son œuvre. Dès 1858 (Augier n'a encore donné ni *les Effrontés*, ni *Giboyer*, ni *Maître Guérin*), Émile Montégut apprécie longuement dans la *Revue des Deux-Mondes* non seulement *le Gendre de M. Poirier*, *le Mariage d'Olympe* et *les Lionnes Pauvres* mais *Philiberte*, *Gabrielle* et *la Ciguë* (15 février 1858) Vingt ans plus tard; le même critique consacre à Émile Augier une étude plus importante encore. — Et ce sont — il faut nous bor-

ner — dans la *Revue des Deux Mondes*, dans le *Correspondant* dans la *Revue Bleue*, dans la *Revue de l'Art dramatique*, dans la *Revue Contemporaine*, dans la *Nouvelle Revue*, dans bien d'autres encore, les articles de Gustave Planche, de Pontmartin, de Saint-René Taillandier, de Lafaye, de Cartault, de Grenier, de Morlot, de Lacour, de Claretie, de René Doumic, de Maurice Spronck. Les étrangers même s'en sont mêlés et des Allemands comme M. Lindau et M. E. Jagow, des Anglais comme M. Mathews, des Suédois comme M. Erdmann et M. X. Warburg, des Hollandais comme M. J. von Hall ont présenté à leurs concitoyens l'œuvre d'Émile Augier. — L'article enfin ou la brochure ne suffisant plus aux admirateurs du poète, ce sont des livres entiers que lui ont déjà consacrés M. Morillot et M. Parigot.

Dira-t-on que ses rivaux connurent la même publicité, et que l'œuvre d'un Dumas fils, l'œuvre même d'un Sardou n'inspirèrent pas moins abondamment la critique de tous les pays ? Nous le reconnaissons volontiers, sans même chercher quelle part de célébrité les grands drames de Sardou doivent à leur plus illustre interprète. Nous avouons également que les critiques, de Montégut à M. Doumic, en passant par Weiss, Saint-Victor, Sarcey, A. Filon, Léopold Lacour, Jules Lemaître, et Émile Faguet, font, dans leurs œuvres choisies, une place à peu près égale à Émile Augier, à Dumas et à Sardou.

Il semble bien cependant qu'Augier ait été le mieux traité des trois. Sa première œuvre lui conquiert à vingt-quatre ans la faveur de tous les lettrés. La dernière comédie provoque d'unanimes applaudissements, et sa carrière qui avait commencé par un succès s'achève sur un triomphe.

Entre ces deux dates extrêmes (1844-1878) et malgré quelques échecs, Émile Augier connaît toutes les joies, toutes les fiertés, tous les avantages aussi, du succès. La Comédie-Française réclame l'honneur de jouer sa seconde pièce ; *Gabrielle* lui vaut un prix Montyon de dix mille francs ; l'Académie lui ouvre ses portes avant qu'il ait quarante ans. Dès lors, il apparaît comme le maître du théâtre contemporain. En 1851 déjà, Th. Gautier constatait la situation exceptionnelle de ce jeune homme [1]. Et quinze ans plus tard, Pontmartin écrira non sans mauvaise humeur :

1. *Moniteur*, 19 février 1951.

« ... Je me demande par quel moyen, dans quelle carrière, par quelle action d'éclat ou quel trait de génie, sur quel marchepied de diplomate, d'homme de guerre ou d'homme d'État, l'auteur de *la Contagion* aurait pu aller plus vite, acquérir une plus grande situation et devenir un plus important personnage.

... Il est accepté, parmi ses confrères et du consentement de la critique, comme *Monsieur Le Premier* [1]. »

De fait, ni J.-J. Weiss, ni Montégut ne manquaient une occasion d'opposer Augier à Dumas et de proclamer sa supériorité sur son rival. Les autres critiques saluaient également dans l'auteur de *M. Poirier* le digne successeur de Molière, et cette affirmation qu'Émile Augier règne en maître sur le théâtre contemporain nous la trouvons, pendant vingt ans, toujours et partout répétée, à propos de *Giboyer* et de *Madame Caverlet*, à propos même de *la Contagion* et de *Lions et Renards*, dans les journaux légitimistes comme dans les journaux anticléricaux, dans *l'Union* comme dans *le Siècle*. Même lorsqu'il eut cessé, de produire, durant les dix années de retraite qui suivirent *les Fourchambault*, l'œuvre et la personne d'Augier conservèrent tout leur prestige. La paix se fit autour de lui, mais non pas le silence ; et lorsque vint la mort, elle le surprit en pleine gloire.

Bien entendu, les orateurs officiels jetèrent à pleines mains sur son cercueil toutes les fleurs de l'éloquence panégyrique. Sans doute, il ne faut pas attacher trop d'importance à des discours de circonstance et qui n'ont pas le droit de dire toute la vérité. Mais les éloges funèbres que l'on prodigua à Augier s'imposent à l'attention du critique par un caractère particulier. Représentants du gouvernement et des auteurs dramatiques, directeur de l'Académie et administrateur de la Comédie-Française, tous s'accordèrent à saluer dans le poète un écrivain classique, un représentant éminent de l'esprit national [2]. Cette

1. *Correspondant*, 25 mars 1866.

2. « De son vivant, *l'Aventurière* et *le Gendre de M. Poirier* sont devenus classiques. Et pour que *le Mariage d'Olympe*, *les Effrontés*, *le Fils de Giboyer* le soient à leur tour, que leur manque-t-il autre chose que ce recul du temps plus ou moins nécessaire aux comédies de mœurs.. » (Gréard). « Émile Augier était, dans toute la force du terme un écrivain national... Un de ces hommes en qui s'affirme l'âme d'un grand pays. » (G. Larroumet). « Augier peut attendre le verdict définitif de la pos-

unanimité dans l'éloge, nous la retrouvons chez tous les critiques qui, sans souci cependant des pompes officielles, essayèrent de marquer à l'œuvre d'Augier sa place dans notre littérature. « De nos jours », dit le *Correspondant*, qui pouvait cependant lui garder rancune de *Giboyer*, « personne n'a plus que lui, dans ses bonnes pièces, approché de Molière [1]. » Et M. Jules Lemaître développe, en un long article, une comparaison dont nous ne citerons que les premières lignes : « Tous ceux qui ont eu à parler de lui dans ces quinze derniers jours l'ont rapproché de Molière et ce rapprochement était inévitable. Ce sont bien, en effet, deux esprits de même race, deux esprits parfaitement clairs et sains, deux francs Gaulois (je donne au mot le sens le plus large et le plus honorable qu'il peut avoir) [2]. »

Plus tard encore, en des études qui ne sont pas des éloges de circonstance, M. Doumic et M. Faguet ne se montreront pas moins favorables. « C'est un vrai théâtre, dit celui-ci, que le théâtre d'Émile Augier, c'est-à-dire que c'est une peinture incomplète, mais vigoureuse, d'un certain temps, pouvant être comprise dans tous les temps [3]. »

« Le théâtre d'Émile Augier, déclare enfin M. Doumic, est l'aboutissement d'efforts multiples et de tendances diverses. Il est l'achèvement de quelque chose. Tandis que, grâce à son tempérament personnel et à ses idées particulières, M. Dumas faisait dévier la comédie de mœurs de la voie où lui-même venait de l'engager, Augier l'y affermissait. Cela même est la marque de son œuvre, en fait la légitimité et en assure la durée : à savoir qu'il a renoué la chaîne à travers les temps. Unissant au sentiment moderne le sentiment de la tradition, il a rattaché la comédie nouvelle à ses origines et fait avancer le théâtre, en

térité : elle le classera parmi les classiques français. » (F. Coppée.)

« Émile Augier, notre cher vénéré maître; nous garderons précieusement parmi nos trésors l'héritage de votre gloire et nous sommes fiers de veiller sur votre œuvre ! Œuvre généreuse comme votre âme, limpide comme notre langue, chaude comme le vin et le sang de la Gaule, durable comme nos classiques, éternelle comme celles que vous avez aimées et illustrées et qui vous pleurent ; les lettres françaises et la Patrie ! » (J. Claretie.) Cf. *Le Temps*, 29 octobre 1889.

1. *Correspondant*, 25 novembre 1889.

2. *Débats*, 11 novembre 1889.

3. E. Faguet, *Littérature Française*, t. II, p. 409.

le maintenant dans le sens de son développement régulier [1]. »

Seul des critiques importants, Brunetière témoigna quelque dédain pour Émile Augier. Encore s'il se refuse à le rapprocher de Molière, l'apparente-t-il du moins à l'auteur de Turcaret, ce qui est encore une matière de le proclamer classique [2].

Après de tels témoignages, et en dépit des récriminations maussades de M. Edmond Lepelletier [3] comme des paradoxes outranciers de M. Maurice Spronck [4], qui l'un et l'autre refusent à peu près tout talent à l'auteur de *M. Poirier*, celui-ci apparaît comme l'auteur comique le plus considérable du XIX[e] siècle.

C'est ce que semblent attester également les chiffres de la Cemédie-Française, si de 1845 à 1900, Augier a tenu l'affiche chez Molière 2.656 fois; et si, pour nous en tenir aux années qui ont suivi sa mort, ses pièces ont eu, de 1891 à 1900, 371 représentations, c'est-à-dire près de 40 par an.

Pendant la même période (1891-1900), il est vrai, Dumas a été joué 423 fois au Théâtre-Français; mais sa dernière œuvre remontait à 1887 (*Francillon*) tandis que *les Fourchambault* dataient déjà de 1878, et les pièces d'Augier n'avaient plus ce caractère d'actualité que conservaient des œuvres plus récentes. Et quand bien même Dumas aurait repris sur son rival un léger avantage, il n'en resterait pas moins que pendant quarante ans, la maison de Molière a été surtout la maison d'Émile Augier [5].

Ces deux faits, bienveillance de la critique et faveur d'Augier à la Comédie-Française, excusent, s'ils ne la justifient, la tentative qui est ici la nôtre.

*
* *

Peut-être même l'absence de documents inédits ne nous empêchera-t-elle de la mener à bien. Le théâtre d'Émile Augier reste assez indépendant de sa personne pour suffire lui seul à une étude critique. Augier n'était pas de ceux qui se mettent dans leur œuvre et point n'est besoin d'avoir vécu dans son

1. *Revue Bleue*, 10 mars 1892.
2. *Manuel de l'Histoire de la littérature française*, p. 494.
3. *Écho de Paris*, 28 octobre 1889.
4. *Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1895.
5. Pour toutes ces questions de chiffres, cf. Joannidès. *La Comédie française, de 1680 à 1900.*

intimité pour comprendre *l'Aventurière* ou *Giboyer*. Les circonstances de sa vie personnelle n'ont eu qu'une influence médiocre sur la composition de son œuvre, et s'il met dans son théâtre des idées et des passions, ce sont celles de sa génération autant que les siennes propres. Plus qu'un penseur original, un moraliste révolutionnaire ou paradoxal, il fut le représentant éloquent et fidèle d'une classe et d'une époque. Autant qu'Émile Augier, l'œuvre d'Émile Augier nous révèle ses contemporains: plus que le psychologue, plus que le critique littéraire peut-être, elle intéresse l'historien moraliste.

C'est donc une étude d'histoire et de morale, autant qu'une étude littéraire, que nous entreprenons. Nous laisserons de côté Émile Augier poète, et ses comédies en vers, *Gabrielle*, *l'Aventurière*, *la Jeunesse*, par exemple, ne nous intéresseront que comme *pièces à idées*. De *Paul Forestier*, qui ne veut être qu'un drame passionnel; de *Maître Guérin* même, qui est une admirable comédie de caractère, mais qui n'est que cela [1], nous n'aurons rien à dire. Nous ne voulons étudier chez Émile Augier que la comédie sociale.

*
* *

Qu'est-ce donc que la comédie sociale? La réponse n'est malheureusement pas facile. Je vois bien que n'est pas comédie sociale toute pièce faite pour le développement d'une intrigue (*les Fourberies de Scapin*), pour l'étude proprement psychologique d'un sentiment ou d'une passion (*le Jeu de l'amour et du hasard*, *l'Avare*), pour la reconstitution savante ou poétique d'une civilisation (*Les Burgraves*), en un mot toute pièce qui n'a pour objet que le divertissement, plus ou moins artistique, du spectateur. Je vois, par contre, qu'on peut appeler pareillement comédies sociales des pièces aussi diverses que *les Guêpes*, *les Chevaliers*, *les Femmes Savantes*, *le Mariage de Figaro*, *la Foire aux Idées*, *la Dame aux Camélias*, *les Lionnes Pauvres*, *les Effrontés*, *le Fils de Giboyer*, et pour arriver jusqu'à nos jours *le Prince d'Aurec*, *le Retour de Jérusalem*, *les Ventres dorés* et *Un Divorce*. Qu'ont donc de commun des œuvres aussi différentes, pour mériter le même nom?

1. *Le Tartufe*, *le Misanthrope* qui sont des comédies de caractère, son aussi des comédies de mœurs, et, si l'on veut, des comédies sociales.

La plupart nous apparaissent d'abord comme des comédies de mœurs, et peut-être toute comédie de mœurs est-elle, en un sens, une comédie sociale, si elle peint ses personnages non pas comme personnages d'exception, mais comme représentants d'une collectivité; si elle étudie moins les passions de l'homme universel, que les travers, les défauts et les vices d'une société; si elle s'attache moins aux cas morbides extraordinaires qu'aux épidémies et contagions morales. Cependant, pour être vraiment une comédie sociale, la comédie de mœurs, doit s'attaquer non pas à de légers ridicules, à des travers passagers qui n'intéressent que le curieux et ne prêtent qu'à sourire; elle doit s'en prendre à des défauts si graves, à des vices si chroniques qu'ils affectent sérieusement l'état social. Railler la mode des grands chapeaux est affaire de vaudevilliste; dénoncer la tyrannie des couturiers sur des femmes affolées de luxe est affaire de moraliste. Montrer nettement, fortement, les conséquences sociales d'un travers ou d'un défaut à la mode voilà l'objet propre de la comédie sociale; tandis que la comédie de mœurs peut se borner à étudier « la répercussion des phénomènes sociaux dans le domaine de la famille[1]. » Ainsi *les Femmes Savantes* sont, malgré tout, une comédie de mœurs plus qu'une comédie sociale, parce qu'elles ne dégagent pas expressément les conséquences dernières que peuvent avoir pour la société les théories féministes d'une Philaminte ou la fausse pruderie d'une Armande. Elle les laisse entrevoir, elle ne les met pas en pleine lumière. Elle nous intéresse presque exclusivement à des individus, sans nous rappeler assez que d'autres souffrent pareillement du même mal et pour les mêmes causes. La comédie sociale doit voir plus loin que la comédie de mœurs. Au reste, ce sont là des nuances subtiles, et souvent il est fort malaisé de distinguer l'une de l'autre.

Il y a pourtant des cas où l'hésitation n'est pas possible. Toute pièce étudiant le sort que font à des individus les institutions ou les lois est une pièce sociale. Or les mœurs sont chose distincte des institutions et des lois. On peut étudier les unes sans les autres. Ainsi, en écrivant *Madame Caverlet*, Augier ne nous renseigne pas sur les Français de 1876, mais seulement sur les conséquences de la législation matrimoniale française

1. P. Morillot. *E. Augier*, p. 93.

à cette époque. Il ne peint pas un tableau de mœurs, il pose un problème de morale sociale. Dès lors, sa pièce n'offre pas seulement la valeur historique d'un document : elle intéresse tous ceux que, n'importe où, n'importe quand, préoccupe l'éternelle et universelle question du mariage.

C'est le propre, en effet, de certains problèmes sociaux d'être universels et éternels. Il ne s'ensuit pas seulement que telle pièce antidémocratique d'Aristophane demeure pour nous d'actualité, mais aussi que les dramaturges contemporains peuvent donner à leurs conceptions sociales telle forme, historique ou fantaisiste, qui leur plaira. Il leur suffira d'éviter les anachronismes extravagants. En ce qui concerne Augier, *l'Aventurière* a beau se présenter avec des décors italiens et de costumes Renaissance, elle est, bel et bien, une comédie sociale, si l'auteur a voulu nous montrer le conflit de la courtisane et de la famille. — Reste que les pièces de ce genre, comédies sociales à forme fantaisiste, sont d'une exécution singulièrement délicate, les ornements du style, les agréments de la mise en scène risquant d'amuser le spectateur, et le poète de faire tort au mor aliste. Nous verrons si Émile Augier a su éviter ce danger et pourquoi, après *l'Aventurière*, il a repris, sous une forme nouvelle, un sujet analogue, et traité en réaliste le drame qu'il avait traité d'abord en poète.

Enfin, pour se prononcer sur le caractère et la portée sociale d'une comédie, il faut tenir compte des circonstances où elle a paru et des intentions de son auteur. Telle pièce qui ne nous apparaît plus que comme le développement consciencieux et médiocre d'un lieu commun de morale courante, fut à son époque la protestation courageuse d'un honnête homme contre des mœurs dangereuses, prit le caractère d'une œuvre de salut public, et valut à son auteur une récompense civique autant qu'un succès littéraire. Ainsi *la Bourse* mérita à Ponsard les félicitations de l'Empereur [1] et *Gabrielle* un prix de morale à Émile Augier.

Si donc nous pouvons définir la comédie sociale, la comédie qui étudie l'homme en tant que membre du corps social ou dans l'exercice de sa fonction sociale ; c'est-à-dire en tant qu'incorporé, classé dans les compartiments d'une collectivité

1. Cf. *Moniteur*, 29 juin 1856.

organisée, soumis aux institutions communes ou révoltées contre elles, atteint par la contagion des mœurs environnantes ou y échappant, subissant ou dominant les grandes forces sur lesquelles la société s'appuie autant que sur les institutions; nous aurons marqué, croyons-nous, comment la comédie sociale n'est ni la comédie de caractère, ni la comédie d'intrigue, ni même la comédie des mœurs; mais il ne sera pas toujours facile d'appliquer justement cette définition à une œuvre particulière, les formes de la comédie sociale n'ayant rien d'immuable, et le caractère social d'une œuvre dramatique pouvant s'associer, se combiner très diversement avec d'autres caractères.

Du moins, en ce qui concerne Augier, n'est-il pas douteux que la partie la plus considérable de son œuvre, et la meilleure, se rattache à la comédie sociale. Il l'aborde dès 1848 avec *l'Aventurière*, il ne lui dit adieu qu'en 1878, avec *les Fourchambault*, la dernière de ses œuvres. Entre temps, il ne lui fait guère que deux ou trois infidélités (*Maître Guérin*, *la Pierre de Touche*, *Paul Forestier*) et c'est à elle qu'il consacre ses œuvres les plus fameuses ou les plus belles ; *Gabrielle*, *le Gendre de M. Poirier*, *le Mariage d'Olympe*, *les Lionnes Pauvres*, *les Effrontés*, *le Fils de Giboyer*, *la Contagion*, *Lions et Renards*, *Madame Caverlet*, *les Fourchambault*, audessous desquelles il faut encore placer *Ceinture dorée*, *Un beau Mariage*, *Jean de Thommeray*. Et dans ces œuvres si diverses, il aborde résolument tous les problèmes qui préoccupent la société de son temps : le problème de l'amour et de la famille (mariage, divorce, courtisanes); la question d'argent (les hommes d'affaires chez eux, dans la société, dans la presse) ; la lutte des classes (aristocratie, bourgeoisie, peuple) et la question sociale proprement dite ; la question religieuse, enfin. En un mot, Émile Augier dramaturge s'est pendant trente ans associé aux discussions et aux luttes qui agitèrent l'opinion. Dès lors, on est en droit, sans négliger en lui l'artiste de l'étudier surtout comme peintre de mœurs et moraliste social [1].

1. « Les deux œuvres comiques (de Molière et d'Augier) se ressemblent en ce que l'une et l'autre s'adaptent exactement à la période de notre histoire morale qu'elles représentent ». Jules Lemaître, *Débats*, 11 nov. 1889.

Il ne s'agit pas ici d'ailleurs de résumer simplement la pensée de l'auteur, en l'éclairant de citations judicieuses. Ce travail d'analyse a été fait, et bien fait, par M. H. Parigot [1]. Ce que nous voulons, c'est nous placer au point de vue historique, rechercher dans quelle mesure les comédies d'Augier se sont inspirées de l'actualité, et répondaient aux préoccupations contemporaines; comment dans le conflit des idées, les unes ont été des ripostes, les autres des provocations ; comment l'auteur en reprenant des sujets déjà traités avant lui, a tâché de les renouveler ; quel accueil lui réservèrent la presse et le public ; quelles modifications subit parfois sa pensée en passant du cabinet à la scène, ou même d'une édition à l'autre. En plaçant ainsi l'écrivain à son époque, au milieu de ses confrères ou rivaux, en face de la presse et du public nous avons chance de le mieux connaître, lui et son œuvre ; et parce que les questions sociales qui préoccupent nos contemporains sont encore celles dont s'inquiétait Augier, nous aurons marqué dans quelle mesure son théâtre reste d'actualité.

Mais comment, dans quel ordre, étudier une œuvre où pendant trente ans l'auteur a presque toujours traduit la pensée des autres en même temps que la sienne ? L'ordre chronologique semble, à première vue, le meilleur ; et ce titre seul, *de l'Aventurière aux Fourchambault*, marquerait une évolution curieuse, inviterait aux rapprochements ingénieux aux parallèles piquants. Malheureusement, la simplicité même de l'ordre chronologique nous induirait en embarras. Non pas que la pensée d'Émile Augier soit complexe, confuse ou contradictoire. Mais il n'est pas homme à s'attacher à un seul problème, à l'étudier des années entières, et à ne l'abandonner pour un autre qu'après l'avoir résolu parfaitement ; dans ce cas, ses conclusions définitives pourraient contredire ses hypothèses primitives, l'étude chronologique de sa pensée, dont l'objet serait unique, resterait facile. Il en va tout autrement. Le poète a travaillé dans plusieurs sens à la fois, s'attaquant à la question de la famille (*l'Aventurière, Gabrielle*), passant à la lutte des classes (*Gendre de M. Poirier*), puis à la question d'argent (*Ceinture dorée*), pour revenir au problème familial (*le Mariage d'Olympe, les Lionnes Pauvres*), reprendre la question d'argent (*les Effrontés*) et encore la

1. H. Parigot : *E. Augier*.

lutte des classes (*le Fils de Giboyer*), etc. S'en tenir à l'ordre chronologique pur et simple serait s'exposer, tout ensemble, à des lacunes et à des répétitions. Il faut nécessairement sérier les questions, et grouper sous le même chef toutes les pièces d'Augier qui ont, fût-ce à trente ans de distance, traité des sujets analogues. Nous aurons ainsi : la question de la famille, la question d'argent, la question sociale, la question religieuse. D'ailleurs, et ces questions étant toutes plus ou moins connexes, il arrive que la même pièce en aborde plusieurs à la fois (*le Gendre de M. Poirier*) et que deux autres, foncièrement différentes (*M. Poirier, la Contagion*) ont plusieurs points communs ; ce qui nous condamnera peut-être à quelques-unes de ces répétitions que nous aurions voulu éviter.

Faut-il ajouter que, pour l'étude de chaque question prise à part, nous suivrons cet ordre chronologique que nous ne pouvons appliquer à l'ensemble de notre travail ? Nous parlerons de *Madame Caverlet* (1876), avant d'aborder le *Fils de Giboyer* (1862), parce que l'une est une thèse morale, l'autre une satire politique, à répartir en des chapitres différents. Mais dans le chapitre de la famille, ne devons-nous pas replacer *Madame Caverlet* à sa date, rechercher si elle ne marque pas une évolution dans la pensée du poète, et tâcher d'expliquer cette évolution par des raisons historiques?

Ces indications de méthode une fois données, il est peut-être inutile d'indiquer dans quel esprit nous entreprenons cette étude, car le lecteur a vite discerné les intentions d'un auteur, celui-ci voulût-il les tenir secrètes. Nous nous contenterons donc d'un mot : il nous sera impossible d'accepter toujours les conclusions d'Augier et, nous devrons, à plusieurs reprises, défendre contre lui des idées et des personnes pour qui il fut injuste. Mais, son erreur même, nous avons tâché de l'expliquer et tout en la réfutant, nous nous sommes efforcé de rendre justice à son talent comme à la sincérité de ses convictions. Partout ailleurs, il nous a été facile d'accorder au poète cette sympathie qui est une condition même de la critique.

Nous espérons donc n'avoir pas déplu aux amis d'Émile Augier et surtout aux membres de sa famille, qui conservent son souvenir avec une piété si touchante. Près de Mme Guiard, sa sœur, près de MM. Déroulède, ses neveux, nous avons trouvé un accueil qui ajoute à notre responsabilité, et nous voudrions

avoir fait un ouvrage digne d'eux, aussi bien que de leur illustre parent. Enfin c'est pour nous un devoir d'adresser nos respectueux et chaleureux remerciements à M. Victor Colomb, compatriote d'Émile Augier et bibliophile éminent, qui a bien voulu mettre à notre disposition les livres les plus rares de sa magnifique bibliothèque ; à M. Claretie qui voulut bien nous ouvrir les *Archives de la Comédie-Française ;* à son collaborateur, M. Couet, dont la bonne grâce fut inlassable ; à M. Le Bidois, enfin, professeur à l'Institut catholique de Paris, sans les conseils et l'affection de qui ce travail serait plus imparfait encore.

H. G.

Sauf indication contraire, nous citerons toujours d'Émile Augier la première édition. Pour une étude historique et morale autant et plus que littéraire, le texte primitif est le texte essentiel ; les autres ne sont intéressants que par rapport à lui.

ÉMILE AUGIER ET LA COMÉDIE SOCIALE

AVANT LA COMÉDIE SOCIALE

LES DÉBUTS D'AUGIER

Les jeunes gens sont rares qui trouvent dès le premier coup leur voie et débutent en art par une œuvre originale. Alexandre Dumas fils, lui-même, qu'on cite toujours comme une exception, fit, dans la *Dame aux Camélias* et dans *Diane de Lys*, œuvre romanesque et romantique autant qu'œuvre réaliste ; seul le *Demi-Monde* marque son adhésion formelle au genre qu'il devait illustrer. Quoi qu'il en soit, Augier ne commence pas par un coup d'audace. On était d'ailleurs à une époque de transition, et au milieu de tendances contradictoires, les débutants avaient quelque peine à se reconnaître. Les *Burgraves* avaient piteusement échoué en 1843, mais les romantiques se refusaient à renoncer, et Vacquerie relevait Victor Hugo au poste de combat. Scribe était encore dans toute sa gloire, mais on commençait à se lasser de ses habiletés décevantes et de sa fécondité banale autant qu'intarissable. La faveur tournait donc, et pour le moment, elle revenait au classicisme. Rachel faisait revivre Corneille et Racine. Ponsard croyait ressusciter la tragédie, et la foule applaudissait à ces tentatives de rénovation. On réagissait par horreur de l'invraisembla-

ble, de l'énorme et du monstrueux, par besoin de naturel et de vérité. Mais on se trompait sur les moyens de réagir, on était las d'une forme d'art, sans voir exactement par quoi la remplacer. On ne pensait pas encore au réalisme.

Augier partage les répulsions, les aspirations, les incertitudes de ses contemporains. Aussi sa très honorable *Ciguë* (1844), dont le succès fut éclatant [1], ne laisse même pas entrevoir que l'auteur puisse écrire un jour, *les Lionnes pauvres* ou *les Effrontés*. C'est « une œuvre mixte » à la fois classique et romantique ; classique par le sujet qui fait penser aux antiquailles de Ponsard ; romantique par la fantaisie du développement, la verve du dialogue, le grotesque de certains caractères. La morale même est à la fois romantique et bourgeoise, bourgeoise, puisque un vertueux mariage d'amour en est la conclusion ; romantique, si les imprécations de Clinias :

Grâce à vous, la débauche, effroyable maîtresse.
Qui vieillit promptement tous ceux qu'elle caresse,
Et ne les lâche plus quand elle les a pris,
Enveloppe mon cœur de ses mille replis,
Et sa séduction, par le dégoût suivie,
Me rend enfin la mort meilleure que la vie.

(*La Ciguë*, I. 3.)

font penser aux vers de Musset :

Ah ! malheur à celui qui laisse la débauche
Planter le premier clou sous sa mamelle gauche... etc.

1. « L'impression produite par *la Ciguë* a été si vive pour les jeunes gens de ma génération qu'elle a duré longtemps encore après que ce premier ouvrage fut rejeté dans l'ombre par les chefs-d'œuvre éclatants qui l'ont suivi. Quand déjà le public à qui on la resservait de temps à autre, ne témoignait plus pour elle, qu'une indifférence souriante ; que de fois j'ai entendu dire : « *la Ciguë*, c'est encore ce qu'il a fait de mieux » par des gens de goût qui étaient restés fidèles à ce premier enchantement de leur jeunesse. » (F. Sarcey. *Temps*, 26 octobre 1889.)

En un mot, et suivant la jolie définition d'Émile Montégut : « *La Ciguë*, c'est du classique flamboyant, du romantisme châtié et assagi [1]. »

Naturellement, le jeune poète paya cher son premier succès, et *Un Homme de bien*, représenté l'année suivante (1845) à la Comédie-Française ne répondit guère aux espoirs qu'avait fait naître *la Ciguë*. Le public fut démenti, la presse plus que sévère, Jules Janin particulièrement impitoyable : « Cette comédie de *l'Homme de bien* peut passer pour le plus beau naufrage de ce mois-ci », constate-t-il d'abord [2]. Puis, opposant son jugement à l'enthousiasme passager des amis de l'auteur, il condamne « le style, la pensée, la disposition des scènes, le dialogue, en un mot l'ensemble et le détail, (qui) sont d'une vulgarité des plus vulgaires. » Enfin, avec une joie un peu féroce, il enregistre la déroute définitive du poète : « Rien n'égale la torpeur de ce troisième acte. Mais aussi rien ne saurait donner l'idée de la somnolence inquiète de ce parterre naguère si bouillant d'enthousiasme... Soudain tout s'arrête ; plus d'applaudissements, plus d'enthousiasme. Le jeune auteur d'*Un Homme de bien* est resté seul sur la brèche de sa comédie... Il aura compris que malgré cette longue suite d'épîtres rimées, mal cousues l'une à l'autre avec du fil blanc qui se rompt à chaque aiguillée, en dépit de ces épigrammes, tournées comme des madrigaux, et de ces madrigaux qui ressemblent à des épigrammes, sa comédie est morte d'inanition, faute d'un tantinet de gaieté et de cet intérêt vulgaire que l'on accorde aux choses nouvelles [3]. »

On peut trouver que J. Janin a la main lourde. « *Un Homme de bien* fut traité avec une sévérité que la raison

1. *Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1858.

2. Le succès de *la Ciguë* vaut à E. Augier ses entrées au Gymnase et à la Comédie Française, qui attend sa première pièce. La société des auteurs dramatiques choisit *la Ciguë* pour une représentation à son bénéfice. Enfin la pièce est jouée à Versailles devant Leurs Majestés. (Cf. *Nouvelle Revue* mai 1895, p. 221).

3. *Débats*, 24 novembre 1845.

ne saurait approuver », écrivait cinq ans plus tard un autre critique pourtant peu indulgent [1]. On peut plaider pour Augier les circonstances atténuantes : « Il y a (pourtant) dans *Un Homme de bien* plusieurs passages traités avec un vrai talent. Pour se tromper ainsi, il faut être capable de mieux faire [2] ». On ne peut nier que l'action soit obscure et mal conduite, les caractères inconsistants et déconcertants, la conclusion incertaine.

Cependant *Un Homme de bien* marque presque une date importante dans la carrière d'Émile Augier, s'il y manifeste pour la première fois l'intention de peindre la réalité contemporaine, de s'attaquer aux mœurs régnantes, et presque de faire de la comédie sociale. Ce n'est pas que les meilleurs critiques s'accordent dans leur interprétation du personnage principal. Sainte-Beuve, par exemple, reprochait à Féline de n'être aucunement d'actualité :

« S'inquiète-t-on bien d'être en règle avec sa conscience, de se croire en sûreté de ce côté-là? Se soucie-t-on seulement d'être tant soit peu en règle à l'égard des autres, et se donne-t-on quelque peine pour les abuser ? Il me semble qu'on n'en est guère là, et l'on aurait chance bien plutôt de peindre avec vérité un homme résolu à tout, déterminé à faire fortune, à se conquérir un nom, un état, une influence, une considération presque, ou du moins tout ce qui en tient lieu socialement et la représente, et cela en envoyant promener sa conscience et le respect humain, mais en osant, en voulant fortement, en s'imposant. Un pareil caractère serait peut-être moins comique qu'odieux ; il serait vrai du moins quant aux mœurs du jour, tandis que ce M. Féline vient on ne sait d'où et ne va à rien [3]. »

Tandis que, de nos jours, M. Faguet loue précisément Féline de porter la marque de son temps.

« Cet Homme de bien, c'était l'homme du temps. Aupara-

1. G. Planche, *Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier 1881.
2. Id., *ibid.*
3. Sainte-Beuve, *Premiers Lundis*, t. III, p. 13.

vant, dans la bourgeoisie aisée, le type courant avait été l'homme « rigide dans les affaires d'argent », comme a dit très bien Dumas du père de son Durieu, ayant beaucoup de ridicules et quelques vices, mais, sur les choses de probité, très austère, très scrupuleux et très raide, mettant là sa conscience et sa religion, et disant « Ça, c'est sacré ! » Et, plus tard, devait venir l'homme qui n'a en affaires d'argent aucune espèce de sens moral, pur et simple forban *en cela...* »

« Entre les deux (1845), il y a eu, sans doute, l'homme de transition... déjà profondément perverti, mais gardant, de conscience, ce qu'il en faut pour qu'il faille la payer de monnaie de singe, et de scrupules ce qu'il en faut pour qu'il faille les envelopper de phrases onctueuses, à l'effet de les endormir... Personnage très réel, très vivant, pris dans la rue...[1] ».

Mais que Féline soit bien de son temps ou non, il importe relativement peu ; il reste, en effet, que le jeune auteur de *la Ciguë*, quittant l'antiquité gréco-latine avec tout ce qu'elle offre de charmes poétiques et de développements faciles à la fantaisie, aborde franchement, simplement, la comédie bourgeoise. L'exécution peut être gauche. La réussite incomplète, l'intention est indiscutable. Nous n'en voulons pour preuve que ces railleries de Féline à l'adresse du jeune Octave :

Voilà de nos roués en sortant du collège !
Les jeunes gens du jour ont ce travers commun
D'affubler leur candeur d'un vêtement d'emprunt ;
De faire les lurons à qui rien n'en impose,
Et dont l'œil voit d'abord le fond de toute chose.
De ne pas sembler neufs sottement occupés,
Ils mettent de l'orgueil à se croire trompés,
Perdant ainsi, pour feindre un peu d'expérience.
La douceur d'être jeune et d'avoir confiance.

(*Un Homme de bien*, I, 7.)

Après cela, ne nous inquiétons plus si Augier imite tout à la fois Molière, Ponsard et Musset. Il n'est pas encore en

1. E. Faguet, *Propos de théâtre*, 4e série, p. 38.

possession de son art ; il connaîtra plus d'une hésitation, plus d'une fluctuation. Il reviendra aux fantaisies néo-grecques (*le Joueur de flûte*, 1850). Il s'essaiera au grand drame historique (*Diane*, 1852), aux contes moraux habillés de poésie (*la Pierre de Touche*, 1853), aux marivaudages Louis XV (*Philiberte*, 1855), mais il vient d'affirmer son goût pour l'étude des mœurs contemporaines et les discussions morales ; malgré toutes ses faiblesses, *Un Homme de bien* nous autorise à pressentir en Émile Augier un observateur et un moraliste social.

Bientôt d'ailleurs, *l'Aventurière* (1848) et *Gabrielle* (1849) vont changer ce pressentiment en certitude. Le chantre aimable d'Hippolyte, le moraliste incertain de Féline va devenir le défenseur intransigeant de la famille menacée.

LA COMÉDIE SOCIALE

PREMIÈRE PARTIE

AUGIER ET LA FAMILLE

Qu'Émile Augier fût spontanément, et comme invinciblement porté vers la poésie familiale, on le devine déjà dans *la Ciguë* et dans *Un Homme de bien*. De la première, un mauvais plaisant a dit : « Ce n'est pas de l'école du bon sens, mais bien de l'école des sens que relève ce genre de comédie. » Le mot n'est pas très spirituel, et il est encore moins exact. Peu importe, en effet, que Clinias ait été débauché et subisse aujourd'hui un assaut suprême de ses passions réveillées ; c'est un débauché désenchanté et presque repentant ; il est plein de regrets et de remords ; s'il revient à la vie, ce n'est pas seulement parce qu'il découvre l'amour, mais parce qu'il découvre l'innocence :

Vous ne me devez rien.
C'est moi qui vous dois tout, et vous le savez bien ;
Je vous dois un instant de fierté, qui m'enivre ;
Je vous dois de mourir *comme j'aurais dû vivre !*

Dans un dédain haineux mon cœur s'était serré
Au spectacle des gens dont j'étais entouré,
Et j'avais, méprisant compagnons et maîtresses,
Laissé tarir en moi la source des tendresses.
Enfin de ces *méchants* j'étais presque l'égal,
Et n'avais plus de bon que la haine du mal,
Quand vous êtes venue en mon orgueil aride
Épancher la fraicheur de votre âme limpide,
Et mettre dans mon cœur, aux portes du tombeau,
La douceur d'admirer quelque chose de beau.

(*La Ciguë,* II, 9.)

S'il rêve encore de bonheur, il ne le demande plus aux folles aventures ni aux plaisirs faciles, mais aux joies simples et honnêtes de la vie familiale.

Quittons
Le désert qu'on appelle Athènes, et partons.
Adieu, mes bons amis ! Adieu, ville maudite !
Ta mère m'aimera, n'est-ce pas, Hippolyte ?
Une famille à moi ! Quelle joie ! et comment
Ai-je pu jusqu'ici vivre différemment ?

(*Ibid.*)

Ainsi le mariage qui termine *la Ciguë* n'est pas seulement un dénouement romanesque propre à satisfaire les âmes sensibles, il comporte un enseignement moral dont avaient grand besoin les dandys de 1845.

Celui d'*Un Homme de bien* est peut-être moins explicite, mais ici encore on retrouve la même honnêteté d'intention. Non seulement dame Rose ne fait à son seigneur et maître nul affront, mais elle apprend à ses dépens qu'il peut être dangereux de préférer à un mari même désagréable, un jeune homme trop séduisant ; ce séducteur lui-même est pris à son propre piège, et contraint de réparer ; il s'y résout d'ailleurs de bonne grâce et non sans avoir exprimé longuement son repentir et son désir de conversion :

OCTAVE

Avant de me quitter, prenez votre vengeance,
Juliette : je vous aime et vous me haïssez.

ROSE

N'a-t-elle pas sujet ?

OCTAVE

C'est juste, je le sais,
Et l'on ne fléchit pas une haine si fière ;
Aussi vous n'entendrez ni plainte ni prière.
J'ai voulu seulement vous dire à deux genoux,
Juliette, que je suis plus malheureux que vous,
Car c'est ma lâcheté qui nous perd l'un et l'autre,
Et je porte à la fois ma douleur et la vôtre.
Mais je suis moins coupable encore que puni,
De votre âme angélique à tout jamais banni,
Et me sentant trop bien déchu de votre estime
Pour que vous m'accordiez de réparer mon crime.
Adieu donc, laissez-moi le remords qui m'est dû,
Et l'amer souvenir de votre amour perdu !

(*Un Homme de bien*, III, 6.)

Ainsi, l'honneur de tous est sauf, et un honnête mariage rétablit l'ordre domestique un instant menacé.

Donc, dès ses deux premières comédies, Augier célèbre les affections honnêtes et la douceur des joies familiales. Dans *l'Aventurière* il va reprendre le même thème et le développer cette fois avec plus de netteté, d'éloquence, de poésie et aussi de succès. « Désormais... Augier s'est établi dans la famille française du XIXe siècle : il en est le peintre et l'historiographe[1]. »

1. E. Faguet, *Propos de théâtre*, 4e série, p. 39.

I. — AUGIER CONTRE LES COURTISANES

CHAPITRE PREMIER

L'AVENTURIÈRE

A. — Le sujet.

On connaît le sujet de *l'Aventurière* : le seigneur Mucarade (Monte-Prade dans la version définitive), riche et vieux bourgeois de Padoue, s'est laissé prendre aux beaux yeux d'une aventurière, fort connue au théâtre sous le nom de Cléopâtre, mais devenue pour la circonstance dona Clorinde. Non content de la recevoir chez lui avec son ruffian de frère, Franca-Trippa dit don Annibal, il prétend l'épouser. Ce projet le fait mettre en quarantaine : plus d'amis, plus de famille bientôt ; car son frère Dario lui-même, après de vains conseils et d'inutiles remontrances, rompt le mariage projeté entre son propre fils Horace, et Célie la fille de Mucarade. L'aventurière paraît triompher, quand un personnage inattendu vient compromettre son succès.

Un frère aîné de Célie, Fabrice, quitta jadis la maison paternelle pour courir le monde ; depuis dix ans, il n'à pas donné signe de vie et tant d'ingratitude a douloureusement frappé le cœur paternel. Si Fabrice était resté, Mucarade,

sans doute, n'eût pas eu besoin de consolations sentimentales, l'Aventurière n'occuperait pas à son foyer la place de sa femme défunte.

Mais voici justement Fabrice de retour. Instruit de ce qui se passe, il décide aussitôt de rompre la trame ourdie par Clorinde et son digne chaperon. Revêtu d'un déguisement, il se présente à Mucarade comme un ami et un envoyé de son fils ; ce stratagème lui permet d'entrer dans la place sans trop éveiller la défiance des deux aventuriers ; Annibal même a tôt fait, après boire, de bavarder et de trahir ses projets. Fabrice s'empresse de dénoncer l'identité véritable de Clorinde, et Mucarade, furieux, honteux, esquisse contre elle un geste de renvoi. Mais Clorinde est habile ; elle joue la comédie de l'humilité, de l'amour et aussi de la dignité offensée, si bien que le vieillard se jette à ses genoux pour solliciter, avec son pardon, l'honneur de devenir son époux dans les vingt-quatre heures.

Fabrice fait contre mauvaise fortune bon cœur, et plaide lui-même auprès de Mucarade la cause de la repentie. Cette générosité lui gagne les sympathies de Clorinde : il achève de la séduire en se faisant passer pour un prince allemand, aussi riche que romanesque. Entre temps, Clorinde voit durement repoussées les avances sincères qu'elle avait voulu faire à Célie ; blessée dans son orgueil, découragée aussi dans ses essais de conversion, elle se retourne vers Fabrice et consent à un enlèvement. Faut-il ajouter que Mucarade surprend les fugitifs les maudit avec une égale colère, puis, finalement, consent au départ de Clorinde et pardonne à son fils sa cruelle mais nécessaire intervention !

B. — La leçon de « l'Aventurière ».

Cette analyse suffit, croyons-nous, à prouver que nous sommes cette fois en présence d'une vraie comédie sociale. Je sais que *l'Aventurière* est aussi une comédie poétique et fantaisiste. Le décor est italien, les costumes renaissance, la

date approximative (*la scène est à Padoue, en* 15...) Mucarade évoque plus d'une fois le souvenir de Cassandre, don Annibal celui de tous les Matamores classiques ; on pourrait donc, à la rigueur, voir dans *l'Aventurière* l'adaptation dramatique d'un conte de Boccace. Gustave Planche n'écrivait-il pas jadis : « *L'Aventurière* n'est autre chose que la courtisane amoureuse ; l'auteur a su rajeunir ce sujet, plusieurs fois traité par les conteurs italiens[1] ? »

Mais, prenons-y garde, ce conte n'est que la forme poétique d'une thèse très précise et très rigoureuse. Même à la courtisane amoureuse, même à la courtisane repentie, l'auteur interdit l'entrée de la famille régulière. Il ne lui refuse ni sa pitié, ni son secours, ni même son estime, mais il refuse de l'admettre au foyer domestique, commis à la garde des pures vertus conjugales et maternelles. Il ne rend pas impossible sa réhabilitation, mais, avant de la réhabibiliter, il l'astreint à l'expiation, et pour commencer d'expier elle doit renoncer à la société des honnêtes gens, et aux joies familiales, dont elle est indigne.

Voilà une thèse sociale, n'est-il pas vrai ? même si cette thèse avait été conçue et développée pour elle-même, indépendamment de toute préoccupation pratique immédiate, de tout souci d'actualité.

Mais ce n'est pas ici le cas. En écrivant *l'Aventurière*, Émile Augier n'a pas voulu se livrer à un vain exercice oratoire, ni développer pour elle-même une situation dramatique. Il a voulu faire œuvre utile, faire œuvre de combat, en intervenant directement dans la mêlée des idées et le conflit des morales.

Nous sommes en 1848 (23 mars 1848), les théories romantiques commencent à la fois de manifester leurs conséquences et de provoquer une réaction. Or le romantisme n'est pas seulement une esthétique ; il est une morale et, parce qu'elle est individualiste, cette morale est révolutionnaire. Des anciennes autorités, institutions, doctrines ou personnes, on n'a rien laissé subsister ; par contre, des victimes

1. *Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier 1851.

de la morale traditionnelle, il n'est pas une qu'on n'ait réhabilitée, célébrée exaltée. Les courtisanes surtout sont devenues sacrées, et, sous prétexte de ne pas insulter les femmes qui tombent, de toutes les Marions Delormes on a fait des héroïnes touchantes et sublimes. Or, le public finit par se lasser de tout, des paradoxes sociaux comme des extravagances littéraires ; et vers 1845, il accepta volontiers qu'on priât ces demoiselles de rentrer chez elles. Il se réservait sans doute d'aller les trouver, mais il demandait qu'elles respectassent le foyer domestique. Était-il en cela bien logique ? Là n'est pas la question. Mais le fait reste que, contre les théories romantiques, le bon sens protesta au nom de la morale autant qu'au nom du bon « goût » ; et c'est à cette protestation qu'Émile Augier voulut s'associer en écrivant *l'Aventurière*.

Les critiques contemporains, il est vrai, n'ont pas paru s'en douter. Hostiles ou bienveillants, ils n'ont tous vu dans *l'Aventurière* qu'une œuvre d'imagination et de fantaisie. Mais on était au lendemain d'une révolution : les réalités politiques et sociales étaient assez inquiétantes pour qu'on ne se souciât pas de les retrouver au théâtre ; on était assez sérieux le jour pour ne demander aux soirées que repos et distraction. On regarda donc *l'Aventurière* avec l'inconsciente volonté de ne pas la voir telle qu'elle était. De cet état d'esprit, Pontmartin nous apporte un témoignage curieux : « Il y a deux mois, nous aurions blâmé M. Augier de s'être tenu, cette fois encore, au péristyle et comme aux annexes de la comédie, de s'être joué autour de son sujet, sans y entrer profondément et en se contentant de tracer à la surface de gracieuses arabesques. Aujourd'hui, cette nouvelle hésitation de sa muse, en face de la comédie réelle, a servi à son succès, loin de le compromettre. Le public qui *se serait vu à mille lieues d'une comédie de mœurs contemporaines*, s'est senti plus à l'aise avec une comédie toute d'imagination qui, n'étant précisément d'aucune époque, peut s'appliquer à toutes[1]. »

1. *Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1848.

C'est bien cela ! Le critique sent vaguement qu'il y a dans *l'Aventurière* un sujet sérieux, une comédie de mœurs contemporaines, ou du moins des enseignements « qui, n'étant d'aucune époque, peuvent s'appliquer à toutes », y compris celle de 1848. Mais cette application il ne veut pas la faire, et, puisque le poète l'y invite par ailleurs, il part avec lui pour le pays de fantaisie. Et cette erreur sera celle de Lebrun qui ne voit dans *l'Aventurière* « qu'une amusante comédie » [1] ; celle même de Brunetière qui écrit dédaigneusement. « Quelle est la signification de *l'Aventurière*, ou du *Verre d'eau*, ou de la *Tour de Nesle* ou même de *Marion Delorme* [2] ?

Les ivresses, les rodomontades et les lâchetés de Franca-Trippa peuvent nous égayer ; les couplets amoureux d'Horace et de Célie nous attendrir ; ni les uns ni les autres ne doivent nous faire oublier la leçon qu'a voulu donner le poète. Est-ce de la pure rhétorique, par exemple, que ce couplet de Fabrice :

... Ma haine s'allume au lieu de mon mépris,
Au spectacle du bien que ces femmes m'ont pris.
C'est trop peu de dédain, il faut de la vengeance
Contre cette impudique et venimeuse engeance.
Sans elles, Dieu puissant! il me serait connu
Le pur ravissement d'un amour ingénu ;
Ma jeunesse au soleil se fût épanouie,
Par un hymen fécond doucement réjouie.
Enfin, peu soucieux de la fuite du temps.
J'attendrais la vieillesse entre de beaux enfants,
Et je pardonnerais sans peine aux jours rapides,
Qui, grandissant mes fils, m'ajouteraient des rides.

(*L'Aventurière*, IV, 2.)

Il y a dans cette condamnation de la débauche, dans ce regret des amours innocentes, autre chose qu'un souvenir de Musset ; il y a une conception du bonheur familial, un

1. Réponse pour la réception d'Augier à l'Académie, 28 janvier 1858.
2. *Manuel de l'Histoire de la littérature française*, p. 512.

idéal de félicité domestique inconnu au poète des *Nuits*.

C'est donc pour sauvegarder la famille qu'Émile Augier proscrit la courtisane :

Vous me feriez pitié, si vous n'étiez funeste...
Mais lorsque je vous vois, vos pareilles et vous,
Répandre vos poisons dans les cœurs les plus doux ;
Quand surtout vous voulez, par d'odieuses trames,
Prendre dans vos maisons le rang d'honnêtes femmes,
A côté de nos sœurs lever vos fronts abjects,
Et comme notre amour, nous voler nos respects!...
Tiens, va-t'en !

(*L'Aventurière*, IV, 5.)

Si Fabrice enfin arrive à ce paroxysme de colère qu'il lève la main sur une femme, c'est que cette femme émet la prétention de remplacer sa mère.

CLORINDE

Que mon honneur ou non vous semble une chimère,
Songez bien que je vais remplacer votre mère.

FABRICE

Ma mère ! — Misérable !...

CLORINDE

Ah !

FABRICE

Ma mère! Osez-vous
Parler de cette sainte autrement qu'à genoux,
Vous courtisane, vous menteuse, vous infâme !

(*Ibid.*)

et parce que la mère seule réalise pour lui l'idéal féminin, il refuse à Clorinde les égards que mérite une femme :

Vous une femme ? Un homme est-il un lâche ? Non...
Eh bien! je vous le dis : on doit le même outrage
Aux femmes sans pudeur qu'aux hommes sans courage.
Car le droit au respect, la première grandeur,
C'est pour nous le courage et pour vous la pudeur.

(*Ibid.*)

Le poète ignore-t-il donc quelles excuses peuvent trop souvent invoquer les pauvres filles qu'on appelle filles de joie ? Non certes, puisque ces excuses sont celles de Clorinde elle-même ; mais il ne les accepte pas, et avec toute l'intransigeance de la jeunesse, il condamne sans circonstances atténuantes :

CÉLIE

J'ignore ce que peut conseiller la misère.
Mais suivre ses conseils n'est pas si nécessaire
Qu'on ne voie, en dépit de la faim et du froid,
Plus d'une pauvre fille honnête et marchant droit.

CLORINDE

Ah! celle-là déploie un courage sublime
Sans doute. Admirez-la ; mais plaignez la victime.

CÉLIE

Oui, d'avoir préféré, par un honteux effort,
L'infamie au travail, à la faim, à la mort.
Oui, de s'être à jamais de l'estime bannie,
En troquant le bonheur contre l'ignominie.

(III, 5.)

Sans indulgence pour les fautes passées il n'admet pas non plus les repentirs faciles, encore moins les conversions avantageuses, fussent-elles par ailleurs sincères.

Qui déteste sa faute en doit haïr le fruit.
Vos remords sont douteux, s'ils vous laissent l'audace,
Madame, d'usurper plus longtemps cette place...
Votre bonne action, car je veux bien y croire,
N'est qu'un commencement de l'œuvre expiatoire.
La vertu me paraît comme un temple élevé :
Si la porte par où l'on sort n'a qu'un degré,
Celle par où l'on rentre, en a cent j'imagine,
Que l'on monte à genoux, en frappant sa poitrine.

(III, 5.)

A qui trouverait cette morale impitoyable, le poète lui répond en invoquant la justice et les nécessités sociales :

Dieu, dites-vous ? Sachez que les honnêtes gens
Trahiraient sa justice à vous être indulgents !
Car votre arrêt n'est pas seulement leur vengeance,
C'est l'encouragement et c'est la récompense
De ces fières vertus qui dans un galetas,
Ont froid et faim, madame, et ne se rendent pas.

(*Ibid.*)

Est-il bien sûr, du moins, que le poète prenne à son compte les anathèmes d'un débauché fatigué et les intransigeances d'une petite fille ignorante de la vie ? A Fabrice et à Célie ne peut-il prêter le langage qu'exigent les circonstances, leur caractère et leur intérêt, sans pour cela adopter leurs conclusions. N'a-t-il pu faire œuvre dramatique sans faire œuvre dogmatique ? Le dénouement, je crois, et l'attitude de Clorinde vont nous fixer sur la pensée de l'auteur.

Non seulement Clorinde est rejetée à la rue [1], mais ceux qui l'y contraignent demeurent sympathiques ; le public reste avec eux contre elle, ou, s'il pardonne à son repentir, il ne voudrait pas l'en récompenser. Bien plus, elle-même se soumet à l'arrêt qui la frappe, elle avoue l'injustice de ses prétentions premières, et pour dédommagement de son suprême et douloureux sacrifice, elle ne demande plus à Fabrice qu'un souvenir d'estime. Enfin, et plus encore que cette dernière scène, ce qui nous paraît une protestation directe et précise contre les théories romantiques, et ce qui nous semble traduire expressément la pensée du moraliste, c'est ce couplet de Clorinde confessant son amour à Fabrice :

FABRICE

Et que vous fait ma mort ?

CLORINDE

Je vous aime

FABRICE

Allons donc !

1. Dénouement primitif que Augier adoucira plus tard en ouvrant à Clorinde les portes d'un couvent.

CLORINDE

Je n'en ai pas le droit, je le sais... oh ! pardon !
N'en prenez pas l'aveu pour un effet d'audace ;
Je ne me flatte pas et me mets à ma place.
Je sais bien que l'amour n'est pas une vertu,
Et qu'il ne me rend rien de mon honneur perdu ;
Trop de vices ont pris dans mon cœur trop d'attache,
Et l'orgueil est le seul que l'amour en arrache.
Aussi ce triste aveu fût en moi demeuré,
Si tant de questions ne l'en eussent tiré.

(*L'Aventurière*, v. 5, *id.* 1848.)

Est-il possible de ne pas voir dans ces deux vers :

Je sais bien que l'amour n'est pas une vertu
Et qu'il ne me rend rien de mon honneur perdu :

une réponse au fameux cri de Marion Delorme

... Ton amour m'a fait une virginité,

(*Marion Delorme*, V. 7.)

et une réfutation des théories à la mode sur la réhabilitation du vice par la passion ?

Clorinde cependant avait quelque droit, peut-être, à l'indulgence, et le poète ne l'a pas voulu peindre odieuse. Elle n'a ni la rapacité d'une Marco, ni l'écœurante vulgarité d'une Olympe. Dans son besoin de considération, il entre sans doute de la lassitude, de l'orgueil, et de l'envie, mais il témoigne aussi d'une certaine fierté qui n'est pas banale. Cette considération, d'ailleurs, elle entend bien la mériter ; son frère, a beau s'étonner et protester, elle veut « se conduire en honnête personne ». (II, 1). La résolution même est si sincère, qu'elle repousse d'abord la tentation de séduire le pseudo-prince et prétend au contraire le marier à Clélie. Il faut qu'à ses avances la jeune fille réponde par des outrages, pour que la courtisane relève la tête et, par désir de vengeance, revienne à ses anciennes pratiques. Enfin, quand elle se voit démasquée, menacée, chassée, elle accepte le châtiment, en hâte même l'accomplissement et ne demande plus

comme consolation que l'estime de Fabrice. — Voilà la femme pour laquelle Emile Augier se montre impitoyable ; son inflexible sévérité pour une coupable qui est aussi une victime, n'est-elle pas une protestation violente contre certaines réhabilitations scandaleuses ?

Le dénouement, enfin, de *l'Aventurière* est aussi bourgeois, c'est-à-dire aussi peu romantique que possible. Clorinde partie, Mucarade reste d'abord anéanti ; puis il songe que l'honneur de sa maison est sauf, et ses enfants l'invitent à ne plus rêver que de bonheur domestique :

> Que de petits enfants notre maison fourmille...
> Mon père, nous serons les vieux de la famille.
> (*L'Aventurière*, V. 7.)

Ainsi, condamnation impitoyable des courtisanes qui sont naturellement les ennemies de la famille ; — par contre, éloge enthousiaste de la vie familiale, de la mère qui est la gardienne des vertus et du bonheur domestiques ; des amours jeunes et pures qui assurent la pérennité du foyer ; des enfants enfin qui sont notre jeunesse prolongée et notre joie vivante ; voilà tout ce qu'on trouve dans *l'Aventurière*, et tout ce que l'auteur a voulu y mettre.

*
* *

C'est qu'il avait connu jadis la beauté de ces familles patriarcales qu'il était alors élégant de mépriser. Sans parler des vertus dont M. et Mme Victor Augier avaient pu lui donner l'exemple, il avait eu sous les yeux le tableau le plus touchant de félicité conjugale ; son grand-père et sa grand'mère avaient fait revivre pour lui Philémon et Baucis. Oui, Pigault-Lebrun, ce terrible Pigault, célèbre par ses nombreuses aventures autant que ses petits écrits licencieux étaient devenu le plus fidèle, le plus respectueux, le plus tendre des époux ; et, de son côté, sa femme l'aimait tant qu'elle ne pouvait concevoir, sans lui, le bonheur même du

ciel. Elle était chrétienne, paraît-il, et bonne chrétienne ; pourtant elle ne pouvait s'empêcher de répéter : « J'aimerais mieux me damner avec Pigault, que me sauver sans lui. » Comprend-on maintenant quelle influence avaient dû exercer de tels exemples sur un esprit et un cœur d'enfant ? Car c'est dès ses premières années [1], qu'Émile Augier vécut près de son grand-père ; il reçut de lui ses premières leçons et lui dut les meilleures de ses joies enfantines. Il tint à l'affirmer publiquement par cette dédicace de la *Ciguë* :

A la mémoire *vénérée*
De mon Grand-Père
Pigault-Lebrun.

Sans nul doute en défendant, quatre ans plus tard, la famille menacée, le jeune poète entendait encore rendre hommage à son aïeul et s'affirmer son disciple. Ainsi, il s'associait à la réaction anti-romantique non pour suivre une mode, non par complaisance ou par opportunisme habile, mais avec une conviction personnelle faite de souvenirs heureux ; il suivait un instinct, et comme un besoin de son cœur.

Enfin les modifications que l'auteur apporte en 1860 à l'édition de 1848, celles aussi qu'il aurait pu faire et qu'il ne fit pas, achèvent de nous renseigner sur ses intentions premières. S'il crut, après dix ans, devoir remanier « un ouvrage qui avait réussi à son apparition », c'est uniquement pour réparer « certaines inexpériences » de métier. Il condense en un seul les deux derniers actes, qui pouvaient paraître longs ; il transforme Mucarade en Monde-Prade, et d'un Cassandre ridicule il fait un personnage respectable, malgré sa folie sentimentale ; il adoucit elle-même la physionomie d'Annibal qui perd notamment son nom de Franca-Trippa ; en un mot, il ressert l'action et la rend plus rapide, il atténue crtaines audaces de style et supprime le grotesque pour

1. En 1826, Pigault s'installe près du ménage Augier, le rejoint à Paris en 1828, et meurt à la Celle-Saint-Cloud, en 1835.

ne laisser que le comique. Mais, au fond même du sujet et aux enseignements qui en découlent, il n'apporte nul changement. Le dénouement subit, il est vrai, une légère modification : au lieu de reprendre sa vie d'aventures, Clorinde se retire au couvent. C'est un adoucissement à la sévérité première et nous y applaudissons de grand cœur. Il était inutile peut-être, il était en tout cas inhumain de rejeter aux hasards et aux dangers de la rue la courtisane repentie, et de la condamner malgré elle à l'impénitence finale. Mais si le poète lui accorde maintenant un refuge, il ne l'exclut pas moins de la famille et lui fournit seulement un moyen d'expier. Il l'admet à se réhabiliter mais par la prière, la pénitence et les larmes [1] ; surtout il la bannit du monde et des vivants et maintient sa loi d'ostracisme. Cette fidélité à ses conclusions premières prouve qu'elles avaient été mûrement réfléchies dès l'origine et que dès 1848 l'auteur s'était bien proposé de donner une leçon. Il s'était rappelé les vers emphatiques de Didier :

> — Écoutez tous : — à l'heure où je suis, cette terre
> S'efface comme une ombre, et la bouche est sincère !
> Eh bien ! en ce moment, — du haut de l'échafaud,
> — Quand l'innocence y meurt, il n'est rien de plus haut ! —
> Marie, ange du ciel, que la terre a flétrie,
> Mon amour, mon épouse, — écoute-moi, Marie. —
> Au nom du Dieu vers qui la mort va m'entraînant,
> Je te pardonne !
>
> (*Marion Delorme*, v. 7.)

et, laissant à Dieu le privilège de faire des Marie-Madeleine, il avait opposé la loi de l'intérêt social aux fantaisies de l'individualisme anarchique.

Maintenant, pourquoi, au lieu d'aborder la question bien en face, et de tenter une comédie de mœurs contemporaines pour montrer le danger actuel et les conséquences immédiates des théories romantiques ; pourquoi s'est-il cette fois

1. C'est déjà la morale du *Mariage d'Olympe* : « Alors vous n'admettez pas les Madeleines repentantes ? » « Si fait, mais au désert seulement. » I, 1.

encore évadé vers le royaume de fantaisie? Est-ce timidité de débutant qu'effraie l'audace de son sujet et la laideur de ses héros? Je le crois, pour ma part, et que le public n'était pas mûr encore pour la comédie réaliste.

Mais il y a une autre raison. Jusque-là, les plus grandes audaces de Victor Hugo avaient été des audaces poétiques ; s'il avait réhabilité des courtisanes, c'étaient des courtisanes d'autrefois, peu dangereuses puisqu'elles étaient mortes, mais infiniment séduisantes encore pour qui les voyait de loin avec leurs costumes éclatants, leurs grâces surannées, leur parole harmonieuse et caressante. L'art du poète atténuait les hardiesses du moraliste et endormait les défiances du public. Celui-ci n'eût peut-être pas compris, si à Marion Delorme on eût opposé Olympe Taverny. Les romantiques avaient mis l'histoire et la poésie au service du vice ; c'est l'histoire et la poésie qu'il fallait mettre au service de la morale. Et si l'on peut dépouiller de son prestige mensonger la courtisane de jadis, envers qui le pardon est si facile, n'aura-t-on pas du même coup frappé la courtisane d'aujourd'hui, pour qui nous n'avons plus les mêmes raisons d'être si indulgents ?

En un mot, si *l'Aventurière* est une pièce de fantaisie et de poésie, c'est que *Marion Delorme* est un drame pseudo-historique et poétique. Pour combattre le romantisme, Émile Augier usait encore des armes romantiques.

Force lui sera bientôt de changer de tactique, quand il rencontrera sur sa route un des fondateurs du théâtre réaliste, et verra le public pleurer non plus une courtisane du XVIIe siècle, mais sur une lorette de 1850. *Marion Delorme* nous avait valu *l'Aventurière* ; la *Dame aux Camélias* (1852) nous vaudra *le Mariage d'Olympe* (1854).

CHAPITRE II

LE MARIAGE D'OLYMPE (1854)

A. — Les courtisanes au théâtre vers 1850.

On sait quelle nouveauté fut en 1852 *la Dame aux Camélias* et quelle date importante elle marque dans l'histoire du Théâtre français. Elle ne provoqua cependant ni scandale ni surprise. Son succès fut considérable et facile. Pour le célébrer, Paul de Saint-Victor déploya son livre habituel de métaphores.

« Drame ardent, vivace, passionné, qui inaugure un nom, qui popularise un théâtre, qui promet un maître à l'art dramatique. Son caractère est une sincérité presque effrayante, et je ne sais quel irrésistible besoin d'étreindre la vie jusqu'au sang, et de lui faire rendre tous ses cris et toutes ses larmes. Ce qui le distingue encore c'est l'harmonie de l'esprit et de la passion fondus ensemble dans un mouvant mélange. Il a l'étincelle et il a la flamme, il brille et il brûle, il éblouit et il réchauffe [1]. »

L'honnête Ponsard lui-même, l'auteur de *Lucrèce*, le chef de l'École du bon sens, l'ami d'Émile Augier enfin, fit cette curieuse et solennelle déclaration de principes.

« ... Y a-t-il des lorettes? oui. Est-ce que dans ce monde s'agitent des passions, des luttes et des souffrances? Sans doute;

1. *Le Pays*, 9 février 1852.

dès lors, voilà un sujet de drame, et si le drame est vrai, un enseignement; et l'enseignement résultera de la peinture exacte des mœurs et des caractères, et de la façon dont le poète arrange des événements et termine le cinquième acte. Prenons garde à la pruderie! Le théâtre s'adresse à des gens du monde, qui ont connu la vie, et il leur expose, le plus fidèlement possible, l'état de la société ou le jeu des passions humaines. Otez-lui cette franchise et cette sincérité vous l'affadissez et la faites tomber en langueur; toute observation, toute philosophie, toute poésie disparaît, et il ne reste plus que des bergers d'opéra comique [1]. »

Ainsi *la Dame aux Camélias* apparut d'abord comme une nouveauté littéraire, non comme une manifestation immorale. Pourtant quand son succès eût été unanime, et en raison même de cette unanimité, elle n'en eût pas moins appelé une protestation nécessaire. Les lois seules de la concurrence devaient amener quelque confrère à chercher à son tour le succès dans une œuvre d'opposition et de réaction. Mais bientôt avec son inconstance habituelle, le public exigea, provoqua ou du moins favorisa cette protestation. Dès la première heure, certains esprits, s'étaient inquiétés. Tandis que l'auteur de *Lucrèce* applaudissait à l'œuvre nouvelle, le venimeux et licencieux mémorialiste qu'est Viel-Castel exhalait en ces termes sa vertueuse indignation :

« *La Dame aux Camélias*, le drame d'Alexandre Dumas fils, est une injure à tout ce que la censure devrait faire respecter. Cette pièce est une honte pour l'époque qui la supporte, pour le gouvernement qui la tolère, pour le public qui l'applaudit. Chaque soir le Vaudeville fait chambrée complète, les équipages se pressent sur la place de la Bourse. Les femmes de la meilleure compagnie ne craignent pas de se montrer en loge. *La Dame aux Camélias* a enfin toutes les proportions d'un scandale public. »

« Pendant cinq grands actes, *la Dame aux Camélias*, autre-

1. *Constitutionnel*, 9 février 1852.

ment dit la fille entretenue, étale devant un public civilisé les honteux détails de sa vie de prostituée. Rien ne manque au tableau, ni l'entremetteuse, ni les chevaliers du baccara, ni les mots cyniques, ni les scènes qui sont empruntées aux lieux les plus abjects. Toute cette pièce sue le vice et la débauche; tous les acteurs en sont monstrueux, ceux-mêmes sur lesquels l'auteur a voulu répandre de l'intérêt, sont ignobles. *La Dame aux Camélias* représente l'amour vrai, et quel amour[1] ! »

Peu à peu le grand public lui-même finit par trouver scandaleux le succès qu'il avait fait à Marguerite Gautier. Sans cesser de courir au Vaudeville, ni, à plus forte raison, de fréquenter rue Bréda, il éprouva le besoin d'applaudir des pièces honnêtes et de se décerner à lui-même un brevet de bonne vie et mœurs. Un mouvement de réaction se dessina, des protestations se firent entendre et le boulevard redevint vertueux.

Émile Augier ne pouvait pas ne pas s'associer à cette campagne. Mais il le fit un peu tard[2] et se laissa devancer par Théodore Barrière[3] et par Dumas lui-même[4]. Il ne doit rien d'ailleurs à ses prédécesseurs.

Quatre mois à peine séparent le *Demi-Monde* du *Mariage d'Olympe*, et si les deux pièces sont animées du même esprit, l'une est surtout une étude de caractère, l'autre une peinture de mœurs. Bien plus, si, dans une étude sur la courtisane au théâtre vers 1850, on tenait à développer une comparaison précise entre une pièce de Dumas et une d'Augier, c'est le *Demi-Monde* qu'il faudrait rapprocher de *l'Aventurière*, non le *Mariage d'Olympe* du *Demi-Monde*.

La baronne d'Ange, en effet, c'est une Clorinde de 1855; comme sa devancière, elle est lasse des aventures et des incertitudes, avide de repos et de considération ; comme elle encore, elle songe à un beau mariage, jette son dévolu

1. Viel-Castel, *Mémoires*, t. II, p. 34, 11 février 1852.
2. *Mariage d'Olympe*, juillet 1855.
3. *Les Filles de Marbre*, mai 1853.
4. *Le Demi-Monde*, mars 1855.

sur un naïf, se croit sûre du succès, puis se heurte à un adversaire d'autant plus dangereux qu'il la connaît mieux, se voit démasquée enfin, chassée du monde honnête, rejetée à la rue. Et je sais bien qu'on trouve dans l'œuvre de Dumas une peinture de mœurs qui n'est pas dans celle d'Augier. Mais étant donné l'analogie des situations, la communauté d'idées et d'identité des conclusions, ne peut-on pas voir dans *le Demi-Monde* une transposition réaliste de *l'Aventurière ?*

Si *le Mariage d'Olympe* ne doit rien au *Demi-Monde*, il ressemble moins encore aux *Filles de Marbre*. Celles-ci en effet ne sont pour ainsi dire que la contre-partie et comme la reproduction contradictoire de *la Dame aux Camélias*. Si nous laissons de côté en effet un prologue d'un inutile symbolisme, où devant Gorgias et Diogène, Phidias et Alcibiade se disputent trois statues (*Les Filles de Marbre !*) de courtisanes célèbres, nous voyons Théodore Barrière suivre Dumas pas à pas, et s'efforcer de le contredire point par point.

Dumas nous avait présenté les lorettes dans leur monde spécial, nous les retrouvons ici toutes à leur poste. Au café de Madrid, comme chez Marguerite Gautier, c'est le même personnel de filles bêtes et de dandys prétentieux, le même étalage de luxe et de sottise, le même bruit, les mêmes jeux, le même ennui. Comme chez Dumas, un jeune homme naïf pénètre dans ce monde où l'on s'amuse ; comme comme chez Dumas, il y laisse son cœur et sa raison. Marguerite avait emmené Armand à la campagne et tous deux avaient filé le parfait amour comme deux héros de Jean-Jacques ; Marco s'y retire pareillement avec Raphaël Didier, mais, pour Didier comme pour Armand, tant de bonheur n'a qu'un temps et une brusque rupture termine violemment leur oarystis. Chez Dumas, il s'en suivait une explication et une querelle : chez Barrière, querelle et explication précèdent la rupture, voilà toute la différence. Après quoi, Raphaël Didier redevient un bon jeune homme, tout comme Armand Duval ; mais on ne nous laisse pas le loisir

de le féliciter et de nous réjouir ; à peine revenu chez sa mère, il est pris de fièvre, il délire, il meurt, juste au moment où Marco vient le rechercher, comme mourait Marguerite entre les bras de Raoul ; et le drame de Barrière se termine sur une scène de Greuze, tout comme celui de Dumas. Bref, les deux tableaux pourraient se faire pendant, l'un représentant : *l'Héroïsme d'une Courtisane*, l'autre *le Crime d'une Fille*. Ce parallélisme antithétique prouve déjà combien est fausse la comédie de Barrière. Encore son tort n'est-il pas d'avoir voulu répondre à Dumas : les polémiques et les réfutations sont légitimes, même au théâtre. Mais le véritable artiste s'inspire toujours de la réalité, même quand il fait œuvre de combat ; aux affirmations qu'il conteste il oppose ses observations et des preuves, non des affirmations. Barrière n'a pas regardé la vie ; il n'a vu et voulu voir que la pièce de Dumas ; il n'a pas travaillé sur la nature, en pensant à *la Dame aux Camélias*, il a travaillé sur *la Dame aux Camélias*, en oubliant la nature. Il n'a pas voulu faire autre chose que Dumas, mais la même chose à la fois et le contraire. Sa réfutation n'est pas vivante comme celle d'un poète ; elle est arbitraire, systématique et froide comme un exercice d'école.

Vainement, en effet, vous chercheriez dans *Les Filles de Marbre* la moindre vraisemblance psychologique. Obscurs (naturellement) dans leur origine, les sentiments y sont capricieux en leur développement, brusques en leurs évolutions, déconcertants en leurs contradictions ; surtout ils ne commandent pas les événements, mais sont déterminés par eux. L'auteur veut amener telle péripétie, tel dénouement ; de gré ou de force, les sentiments se plient aux nécessités de l'intrigue, et comme l'intrigue est elle-même conditionnée par un parti-pris de démonstration, les caractères n'existent plus eux-mêmes, mais pour les exigences de la thèse. Ce ne sont plus des êtres vivants, mais les termes d'un syllogisme. De là, un résultat curieux. Le drame de Barrière est froid non seulement comme une pièce à thèse ; mais comme un mélodrame larmoyant. Le moyen en effet

de s'intéresser à Raphaël Didier? L'auteur en a voulu faire une victime, la victime de la Bête ; mais les victimes, le sont quelquefois un peu par leur faute ; demandez à Molière et à La Fontaine. C'est précisément le cas de notre Raphaël. Victime surtout de sa niaiserie, il est beaucoup moins touchant que ridicule.

Enfin, on ne saurait rien imaginer de plus déclamatoire que les leçons de Th. Barrière. Non content de nous montrer des courtisanes bêtes, vulgaires, cupides, insensibles et méchantes, il les invective copieusement et solennellement. Pour remplir cet office de moraliste satirique, il ressuscite l'antique raisonneur, l'habille à la dernière mode et lui prête son talent et son cœur. Ainsi paré, Desgenais se croit un grand homme, appelé aux sublimes missions. « Je ne m'appelle plus Desgenais, s'écrie-t-il modestement. Je m'appelle la raison. » (IV, 4), ou encore : « Je ne m'appelle plus Desgenais, je m'appelle l'opinion » (IV, 7). Lui aussi, c'est Jocrisse à Patmos. De fait, il prend au sérieux son rôle de prédicateur, et voici tel sermon que ne désavouerait pas peut-être un Père André :

« Les femmes comme Marco endorment l'âme qu'elles occupent, elles enchaînent les nobles instincts, elles flétrissent les aspirations divines... En vérité, ces femmes-là sont des démons pour des gens comme toi... on les a chantées, louangées, poétisées... c'est à mourir de rire, ma parole d'honneur !... Ah ! si j'étais père de famille, je dirais à mon fils, naïf collégien très fort en thème : « Tu vois bien ces demoiselles qui ont des diamants, ce sont des diables, elles ont des cornes, on ne les voit pas, mais elles en ont... ces petits ongles roses, ce sont des griffes ; elles vous ruinent la bourse et le cœur; après quoi, elles vous conduisent en enfer par le chemin de Clichy. » Voilà ce que je lui dirais à mon fils. Ça ne l'empêcherait probablement pas de faire des bêtises pour le diable ; mais j'en aurais le cœur net... j'aurais jeté mon cri d'honnête homme... sapristi ! Voilà assez longtemps que ça dure. Allons, mes demoiselles, passez à l'ombre, rangez un peu vos voitures ! place aux honnêtes femmes qui vont à pied ! » (IV, 4.)

« A ces mots, dit Jules Janin, on aurait pu voir ces demoiselles frémir et se cacher le visage [1]. »

Mais comme ces diables aux cornes invisibles ont dû rire de bon cœur, en entendant par ailleurs leur farouche censeur s'ébattre aux gentillesses que voici :

JULIEN

Monsieur, je vous présente mon ami Desgenais, rédacteur en chef de...

DESGENAIS

Lâche le mot, appelle-moi journaliste, c'est un titre, pardieu!... Vive le feuilleton, ce binocle intelligent, ce creuset de tout ce qui s'appelle génie, talent, esprit, gloire, fantaisie. (*Au public, en saluant.*) *La Lanterne Indépendante*, journal de tout le monde, quarante francs par an, quarante-huit pour les départements.

MARCO

Vous venez du bois?

DESGENAIS

Ma foi oui!... Je fais du genre à l'heure ; tout Paris est au bois aujourd'hui; des carrosses superbes, des femmes charmantes, des hommes très bien, des jockeys diaphanes, et le soleil d'avril sur tout cela... quel article !... le premier rayon de l'année !. J'ai trois colonnes au moins...

Et plus loin à Josépha :

Je ne vous oublierai pas dans mon feuilleton de lundi... Mlle Josépha, une artiste de talent qui a deux millions dans le gosier et quatre dans les yeux, ce qui fait qu'elle sourit plus souvent qu'elle ne chante.

Ou encore :

JOSÉPHA

Nous avons le cœur très bien placé, entendez-vous ?

DESGENAIS

A 7 1 2.

1. J. Janin, *Débats*, 20 mai 1853.

JOSÉPHA

Je porte beaucoup d'intérêt à mes amis, et vous?

DESGENAIS

Moi je porte de la flanelle !

(*Les Filles de Marbre*, II, 3.)

Comme Marco enfin devait trouver stupides et maladroits des couplets de ce genre :

« Heureux enfants!... vous avez rompu avec cette humanité qui barbotte dans la prose du macadam, et vous vivez de poésie sous l'acacia en fleurs. O Daphnis!... O Chloé... « Tityre tu patule recubans sub tegmine fagi! » c'est du latin, Marco... ça veut dire : « Vive l'amour et les pommes de terre !... » Heureux enfants, je vous bénis, vous cueillez des bluets dans les blés, vous avez un mouton qui a ses rubans roses ; ô Daphnis !... mon bon ! tes pipeaux sont retrouvés !... ô Chloé !... ma bonne ! ton mouton existe encore, il est ressuscité jusqu'au jour où la désillusion en fera des côtelettes. »

(IV, 3.)

B. — Le « Mariage d'Olympe ». — La pièce.

Voilà la manière de Barrière dramaturge et moraliste. Grâce à Dieu, ce n'est pas tout à fait celle d'Émile Augier.

Tout d'abord, s'il se propose de protester contre l'importance prise par les courtisanes au théâtre et dans la société, et prétend bien opposer son Olympe Taverny à Marguerite Gautier, il ne se laisse pas hypnotiser par l'œuvre de son prédécesseur. Pour réfuter ou contredire Dumas, il entend faire œuvre personnelle et demeurer fidèle à lui-même ; il n'écrira donc pas une parodie de *la Dame aux Camélias*, mais une suite à *l'Aventurière*. La seule chose qu'il doive à Dumas, c'est la possibilité de substituer une lorette contemporaine à une courtisane d'autrefois, et un drame réaliste à une comédie picaresque.

Enfin, nous ne trouvons dans l'œuvre d'Augier ni le romanesque banal, ni la psychologie arbitraire, ni les rodomontades indignées, ni l'esprit boulevardier qui valurent aux *Filles de Marbre* leur succès retentissant.

Aux eaux de Pilnitz, les journaux de Paris viennent d'arriver, et le marquis de Puygiron cause avec M. de Montrichard des derniers faits divers. Or la nouvelle du jour, c'est la mort en Californie d'une demoiselle célèbre au boulevard, Olympe Taverny. Le vieux marquis s'étonne de la publicité faite autour de cet événement, mais sa surprise devient de l'indignation, quand Montrichard lui révèle les mœurs introduites dans la France moderne par « les philosophies transcendantes » qui prêchent la réhabilitation de la femme perdue, la rédemption par l'amour et la virginité de l'âme. Il ne peut croire qu'on ait pu mettre ces demoiselles à la scène ; il tombe des nues, quand il apprend qu'elles épousent des grands seigneurs, et il parle de tordre le cou à qui forcerait ainsi l'entrée de sa maison.

Mais il doit accompagner à la source sa femme et sa nièce Geneviève de Wurzen, et son courroux pourra se dissiper au grand air.

Après son départ, arrive une dame en qui Montrichard croit reconnaître cette Olympe Taverny si méchamment mise à mort par les journaux. Elle se défend, bien entendu, d'avoir rien de commun avec cette demoiselle, et se présente comme la comtesse Henri de Puygiron, nièce du marquis et de la marquise. Montrichard demeure sceptique et Mme de Puygiron doit lui avouer la vérité : elle est bien celle qu'il a connue ; fatiguée d'une vie brillante mais précaire, désireuse d'un confortable assuré et d'une tranquillité définitive, elle a cherché le naïf riche et titré qui croirait à son repentir ; elle a rencontré Henry de Puygiron, et la voilà comtesse. Il lui reste maintenant à se faire accepter de la famille et du monde de son mari.

Voici justement que le marquis et la marquise reviennent de la source. Henri qui a rejoint sa femme ne s'attendait pas à cette rencontre, et tâche à brusquer l'entretien ;

l'intervention d'Olympe l'oblige à avouer son mariage, sans rien dire pourtant des circonstances qui l'ont accompagné ; le marquis s'emporte, quand Olympe calme l'orage qu'elle a déchaîné : elle avoue son nom de Pauline Morin (Olympe Taverny n'était qu'un nom de guerre), se dit fille d'un fermier vendéen mort au champ d'honneur, après avoir combattu sous les ordres mêmes du marquis. Celui-ci ne se défend pas contre l'émotion qu'éveillent en lui ces souvenirs ; du même geste paternel, il pardonne à Henri son incorrection, et accueille Pauline comme sa fille.

Quelques mois plus tard, Pauline fait décidément partie de l'aristocratie allemande. Reçue partout, fêtée de tous, entourée par les Puygiron d'une tendresse toute paternelle et par Geneviève elle-même d'une fraternelle amitié, elle possède tout ce qu'elle a rêvé : un grand nom, une grande fortune, l'affection des siens, la considération du monde ; et pourtant elle n'est pas heureuse. Il y a autour d'elle trop de dignité, de vertu et de paix ; chez les honnêtes gens, elle se sent étrangère, un morne ennui la ronge et le regret de sa vie d'antan. D'ailleurs, son mari n'est plus l'enfant qui avait aimé Olympe ; depuis le jour où Pauline l'a conduit à Pilnitz, il la soupçonne de calcul et de mensonge. A constater sans cesse son inintelligence des vertus familiales et aristocratiques, sa mauvaise humeur croissante et ses mensonges multipliés ; à retrouver surtout la grâce innocente et fière de Geneviève ; il comprend quelle erreur fut la sienne et déteste la femme dont il se découvre la dupe. Il le lui dit brutalement, un jour qu'Olympe ose évoquer le souvenir de sa mère à lui ; dès lors, c'est la rupture, car si pour l'honneur de son nom, le comte de Puygiron refuse la séparation, Olympe entend bien reprendre sa liberté et faire dans la vie parisienne une rentrée sensationnelle et fructueuse. Sa mère, qui arrive sur ces entrefaites et qui connaît le code comme un voleur, l'aidera dans son entreprise. Pour le moment, les deux femmes sont toutes à la joie de se retrouver ; elles laissent les Puygiron partir en soirée et organisent pour elles et leur ami Montrichard une petite

fête digne de leur ancienne vie ; dans le salon même, devant les portraits de famille qu'on nargue, on soupe, on boit, on chante ; et ce sont les souvenirs d'autrefois, les potins du quartier Bréda, les chansons de chez Mabille, les plaisanteries banales ou grossières, les protestations d'ivrognes contre les préjugés, la famille, le mariage. Enfin les deux femmes restent seules, Irma oublie décidément qu'elle est mère d'une comtesse, et se sent redevenir concierge ; elle demande un jeu de cartes et tente une réussite pour la séparation de sa fille.

Le lendemain même, les choses se précipitent. Henri a la preuve formelle que Pauline a accepté d'un nommé Baudel un collier de perles fines ; il le lui dit devant le marquis et la marquise, et quand ceux-ci s'indignent de le voir soupçonner sa femme, il tombe à genoux devant eux en leur avouant toute la vérité... Après un geste de colère, le marquis pardonne et s'occupe de régler la situation de Pauline. Il se propose d'abord de lui intenter un procès ; mais elle accueille cette menace avec joie ; car elle a surpris l'amour innocent de Geneviève pour Henri ; elle a provoqué, puis intercepté un aveu écrit, et cette pièce compromettante, elle la versera aux débats ; double triomphe pour elle, elle déshonore Geneviève et les siens, et gagne un procès qui lui conserve son titre en lui rendant sa liberté. Le marquis consent alors à transiger ; si Pauline veut rendre la lettre de Geneviève et renoncer au nom des Puygiron, il lui donnera **500.000** francs. Mais elle refuse, ricane, menace, insulte, quand le Marquis exaspéré l'abat d'un coup de pistolet.

C. — La carrière du « Mariage d'Olympe ».

Ce drame rapide et farouche ne ressemble guère, on le voit, au mélodrame larmoyant de Barrière. Les destinées des deux œuvres furent, elles aussi, toutes différentes. *Les Filles de Marbre* obtinrent un succès prodigieux, fait de curiosité, de scandale, de colère et d'enthousiasme. Ces demoiselles

vinrent en foule se voir insulter ; leurs amis, leurs commensaux, leurs fournisseurs, tous leurs exploiteurs, prirent leur défense et celle de leurs propres intérêts menacés. Le grand public mit une sorte de frénésie à se réhabiliter lui-même en renversant ses idoles de la veille.

L'impression même fut si profonde que trente-six ans plus tard la critique parisienne attendait avec un respect ému une reprise du fameux mélodrame. « Nous étions tous là avec religion, écrit M. Faguet, moi éperdu de bonne volonté comme toujours, et particulièrement ce soir-là [1]. »

Le Mariage d'Olympe, au contraire, provoqua les protestations de la presse et la colère du public.

Dès le premier soir, la présence du ministre de l'Intérieur, la présence même de l'Empereur n'empêchèrent pas les sifflets de rouler en tempête à l'entrée d'Irma. La scène du souper, paraît-il, valut à la pièce un instant d'accalmie. Mais bientôt les sifflets reprirent de plus belle. Au dénouement enfin, un critique célèbre crut devoir s'écrier : « Voilà un coup de pistolet qui tuera la pièce [2]. » Pour un autre qu'Augier, ç'eût été la chute brutale. Le nom de l'auteur défendit son œuvre pendant quarante jours ; mais, pendant quarante jours, les siffleurs s'acharnèrent contre elle, et force fut enfin de leur céder.

De cette chute bruyante, *le Mariage d'Olympe* ne se releva jamais. Reprise en mars 1863 (Dieu sait si les circonstances étaient alors favorables pour l'auteur du récent *Giboyer*), en janvier 1881, en novembre 1895 enfin, la pièce n'obtint jamais qu'un médiocre succès. Le public la prisa peu, les écrivains même les plus sympathiques ou les plus respectueux, multiplièrent à son égard les réserves ou les reproches.

A peine deux critiques, Lebrun et Montégut, osèrent-ils en 1858 prendre la défense de l'œuvre condamnée. Encore le directeur de l'Académie en loua-t-il davantage l'inspiration morale que la valeur littéraire [3]. Seul peut-être Émile

1. E. Faguet. *Notes sur le théâtre contemporain*, t. II, p. 81.
2. *Figaro*, 31 décembre 1880.
3. Réponse de M. Lebrun au discours de réception d'Émile Augier, 28 janvier 1858.

Montégut apprécia dans *le Mariage d'Olympe* la première œuvre réaliste, originale et forte d'Émile Augier :

« Que M. Augier nous en croie, il est fait pour la bonne et franche comédie, pour l'observation de la vie réelle, et cependant il n'ose pas aborder franchement la réalité. Une seule fois il l'a osé, une seule fois il a été hardi et sa hardiesse n'a pas été couronnée de succès. Nous voulons parler du *Mariage d'Olympe*. Le public, qui cependant avait applaudi quelque temps auparavant je ne sais quelles *Filles de Marbre*, lui a donné tort ; mais on peut appeler du jugement du public, qui cette fois a été tout à fait injuste envers l'auteur. Rarement le poète a aussi complètement réussi, et jamais ses allures n'ont été plus libres. Tout le monde a blâmé ce drame ; pour moi, j'en fais très sincèrement mes compliments au poète. J'en approuve tout : les caractères, le style, l'action, la morale, tout, jusqu'à ce fameux coup de pistolet qui a fait pousser des cris à quelques vertueux feuilletonnistes, et qui est pourtant le seul moyen honorable de dénouer le drame, et d'en finir avec son affreuse héroïne. Loin d'être scandaleux et criminel, ce coup de pistolet est légitime et moral ; c'est l'acte d'un honnête homme qui se trouve par malheur juge et partie dans sa propre cause, et dont le sentiment de justice est révolté par un imprudent défi. Loin de blâmer le vieux marquis, on aurait plutôt envie de lui tendre la main. Je ne sais quel écrivain a osé dire qu'il était digne des galères ; je trouve au contraire qu'il mérite l'estime de toutes les honnêtes gens. *Le Mariage d'Olympe* méritait de réussir, il a échoué ; ce n'est pas une raison pour que M. Augier s'écarte de la voie dans laquelle il était enfin entré[1]. »

L'échec de 1855 s'explique facilement. *Le Mariage d'Olympe* venait trop tard. Si originale qu'elle fût, l'œuvre avait le tort de reprendre un sujet rebattu, de mettre en scène un personnage dont *la Dame aux Camélias*, *les Filles de Marbre*, *le Demi-Monde* avaient fini par lasser le public. Depuis moins de quatre ans, c'était vraiment trop de courtisanes même maudites, même frappées d'ostracisme, même condamnées à mort. On voulait d'autres héroïnes à plaindre ou à châtier, à aimer ou à détester.

Les critiques sont unanimes à constater la fatigue et le dégoût universels.

1. *Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1858.

« Il serait peut-être bientôt temps de laisser en repos ces pauvres *Filles de Marbre* sur leur socle, s'écrie plaisamment Théophile Gautier. Depuis près de trois ans, elles défrayent presque à elles seules le théâtre [1]. »

Et J. Janin avec sa prolixité, sa redondance et son fracas coutumiers, écrivait dans les *Débats* :

« *La Fille de joie* a fait son temps au théâtre, il est temps qu'elle se repose. Celui-ci nous l'a montrée en ses prospérités passagères, celui-là nous l'a montrée en ses ennuis qui donnent la mort. Nous l'avons vue au tombeau, nous l'avons vue dans l'exercice de sa pernicieuse profession, nous l'avons vue aussi dans *Diane de Lys*, manquant à tous les instincts de sa profession, et, grande dame, en dépit de ses cinq sens de nature, aspirer ouvertement à toutes les révoltes. Voilà quatre ou cinq ans que cela dure, et depuis ce temps-là nous n'avons pas eu d'autre spectacle. Or, une fille honorée, une fille perdue, une fille du cimetière, une fille en haillons, une fille à l'hôpital ou régnante au milieu de la jeunesse dorée, est toujours une fille et sera toujours la même fille, avec le même frère, un gueux, le même père, un bandit, la même maman, une effrontée, et les mêmes obstacles de vices, de dettes et de débauche, etc... Qui voit celle-ci voit celle-là, c'est la même portant au cœur la même corruption... elles exhalent les mêmes parfums de musc et de liqueurs fortes, de perdreau truffé et de patchouli... O ruine, impureté, souillure, déshonneur, désolation, la misère du jeune homme, la dernière dégradation du vieillard ! Véritablement, c'est assez les mettre à la scène, assez les donner en spectacle, et les poètes dramatiques feraient bien de chercher une autre pâture à nos mauvaises passions. »

Puis après une analyse sévère de la pièce, il ajoute :

« *Le Demi-Monde* avait pris tout ce qui restait de ces fêtes impudiques, de ces promiscuités vagabondes, après *le Demi-Monde*, il n'y avait plus rien à faire dans ce monde-là ! »

« L'échelle était tirée, et l'art dramatique revenait désormais aux passions changeantes et multiples de chaque jour [2]. »

1. *Moniteur universel*, 23 juillet 1855.
2. *Débats*, 23 juillet 1855.

Même critique, même protestation dans *la Gazette de France* (30 juillet 1855), dans *l'Union* (23 juillet), dans *le Siècle* (23 juillet).

La lassitude du public à elle seule aurait déjà compromis le succès ; la hardiesse du sujet, l'odieux du caractère principal, la brutalité du dénouement changèrent la fatigue en dégoût et l'impatience en indignation. Le seul fait d'arriver le dernier, obligeait Émile Augier, sinon à faire mieux que ses prédécesseurs, du moins à frapper plus fort pour émouvoir des sensibilités blasées et réveiller des indignations assoupies.

Il fallait exagérer les caractères, corser l'intrigue, trouver un dénouement plus tragique et plus moral encore que ceux de *l'Aventurière*, des *Filles de Marbre* et du *Demi-Monde*. Augier s'en rendit compte et ne faillit pas à la tâche.

Olympe d'abord c'est l'Aventurière mariée, et la baronne d'Ange devenue comtesse authentique. Cette promotion était comme nécessaire. La seule tentative d'une Clorinde devait faire penser à son succès possible et la courtisane mariée attirer l'attention, après la courtisane prétendante. Et qui ne voit aussitôt l'accroissement de l'intérêt dramatique ? Clorinde, la baronne d'Ange ne sont encore pour Fabrice ou Raymond de Nanjac que des ennemis menaçants ; pour les Puygiron, Olympe est l'ennemi triomphant. Suzanne d'Ange, c'est bien déjà la louve des Anciens, cherchant quelqu'un à dévorer. Mais elle rôde encore au dehors et ne tient pas sa victime ; Olympe a pénétré dans la maison et commencé son œuvre meurtrière. Suzanne peut encore être réduite à l'impuissance et même définitivement vaincue ; Olympe a déjà remporté une première et irréparable victoire.

Ce n'était pas encore assez. Pour ne pas ressembler comme une sœur à ses devancières, Olympe devait les dépasser en laideur et en méchanceté. Tous les journaux du temps ont insisté sur cette triste supériorité d'Olympe Taverny. Nous n'en citerons qu'un seul dont la formule est plaisante : « Mlle Marco était une rosière auprès de Mlle Olympe et com-

parée à cette ame, la fameuse du *Demi-Monde*, n'est plus qu'une petite pensionnaire de Saint-Denis[1]. » De fait, elle n'a ni les excuses qu'on devine à Clorinde, ni sa bonne volonté. Elle n'a pas voulu, comme l'Aventurière, payer de sa conversion, son entrée dans le grand monde ; elle ne se doute même pas que certaines réussites exigent qu'on les mérite. Son ambition ne se fonde pas non plus sur la fierté, c'est le caprice d'une fille envieuse, non la passion d'une femme tombée mais supérieure encore à sa condition. Et puis comme elle est vulgaire! Clorinde, Suzanne d'Ange ne laissent pas d'avoir grand air. L'une pour avoir joué les reines, l'autre pour avoir fréquenté d'authentiques gentilshommes, elles savent se poser en grandes dames. Olympe Taverny reste fille de concierge. Son langage et ses gestes, son attitude sentent la loge et le garni. Ah ! je plaindrais ce pauvre de Nanjac s'il épousait M[me] d'Ange ; elle le mènerait dur, et peut-être lui ferait voir du pays. Mais elle ne le déshonorerait pas stupidement. Riche, titrée, considérée, cela lui suffirait. A Pauline Morin, dite Olympe Taverny et devenue comtesse de Puygiron, il faut des plaisirs moins relevés. Non seulement elle se vendra pour un bijou, mais elle a besoin de faire la noce. Elle transforme le salon de Puygiron en cabinet particulier ; elle y boit, rit, s'y vautre comme chez Mabille. La canaille est son élément, elle y revient comme le chien à son vomissement. Et comme elle manque de vrai courage! Même menteuses, même perfides, Clorinde ni la baronne d'Ange ne sont complètement viles. Elles se relèvent à nos yeux par une hardiesse cavalière qui impose. Leur force est faite d'intelligence et d'intrépidité. Celle d'Olympe est faite de brutalité sournoise. Elle n'a pas à se défendre contre des provocations ou des menaces, c'est elle qui s'expose au danger par sa maladresse, puis demande son salut aux basses manœuvres de l'espionnage, de l'abus de confiance et du chantage. Dans le mal même, Clorinde et Suzanne d'Ange sont élégantes et

1. *Charivari*, 23 juillet 1855.

brillantes : la colère qu'elles inspirent ne va pas sans admiration : Olympe est continuellement vile ; nous n'éprouvons pour elle que dégoût et répulsion.

Comme si ce n'était pas assez, l'auteur a flanqué son Olympe d'une mère tout simplement ignoble. Certes, je n'oublie pas Franca-Trippa, promu don Annibal de par son bon plaisir. C'est un drôle sans vergogne, querelleur, bretteur, ivrogne, au langage plus qu'imagé ; volontiers escroc et maître chanteur, quelquefois assassin, il vit plus ordinairement des honnêtes profits de sa sœur. Mais ce triste sire est un joyeux drille ; il est plaisant autant que malfaisant, et parce qu'il nous a fait rire, nous nous contenterions d'une volée de bois vert pour punir ses pires méfaits.

Irma, la mère d'Olympe, ne fait rire qu'une fois à son arrivée. On la voit très bien, courte, épaisse, un peu barbue, avec une capote à fleurs et un énorme cabas ; la voici agitée, essoufflée, à la fois désinvolte et gênée, affectant l'assurance qui convient à la mère d'une comtesse, mais intimidée, malgré tout, du luxe et de la correction qui l'entourent ; jouant à la dame respectable, mais avec des envies folles de redevenir poissarde. Oui, à première vue, le personnage est amusant. Mais comme il devient vite répugnant ! Le premier soin de Mme Morin est de faire chanter son gendre, et dès lors nous pensons à certains personnages que Regnier seul appelle par leur nom. Une fois seule avec sa fille, elle étale impudemment sa laideur morale, comme d'autres leur beauté. C'est qu'elle est tout heureuse de reprendre son office : mère de cocotte, songez donc ! Cela lui vaut bien quelques avanies, car ni Olympe ni son ami Montrichard ne possèdent le sens du respect ; mais elle-même n'a pas besoin de considération, et pourvu qu'elle prenne sa part de la fête, elle consent à y faire figure de servante. Finalement, elle se révèle tireuse de cartes, et ce dernier trait achève de peindre la mégère qui débuta dans une loge étroite, obscure, sale et mal odorante, puis s'avisa qu'ayant une fille elle devait vivre d'elle, la vendit argent comptant, et depuis rôde autour de toutes les transactions qui, en assurant la fortune

d'Olympe, lui valent d'elle un petit profit. Et remarquez qu'elle n'éprouve pas le besoin de justifier sa conduite ou d'invoquer des excuses; elle ne s'embarrasse pas de scrupules, et auprès d'elle M[me] Cardinal a l'âme délicate. Avec sa vulgarité, avec son cynisme, Irma Morin est une duègne proprement ignoble.

Or songez que nous sommes en 1855. Le roman réaliste n'a pas encore donné ses chefs-d'œuvre [1]. Au théâtre, les plus grandes audaces ont été jusqu'ici celles d'Alexandre Dumas fils. Émile Augier apparaît encore comme le représentant du théâtre poétique en opposition avec le théâtre réaliste de son rival (J.-J. Weiss et E. Montégut n'ont pas manqué une occasion de signaler ce contraste). Et c'est ce même Émile Augier qui, sacrifiant à la nouvelle idole, dépasse en crudité, en brutalité les plus hardis réalistes! L'audace était trop grande; le moment surtout était mal choisi ; le public se cabra.

« Tout cela, dit *la Gazette de France* [2], ne produit d'autre effet que la lassitude et le dégoût. » Jules Janin reproche à Augier de manquer de tact et « de n'avoir vu dans l'œuvre même de Molière que les hardiesses, les audaces, les gros mots et les sous-entendus les plus hardis. M. Augier n'est pas un Parisien, c'est un Gaulois; il en est resté, pour la plaisanterie, à Pantagruel, et, pour l'observation, à Rétif de la Bretonne [3]. » *Le Siècle* [4] enfin s'explique en ces termes :

« Maintenant nous avons bu la coupe jusqu'à la lie des dernières limites du possible, — et le possible avait, à ce qu'il paraît, une certaine étendue, — les dernières limites du possible sont franchies. Mais cela devait finir lugubrement, et il en est ainsi. Je vous avoue que je ne me rappelle pas avoir assisté à une histoire qui m'ait causé autant de dégoût. Vingt fois j'ai senti tout ce qu'il y a d'honnête en moi se révolter.

La commission de censure avait refusé son visa à cette pièce ; elle avait trouvé sans doute que l'auteur avait été trop loin. La

1. *Madame Bovary*, 1856-1857.
2. *Gazette de France*, 30 juillet 1855.
3. *Débats*, 23 juillet 1855.

pensée de l'œuvre est morale, cela est incontestable, mais était-il nécessaire, pour vingt ou trente jeunes gens qui peuvent chercher la compagne de leur vie dans les égouts parisiens, était-il nécessaire de donner à toute une société l'affligeant spectacle de toutes ces hontes ?

L'auteur l'a pensé ; il a cru qu'il fallait brutalement en finir avec tout ce monde camelote ; il a pris l'héroïne du théâtre actuel au point où l'avait laissée *le Demi-Monde*, et l'a fait entrer dans le véritable monde, pour y montrer les ravages qu'elle peut y commettre et, en ceci, M. Augier a montré un grand courage ; car là, l'esprit, la gaîté, la verve devaient disparaître pour faire place à la réalité, à la triste, à la lugubre réalité.

Ici, nous n'avons plus affaire à la comédie, vous ne pouvez plus nous faire sourire, il n'y a plus de retraite possible, la loi, l'inflexible loi a prononcé ; vous n'avez pas même à invoquer l'article du Code qui rompt l'union en cas d'erreur dans la personne ; Olympe s'est mariée sous son véritable nom. Elle n'a pas, il est vrai, décliné toutes ses qualités, mais la loi ne vous demande pas, lorsqu'elle vous unit, un brevet de moralité ; c'est fini, bien fini, *consummatum est.*

L'auteur savait donc ce qu'il faisait, une œuvre sombre et lugubre ; il l'a voulu ainsi, peut-être a-t-il bien fait [1]. »

Ainsi, lassitude des spectateurs, hardiesse excessive du sujet, voilà les raisons qui expliquent l'échec d'une pièce venant en 1855, après *les Filles de Marbre* et *le Demi-Monde*. Mais avec le temps, ces raisons auraient dû disparaître ; quelques années suffisent pour atténuer les audaces des ouvrages les plus osés et transformer le goût public. Pourquoi donc *le Mariage d'Olympe* n'obtint-il jamais qu'un succès d'estime, même en 1863, alors que, nous l'avons dit, Augier était l'homme du jour et qu'on se passionnait, qu'on se battait même autour de son œuvre ?

Les imperfections d'une intrigue mal conduite, l'invraisemblance de certains moyens (l'histoire du collier, la lettre de Geneviève), le coup de pistolet final lui-même ne suffisent pas à expliquer la résistance opiniâtre du public. Si *le Mariage d'Olympe* a constamment échoué, c'est que ce drame manque trop de charme et d'agrément. Il laisse une impres-

1. *Siècle*, 23 juillet 1855.

sion de puissance brutale plus que de force élégante ; la leçon qu'il donne oppresse l'âme et l'écrase au lieu de dilater le cœur.

Une horrible tristesse se dégage de ce spectacle répugnant. Car le spectacle est répugnant. Sarcey a dit avec une indignation pittoresque quelle horreur lui inspirait Olympe[1] ;

1. « Voici encore une reprise. C'est *le Mariage d'Olympe* de M. Émile Augier. On sait que *le Mariage d'Olympe* obtint un grand succès dans la presse, et tomba devant le public. Je pensais comme la presse quand je ne connaissais le drame que par la lecture ; je pense comme le public aujourd'hui.

L'œuvre de M. Augier est extrêmement hardie, cette peinture de courtisane sans cœur ni âme est tracée avec une admirable énergie de couleur, le style est d'une netteté et d'un relief saisissants ; quelques scènes sont touchées avec cette habileté de main où l'on sent l'homme qui a écrit *le Gendre de M. Poirier* et *le Fils de Giboyer*. La pièce dans son ensemble n'est pas dramatique.

Je l'avais lue bien souvent ; j'en aurais pu réciter presque des pages entières par cœur. Elle ne m'en a pas moins épouvanté, repoussé ; j'en avais comme un serrement au cœur, il me semblait que l'air était rare et lourd, et que je portais un poids de cent livres sur la poitrine. Songez donc ! elle arrive, cette effroyable femme, sans être annoncée, sans que rien vous prépare à ce cynisme de pensée et d'expression. Molière a pris deux longs actes pour faire attendre *Tartufe* ; cette Olympe est mille fois plus horrible que l'hypocrite de Molière, et elle se présente tout naturellement dans l'épouvantable nudité de ses vices.

Elle n'a pas dit vingt mots et déjà on la hait ; on se recule effrayé, dégoûté. C'est une vipère, c'est un crapaud venimeux. Et dès qu'elle a commencé d'occuper la scène, elle ne la quitte plus. Molière a pris soin dans son *Tartufe* de nous reposer des scènes violentes par des tableaux plus riants et plus frais ; son œuvre n'est pas un long et horrible cauchemar. Tartufe même tient encore à l'humanité par des sentiments qui lui sont communs avec nous tous. Il aime, et l'on sent, à la manière dont il exprime sa passion, qu'elle est brûlante et vraie.

Mais cette Olympe n'a jamais rien aimé. Elle se moque de tout ce qui est vrai, juste et saint ; elle est entrée de force dans la plus honorable des familles ; elle ne songe qu'à y porter le trouble ; elle fait le mal sans nécessité, par une sorte de volupté féroce. Elle s'enivre, elle s'avilit, elle bave, elle mord. Elle est hideuse, vous dis-je, et elle est toujours là, sous nos yeux, elle ne nous donne pas le temps de respirer. De l'air ! De l'air !

Que le caractère soit vrai et pris sur le vif, qu'il ait été marqué de traits de génie, je ne le conteste pas ; mais je ne parle que de l'impression que l'on emporte de cette pièce. Elle est abominable. On a subi durant deux heures une affreuse torture.

Les lettrés peuvent, si bon leur semble, se retirer dans leur cabinet

il aurait pu faire encore le procès de plusieurs autres personnages. Nous avons fait déjà celui d'Irma Morin. Mais autour de ces deux femmes quelles sinistres collections d'imbéciles! C'est ce Baudel, vulgaire, plat et ambitieux, qui met son orgueil à solliciter l'amitié d'un faux noble et l'amour d'une fille; c'est Montrichard, gentilhomme équivoque, exploiteur de naïfs, complice d'une courtisane, et qui songe tour à tour à duper Geneviève ou à compromettre Olympe pour la mieux exploiter; c'est Adolphe, ce comique aux plaisanteries stupides, qui, avec toute son honnêteté et son dévouement paternel, fait figure de pitre lugubre; c'est Henri de Puygiron lui-même, dont la révolte tardive rachète mal la sottise et la lâcheté premières. Tous ces gens-là nous écœurent, Augier a beau leur opposer l'innocence et le renoncement de Geneviève; la délicatesse généreuse, l'honneur sans tache, la fierté noble et modeste, le courage chevaleres-

pour admirer l'art de l'écrivain; c'est un art d'écorché; je n'en veux pas; je suis public, je ne puis supporter ces peintures dégoûtantes.

Tout cela est fait d'une main violente et brutale, qui ignore ou qui méprise les dégradations de couleurs. On parlait à une dame d'esprit des bergeries de Florian: *J'y voudrais un petit loup*, disait-elle. Je voudrais dans ce marais infect de sentiments malsains, une pauvre petite fleur qui sentît bon et rafraichît la vue.

La punition même de la courtisane ne soulage point le cœur oppressé de son long triomphe. Ce coup de pistolet si brusque ne termine rien. Il éclate dans le vide. On rapporte chez soi la montagne qu'on avait sur la poitrine. Cette impression a été très vive chez moi, et il me semble qu'elle a été partagée par le gros du public. On a applaudi plus par conviction littéraire que par entraînement dramatique. C'était M. Émile Augier que l'on fêtait; mais il ne me paraît pas que l'on fût vraiment touché de son drame.

J'engage toutes les personnes qui aiment le théâtre à s'en aller voir *le Mariage d'Olympe*, ne fût-ce que par curiosité. Je ne leur promets pas un plaisir bien tendre, mais elles sentiront je ne sais quelle émotion sèche et douloureuse et c'est toujours, après tout, une espèce d'émotion. Et si elles prennent la peine de l'analyser, elles se convaincront de cette vérité consolante: c'est que le vice odieux est répugnant de sa nature et qu'on n'en supporte la vue, même au théâtre, que s'il est mêlé à quelque ombre de bons sentiments et de vertu. Cette réflexion sent peut-être son Prud'homme; mais le public se compose de Prud'hommes, et c'est à eux, en fin de compte, qu'un écrivain dramatique doit plaire. » (*Opinion nationale*, 9 février 1863.)

que des Puygiron ; il semble avoir voulu mettre à son tour sous nos yeux « la danse macabre de l'imbécillité humaine », et satisfaire je ne sais quelle démangeaison de misanthropie brutale.

Par là, s'expliquent le choix de certains moyens dramatiques et la nature même de son comique. Pour arracher à Geneviève l'aveu dont elle a besoin, pour rappeler à l'espoir et pousser aux imprudences l'amour que voulait étouffer la jeune fille, Olympe feint d'être malade, elle joue les poitrinaires, elle laisse entendre que sa prochaine disparition rendra à Geneviève l'époux qu'elle lui a involontairement ravi. Cette macabre farce ne dure qu'un instant ; mais pour avoir vu jouer la comédie de la phtisie et de la mort, nous ressentons un malaise que rien ne dissipera plus.

A plus forte raison, l'orgie du deuxième acte ne réussit-elle pas à nous faire rire ; la vulgarité des personnages, l'inconvenance de leur attitude, la banalité et la grossièreté de leurs plaisanteries, l'ignominie de leurs calculs, le sacrilège de leurs blasphèmes, tout cela est d'une amère tristesse ; et quand dans cette fête de mauvais lieu, Adolphe songe à ses enfants, évoque leur misère toute proche, et pense pleurer au milieu d'une grimace, le cœur se serre lamentablement ; notre émotion ne nous soulage pas, elle n'est pas bienfaisante ; nous ne pleurons pas sur des misères sympathiques, nous sommes écœurés comme devant une plaie hideuse, nous ne songeons plus qu'à nous évader comme d'une salle d'hôpital.

Pour réussir au théâtre, il manque au *Mariage d'Olympe* ce minimum d'optimisme indispensable au public [1].

1. Voici d'ailleurs l'aveu très significatif d'Augier sur ce sujet :

« Mon cher confrère,

« Je n'ai pas conservé un seul article de journal relatif à cette dernière pièce. »

« Quant aux explications, éclaircissements apologétiques que vous me demandez, je n'en ai pas à donner ; je me range complètement à l'avis de la presse et du public, parce que cette dernière reprise, où il n'y a pas eu l'apparence d'une lutte, m'a laissé tout mon sang-froid ; et j'ai senti,

Ce drame n'en reste pas moins une œuvre originale, vigoureuse, et pathétique, qui doit compter dans l'histoire du théâtre réaliste.

D). — Valeur documentaire.

Il reste surtout un document précieux pour l'histoire des mœurs sous le second Empire.

On a contesté, il est vrai, et dès le premier jour, la valeur du témoignage apporté par Augier contre l'effronterie des courtisanes et la faiblesse des honnêtes gens. Théophile Gautier, par exemple, développait en faveur des pauvres filles un plaidoyer si naïvement amusant qu'on nous excusera de le citer tout au long.

« ... Les jeunes gens sont sérieux, rangés, économes, connaissant le prix du temps et de l'argent, pleins de sang-froid comme de vieux usuriers, boutonnés comme des diplomates, roués comme des scapins de l'ancien répertoire, et bien habile serait qui leur tirerait poil ou plume... A déjeuner, ils boivent du thé; à dîner, de l'eau de Seltz et laissent souper les vieux viveurs pour se lever de bon matin et aller à quelque rendez-vous d'affaires. Ils regardent l'amour comme une superfétation gênante qui empêche de faire son chemin... Duper un jeune homme est aujourd'hui la chose impossible en ce siècle affairé, industriel, spéculateur... plus porté au positivisme américain qu'aux extravagances élégantes et aux joyeux loisirs. Franchement, croyez-vous que ces demoiselles tiennent beaucoup de place dans une vie ainsi faite. On les prend comme une glace, quand il fait chaud, et l'on paye sa consommation, voilà tout.

comme la salle, que la pièce laisse une impression pénible. C'est la pire des condamnations, après l'ennui toutefois. La première condition de notre art est de s'emparer de l'auditoire, c'est la seule à laquelle on ne manque pas impunément. J'y ai manqué, je ne réclame rien... *Habemus confitentem reum.* »

« Voilà, mon cher confrère, dans quel sens je ferais une préface, si j'en faisais une. Vous voyez que ce n'est pas la peine et que je fais mieux de me taire. » (*Événement*, 3 juin 1887.)

« Un petit coupé, souvent de louage, un appartement au second ou au troisième, encombré de chinoiseries et de faux Boule, dont bien peu montrent la facture acquittée, des robes à trop de volants, une baignoire d'avant-scène les soirs de première représentation aux petits théâtres, quelques bracelets dont quelques-uns ont été en villégiature au Mont-de-Piété, deux ou trois dîners par semaine à la Maison d'Or ou au Moulin-Rouge, tel est le luxe des plus heureuses... Y a-t-il de quoi tant crier? et si d'aventure un sot épouse une drôlesse, faut-il faire un bruit du diable? »

« Jamais *les Filles de Marbre* n'ont été plus dédaignées qu'aujourd'hui. Quand on compare leur pauvre vie précaire aux existences insolemment fastueuses des grandes impures du XVIIIe siècle, on ne comprend plus du tout le tapage vertueux qu'on fait à cause d'elles. Où est le temps où la Guimard allait à Longchamp dans une voiture en forme de conque, peinte par Fragonard, vernie par Martin, attelée de six chevaux soupe de lait, ferrés d'argent, chargée par devant d'un cocher énorme et par derrière de trois laquais gigantesques; jouissait d'une liste civile de 1.200 000 livres ; habitait un hôtel tout doré et couvert de peintures délicieuses, avait un théâtre chez elle, où elle donnait la comédie et les violons? Le Directoire, le premier Empire même ont jeté l'or à poignées dans le pli de la tunique de ces Aspasies peu Athéniennes. Notre siècle, moins prodigue, garde sa monnaie pour se faire de petites rentes sur ses vieux jours ; il cherche surtout le bon marché, même en amour... On le corrige trop d'un vice qu'il n'a pas[1]. »

Il est impossible d'être plus volontairement aveugle. Car des contemporains opposent au bon Théo les démentis les plus précis et les plus nombreux. C'est monseigneur Pie déplorant dans son mandement de 1853 la corruption générale. C'est Daniel Stern dénonçant en ces termes l'invasion des filles :

« Sous le régime de Louis-Philippe... l'importation des habitudes anglo-américaines : le club, le sport, le cigare, la lionne hâtèrent la déconvenue des salons. Sous l'Empire, dans le bouleversement des traditions, dans la déroute de toutes les ancien-

1. *Moniteur universel*, 23 juillet 1855.

nes fiertés, la femme qu'on ne sait comment qualifier, la femme qu'on appelle du demi-monde entra brusquement en scène, avec fracas. Ce fut elle qui donna le ton; et quel ton! A la place des intimités discrètes et des fines galanteries, elle apporta une familiarité brusque et criarde; à la place du langage choisi, un argot; à la place des élégances, les tapages de la richesse; à la place des raffinements de l'esprit, les grossièretés de la chair[1]. »

Pour qui connaît la liberté d'esprit et de mœurs de la baronne d'Agoult, ce témoignage est typique.

C'est, dix ans plus tard il est vrai, — mais pour être si grave en 1866, le mal ne pouvait dater de la veille, — c'est Castagnary fulminant dans le *Nain Jaune* :

« La prostitution est passée à l'état constitutionnel... La prostitution triomphante, la prostitution à grand spectacle, libre, fière, saluée, fêtée, adulée par la fine fleur de nos gentilshommes; ayant maison de ville et appartement à la mer; couchant sur le duvet, vivant dans le velours, buvant dans le bohême, mangeant dans le vieux-sèvres. La voilà, en plein soleil, sur ses chevaux, dans ses équipages, avec son attirail tapageur et son luxe insolent, suivi du long cortège de ses laquais poudrés,... courant partout où l'appellent la jalousie mal dissimulée des rivales, les hommages empressés des adorateurs... semant la fortune des autres dans les tripots, son propre nom dans les gazettes, le scandale en tous lieux... Elles sont comme cela 40.000 dans Paris, 100.000 peut-être; et c'est cet exemple, tombant de haut, donné au grand jour, qui fait tout le mal. »

« Jamais, à aucune époque de l'histoire, la courtisane n'occupa une plus large place dans les préoccupations d'une société. C'est un monde à part, un monde véritable. Il a ses mœurs, ses habitudes, son langage, ses relations, ses convenances. On le croyait d'abord exceptionnel et excentrique à la vie parisienne : on s'aperçoit maintenant que, dans la vie parisienne, tout, ou presque tout, converge vers lui. Les dames du monde le regardent d'en haut avec dépit; les filles du peuple le contemplent d'en bas avec convoitise. »

« Enrichi, alimenté, soutenu par la Bourse, qui, avec ses gains imprévus, ses fortunes hâtives, enseignerait la prodigalité au

1. Daniel Stern. *Mes souvenirs*, p. 364.

plus avare; façonné par le sport, par les clubs, par les casinos, qui sont d'autres Bourses non moins enfiévrées de jeu, non moins conseillères de prodigalité, non moins dédaigneuses d'une honnête aisance acquise avec labeur et longueur de temps; protégé par la couardise de notre langue, qui, devenue nettement bégueule, nous interdit les épithètes précises qu'employaient nos aïeux, et nous force à nous en tenir aux lâches euphémismes de *Demi-Monde* et de *Dame aux Camélias;* encouragé par l'incroyable complicité de la littérature courante, par les dramaturges qui le mettent en pièces, par les poètes qui le tournent en strophes, par les prosateurs qui biographient ses héroïnes, par les photographes qui inondent les quatre continents de leurs portraits tirés à 400.000 exemplaires; entouré de prévenances et de galanteries, fêté, choyé, préconisé, ce monde, qu'on aurait cru flottant et incessamment renouvelé, se fixe, s'établit, s'installe, passe à l'état de caste. »

« Tout de même que le faubourg Saint-Germain, la haute finance, le grand commerce, il a son quartier, ses hôtels, ses inscriptions au grand-livre. Demain, il demandera des châteaux en province et on lui en donnera[1]. »

C'est enfin Alexandre Dumas écrivant en 1867 son réquisitoire célèbre contre les filles de toute espèce[2].

Veut-on des faits précis, non des phrases? En voici quelques-uns : « Jamais, dit Th. Gautier, *les Filles de Marbre* n'ont été plus dédaignées qu'aujourd'hui. » Pourtant « la fin de Marie Duplessis fut presque un événement... Il y eut foule à la vente de son mobilier... Cette vente fut une mêlée furieuse de prodigalités et de folies. Les grandes dames disputèrent aux lorettes et aux comédiennes ces dépouilles profanes d'une vie profanée. On vendit tout, ses meubles, ses rideaux, ses robes, ses peignes, ses bottines, jusqu'aux draps de son lit de mort[3]. »

Quelques années plus tard, en avril 1857, on vendra 200 francs[4] le vase de nuit de Rachel. Mais ce dernier exemple ne vaut rien, car l'acheteur du vase voulut sans

1. *Nain jaune*, 10 mars 1865.
2. Cf. A propos de *la Dame aux Camélias.*
3. P. de Saint-Victor. *Pays,* 9 février 1862.
4. *Rabelais,* 5 août 1857.

doute rendre un dernier et pieux hommage à une grande artiste. Passons à autre chose.

Ces pauvres filles, soupire encore le bon Théo, ne connaissent plus le luxe fastueux d'autrefois : appartements modestes, meubles médiocres, petit coupé au mois, bijoux d'occasion, voilà le lot de ces pauvresses.

Mais où sont les Guimard d'antan ?

Pourtant, un hôtel s'élèvera bientôt en pleins Champs-Élysées, orné de marbres rares, décoré par Chaplin, Baudry, Clésinger, Lefuel, Gérôme, Boulanger, fréquenté par des artistes célèbres et des littérateurs illustres, dont Théophile Gautier : et ce sera celui de la trop célèbre Païva, future cousine du prince de Bismarck.

Si étrange qu'elle fût d'ailleurs, la fortune d'une Païva, n'était cependant pas unique. Elisa Parker, devenue Mme Musard, et enrichie par le roi de Hollande, aura avenue d'Iéna un hôtel magnifique décoré par Chaplin ; vingt chevaux occupaient des écuries si luxueuses, que la maîtresse de maison y offrait des déjeuners de cérémonie ; elle recevait à l'Opéra dans une loge entre colonnes, destinée à demeurer fameuse ; elle arborait des robes de 3.000 perles ; elle sortait dans un superbe huit-ressorts, avec quatre chevaux de race, aux harnais étincelants. Gautier, qui la connaissait, la jugeait-il indigne de la Guimard ? — Combien de ces demoiselles encore, sans s'élever si haut, connurent des fortunes enviables ? Cora Pearl comptait douze chevaux anglais en ses écuries ; Blanche d'Antigny avait deux trotteurs d'Ukraine, conduits par un moujik à blouse de soie écarlate ; Anna Deslion dépensait de 4.000 à 5.000 francs par mois, rien que pour le blanchissage de ses dentelles. Et ce n'est pas pour rien sans doute qu'on appelait *Mlle Maximum* Léonide Leblanc, la maîtresse du prince Jérôme et du duc d'Aumale. — On s'explique mal après cela l'apitoiement de Gautier sur ces pauvres filles.

Mais « était-il nécessaire, conteste un autre critique, pour vingt ou trente jeunes gens qui cherchent la compagne de leur vie dans les égouts parisiens, était-il nécessaire de don-

ner à toute une société l'affligeant spectacle de toutes ces hontes[1] ? »

Sans doute les Olympe sont rares et les Henri de Puygiron peu intéressants. N'est-ce pas un scandale, cependant, de voir vingt ou trente jeunes gens de grande famille, chercher la compagne de leur vie dans les égouts parisiens, et ce scandale, le moraliste n'aura-t-il pas le droit de le dénoncer ? Or, de ces mariages étranges, qui précédèrent ou suivirent celui d'Olympe la liste complète serait longue : la petite juive allemande qu'était Thérèse Lachmann devient la marquise de Païva, puis la comtesse de Henckel ; Mlle Doze devient Mme Roger de Beauvoir ; Céleste Veinard, la comtesse de Chabrillan ; *la Madone*, la princesse Sollikoff ; Rosalie Léon, la princesse de Wittchenstein ; Jeanne Destourbets, la comtesse de Loynes ; la Schneider, la comtesse Battenhof. M. F. Loliée cite encore sept ou huit autres comtesses et une ou deux autres princesses de même origine[2].

On était donc mal venu à nier le danger social dont s'effrayait Augier.

Mais ce n'est pas seulement l'extraordinaire fortune d'Olympe, c'est sa déchéance définitive que justifient les faits. Weiss et quelques autres n'ont vu qu'un mot d'auteur dans la parole fameuse : « La nostalgie de la boue ». L'histoire d'une femme morte récemment prouve qu'elle était surtout l'expression de la vérité. Une fille de bals publics, Céleste Veinard, dite Mogador, épouse en 1854 le comte Lionel de Chabrillan. Et cinq ans plus tard, un peu après la mort de son mari, pour se défendre, dit-elle, contre une persécution injuste, elle publie, sous son nom de jeune fille, avec des détails cyniques sur ses débuts, ses talents et ses protecteurs, des *Mémoires* qui provoquent l'indignation du *Figaro*. Il est vrai que par contre, *le Gaulois* lui consacre à ce sujet un article ému, respectueux, accompagné d'un grand portrait hors texte[3].

1. *Siècle*, 23 juillet 1855.
2. J. Loliée. *La Fête Impériale, passim.*
3. *Gaulois*, du 6 mars 1859.

Nous accordons volontiers que ces scandales sont exceptionnels, et que la littérature a mieux à faire que de les reproduire. Mais, il s'agit ici d'histoire autant que de littérature. Or les courtisanes de 1855 n'étaient pas les petites personnes modestes que voudrait nous faire croire Théophile Gautier. Nombreuses, heureuses, entreprenantes, elles commençaient à constituer une caste et presque une classe de la société. Dès lors, elles s'imposaient à l'attention du moraliste social.

Sans doute la curiosité, la vogue, le scandale, aidèrent à l'éclosion de cette littérature un peu spéciale qui étudie les Marguerite Gautier et les Olympe Taverny. Mais des raisons plus sérieuses tournèrent Dumas et Augier vers l'observation de ce monde nouveau. Les questions politiques, sociales ou religieuses n'avaient pas pris l'importance ni la gravité qui les feront plus tard passer au premier plan ; la politique extérieure ne laissait prévoir aucune complication. Tout au contraire, la tranquillité générale, le développement des affaires favorisèrent le luxe et la jouissance. On s'amusa beaucoup et, tout naturellement, ces demoiselles jouèrent dans la fête universelle un rôle aussi bruyant que brillant. Du coup, elles devinrent des personnages importants et envahissants. L'attention se concentra sur elles, faute d'objet plus intéressant sans doute, et force fut bien aux écrivains réalistes de peindre ces nouveaux et grands acteurs de la Comédie contemporaine. Le malheur fut qu'en les attaquant, ils servaient encore leur cause, puisqu'ils mirent en pleine lumière ce personnel qu'ils voulaient renvoyer à ses ténèbres.

M. Frédéric Loliée cite à ce sujet une curieuse anecdote. — C'est en 1853, peu après la première des *Filles de Marbre*, Barrière se promène sur le boulevard quand il rencontre une belle petite. Aussitôt s'engage ce dialogue édifiant :

« Que de reconnaissance je vous dois! dit la dame.

— Pourquoi m'avez-vous tant de reconnaissance, chère amie? questionne le moraliste.

— Charmante, la pièce que vous avez donnée en face ! Si vous

saviez comme elle fait prospérer nos affaires. Je n'avais qu'un cheval à mon coupé ; depuis le succès de vos *Filles de Marbre*, j'en ai deux, regardez plutôt.

— Votre histoire est un peu la mienne. Jusqu'à présent je n'avais monté que des chevaux de location ; avec mes droits d'auteur, je viens d'acheter un superbe arabe [1]. »

Nos moralistes firent donc œuvre vaine. Mais on ne peut leur reprocher de s'être battus contre des moulins à vent et, bonnes ou mauvaises, leurs pièces restent des documents historiques.

Ceci est vrai notamment pour *le Mariage d'Olympe*. Par ses outrances même et ses exagérations, il indique quelle fut l'exaspération d'un honnête homme devant l'invasion de la littérature et de la société par les courtisanes triomphantes. Par son échec, il prouve la lassitude du public dégoûté, non pas des mauvaises mœurs, mais des tableaux de mauvaises mœurs ; et il apporte sinon une leçon, du moins un conseil aux auteurs imprudents. Il est la dernière pièce considérable de cette époque consacrée spécialement à la courtisane. Par ailleurs, il marque une date importante dans notre histoire littéraire, ses audaces singulières devançant de quarante ans au moins les prétendues innovations du Théâtre Libre. Enfin, pour nous en tenir à Émile Augier, nous voyons quel fut le développement logique de sa pensée, et son immuable fidélité à ses idées morales. Si la courtisane cherche à pénétrer dans la famille, repoussez-la impitoyablement : tel est le conseil de *l'Aventurière* (1848). Que si elle réussit dans son funeste projet et déshonore votre foyer, abattez-la comme une bête dangereuse ; les hommes et Dieu lui-même sauront bien vous juger : Voilà la conclusion du *Mariage d'Olympe* (1855), dix-sept ans avant *l'Homme Femme* (1872) dix-huit ans avant *la Femme de Claude* (1873).

1. F. Loliée. *La Fête Impériale*, p. 319.

CHAPITRE III

LA CONTAGION (1866)

A. — Le Règne de la Courtisane

Mais un coup de pistolet supprime un malfaiteur, il ne supprime pas le mal ; une courtisane exécutée, vingt autres briguent sa succession et voient accourir chez elles ceux-là mêmes qui viennent d'applaudir au meurtre de leur compagne. Contre *les Filles de Marbre*, Augier ne fut pas plus heureux que Molière contre *les Précieuses*, et force lui fut de revenir à la charge.

Les progrès de la grande prostitution de 1850 à 1870 sont faciles à suivre. On sait quelle fut la carrière d'une Païva et d'une Castiglione, le luxe insolent dont elles éclaboussèrent Paris, les scandales dont elles le déshonorèrent. Au-dessous de ces reines du vice, s'agitait la foule des « grandes cocottes ». Quelle distance les séparait désormais des grisettes chères à Béranger ! tout le monde le sait depuis les retentissantes préfaces de Dumas fils.

« L'amour est parti, mais la fortune est venue. L'affaire a réussi, l'entreprise est bonne, elle est sûre même, ayant pour base un capital éternel, inépuisable : l'oisiveté, l'orgueil, la vanité, la sottise, la passion, le vice de l'homme. »

« Il est telle de ces dames à qui quelques années de patience et de sang-froid ont donné un ou deux millions placés en bonnes valeurs, actions de la Banque, terrains, obligations garanties par l'Etat. Elles ne sont même plus prodigues. Un beau jour elles

se séparent du luxe qui n'était pour elles qu'une mise en scène ou une mise en train, et comme le comédien qui se retire du théâtre, elles vendent leurs oripeaux devenus inutiles. Nous voyons alors passer sur la table du commissaire-priseur des colliers de perles et des rivières de diamants qu'une fortune princière peut seule acquérir. Nous pourrions nommer de ces femmes dont la fortune réalisable monte à 15 ou 20 millions. Avouez que voilà un exemple tentant et que l'honnête fille qui n'a pour dot que sa jeunesse et son innocence et qui ne trouve ni appui ni alliance dans le monde qui l'entoure, peut bien avoir envie de suivre cet exemple, de jeter la pudeur aux orties et de prendre une action dans cette loterie dont presque tous les numéros gagnent [1]. »

Il ne faut pas toujours croire Dumas sur parole. Écrivant ses à-propos ou préfaces dix ou quinze ans après ses pièces, il risque de déformer ou d'exagérer les faits pour les adapter à sa thèse, ou se donner après coup la clairvoyance d'un prophète : il y a parfois chez lui un rhéteur sincère dont il faut se défier. Mais nous avons d'autres témoignages, celui de Castagnary, par exemple, dont nous avons déjà cité un fragment :

« Elles sont cent, deux cents peut-être dans Paris qui se trouveraient pauvres avec les revenus d'un seul million. Celle-ci dépense 120.000 francs par an : quelle grande dame aristocratique et charitable pourrait rivaliser avec elle? Celle-là bâtit dans sa province une cathédrale comme on faisait au temps du bon roi saint Louis, en expiation de ses péchés : quelle noble pénitente, préparée en sacristie et confite pour le ciel, pourrait se flatter de compter dans ses œuvres pieuses une œuvre aussi méritoire? Depuis que Dumas fils l'a perdue de vue, la baronne d'Ange s'est mariée, et personne ne peut dire maintenant s'il y a eu une faute dans sa vie. Sera-t-il même besoin de songer à refréner ses mœurs? Il n'y a qu'à corriger légèrement l'apparence. On n'ira peut-être plus, à Bade ou à Hambourg, se mêler aux flots des aventurières; on ne cherchera plus à faire sauter la banque, comme y avait réussi cette célébrité de la planche,

1. A propos de *la Dame aux Camélias*, 1867.

qui gagna et reperdit en quelques jours plus de trois cent mille francs. »

« On n'aura plus le chagrin de revenir décavée, comme cette autre qui, l'année dernière, vit filer de ses doigts la bagatelle de 180.000 francs pendant la saison. Mais, secrètement le soir, chez une amie fidèle, on se réunira histoire de tailler un léger *bac*, et l'on jouera un jeu d'enfer, comme cela s'est vu dans l'affaire Garcia Calzado, et comme cela se voit encore aujourd'hui même chez Mme de... boulevard de... »

« A ces dames d'ailleurs, il ne suffit plus d'être riches ; elles veulent être les reines du jour ; à défaut de la considération qu'assure l'honnêteté, elles ambitionnent la consécration de la mode, et comme cette ambition sert la vanité des uns et l'intérêt des autres, elles n'ont pas trop de peine à la réaliser. Et comme ses intérêts sont complexes, ce monde a ses agents de change, pour la négociation de ses valeurs, ses notaires pour la rédaction des actes concernant le foncier. Comme il construit, il a ses architectes ; comme il se meuble, il a ses ébénistes. La société semble venir d'elle-même au-devant de ses plus chers désirs. Il n'avait point de peinture ; on lui en fait à son goût. Il n'avait point de musique : on vient de lui en inventer une à sa portée. Il n'avait point de littérature : ces dernières années se sont chargées de combler la lacune. On pouvait craindre que sa langue ne s'altérât dans son contact quotidien avec la langue de tous : quelqu'un vient d'en publier le dictionnaire. Enfin, il a voulu des gazettes pour parler de lui, et des chroniqueurs pour rendre compte de ses soirées : chroniqueurs et gazettes se sont spontanément offerts. Il voudrait demain des journaux à lui, signés de son nom, racontant ses hauts faits et publiant ses louanges : il en aurait. N'en a-t-il pas déjà ? »

« Comment voulez-vous qu'avec des intérêts, des mœurs, un art, une langue, une littérature, tout ce qui constitue les éléments d'une caste, le monde des Cocottes, s'élargissant en tous sens, ne devienne pas bientôt une des catégories nécessaires, une des forces vives de notre société? Et quelle plus grande garantie de stabilité, je vous le demande, qu'une immense fortune à la fois mobilière et territoriale [1] ? »

Ici encore faisons la part de l'exagération et de la déclamation ; il n'y a pas de censeur, plus rigoureux qu'un petit journaliste écrivant un article de morale pour un journal

1. Castagnary, *Nain Jaune*, 10 mai 1866.

boulevardier. Nous n'évoquerons donc pas à notre tour la corruption impériale. Mais il est indéniable que, de 1855 à 1870, on s'est amusé beaucoup, et cela pour le plus grand profit de toutes les « Dames de cœur ».

De cette mise en lumière, les conséquences furent déplorables. A force d'entendre parler de ces demoiselles, de lire leurs noms dans les journaux, de rencontrer leurs équipages étincelants, de passer devant leurs hôtels coquets ou fastueux, de les applaudir au théâtre, ou d'admirer leur silhouette dans les journaux de mode, les femmes du monde sentirent naître en elles des sentiments contradictoires : le dépit d'être parfois abandonnées pour des filles, la curiosité de connaître ces ennemies à la fois si proches et si lointaines, la volonté de rivaliser avec elles fût-ce en leur empruntant leurs armes, peut-être aussi certain désir du plaisir défendu, et le regret de payer leur considération mondaine d'une contrainte sans relâche. Pour toutes ces raisons, les honnêtes femmes jouèrent aux mauvaises mœurs [1]. Nous avons déjà relevé la protestation de Daniel Stern contre ces habitudes déplorables. Voici maintenant celle de Pontmartin :

«... Spectacles où le plaisir des yeux et l'excitation sensuelle remplaçaient les plaisirs délicats de l'intelligence, livres où s'étalent toutes les réalités du vice, soirées de théâtre où les beautés vénales et tarées occupent les premières places, empiétements perpétuels de la mauvaise compagnie sur la bonne, infiltrations bizarres de l'ordure dans l'eau vive, de la langue des voleurs, des courtisanes, des bohêmes, des héros du monde interlope dans celles des honnêtes gens, rien de tout cela ne s'explique que par l'état actuel de nos mœurs, telles que les ont formées ou déformées cinq ou six révolutions [2]. »

1. Les jeunes filles elles-mêmes s'en mêlèrent. Non seulement Mlles Benoîton acceptent de leur couturier des toilettes pour le moins excentriques, mais elles parlent couramment de Mlle Flora, des Folies, rivalisent avec elle de luxe, d'impertinence et de désinvoltur , si bien qu'au pesage on les prend pour des cocodettes et qu'on leur pince la taille (Cf. V. Sardou, *La Famille Benoîton*, 1866).

2. Pontmartin. *Nouveaux Samedis*, p. 103.

Louis Veuillot, bien entendu, fait entendre sa voix dans ce concert de réprobation :

« Les gens de *la Vie parisienne*, écrit-il, dessinent, proposent et lancent des costumes pour les femmes de théâtre et les femmes de condition qui se travestissent. Ils sont le canal par où le grand monde et le demi-monde coulent l'un dans l'autre, et tendent réciproquement et rapidement à cette heureuse confusion qui sera tout le monde. »

Et *la Vie parisienne*, toute fière, cite ces paroles en genre de préface à son année 1866.

Trois ans après, c'est l'invective de Dumas fils :

« Il n'y a plus d'épouses ! Il n'y a plus de mères ! Il n'y a plus d'enfants... La Femme rit de ses serments d'amante, d'épouse, de mère et de chrétienne. Elle se hisse sur ses talons Louis XV, elle retrousse sa robe jusqu'aux genoux, elle l'abaisse jusqu'à la ceinture, elle ne jette pas seulement son bonnet, mais ses cheveux par-dessus les moulins ; elle arbore la perruque de filasse jaune comme l'homme de 93, le bonnet rouge : son mot de ralliement est *le plaisir ou la mort !* et elle danse le cancan, la carmagnole du sérail [1]. »

Suspectez-vous Pontmartin, Veuillot et Dumas qui sont tous plus ou moins des polémistes ? Écoutez l'honnête et modeste historien que fut Th. Muret :

« Il fut un temps où la femme équivoque s'efforçait d'usurper les dehors de la femme honnête : maintenant des femmes, je ne dirai pas honnêtes, mais qui ont une position à respecter, semblent prendre à tâche de se donner l'air, la mise et les manières des Laïs et des Phrynés..., en sorte que la démarcation devient très difficile. L'écuyère et la danseuse de corde semblent avoir posé pour la plupart des inventions nouvelles du costume féminin ; la saltimbanque, la gitana, y fait dominer ses oripeaux, ses galons et ses paillettes. Il n'est pas jusqu'à la jeune fille que les usages et les modes ne façonnent à une hardiesse prématurée

1. Préface de l'*Ami des femmes*, 1869.

qui arrive aisément à l'effronterie ; et cela, avec l'approbation et l'exemple maternels...excentricités qui confondent le sens moral, curiosités que rien n'effarouche... (et cela) dans de brillants hôtels et de nobles salons [1]. »

Que direz-vous encore de ce petit fait raconté par Mérimée :

« Le bal de l'hôtel d'Albe était splendide. Les costumes étaient très beaux; beaucoup de femmes très jolies, et le siècle montrant de l'audace.

« 1° On était décolleté d'une façon outrageuse par en haut et par en bas aussi. A cette occasion j'ai vu un assez grand nombre de pieds charmants et beaucoup de jarretières dans la valse.

« 2° La crinoline est en décadence.

« La fille de Lord*** qui est charmante, était en nymphe dryade, ou quelque chose de mythologique, avec une robe qui aurait laissé toute la gorge à découvert, si on n'y eût remédié par un maillot. Cela m'a semblé presque aussi vif que le décolletage de la maman, dont on pénétrait tout l'estomac d'un seul coup d'œil [2]. »

Si l'on en croit enfin les chroniques scandaleuses, pendant que les duchesses imitent Thérésa et que les princesses dansent le cancan dans les soirées diplomatiques [3] ; ces demoiselles redoublent d'insolence. C'est Esther Guimond entrant dans la tribune du Jockey en disant : « Si je ne suis pas du monde de ces dames, je suis du monde de ces messieurs » ; c'est une autre improvisant aux Acacias une chanson satirique dont les rimes vont blesser les oreilles des grandes dames venues à la promenade ; enfin, c'est Léonide Leblanc à qui l'on demandait : « Il y a longtemps que je n'ai rencontré chez vous la princesse une telle » ; et qui répondait : « Je ne la vois plus, elle me compromettait [4]. »

La cour elle-même ne pourra se défendre contre ces

1. Th. Muret, *L'histoire par le théâtre*, t. III, p. 406.
2. Mérimée, *Lettres à une inconnue*, t. II, 1er mai 1860.
3. F. Loliée, *op. cit.*, p. 6.
4. *Id. ibid.*, p. 320.

mœurs nouvelles, et l'Impératrice devra plusieurs fois rappeler publiquement au respect des convenances de grandes dames émancipées. Voilà donc où nous en sommes aux environs de 1865. La courtisane triomphante, la femme du monde affolée, ouvrant elle-même à l'ennemie le foyer dont elle avait la garde.

B. — Nouvelle intervention d'Augier.

C'est cette trahison, qu'Émile Augier dénonce en écrivant *la Contagion* (17 mars 1866). Dans cette pièce fameuse[1], il s'en prend à bien d'autres choses encore, sur quoi nous aurons l'occasion de revenir ; mais avant tout, il défend une fois de plus la famille contre ses ennemis du dehors, et *la Contagion* poursuit l'œuvre commencée jadis avec *l'Aventurière*, puis avec *le Mariage d'Olympe*.

Navarette, il est vrai, laisse loin derrière elle, les Clorinde, les Suzanne d'Ange, les Olympe Taverny. Ce n'est plus l'aventurière errant au hasard des rencontres, ni la déclassée confinée en un monde spécial comme en un lazaret, ni même l'intrigante pénétrant par surprise dans une grande famille. Maîtresse du baron d'Estrigaud, ce titre seul la pose s'il ne la classe pas, et lui vaut une certaine considération ; femme entretenue, elle est d'un degré audessus des filles réduites aux liaisons passagères ; elle s'en rend si bien compte qu'elle joue sérieusement à la correction et à la distinction. « Fantaisiste sur les planches », tant qu'on voudra ; mais à la ville, « elle a toutes les manières de l'ancienne cour ». Cette contrainte, d'ailleurs, n'est pas seulement pour elle un devoir, elle est un calcul avantageux ; en ne gardant dans le monde absolument rien de son métier, elle permet aux honnêtes gens de distinguer en

1. *La Contagion* excita d'avance une telle curiosité que Villemessant, offrit à Émile Augier 10.000 francs pour en publier le manuscrit dans *l'Événement*.

elle l'actrice de la femme, et d'accorder à celle-ci les égards qu'ils refuseraient à celle-là. Et puis ses qualités d'ordre, d'économie, de prévoyance, ne l'élèvent-elles pas fort au-dessus des simples vierges folles? Olympe enviait jadis son amie Céleste d'avoir pu extorquer « quinze mille de viager » à un général russe. Quelle pitié! Navarette possède en propre 100.000 francs de rentes pour le moins, et croyez bien que, sans plus rien recevoir de personne, elle saura les faire fructifier.

Millionnaire et presque classée, elle peut se permettre les plus hautes ambitions. Elle ne se les interdit pas, car aventurières, filles vulgaires, demi-mondaines, toutes restent fidèles au même rêve : s'imposer au monde qui les a si longtemps méprisées ou tenues à l'écart.

Mais ici encore quelle supériorité de Navarette sur ses devancières! Les autres voulaient épouser des faibles, vieillards imbéciles ou jeunes gens naïfs; elles ne convoitaient qu'un mariage secret; n'escomptant que pour une date lointaine leur chance d'être publiquement réhabilitées, elles jouaient en attendant la comédie du sentiment. Même une Suzanne d'Ange, même une Olympe, s'imposaient pour un temps un rôle humilié. Navarette n'a que faire d'un mari « mineur »; celui qu'elle convoite c'est l'homme du jour, le roi du boulevard. Sans doute, elle sait que ce mariage n'ira pas sans faire clabauder; mais le scandale ne durera pas. Le baron d'Estrigaud est une puissance qui impose le silence, sinon le respect; les rieurs, si rieurs il doit y avoir, l'apprendront vite à leurs dépens. Et puis, il y a les honnêtes gens que Navarette tient par la reconnaissance; elle a sauvé l'honneur d'une honnête femme et c'est toute une famille riche, considérable et considérée, qui est maintenant à sa dévotion. Elle peut donc imposer son hymen au grand baron. Car vous supposez bien qu'elle ne va pas l'implorer et encore moins l'extorquer. Elle veut avoir barres sur son mari comme sur le monde, et pour être bien certaine de ne rien lui devoir, elle le réduit au rôle de débiteur universel. Un faux renseignement sur une opération

de Bourse, et voilà d'Estrigaud ruiné. Navarette peut alors lui offrir son cœur et sa dot, elle est sûre de la réponse. L'ancienne actrice des *Cascades Dramatiques* sera demain une très grande dame.

Et quand, au dernier moment, cette merveilleuse combinaison s'écroule, elle ne se décourage pas. Une fois d'Estrigaud publiquement déshonoré, elle l'abandonne gentiment à sa mauvaise fortune. Elle acceptait d'enrichir un décavé, elle ne veut pas se compromettre avec un homme disqualifié. Échec au Roi, c'est possible; échec à la Reine, non pas!

Car Navarette est reine en 1866, et devant elle les honnêtes gens font bien piètre figure. Malgré ses écarts de jeunesse, le Fabrice de 1848 pouvait se constituer le défenseur de l'honneur familial; le marquis de Puygiron, surtout, pouvait en 1855 assumer le rôle terrible de grand justicier. Contre les entreprises d'une Navarette les honnêtes gens de 1866 ne peuvent plus invoquer aucun droit; ils sont désarmés, et désarmés par leur faute. Certes, Tenancier est un brave et digne homme, probe, généreux, ouvert aux grandes idées et aux nobles sentiments; mais a-t-il jamais eu conscience de ses devoirs et de sa responsabilité paternels? il a tellement aimé ses enfants qu'il les a gâtés et sa faiblesse est la cause première de leurs sottises et de leurs fautes.

Honnête aussi sa fille, Annette Tenancier, marquise Galeotti, mais combien frivole et légère. Faire des visites, aller au Bois, patiner, jouer la comédie de société, voilà toute son ambition. Elle a bien deux enfants, mais n'ont-ils pas leur gouvernante et leur grand-père? Son rôle de mère consiste tout juste à en faire de jolies poupées, genre anglais; de l'élève « des enfants », elle ne connaît que le chapitre toilette. La mode est en effet sa grande préoccupation, et parce que la mode est au mauvais genre, elle aura résolument mauvais genre; elle fume, elle parle argot, elle chante ou laisse chanter chez elle le *Fils du Gorille;* elle s'informe curieusement des maîtresses de son frère; sous prétexte de

prendre des leçons de diction, elle fait venir chez elle Mlle Navarette ; et bien entendu, tandis que la biche a tout naturellement l'attitude d'une grande dame, la grande dame affecte péniblement les allures d'une biche. Non contente de se commettre avec des femmes suspectes elle va se compromettre gravement avec un malhonnête homme. La même curiosité qui lui fait inviter chez elle « les Phrynés modernes », la pousse à visiter chez lui le don Juan du jour. Elle s'entourera bien de quelques précautions, car, en honnête femme, elle ne s'expose au danger que pour la gloire d'en triompher : mais don Juan perce ses petites roueries et plus roué qu'elle encore, l'attire en un vrai guet-apens. L'innocente y tombe lourdement. Pour comble d'infortune, Navarette est témoin de l'accident. Voilà la réputation d'une mère de famille à la merci d'une courtisane, et la marquise Galeotti s'abaisse à prier une fille. Dès lors, Navarette a beau jeu ; elle joue les grands sentiments et fait étalage de magnanimité. Mais quelle humiliation pour Annette dans son salut même et de quel prix ne devra-t-elle pas le payer, le jour où Navarette lui demandera de l'introduire officiellement dans son monde !

Personne cependant ne peut lui jeter la pierre. Nous avons vu combien fut coupable la faiblesse de son père. Lucien Tenancier, le frère d'Annette, n'est pas plus qualifié pour se permettre un reproche. Il a bien eu parfois des velléités de contrôle sur la conduite de sa sœur, ou plutôt il s'est cru commis à la défense de son honneur ; mais il a pensé remplir tout son devoir en affectant une sévérité intermittente, en imposant quelques conseils maladroits. Il invite d'Estrigaud à respecter Annette, mais par ailleurs il rabat les oreilles d'Annette, des louanges de d'Estrigaud ; il se méfie du baron et jette sa sœur dans ses bras. De même, il s'étonne de voir Annette à l'école de Navarette ; mais s'il lui avait moins complaisamment parlé de ses propres fredaines, elle aurait souhaité moins sans doute s'émanciper à son tour. C'est un brave garçon, mais plein de contradictions déconcertantes. Victime du snobisme, il com-

munique le mal corrupteur. — Bref, en dépit de toute son honnêteté, la famille Tenancier est victime de sa faiblesse. Si les Navarettes triomphent, c'est que les honnêtes gens ont trahi leur propre cause.

C'est pourquoi Navarette n'apparaît point au premier plan dans *la Contagion*, comme Clorinde dans *l'Aventurière,* comme Olympe dans *le Mariage d'Olympe*. Quelque importance qu'il attache, et justement, à ce personnage, l'auteur n'a pas voulu le peindre pour lui-même. Précisément, parce que les courtisanes ont cessé d'être des aventurières et presque des excentriques ; parce qu'on leur fait dans la société une place officielle, le moraliste ne doit plus les observer dans leur mode spécial, mais dans la société qui les accueille. D'où la nécessité d'étudier cette société elle-même, et d'expliquer sa faiblesse pour les courtisanes par son caractère général et sa conduite en toute chose. Vers 1845, la réhabilitation de la courtisane n'était guère qu'un parti-pris littéraire, capable de séduire les imaginations folles. Vers 1850, le Demi-Monde se constitue et une épidémie de sots mariages semble sévir sur la haute société ; le péril galant devient inquiétant, mais les honnêtes gens se défendent encore. Quinze ans plus tard, la courtisane triomphe. Mais son triomphe, en marquant la déroute des honnêtes gens, n'apparaît plus comme un phénomène isolé ; grave en lui-même, il l'est plus encore comme symptôme de la corruption universelle. D'où, encore une fois, pour qui veut étudier la dernière évolution de la Fille, la nécessité de sortir du Demi-Monde et d'embarrasser d'un seul coup d'œil l'état général des mœurs. C'est ce qu'a fait Émile Augier en écrivant *la Contagion*. Navarette n'est plus le protagoniste d'un drame familial comme Olympe ou Clorinde ; elle est l'un des nombreux acteurs d'une vaste comédie sociale. Par là s'explique, en partie du moins, la complexité d'une œuvre ambitieuse pour qui la critique fut sévère.

Mais nous n'avons pas à étudier ici la facture de *la Contagion*. Il importait seulement de marquer l'évolution de la courtisane dans le théâtre d'Augier, en même temps que

dans la littérature et la réalité. De cette évolution, le mora liste a vu nettement les causes et marqué les étapes. Introduites de haute lutte dans la littérature par le romantisme et le réalisme conjurés ; proposées à notre pitié par l'indulgence des poètes ; poussées aux plus hautes ambitions par la sottise de quelques jeunes gens ; officiellement reconnues et classées à l'état de caste ; puis cordialement accueillies par la haute société, chaque jour plus joyeuse et plus folle ; les courtisanes finirent par exercer en paix un empire incontesté. C'est cette lutte, avec ses alternatives de succès et d'échecs, et c'est ce triomphe définitif dont Émile Augier a écrit l'histoire dramatique ; de ces ennemies enfin lancées à l'assaut de la famille, il a reproduit trois types inoubliables : Clorinde, Olympe et Navarette.

Nous trouvons bien encore dans *Jean de Thommeray* (1873) certaine Baronnette aux cheveux d'or ; mais ce personnage est sans importance. Non seulement, il ne joue qu'un rôle secondaire dans une pièce médiocre, mais il n'a pas de physionomie distincte. Les toisons opulentes peuvent suffire au succès d'une beauté ; elles ne créent pas un caractère en littérature. Signalons seulement que Baronnette est la première courtisane moderne qui ait foulé les planches de la Comédie-Française, et que son apparition dans le temple du classicisme faillit faire scandale.

CHAPITRE IV

CE QUE FUT AU JUSTE LA CAMPAGNE D'AUGIER CONTRE LES COURTISANES.

Ses interdictions et ses tolérances.

Donc pendant vingt ans Émile Augier mena le bon combat contre les courtisanes. Il le fit avec quelque rudesse, invitant ces demoiselles aux rigueurs du couvent ou les abattant d'un coup de pistolet comme des bêtes malfaisantes. Forcé enfin de constater leur triomphe, il leur jeta à la face un anathème retentissant. De cette persévérance à défendre la famille contre ses ennemis naturels, on ne saurait trop le louer. Cependant, Émile Augier n'a pas apporté plus de persévérance, d'opiniatreté, d'âpreté qu'Alexandre Dumas, dans cette chasse à la fille de joie. Celui-ci, en effet, non content de peindre — avec quelle exactitude ! — la vie de ces dames chez elles ; non content de les stigmatiser au théâtre, il les a poursuivies comme des ennemies personnelles. Contre elles, il a multiplié les à-propos, les préfaces, les brochures ; pour dénoncer leurs crimes, son style s'est fait sanglant, virulent ; pour annoncer leur triomphe destructeur, il s'est fait lyrique et apocalyptique. Il rivalise tour à tour avec Juvénal et Jérémie. A propos de *la Dame aux Camélias*, il écrit par exemple :

« Donc, en l'an 2000, date qu'on peut *débattre* comme disait Béranger, si les choses continuent, la prostitution, par l'héri-

tage, par les habitudes, par l'exemple, par l'intérêt, par l'indifférence et parce qu'elle apportera l'argent avec elle, aura pénétré fatalement dans toutes les familles. Le mal ne sera plus aigu, il sera constitutionnel, il sera passé dans le sang de la France [1]. »

Et quelques années plus tard, c'étaient ces paroles presque prophétiques :

« ... Dès qu'ils vous ont vues venir (vous, femmes), telles que vous êtes, ils ont reconnu les symptômes précurseurs de la catastrophe... Ils savent que toute société où vous dominez, que vous vous appeliez Poppée, Laïs ou Dubarry, est une société qui va s'écrouler et faire place à une autre. Dès que vous débordez sur les choses et sur les hommes, c'est le signe que ces choses se détraquent et que ces hommes s'avilissent. Vous êtes le dernier culte de l'homme dégénéré, la dernière formule esthétique de son idéal obscurci. Après vous, il n'y a plus que l'invasion des barbares, de l'étranger ou de la populace, c'est-à-dire un plan nouveau de préparation et de reconstitution, par ceux qui ont gardé le sens de la maîtrise, par le Religieux et par le Politique [2]. »

Émile Augier a bien prononcé deux ou trois mots célèbres : « la nostalgie de la boue [3] » « les vérités qui s'affirment par des coups de tonnerre [4] » ; il n'a jamais connu ces exaltations ni ces transports. C'est l'intérêt social, c'est l'avenir de la patrie que Dumas et Augier entendent sauvegarder l'un et l'autre ; mais l'un lutte pour la morale en honnête bourgeois, l'autre en mystique, et, si l'on veut, en illuminé.

De là une autre différence, et d'une importance extrême. En dépit des apparences, la sévérité d'Émile Augier pour les courtisanes n'est qu'une sévérité relative et conditionnelle. Il est des limites qu'il leur interdit de franchir, et au seuil de la famille, par exemple, il monte la garde en sen-

1. A propos de *la Dame aux Camélias*, 1867.
2. Préface de *l'Ami des femmes*, 1869.
3. *Mariage d'Olympe*, I, 1.
4. *La Contagion*, IV, 4.

tinelle inflexible. A ses yeux, le foyer domestique est un sanctuaire réservé.

Il n'admet guère plus facilement que le monde se laisse envahir ou seulement entamer. Mais l'existence du demimonde, c'est-à-dire d'un monde spécial, préposé à une fonction particulière, et confiné dans un domaine à part, ne le scandalise pas du tout. Ces demoiselles ne lui sont odieuses que par leurs ambitions exorbitantes ; si elles consentent à rester chez elles, il les laissera vivre en paix, et ne s'opposera même pas à ce qu'on subvienne à leurs besoins. Voyez en effet les honnêtes libertés qu'il laisse à ses plus sympathiques héros : le duc de Montmeyran s'est ruiné avec des filles ? Cela ne l'empêche pas d'être resté jeune et de faire un valeureux soldat (*le Gendre de M. Poirier*). Henri Charrier est un « cercleux » banal. Grand habitué des coulisses, protecteur de M[lle] Taffetas, cela ne l'empêche pas non plus d'être un ami dévoué, un frère aux vigilances maternelles, un patriote ardent, un parangon de probité et une manière de héros (*les Effrontés*). Aussi sympathique, Lucien Tenancier de Chellebois fréquente dans le même monde et fait à sa sœur Annette de spirituelles confidences sur M[lle] Aurélie (*la Contagion*). En un mot, Émile Augier permet à ses jeunes gens de jeter leur gourme ; leur expérience joyeuse des choses de l'amour n'en fera sans doute que de meilleurs maris.

Nous voilà loin, une fois encore, d'Alexandre Dumas fils. Mais cette fois les rôles sont intervertis et c'est l'ami de Marguerite Gautier qui va faire la leçon à l'adversaire de Clorinde, au meurtrier d'Olympe.

Ce rôle de moraliste intransigeant, Dumas ne l'a pas assumé tout d'abord ; ses porte-paroles, les Jalin, les Ryons ressemblent trop à don Juan pour former des Éliacins ; ils se bornent à sauver les gens compromis. Mais plus tard viendront les Thouvenins [1] ; ces simples bourgeois défendront la moins bourgeoise des vertus, ils feront des adeptes, et pour la première fois dans la comédie française nous ver-

1. Cf. *Denise*.

rons un jeune homme sympathique [1] se préparer au mariage par la chasteté. Augier en a bien mis en scène, des jeunes gens vertueux, mais ce fut pour se moquer d'eux. La chasteté du comte d'Outreville [2] n'est pour lui qu'un ridicule s'ajoutant à beaucoup d'autres ; sa vertu est faite de niaiserie, et sa niaiserie s'aggrave de sa vertu.

C'est précisément ce dont se rend compte le spirituel vicomte Adhémar de Valtravers [3] ; il se trouve trop grand garçon vraiment pour porter encore sa robe d'innocence ; il s'empresse d'y faire plusieurs accrocs, et bientôt elle ne sera plus mettable. Et voyez l'effet merveilleux de sa sage résolution ; sa cousine Catherine de Birague l'a jugé d'abord un peu cafard et sacristain, mais quand il s'est émancipé elle le trouve tout à fait charmant. Elle refusait confiance et amitié au petit provincial ignorant ; elle accorde l'une et l'autre au Parisien fêtard. Ainsi chez Émile Augier, les jeunes filles elles-mêmes trouvent ridicule la chasteté virile, bonne tout au plus pour les Jésuites de toute robe. Ici encore nous retrouvons le petit-fils de Pigault-Lebrun. Le grand-père avait envoyé les dragons de la République porter la liberté chez les Visitandines. Le petit-fils envoie les élèves des Jésuites à l'école rue Bréda. C'est bien la même inspiration.

Émile Augier n'exigeait donc pas la disparition du Demi-Monde. Non seulement il la juge impossible ; mais il la trouverait regrettable. Cette institution a pour lui une utilité sociale. Il demande seulement que l'on exhausse et que l'on renforce les cloisons qui séparent la bonne société de l'autre ; surtout, il voudrait que seuls les honnêtes gens pussent en ouvrir les portes, mais ces portes, il ne les supprimerait pas ; car s'il refuse à ces demoiselles le droit d'invasion, il n'interdit pas aux honnêtes gens le droit d'excursionner chez elles.

1. Camille Aubray, dans les idées de *Madame Aubray*.
2. Cf. *Le fils de Giboyer*.
3. Cf. *Lions et Renards*.

Ah! si Rousseau avait vécu sous le second Empire, comme il aurait protesté contre cette morale accommodante. Nous entendons d'ici le philosophe de Genève : « Vous enfermez Clorinde au couvent, et vous abattez Olympe comme un chien enragé, soit. Mais pourquoi ce déploiement de sévérité? pourquoi cette justice plus impitoyable que celle de Dieu même? Est-ce la vertu que vous voulez défendre? Non c'est l'ordre social, c'est-à-dire l'égoïsme et le faux honneur du monde. L'égoïsme, car les enfants de Mucarade ont peur pour leur héritage autant que pour l'honneur de leur nom. Le faux honneur, car ce que redoutent tous vos bourgeois c'est l'opinion du monde. S'il avait eu vraiment le sens de l'honneur, Fabrice n'aurait pas commencé par déserter son devoir ; il ne se serait pas interdit à tout jamais le droit de défendre la Vertu. De quel droit cet aventurier, car est-il autre chose? — poursuit-il de sa haine une autre aventurière, qui, elle du moins, a l'excuse d'être une femme? De quel droit ce fils ingrat vient-il faire la leçon à son père égaré? Le grand coupable ici, ce n'est ni Clorinde, ni Mucarade, c'est Fabrice ; et c'est lui précisément que vous posez en défenseur de la morale. Vraiment je vous admire! »

« Ou plutôt je vous plains. Car vous n'êtes pas inconséquent : vous êtes trop habile, ce qui est pire. Vous cherchez le succès, et pour plaire à un public corrompu, vous lui sacrifiez les vrais principes de la morale, en lui donnant l'illusion de les défendre. Vous frappez Clorinde, qui est une victime plus qu'une criminelle. Apparente sévérité, lâche complaisance pour la pruderie des spectateurs! Je dis pour la pruderie et non pour la vertu. Car la vertu est une intransigeance, et la pruderie une transaction hypocrite. Or, de ces transactions, votre théâtre en est plein ; vous assassinez Olympe, mais vous tolérez Mlle Taffetas et lui envoyez « quinze louis ». Vous permettez à vos jeunes gens de déshonorer une pauvre fille, tout en restant eux-mêmes honnêtes ; mais à la pauvre fille, vous refusez le droit de s'élever jusqu'à ceux qui l'ont séduite. Aux uns, plaisir

et considération ; aux autres, opprobre et malheur ! Encore une fois, je vous plains. Car vous avez, j'en suis sûr, l'esprit droit, le cœur pur ; de vous-même, vous ne vous seriez pas abaissé à ces tristes compromissions. Mais quoi ! le public est votre maître, et un maître tyrannique. Il exige qu'on défende la morale contre le vice d'autrui, et qu'on lui décerne à lui-même un brevet de vertu, en même temps que l'autorisation de s'amuser. Comme votre ancêtre Molière, vous vous êtes incliné devant ses exigences. Et votre exemple, comme celui de votre illustre modèle, prouve combien le théâtre corrompt les mœurs alors surtout qu'il prétend les corriger. »

Ce discours prêterait sans doute à la discussion ; mais serait-il sans fondement ? et la morale d'Émile Augier peut-elle échapper à tout reproche de contradiction ou d'inconséquence ? Le poète a célébré sans cesse la pureté, la douceur des joies de famille ; il parle des petits enfants avec une grâce touchante, des aïeuls avec une pieuse vénération, et, chose rare chez lui, il trouve alors des expressions spirituelles à la fois et naïves. (*La Ciguë*, *l'Aventurière*, *Gabrielle*, *le Gendre de M. Poirier*, *le Mariage d'Olympe*, *la Contagion*, *Jean de Thommeray*, *Madame Caverlet*.)

Mais il ne se rend pas compte qu'un jeune homme a des devoirs envers sa femme, même avant le mariage ; et qu'à fréquenter les Taffetas et autres Navarettes, on attente en soi-même à la dignité familiale. Sa morale est donc moins sévère et moins pure que celle de Dumas fils, et c'est l'irrégulier, le Fils naturel, qui a le sens de la famille plus encore que l'homme élevé au foyer le plus heureux et le plus respectable.

C'est que Dumas et Augier étaient des esprits bien différents. L'un plus équilibré, plus rassis, avait le sens des réalités. Si sa morale, très pratique et très raisonnable, ne laisse pas d'être opportuniste, c'est qu'il croyait devoir faire d'indispensables concessions à d'inévitables exigences. L'autre plus passionné, plus exalté s'inquiète peu de l'humaine médiocrité ; il lève ses regards en haut, vers l'idéale

perfection qu'il ne veut pas voir inaccessible. Choses et gens, il juge tout avec une impitoyable intransigeance, du haut de l'absolu.

Leurs tempéraments, non plus, n'étaient pas les mêmes. Bien portant, épanoui, favorisé de la fortune et du succès, Augier faisait figure de bon vivant, indulgent aux faiblesses aimables. Plus nerveux, plus riche aussi de souvenirs douloureux, de regrets, de repentirs peut-être, Dumas se pose en apôtre et son inflexible sévérité introduit dans la morale mondaine des rigueurs évangéliques.

Si nous marquons les limites d'Émile Augier, ce n'est pas pour le diminuer, lui ni son œuvre. Nous pouvons regretter qu'il n'ait pas eu le sens de certaines vertus, et que par là sa morale familiale soit incomplète et fragile. Mais nous n'oublions pas les services qu'il a voulu rendre malgré tout à la famille française. S'il a trop joyeusement toléré, après l'avoir réglementée, l'existence des vendeuses de sourires ; s'il les laisse vivre près de la famille bourgeoise, tout en leur en interdisant l'accès ; il les a du moins dépouillées de leur prestige poétique ; il a désenchanté les imaginations charmées par les sophismes romantiques, et, faute de mieux, il a attaqué les courtisanes au nom du bon sens, de l'honneur et de l'intérêt bien compris. Ce n'est peut-être pas bien évangélique. Mais de 1848 à 1870, la leçon ne laisse pas d'être opportune et courageuse.

Ce n'est pas la seule d'ailleurs qu'Émile Augier offrit à ses contemporains. Après les ennemis du dehors, nous allons le voir combattre les ennemis intérieurs de sa famille. Nous l'avons vu dénoncer l'envahissement des courtisanes ; il va s'en prendre maintenant à la femme adultère, et la précipiter du piédestal où l'avait juchée, elle aussi, le lyrisme des Hugo et des Sand.

II. — AUGIER CONTRE L'ADULTÈRE

CHAPITRE I

L'ADULTÈRE PASSIONNEL

Gabrielle (1849)

Gabrielle parut un an après *l'Aventurière*. Les sujets, la mise en œuvre sont fort différents : *l'Aventurière* est une comédie fantaisiste et picaresque, qui s'inspire des conteurs italiens autant que de Molière. *Gabrielle* est une comédie bourgeoise, contemporaine, presque une comédie réaliste. Mais c'est le même esprit qui les anime l'une et l'autre. Toutes deux prétendent défendre la famille, l'une contre les aventuriers du dehors, l'autre contre les révoltés du dedans. Toutes deux célèbrent l'honneur, le devoir, la régularité et toutes deux sont, à ce titre, également anti-romantiques. Il n'était pas inutile peut-être d'esquisser ce rapprochement pour indiquer du moins que, dès 1849, Augier, défenseur de la famille, avait déjà toutes les idées, tous les sentiments qui seront encore les siens en 1878.

* * *

On connaît le sujet de *Gabrielle* ; Gabrielle, est la femme d'un excellent homme, avocat de son métier, Julien Cha-

brière. Celui-ci n'a qu'un désir, assurer le bien-être des siens, et travaille à cette intention nuit et jour ; il y réussit d'ailleurs ; ses succès au barreau sont rémunérateurs, bientôt même ils lui acquièrent la renommée et l'influence. Bon avec cela, tendre, paternel, il a tout, semble-t-il, pour rendre heureux femmes et enfants. Et cependant sa femme s'ennuie. Le calme, la régularité même de son bonheur la lassent et l'exaspèrent. Elle rêve poésie, passion, danger. Naturellement le premier venu qui ne sera pas son mari lui apportera, pense-telle, danger, passion et poésie.

Ce premier venu c'est M. Stéphane Dariau, le jeune secrétaire de Julien. Il n'est pas sans avoir remarqué les airs alanguis et la mélancolie distinguée de Madame. Il en a pris pitié et, sa pitié est devenue de l'amour. Gabrielle, clairvoyante, s'efforce vainement à l'indifférence et à la froideur ; les circonstances l'obligent à se départir de sa réserve. C'est son mari qui invite Stéphane, l'accable de compliments, et attire sur lui non seulement l'attention, mais la sympathie et l'admiration de sa femme ; c'est le cousin Tamponnet qui, prenant au contraire Stéphane pour plastron, froisse Gabrielle et la révolte. Près d'une femme romanesque, son injustice et sa sottise servent la cause du jeune homme autant que les maladroits empressements de Julien.

Gabrielle accueille donc les aveux de Stéphane et ne laisse pas d'y répondre. Après quoi, elle exige que le jeune homme parte pour toujours. Mais Julien intervient pour combattre ce projet saugrenu d'exil provincial. Il prouve à Stéphane que les nécessités de son avenir doivent le retenir à Paris, et même près de lui, Julien ; de plus, il offre de lui faire contracter bientôt un riche mariage. Gabrielle se raccroche aussitôt à ce projet matrimonial comme à sa seule planche de salut, et elle conseille à Stéphane d'accepter les propositions de son mari. Le jeune homme feint d'y consentir mais, dans son dépit amoureux, il accable la pauvre femme de reproches cruels et d'ironies insultantes ; si bien que la malheureuse se rétracte et revient à lui, comme à son seul amour.

De tout cela, naturellement Julien finit par être instruit. Stupéfait d'abord et prostré, il se ressaisit bientôt et dédaignant les reproches vulgaires, comme les espionnages dégradants, il veut se sauver par sa grandeur d'âme. Obligé de s'absenter, il s'ouvre discrètement à Stéphane de ses inquiétudes maritales, et il lui confie le soin de veiller sur Gabrielle.

Sa générosité d'abord semble devoir rester vaine. Elle interdit, sans doute, aux amoureux les hypocrisies de l'adultère banal, mais elle les décide à l'éclat public d'un enlèvement, au scandale irréparable. Heureusement, Julien revient à temps et sans accabler les coupables d'inutiles reproches, il dissipe leurs illusions romanesques et, à leurs yeux désabusés, montre les tristes réalités de l'adultère vagabond. Sa franchise et sa grandeur d'âme finissent par vaincre la passion aveugle et méchante. Stéphane s'en va, et Gabrielle tombe aux pieds de son mari en s'écriant :

O père de famille ! ô poète, je t'aime.

*
* *

Cette moralité obtint un succès retentissant qu'expliquent ces lignes de Sainte-Beuve, écrites pourtant dès 1845 :

« Le faux historique, l'absence d'étude dans les sujets, le gigantesque et le forcené dans les sentiments et les passions, voilà ce qui a éclaté et débordé ; on avait cru frayer le chemin et ouvrir le passage à une armée chevaleresque, audacieuse mais civilisée, et ce fut une invasion de barbares. Au bout de douze ou quinze ans d'excès et de catastrophes de tout genre, le public en est venu à ne plus aspirer qu'à quelque chose d'un peu noble, d'un peu raisonnable, et de suffisamment poétique [1]. »

Or s'il y a des pièces plus poétiques que *Gabrielle*, il n'y

1. Sainte-Beuve, *Chronique parisienne*, p. 319.

en a ni de plus nobles ni de plus raisonnables. Aussi, encore une fois, le succès fut-il considérable.

C'est ainsi que nous lisons dans la *Gazette*[1] :

« Le public du Théâtre-Français doublement charmé, et dans son bon goût littéraire et dans son amour pour la vérité morale... a-t-il applaudi avec transport, avec enthousiasme, cette pièce si droite, si lucide, si franche, marchant si carrément à son but, en semant à chaque pas les perles et les diamants sur sa route ! »

Quant au rédacteur du *Constitutionnel*, qui avait paraît-il jugé sévèrement *Féline* et même *l'Aventurière*, il fait amende honorable, au point de tout approuver, ou de tout excuser dans Gabrielle :

« Ces sentiments si élevés, exprimés avec tant de force, de justesse, et cette éloquence de la raison qui entre dans les âmes les plus rebelles et les plus insensibles, ont produit une sensation vive et profonde, et poussé la pièce vers les deux derniers actes, aux entraînements du plus ardent succès. On semblait comme charmé et heureux de respirer cette saine atmosphère, ce parfum exhalé de la vie pure et régulière. Le brillant succès de la poésie sensée de M. Augier est une réplique victorieuse au succès de la poésie de bohême. M. Augier efface, fait oublier, expie les éloges scandaleux, que je renie pour la très petite part où je me suis laissé entraîner.

Je n'ai pas le courage de faire ces critiques. Qu'il y a-t-il ? des inégalités de style? On a pu juger ce qu'elles sont par les nombreuses citations que j'ai faites. Quelque monotonie, des répétitions, un peu de langueur au second et au premier acte? c'est l'affaire de deux ou trois traits de plume. Le caractère de l'amant incertain, vague et pâle ? Où est le peintre dont le pinceau a toujours la même vigueur? Un sujet souvent exploité? Qu'importe, si la forme en est souvent heureuse et franche, et si elle donne un noble enseignement en style solide et plein de substance? Je ne parle ici que des parties vigoureuses, car il y en a de charmantes, qui éclatent en saillies pleines d'aisance, en traits naturels et vifs qui sentent leur Regnard.

1. *Gazette de France*, 17 décembre 1849.

Le poète a été applaudi par mille bravos. Les acteurs ont partagé le triomphe du poète [1]. »

Jules Janin enfin a, comme aux plus grands jours, sa crise de délire oratoire ; jugez-en par ce début :

« ... Ah ! l'heureuse rencontre en pareil moment, dans les ténèbres funestes qui nous entourent, au milieu des blasphèmes, des hurlements, des paradoxes et de l'athéisme immonde, entre ces chefs de secte, les plus violents et les plus dangereux de tous les hommes, qui se dévorent l'un l'autre, de façon qu'un beau jour, sur les débris de l'univers anéanti par les fureurs de ces barbares, on ne trouvera plus qu'un lambeau des lanières avec lesquelles ces bêtes fauves se lacèrent et se flagellent elles-mêmes, à la grande joie et satisfaction du genre humain, la bonne trouvaille encore une fois, cette œuvre écrite avec passion, pensée avec sagesse, et jouée avec amour par d'honnêtes comédiens dévoués à leur art, et plus jaloux de réussir sur le théâtre que de faire de vains bruits au dehors. [2] »

Et pour que rien ne manquât à la gloire du jeune auteur, l'Académie Française, ratifiant le jugement de la presse et du public, lui décerna un prix Montyon. Neuf ans après encore, pour la réception d'Émile Augier, à l'Académie Française le directeur Lebrun célébrera la beauté de ce drame vertueux.

Les éloges cependant ne furent pas unanimes. Dans la *Revue des Deux-Mondes* [3], Gustave Planche se montre sévère à son ordinaire : mais sans polémique irritante et même avec courtoisie. Les critiques romantiques, eux, ne gardèrent pas cette mesure, et c'est un réquisitoire violent qu'ils dressèrent contre le poète et son public. On connaît, en particulier, la grande colère d'Auguste Vacquerie :

1. *Constitutionnel*, 17 décembre 1849.
2. *Débats*, 17 décembre 1849.
3. *Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier 1850.

« *Gabrielle* devait nécessairement plaire au public, surtout au public du Théâtre Français. Le sens de la pièce est que la passion et la poésie sont des chimères ridicules, et qu'il n'y a de poètes que les bourgeois. Quel poète que M. Augier! »

« Quand on caresse ainsi les bas instincts de la foule, quand on prend son parti contre l'idéal et contre les aspirations hautaines de l'âme à l'étroit dans le corps et dans la vie, quand on ajoute la raillerie comme une pointe de plus aux clous dont le monde crucifie les grands cœurs martyrs, quand on renie humblement les vers, la rêverie et les étoiles, quand on se résigne à convenir avec les notaires et les avoués... qu'ils valent bien les poètes, et qu'il n'existe pas sous le ciel d'autre poème que le code, c'est bien le moins que les notaires et les avoués répondent par un sourire au gracieux auteur qui se met ainsi à genoux pour leur chatouiller la plante des pieds. »

« Rien n'est d'un effet plus immanquable, au théâtre, que les maximes de morale, les appels à l'union des ménages, les dithyrambes contre l'adultère, l'éloge exalté de la fidélité conjugale, l'admiration des chemises qui ont toutes leurs boutons, le lyrisme du pot-au-feu. C'est étonnant, les fibres que cela remue dans le commun des spectateurs. Qu'est-ce que l'âme, qu'est-ce que l'infini auprès d'une chaussette bien raccommodée [1]? »

Après soixante ans passés, nous nous expliquons mal ce déchaînement de passion. *Gabrielle* nous paraît une œuvre médiocre qui ne méritait

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité ;

et volontiers nous souririons des enthousiasmes de Janin, comme des indignations de Vacquerie.

Mais ne nous y trompons pas : cette œuvre modeste était une œuvre de combat, autant et plus que *l'Aventurière*. Après quelques autres, mais avec plus d'audace encore, le jeune Augier levait l'étendard de la révolte contre les maîtres de la littérature contemporaine, et prétendait bien instaurer un art nouveau en même temps que restaurer la morale traditionnelle. Personne ne s'y trompa et l'on salua dans *Gabrielle* une protestation et une leçon.

1. A. Vacquerie, *Profils et grimaces*, p. 85 et suivantes.

Une protestation d'abord, contre les folies romantiques. Ceux qui avaient réhabilité la courtisane l'avaient fait au nom de leur théorie de l'amour, et l'on connaît cette théorie. Divin dans son origine, l'amour est supérieur à toutes les conventions, à toutes les lois, à toutes les morales humaines. Fatal dans sa naissance, son développement et sa mort, nul n'a le pouvoir de lui résister ; aspiration de l'âme vers l'idéal et l'infini, il purifie tous les sentiments et tous les actes ; manifestation supérieure de notre nature spirituelle, gage de notre destinée immortelle, il fait seul le bonheur, la grandeur et la fécondité de la vie. Il faut donc tout lui sacrifier, loin de le sacrifier à quoi que ce soit. Aimer, voilà la loi, et les prophètes répétaient à leur tour, mais dans leur sens ! les apôtres de la religion romantique.

Car il s'agissait bien d'une religion. C'est vers Dieu que tout bon amant s'élève sur les ailes de l'amour :

« Je suis dans un état surnaturel. Je me trouve tel que Dieu m'a fait. L'amour primordial, le principal effluve de la divinité s'est répandu dans l'air que je respire ; ma poitrine s'en est remplie... C'est comme un fluide nouveau qui le pénètre et qui le vivifie... Je vois enfin par ce sens intellectuel qui voit, entend et comprend, un ordre de choses immuable, qui coopère sciemment à l'œuvre sans fin et sans limites, de la vie supérieure, de la vie en Dieu. »

s'écrie Valreg parce qu'il vient de posséder une vierge [1].

C'est en esprit de soumission à la volonté de Dieu, qu'un autre cesse d'aimer ou change d'amour :

« Je n'ai jamais travaillé mon imagination pour allumer ou ranimer en moi le sentiment qui n'était pas encore en moi ou celui qui n'y était plus ; je ne me suis jamais imposé la constance comme un rôle. Quand j'ai senti l'amour s'éteindre je l'ai dit sans honte et sans remords et j'ai obéi à La Providence qui m'attirait ailleurs. »

1. Caro, *G. Sand*, p. 78.

dit Jacques ingénûment [1].

C'est par la prière enfin que l'époux infidèle sanctifie ses plaisirs adultères : « O mon cher Octave, nous ne passerons jamais une nuit ensemble sans nous agenouiller ni sans prier pour Jacques », écrit Fernande à son amant [2].

Voilà les extravagances qu'on avait offertes au public pendant vingt ans. Elles avaient pour excuse l'ingénuité déconcertante des auteurs ; elles n'en étaient pas moins folles et coupables. Fernande, Lélia, Valreg mettaient de la métaphysique dans leur sensualité ; mais leur philosophie transcendante ne les libérait pas des faiblesses humaines, et des sublimités mystiques où ils s'étaient guindés, ils retombaient lourdement aux pires réalités.

Surtout leurs sophismes étaient dangereux et antisociaux. En proclamant la liberté de l'amour, ils supprimaient la loi de la fidélité conjugale et détruisaient la famille. Comment reprocher à l'époux infidèle sa désaffection, sa trahison même, si l'une et l'autre sont voulues par Dieu ? Il n'y a plus qu'à accepter l'inévitable ; résister serait aussi odieux que vain ; la sagesse, le devoir serait au contraire pour l'époux dédaigné (surtout ne disons pas l'époux outragé) de disparaître quand il devient gênant et de se sacrifier à qui ne veut plus de lui. C'est bien ce que comprend Jacques. Non seulement il pardonne à Fernande et Octave ; non seulement il les justifie :

« Ne maudis pas ces deux amants, écrit-il à Sylvia. Ils ne sont pas coupables, ils s'aiment. Il n'y a pas de crime, là où il y a de l'amour sincère... Nulle créature humaine ne peut commander à l'amour, et nul n'est coupable pour le ressentir et pour le perdre [3]. »

mais il se tue pour assurer leur liberté. Et les enfants, direz-vous ? car Jacques et Fernande avaient des enfants.

1. Cf. Caro. *G. Sand*, p. 77.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 77.
3. *Id.*, *ibid.*, p. 79.

Les pauvres petits ne se sacrifient pas eux-mêmes à la métaphysique amoureuse de leur mère ; mais le bon Dieu les rappelle obligeamment à lui, et Fernande peut désormais remplir son rôle sublime d'amante libérée.

Voilà ce qu'en 1849 encore, Auguste Vacquerie appelait « l'Idéal, et les aspirations hautaines de l'âme, à l'étroit dans le corps et dans la vie [1]. »

C'est contre cette morale antisociale qu'Émile Augier voulut protester en écrivant *Gabrielle.*

Ses intentions sont évidentes. Gabrielle est bien une « Précieuse ridicule de l'Amour ». La réalité lui paraît plate, aride et désolée comme les sables du désert :

Si tu savais dans quel vide je suis;
Dans quel désœuvrement et quelle solitude !
... Rien de ce que j'ai ne satisfait mes vœux,
Le détail journalier de ma maison m'écœure;
La lecture ne peut me distraire : je pleure
Et j'éprouve un dégoût dont rien ne me défend,
Pas même, — et j'en rougis — pas même mon enfant.

(I, 7.)

Elle a des aspirations vagues et sublimes, des désirs imprécis et passionnés :

Je voudrais... Je ne sais hélas ! ce que je veux !

(*Ibid.*)

Pour un peu, elle s'exalterait jusqu'aux révoltes coupables :

Je sens dans ma poitrine une fureur de vivre.
Une rébellion qui m'effraie et m'enivre

(*Ibid.*)

Du moins, et faute de mieux elle rêve à l'amour, et fait à la nature ces confidences éplorées :

1. A. Vacquerie, *loc. cit.*

O nature immortelle !
Pénétrantes senteurs de la feuille nouvelle !
Tranquillité des champs au soleil prosterné,
Est-ce là cet amour dont vous m'entretenez.

(I, 2.)

Car elle connaît ses auteurs et pare de métaphores hugolesques des sentiments lamartiniens.

Par la nature de sa souffrance, la sublimité de ses désirs, son ingénuité sotte à la fois et prétentieuse, elle est la digne sœur de Lélia. Celle-ci ne s'écriait-elle pas :

« L'amour, Sténio, n'est pas ce que vous croyez ; ce n'est pas cette violente aspiration de toutes les facultés vers un être créé, c'est l'aspiration sainte de la partie la plus éthérée de notre âme vers l'inconnu. Êtres bornés, nous cherchons sans cesse à donner le change à ces insatiables désirs, qui nous consument ; nous cherchons sans cesse un but autour de nous, et, pauvres prodigues que nous sommes, nous parons nos périssables idoles de toutes les beautés immatérielles aperçues dans nos rêves. Les émotions des sens ne suffisent pas. La nature n'a rien d'assez recherché dans le trésor de ses joies naïves pour apaiser la soif de bonheur qui est en nous ; il nous faut le ciel, et nous ne l'avons pas [1].

Gabrielle est romantique encore dans ses élans religieux. Car si elle pense à Dieu, ce n'est pas pour solliciter le secours de la grâce contre sa propre faiblesse, c'est pour Lui offrir l'hommage d'une passion coupable :

Soyons fiers, soyons purs, et que tout notre feu,
Comme un encens sacré puisse monter vers Dieu.

(II, 9.)

Romantique enfin dans sa volonté de rompre brutalement sa chaîne et d'affronter « la réprobation du monde » pour vivre librement sa vie. (III, 5.)

Stéphane pense et sent comme elle, mais dans son ardeur

1. Caro, *loc. cit.*, p. 82.

de jeune homme, il trouve plus facilement encore les gestes présomptueux et les paroles retentissantes :

> L'avenir dont le monde nous flatte
> A la tranquillité d'une eau dormante et plate.
> Mieux vaut la pleine mer avec ses ouragans,
> Ses superbes fureurs, ses flots extravagants
> Qui vous font retomber du ciel jusqu'aux abîmes
> Pour vous lancer du gouffre à des hauteurs sublimes !
> Les bonheurs négatifs sont faits pour les poltrons ;
> Nous serons malheureux... mais du moins nous vivrons !
> (V, 5.)

Elle gémit, lui déclame ; ils sont faits l'un pour l'autre.

Et je sais bien que ni l'un ni l'autre ne sont de vrais caractères. Ils n'apparaissent ni comme des grotesques simplement ridicules (Émile Montégut aurait voulu qu'Augier fît *Les Précieuses ridicules de l'Amour*), ni comme des passionnés dignes malgré tout de pitié. Ce sont des êtres falots qui jouent un rôle plus qu'ils ne vivent d'une vie propre. Entre leurs sentiments réels d'une part, et leurs paroles, leurs actes de l'autre, il y a une disproportion choquante. Ce petit secrétaire d'avocat joue bien mal les Hernani ; et l'enfant gâtée qu'est Gabrielle se hausse vainement à singer les Fernande.

Voilà ce que nous pensons aujourd'hui, et dans son analyse de l'amour romantique, Augier nous semble un critique judicieux plus qu'un dramaturge puissant.

Mais en 1849, le moment n'était ni à ces distinctions, ni à ces réserves. On était las du romantisme, aussi bien en morale et en littérature qu'en politique ; après 1848, surtout, on considérait comme dangereux ce qu'on n'avait jusqu'alors jugé que séduisant. Toute satire, toute protestation était donc bien venue. Émile Augier attaquait la passion romantique ; on ne lui en demanda pas plus, et sans considérer si les personnages étaient vivants, on fit un succès à tous les vers qui étaient une allusion, une réplique ou une condamnation. Bon ou mauvais, le réquisitoire répondait

trop aux désirs des juges pour ne pas mériter leur assentiment.

Le plaidoyer en faveur de la vertu ne fut pas moins bien accueilli. On ne voulut pas remarquer les maladresses de l'avocat. Elles nous frappent vivement aujourd'hui. Si Julien fait aux deux derniers actes figure de héros cornélien, pendant les trois premiers, il est digne de Molière, et le pis c'est qu'il s'y applique. Il a de la bonhomie, mais prudhommesque ; de la vertu, mais pédantesque. Pour dire les choses les plus naturelles, il parle par sentences renouvelées des Turcs, ou par formules qui sentent la Basoche :

> Gabrielle, hors chez nous, où voit-on
> Chemise de mari n'avoir point de bouton ?
>
> (I, 1.)

Pour faire une invitation, il a des gestes à la Béranger ou à la Pierre Dupont :

> Venez mon cher. — Je pars pour Paris, mais demain
> Nous nous retrouverons ici *le verre en main.*
>
> (IV, 6.)

Sous prétexte de simplicité, il affecte une familiarité vulgaire : il appelle sa femme « sa ménagère », et s'il demande pour un ami quelque friandise, il le fait en ces termes élégants :

> Fais-lui faire, tu sais, ce machin au fromage.
>
> (I, 2.)

S'il veut plaisanter, il est plus malheureux encore, et quand il rappelle ses succès de jeune homme par exemple, il s'expose tout ensemble à froisser Gabrielle et à la faire rire à ses dépens :

> Dieu sait, dans ma jeunesse,
> Tout ce qu'il m'a fallu de prudence et d'adresse
> Pour me justifier près de mainte beauté

Du sauvage appétit dont j'étais affecté !
En vain je maudissais ma faim malencontreuse,
Il fallait dévorer devant mon amoureuse,
Et faire sous ses yeux, à mon corps défendant,
Les grimaces qu'on fait à chaque coup de dent.

(II, 1.)

Enfin, il s'ingénie comme à plaisir à favoriser, à précipiter la trahison de Gabrielle. Non content de retenir Stéphane malgré lui, il reproche à sa femme de lui témoigner trop de froideur, il lui vante les mérites aussi divers qu'éminents de ce jeune premier, il combat leurs projets les plus vertueux, leur indique, par manière de plaisanterie, la façon de tromper les pauvres maris, bref, les jette dans les bras l'un de l'autre. Grâce à ce manque de tact, *l'Auguste* de la générosité conjugale ressemble trop parfois à *Chrysale* et même à *Sganarelle.*

De tout cela, les contemporains n'ont rien voulu voir, et pour eux Julien Chabrière fit véritablement figure de héros. C'est que, malgré ses petits ridicules, cet homme est tendre, bon, généreux ; c'est qu'il a le sens du devoir et l'intelligence de sa mission ; c'est qu'il a son rêve, lui aussi, son ambition, sa chimère, et la sincérité, l'ingénuité même de sa passion paternelle nous rend indulgents aux faiblesses de son style.

Va, cher petit roman de mon destin banal,
Ma seule rêverie et ma seule aventure,
Ce n'est pas moi qui cherche un bonheur en peinture !
Ta présence suffit à verser largement
La gaîté dans mon cœur et l'attendrissement ;
Et la seule chimère à laquelle je tienne
C'est de jeter ma vie en litière à la tienne.

(I, 3.)

Et plus tard, pour réfuter les sophismes ampoulés de Stéphane, n'a-t-il pas de beaux mouvements, des accents pathétiques, de la force en même temps que de la tendresse :

Voilà certes une belle et vive poésie,
J'en sais une pourtant plus saine et mieux choisie,

Dont plus solidement un cœur d'homme est rempli :
C'est le contentement du devoir accompli,
C'est le travail aride et la nuit studieuse,
Tandis que la maison s'endort silencieuse,
Et que, pour rafraîchir son labeur échauffant,
On a tout près de soi le sommeil d'un enfant,
Laissons aux cerveaux creux ou bien aux égoïstes
Ces désordres, au fond si vides et si tristes,
Ces amours sans lien et dont l'impiété
A l'égal d'un malheur craint la fécondité.
Mais, nous autres, soyons des pères, c'est-à-dire,
Mettons dans nos maisons, comme un chaste sourire,
Une compagne pure en tout et d'un tel prix,
Qu'il soit bon d'en tirer les âmes de nos fils,
Certains que d'une femme angélique et fidèle,
Il ne peut rien sortir que de noble comme elle !
Voilà la dignité de la vie et son but !
Tout le reste n'est rien que prélude et début ;
Nous n'existons vraiment que par ces petits êtres
Qui dans tout notre cœur s'établissent en maîtres,
Qui prennent notre vie et ne s'en doutent pas,
Et n'ont qu'à vivre heureux pour n'être point ingrats.

(V, 5.)

Ce n'est évidemment pas de la grande poésie, et ces vers honnêtes rappellent Boileau plus que Victor Hugo ; pourtant Julien n'est pas si mal inspiré quand il nous dit son bonheur de travailleur modeste :

C'est le contentement du devoir accompli...
C'est le travail aride et la nuit studieuse,
Tandis que la maison s'endort silencieuse,
Et que pour rafraîchir un labeur échauffant,
On a tout près de soi le sommeil d'un enfant

(V, 5.)

ou ses joies désintéressées de père :

Nous n'existons vraiment que par ces petits êtres
Qui dans tout notre cœur s'établissent en maîtres ;
Qui prennent notre vie et ne s'en doutent pas,
Et n'ont qu'à vivre heureux pour n'être point ingrats.

(V, 5.)

Oui, médiocre orateur en vers, Julien demeure poète par la générosité de ses sentiments. Aussi comprend-il que de son côté, il a pu avoir des torts envers Gabrielle. Elle fut injuste en lui reprochant son ambition, car il travaillait pour elle et pour sa fille beaucoup plus que pour lui ; mais, à son tour, il lui a trop parlé code, affaires et boutons de chemise, sans songer aux besoins de son imagination ni aux exigences de son cœur. Il l'avoue avec une simplicité touchante :

Dans ton égarement d'un jour, je me demande
Lequel de nous, pauvre âme, eut la part la plus grande,
Lequel doit s'accuser : toi qui m'as oublié,
Ou bien sur mon trésor moi qui n'ai pas veillé ;
Moi qui, dans mon travail absorbé sans relâche,
M'imaginant ainsi remplir toute ma tâche,
Sans m'en apercevoir ai perdu jour par jour
Les soins et le respect, ces gardiens de l'amour,
Et qui suis devenu dans ma lutte obstinée
Un autre homme que l'homme à qui tu t'es donnée.

(V, 8.)

On comprend maintenant qu'avec un peu de complaisance, les critiques de 1849 aient acclamé dans Julien Chabrière le vainqueur non seulement d'un Stéphane Dariau, mais aussi de tous les Hernanis et autres Dons Juans prestigieux.

On comprend même qu'ils n'aient pas querellé l'auteur sur sa psychologie rudimentaire et son arbitraire dénouement. C'est en quelques heures, en effet, que Gabrielle faiblit, succombe, puis se relève ; la rapidité de ses mouvements a pour nous quelque chose de déconcertant. Mais qu'importe, la facilité de sa conversion ? Ce n'est là à leurs yeux qu'une circonstance, presque un détail ; l'essentiel c'est la conversion elle-même, le triomphe du devoir sur la passion. Voilà ce que les spectateurs réclamaient, exigeaient impérieusement. Ils voulaient une leçon et ne songeaient guère à chicaner le moraliste sur son plan ou son style. Or la leçon que leur apportait Émile Augier répondait à tous leurs désirs. Sans doute, il fonde le mariage sur l'amour ; mais tandis que les romantiques faisaient de l'amour une fin, il

n'en fait qu'un moyen ; les romantiques ne songeaient qu'au bonheur des amants, Augier subordonne le bonheur des époux à celui des enfants ; les romantiques proclamaient les droits exclusifs de l'individu, Augier défend les droits de la famille ; les romantiques exaltaient la passion souveraine, Augier lui oppose la suprématie du devoir ; les romantiques, en un mot, faisaient œuvre révolutionnaire et anarchique ; Augier fait œuvre de conservation sociale.

Or, on était en 1849. On se rappelait encore les journées de juin ; et sous le coup des émotions récentes, on voulait plus de sagesse en morale comme en politique. On appela une réaction générale, et l'on applaudit à tous ceux qui en art même et en littérature, professaient d'autres idées que les Hugo et les Sand.

« C'est comprendre dignement la mission du théâtre, dit *la Gazette*, que d'en faire une tribune où se défendent les intérêts de la famille et de la société dans cette langue claire et correcte de Molière que nos délicatesses aiment à retrouver, purgées des expressions par trop gaillardes dont le grand comique aimait à assaisonner ses chefs-d'œuvre... L'œuvre est belle et bonne... L'esprit du public est évidemment en *voie de* retour vers *les saines* idées [1]. »

D'aucuns même reprochèrent à Émile Augier d'avoir poétisé le devoir et idéalisé son champion. Par horreur des Lélia, des Indiana et des Valentine, ils appelaient de tous leurs vœux la résurrection de la « bourgeoise classique ». Écoutons plutôt Jules Janin :

« Malheureusement, gémit-il, Gabrielle à peine relevée, s'écrie :

O père de famille ! o poète, je t'aime !

1. *Gazette de France*, 17 décembre, 1849.

Je dis *malheureusement*, parce que ce *ô poète* ne signifie rien de bon pour l'avenir, et à la place de maître Julien, ce *ô poète*, me causerait de nouvelles inquiétudes. Il ne s'agit pas de poésie, en effet, il s'agit de vivre de la vie réelle et de la vie de chaque jour. Si Mme Gabrielle veut être heureuse, qu'elle fasse de la prose, et qu'elle ne se moque pas de Mme Jourdain, la femme du bourgeois gentilhomme. Le bourgeois gentilhomme est grotesque, qui le nie? Mais la bourgeoise courtisane... quoi de plus hideux, je vous prie? O ma bonne madame Jourdain, voilà bientôt deux cents ans que les maris vous pleurent. Qu'êtes-vous devenue ? et si vous saviez combien votre exemple a manqué à nos femmes brillantes ! On a inventé depuis vous la femme incomprise, la femme de quarante ans, et les duchesses qui épousent des menuisiers ! O madame Jourdain ! si habile à tricoter un bas, à faire une lessive, à raccommoder votre linge, à remettre les boutons aux habits du bonhomme Jourdain, où êtes-vous [1] ? »

Et, parce que toutes les réactions sont solidaires, Janin louait les détails que nous condamnions tout à l'heure comme trop prosaïques ; s'il blâme certaines expressions de Julien, ce n'est pas pour leur vulgarité, mais bien pour leur éloquence ou leur distinction ; par exemple, le second de ces vers :

Une compagne pure en tout, et d'un tel prix
Qu'il soit bon d'en tirer les âmes de nos fils.

(V. 3.)

lui paraît trop beau, trop participant de la dignité tragique. Enfin, et sans prononcer le mot qui agacera tant J.-J. Weiss, il félicite Augier surtout d'avoir écrit une comédie *réaliste*.

« J'aime ce bouton qui manque à la chemise du mari, et qui devient un reproche pour la femme. Et même, parmi la partie attentive du théâtre, dans les hauteurs, sur les banquettes, où se tiennent les hommes et les femmes de la vie réelle, ce bouton absent, ce linge en désordre a causé plus d'effroi que la mort de Pyrrhus. Il y a aussi le passage de *la blanchisseuse* que la mère ne veut pas recevoir, car madame est occupée à lire quel-

1. *Débats*, 17 décembre, 1849.

que flamboyant roman de l'école de 1835. — Un bouton ! — la blanchisseuse ! fi ! l'horreur quand on veut savoir l'histoire de Mme Lélia, de Mme de Nucingen, ou de Couche-tout-Nu !... J'insiste sur ces petites beautés bourgeoises parce qu'elles rencontrent à juste titre de nombreux suffrages. Certes ces choses-là ne fournissent pas grande matière à écrire ce qu'on appelle de beaux vers ; mais en bonne comédie cela vaut mieux que de beaux vers [1]. »

Si donc, pour les raisons que nous avons signalées (invraisemblance psychologique, inconsistance des personnages disparates de tons, faiblesses de style), *Gabrielle* n'est pas précisément un chef-d'œuvre ; du moins en tant que comédie sociale, en tant que comédie réaliste, elle marque une date importante dans l'œuvre d'Émile Augier, comme dans l'histoire du théâtre français. On s'en apercevrait mieux encore, si elle n'était pas écrite en vers, et l'on n'attribuerait pas au seul Alexandre Dumas la gloire d'avoir inventé la comédie moderne.

*
* *

Quoi qu'il en soit, — et pour revenir à la morale sociale d'Émile Augier qui fait plus spécialement l'objet de cette étude, — Gabrielle nous montre, comme *l'Aventurière* et le *Mariage d'Olympe*, sur quelle base inébranlable Augier prétend fonder sa morale sociale : c'est sur le respect de la famille. Pour lui, la famille est sainte parce qu'elle est la source où se renouvelle incessamment la race. Sans le dire expressément, il l'indique du moins en faisant de l'enfant le but même de l'institution familiale. Il importe, dès lors, qu'aucun élément impur ne vienne souiller cette source ; si une femme indigne prétendait forcer la porte du foyer, il faudrait la repousser impitoyablement : car sa seule présence serait un outrage pour les morts, une honte pour les vivants,

1. *Débats*, 17 décembre 1849.

un danger pour l'avenir. Qu'ils le veuillent ou non, les membres d'une même famille sont solidaires. La faute d'un seul rejaillit sur tous et tous doivent la réparer. D'ailleurs, si la solidarité familiale est une contrainte, elle constitue en même temps une force, et plus d'une fois le sentiment de ce que nous devons et à nos ancêtres et à nos descendants nous empêche de faillir :

Je ne souillerai pas l'héritage d'honneur
Que ma mère a transmis à toute sa famille,
Et que je dois transmettre à mon tour à ma fille,
Quand son père travaille et consume ses jours
A lui faire un destin paisible dans son cours,
Moi, femme, je ne puis à la moisson plus ample,
Je ne puis apporter pour ma part que l'exemple;
Mais je l'apporterai quoiqu'il coûte à mon cœur,
Et de ce grand combat il sortira vainqueur,
Pour qu'à sa mère un jour ma fille se soutienne,
Comme je me soutiens maintenant à la mienne.

(*Gabrielle*, II, 8.)

Pareillement, l'accomplissement du devoir familial porte avec lui sa récompense. Il est banal parfois, monotone et ingrat ; l'ennui vous gagne et les pensées de révolte ; on rêve de liberté, de passion, de bonheur. Folie ! L'irrégularité conduit à l'isolement, la passion au remords, l'exaltation à l'abattement morne. Le bonheur est dans l'accomplissement généreux du devoir quotidien, dans ce don de soi qui est l'amour paternel et l'amour conjugal, dans le sacrifice joyeusement consenti pour l'avenir de l'enfant, dans l'union intime des deux époux dévoués à la même œuvre.

On ne peut rêver conception familiale plus grave, plus noble, plus généreuse, plus féconde en conséquences heureuses pour la société comme pour les individus, plus propre enfin, — quoi qu'en aient dit les Vacquerie — aux développements poétiques, touchants et sublimes. Malheureusement l'écrivain chez Émile Augier ne fut pas à la hauteur de sa tâche, et le poète trahit le moraliste. Les défaillances de l'artiste laissaient la partie trop belle à ses adversaires. La

forme fantaisiste de *l'Aventurière* avait trompé sur l'importance de l'œuvre ; de même, la médiocrité poétique de *Gabrielle* rendit stériles ses enseignements.

Mais, comme il avait repris sa campagne contre les courtisanes et remplacé Clorinde par Olympe, Augier attaquera de nouveau l'adultère, et nous allons voir Séraphine Pommeau succéder à Gabrielle. Et comme le réaliste *d'Olympe* avait dédaigné les ornements poétiques, le cruel observateur des *Lionnes Pauvres*, renonçant aux souvenirs livresques et aux imitations maladroites, ne demandera plus son inspiration qu'à la vie directement étudiée et fidèlement reproduite.

CHAPITRE II

UNE FARCE ENTRE DEUX CAMPAGNES SÉRIEUSES

La Chasse au Roman (1851).

Avant d'arriver aux *Lionnes Pauvres* cependant, signalons à titre de curiosité et pour notre amusement, une œuvrette qu'Augier n'a pas cru devoir recueillir dans ses œuvres complètes. Ce n'est qu'un vaudeville avec son cortège habituel de déguisements et l'obligatoire accompagnement de couplets faciles. Mais c'est un vaudeville satirique et qui marque chez Augier, avec la haine persistante du romantisme, l'amour passionné du vrai, en morale comme en littérature. Nous voulons dire *la Chasse au Roman*, écrite en 1851, en collaboration avec Jules Sandeau. Nous y retrouvons d'ailleurs une tentative de séduction et une ébauche d'adultère qui permettent de rattacher cette fantaisie à l'œuvre grave que fut *Gabrielle*.

Le chevalier de Sainte-Amarante est un parfait original. Il méprise les journaux qui « sont la caricature de la vie », mais estime fort les romans qui « seuls en sont le portrait ». Aussi ne se contente-t-il pas d'en lire : en écrire ne lui suffirait même pas. Il vit la vie comme un roman et, sinon pour lui, qui est trop vieux, du moins pour de plus jeunes, il recherche les combinaisons d'événements les plus saugrenues. C'est ainsi qu'il a envoyé son neveu Rodolphe à Paris, non pour y passer ses examens mais pour y courir les aventures; et il attache son héritage non à l'obtention d'un diplôme, mais au succès de tentatives amoureuses et d'entreprises dramatiques. « Du sang, de la volupté, de la mort »,

dirait-il volontiers bien avant M. Barrès. A Paris également, il a expédié son jeune ami M. Valentin, qu'il a dégoûté des paisibles bonheurs provinciaux et assoiffé de jouissances tragiques. Puis, soucieux de voir comment se comportent ses élèves, M. de Sainte-Amarante débarque lui-même dans la capitale.

Il rencontre d'abord Valentin ; mais l'accueil n'est pas celui qu'il espérait. La vie de Paris, régulière et calme, a déçu le jeune homme, et ce romanesque par persuasion ne songe plus qu'à regagner la Bretagne pour reconquérir sa fiancée délaissée. Heureusement, M. Rodolphe va dédommager M. de Sainte-Amarante : il lui apporte pieusement conservés en un coffret précieux, les trophées qui témoignent de ses exploits amoureux : mouchoir taché de sang, brodequin de satin turc, poignard de jarretière, fiole de poison, ciseaux mignons couchés sur un lit de cheveux noirs : autant de souvenirs, gracieux ou tragiques, des passions inspirées par le jeune héros. Sainte-Amarante exulte, son neveu empoche la copie de son testament, et Valentin reste déconfit.

Mais voici que s'avance (la scène se passe à l'hôtel) la belle, jeune et mélancolique comtesse Pietranera ; un valet la suit, chargé d'armes menaçantes ; ce sont celles du seigneur Pietranera, corse de naissance, jaloux de caractère, et cruel de tempérament. Cette rencontre enthousiasme notre fou de chevalier ; vite, il lance Rodolphe et Valentin à la conquête de la comtesse. Vainement, on lui oppose que Pietranera joue du couteau et du poison avec une égale désinvolture, que son amabilité n'est qu'un piège pour attirer les galants autour de sa femme, et qu'il s'en débarrasse ensuite par des moyens expéditifs ; le danger des autres ne fait qu'enflammer son ardeur, et il contraint ses jeunes amis à se faire les rivaux du Corse. Dès lors, les rôles vont changer. Rodolphe a plus d'imagination que de courage : la fameuse cassette aux trophées vient directement de chez un brocanteur ; il refuserait donc volontiers la lutte, si la volonté de son oncle et le désir de l'héritage ne soutenait son énergie défaillante. Valen-

tin, au contraire, brûle d'amour pour la jeune femme et affronte en héros tous les dangers. Il se décide à un enlèvement qu'accepte la comtesse et que le chevalier règle comme une mise en scène. Naturellement, le mari surprend les fugitifs, et ce serait la mort du ravisseur, si Pietranera ne s'appelait tout simplement... Varembon ; si la comtesse n'était sa fille Louisanne, la fiancée de Valentin, venue à la recherche de l'infidèle. Celui-ci, bien entendu, ne se soucie plus des aventures, et, après avoir couru le roman, il se résignera volontiers aux simples joies de la vie réelle. Sainte-Amarante lui-même se convertit et pardonne à Rodolphe ses prétendus exploits.

Encore une fois, il n'y a là qu'un vaudeville, et l'on comprend que l'auteur des *Effrontés* n'ait pas voulu plus tard s'en faire un titre de gloire. Mais ce vaudeville n'est pas une simple comédie d'intrigue ; il est une satire et comporte un enseignement. Il raille le romanesque comico-tragique des drames et des romans romantiques, des *Lucrèce Borgia* et des *Monte-Cristo* ; il raille surtout les habitudes d'esprit que créait une telle littérature. Enfin, il venge la vie réelle des mépris transcendants dont l'accablaient les esprits distingués. — Valentin s'en explique clairement avec Sainte-Amarante, à la scène 3 de l'acte I.

VALENTIN

Je vivais heureux aux Cormiers, dans la propriété de mon oncle Fléchambault, le meilleur des oncles ; sans vous, j'y serais encore... J'aurais épousé ma cousine Louisanne à son retour de la Nouvelle-Orléans... Nous nous sommes connus enfants. Elle était bonne déjà ; elle promettait d'être belle, et ce n'est pas la fortune qu'a depuis amassée son père...

SAINTE-AMARANTE

La fortune ! nous y voilà ! en quel temps vivons-nous, juste ciel !

VALENTIN

Vous en penserez ce que vous voudrez. Toujours est-il que je vivais content quand la fatalité vous a jeté sur mon chemin.

SAINTE-AMARANTE

Il était joli, votre chemin! Une ornière!

VALENTIN

Une ornière creusée par les gens heureux, préférable cent fois à tous vos sentiers de traverse.

SAINTE-AMARANTE

Ventre de biche, monsieur!

VALENTIN

Ah! ventre de biche, tant que vous voudrez. Je croyais aimer ma cousine, vous m'avez prouvé que je la haïssais. Vous m'avez appris à traiter du haut en bas les joies faciles que le bon Dieu avait mises sous ma main, et comme s'il n'eût pas suffi de vos discours, vous m'avez infecté du poison de vos lectures.

SAINTE-AMARANTE

Que parlez-vous de poison?

VALENTIN

Bref, sur la foi de vos promesses et de vos romans, j'ai quitté les Cormiers. J'ai mis mon oncle sens dessus dessous, et, tournant le dos au bonheur, je suis venu à Paris chercher les aventures. A vous entendre, elles allaient partir sous mes pieds, comme des compagnies de perdreaux. Qu'ai-je trouvé?

SAINTE-AMARANTE

Ingrat, c'est là que je vous attendais. Oui, qu'avez-vous trouvé?

VALENTIN

Grâce à vous, je croyais aux femmes opprimées, aux maris féroces, aux jeunes filles sacrifiées par des parents barbares. J'avais rêvé des provocations héroïques, des rencontres chevaleresques.

SAINTE-AMARANTE

Eh bien, jeune homme, eh bien?

VALENTIN

Eh bien, monsieur le chevalier, des maris débonnaires, des jeunes filles très positives, des femmes suffisamment libres, des

amis qui se déchirent et des ennemis qui s'embrassent : voilà ce que j'ai rencontré. Quant aux aventures de cape et d'épée, que le ciel me confonde si j'en ai vu seulement la queue d'une !

(*La Chasse au Roman*, I, 4.)

Voilà le ton. Sans doute il y a quelque ingénuité dans cet optimisme facile et cette philosophie simpliste. Mais on ne demande pas à des vaudevillistes de rivaliser avec Gœthe ni même avec Ibsen. Pour nous, notamment, l'essentiel est ici de marquer chez Augier une incontestable unité de pensée et une bien curieuse opiniâtreté dans la haine.

Poète, moraliste ou vaudevilliste, il a l'horreur du romantisme. Il l'a attaqué sans relâche pendant près de dix ans. Il l'a combattu parfois comme doctrine esthétique littéraire et *Diane*, par exemple, qui voulut s'opposer à *Marion Delorme*, ne fut qu'une manifestation d'école. Le plus souvent, il en a combattu la morale, décevante et antisociale. Mais en littérature comme en morale, c'est toujours le même ennemi qu'il poursuit, la même cause qu'il défend. La littérature romantique vit de rêve et de passion, et c'est parce qu'elle veut substituer le rêve à la réalité, subordonner le devoir à la passion qu'elle corrompt les cœurs après avoir faussé les esprits. Romantique, Gabrielle qui soupire après les aventures sentimentales et coupables ; romantique et romantique de province, le chevalier de Sainte-Amarante qui rêve de transporter dans la vie les extravagances de ses auteurs favoris. Augier avait plaint la naïve et dangereuse folie de l'une ; il ridiculise maintenant la sottise présomptueuse de l'autre. Il avait prêché la vertu avec une gravité que d'aucuns jugèrent ennuyeuse ; il raille maintenant avec une fantaisie qu'on peut trouver laborieuse. Mais son dessein reste identique à lui-même : réhabiliter le mariage bourgeois, défendre la famille bourgeoise. C'est par cette unité de pensée que toutes les parties de son œuvre se tiennent, et que ses fantaisies de vaudevilliste développent encore les thèses de ses comédies sociales.

CHAPITRE III

L'ADULTÈRE VÉNAL

« Les Lionnes Pauvres » et Séraphine Pommeau (1858).

A). — Le luxe sous le Second Empire.

E. Augier a donc défendu la famille contre l'envahissement des courtisanes et la folie du romanesque. Mais un danger nouveau la menaçait, qui n'avait plus rien de romantique. Il ne s'agissait plus de réhabilitations chimériques mais généreuses, d'amours coupables mais désintéressées, et pour ainsi dire de passions nobles. Le luxe, dont nous avons signalé déjà le développement, le luxe, qui ne développe plus chez la femme que la vanité, risquait de ruiner la famille en l'entraînant à des dépenses exagérées, en la déclassant pour ainsi dire, et aussi en substituant aux affections et aux joies de l'intimité les vaines parades, l'agitation factice et le désordre.

Dès 1853, nous avons entendu Monseigneur Pie, évêque de Poitiers dénoncer en ces termes le péril nouveau : « Le luxe a produit chez nous une sorte d'enivrement et de vertige... Chacun se plaint chaque jour de ses débordements... On raconte chaque matin la ruine de quelque famille... En vérité ceux-là mériteraient bien de la chose publique qui formeraient une ligue de résistance et de réaction contre ce torrent[1]. »

1. Mandement de carême pour 1853.

Quelques années plus tard, un magistrat de la Cour Impériale dira plus explicitement encore : « On m'a souvent assuré qu'il y avait, à l'heure où j'écris, des familles que leur position sociale met au niveau de tout le monde et oblige à paraître au milieu de ces richesses de la veille, qui dépensent à pleines mains et imposent à la vanité d'autrui leur luxe récent et de basse origine ; elles sont forcées de subir dans le mystère de la vie domestique les plus cruelles privations ; elles concentrent toutes leurs ressources sur les apparences, et portent dans le monde les mêmes étoffes et les mêmes diamants que les autres ; elles y portent aussi des cœurs que la vanité soutient, mais que brisent la tristesse et l'inévitable sentiment de la dignité perdue[1]. »

En 1858, Jules Lecomte fait représenter au Théâtre-Français une pièce en quatre actes intitulée *le Luxe* et dont d'Heylli rend compte en ces termes : « L'auteur veut nous faire toucher du doigt tous les maux qui peuvent s'abattre sur un ménage dont la passion du luxe absorbe les ressources aux dépens des nécessités de la vie, passion d'autant plus malheureuse et coupable, quand elle s'est introduite dans une famille dont la fortune est modeste, et qu'elle doit en peu de temps conduire à la ruine[2]. »

L'Abus du luxe n'entraîne pas toujours, il est vrai, la ruine matérielle ; mais il compromet souvent la vertu de la femme et l'honneur du mari. « A dater du mariage de l'Impératrice, dit de Beaumont-Vassy, le luxe ne fit qu'augmenter d'année en année, et dans les premiers temps il avait pris les proportions d'un fléau[3]. » Et pour montrer les ravages de ce fléau, il conte « cette anecdote étrange et profondément triste à la fois, mais bien caractéristique et qui reflète toute une époque. »

Un propriétaire foncier, riche de 25.000 francs de rentes, est nommé député. Force lui est de venir à Paris. Là, sa femme, jeune, jolie, sérieuse, se sent dépaysée et se voit

1. O. de Vallée, *Les Manieurs d'argent*, p. 123.
2. D'Heylli. *Journal intime de la Comédie-Française*, p. 234.
3. Beaumont-Vassy, *Histoire intime du Second Empire*, p. 202.

raillée pour la modestie de ses toilettes et de son train. Piquée au vif, elle décide son mari à un emprunt et la voilà lancée.

Aux vacances suivantes, le préfet de son département lui fait une cour à la fois discrète et pressante. Elle résiste, et le galant fonctionnaire doit rendre à sa vertu un hommage dépité.

Mais les exigences de la vie parisienne sont cruelles, et le ménage du député connaît à nouveau la gêne. Alors, entre en scène une honnête et obligeante personne, riche de renseignements utiles et de conseils désintéressés. Elle invoque l'intérêt du mari et propose un rendez-vous avec un personnage aussi complaisant qu'influent. La jeune femme désemparée accepte, non sans inquiétude. Elle va au rendez-vous et qu'y trouve-t-elle ? — M. le préfet.

Quelques mois plus tard, son mari était nommé sénateur. « Cette histoire typique, ajoute le narrateur, est celle d'une foule de femmes sous le second Empire[1]. »

B). — Les Lionnes Pauvres.

C'est une histoire de ce genre, mais beaucoup plus triste, beaucoup plus sombre, qu'Émile Augier va développer dans ses *Lionnes pauvres*.

En vrai moraliste, en effet, il laisse de côté les conséquences matérielles de la corruption régnante. Libre aux vaniteux de se ruiner, ils ne méritent ni qu'on les plaigne, ni qu'on les peigne. Mais si l'amour du luxe engendre lui-même d'autres passions, s'il est corrupteur d'âmes, il a droit à l'attention du dramaturge ; et s'il ébranle les fondements de la famille, il devient un danger qu'il faut signaler à l'attention publique. Augier ne nous représente donc pas une femme qui ruine son mari, mais une femme qui l'enrichit en le déshonorant.

Séraphine Pommeau est la femme jeune, belle, coquette

1. Beaumont-Vassy, *loc. cit.*

et mondaine d'un maître clerc honnête, modeste et déjà mûr. Elle fraie avec des gens beaucoup plus riches qu'elle, partage leurs divertissements, leur luxe et par conséquent leurs dépenses. Son appartement est plus que cossu, ses toilettes plus qu'élégantes. A ceux qui s'en étonnent, Pommeau explique que Séraphine est l'habileté, l'ingéniosité même. Non contente de faire beaucoup avec rien, elle découvre à chaque pas des occasions merveilleuses et son luxe n'est que le résultat, la récompense de son industrie. Peut-être pourrait-elle employer à des travaux plus sérieux son intelligence et son activité ; mais la frivolité passera avec la jeunesse, c'est-à-dire toujours trop vite. Ces explications et ces excuses ne satisfont guère Thérèse Lecarnier, la pupille de Pommeau. Élevée par ce brave homme, riche et heureuse grâce à lui, elle lui a voué une reconnaissance passionnée ; elle s'inquiète donc pour lui. Ses défiances, hélas ! ne sont pas encore assez clairvoyantes. Oui, Séraphine dépense plus que ses revenus ; mais elle ne ruinera pas son mari ; elle se contente de le déshonorer ; elle se fait entretenir, simplement, et son amant magnifique, c'est le mari de Thérèse, Léon Lecarnier.

Quand Thérèse découvre cette ignominie, elle pense mourir de honte et de douleur. Mais non ! il lui faut se raidir et se taire pour épargner Pommeau. Elle garde donc le silence et quand, inquiet de certaines rumeurs mondaines, Pommeau demande à Thérèse de rassurer son honneur, l'héroïque jeune femme accompagne en plein salon son odieuse rivale, et la prenant à son bras, inflige aux commérages un éloquent démenti.

Tant de générosité d'ailleurs demeurera inutile. Séraphine a souscrit un billet qu'elle ne peut payer. En vain, Léon Lecarnier court Paris, sollicite ses amis, tente la fortune du jeu ; il ne trouve pas les 10.000 francs nécessaires, et voici l'échéance. La marchande à la toilette arrive, pressée, impitoyable. Séraphine n'a qu'une ressource, porter au Mont-de-Piété bijoux et argenterie. Mais en son absence, son mari revient, trouve Mme Charlot, exige des explications,

et en obtient qui ne lui permettent plus de douter de son déshonneur. Non seulement il est un mari trompé ; il est un mari entretenu par l'amant de sa femme.

Les aveux de Séraphine dissipent ses dernières incertitudes. Malgré tout, il veut croire à une erreur passagère, à une folie de jeunesse ; il offre de pardonner, pourvu que sa femme consente aux restitutions nécessaires et à l'expiation par la pauvreté. Mais Séraphine, qui avait tremblé d'abord, se redresse devant ce vieillard sévère à la fois et généreux ; elle le raille d'avoir encore confiance en elle et d'un mot, « la pauvreté me fait peur », lui arrache brutalement sa dernière illusion. Cette fois, c'en est trop : le malheureux part, laissant à la femme coupable la demeure où il l'avait accueillie et qu'elle a déshonorée.

Pourtant, il n'a pas encore bu toute la coupe d'amertume. Il a cru pouvoir demander refuge et repos aux seuls amis qui lui restent, au ménage qui lui doit son bonheur, aux Lecarnier. De fait, il trouve près de Thérèse toute l'affectueuse pitié dont son cœur a besoin ; mais quand il implore son hospitalité, elle hésite, elle se trouble, et quand il en appelle à son mari, elle s'interpose entre eux... Cette fois il a compris ! Chassé de chez lui par une femme qui s'est vendue, il retrouve le déshonneur au foyer de ses enfants adoptifs, et doit accepter le refuge qu'un étranger offre à son désespoir.

Séraphine, cependant, s'en est allée au spectacle. Hier encore femme du monde, malgré son adultère vénal, elle ne sera plus demain qu'une grande entretenue. Elle fera la fête pendant quelques années, puis ce sera la fatigue, l'abandon, l'ennui, la misère, le bouge et l'hôpital.

Tel est ce drame simple, émouvant et hardi.

*
* *

On l'attendait avec impatience, car il avait eu son histoire avant de paraître aux chandelles. Des censeurs de goût timide et de vertu scrupuleuse avaient biffé, taillé, corrigé,

supprimé ; style, situations, caractères, dénouement, ils n'avaient rien épargné. Finalement, ils avaient interdit la pièce.

Sur ce, les auteurs protestent, tentent d'inutiles démarches près des ministres, aussi bienveillants qu'impuissants contre les bureaux; les plus hauts personnages s'intéressent à leur cause ; l'Empereur lui-même intervient, et assure le triomphe de l'art et de la liberté. Bien entendu, le public n'avait rien ignoré de ces incidents et une ingénieuse publicité avait avivé, exaspéré sa curiosité. Qu'avait bien pu commettre M. Augier pour révolutionner ainsi l'administration, et qu'allait-on voir de plus hardi encore que *le Mariage d'Olympe ?*

Ce tapage préalable ne nuisit pas trop à l'œuvre nouvelle. La plupart des journaux l'accueillirent avec faveur et proclamèrent son succès : « Grand et beau succès, auquel on ne saurait trop applaudir », écrit Paul de Saint-Victor, dans *la Presse* [1]. On loua plus particulièrement la hardiesse du sujet, l'exactitude du tableau, la légitimité et la nécessité de la satire. « Le mal existe et les commérages de salon ne se font pas faute de substituer des noms propres à des noms de comédie. En pareil cas, la grande publicité du théâtre est un remède violent, mais c'est aussi le seul efficace ; car il est certaines maladies sociales que le moraliste doit traiter publiquement, au risque de violer, sur l'individu qui en est atteint, les lois sacrées de la pudeur... Il n'existe pas de nudités pour la morale et la science [2]. »

Mais Jouvin n'avait pas besoin de revendiquer ainsi les droits de la morale et de la science : la plupart des critiques ne virent aucune nudité dans la pièce nouvelle. « Dans aucune situation la décence n'est violée », affirme *le Siècle* [3]. « Quelle pureté d'intention, quel tact dans la vigueur ! » s'écrie Saint-Victor [4]. D'aucuns même voudraient encore

1. *Presse*, 30 mai 1858.
2. *Figaro*, 27 mai 1858.
3. *Siècle*, 31 mai 1858.
4. *Presse*, 30 mai 1838.

plus d'audace : « On pourrait reprocher aux auteurs un peu de subtilité dans leur délicatesse »[1], et J. de Prémaray va jusqu'à écrire : « Avant la première, le sujet avait épouvanté tout le monde. Il n'y avait pas de quoi. Ce n'est pas si épouvantable, si hardi que cela, *les Lionnes Pauvres*. C'est tout simplement une comédie... bien intentionnée et écrite modestement... Non seulement le public ne s'est pas indigné, mais il a trouvé la sauce très douce... tant il s'est habitué aux épices[2]. »

Mais plus encore que la hardiesse courageuse et décente des *Lionnes Pauvres*, on loua leur valeur pathétique et leur puissance d'émotion. Au fait, Augier a trouvé là quelques-unes de ses meilleures situations. Qu'on se rappelle l'acte second, par exemple : on apporte à Thérèse Lecarnier une note de modiste que doit solder son mari ; or elle n'a jamais eu de chapeau qui réponde à celui de sa facture. Ainsi, non content de la tromper, son mari dépense avec des drôlesses le patrimoine de leur fils. Elle crie sa douleur à Pommeau, implore son secours, quand soudain paraît Séraphine aimable, souriante, et coiffée du chapeau payé par Léon. C'est elle la rivale de Thérèse. Ah ! comme celle-ci la jetterait volontiers à la porte, comme elle se ferait justice si elle se trouvait seule ! Mais Pommeau est là qui, lui, n'a pas reconnu le chapeau, et que la vérité tuerait. Alors Thérèse se tait, accueille Séraphine et tend son front à son baiser menteur (II, 6). Rien de plus dramatique que cette entrée de Séraphine, rien de plus simplement héroïque que le geste de Thérèse.

Et l'altercation qui termine le troisième acte. Séraphine venant d'afficher au bal une toilette et une liberté qui commencent d'inquiéter Pommeau lui-même, Thérèse essaye de l'avertir charitablement. Mais l'autre feint de ne pas comprendre, raille, outrage. Thérèse alors ne se contient plus. D'un mot et d'un regard elle écrase Séraphine.

1. E. Thierry, *le Pays*, 31 mai 1858.
2. *La Patrie*, 31 mai 1858.

« Vous êtes la maîtresse de mon mari.

Celle-ci riposte vainement par la protestation banale :

— Ce n'est pas vrai.

D'une seule phrase, Thérèse la convainc de mensonge, lui interdit sa porte, et lui donne une leçon de dignité :

— Votre chapeau est payé... par moi, ne remettez plus les pieds chez moi, vous m'entendez; inventez un prétexte de brouille, à votre choix, ce n'est pas trop exiger, je pense... Levez-donc la tête, on vous regarde. »

(III, 11.)

Que dire des scènes poignantes où Pommeau apprend la vérité d'une madame Charlot, où Séraphine avoue avec une ingénuité cynique, sans comprendre qu'en se défendant d'avoir contracté d'autres dettes, elle confesse la faute la plus déshonorante, où elle s'étonne du désespoir de son mari, où elle s'humilie un instant par frayeur, et relève finalement la tête pour repousser l'expiation qu'on lui propose et se faire elle-même accusatrice ? Il y a là, en quelques lignes, un des drames de famille les plus hardis qu'on ait portés au théâtre.

Nous avons dit déjà le pathétique lugubre du dénouement. Certains l'ont trouvé incomplet, incertain, sans doute parce qu'on n'y voit pas le vice recevoir le châtiment immédiat qu'exige la morale. Mais si Séraphine triomphe momentanément, si elle peut aller parader dans une première loge pendant que ses victimes pleurent et songent au suicide, l'heure viendra pour elle du châtiment, inévitable et sinistre. Rappelez-vous ces paroles de Boidognon :

« La justice d'en haut a déjà pris ses conclusions : entretenue dans un mois, dans dix ans prêtresse d'un tripot clandestin, dans vingt ans à l'hôpital, tel est l'arrêt de dame Séraphine; il y a là peut-être de quoi satisfaire la vindicte publique... »

(V, 2.)

Cette perspective d'une vie lamentable et d'une mort misérable suffirait en tout cas à notre besoin de pathétique. Mais en n'absorbant pas toute notre attention sur la personne de Séraphine, l'auteur a rendu son dénouement plus douloureux encore. Il n'a pas voulu infliger à la coupable une punition plus ou moins arbitraire, mais la rendre odieuse en mettant au jour les terribles conséquences de sa méchanceté. Or ces conséquences, nous les voyons, nous les touchons du doigt : c'est Thérèse blessée au cœur, anéantie ; c'est Léon écœuré de sa propre lâcheté et songeant au suicide ; c'est leur foyer dévasté, leur bonheur ruiné ; c'est surtout Pommeau déshonoré, effondré, chassé de chez lui par sa femme, chassé de chez ses enfants adoptifs ; c'est Pommeau véritable épave humaine que le flot va ballotter douloureusement, avant de l'engloutir à jamais. Un pareil dénouement est plus moral, semble-t-il, que celui du *Mariage d'Olympe*. Séraphine immédiatement punie, le spectateur poussait un soupir de soulagement et ne songeait plus qu'à oublier ce drame sombre et sa morale sévère. Devant le triomphe insolent de la coupable, devant la lamentable misère de deux innocents, on demeure le cœur étreint d'une angoisse salutaire, et l'on ne peut se distraire des graves pensées qu'aurait dissipées un dénouement conventionnel.

*
* *

Tels sont les mérites que la presse de 1858 reconnut généralement aux *Lionnes Pauvres*. En 1879, lors d'une reprise, la critique fut plus favorable encore. A l'article de Vitu, *le Figaro* [1] joint des Échos curieux ; à la critique de F. Oswald, *le Gaulois* [2] ajoute un dithyrambe de Montjoyeux. Dans *la Presse* [3], Jules Claretie compare Augier à Balzac. Sans être aussi enthousiaste, G. Ohnet [4] trouve le troisième

1. *Figaro*, 23 novembre 1879.
2. *Gaulois*, 23 novembre 1879.
3. *Presse*, 24 novembre 1879.
4. *Constitutionnel*, 24 novembre 1879.

et le quatrième actes absolument merveilleux. Barbey d'Aurevilly, par ailleurs si peu sympathique, prononce aussi le nom de Balzac [1]. Émile Zola enfin et Francisque Sarcey apportent des éloges plus précis et mieux motivés. Pour Émile Zola, « *les Lionnes Pauvres* sont certainement une des meilleures pièces du répertoire moderne » Elles ont des parties superbes qui la mettent au premier rang parmi les productions dramatiques de notre siècle... Le quatrième acte notamment est un chef-d'œuvre (et renferme) les choses les plus douloureusement humaines qu'on ait mises au théâtre [2]. » Quant à Sarcey, il loue le dialogue, l'observation, l'action et avoue son admiration pour une pièce qui, à la lecture au moins, lui a paru toujours un chef-d'œuvre [3].

C. — La carrière des « Lionnes Pauvres ».

Et pourtant, dès le premier jour, certains chroniqueurs avaient multiplié les réserves, et la pièce, chaleureusement applaudie d'abord, n'avait obtenu par la suite qu'un demi-succès.

Nous ne nous arrêterons pas aux critiques de style. Que certaines plaisanteries de Bordognon soient, les unes trop faciles, d'autres un peu défraîchies, d'autres enfin légères et risquées, cela importe peu à notre sujet.

Nous n'attachons plus guère d'importance au reproche que Émile Augier discute en ces termes : « L'ulcère que nous nous proposions de dévoiler n'étant pas l'adultère, mais la prostitution dans l'adultère, il importait d'éviter toute confusion entre les deux sujets, ce qui n'eût pas manqué d'avoir lieu par un conflit entre la jalousie d'un jeune mari et sa probité. Un Pommeau de trente ans n'eût pas été vrai,

1. Barbey d'Aurevilly. *Le Théâtre Contemporain*, nouvelle série, *les Lionnes Pauvres*.

2. E. Zola, *Nos auteurs dramatiques, les Lionnes Pauvres*.

3. Cf. *Le Temps*, 1er décembre 1879.

disant : « J'en suis réduit à ne plus compter avec la chute, tant la faute disparaît devant l'énormité de la honte. Si la vieillesse du mari cause en quelque sorte l'infidélité de la femme, elle n'excuse nullement sa vénalité, et notre sujet nous reste ainsi isolé et entier [1]. »

A vrai dire, la réponse d'Augier ne nous convainc pas. Tout homme d'honneur, à se découvrir mari d'une prostituée, souffrirait moins, j'imagine, dans son amour que dans sa dignité ; il oublierait sa jalousie de mari devant la prostitution de sa femme, pour ne penser qu'à la honte, et un Puygiron, un d'Auberive de trente ans ne serait pas faux, faisant taire sa jalousie pour ne laisser protester que son honneur.

Mais d'autres objections sont plus graves, parce qu'elles diminuent la portée sociale du drame et contestent sa valeur morale.

On a reproché d'abord aux auteurs d'avoir placé Séraphine dans un milieu bourgeois, trop modeste, moins exposé que d'autres à la contagion du luxe et moins propre par conséquent aux déchéances vénales. Dès lors, ajoutait-on, le cas de Séraphine apparaît comme exceptionnel. Le procès qu'on lui fait est le procès d'une personne, non de toute une classe, encore moins de toute la société.

Sur ce sujet aussi, Augier s'est expliqué : « Il s'agissait de choisir le milieu où notre situation serait le plus poignante. Pommeau, homme du grand monde, est évidemment moins dramatique que Pommeau petit bourgeois : il n'y a plus entre lui et sa femme cette promiscuité de l'argent, qui le rend complice à son insu des hontes de son ménage, en l'abusant sur la provenance même du pain qu'il mange [2]. »

Mais ne pourrait-on pas retourner le raisonnement ? Ne pourrait-on pas dire qu'un homme riche souffrirait plus qu'un autre de la prostitution de sa femme, puisque celle-ci

1. *Préface*, p. XIV.
2. *Préface*, p. XIV.

aurait moins de raisons de se vendre? Rappelez-vous le cri d'Henri de Puygiron dans *le Mariage d'Olympe* [1] : « Misérable ! Elle s'est vendue ! » Ce qui le révolte, c'est que la comtesse de Puygiron ait pu mendier ou seulement accepter une parure, alors qu'il était là, lui, pour subvenir à tous ses caprices; et si au lieu de s'en tenir à un mot, Augier eût développé la scène, nous aurions vu ce qu'un riche gentilhomme peut souffrir, quand sa femme demande à un étranger le moindre présent coupable.

Mais laissons ce premier argument. Aussi bien l'auteur en invoque-t-il un plus sérieux : « En outre, dit-il, il nous a semblé que si nous rétrécissions par là notre cadre, nous élargissions notre idée en montrant cette plaie du luxe, dans les régions où le luxe n'était pas encore descendu avant nos jours [2]. »

Voilà une bonne raison. Montrer le développement progressif et malfaisant du luxe dans la haute société, c'eût été trop facile à la fois et peu probant ; par ses origines et, pour ainsi dire, par sa fonction, cette société est presque toujours condamnée à une existence de parade, de vanité et de divertissement, qui pousse aux dépenses folles et quelquefois aux catastrophes. On conçoit, au contraire, qu'Émile Augier ait voulu mettre en garde contre un danger nouveau, une classe plus nombreuse et jusqu'alors moins menacée.

De fait, jamais leçon ne fut plus opportune. La bourgeoisie laborieuse commençait à jouir de ses travaux et de son épargne. Après s'être enrichie suivant le conseil de Guizot, elle aspirait au repos et au plaisir. Elle aspirait surtout à faire figure mondaine et à « paraître », tout comme l'aristocratie héréditaire qu'elle avait destituée du pouvoir. De fait, rien ne l'en empêchait puisque aucune barrière ne séparait plus les classes, puisque aucune différence extérieure ne les distinguait plus. Elle chercha donc à rentrer dans l'ancienne aristocratie, ou à en constituer une nou-

1. *Mariage d'Olympe*, III, 8.
2. *Préface*, p. XIV.

velle, aussi brillante, aussi joyeuse que la première. De toute façon elle eut à redoubler d'élégance, de luxe et de somptuosité; et tout naturellement cette ascension mondaine ne put s'accomplir sans plus d'une chute douloureuse.

C'est une de ces catastrophes bourgeoises qu'a voulu peindre Augier. Malheureusement il n'a réalisé qu'une partie de son programme ; celui-ci, en effet, comportait, semble-t-il, une étude de mœurs; or l'étude de mœurs n'existe pas dans *les Lionnes Pauvres*. Nous ne voyons pas Séraphine dans un monde bourgeois, d'un degré supérieur au sien, riche, frivole, joyeux, étourdissant; nous ne la voyons pas éblouie à son entrée dans cette aristocratie nouvelle; attristée et déçue quand elle revient à son foyer plus modeste; conseillée par des amies imprudentes, raillée peut-être par des dédaigneuses, poussée au mal par des jalouses, entraînée enfin par les forces extérieures autant que par sa propre faiblesse. On songe aux *Mauvais conseils* de Scribe, aux *Fausses bonnes femmes* de Barrière, et l'on voudrait qu'à leur exemple, et mieux qu'eux, le poète eût dépeint cette grande bourgeoisie féminine qui s'enivrait de sa fortune. C'est alors véritablement qu'il eût fait œuvre d'historien à la fois et de moraliste social.

Mais pour marquer cette influence du milieu sur un individu, il fallait faire de cet individu une figure centrale; pour expliquer comment la contagion du luxe transforme une honnête femme en lionne pauvre, il fallait s'arrêter longuement à peindre cette femme. Émile Augier ne l'a pas fait; au lieu d'encadrer une comédie de caractère dans une comédie de mœurs, il n'a voulu que développer une situation.

« On nous a demandé, écrit-il, pourquoi nous avons pris Séraphine après sa chute complète, au lieu de montrer par quelle pente on arrivait à cet abîme...

« La punition de la dépravation graduelle de Séraphine nous a paru aussi dangereuse que séduisante. Nous avons craint que le public ne se fâchât tout rouge de la transition de l'adultère simple à l'adultère payé. Cette peinture ne

présentant d'ailleurs qu'un intérêt psychologique, il nous a semblé que ce côté de notre sujet pouvait être suffisamment traité en récit, et nous l'avons placé dans la bouche de Bordognon, le théoricien de la pièce. Une donnée aussi scabreuse ne pouvait passer que par l'émotion ; et l'émotion ne pouvait être obtenue que par la situation du mari ; c'est donc là surtout que nous avons cherché la pièce [1]. »

Ainsi, c'est sciemment, volontairement que l'auteur a déplacé l'intérêt et, pour ainsi dire, décentré l'action ! Mais pour être dénué d'artifice, son aveu n'en est pas moins déconcertant. Eh ! quoi dans une œuvre d'observation, c'est l'intérêt psychologique qui lui paraît secondaire ; dans une comédie sociale, il substitue à l'étude des caractères une chronique dialoguée, à la peinture des mœurs le développement d'une situation.

Sans doute cette situation est pathétique, nous l'avons montré plus haut, et si l'on veut excuser Augier d'avoir reporté tout l'intérêt sur Pommeau, on peut rappeler encore le jugement peu suspect d'Émile Zola :

« Rien de plus honorablement fait, dit il à propos de Thérèse et Léon Lecarnier, mais rien de moins original.

« Où brusquement nous entrons dans le rare et l'excellent, c'est donc avec la figure de Pommeau... J'insiste parce que Pommeau est un homme, à côté de tous les pantins que nous voyons tous les soirs sur les planches. Parmi les maris trompés qui peuplent notre répertoire, je n'en connais pas qui ait un sanglot si profond et si vrai. Songez aux maris de M. Dumas, par exemple, à ce Montaiglin qui pontifie dans l'adultère du passé, à ce Claude qui récite la Bible, à tant d'autres que j'oublie. Pas un cri venu de la chair et du cœur, rien que des mannequins servant d'arguments à des thèses sociales. Et voyez Pommeau ensuite, voyez-le dans son élan de douleur, quand toute sa vie s'effondre, voyez-le fuyant dans Paris avec la blessure dont il mourra. Cela est grand, un souffle de haute tragédie passe, parce que cela est humain [2]. »

1. *Préface*, pp. XIII-XIV

2. E. Zola. *Nos auteurs dramatiques, les Lionnes Pauvres.*

Sans doute encore, à défaut d'une peinture directe et franche de la haute bourgeoisie, Augier écrit à son sujet une chronique amusante ; ne voulant pas être le Molière des *Lionnes Pauvres*, il s'en fait le La Bruyère, et Bordognon, son interprète, connaît bien les choses dont il parle :

BORDOGNON

« Qu'est-ce qu'une lionne dans cet argot qu'on nomme le langage du monde? Une femme à la mode, n'est-ce pas, c'est-à-dire un de ces dandys femelles qu'on rencontre invariablement où il est de bon ton de se montrer, aux courses, au Bois de Boulogne, aux premières représentations, partout enfin où les sots tâchent de persuader qu'ils ont trop d'argent aux envieux qui n'en ont pas assez... Ajoute une pointe d'excentricité, tu as la lionne : supprime la fortune, tu as la lionne pauvre.

LÉON

Comment, il n'y a pas d'autre différence entre les deux?

BORDOGNON

Ah! si... le caissier! Pour les premières, c'est le mari; pour les autres... Bref, ces deux variétés fleurissent simultanément à tous les étages de la société, et duchesse ou bourgeoise, de dix à cent mille francs de rente, la lionne pauvre commence où la fortune du mari cesse d'être en rapport avec l'étalage de la femme. Tu as compris ? oui, bonjour !...

LÉON

Eh! mon cher, il y a pour les femmes des moyens moins honteux de dépenser plus d'argent que ne leur en alloue leur mari; et l'anse du panier...

BORDOGNON

En effet, l'anse du panier... c'est par elle qu'on entre en danse. Tant que la lionne est honnête, le mari paie dix centimes les petits pains d'un sou ; du jour où elle ne l'est plus, il paie un sou les petits pains de dix centimes. Elle a débuté par voler la communauté, elle achève en l'enrichissant. »

(*Les Lionnes Pauvres*, II, 1.)

Et plus loin c'est la psychologie amoureuse de la lionne pauvre que notre moraliste fait avec la même verve compétente :

«... Toute liaison au début est une pastorale : on aime ! les petits cadeaux entretenant l'amitié, bonbons et bouquets pleuvent chez la bergère ; à merveille ! puis, on risque un bijou, deux bijoux, trois bijoux, qu'à titre de souvenir agrée encore la belle... on aime ! mais un jour, déficit au budget, et le *pastor fido* d'offrir certains joyaux toujours de mode dont le monopole n'appartient qu'à l'Etat. La pastourelle s'indigne, notre homme la persuade, grâce à un tas de balivernes usées où le sophisme le dispute à l'absurde ; elle se rend et consent enfin à s'immoler... On aime ou on n'aime pas ; elle aime et elle accepte.

LÉON, *avec dépit.*

Somme toute, il n'y a rien là qui ressemble à un marché.

BORDOGNON

Attends donc ! La femme qui a commencé par accepter, finit par demander, et une fois sur cette pente, leur aventure devient un ménage avec tous ses tiraillements, ses aigreurs ; l'amour s'en va, et de fil en aiguille, ils ne s'aperçoivent pas, l'une qu'elle reçoit de l'argent d'un homme qu'elle n'aime plus, l'autre qu'avec ses petits cadeaux ce n'est plus l'amitié qu'il entretient ! »

(*Les Lionnes Pauvres*, II, 1.)

Voilà, n'est-il pas vrai ? un cours complet, exact et vivant. Mais ces démarches que nous raconte Bordognon, comme il eût été intéressant de les voir accomplir par Séraphine ! « Orgueil, vanité, crinoline, nous dit-il encore, voilà qui explique tout [1]. » C'est un mot, une légende de Gavarni, comme la fameuse phrase des petits pains ; ce n'est pas du théâtre. Le théâtre voulait qu'on nous montrât Séraphine vivant la chronique de Bordognon, abusant son mari, s'abusant elle-même, prenant un amant par vanité

1. *Ibid.*

et le gardant par nécessité. Quelle évolution à retracer que celle de ses sentiments, et quelle lamentable tragédie à mettre en scène ! car en face d'elle il y aurait eu l'amant. Par quel chemin a-t-il passé lui aussi pour arriver à la ruine finale ? Quels furent chez lui la surprise des sens ou l'illusion du cœur, puis l'étonnement, les déceptions, les regrets ? Quelles scènes durent fatiguer, puis briser cet adultère aggravé de prostitution ? Voilà ce qu'il fallait nous montrer en action, au lieu de l'indiquer en récit.

Au lieu d'un commentaire, nous aurions eu des caractères, au lieu d'une chronique, un drame psychologique. *Le Mariage d'Olympe* laissait une impression pénible parce que « le monstre » y occupait impudemment toute la scène ; *les Lionnes Pauvres* causent une déception, paraissent timides, incomplètes, parce que « le monstre » s'efface trop discrètement dans la coulisse.

Émile Montégut signala le premier ce défaut [1]. C'est l'erreur capitale sur laquelle insistent Émile Zola et Francisque Sarcey. Zola, bien entendu, en profite pour faire le procès de la littérature honnête et l'apologie du réalisme. Sarcey, plus simplement, fait ces remarques excellentes :

« Ce qui fait que *les Lionnes Pauvres*, malgré l'audace de la conception, malgré l'originalité de quelques scènes, malgré l'étincellement du dialogue, malgré tant de qualités de premier ordre, ne donnent pas un plaisir sans mélange au théâtre ; ce qui fait que le succès ne s'étendra jamais au delà d'une certaine élite de spectateurs qui sont plus sensibles aux beautés de détail : c'est que la pièce est affligée d'un vice primordial et irrémissible. Séraphine est la figure principale du drame, elle est la Lionne Pauvre ; c'est autour d'elle qu'il tourne tout entier. Eh bien ! le rôle n'est pas fait ; il n'existe pas, il semble qu'Augier et Foussier aient mis en œuvre cette vieille plaisanterie de caserne : Pour faire un canon, vous prenez un trou, et vous versez du bronze autour. »

« Comment ce défaut ne saute-t-il pas aux yeux alors qu'on lit la brochure au coin de sa cheminée ? Je ne sais trop le dire. »

1. *Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1859.

« Le fait est que je m'en étais à peine aperçu. On est saisi à la représentation. »

« Tout ce que nous savons sur Séraphine, ce n'est pas d'elle que nous le savons, ni en la voyant agir, c'est par des conversations tenues sur son compte; c'est par les effets de sa conduite sur les gens qui l'entourent. Pommeau, le mari de Séraphine, Thérèse, la femme de l'amant qui entretient le luxe de Séraphine; Bordognon, un homme du monde qui attend son tour pour offrir ses services à Séraphine, sont toujours en scène, s'occupant de Séraphine, commentant les faits et gestes de Séraphine; pour Séraphine elle-même, on ne la voit guère que de profil et en passant. Elle traverse la scène à deux reprises, au premier acte; elle fait une courte apparition au second; tourne autour d'une table de jeu au troisième; ce n'est qu'au quatrième qu'elle a avec son mari la grande scène d'explication, celle qu'il était impossible de ne pas faire. Au cinquième elle a disparu. Pommeau et Thérèse restent en présence des spectateurs, comme si c'était pour eux que se donnait la fête [1]. »

Si nous insistons à notre tour, c'est que la timidité artistique d'Augier a diminué la portée morale de son œuvre. Il n'a pas tracé le tableau de mœurs que promettait son titre, ni laissé un document précis à la fois et vivant. Par le fait même, il n'a pas étudié à fond le vice qu'il voulait dénoncer. Il en a marqué fortement les conséquences funestes, dans un cours théorique ; il ne l'a pas incarné dans un être réel. *Les Lionnes Pauvres* sont curieuses et instructives comme un traité de pathologie ; elles n'ont pas l'éloquence émouvante d'une expérience clinique.

Ce qui ajoute à nos regrets, c'est que par des indications rapides mais puissantes, Augier nous permet d'entrevoir le portrait qu'il eût pu dessiner. S'il a laissé dans l'ombre toute une partie du caractère de Séraphine, il en est d'autres, au contraire, qu'il a suffisamment mises en lumière, sa vanité frivole, son besoin de paraître et de jouir, son imprudence cynique, sa rouerie maladroite, surtout sa

[1]. *Le Temps*, 1er décembre 1879.

sécheresse de cœur. Pour la peindre mauvaise fille, mauvaise mère, mauvaise épouse, il a des mots terribles et qui ne sont pas des mots d'auteur. Entendez-la justifier une petite opération qui nous paraît sacrilège :

SÉRAPHINE

... J'avais deux ou trois bijoux de ma mère qui m'embarrassaient... des antiquailles, et je les ai...

THÉRÈSE

Vendus?

SÉRAPHINE

Au poids... J'ai eu raison, n'est-ce pas ?... de méchantes pierres montées à faire pitié...

THÉRÈSE

Ces méchantes pierres venaient de votre mère...

SÉRAPHINE

Sans doute, mais puisqu'elles n'étaient plus de mode...

. . . .

THÉRÈSE

Vous admettriez donc, vous étant morte, que vos enfants?...

SÉRAPHINE

Je n'en sais rien... Je n'ai pas d'enfants, moi !...

THÉRÈSE

Il n'y a point prescription; n'en désirez-vous pas ?

SÉRAPHINE

Dieu m'en garde, c'est trop assujettissant !

(*Les Lionnes Pauvres*, I, 6.)

Ce n'est peut-être encore que de l'inconscience. Mais un peu plus tard, elle n'a plus que du cynisme ; sous le coup d'une catastrophe, elle prend pleine connaissance d'elle-même, et se révèle enfin dans toute sa hideur. C'est à

l'acte IV ; Pommeau offre de pardonner, si Séraphine consent à une restitution intégrale qui sera leur réhabilitation à tous deux. Elle feint d'abord de s'inquiéter pour l'avenir de Pommeau :

SÉRAPHINE

La misère... pour vous ?...

POMMEAU

Ne t'occupe pas de moi et réponds.

SÉRAPHINE

Je ne puis accepter ce sacrifice.

Mais sur l'insistance de son mari, elle avoue impudemment ses craintes égoïstes, sa peur de l'expiation, sa volonté de jouir quand même.

POMMEAU

Je le répète que ce n'est pas un sacrifice. La pauvreté, c'est ma réhabilitation, et j'y aspire comme d'autres à la richesse ! Tu hésites encore ? Qui te retient ? J'ai peur de comprendre ton silence... Parle ! parle donc !... Ah ! vile créature, ce n'est pas pour moi que la pauvreté t'épouvante !

SÉRAPHINE, *les yeux baissés.*

Eh bien, oui ! elle me fait peur.

POMMEAU

Je l'ai tirée du néant, et le pain dont je me contente n'est pas assez bon pour elle !

SÉRAPHINE, *aigrement.*

Vous me reprochez vos bienfaits ?

POMMEAU

Je me reproche de t'en avoir crue digne !

SÉRAPHINE, *d'une voix brève.*

Quand on n'est pas riche, on ne se marie pas !

POMMEAU

O monstre de perversité !

SÉRAPHINE

On n'insulte pas une femme, on la quitte ou on la tue ! Quels enseignements ai-je reçus, moi ? Que m'a appris ma mère ? qu'il faut être riche pour être heureux. Que m'a appris le monde ? Qu'il faut être riche pour être considéré. Les plaisirs et le luxe sont les dieux qu'on nous prêche de parole et d'exemple : quand nous les adorons, on nous traite de montres? — Monstre, soit ! Si j'en suis un, prenez-vous-en à qui de droit. Je ferai une concession au respect humain en restant avec vous : elle ne vous suffit pas, chassez-moi donc... je ne suis pas embarrassée de moi.

(*Les Lionnes Pauvres*, IV, 8.)

Voilà qui est peint, et si, au lieu de paraître en deux ou trois scènes seulement, Séraphine parlait et agissait souvent comme elle vient de le faire, nous aurions un des caractères les plus hardis, les plus complets et les plus vivants du théâtre moderne. Nous ne saurions donc trop regretter la timidité des auteurs devant la pruderie du public. Rappelez-vous : « La peinture de la dégradation graduelle de Séraphine nous a paru aussi dangereuse que séduisante. Nous avons craint que le public ne se fâchât tout rouge à la transition de l'adultère simple à l'adultère payé [1]... » Mais pour cette timidité même, nous n'avons pas le droit d'être trop sévères ; nous en avons vu bien d'autres, il est vrai, et ces scrupules nous feraient sourire, si nous ne nous rappelions que *les Lionnes Pauvres* sont de 1858. Or, quelles avaient été jusqu'alors les hardiesses de nos dramaturges?

Sans doute, la période 1850-1855 avait vu l'avènement de la fille au théâtre et cet avènement révolutionnaire n'avait pas été sans scandale. Mais si nous laissons de côté les vaudevilles et les mélodrames de Barrière (*Les Femmes de*

1. *Préface*, p. XIII.

Gavarni, 1852; *les Filles de Marbre*, 1854; *les Toilettes tapageuses*, 1856) pour nous en tenir à Dumas fils ; ses pires hardiesses n'atteignent pas à l'audace des *Lionnes Pauvres*.

Ses courtisanes vivaient en marge de la société, et lui-même leur avait fermé la porte du monde ; ses bourgeoises, ses grandes dames déchues elles-mêmes, il les avait confinées au lazaret et vouées à l'infamie. Augier prend une femme régulière, classée, qui avec un peu de prudence paraîtrait vertueuse, et il la fait plus vile, plus malfaisante que la baronne d'Ange ; il installe la prostitution au foyer conjugal.

Il y avait bien déjà quelque chose de cela dans *le Mariage d'Olympe*, et même Émile Augier avait payé sa hardiesse d'un échec. Pourtant *les Lionnes Pauvres* allaient encore plus loin ; en redevenant courtisane, Olympe demeurait fidèle à elle-même et faisait son métier. Mais Séraphine, la femme aisée, aimée, respectée, qui n'aurait qu'à se laisser vivre pour être heureuse ! En devenant courtisane, elle s'avilissait d'autant plus qu'elle tombait de plus haut, et sa chute était d'autant moins pardonnable qu'elle avait moins d'excuse. Augier associait en elle deux turpitudes qu'on avait jusqu'alors étudiées séparément : l'amour vénal et l'amour adultère. C'était faire plus et pis que Dumas, et l'on conçoit que le poète ait été pris d'inquiétude. Sans doute, quelques années plus tard, il n'aurait pas eu de ces scrupules, et l'auteur de *Giboyer* n'eût plus reculé devant Séraphine. Mais en 1858, l'audace était grande d'esquisser seulement une pareille figure ; il suffit, pour s'en convaincre, de voir quelle idée on se faisait alors de la hardiesse au théâtre et quels reproches encourut de certains la timidité d'Augier ; car un M. de Prémaray, par exemple, le trouva timide et l'écrasa sous le grand nom de Scribe [1].

C'est que le 17 mars 1832, Scribe avait fait jouer à la Porte Saint-Martin un long mélodrame, en cinq actes et

1. Cf. *La Patrie*, 31 mai 1858.

neuf tableaux, qui n'est pas sans analogie avec le drame d'Augier. De fait, plus d'un critique rappela *Dix ans de la vie d'une femme* ou *les Mauvais conseils*, à propos des *Lionnes Pauvres*. Voici donc la pièce de Scribe :

Adèle Darcey, conseillée par deux bonnes amies, entend se distraire malgré son mari, aux dépens même de son mari. Bientôt, en effet, elle devient la maîtresse du « fashionable » M. Rodolphe. Mais l'amour est enfant de Bohème, et dès le premier acte nous voyons s'éteindre tristement les dernières flammes de cet adultère capricieux. En même temps, Darcey apprend la vérité au moment même où il vient d'arracher son beau-père à la ruine et au déshonneur ; il chasse sa femme devant sa famille assemblée. Adèle devient donc une femme galante, avec vieux protecteur et jeune amant de cœur. Mais le jeune homme est un naïf qui veut l'épouser et adresse incontinent sa demande au protecteur sérieux qu'il prend pour le père de sa maîtresse. Chassée par celui-ci comme elle l'avait été par son mari, Adèle tombe sous la coupe d'un certain Léopold, joueur, tricheur et fort habile dans l'exploitation des femmes. Il la tyrannise, la brutalise, la contraint à des indélicatesses... C'est la traite des blanches dans le quartier Saint-Georges... Au dernier acte, c'est la mansarde, la misère, la phtisie, la mort au moment où la police vient arrêter Adèle pour vol et complicité d'assassinat. Car Léopold a volé, Léopold a tué et je ne sais plus quel hasard fait croire à la culpabilité de la malheureuse femme. Grâce à un autre hasard non moins étrange (il y a un Dieu pour les vaudevillistes), le magistrat qu'accompagne la police n'est autre que Darcey, le mari d'Adèle. Dès lors, vous voyez la scène : stupéfaction, désespoir, prières, refus inexorable et mort.

Il faut avouer que pour l'abondance des péripéties, la nouveauté et les tendresses des situations, cette pièce ne laisse pas d'être remarquable. On y trouve en germe toutes les hardiesses du théâtre réaliste et même du théâtre libre.

Pourquoi faut-il qu'à ce drame s'en ajoute un autre qui disperse l'intérêt, et oblige l'auteur à nouer de nouvelles

ficelles décidément trop grosses? Darcey a un ami Valdéja, type étrange qui, originaire d'Espagne, joint à la passion andalouse la brutalité sauvage de la Russie, où il fut trois ans secrétaire d'ambassade. Ce Valdéja doit épouser Clarisse, sœur d'Adèle, quand une amie de celle-ci, Sophie Marini, fait rompre le mariage, en calomniant le fiancé coupable de mépris de son égard. Valdéja qui ignore cette machination, ne cesse pas d'aimer Clarisse, mais devient furieusement misanthrope et misogyne; dès lors, son plus grand bonheur est de démasquer la méchanceté partout où il la rencontre. C'est donc lui qui suit Adèle à la piste, découvre sa faute, arrache ses lettres à son amant par un procédé plus que moujik, dévoile tout au mari, provoque en duel et tue l'amant. De son côté, il ne cesse pas d'être en butte aux persécutions de Sophie Marini. Celle-ci lui apprend qu'elle l'a calomnié et que cette calomnie seule a détourné de lui Clarisse. Valdéja se reprend à espérer, mais au même moment les cloches sonnent, un cortège sort de l'église, Clarisse est mariée. Heureusement que l'homme assassiné au quatrième acte par Léopold n'est autre qu'Albert Melville, mari de Clarisse. Celle-ci est donc devenue libre, et quand, au dénouement, Valdéja arrive je ne sais pourquoi, Darcey peut lui promettre un bonheur prochain. L'assassiné sera vite oublié et les escarpes ont du bon.

Telle est cette pièce postiche dont le développement gêne et paralyse le drame principal, qui aurait pu être si poignant. Il aurait fallu que chaque situation fût mieux amenée, mieux expliquée, plus développée. Le titre indiquait nettement le sujet, il fallait s'y tenir et laisser le Valdéja au fond de sa Russie. Car, sans compter que ce personnage ne laisse pas d'être odieux à force d'indiscrétion et d'indélicatesse, les événements qui se déroulent en partie double, sont si nombreux, si précipités, que le spectateur ne sait plus où regarder ni à qui entendre. Les tableaux passent devant ses yeux comme les images d'un cinématographe, l'un chassant l'autre, et laissant une impression de trouble et de fatigue.

On voit surtout que l'intrigue nuit au développement des

caractères. Dans *les Lionnes Pauvres*, celui de Séraphine est incomplet ; dans *les Mauvais conseils*, celui d'Adèle Darcey n'existe pas. Aucun de ces mots rapides, mais significatifs, qui révèlent une personnalité, aucun de ces gestes qui marquent une volonté. Si effacée qu'elle apparaisse au second plan, Séraphine agit ; elle fait sa destinée et détermine celle des autres ; malheurs et catastrophes sont son œuvre authentique. Adèle, au contraire, est le jouet des circonstances ; elle agit moins qu'elle n'est agie. Ame faible, elle commet une première faute, mais de cette faute seule elle sera vraiment responsable. Impitoyablement chassée par son mari, elle appartient désormais au premier venu, ou mieux devient le jouet des circonstances : une espèce de fatalité pèse sur elle, qui la jette à la honte, à la misère, à la mort ; encore cette fatalité n'est pas une forme de la justice immanente, si entre sa faute, grave certes, mais qui révèle plus de faiblesse que de méchanceté, et le châtiment qui s'ensuit, il y a trop de disproportion. Adèle apparaît désormais comme une victime ; pour elle, nous éprouvons plus de pitié que d'horreur et la valeur morale de l'œuvre s'évanouit avec notre sévérité.

Séraphine fait une autre figure à la fin de l'acte IV ; grâce à son attitude révoltée, à ses mots insolents et féroces, à sa résolution cynique, nous gardons d'elle une image effrayante ; plus tard, on pourra bien nous prédire pour elle les mêmes châtiments qui ont fondu sur Adèle Darcey, nous aurons trop présent le souvenir de sa méchanceté pour que notre sensibilité s'émeuve et que notre sévérité faiblisse. Séraphine triomphante est plus morale qu'Adèle expirante, parce que son triomphe même laisse intactes notre pitié pour ses victimes et notre horreur à son égard.

Augier a donc été plus hardi que Scribe, parce qu'il fut plus simple et plus vrai. Avec tout leur pathétique, *Dix ans de la vie d'une femme* ne sont qu'un mélodrame sans portée ; avec tous leurs défauts, *les Lionnes Pauvres* restent un essai bien curieux de psychologie féminine, un drame sobre et vigoureux et une belle œuvre morale.

D). — La place des « Lionnes Pauvres » dans l'œuvre d'Augier.

Si maintenant nous comparons Augier, non plus avec ses prédécesseurs, mais avec lui-même, nous le trouverons en progrès. Non pas que *les Lionnes Pauvres* soient un chef-d'œuvre parfait ; nous avons prouvé le contraire. Mais jusqu'en 1858, Augier avait surtout combattu des préjugés littéraires, ou du moins il avait demandé souvent à l'actualité littéraire la matière de son inspiration ; il avait réagi ou protesté contre des œuvres écrites, drames, romans, etc., et quand il s'en était pris aux mœurs, ç'avait été aux mœurs façonnées par la littérature ; il s'exposait, au moins, à laisser des souvenirs littéraires s'interposer entre lui et la réalité ; en ne s'inspirant qu'indirectement de la vie, il risquait de faire œuvre livresque et, par ailleurs, ses préoccupations polémiques pouvaient troubler la lucidité de son observation. De fait, *Gabrielle* est un exercice d'école plus qu'une œuvre dramatique ; *le Mariage d'Olympe* lui-même doit son intransigeance excessive à un souci de contradiction et de protestation.

Dans *les Lionnes Pauvres*, au contraire, Augier ne répond plus à personne, ne s'oppose plus à personne ; il traite son sujet pour lui-même, sans préoccupation de faire autre chose que ses prédécesseurs ou ses rivaux. Désormais, il se met en face de la réalité et la peint telle qu'il la voit.

Je sais bien que *la Pierre de touche* est de 1853, *le Gendre de M. Poirier* de 1854, *Ceinture dorée* de 1855. Or ni dans l'une ni dans l'autre de ces œuvres, Augier ne polémique contre Victor Hugo ou Alexandre Dumas fils. Mais *la Pierre de touche* est une œuvre de fantaisie autant que d'observation ; le souvenir du *Bourgeois gentilhomme* n'a pas pu ne pas présider à la composition de *Poirier*, et il y a eu là transposition, renouvellement d'un type classique ;

Ceinture dorée enfin est une pièce incolore et médiocre qui ne compte guère.

Les Lionnes Pauvres restent donc la première œuvre importante qu'Émile Augier doive à la seule observation de la réalité.

Quelqu'un ajoutera : « et à la collaboration d'Édouard Foussier ». C'est vrai ; mais sans dédaigner cet estimable écrivain, nous ne rechercherons pas ici la part qui lui reviendrait en droit. Nous avons bien à ce sujet quelques faibles lumières : « C'est Foussier qui, au cours d'une conversation à bâtons rompus... a suggéré à Émile Augier l'idée première des *Lionnes Pauvres* ; c'est lui qui a imaginé les principaux développements de l'intrigue. Augier a tout rassemblé, tout mûri, tout mis au point, et la pièce est née de cette heureuse et trop rare collaboration [1]. »

Que valent au juste ces renseignements ? Ce n'est pas Augier qui nous le dira, et, pour aimable qu'il soit, son refus d'explication est formel : « Le public, trouvant devant lui deux auteurs, ne sait à qui s'adresser, s'embarrasse et dit : lequel des deux ? Nous serions bien embarrassés nous-mêmes de lui répondre, tant notre pièce a été écrite dans une parfaite cohabitation d'esprit. Pour être sûrs de ne pas nous tromper, nous ferons comme ces époux qui se disent l'un à l'autre : « Ton fils » [2].

Le mot est joli, mais il n'explique rien, et momentanément au moins la question est insoluble. Aussi bien, est-ce toute une étude qu'il faudrait consacrer aux collaborateurs d'Émile Augier. Et puis, il y a un fait contre quoi rien ne prévaut : Augier a eu des collaborateurs, sans doute, mais ses pièces les plus originales et les meilleures lui appartiennent en propre. Il a pu faire à lui seul ses chefs-d'œuvre ; qu'on nous cite ceux de Sandeau ou du moins de Foussier. Ce n'est pas notre faute si l'auteur de *Giboyer* est plus célèbre que celui d'*Agrippa d'Aubigné*. C'est pourquoi nous persistons

1. *Figaro*, 24 novembre 1879.
2. *Préface*, p. XV.

à voir dans *les Lionnes Pauvres* la première grande œuvre qu'Émile Augier doive à la seule observation de la réalité.

*
* *

Mais supérieures peut-être aux œuvres que nous avons étudiées jusqu'ici, *les Lionnes Pauvres* s'inspirent du même esprit et comportent la même leçon morale. Cette leçon sans doute est moins directe, moins explicite : personne ne fait ici de théorie et n'oppose la vérité à l'erreur, le bon sens au préjugé, la vertu aux mauvaises mœurs. Mais l'impression dernière reste morale, et l'intention n'est pas douteuse. Une fois de plus l'auteur s'en prend aux ennemis de la famille. Déjà, il avait résolument écarté du foyer les courtisanes repenties ou non ; il avait raillé et déconsidéré, comme une ridicule chimère, l'adultère passionnel ; il s'en prend maintenant à un adversaire plus odieux encore ; il flagelle publiquement la femme mariée courtisane, l'adultère qui, après s'être donnée, en arrive à se vendre. Et, comme il avait prêché l'amour régulier et le bonheur dans le devoir, il recommande maintenant la simplicité de vie, qui est une garantie de vertu en même temps que de félicité.

Il envisage donc un nouvel aspect de la question familiale. Il avait traité jusqu'ici de *la Famille et de l'Amour ;* il voit maintenant que le bonheur domestique n'est pas à la merci des seules passions sentimentales ; que si le romanesque est une chimère, la réalité a parfois des exigences plus dangereuses encore, que l'argent joue malheureusement un rôle dans la vie du cœur et que la lutte pour la vie peut faire oublier l'amour. Et il aborde cette question, nouvelle tout ensemble et connexe à la précédente : *La Famille et l'Argent.*

III. — LA FAMILLE ET LA QUESTION D'ARGENT

CHAPITRE PREMIER

LA JEUNESSE (1858)

A. — La pièce.

Il l'aborde pour la première fois dans *la Jeunesse*, représentée à l'Odéon le 6 février 1858. Le sujet est d'une simplicité plus que classique. Philippe Huguet, dit de Champsableux, aime sa cousine Cyprienne et en est aimé. Il se propose donc très fermement de l'épouser... quand il se sera créé une situation. Ils ont bien, à eux deux, cent mille francs de dot. Mais les temps sont durs, et cinq mille francs de rente, c'est

> Juste de quoi loger au fond d'une soupente.
>
> (II, 8.)

Aussi, Philippe attend que la fortune daigne sourire à son jeune talent d'avocat. A se prolonger d'ailleurs, son attente devient inquiète, nerveuse et fébrile. Heureusement des gens en place s'intéressent à lui, un procès gagné lui redonne confiance ; sa sœur l'encourage et le presse de s'engager à Cyprienne. Il va céder à ses conseils, quand une double

déception anéantit ses espoirs et brise sa volonté. Ou plutôt, une fortune inespérée s'offre à lui : un de ses protecteurs, l'avoué Joulin, offre de lui céder sa charge ; il exige seulement que Philippe fasse un riche mariage et paie son étude avec la dot de sa femme. L'offre est séduisante ; Philippe pourtant la repousse :

> Et puisqu'il faut choisir, que le choix est urgent
> De vivre sans amour, ou vivre sans argent,

il sacrifie la fortune à l'amour.

Il comptait sans sa mère. Car Mme Huguet n'a qu'une ambition : voir son fils heureux, c'est-à-dire riche, très riche. Aussi ne peut-elle croire à la résolution de Philippe : elle s'étonne et s'indigne. Puis, bientôt redevenue calme, elle sermonne congrûment le jeune homme. Elle dit les difficultés de la vie, les illusions et les déceptions de la jeunesse, l'impérieuse nécessité de l'argent, la folie des mariages d'amour, la confortable sécurité des mariages de raison ; elle invoque sa propre expérience, dévoile les tristes secrets de son ménage et de son cœur, et, au nom de son amour, conjure Philippe de ne pas ruiner le rêve qu'elle a fait pour lui. Et Philippe, découragé, rend à Cyprienne sa parole...

Heureusement, on avait dès 1858 l'art de tout arranger. Augier connaissait Berquin et devançait Alfred Capus. Après quelques hésitations et un accident salutaire, Philippe renonce à Paris, à ses pompes et à ses œuvres. Foin du Palais de Justice ! plus d'affaires, plus d'éloquence et vive la campagne ! — Notre jeune avocat se fait cultivateur et goûtera près de Cyprienne le bonheur dont sa sœur Mathilde et son beau-frère Hubert lui donnent depuis longtemps l'exemple. Elle-même Mme Huguet de Champsableux se laisse convaincre et prête à Philippe l'argent nécessaire à son installation.

Tel est dans sa simplicité, on pourrait presque dire dans sa nudité, le sujet de *la Jeunesse*. Quelques épisodes plaisants viennent bien l'égayer çà et là, mais ils n'ajoutent

presque rien à une intrigue aussi peu compliquée que peu mouvementée.

Telle quelle, la pièce obtint un grand succès. Ses adversaires eux-mêmes le constatent, parfois non sans dépit. Quant aux amis de l'auteur, ils exultent. Jules Janin notamment embouche la trompette des grands jours :

« Cette comédie est venue au moment juste où nos esprits, lassés des hurlements de la prose vulgaire et de son ironie en faux bourdon, demandaient absolument une comédie en vers. Absolument, il nous fallait entendre enfin le son charmant des paroles sonores, la rime abondante, avec sa grâce et tous ses hasards ; nous en avions assez des déclamateurs de la rue et du théâtre, et de ces philosophes de la langue vulgaire ; il nous fallait un peu de l'éclat, de la verve et de l'éloquence anciennes. Ah ! sans nul doute, on perdra peut-être à ce beau langage une action plus rapide, un dialogue plus vif et plus naturel ; poètes, nous serons moins vrais que les prosateurs ; qui en doute ? Oui, nous serons moins vrais, mais nous serons plus voisins de l'intime émotion, du beau langage et de la fête éloquente. Allons çà ! laissez les prosateurs s'abandonner à leurs raisonnements, laissez la logique accomplir ces chefs-d'œuvre où tout est clair, net et soumis aux quatre règles, et dites-nous, s'il vous plaît, votre comédie en vers.

« La voici donc toute parfumée et tout éclatante de bel esprit vif, ingénieux, content, cette comédie, ou pour mieux dire, cette controverse et cette synthèse, telles qu'on les rencontre chez les premiers rhéteurs. »

Il loue même les qualités qui peuvent passer pour des défauts : l'excessive simplicité de l'action et la lenteur du développement :

« Il y a beaucoup de cette recherche du bel esprit et de ce mépris pour le texte même et pour le sujet de la comédie, en cette œuvre intitulée *la Jeunesse*. On aurait peine en effet à dire où est la leçon, l'enseignement, le drame et l'intérêt de ces vivants paradoxes. Mais, en revanche, on ne demanderait pas longtemps où est le rire et la passion, et la gaîté ; où est la vivacité, la promptitude et la fermeté de cette épître aux cinq actes divers.

Encore une fois, nous voulions entendre enfin une voix jeune et fraîche, nous parler en beaux et bons vers légers, contents, bien faits, amoureux, railleurs, et nous avons été servis selon tous nos désirs. Plus de comédie eût été mal venue peut-être, surtout s'il eût fallu le payer avec moins de poésie. O l'homme heureux ce jeune homme qui touche à l'ode, à l'églogue, à l'élégie, et qui nous fait accepter l'ode en robe blanche et l'églogue en habit noir. »

Et il termine par ce couplet lyrique :

« *La Jeunesse* a réussi comme une cantate à quelque divinité bienfaisante ! On a tout adopté, l'air et les paroles, et la joie unanime de ce jeune parterre obéissant à tant de bons instincts ne saurait se décrire [1]. »

Nous sommes devenus plus difficiles, et nous aimerions un peu plus de mouvement, de chaleur et d'émotion. Nous songeons à une scène à faire et qu'a esquivée l'auteur. Pourquoi ne pas mettre une seule fois Philippe et Cyprienne en présence, avant le cinquième acte ? pourquoi ne pas opposer ces deux « Jeunesses » : l'une toute sentimentale, et l'autre raisonnable ? pourquoi craindre de nous émouvoir, fût-ce en nous faisant souffrir ? « Épître aux cinq actes divers », dit Jules Janin. Nous aurions aimé du moins que l'Épître eût parfois l'emportement d'une Satire.

Nous regrettons surtout qu'à force de resserrer son sujet, Augier l'ait pour ainsi dire étriqué. Son drame est trop exclusivement familial et si le mal dont souffraient Philippe et sa mère ne leur est pas particulier, nous n'avons pas cependant, en action du moins, la comédie de mœurs que nous espérions.

Émile Montégut exprimait d'ailleurs ce double regret, dès le 15 février 1858.

« Mais (de cette donnée) l'auteur a-t-il tiré tout ce qu'elle contenait ? Le sujet étant admis, on aurait peut-être voulu plus de

1. *Débats*, 25 février 1858.

mouvement et d'animation, une intrigue plus compliquée, une action moins languissante. On aurait voulu aussi un plus grand nombre de personnages, et une plus grande variété de caractères... Le défaut principal de cette pièce est un trop grand calme et une trop grande tranquillité ; on n'y entend pas assez le tapage assourdissant de notre société moderne, le bruit de cette foule affairée qui s'agite pour vivre et qui y réussit à peine. Tout se passe tranquillement, entre quatre murailles, dans le salon de Mme Huguet où son fils va nous raconter ses luttes et ses dégoûts. M. Augier n'a pas encore assez d'audace pour tenter de trop hasardeuses entreprises ; il s'est contenté d'une situation unique et de deux ou trois caractères[1]... »

Enfin, nous sommes moins sensibles que Jules Janin au charme tempéré de l'honnête versification d'Émile Augier. Au théâtre, nous n'admettons plus guère que le vers fantaisiste ou le vers héroïque ; la poésie moyenne appliquée aux choses de la réalité nous semble déplacée sur les planches. La comédie de mœurs a son langage propre, qui est la prose.

***

Mais ces restrictions faites, on ne saurait méconnaître la portée, ni la nouveauté de la leçon qu'a voulu nous donner le poète ; car il a prétendu faire œuvre didactique, et ce serait trahir sa pensée que de s'arrêter seulement à *l'action* de sa pièce.

La Jeunesse n'est pas une simple berquinade ; c'est une comédie sociale. Émile Augier, en effet, s'est proposé de nous montrer l'importance prépondérante prise dans la vie de famille par la question d'argent.

D'autres avant lui s'étaient occupés de Sa Majesté l'Argent. Ç'avait été, en 1857, Alexandre Dumas avec *la Question d'Argent ;* en 1856, Ponsard avec *la Bourse ;* en 1853, le même Ponsard avec *l'Honneur et l'Argent ;* en 1827 déjà, Scribe avec *le Mariage d'argent.*

1. *Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1858.

Augier lui-même avait abordé cette question dans *le Gendre de M. Poirier* (1854) et dans *Ceinture dorée* (1855). Mais personne ne l'avait encore posée comme il le fait dans *la Jeunesse*, en la rattachant étroitement à la question de la famille.

Il y a bien *le Mariage d'argent*, qui présente plus d'une analogie avec *la Jeunesse*. Poligni, en effet, a engagé sa foi à une jeune femme Mme de Brienne, comme Philippe à Cyprienne ; Mme de Brienne et lui sont relativement pauvres (12.000 francs de rentes), comme les enfants de Mme Huguet (5.000 francs) ; comme Philippe, Poligni voudrait être riche, pour enrichir celle qu'il aime ; et tandis qu'à Philippe on offre une étude d'avoué, c'est une charge d'agent de change qu'on propose à Poligni, s'il veut bien, lui aussi, renoncer à l'amour, et épouser une forte dot.

La Jeunesse n'en reste pas moins une œuvre originale. D'abord elle élimine le romanesque qui gâte la comédie de Scribe et lui enlève toute portée morale. Dans *le Mariage d'argent*, Poligni peut se croire dégagé vis-à-vis de Mme de Brienne, qui est mariée... en Russie ; quand elle revient, il a lieu de suspecter sa fidélité ; enfin, lorsqu'il veut réparer ses torts envers elle, son ami Dorbeval a contracté pour lui de tels engagements financiers, qu'en épousant Mme de Brienne il se condamnerait à la faillite et au déshonneur.

En un mot, Poligni est tour à tour le jouet des circonstances et un pantin entre les mains expertes et peu scrupuleuses de Dorbeval. Plus passif qu'agissant, il ne nous intéresse à aucun degré.

Fût-il plus vivant, il n'aurait pu servir de modèle à Philippe Huguet. Nous ignorons son âge exact ; mais il ne doit plus être très jeune, et en attribuant trente-cinq ans à ce camarade d'un banquier millionnaire, nous ne devons pas le vieillir. Il n'a pas pour cela le droit d'être indélicat ; mais il n'est plus à l'âge des illusions généreuses, et les illusions sont nécessaires à l'amour, et plus encore au sacrifice. Le cas de Poligni est donc un cas banal.

Celui de Philippe Huguet l'est beaucoup moins. C'est encore un jeune homme (il n'a pas trente ans!), et de la jeunesse il conserve l'élan, la fierté, les longs espoirs et les vastes pensées. Mais une éducation étroitement égoïste a comprimé sa force d'expansion; les conseils d'une expérience désenchantée ont desséché son cœur; la nécessité de gagner tôt sa vie a fatigué sa volonté; les lenteurs du succès, les injustices du sort, la déloyauté des concurrents, la tyrannie de ses protecteurs ont exaspéré son ambition et affaibli son sens moral. Une transformation, une dégradation s'opère en lui dont il est le témoin révolté à la fois et résigné. Tantôt, il accepte sa déchéance et travaille même à la précipiter :

Toutes les modesties
Et toutes les pudeurs je les jette aux orties;
Robe étroite et traînante, attirail d'embarras,
Où le marcheur se prend les pieds à chaque pas.
A partir d'aujourd'hui, morbleu! je me retrousse,
J'entre dans la cohue à corps perdu, je pousse,
M'accroche, me faufile et rampe s'il le faut,
Quitte à me redresser en arrivant en haut.

(I, 2.)

Tantôt il s'emporte contre l'éducation qu'il a reçue, l'organisation politique, l'état social, toutes causes de son malheur :

C'est la société qui nous force d'être hommes
A vingt-cinq ans; tant pis pour elle! nous le sommes.

(II, 5.)

Tantôt, il cherche à se relever à ses propres yeux :

... Sois sûr... que le but où j'aspire
Est d'un homme de cœur, et que, l'ayant atteint
Je me redresserai...

(II, 5.)

Ce conflit douloureux d'une âme aux prises avec soi-même, voilà le vrai sujet de la pièce; cette souffrance de

Philippe, le duel de sa jeunesse encore vivace avec sa maturité précoce, voilà ce qui était nouveau, hardi en 1859.

B. — Valeur documentaire.

Jusqu'alors en effet, et dans les comédies du moins, la jeunesse était l'âge de l'insouciance, de la joie, et du plaisir. Aimer était la grande affaire de Valère ou de Valentin, et de Molière à Murger en passant par Regnard et Béranger, les jeunes gens courtisaient moins la jurisprudence que les grisettes. Dans un grenier, on est si bien à vingt ans! Dans les drames mêmes et les romans romantiques, si la jeunesse ne s'amusait plus, elle n'en restait pas moins folle. Éprise de chimères, amoureuse de passions, elle marchait dans la vie comme dans un rêve, parfaitement ignorante des réalités et insouciante des nécessités matérielles. Si elle avait des soucis, ils étaient désintéressés, tous ses efforts étaient généreux et ses ambitions sublimes. Pour elle non plus, la question d'argent n'existait pas.

Mais voilà que tout change. Le blond étourdi de jadis, le beau ténébreux de naguère, devient un travailleur inquiet et un calculateur prudent. Plus d'enthousiasmes, plus d'équipées, plus de folles amours; se faire une place au soleil est maintenant la grande affaire, et l'amour qui jadis était le grand consolateur, est devenu un importun, depuis qu'au lieu de l'accueillir en ami familier, on veut le recevoir avec faste. Philippe ne demande pas encore la richesse à l'amour; mais il n'a pas le courage d'accueillir l'amour sans la richesse. Et parce qu'il croit à l'absolue nécessité de l'argent, il perd, avec l'insouciance et la gaieté, la fierté de son âme et la délicatesse de sa conscience. Il a des concessions qui sont déjà des compromissions; il en sera bientôt aux capitulations déshonorantes. Le personnage eût pu être plus vivant, plus agissant; il ne pouvait pas être plus vrai. Émile Montégut le constatait déjà il y a un demi-siècle[1]; mais il

1. *Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1858.

revient sur ce sujet vingt ans plus tard pour étudier avec précision la maladie sociale qu'avait voulu peindre Augier :

« Nous vivons dans un temps où les intérêts économiques priment tous les autres, et cette tyrannie est devenue tellement impérieuse qu'elle pèse maintenant sur la jeunesse comme sur les autres âges de la vie. Cela est vrai à l'heure présente, cela l'était bien davantage encore à l'époque où fut représentée *la Jeunesse.* Le mouvement industriel de 1850 avait eu pour résultat de bouleverser brusquement les habitudes économiques de la société par un renchérissement subit de la vie matérielle, qui avait fait, du soir au lendemain, passer les riches de la veille à l'état de gens aisés, et les gens aisés presque à l'état de nécessiteux. Il avait fallu sur-le-champ faire face aux exigences de cette situation, et cela, au moment même où le luxe atteignait, sous l'aiguillon du pouvoir et l'ostentation des nouveaux enrichis, à des proportions jusqu'alors inconnues. Comme nul n'aime volontiers à déchoir, chacun se cramponnait à sa condition et, faisant effort pour conserver son rang, avec des ressources moindres que celles de la veille, se trouvait en face de ce dilemme embarrassant, paraître plus riche au moment même où l'on était plus pauvre. »

« Comment un tel bouleversement économique n'aurait-il pas eu action sur la vie de la jeunesse ! Parmi les effets multiples qu'il eut sur elle, un des plus importants fut d'abréger sa durée. Jadis les années de la jeunesse étaient des années de faveur accordées au jeune homme à qui on ne demandait aucun effort pratique trop immédiat, afin qu'il pût à loisir connaître et épuiser les sentiments propres à son âge ; mais cette tolérance reposait dans chaque famille sur la confiance en la fixité des conditions économiques de la société générale et par suite, au maintien de la fortune patrimoniale ; le jour où ce *statu quo* fut détruit vit aussi la fin de cette indulgence traditionnelle. Alors le jeune homme fut mis en demeure d'ouvrir plus vite son sillon, et ses protecteurs naturels, changeant de rôle, mirent autant d'ardeur à lui conseiller de renoncer à être jeune qu'ils mettaient naguère de complaisance à prolonger ses illusions et à respecter la virginité de son âme. Ce viol intime de la candeur juvénile accompli dans le secret de la famille par une prudence coupable, M. Augier le comprit à merveille, et avec la judicieuse hardiesse qui le distingue, il en fit le ressort principal de sa pièce. Vous prétendez, dit-il au public, qu'il n'y

a plus de jeunes gens; adressez-vous aux parents; car en eux est la racine du mal dont vous vous plaignez [1]. »

Après le témoignage du moraliste, voici la plainte du boulevardier :

« De nos jours, la jeunesse n'existe plus. »

« A vingt-cinq ans on est vieux par le désir que l'on a d'arriver plus tôt, on raisonne sentencieusement à l'âge où autrefois l'on ne rêvait encore qu'au plaisir... »

« Ce ne sont que boursiers par-ci, que petits spéculateurs par-là; chacun s'ingénie, entre les bras de sa nourrice, à trouver quelque invention nouvelle, une combinaison imprévue, le moyen, en un mot, de devenir riche. »

« Etre riche » — verbe du jour, — prière qui se récite quotidiennement avec onction sous le péristyle de la Bourse. Etre riche, ambition unique, but suprême rêvé par la jeunesse d'à présent qui, pour l'atteindre, ne recule devant rien, pas même devant l'usure... »

Voilà comment gémissait *le Gaulois* du 13 mars 1859. Et si ces lamentations d'un petit journal semblent manquer d'autorité, écoutons un poète qui n'avait ni la frivolité d'un boulevardier, ni le désir de plaire à Émile Augier, encore moins celui de l'imiter. En 1858, l'année même de *la Jeunesse*, Victor de Laprade publiait ses *Idylles héroïques*, et voici les beaux vers attristés qu'il adressait aux jeunes gens de son temps :

On dit qu'impatients d'abdiquer la jeunesse,
Aux sordides calculs vous livrez vos vingt ans,
Qu'à moins d'un sang nouveau qui du vieux sol renaisse
La France et l'avenir ont perdu leur printemps.

A l'heure où nous errions livre en main sous la haie,
Tout prêts à dépenser notre cœur et nos jours,
On dit que vous savez ce que vaut en monnaie,
L'heureux temps des chansons, des songes, des amours ;

1. *Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1878.

Que vous refuseriez l'amour et le génie,
Si Dieu vous les offrait avec la pauvreté,
Que vous n'auriez jamais, pour la Muse bannie,
Un seul regret, pas plus que pour la liberté.

(*Idylles héroïques*, p. 207.)

On ne récusera pas, je pense, ce témoignage. Si donc le poète héroïque et le poète comique, le légitimiste et le bonapartiste, le clérical et l'auteur de *Giboyer*, portent sur la jeunesse de leur temps le même diagnostic, c'est que celle-ci était gravement malade.

La preuve enfin que Philippe Huguet est vrai, c'est que nous le retrouverons au théâtre, transformé sans doute, et surtout enlaidi, mais bien reconnaissable encore. Rappelez-vous *la Famille Benoîton*. Il y a là une bien jolie collection de jeunes gens : c'est Fanfan Benoîton, ce gamin de sept ans qui fonde une bourse aux timbres et y mène le marché, a le culte de l'argent, fixe la porte du coffre-fort paternel avec plus de convoitise qu'une boîte de bonbons ; c'est Stéphane « dirigeant sa petite passion méthodique avec la calme résolution qui doit procéder aux jolies opérations de Bourse... Un peu d'amour, beaucoup de calcul... Tenue du cœur en partie double... » voilà comme il entend la vie. C'est enfin Prudent Formichel dont son père célèbre des qualités en ces termes émus : « Vingt-trois ans, mais pour la raison soixante-dix !... Ah ! c'est un garçon qui fera son chemin ! c'est solide, rangé, sérieux... »

« A huit ans, cela vous brassait déjà sa petite règle d'intérêts composés. Et on avait, monsieur, son petit brouillard et son petit grand-livre pour inscrire les *Doit* et *Avoir* de son petit budget. Je ne me rappelle pas sans attendrissement le jour où inquiet de l'emploi de ses épargnes, et craignant quelque galanterie (il avait alors quinze ans), je mis la main sur certain portefeuille suspect où je trouvai... cher enfant !... deux obligations du Nord, achetées sur ses petites économies ! »

Et sans doute, Sardou exagère ; quand Prudent, en par-

ticulier, demande combien vaut Mlle Camille et calcule, devant l'intéressé, la date probable de la mort de Benoîton, il atteint à l'invraisemblable dans la goujaterie. Oui, Sardou caricature, quand Augier tâchait de peindre. Mais tous deux avaient bien le même modèle sous les yeux ; et, pour laisser de côté Prudent, Stéphane, lui, est le neveu ou le cousin très authentique de Philippe Huguet. La timidité de l'un devant la pauvreté explique la convoitise de l'autre ; et si celui-ci avait raisonné moins froidement, celui-là calculerait moins cyniquement.

Ainsi, c'est bien Augier qui a le premier montré l'antagonisme de l'amour et de l'argent, et signalé comment, faute d'amour, le foyer cesserait d'être habitable à qui le voudrait trop confortable. Car c'est bien un drame domestique qu'il a voulu écrire, c'est bien une maladie de la famille bourgeoise qu'il a voulu étudier.

∴

Sans doute le sujet pouvait être élargi. Si Philippe est vieux à vingt-huit ans, ce n'est pas à propos de son seul mariage que se révèleront son indifférence et sa lâcheté. C'est toute sa vie qui sera celle d'un vieillard, et sa politique comme sa morale seront frappées de la même débilité sénile. Augier s'en rendait compte ; aussi a-t-il indiqué le découragement et le scepticisme dont Philippe témoigne en politique comme en amour. Il le montre hostile à l'esprit de 89, railleur à l'endroit des immortels principes, ingrat envers les grands ancêtres, prêt à renier ses origines bourgeoises, pour entrer dans l'aristocratique coterie du faubourg Saint-Germain. Si bien qu'Hubert le gourmande avec indignation et réplique par une apologie de la Révolution (II, 5).

Dès lors, on ne comprend pas très bien le regret qu'exprimait un critique en 1863 :

« Il ne faudrait que quelques accents un peu plus amers, dans certaines circonstances, qu'une indication un peu plus

précise de ce que le citoyen, l'homme, perd à ces coupables hésitations de l'amoureux, pour que la pièce d'Augier atteignît à la hauteur d'une grande leçon. Il a trop maintenu sa comédie dans le domaine du sentiment de la famille [1]. »

Émile Augier a bien montré que Philippe ne souffre pas seulement d'une affection locale. Ce qui est malade chez lui, ce n'est pas seulement l'amoureux, mais l'homme tout entier, et notamment le citoyen. La pièce du poète « atteint donc à la hauteur d'une grande leçon », si elle établit quels dangers fait courir à son pays une jeunesse trop éprise de l'argent.

Néanmoins, le poète a « volontairement maintenu sa comédie dans le domaine du sentiment de la famille ». C'est bien un drame de famille qu'il a voulu écrire, et sa pièce, consacrée tout entière à définir le vrai bonheur domestique, pourrait s'intituler *l'Amour et l'Argent.* Le sujet est là : « Qu'est-ce qui importe le plus au bonheur domestique de l'amour et de l'argent ? » C'est l'argent affirment Mme Huguet et l'avoué Joulin. C'est l'amour, répliquent Hubert, Mathilde et Cyprienne. Et devant leurs contradictions, Philippe ne sait plus à qui croire. D'ailleurs, ainsi posé, le sujet n'est pas si limité, si rétréci qu'on veut bien le dire. Parce que le mariage s'impose à presque tous les hommes, parce qu'il fixe leur destinée et celle de leurs enfants, parce que de sa solidité et de sa dignité dépend l'avenir physique et moral de la race, la question du mariage est essentiellement une question sociale. Augier d'ailleurs a eu soin de ne pas donner à sa pièce le caractère d'une anecdote particulière ; il s'est appliqué tout au contraire à rendre son sujet aussi général que possible. Joulin par exemple s'efforce de rassurer Philippe, en lui faisant la théorie du mariage d'argent :

> Ceux-là que vous traitez d'esprits froids et prudents,
> Sont jeunes comme vous et comme vous ardents.
> Croyez bien qu'ils ont eu leur jeunesse mutine

1. Louis Ulbach, *Temps*, 7 août 1863.

Et qu'ils ont commencé par aimer leur cousine ;
Car personne jamais n'a de gaité de cœur
Rêvé le mariage en dehors du bonheur.
Et nous débutons tous par cette erreur commune
Que c'est un but, et non un moyen de fortune...
Mais la réalité, qui ne badine pas,
Vient nous prendre au collet et nous remettre au pas.
On résiste, on se cabre, on s'insurge, on s'indigne ;
On jure comme vous, de rester dans sa ligne :
Le désir se cramponne à son illusion ;
Et quand on a laissé fuir mainte occasion
Comme vous, et perdre deux ou trois ans en lutte,
Atteint et convaincu, on cède, on s'exécute !
Nous avons tous passé par là : Vous y passez.
Mais au lieu de finir comme nous, commencez !

(IV, 3.)

Sans doute, c'est là un pur développement oratoire, et au lieu de ce discours, nous aurions préféré une peinture de mœurs. Mais sans rétracter les critiques que nous formulions plus haut, il nous fallait marquer qu'Émile Augier avait vu tout son sujet, et que s'il n'en avait dramatisé qu'une partie, c'est volontairement, et en ayant soin de fournir pour le reste les indications nécessaires. Émile Montégut que nous avons entendu regretter les limites étroites de *la Jeunesse* avoue lui-même qu'Augier n'eut peut-être pas tort de se borner.

« Si nous ne voyons pas tout ce que l'auteur aurait pu nous montrer, nous devinons et nous soupçonnons tout ce qu'il nous a caché... On voit parfaitement que, si le poète n'en a pas dit davantage, c'est qu'il espère que l'intelligence du lecteur suppléera à ce qu'il ne dit pas. M. Augier a peut-être manqué de témérité, il n'a pas manqué de bon goût. S'il eût accusé davantage la réalité, il pouvait choquer et scandaliser ; il a voulu dire la vérité sans blesser le public, il a réussi [1]. »

1. *Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1858.

C. — Le caractère de Mme Huguet.

Encore Émile Augier n'a-t-il pas été si timide. La pièce est trop unie, trop simple, les développements oratoires y remplacent trop souvent la peinture directe des mœurs ; surtout, nous le verrons, le dénouement est à la fois trop ambitieux et trop ingénu ; voilà qui est entendu. Mais il y a un personnage singulièrement vrai, nouveau et hardi : et c'est Mme Huguet.

Ce personnage fut diversement accueilli. Les uns le trouvèrent faux, immoral, monstrueux et, au nom des convenances littéraires comme de l'intérêt social, prononcèrent contre l'auteur des réquisitoires indignés :

« J'admets, disait Fiorentino, que votre Mme Huguet soit telle que vous la peignez... Où est l'utilité, la convenance d'un tel spectacle, et quel enseignement prétendez-vous en tirer?

« ...Voulez-vous affaiblir l'autorité maternelle? Voulez-vous condamner l'amour filial?... »

« ...Si cette femme accomplit sincèrement tous ses devoirs maternels, si elle se trompe même de bonne foi, il faut l'entourer de pitié et de respect ; si au contraire, elle est pétrie de sottise et de méchanceté, si elle ne doit soulever que la raillerie ou l'indignation du public, il ne faut point la mettre en scène [1]. »

D'autres, au contraire, n'avaient pas assez d'éloges pour célébrer la vérité, la justesse et la force de ce caractère. Émile Montégut écrivait notamment...

« Entre les mains d'un auteur malhabile, Mme Huguet pouvait devenir aisément odieuse; M. Augier a saisi et a rendu avec une dextérité qu'on ne saurait trop louer les détails délicats de ce caractère, composé de ressorts infiniment compliqués et flexibles. Une nuance de plus : Mme Huguet serait une intrigante; telle qu'elle se présente, elle est une honnête femme dont

1. *Constitutionnel*, 15 février 1858.

les sentiments valent mieux que les actes. Pour juger sa conduite, pour l'absoudre ou pour la condamner, il faudrait la subtilité d'un jésuite. »

« ...La scène entre la mère et le fils est d'une grande beauté et c'est même, à mon avis, la plus belle peut-être qu'il y ait dans le théâtre contemporain [1]. »

Et encore :

« Après ce quatrième acte, on est en droit d'attendre beaucoup de M. Augier, et son nouveau titre d'académicien lui impose certes moins d'obligations que la scène entre Philippe et Mme Huguet [2]. »

Pour nous, nous n'hésitons pas et nous saluons dans Mme Huguet une des plus belles créations d'Émile Augier, un des types les plus vrais, les plus vigoureux aussi du théâtre moderne.

C'est une bourgeoise de condition moyenne, d'une honnêteté irréprochable, de tête solide et de volonté forte. Très éprise jadis de son mari, elle l'a aidé à se pousser dans sa carrière, et d'un humble surnuméraire elle a fait un chef de division. Demeurée veuve, elle met au service de son fils la même énergie tenace, car son cœur est moins riche de débiles tendresses que de dévouement ambitieux. Elle rêve pour lui d'un riche mariage ; mais seule une situation acquise peut rendre possible ce mariage et, procédant par ordre, c'est la situation de Philippe qu'elle prétend tout d'abord assurer. Elle recherche des amis influents, et pour les gagner, elle ne songe qu'à paraître. Car les apparences sont tout, et rien ne sert à gagner de l'argent comme de sembler n'en avoir pas besoin. Mme Huguet affecte donc « un train au-dessus de sa position ». Elle reçoit des avoués et des millionnaires et les traite comme doivent être traités des personnages aussi considérables. Elle s'ingénie d'ailleurs à ne pas trop dépenser pour

1. *Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1857.
2. *Id., ibid.*

ces dîners de gala. Elle sera belle et magnifique à peu de frais.

Elle sera noble encore, sans qu'il lui en coûte beaucoup. Faute de millions, elle veut avoir un nom qui la fasse égale, sinon supérieure à ses invités. Son grand-père Coquart étant devenu M. de Champsableux, comme Arnolphe M. de la Souche, elle a grand soin de faire revivre ce titre de famille.

Le danger de ces supercheries est d'habituer l'âme au manque de sincérité et aux mensonges en acte, qui sont parfois des lâchetés. Mme Huguet n'y échappe pas ; elle triche bientôt avec les convenances et même avec la morale.

Maître Joulin a épousé en secondes noces une ancienne amie qui l'avait consciencieusement ruiné au temps de sa première femme. Personne, bien entendu, ne veut recevoir cette honnête dame. Mme Huguet le sait et devine quelle reconnaissance voueraient M. et Mme Joulin à la femme assez généreuse pour les accueillir. Elle n'hésite donc pas, et pour assurer à Philippe un protecteur dévoué, elle sollicite la visite de l'ancienne lorette.

Elle est capable de plus encore. Un autre protecteur de Philippe, le millionnaire et sot Mamignon, fait à sa fille Mathilde une cour pour le moins déplacée. Oh ! si Mathilde courait le moindre danger, Mme Huguet serait la première à lui rappeler son devoir et à lui porter secours. Mais puisque Mathilde ne court aucun risque, pourquoi froisser ou même décourager un homme aussi utile que Mamignon ? Elle s'empresse donc de calmer Philippe qui veut provoquer le vieux beau ; et pour apaiser les susceptibilités fougueuses du jeune homme, elle invoque la morale, et prêche la lâcheté au nom de l'humanité.

Il ne lui suffit pas d'ailleurs d'épargner à Mamignon un coup d'épée ; elle entend le garder au nombre de ses amis et comme les froideurs de Mathilde pourraient le décourager, c'est elle, Mme Huguet, qui le flattera, le séduira, en tout bien tout honneur, par des compliments et des coquetteries de Maman indulgente.

Enfin, quand une catastrophe est imminente, quand Hubert s'apprête à punir Mamignon décidément trop entreprenant, Mme Huguet s'avise d'un coup de génie. La lettre surprise, affirme-t-elle, s'adressait non à Mathilde mais à sa jeune cousine Cyprienne. Ainsi, elle soustrait Mamignon à la colère du mari et en même temps l'oblige à offrir ses millions à la petite Cyprienne. Et le riche quadragénaire sollicite la main de la pauvre ingénue.

Dès lors, elle peut s'occuper exclusivement de son fils. La tâche d'ailleurs va être plus simple, et n'exigera qu'un peu d'éloquence. Joulin propose à Philippe son étude et une dot. Philippe refuse l'une et l'autre par amour pour Cyprienne. Il s'agit de le convertir au mariage d'argent. Mme Huguet s'y emploie avec une simplicité habile et un courage douloureux. Elle laisse de côté les généralités, les maximes de la prudence commune ; elle conte sa propre histoire et celle de son mari ; leur refus jadis d'épouser une dot, leur mariage d'amour, le bonheur de leurs premières années, puis l'arrivée des enfants, les charges croissantes ; la nécessité, pour lui, du travail acharné, pour elle, des calculs et des stratagèmes domestiques, pour tous deux, des économies mesquines, destructrices de joie et de beauté ; leur fatigue, leur découragement, la transformation de leur amour en estime attristée, leurs malentendus, leurs regrets... Voilà ce qu'elle a connu, voilà ce qu'elle promet à Philippe, s'il recommence la folle expérience de ses parents.

Telle est la leçon de désenchantement que donne cette mère à son fils, tels sont ses conseils d'égoïsme et de lâcheté. Pour lui, elle s'est commise avec une femme de mauvaise vie ; pour lui, elle a témoigné une indulgence surprenante à qui voulait suborner sa fille ; pour lui, elle combat en lui tout sentiment désintéressé, tout espoir jeune et généreux, toute velléité de dévouement et d'amour. On comprend que cette conduite ait surpris, indigné les critiques.

A mieux étudier Mme Huguet cependant, ils auraient vu qu'elle ne méritait pas tant d'injures et que ses fautes les plus graves ne sont pas sans excuses.

Mme Huguet est toujours désintéressée. Ambitieuse, elle le fut pour son mari, elle l'est encore pour son fils beaucoup plus que pour elle-même. Et sans doute, une femme jouit toujours des succès de son mari, une mère des succès de son fils ; n'en retirerait-elle aucun profit, elle en éprouverait encore de l'orgueil, surtout si elle les a favorisés. Mais cette jouissance est la récompense légitime d'un effort fait pour autrui. Or, fils ou mari, c'est bien pour les autres que Mme Huguet travaille d'abord. Seule au monde, elle n'aurait pas besoin d'être coquette, complaisante aux faiblesses coupables, accueillante aux affaires avantageuses. Elle aime mal son fils, mais elle l'aime ; elle lui fait du mal, mais elle lui veut du bien, et si elle consomme son malheur, elle croit assurer son bonheur. Elle a l'esprit faux plus que le cœur méchant, et peu sympathique certes, elle échappe à la vilenie parce qu'elle n'est pas égoïste, à l'odieux parce qu'elle n'est pas cynique. Elle ne se prend pas pour une héroïne, mais elle ne se juge pas indigne d'estime ; trop habile, elle se croit sage simplement ; et sa sagesse, si elle lui inspire quelque fierté, lui inspire aussi peut-être quelque regret, car sa sagesse est le fruit amer et tardif de sa triste expérience.

Son autre excuse, en effet, c'est qu'elle a beaucoup souffert. Elle a pu, il est vrai, se croire plus malheureuse qu'elle ne l'était. Nous n'aimons guère les dégoûts d'une mère qui répugne à « laver » son enfant, et peut-être, vers 1840, un jeune mariage pouvait-il, même à Paris, vivre avec 6.000 francs de revenus. Mme Huguet a donc eu des délicatesses et des exigences excessives. Mais ses exigences et ses délicatesses étaient aussi celles de son mari. Celui-ci ne semble pas avoir exercé sur sa femme l'influence bienfaisante qu'il aurait dû : il paraît avoir reçu d'elle, ou lui avoir demandé plus qu'il ne lui a donné ; c'est à se dévouer à lui que Mme Huguet s'est fatiguée et finalement épuisée. Plus simple, plus confiant, plus généreux, il aurait conservé vivants en elle la jeunesse de cœur, l'ardeur et l'enthousiasme. La vie sans doute aurait, malgré tout, dissipé quelques-unes de leurs illusions, mais ils

auraient gardé la foi nécessaire pour comprendre un jour la jeunesse de leur fils. La déchéance morale de Mme Huguet n'est pas imputable à elle seule ; son mari fut coupable autant qu'elle, et coupable aussi la société qui réserve toutes ses faveurs à ceux qui, riches et puissants, paraissent n'en avoir pas besoin. Mme Huguet a si bien conscience de sa misère, si bien conscience en même temps de n'être pas seule responsable, qu'elle ne peut réprimer ses regrets et ses protestations :

J'étais un ange aussi quand ton père m'aima,
Et je suis devenue, au souffle des misères,
Un être positif comme un homme d'affaires !
Ce que la pauvre enfant deviendrait tu le vois !
Il ne me reste rien de mon cœur d'autrefois...
Hors l'amour maternel qu'aucun souffle n'effleure,
Et c'est lui seul qui parle et t'exhorte à cette heure !
Au nom de mes travaux, au nom de mes ennuis,
Par tout ce que j'étais et par ce que je suis,
Ne t'aventure pas dans cette rude vie
Où mon âme à ce point s'est usée et meurtrie !
Enfin, songe à tes fils ! affranchis-les, crois-moi,
Du joug que notre erreur a fait peser sur toi,
Et qu'ils aiment un jour, sans que leur pauvre mère
Leur doive les leçons d'une sagesse amère.
Ne leur prépare pas pour un moment pareil
Ce terrible récit, ce terrible conseil.

(IV, 5.)

Devant cette mère humiliée, douloureuse, en deuil de ses rêves et de sa dignité, nous n'éprouvons plus qu'une profonde tristesse et une sincère pitié.

Ces sentiments nous ne les éprouvons jamais pour les personnages que nous montrera plus tard le théâtre réaliste. Ils affectent dans le mal une désinvolture, un cynisme brutal ; ou bien ils commettent les pires ignominies avec une inconscience tranquille ; stupides ou canailles, ils sont également invraisemblables. Mme Huguet ne leur ressemble guère ; certes, elle joue un rôle indigne d'elle, mais elle s'y croit autorisée ; il y a encore en elle trop de bon sens et de droiture pour qu'elle ne regrette pas certaines démarches ;

et en même temps, parce qu'elle se sent désintéressée, elle croit user d'un droit et presque remplir un devoir. C'est ce mélange de bien et de mal, cette survivance de la conscience en elle et aussi ses tricheries constantes avec le devoir, qui la rendent si vivante et si vraie.

D. — Le dénouement.

Parce qu'elle est vivante enfin et parce qu'elle est vraie, son exemple a la valeur d'une saisissante leçon. Voilà ce que peut faire d'une honnête femme le souci de paraître, le besoin du bien-être et du luxe. Ils ont étouffé en elle toute pensée noble, tout sentiment généreux, toute volonté courageuse ; ils ont faussé sa conception de la vie. Et parce que cette femme est mère, elle formera son fils à son image.

Sans doute la famille a d'autres ennemis, plus odieux et plus criminels. Mais une Olympe, une Thérèse Pommeau sont relativement rares ; pour les épouser, il faut être un peu fou ; elles sont plus faciles d'ailleurs à démasquer et contre elles le code fournit plus d'une arme. Mme Huguet, au contraire, c'est la femme honnête, riche de solides qualités bourgeoises, épouse fidèle et dévouée, économe, habile, mère passionnée. Combien d'hommes n'en souhaiteraient pas d'autres. Et cette femme estimable travaille à la déchéance des siens. Pour les élever socialement, elle les abaisse moralement ; pour accroître leur fortune, elle avilit leur âme ; destructrice d'idéal, elle ruine la famille qui ne peut vivre sans amour, et compromet l'avenir même de la nation, si l'égoïsme calculateur est contraire au dévouement civique. Les mères trop raisonnables tuent en leurs fils la jeunesse, et privent le pays de bons citoyens [1].

Si telle est bien la leçon qu'a voulu donner le poète, il n'en est pas dans son œuvre de plus noble, de plus pratique, ni qui fût, à son heure, plus opportune. Il n'en est pas surtout

1. Cf. II, 5, la scène où Hubert donne à Philippe une leçon de politique républicaine.

qui le justifie mieux de certains reproches. On se rappelle les protestations de Vacquerie à propos de *Gabrielle*. Pour les romantiques, Augier était non seulement un bourgeois, mais un esprit vulgaire, qui attachait moins d'importance à l'amour dans le mariage qu'à la bonne tenue des comptes, et au raccommodage des chaussettes. A les en croire, ce Chrysale renforcé méprisait l'amour, méconnaissait les aspirations supérieures de l'âme et son lyrisme célébrait plus volontiers le pot-au-feu que les enthousiasmes généreux et les passions sublimes. Sans doute, il a revendiqué d'abord contre le romanesque triomphant les droits de la simple sagesse ; mais quand le positivisme eut remplacé le romantisme, que l'égoïsme, la convoitise et la lâcheté régnèrent en maître, le professeur de sagesse se fit professeur d'idéal et le bourgeois défendit les vertus généreuses chères aux poètes...

Que nous enseigne-t-il, en effet, dans *la Jeunesse* ? Des vérités banales sans doute, mais toujours opportunes et qui ne sont pas si bourgeoises. « L'argent ne fait pas le bonheur ; dans le mariage en tout cas, il ne peut remplacer l'amour, tandis que l'amour peut suppléer à la fortune ; un peu de folie sied bien à la jeunesse [1], et les mariages de raison ne sont souvent que de coupables sottises ; la famille enfin ni la nation ne peuvent vivre sans esprit de sacrifice, ni sans nobles enthousiasmes. » Encore une fois, tout cela est-il donc si vulgaire ?

Les exigences d'Augier, il est vrai, n'ont rien de sublime. Que demande-t-il à son héros Philippe ? D'entrer en ménage avec cinq mille francs de rentes seulement. Ce n'est pas lui imposer un sacrifice héroïque et bien des gens se contenteraient de cette honnête médiocrité. Mais de là on ne peut rien conclure contre la morale du poète ni la vérité de son œuvre. Car s'il avait choisi des personnages sans

1. Pour être heureux, Philippe, en bonne conscience,
Il ne te manque rien qu'un peu d'imprévoyance.
(II, 8.)

aucune ressource, en quoi leurs inquiétudes d'avenir seraient-elles injustifiées, ridicules ou coupables? Augier voulait nous montrer, avec les progrès du luxe et le besoin du bien-être, l'affaiblissement des volontés et la sénilité précoce des jeunes gens. Pour rendre ses exemples saisissants et la leçon efficace, il devait prendre des personnages de condition moyenne, modestes sans doute, mais pour qui la question du lendemain ne se pose pas avec une urgence cruelle. Dénué de toute ressource, Philippe était pour le moins excusable, et Mme Huguet serait moins coupable, si sa nièce, son fils et elle ne possédaient ensemble deux cent mille francs. Augier ne pouvait donc pas représenter de vrais pauvres; et, comme tout est relatif, Philippe en épousant Cyprienne fait à ses ambitions un sacrifice qui n'est pas sans mérite.

Ce qui nous paraît plutôt affaiblir sa thèse, ou du moins apporter une solution bien inattendue au problème posé, c'est le dénouement campagnard inventé par le poète. Nous l'avons indiqué déjà : Philippe renonce au Palais, s'improvise agriculteur et va gagner du neuf pour cent. Dans ces conditions, il faut l'avouer, son mariage n'a plus rien d'héroïque. L'amour est ici trop d'accord avec l'intérêt. Ce qui eût été beau, c'eût été de voir Philippe et Cyprienne affronter courageusement la vie de la grand'ville. D'ailleurs, point n'était besoin de leur imposer de trop durs sacrifices. Mme Huguet aurait pu les aider à Paris comme elle va le faire à la campagne. Et si le barreau ne nourrit pas son homme, Philippe ne pouvait-il, sans invraisemblance, trouver ailleurs les appointements modestes mais sûrs, qui, avec ses cinq mille francs de rente, eussent suffi peut-être aux besoins de son ménage? Il lui eût fallu, sans doute, plus d'énergie, mais l'effort quotidien dont il payait son bonheur prenait à nos yeux une autre valeur que son geste facile de cultivateur improvisé.

C'est que le poète avait une autre pensée. Son dessein n'était pas seulement de signaler l'affaiblissement des volontés lancées à la poursuite du bien-être. A ces convoitises, il

reconnaissait une excuse dans les nécessités de la vie. L'âpreté de la concurrence vitale dans les villes, la facilité de l'existence à la campagne l'avaient frappé ; il vit dans le retour à la terre un moyen de reconstitution familiale, de pacification et de régénération sociale.

Que cette idée fût juste, nous ne le savons que trop. L'envahissement des villes, la désertion des campagnes sont des fléaux sociaux qu'il importe de combattre. Mais peut-on le faire efficacement au cinquième acte d'une comédie? Si saine, si facile, si heureuse que soit la vie du bourgeois campagnard, le tableau qu'en trace Émile Augier n'est-il pas un peu trop idyllique?

Rien ne coûte ici des choses de la vie ;
Notre table est toujours abondamment servie :
C'est la chasse qui paie, avec la basse-cour,
Nous avons neuf chevaux, des chevaux de labour
Si tu veux, mais qui vont encore à la voiture,
Et même n'y font pas trop mauvaise figure.
Nous avons cinq valets, valets de ferme, soit !
Mais dont le dévouement à rien n'est maladroit.
Le pain se fait chez nous, et chez nous la lessive ;
Et la terre est si bonne envers qui la cultive,
Qu'elle nous donne encore outre tous ses produits
Notre provision de bois, de vin, de fruits,
Enfin notre maison est assez spacieuse
Pour laisser croître en paix la plante précieuse,
Celle qui manque d'air sous vos plombs étouffants,
L'ornement du foyer, le respect des enfants. (V, 1.)

Ainsi Mathilde s'efforce de convertir à la campagne la Parisienne qu'est sa mère. Sur quoi, son mari de renchérir :

Moi, je passe mes journées
A la fraîche senteur des terres retournées ;
Aux prochaines moissons travaillant avec Dieu,
Des puissances d'en bas je m'inquiète peu :
Toute servilité de ma vie est exclue,
Et mes blés mûriront sans que je les salue.
Comment le temps charmé passe-t-il? Je ne sais!
Ma journée est trop courte à tout ce que je fais.
Je rapporte à ma femme heureuse et souriante
La fatigue des champs saine et fortifiante,
Et riche le matin, le soir plus riche encor,
Sur mon frais oreiller, j'admire mon trésor ! (V, 1.)

Trop de fleurs, trop de fleurs, sommes-nous tentés de dire, et ces arguments dramatiques ressemblent trop à des arguments de rhétorique à la fois scolaire et romanesque. Un problème tel que le retour à la terre exige une discussion plus ample, plus profonde et plus serrée. Surtout on doit l'aborder autrement que ne le fait Philippe. Dans la vie antérieure du jeune homme, rien ne le prédispose à ce changement d'existence, à cette transformation radicale. Quelle figure fera cet avocat derrière une charrue ou devant un valet de ferme ? Hubert sera là pour le conseiller, le guider, le former... Soit. Son changement de vie n'en reste pas moins extraordinaire, exceptionnel, parce que trop facile. Dès lors, sa conduite perd sa force d'exemple. Nous-mêmes nous oublions un peu le vrai sujet, et que le poète voulait donner à la jeunesse une leçon d'énergie et d'amour. Ainsi s'affaiblit l'impression profonde qu'avait produite le quatrième acte, et pour se terminer en idylle souriante, le drame social s'évanouit.

En un mot, il semble bien qu'Augier n'ait pas conçu *la Jeunesse* avec la même unité, la même solidité de pensée que *le Mariage d'Olympe* et *les Lionnes Pauvres*. Mais pour sauver de l'oubli cette pièce à l'action trop simple et trop lente, aux personnages secondaires un peu effacés, au dénouement illogique et déconcertant, il reste le caractère de Mme Huguet si vrai, si hardi, si vivant, traité avec cette force discrète et cette délicatesse vigoureuse qui sont la marque de la puissance. Plus en relief, plus coloré, il serait célèbre à l'égal des plus grands. Mais son mérite même est de ne pas arrêter violemment le regard. Par sa situation, par son caractère, par la nature de sa passion, Mme Huguet doit être plus habile qu'audacieuse, plus active que bruyante. Moins connue qu'un Poirier, un d'Auberive, un Giboyer, elle ne fait pas moins d'honneur au poète. Peut-être même, est-elle moins « datée » et plus humainement, plus universellement vraie.

CHAPITRE II

UN BEAU MARIAGE (1859)

A. — La pièce.

Un des objets de *la Jeunesse* était, nous l'avons vu, de combattre les mariages d'argent. *Un beau mariage* qui parut l'année suivante (1859) reprenait la même thèse, avec des modifications assez importantes.

Pierre Chambaud est un jeune savant pauvre, mais plein de talent et destiné au plus brillant avenir. Il devient amoureux de Mlle Clémentine Bernier, jeune fille un peu étrange, mais séduisante par son étrangeté même. Il l'aime d'ailleurs en silence et sans espoir, car Mlle Clémentine est trop riche, et lui trop fier pour oser un aveu qui ressemblerait à une convoitise. Mais un ami des dames Bernier, le marquis de la Roche-Pingoley, découvre son secret, le dévoile aux intéressées et fait si bien que Clémentine devient Mme Pierre Chambaud.

Elle s'en félicite d'abord, car elle demandait un mari qui ne « fût pas gênant chez lui, et pas ridicule au dehors». Or non seulement Pierre se montre discret et de bonne compagnie, mais il aime éperdument sa femme. C'est beaucoup plus qu'elle n'osait espérer. Elle se trouverait comblée, si, à s'estimer trop, elle n'exagérait les obligations des autres envers elle.

De son côté, Pierre aussi éprouve quelque déception. Sa femme l'aime modérément, sans plus, comme il convient

dans la bonne société ; elle lui interdit, même dans l'intimité, le tutoiement familier ; elle trouve mauvais les conseils respectueux qu'il hasarde sur les dépenses exagérées de la maison, et quand sa mère y répond par une impertinence, elle n'a pas un mot de regret ou de consolation. Pour elle, son mari n'est qu'un compagnon sur qui sa fortune lui confère des droits souverains. Aussi, non contente de l'employer à des commissions comme un domestique, elle dispose de son nom jusqu'à l'orner d'une particule inattendue. Pierre Chambaud devient le mari de Mme de Pierre-Chambaud.

Ce n'est pas tout. Peu considéré par sa femme et sa belle-mère, Pierre l'est encore moins de leurs amis. Chez lui, dans le monde, il ne compte pas. Au salon, les visiteurs l'honorent à peine d'un regard, ou le criblent d'épigrammes. Risque-t-il une réponse, sa belle-mère le trouve fort impertinent et le prie de ne pas recommencer.

Bien entendu, il a dû renoncer à tout travail personnel. Toujours en courses, en visites ou en réceptions, il ne dispose plus de son temps. A-t-il l'audace de s'en plaindre, ces dames s'étonnent. Il ne leur fera pas croire que la chimie est autre chose qu'un art d'agrément et un passe-temps ?

Bref, les malentendus se multiplient, s'aggravent. Un conflit est imminent. Deux incidents vont le faire éclater : un incident d'argent et un incident d'honneur.

Un incident d'argent, d'abord : Michel Ducaine, un vieil ami de Pierre, presque un frère, le prie de lui prêter 1.500 francs. Malheureusement, Pierre ne dispose pas d'un centime ; pauvre personnellement, il a épousé une femme riche... et sans dot ; pour garder sa fille près d'elle et tenir mieux son gendre à sa merci, Mme Bernier n'a rien donné à Clémentine ; elle lui sert une pension et l'entretient, elle et son mari. Pierre transmet donc la lettre de Michel à sa belle-mère. Celle-ci accède aussitôt à sa demande, mais avec des commentaires si blessants que Pierre refuse une grâce ainsi offerte. D'autres auraient compris cette protes-

tation d'une dignité froissée. Mme Bernier trouve simplement son gendre « ridicule » et le lui dit devant témoin.

Quelques instants après, Pierre apprend que l'on médit de sa belle-mère. Depuis des mois, elle accueille ouvertement les assiduités de la Roche-Pingoley, tout en refusant de l'épouser. Et le monde de jaser sur une amitié aussi étrange. Bref, cette intimité fait scandale et l'on s'étonne que Pierre Chambaud ne s'en aperçoive pas. Ou plutôt, on ne s'étonne pas longtemps et quelqu'un a bientôt expliqué les complaisances de Pierre : « Il y a bien un gendre, dit M. de la Palude, mais c'est M. de Pingoley qui l'a placé. »

Informé de ces propos, Pierre se sent atteint dans son honneur, s'indigne, et presse Pingoley d'imposer silence à la calomnie en épousant Mme Bernier ou en espaçant ses visites. Le marquis prend la chose en riant ; mais devant l'insistance de Pierre, il retrouve sa morgue aristocratique, et aux prières comme aux menaces, oppose un refus dédaigneux. Prévenue, Mme Bernier fait cause commune avec le marquis et, sur une nouvelle sommation de son gendre, lui rappelle qu'il est chez elle, et son obligé.

Pierre attend vainement une protestation de Clémentine. Plus sensible encore au silence de sa femme qu'à l'insulte de sa belle-mère, il part pour ne plus revenir.

Nous le retrouvons avec Michel Ducaine, dans un pauvre petit logement délabré. Depuis un mois, il travaille sans relâche et le voici à la veille d'une découverte qui doit révolutionner la science : la liquéfaction du gaz carbonique. Les appareils sont là pour l'expérience définitive. Il y a deux jours, un appareil semblable a éclaté, brisant les vitres, ébranlant toute la maison, et c'est miracle que les opérateurs aient échappé. Aujourd'hui, ils vont recommencer et, dans quelques instants, ce sera pour eux la gloire ou la mort.

Voilà ce qu'ils expliquent au marquis de Pingoley que les dames Bernier envoient en parlementaire. Ils l'éconduisent d'ailleurs poliment, car, si Pierre peut pardonner, il

ne saurait oublier, et, disposé à accueillir sa femme, il refuse de rentrer chez sa belle-mère.

Et les préparatifs recommencent. Michel a fait son testament. Pierre confie au marquis une lettre d'adieu pour Clémentine ; tous deux se serrent la main, et mettent en marche l'appareil qui doit les tuer ou les consacrer grands savants. Mais pendant que Pierre fait osciller le cylindre, pendant que Michel compte à haute voix les minutes fatidiques (l'expérience en exige sept), voici qu'arrive Clémentine... Prévenue par Pingoley, elle revient pour être avec son mari dans le danger et, au besoin, dans la mort. Pour ne pas troubler les opérateurs, elle se tient derrière eux lisant la lettre du bien-aimé ; mais les sept minutes sont écoulées, un cri « sauvés ! » s'échappe de sa poitrine, et elle tombe dans les bras de Pierre :

« O Pierre ! mon amour ! ma vie !... Nous serions morts ensemble !... mais tu m'es rendu ! quel bonheur ! que Dieu est bon ! que je t'aime. Pardonne-moi ! je t'ai cru lâche... je t'ai cru vil !... je t'ai méprisé, toi ! toi, que j'adore... ô courage ! ô génie ! pardonne, Pierre ! pardonne à ta compagne ! à ta servante... »

(IV, 8.)

Au cinquième acte, Pierre et Clémentine sont chez eux. Lui, donne des leçons. Elle, porte des robes de laine, raccommode ses gants et chante son bonheur. Mme Bernier a beau se désoler, ils se refusent à rien accepter d'elle. Mais, conseillée par Michel, elle a enfin une idée intelligente et généreuse. Elle achète la découverte de Pierre, et celui-ci sera riche désormais sans devoir rien à personne.

B. — Valeur dramatique.

Cette simple analyse révèle les qualités et les défauts de ce *Beau mariage*.

Une fois de plus, d'abord, Émile Augier et Édouard Fous-

sier se sont montrés gens d'esprit. Leurs mots ne sont pas toujours d'une délicatesse raffinée, mais beaucoup sont vraiment amusants et il y aurait mauvaise grâce à se montrer plus sévère que Théophile Gautier qui écrivait :

« Quel mélange... de verve, de hardiesse et d'invention dans les mots! Le premier acte est d'un esprit téméraire et charmant [1]! »

D'autres, il est vrai, furent beaucoup plus sévères et Jouvin, notamment, disait dans *le Figaro :*

« Style fort spirituel, mais aussi fort débraillé, et jamais l'argot que parle le Parisien du XIX[e] siècle ne sera une langue littéraire, ni seulement une langue dramatique. M. Émile Augier a tort de copier sur ce point M. Alexandre Dumas fils en donnant droit de bourgeoisie, par son talent, à ces mots errants sur la voie publique, sans domicile dans aucun dictionnaire, et qui sont l'esprit et l'à-propos de qui n'a ni à-propos ni esprit. Il n'y a aucune dignité, aucune utilité pour un poète à flatter le troupeau servile, et c'est le flatter que parler sa langue [2]. »

Mais ces protestations furent rares et le public s'égaya franchement aux querelles de La Palude et Pingoley.

Surtout, il vibra au quatrième acte et s'enthousiasma pour la scène de l'expérience. De fait, elle est profondément impressionnante. Nous avons beau la trouver un peu mélodramatique, protester contre l'émotion trop facile de nos nerfs, nous ne pouvons la relire sans un frisson d'angoisse d'abord, ni un soulagement enthousiaste ensuite. Que serait-ce à la représentation? Quel ne dut pas être l'effet par conséquent, il y a cinquante ans, quand la pièce apparut, dans toute sa nouveauté?

Depuis, en matière de mise en scène comme en matière de mœurs, nous en avons vu bien d'autres. Ne nous montrait-on pas tout récemment des anarchistes russes attachant un traître à une machine infernale, et la machine explosant à l'entrée de la police?

1. *Constitutionnel*, 3 mars 1859.
2. *Figaro*, 17 mars 1859.

Deux chimistes tentant une expérience, cela n'a rien d'extraordinaire, et si peu initié qu'on soit à leurs travaux, la vue de leur laboratoire étonne sans déconcerter, ni inquiéter. Mais en 1850, le réalisme scénique n'existait guère. Un salon, un boudoir, une chambre à coucher, un cabinet d'affaires tout au plus, passaient alors pour les seuls « lieux » des actions tragiques ou comiques. Il n'était pas encore admis qu'un laboratoire de savants pût être le théâtre d'un drame. Augier et Foussier élargirent donc le domaine dramatique, et le misérable cabinet de Pierre Chambaud mérite de demeurer célèbre.

En même temps que le réalisme familier, ils introduisaient dans la mise en scène le réalisme scientifique, et dans l'action même un nouveau mode de pathétique. Car Michel et Pierre ne sont pas des chimistes vulgaires, des contremaîtres de la science. Ce sont de vrais savants qui nous initient à leurs travaux, nous parlent leur langage technique, montent devant nous leurs appareils et travaillent sous nos yeux. Et ce sont des héros. Épris du grand œuvre moderne, ils lui sacrifieraient volontiers leur vie, et nous assistons à des expériences qui peuvent les tuer net.

Cette scène introduit donc au théâtre une nouvelle espèce d'héroïsme, et ceci est un signe des temps. La mode n'est plus aux poètes inconnus, victimes de la fatalité, comme Chatterton, aux amoureux éperdus et fatidiques qui enthousiasmaient les Jeune-France, ni même aux braves et brillants officiers dont les éperons et les moustaches accrochaient tous les cœurs de jeunes filles ; la mode est désormais aux savants de toutes sortes : ingénieurs des mines, physiciens, chimistes, explorateurs. Les passions héroïques, les folles chimères et même les prouesses épiques ont fait leur temps. Au moment où tout devient scientifique, l'histoire, la critique, la philosophie, le roman, la poésie même, les héros dramatiques ne peuvent plus être que les apôtres de cette religion nouvelle que devient la science. Ainsi, que le jeune premier d'une comédie sociale soit un simple chimiste, ce petit fait marque un changement dans l'orienta-

tion des esprits, une nouvelle façon de concevoir l'héroïsme, l'apparition d'un idéal nouveau.

Quelle sera la fortune des savants au théâtre, nous ne le savons que trop. Ingénieurs, explorateurs ou médecins, sont devenus aussi poncifs que les beaux colonels de Scribe. On commence même à les négliger, et les auteurs dramatiques font appel maintenant aux hommes politiques et aux Américains, qui déjà... Mais en 1859, quelle surprise et quelle joie d'entendre sur les planches exalter la science, glorifier ses martyrs morts au champ d'honneur, eux aussi, et opposer à l'idéal d'autrefois l'idéal du jour ! Quelle fierté pour tous les jeunes gens sérieux de cette époque positive de voir deux des leurs faire sur la scène figure de héros et réaliser des merveilles !

Les critiques ne s'y trompèrent pas. Sauf Jules Janin, ils accueillirent avec transport la fameuse scène du quatrième acte. Ils y virent un signe des temps à la fois et un chef-d'œuvre dramatique. C'est, par exemple, Théophile Gautier écrivant :

« Le quatrième acte est d'une émotion saisissante et nouvelle. On a beau dire, le XIXe siècle fait son théâtre et s'affirme par son théâtre : il y montre ses mœurs, il y discute sa coutume et ses institutions civiles; il s'y présente avec ses études et ses inventions, il y réclame enfin le droit de poésie, le droit de grandeur et d'héroïsme pour la science. Il en glorifie jusqu'aux véritables appareils et les associe à l'effet de son drame. Enfin la scène de la solidification du gaz est imposante, familière et très bien faite[1]. »

Dans *la Patrie*, Édouard Fournier est plus élogieux encore :

« Voilà une des manifestations les plus décisives de ce progrès... qui doit aboutir dans un temps prochain... à la résurrection complète de la comédie. Avec un peu plus de précision et

1. *Moniteur*, 2 mars 1859.

de concentration dans le développement de l'idée ; avec un peu moins d'alliage dans l'esprit, un peu moins de prodigalité dans les mots... enfin, avec un peu plus de soin encore dans la recherche de la vérité des caractères, cette pièce ne laisserait presque rien à désirer, pour que l'avènement tant espéré fût définitif. »

« ... Au quatrième acte, la scène de l'expérience est d'un effet inouï. On ne se serait jamais imaginé qu'il fût possible d'obtenir, avec la chimie, un pareil effet au théâtre, et de transformer ainsi en péripéties dramatiques, des émotions de laboratoire. Tous les mérites se trouvent là : c'est vrai, c'est humain, c'est actuel. Une pièce, qui prend ainsi dans les réalités de la science moderne ses effets les plus imprévus, les plus puissants ; et qui, en outre, pour faire rayonner autour des courageux inventeurs une gloire qu'on méconnaît trop, emploie l'éloquence de ses plus belles scènes ; cette pièce, prise au vif, dans ce que nous voyons autour de nous de plus noble et de plus vivant, est bien une belle et bonne comédie d'époque[1]. »

Dans la *Revue des Deux-Mondes* enfin, Émile Montégut s'associe à ces éloges. Certes il discute la nature de son émotion, il s'inquiète de voir le réalisme matériel et la mise en scène se substituer au pathétique psychologique, mais il ne peut méconnaître ni la nouveauté, ni la puissance, ni même la beauté de la scène. Et précisément parce que son jugement est celui d'un esprit ouvert à la fois et prudent, d'un classique sans parti-pris, qui sait aimer son temps et ne pas redouter l'avenir, il faut le citer tout entier :

« Le quatrième acte est la partie vraiment originale et neuve de la pièce. L'intérêt qu'il éveille n'est pas précisément obtenu par des moyens littéraires et poétiques. Sans doute plus d'un défenseur des saines traditions aura déclaré de très mauvais aloi l'émotion brutale qu'il a ressentie et je n'aurais pu dire qu'il a tort. Il est trop facile vraiment d'exciter l'émotion par de tels moyens. Et même est-ce le nom d'émotion qu'il faut donner à la sensation toute physique qu'éprouve le spectateur, ou bien celui d'ébranlement nerveux ? Cependant je n'ai pas le courage de blâmer la tentative de M. Augier, et je crois que le public pensera comme moi. Le public moderne, positif, affairé, besoigneux, semble avoir de lui-même la meilleure opinion ; il aime

1. *Patrie*, 8 mars 1859.

à se contempler sur la scène avec ses préoccupations, ses travaux, ses habitudes, son costume ; il aime à trouver au théâtre non seulement ses passions, mais jusqu'aux objets qui lui sont familiers, les outils, les instruments scientifiques, les machines. Dans cette salle du *Gymnase*, des centaines de jeunes gens pauvres et laborieux, étudiants en médecine, élèves en pharmacie, apprentis chimistes, jeunes mécaniciens, bondissent de joie, soyez-en sûrs, chaque soir, en voyant employées comme moyens d'émotion les occupations qui leur sont habituelles et les spectacles avec lesquels ils sont familiers. Il y a quelque chose de très légitime dans cette exigence, je n'en disconviens pas. Si le théâtre moderne a la prétention de nous intéresser, qu'il nous représente la vie dont nous vivons, les terreurs que nous subissons, les déboires que nous rencontrons. Sans doute le poète ferait mieux de ne représenter que notre vie morale, nos sentiments, nos pensées. Cependant, s'il est assez mal habile pour ne pas savoir saisir toutes ces parties impalpables de nous-mêmes; il semble qu'il nous offrira une sorte de compensation, s'il transporte sur la scène les incidents de notre vie journalière et matérielle, notre industrie et notre métier. Ainsi a sans doute pensé M. Augier lorsqu'il a placé son quatrième acte dans un laboratoire de chimie. Toutefois un scrupule me saisit ; il a ouvert une certaine voie, et Dieu sait maintenant où les imitateurs s'arrêteront. Verrons-nous fonctionner sur la scène des machines à vapeur pour plaire aux mécaniciens, et assisterons-nous à une séance de dissection pour plaire aux jeunes médecins? On pourrait aller loin en suivant cette route. Quoi qu'il en soit, la scène à laquelle nous faisons allusion est belle, bien que brutale, et elle nous a réellement émus, bien qu'elle s'adressât à la partie physique de notre être[1].

Ainsi parce qu'il a introduit au théâtre un personnage presque tout nouveau, et un réalisme de mise en scène jusqu'alors inconnu, *Un Beau Mariage* devrait rester comme une date dans notre histoire dramatique.

Malheureusement, et du point de vue au moins qui est le nôtre, les qualités que nous venons de signaler sont surtout des défauts. Car l'acte le plus pathétique du drame fait pour ainsi dire hors-d'œuvre et dans cet acte la scène essentielle ne se rapporte pas au sujet. Ou plutôt il y a deux piè-

1. *Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1859.

ces dans *Un Beau Mariage*. Il y a un drame de famille, et il y a un drame scientifique, n'ayant entre eux aucun rapport nécessaire et, au contraire, l'un gênant l'autre.

Au quatrième acte l'intérêt est si puissant, si inattendu, et pour ainsi dire si exclusif, que le reste n'existe plus. Ah! quand Pierre Chambaud balance son cylindre, nous nous soucions bien de la Palude, de Pingoley et même des dames Bernier! L'expérience est assez tragique en elle-même pour concentrer sur elle toute notre attention et toutes nos puissances d'émotion. Les trois actes qui la précèdent n'existent plus pour nous, et de celui qui suit nous nous passerions volontiers. Après la tragédie du quatrième acte, la berquinade du cinquième paraît un peu fade et terriblement inutile.

Songez à ce que deviendrait chez un dramaturge contemporain l'idée d'où est sorti le quatrième acte d'*Un Beau Mariage*. Il la débarrasserait de toute conception étrangère, la développerait pour elle-même, avec méthode et précision, la condenserait vraisemblablement en un acte et choisirait ce titre très simple : « *Une découverte scientifique* », ou encore « *Au laboratoire* ». Il se préoccuperait uniquement de bien situer l'action, de la préparer habilement et d'amener par un brusque revirement, ou après une lente gradation, un danger terrifiant qui se changerait en victoire merveilleuse ou en épouvantable catastrophe. Du quatrième acte d'Émile Augier, il ferait un petit drame pour le Grand-Guignol.

Et avec l'autre sujet d'*Un Beau Mariage*, un psychologue et un moraliste ferait une comédie sociale pour la Comédie-Française.

C. — La question du beau mariage.

Car dans l'œuvre d'Émile Augier il y a un autre sujet, qui devait être semble-t-il le sujet principal, et qui en tout cas nous intéresse, nous plus particulièrement. C'est

le sujet promis par le titre même : *Un Beau Mariage*, et qui peut se résumer ainsi. Un homme pauvre, même éminent, peut-il épouser une femme riche ? En dépit de quelque incertitude et dispersion de l'intérêt, *Un Beau Mariage* ne laisse pas de se rattacher étroitement aux œuvres antérieures d'Émile Augier. Celui-ci poursuit son enquête sur les conditions nécessaires au bonheur familial. Après avoir exclu de la famille les ennemis de l'extérieur, il a combattu chez la femme l'esprit romanesque et la passion du luxe ; chez l'homme le besoin de bien-être, la timidité devant les difficultés de l'existence, le manque de confiance en l'amour. Il cherche maintenant quelles difficultés, quels malentendus, quelles catastrophes même peut entraîner la disproportion de fortune entre les époux.

La question est de celles qui, en se renouvelant sans cesse, restent toujours d'actualité. Sous l'ancien régime on mettait aux prises des castes différentes, le mari bourgeois et la femme noble, Georges Dandin et M[lle] de Sotenville. Au XIXe siècle, le conflit reste possible et l'on peut opposer le simple *Maître de forges* à l'altière Claire de Beaulieu. Mais la bourgeoisie étant, malgré la Révolution, demeurée une caste aussi fermée, en tout cas aussi ombrageuse, exclusive et méprisante que l'ancienne aristocratie, ce sont les hommes du peuple que l'on met plus volontiers aux prises avec les riches héritières du commerce, de l'industrie, ou de la banque.

Donc, que peut être un mariage entre un plébéien pauvre et une bourgeoise riche, voilà ce que se demandent maintenant Émile Augier et Foussier. Scribe avait fait entrevoir les conséquences possibles d'*un Mariage d'argent*, mais il s'en était tenu à des indications rapides et comme à un calcul des probabilités. Ainsi, nos auteurs ne doivent rien à leurs devanciers.

Leur thèse, nous l'avons vu, est fort simple et fort nette : Un homme n'a pas le droit de faire un beau mariage, car un mari ne doit pas être l'obligé de sa femme. Il ne le peut pas, même si sa supériorité intellectuelle rétablit en sa

faveur l'équilibre rompu par la disproportion des fortunes.

Si absolue qu'elle soit, on ne peut qu'approuver cette thèse. Il doit y avoir et il y a sans doute des exceptions : quelques jeunes femmes peuvent être assez intelligentes pour incliner leur richesse devant le talent d'un homme sans fortune, et s'estimer trop heureuses d'aider à la production d'œuvres grandes ou utiles. Mais d'abord, elles seront extrêmement rares, et puis si elles ne sont pas seules au monde, leur famille partagera-t-elle leur estime pour leur mari, et ne fera-t-elle pas payer cher au « jeune homme pauvre » son entrée dans le monde ?

La règle subsiste donc telle que l'ont posée Augier et son collaborateur. Maintenant leur thèse pouvait-elle s'accommoder d'une forme dramatique ? Sans doute : opposer ces deux forces sociales que sont l'intelligence et l'argent, faire se rencontrer, se heurter la pauvreté géniale et la richesse frivole, c'était évidemment une belle idée de théâtre. Vigny l'avait développée déjà dans *Chatterton*. En restreignant, en précisant le sujet, en y apportant moins d'éloquence et de lyrisme, mais plus d'observation, Augier pouvait faire un drame plus vrai, plus simple et plus accessible à la foule. Ce fut peut-être son ambition ; malheureusement il ne la réalisa qu'à moitié.

D'abord, pour un homme intelligent, Chambaud fait un bien sot mariage. Clémentine est trop sceptique à l'égard de l'amour, trop indifférente envers le mari possible, trop indépendante d'allures et de goûts trop frivoles pour ne pas inquiéter un honnête homme. J'entends bien que Pierre est amoureux et que, tout amoureux est un peu sot. Mais s'il peut s'aveugler sur les défauts de Clémentine, comment ne juge-t-il pas inacceptables les conditions que lui impose Mme Bernier? Celle-ci n'entend-elle pas, comme jadis Poirier, garder sa fille et son gendre chez elle et même ne leur accorder qu'une pension ? Sans doute, en réclamant une dot, Pierre paraîtrait faire un mariage d'argent. Mais comment ne voit-il pas qu'il se place de lui-même dans une position humiliée et qu'à défaut de l'autorité, il n'aura pas

même l'indépendance? Comment surtout ne se pose-t-il pas en savant et ne réclame-t-il pas, avant le mariage, la seule faveur qu'on ne puisse lui refuser, la liberté du travail? Sa soumission aveugle ou son imprévoyance paraît invraisemblable.

Pourtant rappelons-nous le conseil de Sarcey : il faut ne pas chicaner un auteur sur son point de départ, mais lui accorder tous les postulats, lui faire toutes les concessions désirables. Nous passons donc condamnation sur toutes les naïvetés ou les imprudences de Pierre Chambaud fiancé, et nous reconnaissons que l'amour fait conclure chaque jour des mariages beaucoup plus sots encore. Aussi bien ce qui nous intéresse, c'est avant tout les conséquences mêmes de ce mariage.

Ces conséquences, nous les avons indiquées déjà. Nous avons dit quels malentendus séparent Pierre et sa femme, quels froissements en résultent pour tous deux, quel rôle humilié remplit celui qui devrait être le chef, quel mépris inconscient il inspire de ce fait à Clémentine, de quels liens on paralyse son activité, de quelle impuissance on frappe son talent, de quelles insolences on humilie sa fierté, de quels soupçons injurieux on salit son honneur. Pierre dès lors devient intéressant et sympathique. Nous souffrons de ses déceptions, nous suivons ses efforts pour se redresser et se délivrer, nous applaudissons à son généreux départ.

Et cependant nous sentons confusément que le drame est incomplet, timide et monotone. C'est qu'il est trop étroitement resserré entre les quatre murs d'un salon; sans doute, les caprices de Clémentine. Les grossièretés de La Palude, les impertinences de Pingoley, les maladresses de Mme Bernier sont pour Pierre Chambaud l'occasion de perpétuelles souffrances. Mais il souffre ailleurs que chez lui; dans le monde encore, il rencontre la même indifférence et le même mépris. Il s'en plaint à sa belle-mère et celle-ci, en voulant excuser ses amis, justifie les protestations de Pierre :

PIERRE

Les manières de M. La Palude avec moi n'ont pas d'âge ; elles sont à peu près celles de tous vos amis, et je suis fâché que vous ne vous en aperceviez pas.

Mme BERNIER

Mais, mon cher enfant, j'ai autant de souci de votre dignité que vous-même et si quelqu'un vous a manqué...

PIERRE

Non, madame, malheureusement, personne ne m'a manqué. Ce sont des nuances de dédain d'autant plus irritantes qu'elles sont négatives et que je suis même ridicule à m'en plaindre. Ici, quand vous recevez, dans le monde où vous me conduisez, partout on me montre, à cause de vous, une politesse de seconde main, au fond de laquelle je sens parfaitement qu'on me tient pour non avenu.

Mme BERNIER

L'accueil dont vous vous plaignez est tout naturel ; vous entrez dans un monde qui ne vous connaît pas et auprès duquel votre seule recommandation jusqu'à ce point est votre alliance avec nous.

PIERRE

Il y a autre chose... et vous m'entendez bien.

Mme BERNIER

Ne fallait-il pas vous attendre à rencontrer beaucoup d'envie et un peu de réserve? Votre avènement est trop récent pour être déjà à l'état de fait accompli. On se tient sur la défensive ; on vous attend, et c'est tout simple. Parce que vous étiez pauvre hier, êtes-vous en droit d'exiger qu'on se jette à votre tête aujourd'hui. Car votre prétention n'a pas d'autre fondement, remarquez-le bien. Laissez faire au temps mon cher Pierre et ne brouillez pas les cartes... »

(II, 6.)

Voilà qui est précis. Mais si Augier avait mis en action, tout ce qu'il nous rapporte dans cet entretien, la scène n'eût-elle pas été plus vivante, plus dramatique? Rien de plus

facile que de nous représenter une de ces soirées, comme il y a dans *les Lionnes Pauvres*, *les Effrontés* et *le Fils de Giboyer*. Alors, Pierre n'était plus aux prises seulement avec deux femmes et deux fantoches, mais avec « le monde » ; nous voyions la curiosité blessante de tous, l'accueil condescendant des vieilles dames scandalisées, la poignée de main rapide, le sourire menteur des jeunes gens jaloux, nous entendions leurs propos railleurs et dépités, nous assistions peut-être à leurs petits complots pour déconsidérer ou décourager l'intrus, nous avions sous les yeux Pierre gêné, froissé, commettant quelque maladresse, repris par sa femme ou sa belle-mère, exaspéré enfin, revendiquant pour la pauvreté honnête et le travail intelligent le droit au respect et, sur un dernier outrage, provoquant un scandale.

C'était donner à la pièce non seulement plus de mouvement et de force, mais aussi une tout autre portée. Le malentendu n'était plus celui de quelques individus, mais de deux classes hostiles ; le drame au lieu d'être exclusivement familial, devenait un drame social, et nous goûtions mieux l'ironie amère, et l'âpre enseignement de ce titre : *Un Beau Mariage*.

Du même coup, Pierre grandissait à nos yeux. Car il n'y a pas à s'y tromper : si douloureuses que soient ses déceptions, et si légitime son indignation, il nous arrive de le trouver à la fois trop susceptible et trop timide. Trop susceptible par exemple, quand il se froisse de ce qui n'est au fond qu'une attention de sa femme. Eh ! quoi, il accepte de se rendre à un bal costumé, et quand Clémentine lui fait apporter un superbe costume François Ier, il s'emporte, crie à la mascarade et s'indigne comme d'un outrage. Pour une fois au moins, ses protestations sont intempestives.

Il est trop timide, par contre, quand aux conceptions saugrenues de sa belle mère sur le travail scientifique, il n'oppose pas énergiquement son bel idéal de savant. Il s'y risque bien un jour, mais après des mois de mariage et d'inactivité. C'est trop tard. Il a laissé croire qu'il n'était,

lui aussi, qu'un savant amateur, un La Palude moins ridicule ; aux yeux de Mme Bernier, il ne peut plus relever le prestige de la science ni le sien propre.

Ses susceptibilités déplacées, sa faiblesse de caractère gâtent l'idée que nous faisions de lui. Il nous faut arriver au quatrième acte pour trouver en lui un héros. Mais nous avons dit comment ce quatrième acte est trop intéressant en lui-même, pour ne pas effacer les trois premiers. Le drame scientifique qui se joue nous fait oublier le conflit conjugal et social qui était le vrai sujet de la pièce. Et quand, au cinquième acte, nous revenons à la fameuse question de l'argent dans le mariage, un dénouement romanesque vient, sinon démentir, du moins affaiblir les virils enseignements des premiers actes et laisser le problème sans solution. Le drame perd ainsi sa valeur morale comme sa portée sociale ; le spectateur n'emporte le souvenir que d'une mise en scène curieuse, et d'un geste héroïque.

Enfin, parce qu'il a du génie, Pierre Chambaud est un personnage exceptionnel et, dans la mesure où il dépasse l'humanité moyenne, le drame perd encore de sa portée sociale. Grâce à une découverte merveilleuse, il oblige sa famille au repentir et à l'admiration. Voilà qui est parfait. Mais ces triomphes ne sont pas à la portée de tout le monde ; et qu'arriverait-il par exemple d'un simple honnête homme, très intelligent, très travailleur et très bon, coupable d'avoir, par amour, épousé une femme beaucoup plus riche que lui ? Sa valeur n'ayant rien de prodigieux, et sa vertu rien d'héroïque, serait-il condamné pour toujours à l'asservissement et aux humiliations ? ou la dignité de son caractère, la fermeté de sa volonté ne finiraient-elles pas par s'imposer à l'injustice de sa famille comme à la frivolité du monde ? Ainsi posé, le problème moral et social ne laissait pas d'être intéressant. — Oui, mais si l'on ne fait pas de Pierre un homme de génie, adieu la grande scène du quatrième acte. Or cette scène c'est le point culminant de la pièce, c'est pour elle qu'elle a été écrite tout entière. Voilà précisément le malheur. Écrit pour une scène, le drame manque

d'équilibre, d'unité et de clarté. Au *Beau Mariage* se substitue une *Belle Expérience*, et nous ne savons plus si les auteurs ont voulu glorifier la science ou rappeler aux hommes que les « femmes ont seules le droit de faire de beaux mariages. »

∴

Mais ces défauts d'une œuvre singulière marquent, semble-t-il, une évolution dans la pensée et le talent d'Émile Augier. Il ne renonce pas encore aux drames de famille, et nous avons dit comment *la Jeunesse* et *Un Beau Mariage* se rattachent à ce code de morale auquel il songe depuis *l'Aventurière*. Mais des préoccupations nouvelles se font jour dans son esprit; s'il enferme encore ses pièces dans le cadre parfois trop étroit du foyer domestique, sa pensée franchit les murs de la demeure familiale et part à la découverte de domaines plus vastes et moins connus. Le moraliste tourne au sociologue et au polémiste politique. Que la politique l'attire, nous en avons pour preuves dans *la Jeunesse* l'apologie de la Révolution par Hubert (II, 5); que le démocrate devienne chez lui plus combattif nous le voyons, dans *Un Beau Mariage*, par les traits dont il crible le baron de la Palude. Dans ces deux œuvres enfin, ne trouve-t-on pas plus d'une indication que développera plus tard *le Fils de Giboyer?* Philippe Huguet signale déjà les méfaits de l'instruction trop répandue et les mensongères promesses de la science diplômée. *Un Beau Mariage* même, avec une intrigue moins romanesque, c'eût été déjà le peuple intelligent et pauvre devant les aristocrates riches et imbéciles.

Quoi qu'il en soit, après *Un Beau Mariage* et pour dix-sept ans du moins, Augier renonce aux sujets de pure morale familiale. Avec *les Effrontés* (1861), *le Fils de Giboyer* (1862), *la Contagion* (1866), *Lions et Renards* (1869), il n'aborde plus que la politique ou les questions sociales proprement dites. *Jean de Thommeray* (1872) est une pièce

patriotique. Seule *Madame Caverlet* (1876) nous ramène aux drames de famille.

La chronologie nous autoriserait donc à changer de sujet et à étudier maintenant le créateur de *Giboyer*. Mais la logique exige peut-être qu'on série les questions, et puisque aussi bien, après dix-sept ans d'intervalle, Augier revient à la morale du mariage, il importe de marquer s'il est resté fidèle à lui-même, ou si, comme on l'a prétendu, ses idées ont évolué au point de se transformer.

Pour cela, il importe d'abord de préciser, en les résumant, les lois de morale familiale défendues par Augier de 1848 à 1859. A cette intention, nous ne nous contenterons pas de rappeler ce que nous avons dit de *l'Aventurière*, de *Gabrielle*, du *Mariage d'Olympe*, des *Lionnes Pauvres*, de la *Jeunesse* et d'*Un Beau Mariage*. Nous mettrons en lumière certains détails jusqu'ici demeurés dans l'ombre et même nous demanderons à d'autres pièces, au *Gendre de M. Poirier*, par exemple, un complément d'informations. Car si le *Gendre de M. Poirier* se rapporte surtout à la lutte des classes, encore achève-t-il de nous renseigner sur l'idéal familial d'Émile Augier.

IV

LA MORALE FAMILIALE D'AUGIER AVANT « MADAME CAVERLET » (1876) ET « LES FOURCHAMBAULT » (1878)

Car il a un idéal, et c'est un idéal positif. Il ne se contente pas d'attaquer les ennemis de la famille, de combattre les erreurs et les préjugés, en un mot de faire œuvre négative. Il a eu sous les yeux un modèle de vie domestique ; c'est vers lui qu'il reporte constamment sa pensée pour le proposer ensuite à notre imitation.

D'abord, Augier ne voit pas dans le bonheur des époux la fin unique, ni même la fin essentielle du mariage. Non pas qu'il se désintéresse de ce bonheur ; il y attache tant d'importance, au contraire, qu'il n'a cessé de signaler les fautes qui peuvent le compromettre et les vertus qui doivent l'assurer. Il fait même du bonheur une condition de la vertu. Mais, pour lui, le mariage impose avant tout des devoirs, et ces devoirs ont pour fin l'éducation et le bonheur de l'enfant.

Par exemple, c'est l'honneur de ses enfants qui, entre autres raisons, interdit à une femme les imprudences, les mensonges ou les scandales irréparables des amours irrégulières :

> J'avais tout oublié, dit Gabrielle, ma fille me rappelle,
> Que je dois respecter son père, au moins pour elle.

et quand Stéphane proteste :

Un enfant fera-t-il crouler tout mon bonheur?

elle affirme avec plus d'énergie :

Je ne souillerai pas l'héritage d'honneur
Que ma mère a transmis à toute sa famille,
Et que je dois transmettre à mon tour à ma fille.
Quand son père travaille et consume ses jours
A lui faire un destin paisible dans son cours,
Moi, femme, je ne puis à la moisson plus ample,
Je ne puis apporter pour ma part que l'exemple ;
Mais je l'apporterai quoi qu'il coûte à mon cœur,
Et de ce grand combat il sortira vainqueur,
Pour qu'à sa mère un jour ma fille se soutienne,
Comme je me soutiens maintenant à la mienne.

(*Gabrielle*, II, 8.)

Sur ce point, l'indulgente Mme Huget se montre elle-même intransigeante. Écoutez-la sermonner sa fille qu'elle croit sensible aux déclarations de Mamignon. Ah! elle ne prend pas la défense de son gendre; mais comme elle invoque, par contre, l'honneur des enfants!

Je le savais bien, moi,
Que cet agriculteur n'était pas fait pour toi,
Que tu ne l'aimes plus, je le comprends du reste !
Mais fût-il cent fois plus pesant, plus indigeste,
Je te dirais encor comme je te le dis:
Songe que son honneur est celui de tes fils.
Courage, mon enfant: notre rôle est immense,
Où le bonheur finit, notre vertu commence.

(*La Jeunesse*, III, 1.)

Les mêmes obligations d'ailleurs s'imposent au père. Sans doute, le monde est généralement moins sévère à l'adultère du mari, et notre poète lui-même confie surtout à la mère la garde de l'honneur familial. Dans *les Lionnes Pauvres* cependant, il marque qu'en trahissant Thérèse, Léon Lecarnier a manqué également à son fils. Ce qu'il lui reproche, il est vrai, c'est surtout d'avoir dilapidé pour une femme le patrimoine de l'enfant; mais, et d'un mot au moins, il indique que le mari adultère oublie envers son fils ce devoir essentiel qu'est celui de l'exemple. « Mon

fils! dit Thérèse, oh! je l'emmène! qu'il ose me le disputer... mon fils! le bel exemple à lui laisser sous les yeux[1]! »

Dans *l'Aventurière* même, Fabrice avoue que, pour avoir trop vécu, il manque de l'honorabilité et de l'autorité nécessaires à tout père de famille[2].

Il faut le reconnaître pourtant, dans le père, Émile Augier voit surtout l'homme de labeur dont les efforts constants assurent le bien-être de la famille. L'activité incessante, généreuse et joyeuse, voilà le grand mérite qu'il se plaît à signaler chez Julien Chabrière. Le mari de Gabrielle a droit à l'estime, à l'affection et à la reconnaissance des siens dans la mesure même où il se dépense pour eux. Or, une fois admis que le mari a lui aussi des obligations d'honneur et que dans sa femme il doit respecter la mère de ses enfants, n'est-ce pas une loi naturelle et une nécessité sociale que le labeur du père subvienne aux besoins de sa famille? Augier a donc eu raison d'insister, et de fonder sur le travail la dignité maritale et l'autorité paternelle. A la femme ensuite d'administrer par une industrieuse économie la fortune acquise ou accrue par l'autre époux.

Et si ces devoirs d'absolue fidélité et de dévouement laborieux sont parfois austères, la vue ou la pensée de l'enfant suffirait à les faire accepter avec joie. Voyez par exemple comment Julien s'exalte devant sa petite Camille et comment cet honnête bourgeois devient poète à sa manière... qui n'est pas si mauvaise. L'enfant demande à propos de sa mère :

> Pourquoi faire lit-elle après qu'elle sait lire ?

et lui de répondre :

> Ma foi, je serais bien en peine de le dire,
> Car elle a constamment ouvert devant les yeux

1. *Les Lionnes Pauvres*, II, 8.
2. *L'Aventurière*, II, 6.

Le livre le plus pur et le plus gracieux
Que poète ait jamais tiré de merveille...
Un enfant rose et blanc qui grandit autour d'elle !
— Tu ne me comprends pas, mais cela m'est égal... etc.

(*Gabrielle*, I. 3.)

Qui ne se rappelle aussi les vers que nous avons cités déjà et qui à la poésie de la passion opposent la poésie du devoir :

Voilà certes une belle et vive poésie.
J'en sais une pourtant plus saine et mieux choisie,
Dont plus solidement un cœur d'homme est rempli :
C'est le contentement du devoir accompli,
C'est le travail aride et la nuit studieuse *etc*...

(*Gabrielle*, V. 5.)

Oui, les enfants sont les grands consolateurs. Leur sourire aide à supporter la peine, à remplir les tâches les plus ingrates ; leur innocence même est purificatrice et facilite les conversions :

Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître
Innocent et joyeux,

dit Victor Hugo. Augier ne pense pas autrement, et quand son Fabrice rentre au logis paternel après bien des expériences diverses il n'aspire plus qu'à la douceur de chérir ses petits neveux, et la consolation suprême qu'il offre à son père désabusé c'est l'amour de ses petits enfants :

Que de petits enfants notre maison fourmille...
Mon père, nous serons les vieux de la famille.

(*L'Aventurière*, V. 7.)

A plus forte raison, les parents trouvent-ile en ces petits êtres leur vraie raison de vivre, et le seul bonheur qui ne trompe pas.

Voilà la dignité de la vie et son but !
Tout le reste n'est rien que prélude et début ;
Nous n'existons vraiment que par ces petits êtres
Qui dans tout notre cœur s'établissent en maîtres,
Qui prennent notre vie et ne s'en doutent pas,
Et n'ont qu'à vivre heureux pour n'être point ingrats.
(*Gabrielle*, V, 5.)

Dès lors, le mariage doit se faire en vue des enfants. C'est-à-dire que dans une jeune fille, le jeune homme doit chercher à distinguer non seulement quelle épouse, mais quelle mère, quelle éducatrice elle sera :

Nous autres, soyons des pères — c'est-à-dire
Mettons dans nos maisons, comme un chaste sourire,
Une compagne pure en tout et d'un tel prix
Qu'il soit bon d'en tirer les enfants de nos fils,
Certains que d'une femme angélique et fidèle,
Il ne peut rien sortir que de noble comme elle !
(*Gabrielle*, V, 5,)

Se tromper dans son choix, ce n'est pas seulement compromettre son propre bonheur, c'est ruiner à l'avance l'avenir des enfants. Quelle mère ferait par exemple une Séraphine Pommeau ! et quelle angoisse encore saisit Henri de Puygiron, quand Olympe parle de maternité possible :

« ... Une fille de vous ? elle n'aurait qu'à vous ressembler [1]... »

Ainsi considéré, le mariage cesse d'être une affaire, et même un coup de passion. Il devient une chose grave, un engagement contracté par les époux envers leurs enfants, une fonction sociale et quasi religieuse.

Mais leurs devoirs mêmes assurent aux parents des droits auxquels il ne leur appartient pas de renoncer. Leur tendresse peut être souriante, aimable, indulgente ; elle ne doit jamais dégénérer en faiblesse. Pour plaire aux petits, ils peuvent redevenir petits ; leur humilité volontaire ne doit jamais être une humiliation, et autant qu'à l'affection ils

1. *Le Mariage d'Olympe*, II, 5.

ont droit au respect de leurs enfants. Si des mœurs nouvelles prétendent instituer entre le père et le fils je ne sais quelle amitié, je ne sais quelle camaraderie de mauvais goût, Augier défendra très énergiquement les droits de l'autorité paternelle[1].

Car ce libéral est pour l'autorité, et ce socialiste n'est pas précisément un féministe. Non pas qu'il condamne la femme aux asservissements, aux infériorités d'un autre âge. Mais luttant à la fois contre les chimères romantiques et la fâcheuse tradition gauloise, il se constitue au théâtre le défenseur de ce personnage traditionnellement ridicule, le mari. Des bourgeois que trompent ou méconnaissent des femmes sans esprit ou sans cœur, il fait de vrais héros : il y a dans Julien Chabrière une dignité, une éloquence, une générosité qui imposent (*Gabrielle*); et je ne sais quelle grandeur dans la souffrance donne un caractère tragique à ce vieux Pommeau qui pourrait être si facilement ridicule (*les Lionnes Pauvres*).

Sans atteindre à ces hauteurs, et quoi qu'en dise sa belle-mère, Hubert n'est pas non plus un mari de comédie. Il impose à tout le monde : Mme Huguet le redoute, quoi qu'elle en ait ; pour échapper à l'autorité de ses conseils, Philippe doit affecter une désinvolture cynique ; quant à la petite cousine Cyprienne, elle l'admire d'enthousiasme :

> Quel cœur intact et chaud !
> Quel bon sens généreux! quel esprit droit et haut !
> Quel tranquille dédain, sans faste et sans grimace,
> De tout ce que la foule, en se baissant, ramasse.
>
> (*La Jeunesse*, II, 1.)

Que dire des sentiments de sa femme? Non seulement, elle l'aime, l'estime et l'admire. Mais elle s'étonne que l'on puisse en douter et, pour peu qu'on insiste, son étonnement devient de l'indignation :

1. Cf. *La Jeunesse*, III, 10.

Il me semble inutile
De faire aucun plaisir à ce vieil imbécile (*Mamignon.*)
Je le trouve plaisant, ce galant très peu vert,
D'oser ne pas me croire amoureuse d'Hubert :
De se le figurer ainsi qu'un pauvre sire
A qui le ridicule irait comme de cire !
Je ne veux pas l'aider dans cette opinion.

Mme HUGUET

Au jugement d'un sot tu fais attention?

MATHILDE

Je n'admets pas qu'un homme au monde par ma faute
Ne tienne pas Hubert en estime très haute ;
N'est-ce pas être mal fidèle à son mari
De faire bon visage à quiconque en a ri.

(*La Jeunesse,* III, 1.)

Ainsi, dans l'amour de sa femme pour son mari, il doit entrer du respect et même de l'admiration.

Mais le mari doit imposer son autorité par sa seule supériorité, et pour que cette supériorité soit entière, absolue, le mari ne doit rien devoir à sa femme. Fût-il un grand savant, fût-il un héros, il ne doit pas vivre de l'argent de sa femme. Car s'il devient son obligé, le moyen de demeurer « le chef de la famille » ? C'est ce que n'a pas compris Pierre Chambaud en contractant « un beau mariage ». Il a épousé une femme riche, il ne s'appartient plus : il appartient « à la fortune de sa femme » [1]. Ainsi, l'égalité des conditions, l'égalité des fortunes devient pour les époux une condition de bonheur, et pour le mari une question de dignité.

Est-ce à dire que les rapports entre époux doivent être des rapports hiérarchiques faits, d'une part, de soumission respectueuse, d'autre part d'autorité protectrice ! Augier n'a garde de le penser et s'il refuse de transformer le mari en éternel soupirant, et de voir dans l'amour l'unique ni même la grande affaire de la vie, encore ne méconnaît-il pas sa nécessité dans la vie conjugale. Loin de là, il ne

1. *Un Beau Mariage*, III, 7.

voit au mariage d'autre assise solide que l'amour, et pour ceux qui, par peur de l'amour, font du mariage une affaire, nous savons jusqu'où va son mépris [1].

Mais, chez lui, il y a plus que la foi en l'amour, il y a une connaissance, sinon profonde, du moins exacte du cœur féminin. Il sait que les femmes ont besoin de tendresse ; aussi exige-t-il des maris autre chose que cette fidélité correcte qui n'est qu'une forme de l'honnêteté, et qu'on s'impose comme un devoir ; il leur demande la fidélité joyeuse d'un amour toujours jeune. Écoutez cette déclaration, fière à la fois et passionnée, d'Antoinette au marquis de Presle :

ANTOINETTE

«... Il me semble qu'on peut cesser d'aimer son amant, mais non pas d'aimer son mari.

GASTON

A la bonne heure, vous n'êtes pas romanesque.

ANTOINETTE

Je le suis à ma manière : j'ai là-dessus des idées qui ne sont peut-être plus de mode, mais qui sont enracinées en moi comme toutes les impressions d'enfance ; quand j'étais petite fille, je ne comprenais pas que mon père et ma mère ne fussent pas parents ; et le mariage m'est resté dans l'esprit comme la plus tendre et la plus étroite des parentés. L'amour pour un autre homme que pour mon mari, pour un étranger, me paraît un sentiment contre nature.

GASTON

Voilà des idées de matrone romaine, ma chère Antoinette ; conservez-les toujours pour mon honneur et mon bonheur.

ANTOINETTE

Prenez garde ! il y a le revers de la médaille ! Je suis jalouse, je vous en avertis. Comme il n'y a pour moi qu'un homme au monde, il me faut toute son affection. Le jour où je découvrirais qu'il porte ailleurs son affection, je ne ferais ni plainte, ni

1. *La Jeunesse*, passim.

reproche, mais le lien serait rompu ; mon mari redeviendrait tout à coup un étranger pour moi... Je me croirais veuve. »

(*Le Gendre de M. Poirier*, III, 1.)

Ce n'est pas assez même qu'un mari aime sa femme, lui soit scrupuleusement fidèle, et consume pour elle ses jours et ses nuits dans un travail ingrat. Les besoins matériels ne sont pas pour une femme les plus impérieux, son cœur a des exigences que ne satisfait pas toujours l'amour austère d'un homme de devoir, et plus qu'une association d'intérêts, plus qu'une réciproque fidélité, le mariage doit être une tendre communauté de sentiments. Pour ne l'avoir pas compris, Julien Chabrière est en partie responsable des fautes où Gabrielle a failli sombrer. Après l'inévitable révolte de son amour trahi et de son orgueil blessé, il avoue simplement ses torts :

Dans ton égarement d'un jour, je me demande
Lequel de nous, pauvre âme, eut la part la plus grande,
Lequel doit s'accuser, toi qui m'as oublié
Ou bien sur mon trésor moi qui n'ai pas veillé ;
Moi qui dans mon travail absorbé sans relâche,
M'imaginant ainsi remplir toute ma tâche,
Sans m'en apercevoir ai perdu jour par jour
Les soins et le respect, ces gardiens de l'amour,
Et qui suis devenu dans ma lutte obstinée
Un autre homme que l'homme à qui tu t'es donnée...

(*Gabrielle*, V. 8.)

Donc, l'amour doit rester jeune aux cœurs des époux ; associé au respect, il est leur plus sûr garant de bonheur, comme il sera pour leurs enfants le plus bel exemple et la plus séduisante leçon. Les années pourront venir, les épreuves aussi, l'homme et la femme qui, non contents de s'aimer par devoir, auront fait tout leur devoir par amour, cet homme et cette femme goûteront la joie des légitimes fiertés, et la douceur fortifiante des tendresses agrandies par l'estime. Leur vieillesse aura la sérénité de la grandeur simple, et, de leur vivant, déjà ils seront les aïeux qu'on vénère.

« Comme c'est beau, dit Henri de Puygiron, en parlant de son oncle et sa tante, comme c'est beau ces deux existences qui se sont appartenues tout entières l'une à l'autre ! Ces deux vieillesses sans tache, ces deux cœurs qui ont traversé la vie ensemble, et dans lesquels la vie n'a déposé qu'une vénération mutuelle ! Le chef et la sainte de la famille. »

(*Le Mariage d'Olympe*, II, 1.)

*
* *

Quel dommage après cela qu'Émile Augier soit si peu sévère aux fredaines des jeunes gens ! Eh quoi ! Il veut que le mari soit le chef de la famille ; il sait quels devoirs impose ce titre et il ne songe pas que ces devoirs commencent bien avant le mariage. Il défend les droits du mari, il restaure son prestige, il le hausse même jusqu'à en faire un héros, et il lui permet d'être d'abord un homme qui s'amuse ; il demande pour lui le respect de ses fils et il n'exige pas qu'il se respecte lui-même ; il lui souhaite pour compagne une sainte, et il ne lui apprend pas à devenir digne d'elle ! Croit-il donc que le plaisir soit une préparation au mariage, et qu'on puisse aimer une Taffetas sans dommage pour la comtesse de Puygiron ?

Jeunes gens qui rêvez aux compagnes futures,
Gardez que rien en vous jamais les déshonore

dira de nos jours un jeune poète ? Pourquoi Émile Augier ne s'est-il pas élevé jusqu'à cette hauteur ? Hélas ! nous retrouvons ici la fâcheuse tradition gauloise qui veut que jeunesse se passe et juge ridicule la chasteté virile. Peut-être aussi sa réputation de bon vivant gênait-elle Augier, et ne s'est-il pas cru l'autorité nécessaire au moraliste intransigeant ?

Cependant, et cette réserve faite, la morale d'Émile Augier n'est pas seulement, comme on l'a trop répété, la morale du bon sens, ou la morale étroite, conventionnelle, injuste d'un bourgeois égoïste et borné. S'il poursuit de

ses railleries les chimères romanesques, il ne réduit pas l'épouse au rôle de ménagère et proclame son droit à l'amour ; s'il abat ou chasse impitoyablement les aventurières de toute espèce, il n'est pas sans pitié pour les passions sincères et désintéressées ; s'il recommande la simplicité de vie, ce n'est pas pour mépriser les légitimes ambitions de la jeunesse, mais bien pour la détourner des préoccupations matérielles et lui faire préférer l'amour à la richesse ; s'il est le poète du devoir, l'amour est pour lui le premier des devoirs qui incombent aux époux, et cet amour il le veut jeune, généreux, enthousiaste ; s'il défend le mari, ce n'est pas seulement au nom de la morale, mais au nom de la vraie poésie. En un mot, l'auteur de *Gabrielle* est aussi celui de *la Jeunesse*. Le créateur de Julien Chabrière est auss celui du Marquis de Puygiron et d'Antoinette Poirier. Plus raisonnable, plus grave que celle des romantiques, si morale familiale est plus élevée, plus délicate, plus généreuse que celle de Molière. Celui-ci n'avait guère parlé qu'au nom du bon sens et de la bonne nature ; Augier a parlé souvent au nom d'un idéal supérieur. Et tandis que Molière nous a montré surtout les mariages qu'il ne faut pas faire, Augier a peint avec complaisance de ces ménages assortis dont le bonheur est fait de simplicité courageuse et de vertu souriante... Polémiste impitoyable à la poursuite du vice, il s'est révélé, surtout en prose, poète délicieux pour célébrer le bonheur des familles honnêtes.

Ce n'était ni une banalité, ni un mince mérite vers 1860. Scribe n'avait guère songé jadis à chanter la poésie du devoir, et les contemporains d'Augier qui jouaient parfois aux moralistes apportaient plus de verve à fouailler le vice ou à caricaturer la sottise, que de conviction à peindre et défendre la vertu. Allez donc demander un idéal de vie, par exemple, à Théodore Barrière ! Lui-même, Alexandre Dumas fils, en dépit de ses intentions et de ses protestations, passait pour s'intéresser davantage à la peinture des mauvaises mœurs qu'à la défense des bonnes. Quant à ceux

qui voulaient restaurer le théâtre honnête, ils avaient souvent plus de bonne volonté que de talent, et, raillées par les romantiques, les « moralités » de Ponsart n'étaient guère plus prisées d'Émile Montégut.

Restait Émile Augier. De fait, il fut le seul qui possédât à la fois la conviction, le talent et l'autorité nécessaires pour faire entendre les vérités indispensables. Quelle fut l'efficacité de son entreprise, il est bien difficile, sinon impossible, de le préciser. Il semble cependant qu'il ait aidé à la disparition de quelques préjugés touchant des courtisanes et l'adultère. Mais son œuvre fût-elle demeurée vaine, il importait de rappeler son effort pour défendre et sauver la famille française. Opportunes vers 1860, ses leçons le sont beaucoup plus encore, aujourd'hui que publicistes, romanciers et dramaturges travaillent à relâcher les liens du mariage, à ruiner l'autorité maritale et paternelle, à émanciper les jeunes filles elles-mêmes, appelées comme leurs frères aux joies de l'union libre et du simple plaisir.

Mais n'y a-t-il pas eu évolution dans la pensée d'Émile Augier? L'auteur de *Gabrielle*, du *Mariage d'Olympe*, des *Lionnes Pauvres* est aussi celui de *Madame Caverlet* (1876) et des *Fourchambault* (1878). Or *Madame Caverlet* réclame l'introduction du divorce dans le Code civil, et, pour certains critiques, *les Fourchambault* ne sont rien de moins que la glorification du fils naturel. Les lauriers de Dumas fils troublaient-ils le sommeil d'Augier et le rigoureux moraliste d'autrefois aurait-il voulu, lui aussi, donner dans cette douceur et cette mansuétude qui pourtant n'étaient pas encore d'importation russe?

C'est ce qu'il nous reste maintenant à examiner.

V. — AUGIER ET LE DIVORCE

MADAME CAVERLET (1876)

I. — Madame Caverlet pièce à thèse.

A. — C'est une pièce en fâveur du divorce.

Que *Madame Caverlet* soit une pièce à thèse en faveur du divorce, voilà d'abord ce qui paraît indiscutable. Certains journaux ont bien affecté d'y voir seulement une œuvre dramatique sans prétentions ni portée. « On a envisagé la pièce du Vaudeville, dit par exemple *le Constitutionnel*, comme une théorie en faveur du divorce... Rien dans la pièce ne justifie le point de vue. Le divorce sert à l'action ; c'est un moyen, rien de plus[1]. » Mais c'est s'aveugler volontairement et nier l'évidence. Sans doute, nous le verrons, l'auteur n'a pas institué de discussion, ni de controverse ; aux discours d'école il a préféré une action pathétique. Son intention n'en reste pas moins claire, et la grande majorité des critiques l'a formellement reconnue. « C'est une œuvre de combat »[2], écrit M. Jules Claretie. *Le Rappel* de Vacquerie, jadis si dur à Émile Augier, le félicite maintenant en ces termes bien curieux :

1. *Constitutionnel,* 7 février 1876.
2. *La Presse*, 7 février 1876.

« M. Émile Augier a pris cette fois franchement parti pour le droit contre la loi, pour la passion contre ce qu'il appelle lui-même un préjugé ; ç'a n'a pas été jusqu'ici son habitude, et il faut lui savoir gré de ce *retour vers l'idéal*[1]. »

Pareillement, *le XIX*e *Siècle*[2] triomphe, et dans *le Temps*, Sarcey exulte[3].

Par contre, *le Figaro*[4], *le Gaulois*[5], *le Pays*[6], *le Moniteur*[7] s'étonnent et s'inquiètent. Ils constatent le succès, louent le talent de l'auteur, mais discutent sa théorie et condamnent ses conclusions. Quant au *Correspondant*, il exécute la pièce en ces termes :

« C'est une œuvre hybride, scabreuse, sophistique, qui n'est ni une comédie, ni un drame, mais qui surtout n'est pas une bonne pièce... Dans l'œuvre de M. Augier, qui compte jusqu'à présent autant de défaites que de victoires, *Madame Caverlet* ne sera ni un échec ni un triomphe ; elle ira, à égale distance du *Fils de Giboyer* et de *Lions et Renards*, rejoindre *la Contagion* dans les Limbes de l'avortement[8]. »

Cette diversité des jugements suffirait à prouver que *Madame Caverlet* n'est pas seulement une œuvre littéraire. Mais sans nous arrêter davantage aux preuves extérieures, ni même aux renseignements d'après lesquels la pièce d'Augier, écrite d'abord en trois actes, devait porter ce titre significatif : *Le Divorce*[9] ; nous pouvons maintenant étudier la pièce en elle-même, et demander au texte la pensée de l'auteur.

M. et Mme Caverlet jouissent dans le canton de Vaux d'une réputation irréprochable et de l'estime générale. Ja-

1. *Rappel*, 4 février 1876.
2. *XIX*e *Siècle*, 8 février 1876.
3. *Temps*, 7 février 1876.
4. *Figaro*, 2 février 1876.
5. *Gaulois*, 3 février 1876.
6. *Pays*, 7 février 1876.
7. *Moniteur*, 7 février 1876.
8. *Correspondant*, 10 février 1876.
9. *Figaro*, 2 février 1876.

mais couple plus heureux ne fut réuni « pour la justification du mariage. » Malheureuse avec son premier mari, sir Édouard Merson, Mme Caverlet a trouvé dans le second une tendresse délicate et généreuse qui lui a presque fait oublier le passé. Ses enfants eux-mêmes, Henri et Fanny, chérissent et respectent en Caverlet : l'une un second père, l'autre son meilleur ami. Leur vie à tous a la fraîcheur d'une idylle et la beauté de la vertu.

Et voilà que soudain tout menace de sombrer. Le bonheur des Caverlet est à la veille d'une catastrophe, parce que, au point de vue social du moins, leur vertu n'est qu'un mensonge. Mme Caverlet n'est pas l'épouse divorcée d'un Anglais, mais la femme séparée d'un Français ; dès lors, elle n'a pu épouser Caverlet en secondes noces : leur ménage n'est qu'une union libre, et même pour les plus sévères, un concubinage adultère.

Voilà le douloureux aveu que Caverlet doit faire au juge de paix Bargé, dont le fils Reynold veut épouser Fanny.

Quelles souffrances, quelles humiliations, quels outrages ont séparé Henriette Caverlet de son mari ; quelle vertueuse et longue résistance elle opposa d'abord à l'amour consolateur ; quelle nouvelle, injuste et cruelle épreuve, en la chassant de sa famille, la jeta finalement aux bras de Caverlet, celui-ci le dit longuement à Bargé ; et Bargé plaint ses amis, assure Caverlet de son estime, Henriette de sa respectueuse admiration, puis s'en va sans faire sa demande... Caverlet s'abat sur une chaise, la tête dans ses mains, et sa femme pleure devant « l'expiation qui commence ».

Oui, l'expiation ! car voilà Fanny condamnée pour la faute de sa mère. Séparée de son mari, Henriette ne devait pas reconstituer un foyer qui ne pouvait être un foyer légal, elle ne devait pas, pour son bonheur présent, compromettre l'avenir de sa fille... Elle ne devait pas surtout exposer ses enfants à rougir de leur mère. Car pourront-ils ignorer toujours la déshonorante vérité ?

De fait, réapparaît M. Merson. Il demande à voir son fils et bientôt, avec une hypocrite bonhomie, dissipe les

illusions qui depuis quinze ans berçaient le bonheur d'Henri... Le jeune homme ne peut croire d'abord à ce qu'on lui révèle, puis, succombant sous la honte, il demande pardon, « pardon pour sa mère », « comme le serviteur dont le maître a failli ; il n'ose plus lever les yeux » devant son père. Mais quand celui-ci offre de réparer ses torts en rendant à Henriette sa place au foyer conjugal, son fils accepte cette proposition avec reconnaissance et promet d'appuyer la démarche de Merson. Malheureusement celui-ci échoue près d'Henriette. Elle a trop souffert jadis pour consentir au pardon ; en même temps, elle a trop conscience d'avoir failli elle-même pour accepter une place dont elle n'est plus digne. Merson réclame alors Henri et Fanny ; sur un nouveau refus de sa femme, il la menace d'un procès qui la déshonorera. Les mêmes tribunaux qui lui confièrent jadis ses enfants, les lui enlèveront aujourd'hui pour ne pas les laisser vivre avec son amant...

Vainement, Fanny refuse de quitter sa mère. Vainement, on apprend que des offres de Merson témoignaient moins de repentir que de cupidité, cette nouvelle révélation écarte bien Henri de celui qui avait pensé le séduire et le jette aux pieds de sa mère... Mais le mariage de Fanny reste irrémédiablement compromis. Bargé a beau estimer Caverlet, admirer Henriette, les aimer tous deux et les plaindre ; il a beau trouver injuste leur malheur, et stupides ce qu'il appelle les préjugés sociaux, il cède à ces préjugés et ne veut pas accepter pour bru la fille d'une femme adultère...

C'est la fin du faux ménage. Henri peut pardonner à Caverlet, il ne peut plus vivre avec lui et veut contracter pour la France un engagement militaire. Ce départ d'ailleurs ne sera qu'une épreuve de plus pour Henriette ; ou plutôt un autre est nécessaire pour le bonheur de Fanny. Caverlet cède la place et, dans une scène déchirante, fait à Henriette d'éternels adieux. Lui, restera en Suisse ; elle, rentrera à Paris, et redevenue, socialement, une honnête femme, elle pourra donner sa fille à un honnête homme.

Voilà l'extrémité où ils se voient réduits, et cet effondre-

ment de leur bonheur leur paraît si douloureux qu'ils songent un instant au suicide... Heureusement l'ingénieux amoureux qu'est Reynold a trouvé un stratagème sauveur. Merson tenait plus à la fortune de sa femme qu'à sa femme même. Eh bien, on lui donnera de l'argent. Moyennant 500.000 francs, la moitié de l'héritage convoité, il se fera naturaliser suisse, acceptera le divorce, et laissera sa femme devenir officiellement Mme Caverlet... Et ce premier mariage en amènera naturellement un second, celui de Reynold avec Fanny.

*
* *

Il faut être bien aveugle pour ne pas voir dans cette pièce un plaidoyer en faveur du divorce. Sans doute, Augier s'est abstenu de toute discussion théorique, de toute protestation formelle contre les lois existantes, de toute réclamation expresse. Mais les faits qu'il a choisis, combinés et dénoués sont assez éloquents par eux-mêmes.

M. et Mme Caverlet sont plus que d'honnêtes gens. Leur vie est irréprochable, leurs sentiments délicats, leurs idées généreuses ; la meilleure preuve, c'est qu'ils ont élevé Henri et Fanny dans le respect d'un père qui n'est rien moins que respectable... Et pourtant ils ne peuvent conquérir l'estime publique qu'au prix d'un mensonge, et comme le mensonge répugne à leur loyauté, ils sont condamnés à une quasi-solitude. Pourquoi cela ? Parce que, victime d'une législation injuste, Henriette ne peut se débarrasser de l'homme qui a fait son malheur, ni épouser celui qui lui a rendu un peu de joie. Elle et Caverlet sont si bons, si droits, si dévoués qu'une consécration officielle n'ajouterait rien à leur valeur morale, ni à la sainteté presque religieuse de leur union. Mais faute de cette consécration, leur union devient coupable, et aux noms vénérables d'époux et d'épouse, la justice et le monde substituent les appellations infamantes d'amants et d'adultères.

Déjà perdus d'honneur devant le monde, ils le seront

bientôt devant leurs enfants. Henri aime et respecte Caverlet tant qu'il voit en lui l'époux légitime de sa mère. Mais dépourvu de titre légal, Caverlet n'est plus à ses yeux qu'un menteur et un larron d'honneur. Quant à sa mère, sans doute il l'aime toujours et la plaint davantage encore, mais il cesse de la vénérer, peut-être de l'estimer. Enfin Fanny a beau ignorer la vraie situation ; quand sa mère cherche à la lui faire comprendre à l'aide d'une parabole, elle a des paroles terribles pour condamner, sans le savoir, la malheureuse. Pourtant quel a été le tort d'Henriette ? Après avoir soustrait ses enfants au cynisme d'un père capable de les mener chez ses maîtresses, elle leur a procuré, dans Caverlet, un protecteur dévoué, un guide sûr, un ami délicieux... Qu'importe, s'il manque à cet honnête homme le titre officiel réservé par la loi française à cette canaille de Merson ?

Il y a pis encore ; Henriette ne peut défendre son bonheur sans compromettre irréparablement celui de ses enfants. Elle a beau être une honnête femme, une mère exemplaire, digne de toutes les pitiés, de toutes les sympathies, de tous les respects, de toutes les admirations même, elle ne peut prétendre pour ses enfants à l'alliance des honnêtes gens. Ne vit-elle pas depuis quinze ans en état de concubinage ?

Supposez, au contraire, que la législation française ait admis le divorce : l'union des Caverlet était dès les premiers jours régularisée, consacrée, honorée ; ils ignoraient les inquiétudes et les remords ; un misérable ne pouvait pas, après quinze ans, déshonorer une mère aux yeux de son fils ; les innocents n'avaient pas à souffrir pour le seul coupable ; ils n'étaient pas obligés enfin d'acheter leur bonheur par une prime à la méchanceté et à l'ignominie.

Car le dénouement, qui a été si discuté, me paraît avoir une signification et une valeur toute particulière. On a blâmé Augier d'avoir terminé son drame comme un vaudeville. Et je veux bien que le stratagème de Reynold ait pour but de ne pas contrister les âmes sensibles. Grâce à cette ingé-

nieuse combinaison, tout s'arrange une fois de plus, et M. Capus décidément n'a rien inventé. Mais je ne serais pas étonné que, sous ce dénouement optimiste, Augier ait caché une dernière leçon. Berquin récompensait la vertu et punissait le vice. Augier récompense les deux, vice et vertu, c'est là que me paraît être l'amère moralité de son œuvre. Henriette peut épouser Caverlet, Fanny peut épouser Reynold, et voilà qui va bien. Mais Merson empoche cinq cent mille francs, ne l'oubliez pas ; et cette bonne fortune ne lui échoit pas malgré son indignité, mais en raison même de cette indignité ; elle récompense son cynisme de maître chanteur ; surtout elle lui vient de ses victimes, les innocents doivent acheter à prix d'or, et de leur persécuteur, le droit d'être heureux à leur tour. Il y a là une dernière injustice, et pis encore ; ce marché a quelque chose d'humiliant pour les deux parties ; à traiter avec un Merson, on s'abaisse presque jusqu'à lui, et en achetant le droit de le mépriser, on compromet sa propre dignité. Pourtant la loi française ne laissait pas aux Caverlet d'autres ressources : un triste expédient ou la ruine de leur bonheur, voilà tout ce qu'elle leur offrait.

Dès lors, pas besoin de discours ni de commentaires, la conclusion s'impose, évidente, inévitable : la possibilité du divorce n'est pas seulement un droit, elle est une nécessité. La séparation, en effet, n'est pas une solution, puisqu'elle condamne des malheureux ou à la souffrance solitaire, ou à l'immoralité. La loi du divorce, au contraire, ne serait pas seulement une loi de justice et d'humanité, elle serait une loi de moralité sociale.

C'est si bien la pensée d'Émile Augier, qu'invité trois ans plus tard à s'expliquer sur ce sujet, il prendra nettement parti pour le divorce tel que l'avait établi la loi de 1802 corrigée un peu après par l'article VI [1].

Plus explicitement, il réclamait le divorce par consentement mutuel, mais avec des conditions et sous des réser-

1. Cf. *Le Gaulois* du 24 septembre 1879.

ves qui devaient, croyait-il, prévenir tous les abus. Ainsi. la demande de divorce ne pouvait avoir d'effet qu'après deux ans révolus; encore le consentement des ascendants était-il nécessaire, et le divorce imposait-il, *ipso facto*, aux époux divorcés l'abandon à leurs enfants de la moitié de leur fortune.

Ces « précautions infinies, ces lenteurs, ces épreuves » réclamées par le poète prouvent que, pour lui, le divorce ne devait pas ruiner, ni même affaiblir l'institution matrimoniale. Tout au contraire, il fut des naïfs généreux qui prétendaient par lui régénérer et consolider le mariage.

B. — Ce n'est pas une pièce contre la famille.

Nous en avons la preuve dans le ton qui est celui de Mme Caverlet. Nous n'y trouvons pas une seule de ces tirades si chères aujourd'hui aux « prédicateurs de la scène », pas une déclamation contre la loi meurtrière, contre les préjugés pharisaïques d'un monde hypocrite ; symptôme beaucoup plus significatif, l'anticlérical qu'est Émile Augier n'attaque pas d'un seul mot la conception chrétienne du mariage. Ce n'est pas qu'il approuve la religion, le monde, ni la loi ; sa pièce au contraire n'a d'autre objet que de les combattre. Mais il a volontairement évité toute apparence de polémique. Il a craint sans doute, qu'en discutant une législation particulière du mariage, il ne parût attaquer le mariage lui-même, et, pour prévenir toute interprétation fausse, ce défenseur du divorce a écrit une apologie du mariage.

Henriette en effet n'a rien d'une émancipée, ni d'une libérée. « Elle était née pour être une épouse sans reproche, une mère sans tache. » Chassée de son foyer par les ignominies de son mari, elle ne croit pas que son malheur lui donne le droit de la révolte et de l'imprécation. Elle rêve encore de bonheur; mais elle voudrait être heureuse dans la règle et selon la loi.

Ce qu'elle demande, c'est la permission de devenir l'épouse légitime de l'homme qu'elle aime ; privée de cette permission, elle souffre d'avoir à s'en passer et sa parfaite correction ne l'autorise pas à s'estimer autant qu'elle voudrait. Elle se sent déchue malgré tout, et pour se relever, elle pratique avec plus de ferveur toutes les vertus de son sexe et de son état.

Caverlet n'est pas plus qu'elle un révolté. L'injustice sociale le condamne à un bonheur clandestin, inquiet, précaire. Il se sait menacé du déshonneur et de la solitude. Il peut se rendre ce témoignage qu'il méritait une autre destinée. Mais il ne prend pas pour cela des attitudes de réformateur ; il n'a ni gestes provocants, ni mots insolents ; il ne prêche pas de croisade sociale, il ne parle pas de bastilles légales à renverser. Il se soumet avec une dignité fière, goûtant au jour le jour le bonheur qui passe, prêt à l'inévitable sacrifice et s'y préparant, lui aussi, par la pratique des vertus conjugales et paternelles.

Et, parce qu'ils ne séparent pas le bonheur du devoir, Henriette ni Caverlet ne rêvent de bonheur pour leurs enfants que dans le mariage régulier. Victimes d'une législation barbare, ils auraient pu préparer dans Henri et Fanny la génération de l'avenir, les apôtres d'une morale nouvelle, les prosélytes de l'union libre. Tout au contraire, ils inspirent aux deux jeunes gens le culte de la famille traditionnelle ; ils les forment à respecter un père fort peu respectable, ils leur donnent l'exemple de toutes les vertus domestiques, et pour leur permettre de fonder un jour un foyer selon la règle, ils ne reculeront pas devant le plus douloureux sacrifice. Victimes de la loi, ils ne se mettent pas au-dessus d'elle pour l'avoir violée, et s'ils désirent qu'on la corrige, ils ne s'arrogent pas le droit de la condamner ni même de la juger.

Henri lui-même n'est pas moins respectueux du préjugé légal. Il sait que sa mère a été malheureuse injustement, qu'elle n'a demandé de consolation qu'à un homme infiniment respectable et que, pour être digne de ce bonheur

tardif, elle s'est montrée plus qu'une honnête femme, une épouse parfaite et une mère admirable. Néanmoins, comme elle baisse dans son estime quand il apprend l'irrégularité de sa situation ! il la plaint, mais cesse de la vénérer et se juge lui-même atteint par son déshonneur. Légalement remariée au contraire, il n'eût jamais vu en elle qu'une victime et une sainte. Ah ! il ne ressemble guère à Lucien de Chambault [1].

Émile Augier ne voyait donc pas dans le divorce une étape vers l'union libre, et ne songeait pas à relâcher le lien conjugal pour préparer sa rupture définitive. Il n'entendait pas faire œuvre de révolution, mais au contraire de conservation sociale. Le divorce, pour lui, n'affaiblissait pas le mariage : il le consolidait en l'épurant.

Ainsi, l'auteur de *Madame Caverlet* restait, ou croyait rester fidèle à la doctrine morale qui lui avait inspiré *l'Aventurière*, *le Mariage d'Olympe* et *les Lionnes Pauvres*.

C. — L'influence de « Madame Caverlet ».

Quelle fut son erreur, nous ne le savons que trop et nous voyons le divorce ruiner la famille française qu'il devait sauver. Mais ce n'est pas ici le lieu d'instituer une discussion de sociologie, et notre devoir est seulement de marquer, si possible, quelle part revient à Émile Augier dans la campagne qui a provoqué chez nous le rétablissement du divorce. Sans doute, en toute cette affaire, le grand responsable fut Alexandre Dumas fils. Dès 1867, il écrivait :

« Mettez la recherche de la paternité dans l'amour, et le divorce dans le mariage [2]. »

Cinq ans plus tard, il développait cette affirmation un peu sommaire :

1. Cf. *Un Divorce*, de Paul Bourget et André Cury.
2. A. Dumas fils. A propos de *la Dame aux Camélias*.

« Il est évident qu'étant donné la société actuelle, le divorce dans une multitude de cas, est devenu pour ainsi dire indispensable, et qu'il vaut mieux rétablir le divorce dans la loi que d'être forcé d'admettre le meurtre dans les mœurs. Le divorce a ce grand avantage, en outre, de libérer complètement les inté rêts et les personnes, de rejeter dans le vide les non-valeur morales et de rendre aux véritables valeurs, leur taux, leur circulation et leur fécondité. Ce n'est pas tout: il supprime une des principales causes, et, en tout cas, les seules excuses de l'adultère. Avec lui, il n'y a plus de lien éternel entre les incompatibilités d'humeur et le « J'ai un amant parce que mon mari me trompait, me ruinait, me battait, m'exploitait, m'abandonnait », cet argument de la femme adultère meurt d'inanition ou d'inanité [1]. »

Puis il portait sur la séparation ce jugement dont Mme Caverlet est comme la réalisation dramatique :

« La séparation sépare, elle ne libère pas. Elle ne rompt pas la chaîne, elle la rend plus longue, et par conséquent plus lourde. Elle rive de loin, mais pour toujours, l'innocent à la faute du coupable, elle lui supprime sa moitié sans lui en permettre une autre... Elle condamne les deux, le coupable et la victime, aux mêmes peines, au célibat et à la stérilité [2]. »

En 1873, enfin, il élucidait en ces termes le sens un peu obscur de la moralité apocalyptique qu'est *la Femme de Claude* :

« Loi à refaire, celle qui n'a pas prévu qu'un homme comme Claude pouvait être accolé toute sa vie à un monstre comme Césarine, et qui force cet homme, après toutes les indulgences, tous les sacrifices, après toutes les abnégations, à prendre un fusil et à tuer sa compagne éternelle au moment où elle va vendre son pays à l'étranger. »

« Si, trompé par la jeune fille qu'il épousait et par sa famille, complice de cette fausse vierge qu'elle garantissait pure ; si Claude, le jour où il apprit que cette créature avait déjà fait avec un au-

1. A. Dumas fils. *L'Homme-femme*, p. 97 et suiv.
2. Id. *ibid.*, p. 104.

tre homme fonction volontaire d'épouse et de mère, si Claude avait trouvé une loi juste et logique à laquelle il eût pu dire : « On s'est servi de toi pour me voler mon nom, mon cœur et ma liberté ; je m'adresse à toi pour que tu me fasses restituer tout ce que des misérables m'ont volé » ; si Claude avait trouvé cette loi prête à faire son devoir, il n'eût pas été condamné au désespoir d'abord, puis à la stérilité, puis au meurtre ; Rébecca ne fût pas restée vierge errante et inféconde ; de cet homme et de cette femme créés l'un pour l'autre seraient nés des enfants qui nous manqueront peut-être le jour où il nous faudra de véritables valeurs humaines ; Antonin n'eût pas été adultère, Cantenac n'eût pas été attiré, et Césarine n'eût pas été mise à mort, par Claude, du moins ; car ses infanticides l'auraient amenée jusque sous le glaive de la loi, qui tue tranquillement, elle, même quand elle est dans son tort, et quoi qu'en dise Bossuet [1]. »

C'est donc Dumas qui posa le premier la question du divorce, et que l'œuvre ait été bonne ou mauvaise, à lui revient le titre de précurseur. Augier ne vint qu'ensuite. Ce n'est pas à dire, qu'il ait cherché d'où venait le vent et suivi l'opinion, comme on le lui a si souvent reproché. En 1876, la question du divorce était si peu mûre que l'année suivante, M. Alfred Naquet écrivait modestement : « Je veux préparer la solution de cette grande question... Il faut créer un courant d'opinion en faveur du divorce [2]. »

En composant *Madame Caverlet*, Augier n'obéissait donc pas à l'actualité, et il servait la cause du divorce plus qu'il ne s'en servait. Surtout, il la servait d'une autre façon, plus efficace peut-être, que son fameux rival.

Dumas prenait volontiers des cas exceptionnels et se plaisait à peindre des types étranges ou monstrueux : un duc de Septmonts ou une Césarine, et plus que la pitié pour leurs victimes, il réclamait la haine pour ces monstres. Le fait est qu'une Césarine est exécrable et que se voir lié indissolublement à elle par une loi ou un sacrement constitue une terrible épreuve... Mais peut-être le public ne pre-

1. Dumas : lettre à M. Cuvillier-Fleury (Préface de *la Femme de Claude*).
2. A. Naquet. *Le Divorce*. Avant-propos.

nait-il pas la peine de faire ce raisonnement. L'étrangeté des personnages, les invraisemblances de l'intrigue l'étonnaient et l'inquiétaient aux dépens de la thèse. Les commentaires dont Dumas illustrait ensuite ses œuvres pouvaient bien éclairer sa pensée, peut-être ne la rendaient-ils pas plus séduisante. Sa dialectique impérieuse, ses affirmations tranchantes, ses conclusions paradoxales frappaient le lecteur plus qu'elles ne lui plaisaient et sa manière autoritaire n'entraînait pas toujours l'adhésion, même en forçant la conviction.

Augier s'y prit tout autrement, nous l'avons vu. Dumas affectait les réquisitoires, lui s'en tint au plaidoyer ; l'un voulait exciter la colère, l'autre provoquer la pitié ; l'un voulait l'emporter de haute lutte, l'autre gagner la confiance ; à celui-là les coups de boutoir vigoureusement assénés, à l'autre l'art du pathétique. Dumas s'imposait ou rebutait par son autorité dominatrice, Augier s'insinuait par la douceur et la persuasion.

Conséquence, alors que Dumas provoquait des discussions sans nombre, Augier obtenait un succès presque unanime. Ses adversaires eux-mêmes enregistraient le triomphe de *Madame Caverlet.* Le jour de la première, écrit Sarcey à propos de l'entrevue de Merson et sa femme (III, 5), « nous étions *tous* suffoqués. L'émotion poussée à ce paroxysme a je ne sais quoi d'étouffant et l'on donnerait beaucoup pour pleurer. » Un peu plus loin, sur le projet de suicide qu'accueillent un instant Henriette et Caverlet (IV, 4), il ajoute : « Une longue acclamation s'est élevée de *toute* la salle. Des larmes ont jailli de *tous* les yeux. » Et de conclure : « Le succès a été immense le premier soir. Les autres publics, sans paraître aussi transportés, se sont cependant montrés fort émus, et j'ai vu couler bien des larmes à la quatrième représentation. Voilà cette fameuse question du divorce rejetée du coup dans les préoccupations publiques [1]. » Et ne voyez pas là seulement l'éloge com-

1. *Le Temps,* 7 février 1876.

plaisant d'un ami, l'affirmation tendancieuse d'un partisan du divorce. A. Vitu, qui déclarait « invincible sa résistance aux doctrines et aux conclusions » d'Augier, écrit sur la fameuse scène de l'acte IV : c'est là « un mouvement admirable de passion vraie et fulgurante qui a transporté la salle comme aux temps légendaires des Angèle et des Antony. » Dans *Madame Caverlet*, enfin, il loue « des qualités viriles de penseur éminent et l'œuvre éclatante d'un maître du théâtre qui écrit avec la fougue d'un jeune homme, gouvernée par la science de l'artiste consommé [1]. »

L'œuvre porta donc et porta loin. Ce n'est pas que le succès ait été très long ni très fructueux. Dès le début, les vieux routiers de la critique prédirent que « le bourgeois ne mordrait pas à cette pièce » trop distinguée, et l'événement leur donna raison. Mais *Madame Caverlet* fut reprise six ans plus tard, et pour des raisons qui n'intéressaient pas la seule littérature : « Cet éloquent et superbe plaidoyer pour le divorce, écrit un « soiriste », fut mis en répétition de manière à arriver au théâtre en même temps que la proposition de M. Naquet [2]. » Était-ce habileté d'un directeur soucieux de faire de l'argent avec de l'actualité, ou prosélytisme de moraliste mettant son théâtre au service d'une réforme sociale ?... Toujours est-il que *Madame Caverlet* reprit toute son importance de pièce à thèse et apparut de nouveau comme une arme de combat.

Comme œuvre d'art également, elle retrouva son succès de jadis. Auguste Vitu l'admire décidément sans presque plus la discuter [3]. Sarcey reste éperdument enthousiaste. Pour lui, *Madame Caverlet* est « un inestimable joyau, et la plus forte comédie d'Augier, sinon la plus attrayante [4]. » D'autres, moins lyriques, ne placent pas moins l'auteur fort au-dessus de ses rivaux. M. Jean Richepin écrit par exemple :

1. *Figaro*, 7 février 1876.
2. Arnold Mortier : *Les Soirées parisiennes*, 1882, p. 194.
3. *Figaro*, 5 mai 1882.
4. *Temps*, 8 mai 1882.

« *Madame Caverlet* n'est certainement pas la meilleure pièce d'Émile Augier, mais cela tient seulement à ceci : que l'auteur des *Effrontés* a quelques chefs-d'œuvre dans son bagage. Or, à côté de ces chefs-d'œuvre *Madame Caverlet* semble manquer de je ne sais quoi. Mais comparez-la aux plus remarquables pièces des rivaux de M. Émile Augier et aussitôt elle reprend un air de perfection. Il y a là en effet une *carrure* magistrale qu'on ne trouve ni chez M. Sardou ni chez M. Dumas fils. Cela vous a un air de chose classique au bon et solide sens du mot [1]. »

En résumé, en 1882 comme en 1876, les lettrés firent fête à *Madame Caverlet ;* cette fois même, le public se mit de la partie, puisque la pièce tint l'affiche du 4 mai au 28 juin inclusivement. Cinquante-six représentations pour une reprise, c'est plus qu'un succès d'estime.

Alors, il est vrai, l'actualité aidait au succès. Depuis quelques années, la question du divorce n'avait pas cessé d'être à l'ordre du jour. En 1879, *le Gaulois* ouvrait à ce sujet une enquête fameuse. Le 29 novembre de la même année, le père Didon prononçait à Saint-Philippe-du-Roule une conférence retentissante. Quelques mois plus tard, A. Dumas publiait la *Question du divorce* (1880). L'année suivante, la Chambre était saisie d'une proposition législative ; celle-ci échouait, mais M. Naquet la reprenait en 1882 au moment même où Koning remontait au Gymnase *Madame Caverlet*. Cette reprise théâtrale elle-même était prétexte à nouvelles discussions et tel journal, comme *le Rappel*, étudiait dans le même numéro [2] la comédie d'Augier et le projet Naquet.

Augier fut donc mêlé directement au mouvement qui aboutit chez nous au rétablissement du divorce. Nous ne pouvons que regretter cette intervention dont d'autres lui feront un titre de gloire. Certes, nous ne méconnaissons ni la droiture de ses intentions, ni la modération de sa discussion ; ici comme toujours, il fut désintéressé, loyal, et, plus

1. *Gaulois*, 5 mai 1882.
2. *Rappel*, 6 mai 1882.

qu'en d'autres circonstances fameuses, il sut demeurer courtois. L'œuvre à laquelle il a collaboré n'en reste pas moins mauvaise. Lui-même, s'il avait pu la juger à ses fruits aurait connu les regrets et les repentirs de plusieurs. Peut-être même, aurait-il protesté contre l'abus terrible que l'on fait depuis vingt ans de la mesure qui, dans sa pensée devait être un remède exceptionnel, réservé à des cas particulièrement graves. Il aimait trop la famille pour ne pas reconnaître son erreur et ne pas s'opposer à l'œuvre destructrice dont il s'était fait l'inconscient ouvrier.

Mais en 1876, au seuil de la vieillesse indulgente, influencé peut-être par les théories de Dumas, sans convictions religieuses pour le défendre des générosités dangereuses, il ne se croyait pas tenu à la même rigueur que vingt ans plutôt. Le goût du jour, d'ailleurs, n'était plus tout à fait à la vie brillante et désordonnée. Certains, au contraire, affectaient de craindre que le souci de rénovation morale et de conservation sociale ne ramenât dans les mœurs un puritanisme lugubre. On fit campagne pour le divorce contre le cléricalisme. Sans donner dans ces sottises de journalistes, Augier put croire la famille menacée par une législation trop sévère, et, en contribuant à l'affaiblir, il crut encore la défendre.

∴

II. — « *Madame Caverlet* » *œuvre dramatique.*

A l'envisager maintenant au point de vue littéraire, *Madame Caverlet* est une œuvre plus qu'estimable. L'enthousiasme de Sarcey [1] était peut-être exagéré, mais la sévérité d'un Victor Fournel est plus qu'une injustice [2]; elle révèle de la sottise ou de la mauvaise foi.

A notre avis, plus d'un défaut gâte l'œuvre d'Augier.

1. *Le Temps*, 7 février 1876.
2. *Correspondant*, 20 février 1876.

Elle est trop longue et trop lente, d'abord. Non pas que nous demandions plus de péripéties, et Montégut nous semble trop sévère quand il écrit :

« Le sujet, qui conviendrait mieux pour une nouvelle de courte étendue que pour le théâtre, est d'une simplicité trop grande et s'est montré sans fécondité. Il n'y a pas là cette succession de péripéties s'engendrant les unes les autres, et poussant progressivement de leurs forces accumulées vers le dénouement, dont un drame doit se composer ; il n'y a, du commencement à la fin, qu'une seule situation autour de laquelle tournent les personnages sans que la passion parvienne à amener chez aucun une crise assez violente pour l'entamer ou en créer une nouvelle. Une fois l'exposition faite, sauf l'apparition d'Olivier Merson au second acte, à aucun moment le drame ne marche, et nous ne sommes pas plus avancés après la scène de récrimination entre Olivier Merson et sa femme que nous ne l'étions après la scène d'explications entre Caverlet et le jeune fils de sa maîtresse.[1] »

Le véritable sujet, en effet, c'était de montrer sous tous ses aspects la situation *morale* créée à Henriette par la législation française. La pièce devait donc être une pièce psychologique, et le pathétique résulter de conflits sentimentaux, non de la complication des événements. C'est bien, semble-t-il, ce qu'a voulu Augier en mettant successivement en présence : Henri et son père, Henri et Caverlet, Henriette et Merson, les Caverlet et Bargé, Henriette enfin et Caverlet. Il est vrai cependant que quatre actes, c'est beaucoup pour le développement d'une situation unique. Ramenée à trois, la pièce, sans devenir plus compliquée, prenait plus de mouvement et de vigueur ; le pathétique, plus concentré, devenait plus puissant. Et peut-être Émile Montégut ne demandait-il pas autre chose.

Rien de plus facile, d'ailleurs, à opérer que cette réduction. Pour abréger la pièce, il suffisait d'écourter, sinon de supprimer, les scènes où ce gamin de Reynold cherche à

1. *Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1876.

nous faire rire. Elles eurent beaucoup de succès en 1876; elles nous paraissent, à nous, pour le moins inutiles. Certaines même sont purement et simplement déplacées ; bonne pour un vaudeville de Labiche, celle où Reynold s'affuble d'un pantalon ridicule, détonne dans une pièce à thèse. Et c'est ce parti-pris d'égayer un drame de famille aussi pathétique qui, à notre avis, gâte encore *Madame Caverlet*

De plus, les scènes dramatiques qui parurent si hardies il y a trente ans manquent en réalité de vigueur et de profondeur. Par exemple, le drame qui se joue dans l'âme d'Henri est trop rapide et comme trop sommaire. Il accueille trop vite les accusations de son père ; il ne défend pas assez sa mère et, devant l'évidence, il n'a pas le cri de détresse qui trahirait le désarroi de son âme.

Et puis, entre sa mère et lui n'y avait-il pas une belle scène à faire ? Augier l'a bien vu, mais il s'en est tiré avec quelques paroles et de beaux gestes, le tout d'ailleurs très pathétique. Mais ces procédés ne sont-ils pas un peu faciles et remplacent-ils une explication comme celle de Gabrielle Darras avec son fils[1] ? La scène, il est vrai, eût pu être pénible et, visiblement, Augier a voulu éviter le pathétique amer et sombre autant que la polémique violente. La pièce est intitulée *Comédie* ne l'oublions pas et c'est pour ménager le spectateur qu'il a, tout ensemble, adouci les scènes dramatiques et multiplié les scènes gaies. Ce souci d'atténuation, tout nouveau, chez l'auteur du *Mariage d'Olympe*, des *Lionnes Pauvres*, de *Giboyer* et de *la Contagion*, marque, semble-t-il, une évolution de son esprit, aussi bien que sa campagne en faveur du divorce. Il nuit, quoi qu'il en soit, à la valeur de *Madame Caverlet*.

Et pourtant, cette pièce est, quoi qu'on en ait dit, bien supérieure à *la Contagion*. Son premier mérite est l'absolue simplicité du sujet. Augier a pris une situation, il l'a développée pour elle-même, avec les seuls secours qu'elle lui offrait. Pas de complications arbitraires, pas de coups

1. Cf. *Un Divorce*, de Paul Bourget et André Cury, III, 5.

de théâtre artificiels, pas de grandes phrases à effets ; les péripéties sont celles qu'impose la logique de la situation, et parce que cette situation est une situation toute morale, il fallait du courage à la fois et de la maîtrise pour ne pas substituer au conflit psychologique, ce que Véron appelait déjà « les finesses sardouçâtres et les malices à sardouble fond[1] ».

Comme l'intrigue est simple, les sentiments sont vrais, et les paroles sont justes. Aussi les « effets » n'ont-ils rien de mélodramatique. Ce n'est pas qu'ils ne soient pathétiques, quelques-uns même puissants. Mais leur valeur vient précisément de leur simplicité et de leur justesse. Comme Henri a raison de s'emporter d'abord contre l'homme qui lui semble maintenant un séducteur et un usurpateur ! Comme on comprend que, condamnés par le monde et voués au sacrifice de leur bonheur, Henriette et Caverlet oublient un instant le devoir, et songent à la mort. Comme il est naïf, enfin, comme il est juste le mot dont Fanny condamne inconsciemment sa mère !

HENRIETTE

Mon amie était si jeune. Elle avait tant besoin d'affection !

FANNY

Elle n'avait donc pas d'enfants ?

HENRIETTE

Elle en avait.

FANNY

Elle ne les aimait donc pas ?

(IV, 6.)

L'art d'émouvoir ainsi par la simple expression de sentiments vrais n'est-il pas du grand art ? Jamais Augier n'avait plus courageusement dédaigné les petites habiletés, ni témoigné d'une plus haute probité littéraire.

1. Cf. *Charivari*, 19 février 1876.

Jamais non plus, il n'avait montré plus de tenue. Il y a bien le fâcheux pantalon de Reynold ; il y a surtout ses confidences un peu déplaisantes sur les raisons intimes qu'il a de se marier bientôt. Cependant, si l'auteur reste encore le collaborateur de Labiche et le petit-fils de Pigault-Lebrun, il évite désormais le comique outrancier d'un Franca-Trippa ou d'une Irma, la verve débraillée d'un Giboyer ou la blague d'un Bordognon. Il ne cherche même plus l'esprit pour l'esprit. Il prête à d'honnêtes gens que le langage de la bonne compagnie et son style sans rien perdre de sa force ni de sa grâce, garde dans ses plus grandes libertés une discrétion toute classique.

VI. — AUGIER ET LES IRRÉGULIERS DE LA FAMILLE

LES FOURCHAMBAULT (1878)

A. — Opinions contradictoires de la presse

Les Fourchambault sont la deuxième pièce qui, au dire de certains, marque une évolution, sinon une contradiction dans la pensée morale d'Émile Augier. L'adversaire de Clorinde, le meurtrier d'Olympe serait devenu l'apologiste de la fille-mère et l'amer contempteur de la matrone légitime. Le rival, l'antagoniste de Dumas fils se serait fait son disciple et son imitateur servile. Cette opinion développée récemment avec une complaisance outrancière [1] n'est pas tout à fait nouvelle en son fond. Dès 1878, en effet, *le Correspondant* signalait l'immoralité relative, ou les tendances inquiétantes des *Fourchambault :*

« Si nous considérons cette pièce en elle-même, il ne nous est pas possible d'y voir l'œuvre d'un moraliste irréprochable. Est-ce seulement à cause de quelques maximes fort contestables, à cause des libertés de langage, de ces mots d'une verdeur et d'une crudité déplaisantes où le petit-fils du romancier Pigault-Lebrun semble remonter à la surface sous l'écrivain dramatique? Est-ce même uniquement à cause de la scandaleuse complaisance de Mme Fourchambault pour les entreprises de son fils sur l'honneur de la jeune fille reçue à son foyer ? Non. Nos réserves

1. Cf. Notamment, Maurice Spronck, *Revue des Deux-Mondes*, 25 nov. 1895.

ont trait surtout à l'idée-mère de la comédie, qui oppose à la vraie famille, comme un exemplaire placé bien au-dessus d'elle, la famille illégitime, et qui fait sortir le salut pour M. Fourchambault de son inconduite même, en lui donnant, pour le sauver de la ruine et régénérer moralement sa maison, le fils de la femme qu'il a séduite. Je tiens compte des circonstances atténuantes : M. Fourchambault a été trompé par son père ; il a cru à l'indignité de sa maîtresse, dont il a ignoré la maternité ; cela diminue sa faute sans la détruire. Je saisis aussi la pensée de l'auteur, qui a voulu précisément accuser dans ce contraste la supériorité du véritable honneur, qu'on puise dans sa conscience et qui regarde le devoir en face, sur l'honnêteté banale, officielle et mondaine, toujours prête à trouver des excuses pour ses défaillances. On peut voir également dans cette peinture des vertus de la famille Bernard, l'intention de montrer l'éducation morale donnée par la souffrance, bien que l'auteur ait mis dans la bouche d'un de ces personnages cet axiome singulièrement hasardeux : « Le bonheur est la moitié de la vertu », — ou le tableau consolant de l'expiation d'une faute acceptée avec résignation, du pardon des injures pratiqué avec un héroïsme qui s'applique à rendre le bien pour le mal. Il n'en est pas moins vrai que cette conception fondamentale, dont l'auteur a tiré de si grands effets dramatiques, a quelque chose d'inquiétant et de dangereux et que, malgré le soin avec lequel, en homme de goût, il s'est garé de toute thèse et de tout plaidoyer, elle n'est pas sans donner à certaines parties de son œuvre une teinte paradoxale [1]. »

La plupart des critiques, au contraire, s'accordèrent à dire de cette œuvre qu'elle est d'une valeur morale égale à sa valeur littéraire, et non seulement l'une des plus fortes, mais l'une des plus saines comédies qu'on ait vues depuis longtemps.

La République française, par exemple, réplique en ces termes aux moralistes inquiets :

On aurait bien fait rire M. Augier en lui révélant qu'il a voulu détruire la famille. Il me semblait que les conclusions à tirer de son œuvre seraient bien plutôt à l'honneur de la famille, et

1. *Correspondant*, 10 mai 1878.

qu'il s'agit de l'inviter à mettre toujours d'accord la nature et le code, le cœur et les convenances, la loyauté et la légalité...[1] »

Et J. Claretie[2] et H. Hostein[3] et Cl. Caraguet[4] et Sarcey[5] décernent à l'envi un prix de vertu aux *Fourchambault* et à l'auteur. À leur sujet, on prononce le nom du *Cid* et de Corneille, on s'enthousiasme, on trépigne, on vaticine. Les journaux mêmes qui naguères discutaient *Madame Caverlet* témoignent pour l'œuvre nouvelle d'une admiration attendrie :

« Plus j'y réfléchis, plus je suis transporté par le courant d'idées généreuses, de vertueuse indignation, de résolution virile, qui traverse l'action et l'ennoblit. Les cinq actes de cette comédie sont comme illuminés par le rayonnement d'une éblouissante honnêteté devant laquelle il faut s'incliner. »

« Ce sont des vérités éternelles que proclame l'incontestable autorité de M. Augier. Ce qu'il défend c'est la Morale, c'est la Justice, c'est l'Amour. Et il marche, droit son chemin, d'un pas ferme et assuré, dédaignant les petits moyens, et visant le but avec cette franchise et cette loyauté qui sont le propre de son talent[6]. »

Quant à Émile Zola, il trouve la pièce trop honnête, tout simplement[7].

Les contradictions de la critique sur la valeur morale des Fourchambault posent donc un problème que nous allons tâcher de résoudre.

B. — Analyse de la pièce

Les Fourchambault sont au nombre de quatre : Monsieur bon et brave homme, banquier de profession, riche, impor-

1. *République française*, 15 avril 1878.
2. *La Presse*, 15 avril 1878.
3. *Constitutionnel*, 15 avril 1878.
4. *Débats*, 15 avril 1878.
5. *Temps*, 15 avril 1878.
6. *Gaulois*, 15 avril 1878.
7. E. Zola, *Nos auteurs dramatiques, les Fourchambault*.

tant et considéré. Madame, bourgeoise prétentieuse, qui de par ses huit cent mille francs de dot, s'arroge le droit de régenter, mépriser et même ruiner son mari. Blanche, jeune demoiselle positive, qui rit des romans de pensionnaire, renie ses anciens rêves d'amour, et accepte de devenir baronne au bras d'un petit noceur, très laid et fort usagé. Le fils, enfin, Léopold blagueur, joueur, coureur, actuellement occupé à séduire Marie Letellier, une jeune fille pauvre, venue de l'Ile Bourbon à la recherche d'une situation, et qu'hospitalisent les Fourchambault.

Près de cette famille déjà nouveau jeu, vivent Mme Bernard et son fils. Mme Bernard a jadis commis une faute. Séduite, puis abandonnée par un jeune homme riche qu'elle aimait, elle a, depuis, consacré toute son énergie à sa réhabilitation personnelle, tout son dévouement à l'éducation de son fils. Le succès a récompensé sa vertu, et grâce à elle, Bernard est devenu un gros armateur, deux fois millionnaire. Inutile d'ajouter qu'il n'éprouve pour sa mère que reconnaissance, amour, vénération. Par contre, comme il hait sans le connaître, l'homme qui l'a trahie et dont elle ne lui a jamais dit le nom !

Cet homme cependant, il va le sauver de la ruine, du déshonneur, de la mort peut-être. Une crise financière atteint M. Fourchambault et celui-ci, dont la situation était toute de façade, devra déposer son bilan. A cette nouvelle, Mme Bernard s'émeut, et demande à son fils de secourir le banquier menacé ; le jeune homme s'étonne, refuse, puis sur ces mots de sa mère : « Il le faut, je le veux, tu le dois », il comprend et obéit.

Il se propose donc à Fourchambault comme associé commanditaire, le protège de son nom, plus encore que ses capitaux, et relèvera la maison menacée. En même temps, il impose à Mme Fourchambault la réduction de dépenses qu'exigent les circonstances et qui peut seule rendre définitive son œuvre de restauration. Ainsi, et sans trahir le secret de sa mère, il sauve deux fois son père.

Il fait plus encore, il étend sur tous les Fourchambault

son influence salutaire. Le préfet baron Rastiboulois, ému par le danger qu'a couru Fourchambault, retire sa parole, sous prétexte que Blanche se trouve compromise par l'intrigue de Léopold avec Marie. La jeune fille « resterait donc pour compte », si Bernard ne la savait aimée de Victor Chauvet, son premier commis, et ne la décidait à épouser cet honnête homme.

Ce nouveau sauvetage ne satisfait pas encore son appétit de bienfaisance. Les calomnies du baron Rastiboulois ont publiquement déshonoré Marie Letellier ; une réparation s'impose et comme Léopold fut la cause première du scandale, c'est à lui qu'il demande cette réparation. Mais Léopold n'est pas pour rien le fils de sa mère ; il ne croit pas facilement à la vertu des autres, et trouve un peu surprenant l'intérêt... paternel que Bernard porte à Marie. Bref les deux hommes se querellent, Léopold soufflette Bernard, et celui-ci, pour ne pas tuer son insulteur, n'a plus qu'une ressource : avouer le secret de sa naissance. Dans cet aveu même, il met tant de grandeur d'âme et d'autorité, que Léopold se jette dans ses bras et consent à tout ce qu'il veut : il épousera Marie.

Celle-ci accueille sa demande avec la fierté de l'innocence reconnue, mais elle la repousse aussitôt. C'est qu'elle en aime un autre, Léopold l'a bientôt deviné, et, devenu sauveur à son tour, il jette Marie dans les bras de Bernard... Et c'est ainsi que la pièce s'achève sur deux mariages et deux ou trois conversions, dont celle de Mme Fourchambault n'est pas la moins étonnante.

C. — « Les Fourchambault » ne sont pas une pièce de combat

On ne peut nier qu'Augier ait peint les Bernard avec une complaisance singulière. Il leur prête des vertus héroïques, et pour eux il nous demande plus que notre sympathie, notre admiration. Par contre, il se montre sévère

pour les Fourchambault. Madame est une pécore malfaisante. Monsieur est d'une faiblesse qui confine à la sottise. Les deux jeunes gens, enfin, sont si légers et parfois tellement cyniques que leur conversion finale surprend un peu. Or, comme les Fourchambault constituent une famille légale, régulière, bourgeoisement considérable et considérée, tandis que les Bernard sont hors la société, sinon hors la loi, certains ont pu croire qu'Émile Augier voulait opposer la vertu de la fille-mère, au pharisaïsme de l'épouse, l'héroïsme bienfaisant du fils naturel à la légèreté égoïste et malfaisante des enfants légitimes. C'est une erreur absolue.

Il ne nous semble même pas qu'Émile Augier ait voulu, après Dumas, poser pour elle-même la question de la fille-mère et de l'enfant naturel. Il y a dans son drame une fille-mère et un fils naturel, et tous deux sont des héros ; mais ils y sont employés comme personnages dramatiques, non comme représentants d'une idée ou défenseurs d'une thèse. Mme Bernard ne fait le procès de personne. Pas plus que Mme Caverlet, elle ne dresse contre la société de réquisitoire indigné ; elle n'attaque ni la loi ni les mœurs ; si elle reconnaît que l'on fut injuste envers elle, elle avoue d'abord ses torts et ne s'en autorise pas pour insulter les autres ni même pour se glorifier.

Plus soucieuse de se réhabiliter à ses propres yeux, que de s'imposer à l'estime d'autrui, elle ne pense plus qu'à l'accomplissement quotidien d'un devoir obscur. Si elle songe à prendre une revanche, c'est à force de vertu et de dévouement. En un mot, pas plus que Mme Caverlet, elle n'est une révoltée, ni même, comme on dirait aujourd'hui, une femme consciente de ses droits, et soucieuse de vivre sa vie, toute sa vie. Et je sais bien qu'on en pourrait dire tout autant de Clara Vignot, ce qui n'empêche pas le *Fils Naturel* d'être une pièce de combat. Mais bien d'autres différences séparent les deux œuvres et l'*esprit* de l'une est comme contradictoire à l'inspiration de l'autre.

Bernard est, sans doute, moins évangélique que sa mère.

Non seulement il n'oublie pas, mais il n'arrive pas à pardonner. Il a des colères et des haines terribles. Il déteste l'homme qui n'a pas eu le courage d'être vraiment son père. Il méprise ceux qui préfèrent la morale mondaine à la morale éternelle et dans l'accomplissement d'un devoir, il ne se laisse pas arrêter par les conventions bourgeoises. Mais sa fierté n'est pas de l'orgueil, son indépendance n'est pas de la révolte. Il ne trouve pas le monde mal fait ; parce qu'il a souffert d'une injustice, il ne réclame aucune réforme et ne prépare aucune révolution.

Et vis-à-vis de son père, quelle générosité ! Il ne se targue pas de son mérite et du mérite de sa mère pour regarder de bien haut l'auteur de ses jours. Il ne se carre pas dans sa fortune et n'accable personne du poids de sa vertu. Il songe moins encore aux reniements insolents et vengeurs, et de sa qualité d'enfant naturel, il ne se pare pas comme d'un titre glorieux. Et sans doute, il veut avant tout respecter le secret de sa mère, mais il veut aussi ne pas obliger son père à rougir devant lui. En son père, même coupable, il respecte encore la dignité paternelle. Et c'est par là qu'il s'oppose au Jacques Vignot de Dumas.

Si donc Augier s'est plu à exalter Mme Bernard et son fils, il n'a pas entendu humilier devant eux la famille régulière, et c'est pourquoi il n'a mis en présence ni la femme séduite et son séducteur, ni les deux femmes rivales, l'épouse légitime et la mère abandonnée. Un dramaturge contemporain n'y manquerait pas, et vous voyez d'ici le beau conflit où se heurteraient les représentants de la famille régulière et les sublimes partisans de la liberté amoureuse. Augier ne donne pas dans ces balivernes, il s'attendrit sur les victimes de l'injustice mondaine, sans inviter aux vengeances iniques ; d'un cri de pitié, il ne fait pas un appel à l'anarchie. Même quand il attaque la fausse morale du monde, il songe encore à défendre l'institution sociale.

La volonté de ne pas déconsidérer, malgré tout, les représentants de la famille, le préserve encore de cette injustice distributive si chère à nos modernes moralistes.

Sans doute, il raille plaisamment tous les Fourchambault, père, mère et enfants ; il leur prête abondamment la frivolité, la légèreté, la sécheresse de cœur, l'immoralité qui sont souvent l'apanage de la richesse. Mais, il les fait « guérissables ». Monsieur est plus faible que méchant, et si sa faiblesse confine parfois au ridicule, il a devant le déshonneur de la faillite, un sursaut d'énergie, une résolution généreuse qui lui rendent notre estime. C'est un honnête homme et un homme de cœur.

Les enfants sont victimes de leur éducation plus que de leur dépravation naturelle. Il leur suffit pour se convertir d'un maître séduisant et énergique, et, parce qu'ils trouvent en Bernard ce maître nécessaire, nous sommes sans inquiétude sur la durée de leur conversion.

Leur mère elle-même est capable de progrès. On ne la formera jamais peut-être à l'intelligence et à la bonté ; mais on peut paralyser son activité malfaisante. Et c'est à quoi réussit merveilleusement encore la rude autorité de Bernard.

D'aucuns trouveront trop romanesque cette conversion générale et reprocheront à l'auteur d'avoir trahi la vérité. Du moins, ce parti-pris d'optimisme prouve-t-il qu'Augier n'a pas voulu déconsidérer à nos yeux les représentants de la famille, et encore moins la famille elle-même.

D. — C'est encore une pièce en l'honneur de la famille.

Il semble, au contraire, que *les Fouchambault*, prétendent nous donner, eux aussi, une leçon de morale familiale. Cette assertion paraît d'abord paradoxale, si la pensée du moraliste est bien que Fourchambault devait épouser sa maîtresse. De fait, en épousant M[me] Bernard, il s'assurait une vie honorable, tranquille, dans l'amour, le respect et même la fortune. Au contraire pour avoir voulu épouser

une dot, il s'est condamné à la servitude, à l'humiliation, finalement à la ruine. Mais la conclusion de tout cela n'est pas l'apologie du libertinage et de l'amour libre; c'est la condamnation du mariage d'argent, dit mariage de raison, et l'apologie du mariage d'amour.

Remarquons-le bien, en effet, Augier n'affirme nulle part que Fourchambault dût épouser sa maîtresse uniquement pour l'avoir rendue mère ; il devait l'épouser parce qu'elle était digne de lui. Son tort, sa faute, on pourrait presque dire son crime, sont d'avoir méconnu la valeur de cette femme, et de lui avoir préféré un sac d'écus. La conclusion d'Augier n'est donc pas : « épousez n'importe quelle fille que vous aurez rendue mère », mais : « si une jeune fille pauvre vous apporte de sérieuses garanties de bonheur, préférez-la sans hésiter à la riche héritière dont la fortune est le seul mérite. »

A vrai dire, Emile Augier esquive ainsi les graves problèmes moraux qu'il semblait d'abord proposer à notre discussion : devoirs du séducteur envers la fille séduite, devoirs du père envers l'enfant naturel. Mais on ne peut le transformer en adversaire de la famille régulière. Qu'il soit, au contraire, le défenseur de cette famille, nous en avons la preuve dans ces paroles de Bernard :

« Si j'avais une sœur... Je lui prêcherais l'amour qui est la loi naturelle, dans le mariage qui est la loi sociale. »

(IV, 8.)

Si donc Émile Augier n'admet pas le mariage sans amour, il n'autorise pas davantage l'amour sans le mariage.

Parce qu'il connaît la faiblesse du cœur humain, il ne condamne pas la recherche du bonheur, mais il ne sépare pas le bonheur de l'accomplissement du devoir. Témoin ces autres paroles de Bernard :

« Je lui dirais : « Tâche d'être heureuse pour rester honnête ; car le bonheur est la moitié de la vertu ; et puisqu'il

faut un roman dans la vie d'une femme, place le tien sur la tête de ton mari et de tes enfants ».

(IV, 8.)

Voilà certes des paroles généreusement humaines. Mais si elles évoquent en nous des souvenirs, elles nous rappellent beaucoup moins les modernes théories sur le droit au bonheur, que les virils enseignements de *Gabrielle*.

Et quand, un peu plus loin, Marie Letellier défend le romanesque, si Bernard raille le positivisme précoce des jeunes filles, et s'écrie : « Oh ! oui, tant pis (pour elles) ! car c'est le roman qui a raison, c'est l'idéal qui est la vérité... », il ne parle pas d'avance comme les auteurs du *Lys* ; il reprend ses théories de *la Jeunesse* (1858). Car si Augier veut un roman dans la vie d'une jeune fille, il n'en autorise que de réguliers, et l'idéal qui est pour lui la vérité, c'est l'amour dans le devoir, et le devoir dans l'amour. Les personnages dont il fait ses interprètes ne nous permettent à ce sujet aucun doute :

BERNARD

Ce qui m'amuse, c'est l'indignation des jeunes demoiselles à l'endroit des coureurs de dot.

BLANCHE

N'ont-elles pas raison de s'indigner ?

BERNARD

Oui, mais alors elles ne devraient pas faire comme eux. Or, elles ne sont pas plus désintéressées qu'eux, on ne le remarque pas assez. Mariage d'argent ou mariage de vanité, c'est toujours mariage d'intérêt ; coureurs de dot ou coureurs de titre, je donnerais le choix pour une épingle.

MARIE, *à droite de Blanche, une main sur le dossier du fauteuil.*

Si vous écoutiez votre cœur, je suis sûre qu'il ne vous donnerait pas d'autres conseils.

BERNARD, *à gauche de Blanche, appuyé aussi au fauteuil.*

Pourquoi ne l'écoutez-vous pas ?

MARIE

Si vous ne tenez pas à aimer votre mari, vous ne tenez pas non plus à ce qu'il vous aime ? Vous acceptez une vie commune sans intimité et sans tendresse ? Un contact de toutes les heures avec un étranger ? cela ne vous révolte pas ?

BERNARD

Tandis que ce doit être si doux de vivre calme et fière sous la protection d'un maître qui se fait votre esclave !

MARIE

De le protéger à votre tour contre les découragements de la vie.

BERNARD

De lui donner des enfants qui achèveront de confondre vos deux existences dans la leur !

MARIE

Et dans lesquels vous vous aimerez une seconde fois?

BERNARD

Croyez-moi, ma chère Blanche, le mariage est la plus basse des institutions humaines, quand il n'est que l'union de deux fortunes.

MARIE

Et il est la plus haute des institutions divines quand il est l'union de deux âmes.

(*Les Fourchambault*, IV, 8.)

Nous retrouvons ici la conception du mariage qui a toujours été celle d'Emile Augier : pour lui le bonheur conjugal est fait non seulement de l'amour, mais encore de l'estime, de la confiance, du dévouement réciproques ; ce bonheur se renouvelle et se perpétue dans les enfants et par les enfants. En un mot, il est inséparable du devoir, et ainsi

l'auteur des *Fourchambault* ne parle pas autrement que l'auteur de *l'Aventurière*, de *Gabrielle* et de *la Jeunesse.*

⁂

E. — Pourquoi s'y est-on trompé ?

Mais s'il n'y a pas eu évolution de sa pensée, de sa doctrine morale, comment a-t-on pu croire à cette évolution et même à une contradiction ? C'est que, si ses idées sont restées les mêmes, sa manière de les mettre à la scène s'est modifiée. Fidèle à lui-même comme moraliste, il est renouvelé comme dramaturge.

Jadis, il était surtout un satirique. Les personnages malfaisants ou ridicules tenaient dans son œuvre la première place : les personnages sympathiques, relégués au second plan, existaient moins pour eux-mêmes que pour mettre en valeur la scélératesse des protagonistes. Devant une Olympe Taverny, Henri de Puygiron n'est qu'un petit garçon, et si le marquis et la marquise sont au contraire de belles figures, elles n'en restent pas moins offusquées par l'envahissante personnalité d'Olympe. De même, quel rôle effacé jouent tous les Tenancier et tous les Lagarde de *la Contagion* derrière des protagonistes comme Navarette et d'Estrigaud !

Dans *les Fourchambault*, au contraire, les principaux acteurs sont tous gens vertueux, et celui qu'on avait tant de fois comparé à Molière, fait songer maintenant à Corneille. On ne voit plus en lui un railleur, mais un professeur de grandeur d'âme.

D'autre part, les pièces antérieures à *Madame Caverlet* laissaient presque toutes une impression pénible. Non seulement la verve d'Augier avait de l'âpreté, et son indignation des intransigeances meurtrières ; mais ses moralistes n'étaient pas pleinement sympathiques. Ou il inventait des railleurs qui, comme Montrichard et Bordognon, avaient peu de droits à défendre la vertu, et faisaient rire sans se faire

aimer ; ou il imaginait des héros si coupables avec toute leur vertu, si vils avec toute leur sublimité, qu'on ne pouvait ni les plaindre sans scrupule, ni les admirer sans remords. Et pour toutes ces raisons, le spectateur s'en allait sur une impression trouble, faite de lassitude découragée ou de joie inquiète.

Dans *les Fourchambault*, plus rien de pareil. Les défenseurs de la morale sont si parfaitement vertueux qu'on les admire sans restriction ; leurs souffrances sont si peu méritées qu'on peut les plaindre sans scrupule et les aimer avec complaisance. L'auteur, enfin, s'irrite moins qu'il ne s'apitoie, et s'enthousiasme plus qu'il ne s'indigne. Or, au théâtre du moins, le public est optimiste, il aime mieux admirer que mépriser et s'attendrir que s'indigner. Il se donne donc sans réserve aux nouveaux héros d'Émile Augier. Et parce que, socialement parlant, ces héros sont des irréguliers, on a pu croire que l'auteur avait fait l'apologie de l'irrégularité sinon de l'immoralité, et pris parti pour la loi naturelle contre la loi sociale.

Nous avons montré, croyons-nous, que s'il oppose parfois la morale mondaine à la morale éternelle, il ne sépare pas la loi naturelle de la loi sociale, ni le bonheur ou l'amour du devoir. En dépit des apparences et malgré l'évolution de sa manière dramatique, l'auteur des *Fourchambault* finit comme avait commencé celui de *l'Aventurière*, par la défense et l'apologie de la famille.

DEUXIÈME PARTIE

ÉMILE AUGIER ET L'ARGENT

CHAPITRE PREMIER

LA QUESTION D'ARGENT AU THÉATRE

Après les problèmes de morale familiale nulle question n'a plus intéressé Augier que la question d'argent. Déjà nous avons dû en parler incidemment à propos du mariage (*la Jeunesse, Un Beau Mariage*), car c'est là une de ces questions complexes qui touchent à tout et que l'on rencontre partout. Mais Augier ne s'est pas contenté de l'aborder en passant. A maintes reprises, il l'a traitée pour elle-même et quelques-uns de ses personnages les plus célèbres sont des hommes d'argent. Comédies d'argent : *Ceinture dorée, la Pierre de Touche, Maître Guérin, les Effrontés.* Hommes d'argent, Charrier, Guérin, Vernouillet, et dans une certaine mesure Poirier et d'Estrigaud.

Ces œuvres cependant et ces personnages ne nous intéressent pas tous au même degré. *La Pierre de Touche*, par exemple, si chère à Sarcey, n'est qu'une moralité poétique. *Maître Guérin* est à la fois une comédie d'intrigue et une comédie de caractère. Ni l'une ni l'autre n'est vraiment une comédie sociale, et nous ne nous occuperons ici ni de l'une ni de l'autre. *Ceinture dorée, le Gendre de M. Poirier,* à

l'occasion, *les Effrontés* surtout, nous permettront assez de voir comment Augier a peint les hommes d'argent et ce qu'il a pensé lui-même de l'argent.

A. — Quelques prédécesseurs d'Augier.

Cette question de l'argent a d'ailleurs intéressé les moralistes de tous les temps, et Jules Janin ne pouvait en parler sans citer Lesage, La Bruyère, Bourdaloue, Molière, Plaute, Aristophane et quelques autres encore. Nous ne remonterons pas si haut dans le passé. Il importe cependant, pour déterminer l'originalité d'Émile Augier, de préciser où en était la question, lorsqu'il l'aborda lui-même vers 1854, quels phénomènes sociaux vinrent la renouveler ou la rajeunir, quelle littérature elle fit naître enfin de 1850 à 1860.

Pour nous en tenir au seul XIX[e] siècle, nombreuses sont les pièces relatives à cette fameuse question d'argent, et sur les principales, leur sujet, leur opportunité, leur succès, M. Ch. M. des Granges apporte des renseignements précieux que nous utiliserons abondamment [1].

Dès 1802, Picard et Chéron écrivent ce fameux *Duhautcours* ou *le Contrat d'union*, où, vingt-cinq ans plus tard, on verra encore « une admirable page d'histoire [2]. »

En 1821, Picard, Waflard et Fulgence donnent *le Jeu de la Bourse ou la Bascule*, dont les *Débats* louent l'exactitude et la vérité. Dans les *Actionnaires* (1820), Scribe et Bayard nous présentent déjà un Mercadet au petit pied. La seule année 1826 voit naître trois pièces importantes, *le Spéculateur* de Riboutté, qui ressemble plus, il est vrai, à un drame larmoyant qu'à une comédie de mœurs ; *l'Agiotage* de Picard et Empis, dont le succès provoque dans la presse une condamnation unanime de l'agio ; de Casimir Bonjour,

1. Ch. M. des Granges. *La Comédie et les Mœurs sous la Restauration et la Monarchie de Juillet.*

2. *Le Globe*, 8 août 1826.

enfin, *l'Argent ou les Mœurs du Siècle*. Dans la Préface, l'auteur écrit ces paroles que développera si souvent Augier : « Il n'y a plus guère en France que deux classes : les riches et les pauvres. L'aristocratie des écus a remplacé celle des noms... », et dans sa pièce même,il prête à Dalincourt cette déclaration qui déjà fait penser au couplet fameux de Jean Giraud[1] :

Moi, je vais droit au but, et je dis: c'est l'argent.
Ce mérite est le seul, je n'en connais point d'autre.
La vertu d'un pays est vice dans le nôtre.
Bien souvent la science est d'un faible secours,
Il est telle contrée où l'esprit n'a plus cours,
L'argent seul ici-bas réunit les suffrages ;
Partout où les humains ne sont pas des sauvages,
En Amérique, en Chine, aussi bien que chez nous,
Il plaît à tout le monde, il est de tous les goûts...
Qu'importe le climat, la couleur, l'idiome ?
Tout est là: pour l'aimer il suffit qu'on soit homme.
L'être le plus grossier, le moins intelligent,
Peut ne pas croire en Dieu, mais il croit à l'argent.

(II, 3.)

Et pour avoir voulu « peindre ce qu'il avait sous les yeux, ce qu'on rencontrait à chaque pas », Casimir Bonjour choqua son public et provoqua dans la presse des protestations aigres-douces...

La question d'argent alimentera encore bien d'autres petites pièces de genre comme *la Grande Bourse* et *les Petites Bourses* de Clairville et Fauquemont (1845) ; surtout elle interviendra « à titre de combinaison ou de ressort accessoire » dans plus d'une œuvre importante de Scribe, comme *le Mariage d'Argent* (1827) et le *Puff* (1848).

B. — La question d'argent sous le Second Empire.

La soif d'enrichissement et la fièvre de la spéculation inspirent donc de 1800 à 1850 un nombre assez considéra-

1. A. Dumas, fils. *La Question d'argent*, I. 4.

ble de pièces importantes. Mais avec l'Empire l'esprit des affaires va se développer, le commerce, l'industrie prospérer, l'amour du jeu devenir effréné. Des personnages nouveaux entrent en scène dont la hardiesse laisse loin derrière eux les financiers de naguères ; leurs entreprises deviennent nationales, déjà même mondiales ; eux-mêmes sont les maîtres de l'heure. Nous avons sur ce point des témoignages irrécusables. — Nous ne citerons que pour mémoire, ces lignes de M. Pierre de la Gorce :

« L'activité, détournée des affaires publiques, se porta, suivant les besoins, les fantaisies, les aptitudes, sur mille objets divers. Les chemins de fer, les compagnies industrielles, les entreprises de navigation, les sociétés de crédit foncier ou mobilier héritèrent de l'intérêt qu'avait éveillé la politique. Quelques-uns étaient guidés par une curiosité intelligente: la plupart ne songeaient qu'à spéculer sur les émissions récentes. On s'entretenait déjà, quoique vaguement encore, de gigantesques travaux qui seraient accomplis dans Paris et deviendraient pour les gens avisés une source inépuisable de bénéfices. C'est aussi vers cette époque qu'on se mit à parler des immenses gisements aurifères de l'Australie, et l'imagination publique, en quête d'émotion, s'alimenta quelque temps de ces fabuleux récits [1]. »

A tout témoignage postérieur, nous préférons les documents contemporains. Or voici ce qu'écrit sur « la millionnerie moderne » le petit journal, *le Rabelais*.

« Le million règne et gouverne aujourd'hui. Qui n'est pas au moins millionnaire, est un pleutre, un rêveur, un propre à rien, un imbécile. Toute la France a la fièvre jaune. Le million! c'est la toquade de tous ceux qui mettent la main à la pâte industrielle. Il faut à tous nos petits bonshommes du jour un million, par tête. On ne saurait confortablement vivre à moins...

« Vive sa majesté million! le seul million est beau, le seul

1. P. de la Gorce. *Histoire du Second Empire*, t. I, p. 79.

million est grand, le seul million est honorable, puissant, adorable ! Ce n'est même plus le Veau d'or devant lequel il faut se prosterner, c'est devant l'âne d'or. Voilà le symbole ! »

« On cherche à parer ces exactions modernes sous le nom d'esprit d'entreprise. Mais les larrons qui se liguent et s'assemblent, pour détrousser les passants, ont aussi l'esprit d'entreprise [1]. »

Il faut ici faire la part de l'exagération satirique ou mieux de la « blague » boulevardière. Mais le *Rabelais* n'est pas le seul à comparer les agioteurs aux malfaiteurs célèbres. Leur audace fut bientôt telle que l'autorité dut s'émouvoir.

« Le ministre de l'Intérieur et le Préfet de police, constate Viel-Castel, redoublent de circulaires contre les faiseurs d'affaires et les malavisés qui escomptent leur influence... [2] »

On chasse les coulissiers du passage de l'Opéra, où ils avaient transporté une Bourse clandestine.

L'Empereur même s'inquiète et sévit :

« Depuis quelque temps l'Empereur se gendarme contre les faiseurs d'affaires et le *Moniteur* a parlé contre les gens qui se prétendent influents. »

« Une société d'émigration a fait insérer au journal des *Débats* son prospectus avec les noms des membres de son conseil de surveillance. Un certain de Mortemart-Boisse, qui n'est ni Mortemart, ni Boisse, mais un intrigant remuant, a rédigé cette annonce dans laquelle il dit que la société compte des protecteurs jusque sur les marches du trône ! »

« Au nombre des membres du conseil il énumère :

« Le prince de Montléan !

« Le général Ricard, premier aide de camp du prince Jérôme. »

« Cette annonce a été montrée à l'Empereur par les gens de son entourage. L'Empereur s'est fâché ; il a écrit une lettre au

1. *Rabelais*, 2 septembre 1857.
2. Viel-Castel, *Mémoires*, t. III, et mai 1856.

peu vive au prince Jérôme et le résultat de tout cela a été la démission du général de ses fonctions d'aide de camp [1]. »

Et parce que l'Empereur ne peut intervenir comme il le voudrait dans la lutte, de hauts magistrats écrivent, avec son approbation, sinon sous son inspiration, de graves réquisitoires contre *les Manieurs d'argent* [2]. Ils dénoncent « l'abus des émissions, les primes factices, les actionnaires fictifs, les dividendes imaginaires, les fausses nouvelles [3] ». Ils attaquent jusqu'aux agents de change dont certains avaient aidé des étudiants à jouer « des millions ». Et dans leur indignation ils empruntent à Proudhon lui-même ses plus violentes protestations: « La Bourse est le monument par excellence de la société moderne... Les faits et gestes de la Bourse ont fait table rase de l'honnêteté commerciale... Je défie nos neveux de surpasser leurs pères; le vice est à son comble... »

Bien entendu, un vice qui occupait ainsi l'attention des journalistes, des magistrats et du chef même de l'État, devait inspirer la verve des auteurs dramatiques. C'est ainsi qu'en quelques années et pour ne rien dire des *Pièges dorés* (1858) de Beauplan, on verra paraître l'*Honneur et l'argent* (1853) et puis la *Bourse* (1856) de Ponsard, enfin la *Question d'argent* (1857) d'Alexandre Dumas. Ce que furent les principales de ces pièces, nous le dirons plus loin ; indiquons seulement que certaines frappèrent assez les esprits pour mériter les plus hautes approbations. Dumas par exemple vit l'avocat général à la Cour impériale de Paris défendre la *Question d'argent* contre les critiques de la presse ou des financiers. Quant à Ponsard, c'est de l'Empereur même qu'il reçut une lettre de félicitation, où l'on remarquait ces mots :

1. Vieil-Castel, *Id.*, 9 mai 1856.

2. *Les Manieurs d'argent*, par Oscar de Vallée, avocat général à la Cour Impériale de Paris, 1857.

3. *Manieurs d'argent*. Introduction, p. X.

« J'ai été vraiment heureux de vous entendre flétrir avec toute l'autorité de votre talent, et combattre par l'inspiration des plus nobles sentiments le funeste entraînement du jour [1]. »

Les comédies mêmes qui ne traitent pas spécialement de la question d'argent y font plus d'une allusion significative, et dans *les Faux bonshommes* (1856) de Barrière, par exemple, nous trouvons ce savoureux dialogue :

LECARDONEL

Vous savez que la compagnie de la Lune a été créée au capital de cinq millions; toutes les actions avaient été placées, l'affaire marchait à merveile; jamais on n'avait rêvé une opération plus belle; mais cependant j'en rêvai une plus belle encore. Je n'avais que cent actions, je résolus de faire rentrer toutes les autres dans mon portefeuille. Je quittai ostensiblement l'affaire. Le gérant et le caissier sont deux niais du premier ordre; ils se sont laissés effrayer... Les actionnaires, persuadés par eux, ont senti la panique les gagner, ils ont voulu vendre; de là la dégringolade... Puis les procès sont venus, l'affaire paraît perdue. Mais, pour nous, elle est magnifique : Écoutez! nous laissons encore passer quelque temps, puis nous achetons tout en sous main. Des gens à moi offrent déjà dix pour cent; on accepte... Bref, avant cinq mois, nous accaparons les actions. Alors nous crions à la mauvaise gestion du gérant, nous le flanquons à la porte. Je prends la direction, nous arrêtons les procès, nous payons les amendes, nous soldons les dividendes arriérés; avant six mois, les actions remontent au pair, et dans un an, par suite d'un mouvement de bascule naturel, elles ont doublé de valeur. Alors, nous réalisons nos dix millions. Comprenez-vous.

PÉPONET

Parbleu!

LECARDONEL

Eh bien, donc! touchez là! Part à nous deux!

PÉPONET

Mais...

1. *Moniteur*, 29 juin 1851.

LECARDONEL

Quoi ?

PÉPONET

Est-ce que c'est bien loyal ?... car enfin, ces malheureux actionnaires.

LECARDONEL

Eh bien ?

PÉPONET

Nous leur prenons l'argent dans la poche.

LECARDONEL

Dans quoi voulez-vous donc que nous le prenions ?

PÉPONET

Cependant.

LECARDONEL

Pour que l'argent entre dans une poche, il faut bien qu'il sorte d'une autre.

PÉPONET

C'est vrai, mais autrefois ?

LECARDONEL

Autrefois, autrefois, on mettait trente ans pour remplir sa caisse ; maintenant on va plus vite, voilà tout.

PÉPONET

C'est juste, au fait ; c'est le progrès.

LECARDONEL

Certainement ; vous voyez bien que vos scrupules sont ridicules.

(*Faux bonshommes*, II, 4.)

Et Péponet bien entendu se laisse convaincre.

*
* *

Émile Augier ne fut donc pas le seul à dénoncer l'influence corruptrice de l'argent et le cynisme des financiers. Dans l'œuvre de salubrité publique à laquelle l'Empereur et ses magistrats conviaient les honnêtes gens, une part importante revient notamment à Ponsard et à Dumas. Augier ne fut pas même le premier à ouvrir les hostilités, puisque *Mercadet* de Balzac (1851) et *l'Honneur et l'Argent* de Ponsard (1853) sont antérieurs à *Ceinture dorée* (1855), l'un de quatre ans et l'autre de deux ans.

Il n'en a pas moins étudié la question d'argent d'un point de vue tout spécial, avec une intransigeance d'honnêteté, surtout avec une persévérance particulièrement farouche.

Ce n'est pas qu'on trouve chez lui beaucoup de financiers proprement dits, ni surtout de financiers en exercice. Augier laisse volontiers l'agio, la spéculation, le bluff, et d'une façon générale les affaires. Il n'a rien écrit qui, même de très loin, fasse pressentir *les Ventres dorés*. C'est sans doute que, Balzac ayant passé par là, Émile Augier croyait difficile de recommencer un « faiseur ». On pouvait, il est vrai, déplacer Mercadet, et lui donner pour ainsi dire de l'avancement ; le dégager des affaires domestiques où il s'empêtre, le lancer à la Bourse et dans le monde, et de simple faiseur l'élever à la dignité de grand financier. Mais l'entreprise était hardie, et Augier ne l'a pas tentée. Non seulement, il ne refait ni Turcaret, ni Mercadet, mais ses hommes d'argent sont pour la plupart des financiers émérites, dont on ne nous rappelle que discrètement les opérations passées et les aventures déjà lointaines. Un seul en est encore à faire fortune, c'est Vernouillet ; mais Vernouillet apparaîtra moins comme un financier proprement dit que comme un journaliste nouveau jeu. Ainsi, il reste vrai de dire qu'Augier ne s'applique pas particulièrement à peindre des opérations financières ni des spéculateurs dans l'exercice de leur fonction spéciale.

Il ne nous montre même pas la fièvre d'enrichissement

qui, après 1855, emporta tout le monde dans le tourbillon des affaires, et il laisse à Ponsard (*la Bourse*) le soin de dénoncer les méfaits du jeu, la malhonnêteté des gagnants et la sottise des victimes.

Visiblement il évite de mettre en scène des hommes et des choses d'une spécialité, il écarte les détails techniques, et ce n'est pas la comédie d'une profession qu'il prétend d'abord nous donner.

CHAPITRE II

CEINTURE DORÉE (1855)

Voyez, en effet, *Ceinture dorée*. Il y a là un portrait, quelques traits de mœurs, mais surtout des préoccupations morales. L'œuvre est d'un moraliste plus que d'un satirique ou d'un observateur. Augier a voulu étudier deux choses : d'abord l'âme d'un enrichi, puis l'accueil fait par la société à ce parvenu vulgaire et malhonnête. Il a voulu mettre en présence un coquin et un gentilhomme et, si Ponsard ne lui eût pas « soufflé » le titre deux ans plus tôt, sa comédie eût pu s'appeler *l'Honneur et l'Argent*.

A. — La pièce.

Le bonhomme Roussel est riche de trois ou quatre millions, acquis par des spéculations habiles et une industrieuse économie. Sa fortune lui vaut les relations les plus honorables et les plus brillantes, elle lui inspire cette satisfaction de soi-même que connaissait déjà le Dorbeval de Scribe [1]. Surtout il se félicite d'assurer grâce à elle le bonheur de sa fille unique et chérie, Caliste. A ce sujet pourtant, il commence à ressentir des inquiétudes. Sans doute, les prétendants se présentent en foule, attirés par les millions

1. *Un mariage d'argent.*

de Roussel comme des papillons de nuit par la lumière. Mais Caliste les voit plus sensibles à l'éclat de sa dot qu'à ses mérites personnels, et comme elle veut être épousée pour elle-même, elle les écarte tous.

Roussel, un peu dépité et déjà inquiet, découvre enfin un homme d'honneur, désintéressé, chevaleresque, qui semble bien réaliser l'idéal de Caliste. Il attire chez lui M. de Trélan, le flatte, lui fait des avances, et finalement lui jette sa fille à la tête.

Or, non seulement M. de Trélan ne répond pas à tant de prévenances par un enthousiasme reconnaissant, mais il décline les propositions de Roussel. Celui-ci exige des explications pour un refus qu'il juge offensant, et force est bien à Trélan d'avouer qu'il recule devant la fortune de Roussel : on suspecte la légitimité de ses origines, on parle d'opérations louches, et le père même de Trélan fut ruiné par une manœuvre du bonhomme.

A ces accusations, Roussel répond par un dédain goguenard et insolent. Bientôt même il se félicite du refus de Trélan : en son jeune agent de change Balardier, il découvre un homme honnête, raisonnable, agréable. Il l'invite à dîner, aux lieu et place de Trélan, l'autorise à faire sa cour et laisse entendre à Caliste que ce gendre lui agréerait entre tous.

N'empêche que la fortune dont il est si fier et sur laquelle il comptait fonder le bonheur de sa fille vient de lui attirer un affront, et contrarie doublement ses projets paternels. Caliste repousse les vulgaires coureurs de dot, et les honnêtes gens la repoussent elle-même, à cause de sa dot. Le châtiment commence.

Le lendemain, Roussel et sa fille assistent à une soirée chez Mme de Lussan. Instruite par son père, Caliste apprend à son amie les événements de la veille, quand on annonce M. de Trélan. C'est un vieil ami des Lussan, et il vient leur faire ses adieux avant d'entreprendre pour la Perse un voyage de trois ans. Caliste, qui l'estime d'avoir refusé sa main, le félicite et lui offre son amitié. Il accepte d'autant plus volontiers qu'il découvre chez la jeune fille les

idées et les sentiments qui sont les siens ; il l'assure à son tour de sa respectueuse sympathie et quand vient le moment des adieux, il dissimule mal une émotion qui n'échappe pas à Caliste.

Dès lors, la jeune fille se lancerait peut-être dans un rêve aussi beau que décevant, mais d'un mot M[me] de Lussan rabat son enthousiasme et dissipe ses chimères : si Trélan part pour la Perse c'est pour échapper à un amour sans espoir... Cette révélation accable Caliste et quand son père vient plaider la cause de Balardier, elle se résigne à ce mariage de raison.

Ce ne sera, d'ailleurs, pas pour longtemps. En quittant M[me] de Lussan, Trélan est allé chez d'autres amis où l'on annonçait déjà le prochain mariage de Caliste avec Balardier. Stupéfait et indigné, il revient en hâte, adresse à Roussel des félicitations insolentes, provoque Balardier et à Caliste elle-même, fait une véritable scène de jalousie. On le reçoit d'abord fort mal ; mais depuis Molière il est un Dieu pour les amants susceptibles, et une réconciliation termine cette scène de dépit amoureux. Balardier sera la victime de cette entente cordiale, mais Caliste ne songe guère à s'en inquiéter : elle est toute à la joie.

Il n'en va pas de même pour Roussel. Fertile pour Caliste en émotions variées, la soirée est pour lui féconde en avanies. Depuis la sortie de Trélan, sa conscience endormie s'est réveillée, et son inquiétude le porte aux susceptibilités maladroites.

Entend-il parler de fortunes mal acquises, il se juge attaqué. Un domestique, en lui parlant, cherche-t-il quelque chose dans sa poche, il voit dans le geste une injure et fait à l'homme une scène ridicule. Bientôt d'ailleurs il a des raisons plus sérieuses de s'inquiéter. Un pianiste grotesque ayant ennuyé tout le monde avec une symphonie aussi plate que prétentieuse, intitulée *le Veau d'or*, les invités jurent de se venger en le mystifiant. Ils félicitent Landara de la sublimité de ses conceptions, de la hardiesse de son entreprise... mais ils l'engagent à plus de prudence ; sa sympho-

nie puissante et franche comme une satire de Juvénal va lui faire plus d'un ennemi dans le monde financier. Roussel n'a-t-il pas vu déjà dans l'adagio « un fait personnel » ? Du coup, Landara perd la tête, affolé il court à Roussel, se jette presque à ses pieds et l'accable d'excuses qui sont autant d'outrages. Cette fois, Roussel se sent condamné, et tandis que Caliste part pleine d'espérance et d'amour, son père s'en va tête basse, comme un coupable à la veille du châtiment.

Rentré chez lui, il fait son examen de conscience, reconnaît ses indélicatesses passées, s'étonne d'avoir pu les commettre, se décide à les réparer, et aussitôt renvoie à M. de Trélan les cinquante mille francs jadis perdus par son père. Et vite, il se sacre lui-même grand homme et compte sur la reconnaissance émue de Trélan.

Arrive celui-ci, qui le détrompe bientôt. Il refuse pour son compte la somme que les tribunaux ont jadis, injustement mais légalement, accordée à Roussel ; surtout, il ne pense pas qu'une restitution partielle refasse à l'homme d'affaires taré une virginité parfaite, et il s'obstine à repousser Caliste. Vainement, Mme de Lussan révèle aux deux jeunes gens l'amour qu'ils se cachent, vainement Roussel implore, vainement Caliste tombe à genoux, Trélan s'entête en son refus, quitte à se faire méconnaître de celle qu'il aime. Il ne peut cependant accepter son mépris et sur une provocation de Mme de Lussan il va s'expliquer, quand une supplication désespérée de Roussel le condamne au silence... Caliste a surpris le manège des deux hommes ; son étonnement devient de l'inquiétude ; une insulte lancée par Landara à la face de Roussel aggrave ses soupçons ; enfin quand, une fois son père ruiné par une spéculation malheureuse, elle voit Trélan revenir demander sa main, ses soupçons se changent en certitude... Mais Trélan devine son angoisse et par une inspiration délicate, il rassure cette conscience alarmée. « L'obstacle est levé... par notre ruine », demande Caliste, et lui de répondre : « Oui, mademoiselle. Je puis maintenant avouer ma petitesse : je ne voulais rien

devoir à ma femme... que le bonheur. » (III, 18.) Caliste peut rendre à Trélan son amour, et à son père sa vénération.

B. — La leçon de « Ceinture dorée ».

Le dessein moral d'Émile Augier apparaît clairement. Aux hommes d'argent indélicats, il veut donner une double leçon : il refuse d'abord la considération des honnêtes gens, puis, les punissant par leur argent même, il fait de leur fortune un obstacle au bonheur de leurs enfants.

De ce double dessein, à vrai dire, il ne réalise qu'une partie.

Son intention est très nette de mettre la pauvreté honorable au-dessus de la richesse malhonnête, et de disqualifier les voleurs parvenus. M. de Trélan, son interprète a, sur ce sujet, des paroles aussi claires qu'énergiques :

> « Vous avez raison, monsieur, le monde est à vos pieds. Mais debout, là dans un coin, il y a un gentilhomme pauvre qui ne s'incline pas... (*Il se couvre.*) Ce gentilhomme, monsieur, c'est la conscience publique. »
>
> (III. 10.)

Mais, en dépit de ces belles phrases, l'idée morale d'Augier n'a pas trouvé sa forme dramatique. Puisqu'il s'agissait de disqualifier Roussel, il fallait le mettre aux prises non pas avec un individu mais avec la société. C'est ce que n'a pas fait suffisamment l'auteur.

Roussel est admis dans le meilleur monde, sa fille est l'amie intime de Mme de Lussan, et celle-ci ne semble même pas soupçonner l'indélicatesse du bonhomme. D'autres, il est vrai, sont mieux informés, et l'on daube fort sur Roussel devant Balardier et Landara. « Je m'étonnais dit Bajard à Balardier, qu'un brave garçon comme vous entrât dans une famille... » et Mme de Lahaye d'appuyer : « On n'épouse pas la fille de M. Roussel. » (II, 10.)

Voilà qui va bien. Mais quelle est l'attitude de ces beaux parleurs devant Roussel? Quel accueil lui font-ils chez eux, chez leurs amis? Leurs médisances sont-elles l'expression de leur honnêteté indignée, ou la vengeance dont ils font payer leur complaisance ? Pour que la leçon fût complète, il fallait nous montrer Roussel au milieu du monde, et non pas tantôt Roussel seul, tantôt le monde sans Roussel.

Repoussé avec mépris ou seulement reçu avec froideur, il se heurtait à la conscience publique. Au contraire accueilli avec faveur, flatté, flagorné par tous, mais rencontrant ensuite M. de Trélan, il subissait un affront d'autant plus douloureux qu'il était plus inattendu. De toute façon, l'effet était plus dramatique, et nous avions en même temps une peinture de mœurs qui élargissait singulièrement ce drame plus familial que social. Cette rencontre du monde et de l'argent prête d'ailleurs si facilement aux scènes dramatiques que Ponsard en avait fait le sujet d'une tragédie bourgeoise dès 1851 [1], et l'on peut s'étonner qu'Augier n'ait pas suivi cet exemple. Il se rattrapera, il est vrai, avec *les Effrontés* (1861), qui reprendront ce sujet, même après *la Question d'argent* (1857).

Mais si Roussel n'est pas déconsidéré devant le monde, s'il échappe au châtiment public d'un Jean Giraud, d'un Vernouillet et d'un d'Estrigaud, il pense être atteint dans son honneur paternel et pour un père aussi tendre, aussi passionné, cette punition serait pire que la mort. C'est sur ce point même qu'Émile Augier a fait porter tous ses efforts de moraliste, et c'est par là que *Ceinture dorée* est un drame de famille autant qu'une comédie d'argent.

Les deux questions se tiennent, en effet, au point de n'en faire plus qu'une. C'est pour amasser une dot à Caliste que Roussel a voulu devenir riche; aujourd'hui encore, s'il est heureux d'y avoir réussi, c'est que sa fortune lui permet de satisfaire les moindres désirs de sa fille et l'aidera singulièrement à rencontrer un gendre. Chez Roussel, l'amour de

1. *L'Honneur et l'Argent.*

l'argent n'a pas étouffé l'amour paternel, et au contraire, c'est en partie par amour paternel qu'il aime tant l'argent. Là est son erreur. Il n'a pas compris que l'honneur est un héritage plus précieux que la fortune. Pour enrichir sa fille, il n'a pas regardé la légitimité des moyens à employer, et d'avance il a compromis son œuvre. Les vrais honnêtes gens, en effet, ne sauraient accepter une dot entachée dans sa source même; quant aux autres, ils accepteront peut-être les millions de Caliste, mais ils se réserveront le droit de la rendre malheureuse, pour la punir de leur propre indélicatesse. De fait, la jeune fille voit fuir le seul homme qui soit digne de son estime et de son amour, et si, à la rigueur, elle peut se rabattre sur un Balardier, cet honnête homme un peu vulgaire ne remplacera jamais pour elle M. de Trélan. Roussel a donc lieu de se désoler. Pourtant son châtiment n'est pas complet ; s'il souffre de l'abandon où languit son enfant, il conserve du moins son respect et sa vénération. Mais bientôt, les événements ouvrent les yeux de la jeune fille ; réduite à mépriser Trélan ou à soupçonner son père, elle entrevoit la vérité et déjà se désole... Roussel, qui devine ce qui se passe en elle, songe à la mort et rien n'est plus tragique que cette situation d'un père jugé par son enfant, et d'une fille qui n'ose plus ni respecter ni accuser son père.

On a discuté la vraisemblance de ce dénouement. La majorité des enfants, a-t-on dit, s'inquiète peu d'où vient la fortune paternelle. Aux parents qui leur assurent une belle dot, ils n'ont ni l'impertinence ni la naïveté de demander un certificat de probité; et la preuve qu'ils ont bien raison, c'est qu'ils trouvent facilement à s'établir. Le fait est que les Caliste Roussel et les Henri Charrier sont rares; ils devaient l'être particulièrement sous le Second Empire, alors qu'au témoignage de Barrière, de Sardou, de Laprade et d'Augier lui-même la Jeunesse avait l'esprit positif et la passion des écus. Il n'est pas inouï cependant que des héritiers ou des légataires soient plus scrupuleux que le testateur, et naguère on a vu une très grande dame et son fils

repousser la fortune acquise par le chef de leur famille. On ne peut donc reprocher à Augier d'avoir tiré un effet dramatique d'un scrupule peu commun, mais dont on rencontre quelques exemples.

D'ailleurs, le dénouement de *Ceinture dorée*, Augier l'a repris par deux fois. Dans *les Effrontés* Henri contraindra Charrier à une restitution intégrale, et dans *Maître Guérin*, le colonel rompt avec son père malhonnête, non sans avoir réparé le mal fait par lui. Ce n'est pas sans doute que le moraliste prétende nous présenter Henri Charrier et le colonel Guérin comme des types ordinaires de l'humanité moyenne. Mais il ne les emploie pas non plus comme de simples utilités dramatiques. Évidemment, il réalise en eux son idéal de l'honnête homme ; grâce à leur délicatesse ombrageuse, il oppose à la morale mondaine sa conception de la probité.

Il n'en est pas de plus scrupuleuse ni de plus intransigeante. Non seulement pour Émile Augier, la fortune n'est pas, par elle-même, un titre à la considération ; non seulement, il condamne des opérations qu'autorisent les mœurs et qu'absolvent les tribunaux ; mais pour les financiers indélicats il retrouve la sévérité impitoyable qui lui faisait abattre Olympe d'un coup de pistolet et rejeter Clorinde à la rue. Ne peut-il les atteindre directement, il les punit dans leurs enfants, et si eux-mêmes veulent revenir à la probité, il impose à leur repentir des conditions draconiennes. Il n'accepte pas de restitutions partielles ; les restitutions intégrales elles-mêmes ne lui suffisent pas ; persuadé que « la source empoisonnée empoisonne tout le fleuve », il exige du mauvais riche un retour à la pauvreté et ne l'admet au bonheur qu'après ruine complète.

On fit généralement bon accueil à cette morale austère et l'on profita de l'occasion pour attaquer « les grands potentats de l'industrie ou de l'agio » [1]. Mais on accepta moins facilement les développements de l'auteur sur la pau-

1. *Le Siècle*, 12 février 1855.

vreté, car M. de Trélan a sa philosophie de la pauvreté et conférencie sur ce sujet presque aussi bien que M. de Cayolle en personne. Il faut avouer que l'on eut bien raison de discuter. Sans doute, la fortune, assurant la satisfaction de tous les désirs, engendre la satiété, tandis que le pauvre jouit plus vivement de plaisirs plus rares et plus modestes ; la pauvreté peut être un stimulant, une source d'énergie ; dans la vie familiale elle rapproche les époux et fortifie leur amour en le fondant sur le dévouement. Mais la pauvreté, réduite à de petits plaisirs, endure aussi de cruelles souffrances, inconnues à la richesse ; le travailleur pauvre travaille précisément pour échapper à la pauvreté : la gêne, enfin, est terrible pour les familles nombreuses, impose aux parents les plus durs sacrifices, compromet l'avenir des enfants, quand ce n'est pas leur naissance même. Dès lors, les idées de M. de Trélan ressemblent trop à un paradoxe décevant, sa thèse appelle trop nécessairement l'inévitable contradiction. Et si lui, Caliste et Roussel même, entendent seulement prêcher la modération des désirs et recommander *l'aurea mediocritas* des anciens, ils ressemblent encore à des personnages d'idylle conventionnelle ou à des moralistes de salon. Paul de Saint-Victor a, sur ce sujet, quelques pages bien amusantes et fort sensées :

« Quant à cette Caliste, si tendre d'ailleurs et si charmante par endroits, le moyen de ne pas la trouver un peu maniérée dans ses cantiques éternels à la pauvreté! Une fille de Nabab rêvant la chambrette de Jenny l'ouvrière, cela fait sourire, cela rappelle le philosophe romain faisant l'éloge de la médiocrité sur un pupitre d'or massif. La pauvreté! elle est le refrain, la chanson, la moralité de cette comédie. C'est à qui des deux amants chantera plus haut ses louanges, et même le beau Roussel prend son pipeau d'argent et finit par venir faire sa partie dans ce concert de famille. Certes elle a droit à tous les respects, cette humble déesse qui règne sur la majorité des hommes, elle est sacrée, elle est touchante ; il y a quelque chose de divin dans son malheur. Les rois d'Homère et les patriarches de la Bible se prosternaient devant elle et l'adoraient dans la personne des mendiants qui visitaient leur foyer. »

« Je comprends donc qu'on l'exalte, qu'on la glorifie, qu'on baise pieusement le bas de sa robe poudreuse, que tant de génies, que tant de beautés ont portée, mais, de là, à prêcher son culte, sa recherche, son fanatisme, il y a loin ; et ici, je vous abandonne à votre enthousiasme. Ah ! si vous entendez parler de la Pauvreté chrétienne qui se dépouille elle-même entre les mains de Dieu, de cette « dame tant aimée » dont Dante a chanté dans son Paradis les noces mystiques avec saint François d'Assises, et que Giotto a peinte dans ses fresques couronnée de la couronne d'épines du Calvaire, pour celle-là, pour cette fille du ciel, l'orgue n'a pas assez d'hymnes, l'encensoir n'a pas assez de parfums, la canonisation pas assez de symboles, de flambeaux et de tabernacles ! Mais, dans le milieu terrestre et mondain où vous vous placez, ce panégyrique de la pauvreté n'est qu'un retentissant paradoxe en dissonance avec les instincts les plus vifs et les plus énergiques du cœur de l'homme [1]. »

Quoi que l'on pense d'ailleurs de cette question, deux indications sont à retenir. L'une c'est l'intransigeance scrupuleuse du moraliste dans les questions d'argent, et sa volonté de réagir contre les sophismes des financiers, comme il l'avait fait naguères contre les paradoxes romantiques. L'autre, c'est que *Ceinture dorée* indique, pour le moins, les idées que développera *la Question d'argent* et provoque déjà les discussions que feront renaître les théories de M. de Cayolle. Au point de vue moral, Augier demeure donc fidèle à l'idéal d'honorabilité qui était le sien dès 1848 ; au point de vue historique et littéraire, il nous apparaît bien cette fois comme le précurseur, et peut-être le modèle d'Alexandre Dumas fils.

C. — « Ceinture dorée » comédie de caractère.

On le verra mieux encore, si on songe que, incomplète et timide comme tableau de mœurs, discutable comme pièce à thèse, *Ceinture dorée* nous présente par contre un portrait vivant et vrai d'homme d'argent.

1. *Le Pays*, 12 février 1855.

Roussel a peut-être moins d'envergure et moins d'audace que Jean Giraud; et cela tient peut-être à ce que Jean Giraud est encore en activité, tandis que nous voyons Roussel à la retraite. Mais si Roussel s'est adouci, si l'amour paternel a fait du vautour un bonhomme, ce que nous savons de ses opérations passées laisse deviner en lui l'ancien forban. Entre Jean Giraud et lui il y a moins une différence de caractère qu'une différence d'âge.

Par ailleurs, Roussel a tous les traits du parvenu. Quand il parle de ses origines et de ses débuts: il affecte cette bonhomie modeste qui n'est que de l'orgueil déguisé:

« Je suis venu à Paris en sabots ; oui, madame, en sabots, je n'en rougis pas, je le dis à qui veut l'entendre... J'ai eu du bonheur, du mérite peut-être, je ne discute pas... »

(I, 4.)

Et dans le seul premier acte, il recommence deux fois ce glorieux aveu, à Trélan d'abord, à Balardier ensuite... Jean Giraud ne mettra pas plus d'insistance à rappeler qu'il est fils d'un jardinier.

Mais en dépit de ses sabots d'autrefois, Roussel affecte le même orgueil que les talons rouges de l'ancienne cour.

ROUSSEL

« L'aristocratie d'argent en vaut bien une autre, quand le diable y serait. Je m'estime autant qu'un Montmorency.

BALARDIER

Vous êtes modeste.

ROUSSEL

Non! les Montmorency étaient très riches.

BALARDIER

Mais leur fortune leur venait de leurs aïeux.

ROUSSEL

Tandis que j'ai fait la mienne moi-même : c'est vrai. »

(I, 13.)

Sur les descendants des preux, il se croit toute la supériorité d'un homme nouveau qui devient un ancêtre.

Pour lui, sa fortune n'est pas seulement le signe de son intelligence, elle est aussi la preuve de son honnêteté. Elle lui confère un brevet de moralité. Aussi demeure-t-il stupéfait quand Trélan semble ne partager pas la bonne opinion qu'il a de lui-même :

« Les bras m'en tombent ! C'est un échappé des Petites-Maisons ; le meilleur est d'en rire. Voilà que je ne suis pas un honnête homme, maintenant, moi qui ai trois millions ! Il est drôle ce monsieur... »

(I, 12.)

C'est qu'il est de son temps, le brave homme ! Gonflé de son importance personnelle comme jadis Turcaret, il a, de plus, conscience d'être dans la société moderne le représentant d'une puissance nouvelle et quasi divine :

« Vous le prenez un peu trop haut, mon cher monsieur, et je suis bien bon de me confondre en salamalecs ! Je suis un autre personnage que vous, je puis bien vous le dire... Vous vous appelez M. de Trélan, et je m'appelle M. Roussel tout court : mais nous ne sommes plus au temps de la féodalité : il n'y a plus qu'un gentilhomme en France, c'est l'argent ! qu'un homme puissant, l'argent ! qu'un honnête homme, l'argent ! »

(III, 10.)

Une fois de plus ne croirait-on pas entendre les rodomontades de Jean Giraud au premier acte de *la Question d'argent ?*

Et dans la bouche de Roussel, ce ne sont pas là de vaines et creuses déclamations. Ces paroles, au contraire, traduisent très exactement la pensée qui est la sienne depuis

quelque trente ans. Les mauvaises langues lui adressent bien quelques reproches ; mais il n'a cure de ces bavardages ; toujours respectueux de la légalité, toujours fort de son droit, il ignore totalement que l'exercice rigoureux d'un droit peut devenir le pire des injustices. Et s'il avait jamais éprouvé quelque doute sur l'honnêteté de ses entreprises, le succès aurait vite rassuré sa conscience trop scrupuleuse.

TRÉLAN

« On parle d'entrepreneurs réduits à la faillite, pour avoir compté sur un crédit que vous leur retiriez tout à coup.

ROUSSEL

Eh bien ! n'était-ce pas mon droit?

TRÉLAN

Mais on dit que vous rachetiez à vil prix les immeubles inachevés...

ROUSSEL

Ils étaient à vendre. Est-ce tout ?

TRÉLAN

On parle de procès scandaleux...

ROUSSEL

Je les ai tous gagnés. Et si j'ai gagné, c'est que mes actionnaires avaient tort ; j'en suis fâché pour Monsieur votre père. Je ne connais que la loi, moi.

TRÉLAN

Vous la connaissez peut-être trop bien. C'est ce qu'on vous reproche, puisque vous m'obligez à parler.

ROUSSEL

Hé bien, mon cher monsieur, ce reproche-là, je l'accepte et j'en suis fier. Tenez-le-vous pour dit. Serviteur. »

(I, 11)

Il finira sans doute par reconnaître son erreur : « C'est évident ; j'ai spolié mes actionnaires, il faut dire le mot. » Mais ce dont il s'étonne surtout c'est d'avoir volé pour si peu : « Comment ai-je pu pour cette misérable somme?... Je la trouverais aujourd'hui que je la ferais placarder sur tous les murs... » Encore s'accorde-t-il des circonstances atténuantes, ou mieux un complice : « C'est la faute de ce brigand d'avocat qui m'a gagné mon procès. » (III, 1.) Pour un peu, il s'en prendrait aux juges qui lui ont décerné indûment son brevet d'honorabilité.

D'ailleurs, son examen de conscience porte sur un fait unique : un seul procès le préoccupe : celui qui, par une conséquence tardive et imprévue, compromet maintenant le mariage de Caliste. Ses remords sont conditionnels. Sa fille heureuse, il n'eût certainement pas éprouvé l'ombre d'une inquiétude. S'il restitue à Trélan les cinquante mille francs perdus par son père, c'est qu'il se sent menacé dans son honneur, et qu'il éprouve le besoin d'avoir un répondant :

« Il est clair que M. de Trélan va devenir mon plus chaud défenseur, et un homme défendu par M. de Trélan est à l'abri des mauvaises langues », songe-t-il en lui-même. Et, sûr d'accomplir tout son devoir, il ajoute : « Écrivons-lui une lettre simple et digne. » (III, 5.) Puis, quand arrive le fils de sa victime, l'ancien voleur affecte une modestie tout simplement sublime : « Vous voilà, monsieur; je m'attendais presque à votre visite. Mais pas de remerciements, je vous en prie ; je n'ai fait que mon devoir. »

Il le dit, espérant qu'on ne le prendra pas au mot, aussi, devant la froideur de Trélan, ne se tient-il pas de quêter un compliment : « Vous conviendrez que je me suis conduit en galant homme à votre égard... Et j'espère que dorénavant, si l'on m'attaque devant vous, vous vous ferez un devoir de rétablir les faits. » (III, 10.) Après cette sommation, Trélan s'exécute, mais avec des réserves qui stupéfient le bonhomme. Sa stupéfaction devient de l'indignation, quand il apprend qu'une restitution partielle n'est pas un titre

suffisant à l'estime des honnêtes gens et qu'une fortune commencée par le vol est tout entière illégitime. Les prétentions de Trélan lui paraissent « absurdes, injustes, immorales » et devant cette intransigeance d'honnêteté, il redevient le Roussel d'autrefois : « Il n'y a plus qu'un gentilhomme en France, c'est l'argent ! qu'un homme puissant, l'argent ! qu'un honnête homme, l'argent ! » Tant quelque trente ans de finances ont atrophié le sens moral chez ce brave bourgeois (III, 10).

Car Roussel n'est pas un mauvais homme. Il n'a pas la vanité épaisse ni les mauvaises mœurs d'un Turcaret. Son orgueil même a de la bonhomie, et c'est un homme rangé. L'amour de l'argent n'a pas desséché son cœur, sa cupidité n'est pas monstrueuse comme celle d'un Mercadet qui sacrifie à sa passion le bonheur de sa fille. Bien au contraire, il est un père modèle, un papa-gâteau, et c'est de toute sa fortune qu'il voudrait acheter le bonheur de Caliste. Il n'est donc pas odieux ; parfois même il devient presque sympathique. Les critiques de 1855 lui ont vivement reproché d'avoir tant de qualités. Jules Janin le voudrait plus proche parent de Gobseck [1], et Paul de Saint-Victor ne voit en lui qu'un Mercadet amoindri.

« Ce qui manque à cette comédie, c'est la fermeté de l'idée, la logique de l'action, le parti pris de sa morale. Son Roussel n'est pas assez taré pour le mépris qu'elle lui fait subir. Des actions véreuses, des valeurs de pacotilles, des paperasses illisibles de procès suspects ne suffisent pas au théâtre pour diffamer un caractère à ce point. J'aurais voulu que le bonhomme se détachât sur un fond de passé plus noir ; qu'il eût gagné ses millions, par exemple à vendre des nègres, ou à faire l'usure dans quelque caverne sordide, pleine de frégates d'ivoire et de crocodiles empaillés. Son monstrueux magot devrait avoir des pieds de fange visibles à l'œil nu, de façon à inspirer un mépris net et un dégoût prononcé. Mais à peine entachée qu'elle est par des médisances anodines, la fortune de ce Roussel ne mérite ni les outrages de M. de Trélan, ni ces rumeurs un peu tardives de

1. *Débats*, 12 février 1855.

l'opinion publique qui semblait n'éclater au dénouement que pour le besoin de la cause. Le monde ne prodigue pas ses excommunications et ses anathèmes, il les réserve à des cas plus majeurs et à des péchés plus mortels. On ne peut croire ni aux remords de ce richard ni à sa conversion, ni au stoïcisme avec lequel il accueille sa déconfiture. Que voulez-vous qu'il se reproche lorsque le code à cinq tranches n'a rien à lui dire[1]? »

Peut-être effectivement, le drame eût-il exigé chez Roussel plus de méchanceté. Cependant, même aussi peu marquée, la figure de Roussel est intéressante, et son exemple significatif. Voilà un homme qui n'a rien d'un scélérat ; bon père, il cherche un mari qui fasse le bonheur de sa fille, et non un gendre qui flatte ses passions ou ses manies ; financier, il ne voit pas dans le mariage de Caliste une affaire et agréerait un gendre sans fortune ; s'il a ses ridicules, ses défauts même, il semble bien n'avoir pas de vices ; son aspect n'est ni celui d'un coquin comme Harpagon ou Turcaret, ni celui d'un imbécile, comme Orgon ou M. Jourdain. Cependant ce bourgeois considéré, ce financier qui se refuserait à une opération illicite, a perdu le sens moral. Non seulement, il a commencé sa fortune par le vol, mais il s'est complètement aveuglé sur la nature de ses gains d'autrefois. Jadis, il fut un faible qui succomba à la tentation, ou un cynique qui brava délibérément la morale ; aujourd'hui, il reste un inconscient. Les sophismes dont il endormit naguères sa conscience, le succès qui sembla justifier son audace, la complaisance dont le monde autorisa sa fortune, le bon usage qu'il fit ensuite de sa richesse, les « principes » qu'il adopta quand ils ne lui coûtèrent plus rien, tout cela a fait de lui un faux honnête homme. Et précisément parce qu'il n'est pas complètement mauvais, sa démoralisation prouve mieux que l'infamie d'un Mercadet ou d'un Jean Giraud la puissance corruptrice de l'argent. Dans sa médiocrité morale enfin, Roussel est moins exceptionnel qu'un Gobseck, un Nucingen, un Turcaret ou un Harpagon.

1. *Le Pays*, 12 février 1855.

Augier a donc eu le double mérite de nous présenter un type vrai dans sa médiocrité et de proposer à ses contemporains une leçon plus éloquente. En faisant un monstre, comme le voulaient Saint-Victor et Janin, il aurait créé un type d'exception, auquel tout le monde se serait flatté de ne pas ressembler. En représentant un brave homme gâté par l'argent, il offrait aux grands bourgeois de son temps leur propre portrait. Moins puissant, son personnage était plus vrai. Enfin il est venu avant Jean Giraud, et cette fois non plus on ne pourra pas reprocher à Émile Augier de s'être mis à la remorque de Dumas.

CHAPITRE III

LES EFFRONTÉS (1861)

Vernouillet « effronté »

Augier se rendit-il compte cependant des défauts de *Ceinture dorée*, et voulut-il reprendre une question qu'il n'avait d'abord ni posée avec assez de netteté, ni tranchée avec assez de vigueur ? Toujours est-il que, dans *les Effrontés*, il met une fois de plus en présence la richesse malhonnête et le monde des honnêtes gens.

Plus d'un critique alors rapprocha *les Effrontés* de *la Question d'argent*. Le fait est que les deux pièces présentent plus d'une analogie. Tous deux, Jean Giraud et Vernouillet, veulent acquérir la considération qui leur manque, et se faire décerner par la société leurs lettres d'honorabilité mondaine et de gentilhommerie financière. Tous deux voient dans le mariage un moyen de parvenir à leurs fins ; tous deux s'assurent l'appui de bourgeois considérables et de grandes dames imprudentes qu'ils tiennent soit par l'intérêt, soit par la crainte ; tous deux ont pour complice l'indulgence du monde, mais aussi pour adversaire le même type de jeune homme intransigeant en matière d'honneur ; tous deux enfin, après une première victoire, sont publiquement exécutés par les honnêtes gens coalisés. — Mais qu'Augier se soit, volontairement ou non, souvenu de *la Question d'argent*, Jean Giraud n'est, nous l'avons vu, qu'un Roussel rajeuni. Si donc Augier doit à Dumas quelque

chose de son intrigue, peut-être par contre lui a-t-il fourni le modèle de son protagoniste.

D'autre part, l'exécution des *Effrontés* semble bien supérieure à celle de *la Question d'argent*. Sans doute, on a pu reprocher à Augier la complexité de l'intrigue et la multiplicité des sujets. Mais que sa pièce est simple, qu'elle est claire à côté de *la Question d'argent!* Que ne trouvons-nous pas dans celle-ci? La vie bourgeoise des Durieu, les aventures sublimes et pitoyables des de Roncourt, les voyages romanesques et les spéculations imprudentes de la comtesse Savelli, les avatars de Jean Giraud, l'évolution du stoïcien dilettante qu'est René de Charzay, les amours espiègles et généreux de la petite Durieu, les entreprises scientifiques et sociales de M. de Cayolle; le tout entremêlé de conférences contradictoires et de discussions transcendantes. Sur *la Question d'argent* (remarquez ce titre propre à des « Considérations »), Dumas a voulu, semble-t-il, écrire une pièce encyclopédique, comme un article du Larousse. De fait, il n'a pas écrit de comédie plus pleine et plus riche; mais il en a peu écrit de plus lente, ni de moins théâtrale.

L'analyse des *Effrontés* nous montrera bientôt combien ce que la pièce d'Augier renferme au contraire de qualités proprement dramatiques. Peut-être faut-il indiquer d'abord comment l'auteur des *Effrontés* se montre observateur plus clairvoyant, moraliste plus avisé que l'auteur de *la Question d'argent?*

Dans ses *Manieurs d'argent*, l'avocat général Oscar de Vallée loue abondamment Dumas d'avoir organisé contre Jean Giraud la Sainte-Alliance des honnêtes gens.

« Ce qui m'a frappé le plus dans l'œuvre dont je parle, ce qui a attiré mon estime, ce qui fait qu'en cette comédie mon cœur et mon esprit ont trouvé un plaisir, c'est que l'auteur y travaille avec une spirituelle âpreté à isoler l'agioteur, et qu'il lui interdit à la fin la société des honnêtes gens. C'est là, je le crois du moins, sa pensée dominante... Cette idée-là mérite qu'on la loue. Elle rentre dans mon désir et dans mon remède. Elle refuse impitoyablement jusqu'aux apparences de la considéra-

tion à des millions mal gagnés, et elle se complète, au point de vue de la scène, de l'art et sans doute aussi de la vérité [1]. »

En effet, si les Durieu, la comtesse Savelli, M. de Cayolle, René de Charzay, tolèrent d'abord Jean Giraud, c'est qu'ils le croient honnête homme ; s'ils favorisent ensuite son mariage avec Mlle de Roncourt, c'est que notre Turcaret joue bien la comédie de la générosité. Mais une fois édifiés sur son compte, ils se retournent contre lui et l'expulsent.

« Je n'ai rien dit de ce que je savais, lui déclare René de Charzay ; on m'aurait cru cependant. J'ai mieux aimé laisser la conscience du monde faire son œuvre toute seule. Vous venez de voir, monsieur, que, pour certaines gens, les questions d'intérêt ne passent pas avant tout. Maintenant que je suis sans colère, je crois pouvoir vous donner sainement l'opinion du monde à votre égard: Vous n'êtes pas un homme méchant, vous êtes un homme intelligent qui a perdu dans la manipulation de certaines affaires la notion du juste et de l'injuste, le sens moral enfin. Vous avez voulu acquérir la considération par l'argent : c'était le contraire que vous deviez tenter : vous deviez acquérir l'argent par la considération. J'espère, je suis convaincu que vous ferez une grande fortune qui vous dédommagera de ce que vous ne pourrez jamais obtenir. Mlle de Roncourt vous pardonne : elle accepte les excuses que vous faites à Mme de Charzay. Maintenant, monsieur, nous n'avons plus rien à vous dire, vous pouvez prendre votre chapeau et vous retirer [2]. »

C'est donc bien une « leçon » que Dumas propose aux honnêtes gens, et, pour une fois, il leur a montré ce qu'ils devraient être.

Dans *les Effrontés*, Augier procédera tout autrement. Sans doute il infligera, lui aussi, une correction à Vernouillet. Mais peut-être son dénouement n'a-t-il pas plus d'importance que ceux de Molière, et faut-il aller chercher sa pensée partout ailleurs qu'au cinquième acte.

1. O. de Vallée, *les Manieurs d'argent*, p. 348.
2. *La Question d'argent*, v. 8.

Dès le début de la pièce en effet, Vernouillet apparaît ce qu'il est : un coquin fieffé, un homme compromis, compromettant, et momentanément vaincu. Aussi, tout le monde affecte de ne pas le connaître. Bourgeois enrichis ou gentilshommes d'occasion, les Charrier comme les d'Isigny, l'écrasent de leur mépris. Mais voilà que Vernouillet redresse la tête ; fort de sa malhonnêteté même et de ses huit cent mille francs, il veut devenir une puissance... Aussitôt changement de front. Charrier le comble d'amitiés, et le vicomte d'Isigny court après lui pour l'inviter à une soirée aristocratique. Et Vernouillet n'en est encore qu'aux intentions !

Bientôt il passe aux actes, et son effronterie mêlée d'hypocrisie l'autorise à tous les espoirs. Un peu de chantage lui assure la main de Clémence Charrier, une générosité légèrement impertinente lui concilie l'estime et la protection d'une grande dame, son audace enfin lui vaut des succès dans les salons du Faubourg. Il trouve bien sur son chemin une femme courageuse qui lui inflige en public une leçon sanglante ; mais il ne baisse pas la tête, et le duel que lui propose le marquis d'Auberive lui servira de consécration mondaine. Sans doute encore, une seconde correction l'attend. Instruit de ses manœuvres contre son père et sa sœur, Henri Charrier chasse Vernouillet comme René de Charzay chassait Jean Giraud. Mais cette nouvelle exécution se fait à huis clos. Une famille ferme sa porte à l'Effronté ; l'Effronté en verra vingt autres l'accueillir à bras ouverts. Vernouillet éprouve un échec, il ne subit pas une défaite ; l'avenir lui reste, ses vainqueurs même s'en rendent compte ; il serait même le maître de l'heure, si les conventions théâtrales, bien plus que la morale, n'exigeaient le triomphe momentané de la vertu.

Ainsi, à la leçon théorique de Dumas, Augier oppose une étude de mœurs. Il reprend le sujet traité par Ponsard dans *l'Honneur et l'Argent* (1851), mais il fait la même démonstration de la façon inverse. Ponsard montrait le monde abandonnant l'homme riche qu'il adulait hier, mais qui se ruine volontairement pour payer les dettes de

son père. Augier nous montre le monde aux pieds d'un homme qu'il méprise, mais dont l'effronterie lui impose et la fortune l'éblouit. Surtout, Ponsard n'a fait qu'une œuvre de moraliste, un exercice d'école ; Augier a fait œuvre dramatique.

C'est un véritable drame, en effet, dont Vernouillet est le protagoniste. Au courant des secrets de tous, il domine, il terrorise chacun par sa toute-puissance. Ses adversaires sont à sa merci et le déshonneur public est le moindre mal qu'il puisse leur infliger. Sergine perd son gagne-pain ; la marquise est outragée publiquement ; Charrier se voit contraint de donner sa fille à un homme qu'il méprise, mais qui peut le perdre d'honneur. Nombreux et considérables sont donc les intérêts compromis, irréparables même, certaines catastrophes ; car si Charlotte d'Auberive retrouve son mari et sa situation mondaine ; si Clémence peut épouser Sergine, Henri Charrier est ruiné, et qui pis est, découvre dans son père un voleur. Cette révélation, qui atteint à la fois le coupable et l'innocent, fait au cœur de tous deux une blessure inguérissable. Nous sommes loin du dénouement optimiste de *l'Honneur et l'Argent*, et même de l'universel triomphe des honnêtes gens dans la pièce de Dumas.

C'est que Vernouillet est un autre malfaiteur que Jean Giraud. On lui a contesté son titre d'*Effronté* et *la Gazette de France* de 1861 trace de lui ce portrait surprenant :

« Dans *les Effrontés* il n'y a pas *un* effronté. Vernouillet (même directeur de *la Conscience Publique*) essaie de retrouver un peu d'aplomb, mais il ne réussit pas un instant à se faire illusion à lui même, et il sait très bien qu'il ne fait illusion à personne... Sa plus grande effronterie consiste à se répéter sans cesse qu'il existe à la Bourse une foule de gens qui ne valent pas mieux que lui... Un tel homme n'est pas un effronté, c'est un pauvre diable qui cherche à se consoler de sa propre abjection par le spectacle de l'abjection d'autrui. A la fin de la pièce, cette consolation elle-même lui est enlevée, et il est réduit de nouveau à la mine basse et blafarde du premier acte [1]. »

1. *Gazette de France*, 14 janvier 1861.

Impossible, croyons-nous, de se méprendre plus lourdement. Où est la bonhomie de Jean Giraud? et son apparente discrétion, et son habileté souriante de gros homme heureux? Vernouillet est un combattif qui, après un moment de défaillance, fait face à l'ennemi et fonce sur lui avec une impétuosité brutale. Ses ambitions ne sont pas médiocres, en effet : il veut être « le maître du monde », il lui faut pour cela plus que de l'habileté, plus que de l'énergie. Aussi il a tôt fait de dominer ceux qui le croyaient abattu. A-t-il besoin d'eux? il leur offre sa protection : affecte-t-on de ne pas le reconnaître? il répond à l'impertinence par une familiarité condescendante ; il force les secrets les plus délicats des consciences féminines, il impose son amitié aux plus défiants, sa collaboration aux plus réservés ; il prétend bien enlever de haute lutte l'estime et la confiance du ministère ; déshonoré de la veille, il se voit demain chevalier de la Légion d'Honneur ; de fait, le ministre l'invite à dîner, et c'est lui sans doute qui se croira l'obligé de son hôte... Est-ce là ce qu'on appelle faire figure de « pauvre diable » ? Assez audacieux pour tenter toutes les fortunes, Vernouillet supporte mal les résistances ou les contradictions. Tout adversaire devient son ennemi et se voit traité comme tel. Contre les femmes, le chantage et le scandale sont ses armes habituelles. Si bien que, même victorieux, ses adversaires restent toujours ses victimes. Lui, au contraire, accepte légèrement ses échecs et parfois même les fait tourner à son profit.

Ce n'est plus, comme Jean Giraud, « un homme intelligent qui a perdu dans la manipulation de certaines affaires le sens du juste et de l'injuste » ; c'est un ambitieux décidé à parvenir par tous les moyens, et qui n'a pas à se tromper lui-même pour endormir des scrupules inexistants. Il sait ce qu'il fait et juge la fin qu'il poursuit comme les moyens qu'il emploie. Chez Jean Giraud, il y a peut-être plus de bassesse et d'ignominie ; il y a, chez Vernouillet, plus d'audace et de cynisme.

Cela dit, non pas pour exalter l'un aux dépens de l'au-

tre, mais pour marquer, par la différence des personnages, l'originalité d'Augier, qui, après ses prédécesseurs, a su créer un type vivant et nouveau de l'homme d'argent.

Les deux personnages, enfin, ne vivent pas dans le même milieu et, si leurs sorts sont différents, c'est qu'ils ne se heurtent pas aux mêmes résistances ni aux mêmes vertus.

Jean Giraud n'a devant lui que d'honnêtes gens; sans doute, Durieu ne répugne pas aux gros bénéfices suspects ; mais sa femme est d'une probité scrupuleuse ; René de Charzay ne consentirait pour rien au monde à s'enrichir par le jeu ; la comtesse, si folle qu'elle soit, reste assez grande dame pour ne pas vouloir devenir l'associée d'un spéculateur indélicat ; les de Roncourt, père et fille, sont les héros, les martyrs de l'honneur intransigeant ; quant à de Cayolle, c'est le riche philanthrope, l'utopiste qui rêve de convertir l'humanité en supprimant l'argent.

Jean Giraud se heurte donc à un bataillon carré de héros contre lequel il échoue nécessairement. Dans ce monde exclusivement honnête, « il se casse le nez » à chaque instant comme jadis Olympe chez les Puygiron.

Ainsi, le tableau d'Alexandre Dumas perd peut-être en vérité ce qu'il gagne en beauté morale.

Vernouillet au contraire a pour complices la sottise, la faiblesse ou les passions des honnêtes gens. Laissons de côté les d'Isigny, qui sont de simples fantoches ; mais Charrier, le premier banquier de l'époque, maire de Paris, futur pair de France, plus considérable que Poirier, et moins ridicule que Crevel, comment peut-il se laisser dominer, terroriser par un Vernouillet ? C'est que son passé n'est pas absolument pur ; comme Roussel jadis, comme Vernouillet hier, il a eu la malchance de gagner un procès inquiétant. Jugez dès lors quel scandale provoquerait une indiscrétion ! Or Vernouillet est au courant, et comme c'est un maître chanteur éminent, il faut le ménager à tout prix. Sans l'optimisme obligatoire des dénouements de comédie, Clémence, mariée à Vernouillet, paierait de son bonheur les fautes de son père.

Comme il tient les hommes d'argent, Vernouillet tient les femmes sentimentales. La marquise d'Auberive est une très grande dame ; mais elle vit en marge de la morale, et si le monde a fini par autoriser sa situation, encore exige-t-il le respect des convenances extérieures... Or Vernouillet peut à son gré servir ou compromettre la cause de la marquise. Il peut faire la fortune de l'homme qu'elle aime, ou au contraire la perdre elle-même en provoquant un scandale. Certes, Charlotte d'Auberive n'accepte pas le marché, et elle flétrit publiquement l'homme qui a voulu la duper. Mais sa belle résistance entame à peine le crédit de Vernouillet, et l'effort terrible qu'elle doit s'imposer prouve éloquemment comment la puissance des « drôles » s'appuie sur la faiblesse des honnêtes gens.

De fait les indulgences timides, les complaisances intéressées, les frayeurs coupables du monde servent les coquins plus que leur propre méchanceté. Vers 1860, notamment, la Majesté l'Argent reçut des hommages particulièrement inattendus et imposa partout sa tyrannie. Dès 1857, l'Avocat général à la Cour impériale de Paris ne dénonçait-il pas « la faiblesse naturelle aux gens de bien »[1] ?

Ainsi, dans la lutte déclarée aux puissances financières, Dumas et Augier semblent s'être partagé la besogne. Le premier a fait surtout œuvre de théoricien, le second œuvre d'observateur ; l'un propose un idéal à réaliser, l'autre peint la réalité. Et nous avons ainsi un spectacle curieux. Les grands critiques de l'époque, les Weiss, les Montégut, condamnaient obstinément le réalisme d'Alexandre Dumas pour exalter la poésie, l'idéalisme d'Émile Augier. Et voici que cette fois les rôles sont renversés : si tous deux sont des satiriques et des moralistes intransigeants, s'ils défendent tous deux la même cause, Dumas le fait avec la confiance optimiste d'un Enfantin, Augier avec l'amertume désenchantée d'un Molière.

1. *Manieurs d'argent*, introd., p. XVI.

CHAPITRE IV

LES EFFRONTÉS (*suite*)

Vernouillet journaliste.

Mais la grande originalité d'Émile Augier, c'est d'avoir le premier mis au théâtre un financier journaliste.

« Je m'empare, avec mon argent, dit Vernouillet, de la seule force dont l'argent ne disposât pas encore, de l'opinion; je réunis dans mes mains les deux pouvoirs qui se disputaient l'empire, la finance et la presse ! Je les décuple l'une par l'autre, je leur ouvre une voie nouvelle, je fais tout simplement une révolution. »

(*Effrontés*, 1, 6.)

De fait, c'est l'audace d'Augier qui parut révolutionnaire et c'est la comédie du journalisme que les critiques scandalisés ont voulu voir surtout dans *les Effrontés*.

A. — Mme de Girardin et « l'École des Journalistes ».

Effectivement de toutes les puissances du jour, la presse avait été jusqu'alors la seule respectée au théâtre. En 1840, Mme Émile de Girardin avait bien écrit *l'École des Journalistes*, mais ces cinq actes en vers n'avaient jamais vu les

feux de la rampe. D'ailleurs, s'ils ne comptaient guère dans l'histoire de la littérature et des mœurs, ce n'est pas seulement faute d'avoir été représentés; c'est surtout qu'ils ne valent rien. Sans doute, Mme de Girardin annonçait des intentions profondes et sublimes :

« Elle a voulu faire un drame exceptionnel représentant nos mœurs exceptionnelles, peignant le monde tel qu'il est, c'est-à-dire plus sot que méchant et moins coupable qu'aveugle, plus dangereux par sa légèreté que par sa corruption ; comédie tragique tenant de la satire et de l'épopée, tableau grotesque, enseignement terrible, où le poète fût à la fois moqueur et juge, historien et prophète. »

« Le but de cet ouvrage est de montrer comment le journalisme, par le vice de son organisation, sans le vouloir, sans le savoir, renverse la société en détruisant toutes ses religions, en ôtant à chacun de ses soutiens l'aliment qui le fait vivre ; en ôtant au peuple le travail, qui est son pain ; au gouvernement l'union qui est sa force ; à la famille l'honneur qui est son prestige ; à l'intelligence, la gloire qui est son avenir. Il y a plusieurs sujets, dira-t-on ; sans doute, puisqu'il y a plusieurs victimes ; mais ces malheurs divers ont tous la même cause, l'unité est dans le fléau. »

(*Préface.*)

Malheureusement ces belles intentions ne se sont pas réalisées, et l'analyse de la pièce en montrera les invraisemblances, les naïvetés et les sottises :

Chez Pluchard, futur gérant responsable, des journalistes célèbrent la fondation d'un nouvel organe, *la Vérité*. Ils le font avec toute la conviction et la gravité qu'exige l'importance de leur ministère. C'est-à-dire qu'ils boivent, rient, crient, cassent la vaisselle et, soudain, font irruption sur la scène en exécutant force entrechats et pirouettes. Ils se préparent ainsi à leur auguste besogne, et nous les voyons bientôt rédiger leurs articles, ou corriger leurs épreuves, au bruit de plaisanteries saugrenues, à la lumière d'un punch flamboyant. Tous ces farceurs sont d'ailleurs d'une parfaite incompétence, de Blondin le joyeux nécrologue, à Jollivet l'ivrogne moraliste qui réforme l'Europe après boire, en

passant par Griffaut, le critique d'art qui ne sait que mordre et salir.

Et ce premier acte « est une sorte de vaudeville, semé de plaisanteries et de calembours. »

Le second, paraît-il, « est une espèce de charge où le comique du sujet est exagéré, à l'imitation des œuvres des grands maîtres. » La mise en scène seule nous renseigne déjà sur les mœurs du lieu :

« Le théâtre représente un cabinet-bibliothèque. Sur le devant un grand bureau ; à gauche un canapé. On voit dans le fond, sur un fauteuil, un châle ; sur un autre fauteuil, un col de satin noir ; sur le canapé, une redingote, un chapeau d'homme et le sac à ouvrage d'une femme. Par terre, beaucoup de papiers chiffonnés. Les cartons, les papiers du bureau sont en désordre. »

Le rédacteur en chef Martel est au travail ou plutôt aux prises avec des importuns : avec sa maîtresse Cornélie que *la Vérité* a vivement raillée et qui pour se consoler veut se faire acheter un manchon, avec le banquier Guilbert à qui un article de la même *Vérité* sur les chemins de fer a fait perdre trois cent mille francs, et qui ne veut plus soutenir le journal ; puis, et sans qu'on sache pourquoi, Cornélie imagine contre les Guilbert une vengeance odieuse ; des cartons de Martel, elle tire une histoire intitulée : « Le Ministre et l'Amant, ou la Mère et la Fille » et qui, paraît-il, est précisément l'histoire de la famille Guilbert. Elle va la faire insérer dans *la Vérité* ; Martel proteste, puis, en l'absence de je ne sais quel feuilleton et se rappelant les injures de son commanditaire, il laisse faire Cornélie.

Entre temps, nous apprenons qu'un grand peintre de l'Empire, Morin, meurt des attaques de *la Vérité ;* son domestique et modèle, l'invalide André,

Qui nourrit quatre enfants des fruits de son menton !
(II, 8)

se plaint, et pour son maître persécuté, et pour lui-même, dont sa naïveté a fait un révolutionnaire et un invalide. —

On le console en lui promettant de louer Morin (Martel avait déjà offert à Guilbert de publier un article sur les chemins de fer qui réparât le premier).

En fin d'acte, un abonné mécontent et des commerçants avides de réclame envahissent le cabinet. Martel fuit devant eux, pendant que le gamin de bureau fait son profit des échantillons proposés par les commerçants.

Au troisième acte, l'article de Martel contre le président du conseil amène une crise politique, et le gendre du banquier Guilbert, soupçonné d'avoir inspiré cette publication, doit quitter le ministère. Mais c'est là le moindre méfait de *la Vérité*. Valentine Guilbert, fille du banquier et femme du ministre démissionnaire, découvre l'article intitulé « le Ministre et l'Amant, ou la Mère et la Fille. » Aussitôt, il lui apparaît avec une évidence fulgurante que sa mère lui a fait épouser son amant. Le même journal qui avait provoqué une crise ministérielle, déchaîne dans une famille heureuse et honorée un drame digne d'Eschyle.

Et c'est ce que l'auteur appelle modestement « une comédie ».

Par contre « le drame » du quatrième acte ne comporte qu'une scène importante. Mme Guilbert accusée d'infamie par sa fille n'a pas de peine à se justifier. Valentine tombe dans les bras de sa mère, implore son pardon et maudit les journalistes :

> Les indignes !... flétrir une si noble femme :
> Forcer ce cœur si pur à se justifier,
> Apprendre à son enfant même à s'en défier !
> Hommes sans foi, démons inspirés par l'envie !...
> Ah ! je ne veux plus lire un journal de ma vie.
>
> (IV, 6.)

Malheureusement, les choses ne s'arrangent pas toujours aussi bien. Depuis le premier jour, *la Vérité* n'a cessé d'attaquer avec injustice et perfidie, le vieux peintre impérial Morin. Vainement des amis se sont interposés pour provoquer une rétractation ; vainement des protecteurs ont obtenu

une commande officielle ; le vieux maître découragé se suicide...

Et c'est « la tragédie » du cinquième acte que terminent ces imprécations renouvelées des chœurs antiques :

MARTEL

Quelle puissance, Edgar !

EDGAR

J'en suis épouvanté !

ANDRÉ

Sans pain et sans état !... Je demande vengeance.
Ils ne respectent rien, pas même l'indigence,
Ils ont tué mon maître et causé tous mes maux,
Ces infâmes journaux !

GUILBERT

Les journaux !

VALENTINE

Les journaux !

GUILBERT

Risquer une fortune et perdre un ministère !

VALENTINE, à part.

C'est pour les avoir lus que je quitte ma mère.

PLUCHARD

Ah ! les journaux !

MARTEL

Ce cri d'horreur, je le répète
Sans les journaux messieurs, j'aurais été poète
(A Mme Guilbert).
Sur mes écrits honteux vous n'auriez point pleuré !
Au lieu d'être maudit, je serais admiré,
Je n'aurais pas enfin dans un jeu misérable,
Perdu tout l'avenir d'un talent honorable.

(V, 7.)

* * *

On voit les défauts de cette pièce ambitieuse et puérile. Le sujet était neuf, hardi ; il prêtait à une vigoureuse pein-

ture de mœurs, à un drame pathétique. Nous n'avons ni l'un ni l'autre. Ce n'est pas que l'auteur ne s'y soit efforcé... Mais qui trop embrasse... mal étreint. (C'est la Presse tout entière dont le poète a prétendu nous tracer le tableau). Surtout qui veut trop prouver ne prouve rien. Mme de Girardin a prétendu charger le journalisme de plus de méfaits encore que l'âne de la fable. Incompétence, inconscience, légèreté, injustice, cruauté, voilà ce qu'elle lui reproche, et quelques autres choses encore. A vrai dire, ces défauts sont très souvent ceux de la presse, et des faits rapportés par l'auteur, il n'y en a peut-être pas un qui ne soit vrai ; tous, du moins, sont en soi fort vraisemblables. Ce qui ne l'est guère, c'est la manière dont on nous les présente. On peut admettre qu'un journal ait à lui seul tous les défauts sans une seule qualité, et provoque en quelques jours une série de catastrophes privées et publiques. Mais il faudrait que ces défauts du journalisme soient peints au vif et ces catastrophes expliquées. Or de portraits, nous n'en trouvons point et d'explication pas davantage. Qu'est-ce que la rédaction de *la Vérité* ? Une troupe de fantoches inconsistants qui agissent au hasard. Ont-ils un caractère ? pas le moins du monde ; une physionomie ? pas même. Pourquoi Griffaut poursuit-il Morin de ses attaques ? il n'en sait rien, et ne songe même pas à se faire un nom en jouant les tombeurs d'idoles. Pourquoi Martel attaque-t-il le ministère ? il l'ignore, n'ayant ni conviction, ni ambition, ni intérêt. Se conforment-ils l'un et l'autre à une loi du journalisme qui impose le mécontentement perpétuel et la sévérité magistrale ? Mais non, eux et leurs confrères sont journalistes d'occasion et ne songent guère aux traditions du métier. Ce sont des malfaiteurs inconscients.

Quant à leurs victimes, elles sont par trop naïves. Comment ! voilà un journal fondé hier par des inconnus ; ses rédacteurs sont sans notoriété ni talent ; à peine un de ses bailleurs de fonds a-t-il quelque importance ; et à cette feuille obscure vous reconnaissez une autorité indiscutable, une puissance irrésistible. La moindre de ses paroles s'impose

à vous comme parole d'Évangile, même si vous connaissez par avance la nullité de ses rédacteurs ! Vraiment, c'est trop de sottise.

A qui faire croire que ce grimaud de Griffault suffise pour démolir la gloire d'un Morin, et réduire au suicide un homme de génie ? Un article d'un Martel suffit-il à provoquer une crise ministérielle ? Comment admettre surtout la conduite de Valentine ? Elle professe le plus parfait mépris pour le journalisme et les journalistes ; elle dédaigne leurs éloges et se rit de leurs attaques ; c'est une femme avertie et une femme de tête. Et le moindre incident a raison de son expérience et de ses résolutions ; si un Martel raconte sur les siens une anecdote infâme, elle le croit aussitôt ! Sans réflexion, sans scrupules, ni remords, elle condamne son père, sa mère et son mari. Leur dévouement, leur loyauté, qu'elle doit connaître, tout cela ne compte plus pour elle, devant l'accusation d'un M. Martel, qu'elle ne connaît pas. M. Martel n'est-il pas journaliste ?

Il n'y a donc dans ce drame ni vraisemblance ni logique. Les personnages sont inconsistants, les événements arbitraires ; entre les prémisses posées par l'auteur et ses conclusions, il y a une disproportion comique. Nous sommes en présence d'un réquisitoire si maladroit, que l'envie nous prend de défendre l'accusé dont nous connaissons pourtant les méfaits. La pièce perd ainsi toute valeur d'enseignement et toute efficacité.

Enfin, elle est écrite tour à tour avec une éloquence prétentieuse et une familiarité triviale également risible ; et ce refrain, indigné ou larmoyant, que répète tour à tour chaque personnage : « Ah ! les journaux ! » rappelle plus les scies de café-concert que les lamentations du chœur antique.

La pièce de Mme de Girardin ne fut pas représentée ; c'est dommage. Avec ses grandes intentions et ses maladresses d'exécution, elle eût obtenu un beau succès de ridicule.

B. — La presse d'après « les Effrontés ».

Les Effrontés ont une tout autre valeur. Sans doute la pièce est trop complexe ; on y trouve une comédie sentimentale, un drame de famille, une satire de la presse vénale et une thèse socialiste. Mais dans sa complexité même, la pièce d'Augier paraît beaucoup plus simple que l'essai de Delphine Gay. *L'École des Journalistes* manque de protagoniste, les événements y marchent au hasard et l'intérêt se disperse ; *les Effrontés*, au contraire, comportent un personnage principal à qui l'on peut tout ramener, parce qu'il mène seul l'action. Et ce personnage principal c'est Vernouillet, le directeur de *la Conscience publique.*

Financier malheureux, fortement discrédité par les attendus fâcheux d'un acquittement qui vaut une condamnation, il s'avise soudain que la puissance lui rendra seule la considération, et que le journalisme seul lui assurera la puissance. Il achète donc *la Conscience publique*, comme on achète un immeuble ou un fonds de commerce ; devenu seul maître de ce qui était jadis l'organe d'un parti et l'expression d'une doctrine, il entend bien l'exploiter comme une affaire. De programme, il n'en a pas, ou plutôt il en a un très précis : faire fortune par tous les moyens. Il se flatte d'ailleurs de le réaliser vite et bien :

> « La presse est un merveilleux instrument dont on ne soupçonne pas encore toute la puissance. Jusqu'ici, il n'y a eu que des râcleurs de journal : place à Paganini. »
>
> (III, 1.)

De fait, il débute par un coup de maître. Jusqu'à lui, *la Conscience publique* recevait du gouvernement une subvention de 120.000 francs. Sans égard pour ce joli denier, sans s'inquiéter davantage de ses actionnaires ni de ses lecteurs, il refuse l'allocation ministérielle et passe à l'opposition,

Ce geste étonne son collaborateur Giboyer, mais Vernouillet le rassure... Son opposition, intelligente et discrète, obligera seulement le ministère à compter avec lui au lieu de compter sur lui. Ainsi son indépendance fera sa force ; elle deviendra même une source de bénéfices, ainsi qu'il l'explique au marquis d'Auberive :

LE MARQUIS

Je viens en passant vous faire mon compliment. J'ai de vos nouvelles, mon gaillard. Il paraît que vous vous conduisez avec le ministère comme un homme de Plutarque !

VERNOUILLET

J'ai déchiré le pacte de servitude, voilà tout.

LE MARQUIS

C'est très fort, mon cher, c'est très fort. Jusqu'ici on ne connaissait que deux sortes de presse, la presse indépendante et la presse vénale, l'une pauvre, l'autre discréditée. Vous en créez une troisième qui réunit les avantages des deux autres sans leurs inconvénients.

VERNOUILLET

Quoi? vous supposez...

LE MARQUIS

Ne jouez donc pas au fin avec moi ; je ne suis pas bégueule, et j'admire le génie partout où je le rencontre. C'était, en apparence un problème insoluble qu'un journal à la fois indépendant et vénal ; vous l'avez résolu du premier coup ; vous avez vu, avec le coup d'œil de l'aigle, qu'il s'agissait tout simplement de retourner la spéculation et de vendre au public votre influence sur le gouvernement, au lieu de vendre au gouvernement votre influence sur le public. N'est-ce pas cela, hein? sans modestie.

VERNOUILLET

Il n'y a pas de quoi faire le modeste ; c'était simple comme bonjour.

(*Effrontés*, III, 3.)

Vernouillet est donc « un grand homme, et la presse entre ses mains va devenir une belle institution. »

De fait, ce premier coup réussit assez bien. A sa quasi-déclaration de guerre, le ministre répond par une lettre élogieuse, et une invitation pleine de promesses. Demain, Vernouillet sera chevalier de la Légion d'Honneur, et dans un an « estampillé de tous les ordres de l'Europe ». A grande maison, brillante enseigne.

En attendant, notre homme songe à faire fortune. Non content de soigner « cette benoîte quatrième page » qui est celle des annonces, il trafique de son influence et vend la question du libre échange à une société de maîtres de forges pour 65.000 francs. Il fait mieux : inquiété dans une de ses spéculations par un événement diplomatique imprévu, il lance dans son journal un démenti qui provoquera une réaction financière et rétablira ses affaires. Il sera toujours temps de rectifier, quand le mensonge aura produit tous ses effets. Le moindre sera sans doute de ruiner frauduleusement une foule de braves gens. Mais qu'importe à un manieur d'argent, à un roi de l'opinion ?

Si les intérêts du pays laissent Vernouillet indifférent, à plus forte raison ne s'embarrasse-t-il pas des questions de personne. Un beau mariage peut seul achever de l'asseoir dans la considération publique, et aussitôt il songe à Clémence Charrier. Elle est jeune, belle, riche, fille du premier banquier de l'époque, d'un maire de Paris ; c'est bien le parti qui convient à un jeune ambitieux, à un futur « maître du monde ». Charrier n'est pas de cet avis tout d'abord, car il n'a pas oublié le récent acquittement de Vernouillet et son déshonneur public. Mais l'autre lui rappelle que lui, Charrier, connut jadis le même malheur et, par une habile pression qui se dissimule sous des témoignages de sympathie et de belles promesses, il arrache au bonhomme son consentement.

Un directeur de journal est si puissant pour ses amis et contre ses ennemis ! Ceux qu'il ne tient pas par l'intérêt, l'ambition ou la vanité, il les tient par leurs plaisirs. Quant

à ceux qui prétendent rester indépendants, il les brise. Témoin la marquise d'Auberive. Séduite par l'hypocrite délicatesse de Vernouillet, elle a favorisé d'abord ses projets matrimoniaux; mieux renseignée, elle retire à l'effronté son appui et lui donne les raisons de sa volte-face. Vernouillet s'irrite d'autant plus que cet adversaire imprévu paraît plus redoutable; aussi fonce-t-il sur lui avec une impitoyable brutalité. Il l'éclabousse d'une publication scandaleuse et compromet irréparablement sa situation mondaine.

Habile à terrasser ses adversaires, Vernouillet ne l'est pas moins à exploiter ses collaborateurs. Il ménage, flatte et paie chez ceux qui peuvent lui être utiles, comme Sergine; mais s'il en trouve qui soient dans le besoin, il vient à leur secours, en les volant : tel ce malheureux Morfaux, emprisonné pour dettes, et que Vernouillet délivrera seulement après lui avoir imposé ses conditions. Il se présentera comme un sauveur et ne sera qu'un maître chanteur.

Pour ses amis, au contraire, il sera plein d'attentions délicates; il met à leur service sa publicité et son influence. Pour gagner Henri Charrier, il fait célébrer les grâces et le talent de Mlle Taffetas sa maîtresse; il consent même à patronner un jeune musicien plus riche de talents que d'écus, et auquel Henri s'intéresse. Il se révèle ainsi protecteur éclairé et désintéressé des arts, et se fait à bon compte une réputation de Mécène. Car ses bienfaits sont toujours à double effet, et tout en obligeant les autres, Vernouillet se rend toujours service à lui-même.

Ses affaires d'ailleurs, ni même ses projets de mariage ne lui font négliger le plaisir. N'a-t-il pas un excellent moyen de satisfaire à peu de frais ses moindres caprices. Mlle Noémie, par exemple, a beaucoup de talent ; mais quoi! Monsieur le directeur la convoite ; *la Conscience publique* « l'éreintera » jusqu'à ce que Mlle Noémie daigne comprendre que la femme doit payer la rançon de l'artiste.

Cette vie de chantage, d'intimidation et d'escroqueries comporte nécessairement quelques accidents. Vernouillet

devra subir des affronts, des défaites, peut-être même des pertes d'argent ; mais il n'est pas homme à se décourager. Il sait que le monde est aux effrontés et, fort de sa double puissance, de son argent et de son journal, il n'aspire rien moins qu'à devenir ministre. Croyez bien qu'il y réussira.

En attendant, il se fait aider par les seuls collaborateurs qui puissent accepter sa besogne. Son principal rédacteur est une espèce de bohême, un déclassé, un raté, qui se présente lui-même en ces termes :

« Tant qu'ont duré mes études, j'ai vécu comme un coq en pâte. Je remportais tous les prix, et tous les marchands de soupe se disputaient votre serviteur comme une réclame vivante ; si bien qu'en philosophie j'avais obtenu de la concurrence une chambre à part avec la permission de fumer et de découcher. Mais le lendemain de mon baccalauréat, il fallut en rabattre... Mon directeur m'offrit une place de pion à six cents francs ; mais il me supprima la chambre, la pipe et la permission de dix heures. Ça ne pouvait pas durer ; je lâchai l'enseignement, et je me lançai dans les aventures, plein de confiance en ma force et ne soupçonnant pas que ce grand chemin de l'éducation, où notre jolie société laisse s'engouffrer tant de pauvres diables, est un cul-de-sac... Savez-vous comment j'ai vécu, moi qui pourrais soutenir comme Pic de la Mirandole, *de omni re scibili*? Tour à tour courtier d'assurances, sténographe, commis-voyageur en librairie, secrétaire d'un député du centre dont je faisais les discours, d'un duc écrivassier dont je bâclais les ouvrages, préparateur au baccalauréat, rédacteur en chef de *la Bamboche*, journal hebdomadaire ; vivant d'expédients ; empruntant l'aumône, laissant une illusion et un préjugé à chaque pièce de cent sous, je suis arrivé à quarante ans le gousset vide et le corps usé jusqu'à l'âme. »

(III, 4.)

Giboyer est bien le collaborateur qu'il faut à Vernouillet. La misère l'a purgé de tout scrupule, il est prêt à toutes les basses œuvres : socialiste jusqu'aux moelles, c'est lui qui le dit, il devient collaborateur d'un journal bourgeois, le factotum d'un capitaliste féroce ; libelliste plié à toutes

les infamies, c'est lui qui dresse contre les adversaires de Vernouillet ses calomnies ou ses médisances meurtrières ; indigné d'avoir tant souffert et de voir souffrir les gens de mérite, il aide cependant à les exploiter, et ne trouve que des paroles d'admiration quand Vernouillet pressure la misère d'un Morfaux. C'est qu'au fond, il ne croit absolument à rien qu'à son désir de jouir. On connaît son amusante profession de scepticisme. Il vient de développer ses théories sociales et de jouer au révolutionnaire intransigeant. Le marquis d'Auberive s'est amusé de ses déclamations et Charrier en a pris peur. Ce double succès satisfait Giboyer, et, au moment où le marquis lui-même commence à devenir sérieux, le socialiste sourit, hausse les épaules et dit : « Au reste, vous savez? ça m'est bien égal !... » [1] Oui, tout lui est parfaitement égal, et le jour où, ayant « grapillé un petit capital à la suite de Vernouillet », il pourra fumer d'innombrables pipes et courtiser les jolies femmes, ce jour-là il ne se souciera plus de réformer la société... En attendant il jouit des profits du métier. Sa qualité de chroniqueur mondain lui ouvre les salons du grand monde, la méchanceté de ses échos fait de lui une puissance à qui l'on sourit, sa personne même est si drôle qu'on lui pardonne de mener sa pipe au bal... Tant d'indulgence, tant de bonne grâce apprivoise notre révolutionnaire, et invité à danser par une vicomtesse, le sieur Giboyer, fils de concierge et ancien pion, se métamorphose en Anatole de Boyergi. Le voilà du faubourg !

C — Originalité d'Augier.

La richesse effrontée, servie par la misère corruptrice et corrompue, voilà, d'après Émile Augier, la puissance qui domine le journalisme contemporain. On lui a donc reproché d'avoir diffamé la presse et ses représentants.

1. *Les Effrontés*, III, 5.

Sur la justesse de ce reproche, nous nous expliquerons plus loin. Mais ce qu'on ne peut nier, c'est que Vernouillet et Giboyer ne soient des personnages vivants. Ils se présentent à nous avec des antécédents précis, des intentions arrêtées, une volonté consciente ; pas un de leurs actes qui ne s'explique et ne se justifie par leur passé, leur situation présente, leurs projets d'avenir ; pas une parole [1] qui ne manifeste leur caractère... Effronté grand bourgeois, et bohême débraillé, tous deux sont à la fois des individus fortement marqués et les représentants de toute une classe.

C'est qu'Émile Augier n'a pas commis la même naïveté que Mme de Girardin.

« ... Si cette comédie, écrivait celle-ci, avait pour titre les *Journalistes* ou le *Journalisme*, on pourrait avec raison s'étonner de n'y point voir représentées toutes les variétés de journalistes... depuis le journaliste modèle..., jusqu'au journaliste profane, forçat littéraire, implorant la charité des peureux en leur mettant le pamphlet sous la gorge. Mais cette comédie a pour titre *l'École des Journalistes*. Qui dit école dit leçon, et les leçons ne s'adressent qu'à ceux qui peuvent en profiter. L'homme juste et loyal qui remplit ses devoirs n'a pas besoin de conseils; l'homme dégradé qui se fait un revenu de ses mensonges n'écoute pas les reproches. La leçon donnée aux journalistes devait donc s'adresser à ces hommes du jour, malins, spirituels et légers, qui se servent d'une plume comme d'une épée ; à ces mousquetaires de la littérature qui font une guerre continuelle d'épigrammes et de bons mots, dont le métier est de combattre, qui trouvent l'inspiration dans l'attaque, et que la paix ruinerait ; ces moqueurs de profession ne peuvent se passer d'ennemis... »

« L'auteur devait leur dire: « Vous êtes bons et vous faites le mal ; vous avez une mère que vous respectez et cependant vous écrivez un article qui déshonore une mère respectée comme la vôtre. »

« Vous êtes généreux, vous faites l'aumône, vous souscrivez pour un ouvrier sans travail et cependant vous écrivez des articles incendiaires, qui conduisent le peuple à la misère par l'insurrection. »

« Vous êtes enthousiastes des beaux-arts, et cependant vous

1. Sauf les théories du troisième acte, où Giboyer parle pour le compte de l'auteur autant que pour le sien propre.

découragez le talent, non par un jugement loyal, sévère, digne de l'œuvre, mais par un dénigrement mesquin, un acharnement périodique qui change la critique en persécution. Harceler n'est point juger. »

« Vous avez pour votre pays une tendresse pleine de vanité, et cependant, par vos stériles discussions, par vos sots engouements, par vos profanations, par votre injustice envers les hommes qui font sa puissance et sa gloire, vous le perdez. »

« Voilà, ce qu'il fallait leur dire, voilà, heureusement, ce qu'ils ont compris. L'agitation où ce langage les jette en est la preuve [1]. »

Je ne sais si Mme de Girardin a vraiment converti ces malfaiteurs inconscients, mais ce qui est trop certain c'est qu'elle n'a pas su en faire des personnages dramatiques. Ses journalistes, nous l'avons vu, agissent avec une inconséquence qui stupéfie ; la conduite de ces pantins ne s'expliquerait que s'ils étaient aux mains d'un homme conscient, habile et audacieux. Mais personne ne dirige ou n'exploite *la Vérité*, et ce journal n'existe que pour permettre à quelques fantoches d'exécuter des pitreries meurtrières. On se demande où la femme du fondateur de *la Presse* a pu voir rien de pareil.

Augier, lui, n'a pas voulu prêcher les braves gens que le journalisme transforme en malfaiteurs publics. Il a voulu plus simplement montrer quelle arme terrible devenait le journal aux mains d'hommes sans scrupules ; il a peint des hommes abusant de cette puissance sciemment, cyniquement, non plus par un dilettantisme invraisemblable, mais par une méchanceté calculée et intéressée. Il a montré dans le journalisme une affaire exploitée comme toutes les affaires, pour le profit de quelques-uns et le dommage du plus grand nombre. Il ne doit donc rien à Mme de Girardin et, s'il s'est inspiré d'un maître, c'est plutôt de Balzac. Encore le mal avait-il empiré depuis *les Illusions perdues*. Balzac a peint l'incompétence, la mauvaise foi, la déloyauté, l'improbité, l'immoralité, les ambitions démesurées et les succès déconcertants des journalistes ; il n'a pas prévu l'ac-

1. *École des journalistes*, Préface.

caparement presque total de la Presse par les financiers professionnels. Rappelez-vous, en effet, son directeur Finot.

Pour avoir débuté avec rien, il a des ambitions modestes et des joies enfantines. Il est tout fier d'avoir un journal de 100.000 francs et de faire, Dieu sait par quels petits moyens, 20.000 ou 30.000 francs de bénéfices. Songez donc, cela lui permet de donner un dîner par mois et d'avoir un cabriolet !

Voilà, des chiffres qui feraient pitié à Vernouillet. Finot aspire à gagner des millions ; c'est avec un million que débute Vernouillet, et il compte bien tripler d'ici peu ses fonds à la Bourse. Et puis, Finot est un homme du métier ; il a commencé par être petit journaliste, et sa fortune s'est faite progressivement, lentement. Tout autre est le cas de Vernouillet. C'est un financier qui s'improvise directeur de journal, si bien que le journal n'est pour lui qu'un cabinet d'affaires. Voilà la grande nouveauté. La Presse était jadis aux mains des journalistes ; les bailleurs de fonds n'étaient guère que des actionnaires ou des commanditaires. Les manieurs d'argent sont aujourd'hui les seuls maîtres de la maison ; ils la transforment définitivement en « boutique » et chassent les professionnels qui croient encore à leur fonction sociale.

D. — « Les Effrontés » comédie de mœurs.

1° Les protestations de la presse

Pour avoir osé peindre ces mœurs nouvelles, Augier provoqua des protestations indignées. Certains critiques d'abord lui cherchèrent une querelle chronologique. *Les Effrontés* se passent, en effet, vers 1845 et c'est la presse de Louis-Philippe dont l'auteur fait ainsi le procès. Plusieurs affectèrent de prendre au sérieux cette date de fantaisie, et la *Revue des Deux-Mondes*, par exemple, écrivit là-dessus cette page convaincue :

« L'invasion des financiers dans la presse n'est pas un fait spontané ; ce fait a des causes, et, en cherchant bien, peut-être M. Augier les trouverait-il dans une certaine situation politique à laquelle a voulu mettre fin un décret récent : il est un résultat de l'attiédissement des opinions politiques. M. Augier a l'air de présenter ce mal non comme un accident, mais comme inhérent à la constitution même de la presse, comme un mal général qui aurait existé de tout temps. M. Augier sait bien qu'il n'en est rien, et que le fait qu'il signale est tout récent. De quel droit alors vient-il attribuer à la presse d'un régime tombé un état de choses qu'elle n'a pas créé et qu'elle n'a jamais connu? Pendant toute la durée du régime sous lequel il a plu à M. Augier, on ne sait pour quel motif, de placer la scène de sa comédie, la presse n'a jamais cessé d'être ce qu'elle doit toujours être : la représentation des diverses opinions qui partagent la société. La direction des journaux n'a pas cessé un seul instant d'être ce qu'elle doit être, c'est-à-dire collective et morale, et n'est pas sortie des mains qui doivent toujours la tenir et la garder. En règle générale, il n'y a plus de presse dès que la direction cesse d'être collective et morale, et que l'argent, au lieu d'être un agent, est un souverain, car alors il n'y a plus que des intérêts individuels qui suivent leur loi naturelle et vont où le gain les appelle. Voilà quels sont en matière de presse la loi et les prophètes. Or, pendant toute la durée du régime sous lequel l'auteur a placé l'action de son drame, cette loi a été en vigueur, et l'on n'a jamais eu l'occasion de recourir à l'étrange remède que propose M. Augier pour guérir le mal signalé par lui, l'institution d'un concours de baccalauréat ès journalisme et de doctorat ès direction. Si Vernouillet avait voulu avoir un organe de ses intérêts, à lui, Vernouillet, il aurait été obligé de fonder un journal nouveau moyennant cautionnement ; mais, achetant un journal existant déjà, comme il le fait dans la pièce de M. Augier, il aurait été obligé d'accepter les conditions du parti représenté par ce journal. M. Augier n'a donc pas attaqué la presse en elle-même, mais il s'est rendu coupable d'une injustice volontaire envers la presse d'une autre époque, et cette injustice a semblé s'étendre à la presse elle-même dans son présent, son passé et son avenir [1]. »

D'autres reprochèrent tristement à Émile Augier son ingratitude envers une presse qui l'avait toujours comblé de ses faveurs.

1. *Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1861.

Pour nous, nous n'attachons guère d'importance à cette date de 1845. Ce qu'Augier a voulu peindre, c'est bien, semble-t-il, la presse de son temps ; mais la nécessité s'impose à lui d'un subterfuge. Non pas sans doute qu'il ait voulu prendre une précaution intéressée : ce n'était pas un timide attaquant par ruse et portant des coups obliques. Ce n'était pas non plus un naïf. Il ne pouvait pas croire que les Vernouillet de 1861 excuseraient ses attaques contre les Vernouillet de 1845. Mais est-il interdit de supposer que dès 1860, l'auteur songeait à la suite des *Effrontés*, je veux dire au *Fils de Giboyer ?* Dès lors, pour représenter en 1862 un Giboyer de cinquante-cinq ans et père d'un fils de vingt ans, il devait nécessairement reporter quelque quinze ans en arrière la première incarnation de son héros. Il fallait donner au fils le temps de grandir, au père celui d'évoluer. Ainsi, la date de 1845 s'imposait pour *les Effrontés*, comme une nécessité d'état civil, et l'auteur sans attacher plus d'importance à ce millésime forcé peignit tout simplement ce qui se passait en 1860.

Quoi qu'il en soit, « quelques sceptiques et quelques malveillants se plurent à placer Vernouillet plus près » de 1860 que de 1845 [1]. Plusieurs le firent sans s'indigner ni même s'étonner, mais ce furent généralement des journaux réactionnaires [2]. Les autres blâmèrent ouvertement Émile Augier, mais le blâme lui-même varie. Tantôt, on traite l'auteur de naïf. « C'est ainsi qu'on doit se représenter la presse à Landerneau », raille *le Charivari* [3] ; tantôt on met à défendre la presse calomniée une indignation chevaleresque :

« Mettez Vernouillet et Giboyer au milieu d'un journal, quel qu'il soit, s'écrie Jules Janin, soudain, à la même heure et le même jour, ce ne sont pas seulement les écrivains qui donneront leur démission de cette œuvre de ténèbres et de honte, mais les plieuses et les porteurs du journal [4]. »

1. *Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1861.
2. Cf. *Le Courrier du dimanche*, 1er février 1861.
3. *Charivari*, 15 janvier 1861.
4. *Débats*, 21 janvier 1861.

Si l'on rapproche *les Effrontés* des *Illusions perdues* de Balzac, on s'étonne d'abord de l'émotion soulevée par Vernouillet et son compère. Car enfin, les phrases les plus osées du dramaturge paraissent pâles auprès de ces déclarations du romancier :

« Le journal, au lieu d'être un sacerdoce, est devenu un moyen pour les partis ; de moyen, il s'est fait commerce ; et comme tous les commerces, il est sans foi ni loi. Tout journal est une boutique où l'on vend au public des paroles de la couleur dont il les veut... Un journal n'est plus fait pour éclairer mais pour flatter les opinions. Ainsi tous les journaux seront, dans un temps donné, lâches, hypocrites, infâmes, menteurs, assassins, ils tueront les idées, les systèmes, les hommes, et finiront par cela même. Ils auront le bénéfice de tous les êtres de raison : le mal sera fait sans que personne soit coupable [1]. »

Ailleurs, Balzac dit plus brutalement encore :

Les journaux sont : « les mauvais lieux de la pensée » [2].

Voilà de la violence, et peut-être de l'injustice. Mais un roman, fût-il de Balzac, peut ne pas atteindre le grand public ; il suffit d'organiser autour de lui la conspiration du silence et l'on sait si la presse excelle à étouffer les œuvres gênantes. Une pièce de théâtre, au contraire, surtout sur la scène de la Comédie-Française, est nécessairement un événement sensationnel. Le public ne pouvait pas ne pas entendre les accusations d'Augier, et c'est pourquoi les accusés se sont si fort récriés.

1. *Illusions perdues*, p. 411.
2. *Illusions perdues*, p. 413.

2° Les faits

α) *Les bohèmes.*

Reste à savoir si on les avait calomniés. *A priori*, il semble bien que non. Si on se rappelle ce que fut la presse sous la Restauration, si l'on songe à ce qu'elle est aujourd'hui, il est difficile d'admettre qu'elle ait eu sous l'Empire une crise de vertu. Mais laissons de côté les suppositions et voyons les faits.

Ce qui a révolté d'abord en 1860, c'est la personne du sieur Giboyer. « Eh ! quoi, un pareil bohème représenter un grand journal. Les journalistes sont tous gens propres et distingués. Ils ne fument pas la pipe et savent parler aux dames. »

Sans doute, une évolution s'était produite qui avait introduit dans le monde du journalisme plus de bienséance et d'élégance :

« L'intérieur des bureaux de journaux ne ressemble guère à ce qu'il était jadis. Le confort est venu à la suite du fermage, des annexes et de l'initiation de la finance dans les affaires de presse. Aujourd'hui, la caisse, les bureaux d'abonnement ont un faux air de maison de banque. Le cabinet d'un rédacteur en chef est une espèce de salon. Les rédacteurs du *Pays* marchent je crois, sur des tapis. C'est un progrès plus sérieux qu'il n'en a l'air. L'oubli de la bienséance dans les arrangements intérieurs de la vie mène, par analogie, à celui de la modération et de l'urbanité dans le style: Le confort est nécessaire à l'écrivain plus qu'à tout autre travailleur [1]... »

Cependant la presse était encore pleine de bohèmes qui perpétuaient les traditions fondées jadis par les Lousteau.

1. H. Castille. *Les journaux et les journalistes depuis 1848 jusqu'à nos jours*, p. 33.

« Ce sont de petits jeunes gens sales et outrecuidants, aux cheveux longs et gras, aux manières grotesques comme leurs plumes.

Les rapins de la littérature passent leur vie dans les cafés et autres lieux plus indignes.

Les marchands de vins, les filles soumises et les élèves du Conservatoire les regardent comme de grands hommes.

Ces rognures de Scarron qui prennent le vice pour du génie et la malpropreté pour du talent, s'intitulent eux-mêmes fantaisistes, réalistes.

... Leur horizon est borné au sud par les lorettes du plus bas étage, à l'est par des cabarets borgnes, à l'ouest par le Mont-de-Piété, au nord par la Morgue. Tristes points cardinaux !

... Ce sont des drôles, insolents, rageurs, vaniteux, enveloppés de miasmes impurs [1]. »

C'était, par exemple, ce Privat-Danglemont qui fournissait à Viel-Castel les curieux « détails » que nous citerons tout à l'heure ; c'était ce Glatigny dont M. Catulle Mendès a vainement tenté de faire revivre la figure falote ; c'était Pelloquet, Bourdin, Ernest Dollain, un ancien normalien qui mourut de l'acné bibentium, c'était Xavier Aubryet qui, en 1866, chez le Glacier Napolitain monte sur un tabouret et crie : « Messieurs et mesdames, apprenez une chose : c'est que les œuvres complètes de M. François Ponsard sentent le renfermé » ; et qui pour avoir trop aimé les femmes et le bon vin, sera pendant sept ans frappé d'ataxie locomotrice.

Ces joyeux drilles n'exerçaient pas seulement dans les petits journaux ; ils envahissaient les organes les plus sérieux.

« Ce fut, dit Pontmartin, une des fatalités de cette malheureuse *Opinion publique* (1848-1851) ; créée pour servir d'organe aux intérêts les plus graves, aux vérités les plus sérieuses, pour plaider correctement la cause d'un prince qui maintenait à toute sa hauteur la dignité royale, elle déviait souvent de ses origines et de son but, et tombait dans des caneans des coulisses, dans des facéties de vaudevilles, dans des gamineries de rapins. Même incohérence, même décousu dans le personnel et dans la

1. Paris-Vivant. *La Plume*, p. 36.

rédaction. A côté d'hommes dignes de tous les respects, publicistes éprouvés, vétérans blanchis sous le harnais du royalisme, croyant que c'était arrivé et que cela arriverait, nous avions deux ou trois *loustics* du petit journal, enfants perdus de la littérature légère, sceptiques jusqu'aux moelles, précurseurs des beaux esprits du *Figaro*, du *Voltaire* et du *Gil Blas*. »

« ... Que sont ces prétendus légitimistes, prédestinés non pas à ramener Henri V, mais à expliquer pourquoi il ne reviendra pas? L'un était forcé de prendre un pseudonyme, parce qu'il était employé dans un ministère; un autre rédigeait les Faits-Paris, dans un journal bonapartiste ; un troisième écrivait des quarts de vaudeville pour les Délassements Comiques... Un quatrième, qui nous contait ses bonnes fortunes, et qui avait des bottes si bien vernies, aurait été, je crois, bien embarrassé de nous faire part de ses moyens d'existence. Je le soupçonne d'avoir été de la police [1]. »

Il y a mieux... ou pis, et si nous en croyons la chronique scandaleuse, les grands journalistes affichaient encore des mœurs singulières.

« Véron affecte les manières des roués de la Régence, apprises au théâtre des Variétés. Cynique, spirituel de mauvais goût, impertinent ou maniéré, luxueux et luxurieux, vaniteux comme ce nègre de Dumas, comme lui maintenant bardé de croix et de plaques. Il a été un des amants de Rachel, mais un des payants [2]. »

Le même Viel-Castel appelle Roqueplan « un parvenu par les femmes, un des plus immoraux parmi les impurs » [3]. Et Véron, Roqueplan, Houssaye, Gautier, chez eux ou chez leurs amies, organisent des fêtes sardanapalesques, autour desquelles fleurissent les légendes. Le bruit n'a-t-il pas couru qu'un soir d'orgie, Véron avait fait servir sur un plat immense une belle danseuse... nue?

La presse restait donc encore sous le second Empire le royaume de bohème, ou du moins, son royaume comportait

1. Pontmartin. *Épisodes littéraires; la Mort d'un Journal.*
2. Viel-Castel, I, p. 48, 1851.
3. *Ibid.*, p. 49.

un vrai département de bohème. Naturellement, ces messieurs gardaient dans l'exercice de leurs fonctions quelques-unes de leurs habitudes privées. Véritables bourreaux d'argent, peu scrupuleux sur les moyens de s'en procurer, ils en inventaient que n'avait point prévus Panurge. Pour assurer la vente, ils flattaient chez le lecteur les curiosités malsaines et les pires instincts; pour multiplier les bénéfices, ils pratiquaient cette honnête opération commerciale qui s'appelle le chantage. Et parce qu'ils se connaissaient bien entre eux, voyez comme ils jugeaient le voisin. C'est *le Gaulois* complimentant son ami *le Figaro :*

Ta plume fine taillée, abeille vagabonde
Butinait l'anecdote aux champs du demi-monde,
Et, fouillant les boudoirs de son dard acéré,
Distillait le scandale avec soin préparé ;
Chérubin effronté, grand coureur d'antichambre,
Confessant les laquais et les filles de chambre,
L'oreille au guet, l'œil fixe aux serrures collé,
De tout mystère ainsi tu possédais la clef.
On prétend, vois un peu la médisance extrême,
T'avoir vu te glisser jusqu'à l'alcôve même,
Et là, déshabillant la maîtresse et l'amant,
Les montrer au public ornés... d'un mot charmant.
Bavard comme une pie, en vrai moutard terrible,
Sur tous les noms connus comme sur une cible
Décochant l'épigramme et l'adjectif mordant,
Tu tirais à coup sûr et presque à bout portant.
L'artiste, le savant, la reine de théâtre,
L'avocat, le boursier et la fille de plâtre,
Une fois par semaine, au grand jour étalés,
Grinçaient et se tordaient de mille traits criblés,
Rivés au pilori de ta verve indiscrète.
Et toi, pendant ce temps, endiablé trouble-fête,
Tu comptais les écus, en riant dans ton coin,
De la foule toujours bète à manger du foin [1].

Pauvre *Figaro* dont Lamartine disait avec tristesse :

« Un journal de sarcasme spirituel, à qui tout est bon de ce qui fait rire, même ce qui ferait pleurer les anges dans le ciel ; la dérision pour qui est à terre [2]. »

1. *Gaulois,* 17 mars 1858.
2. Cité par *le Figaro,* 18 mars 1858.

Les petits journaux n'étaient pas les seuls, paraît-il, à exploiter ainsi les moyens scandaleux. Si nous en croyons encore cette mauvaise langue de Viel-Castel, les grands hommes du journalisme, ceux à qui plus tard on élèvera des monuments, auraient été tout simplement des forbans de plume :

« La presse a ses bas-fonds dans lesquels s'agitent des troupes de bohémiens littéraires, à l'existence honteuse, et peut-être doutera-t-on plus tard de la bassesse de ces misérables. Il faut donc en parler quand leurs turpitudes sont encore chaudes, quand les témoins et les victimes de leurs méfaits sont encore vivants. »

Et le mémorialiste, sur la foi de Privat-Danglemont, raconte une série d'anecdotes scandaleuses où Villemessant, Ch. Maurice et Jules Janin jouent le rôle de maîtres-chanteurs éhontés. Janin notamment aurait prélevé sur les auteurs, les acteurs et les actrices, les impôts les plus rémunérateurs ou les plus agréables [1].

Il y aurait quelque naïveté sans doute à prendre au pied de la lettre tous ces potins. Ils prouvent du moins que la presse avait fort mauvaise réputation, que les bohèmes et les maîtres-chanteurs la déshonoraient à l'envi, et qu'en introduisant Giboyer à *la Conscience publique*, Augier n'avait calomnié personne.

β) *Les brasseurs d'affaires.*

Tout comme son ami Giboyer, Vernouillet provoqua les protestations des publicistes vertueux, et personne ne voulut reconnaître dans ce banquiste un vrai directeur de journal. Deux faits cependant demeurent incontestables : l'envahissement de la presse par la finance, et l'improbité financière des plus grands directeurs de journaux.

1. Viel-Castel. *Mémoires*, t. I, p. 182 et suiv.

*
* *

En 1864, il y avait vingt-cinq ans déjà que les hommes d'affaires avaient commencé de se substituer aux journalistes professionnels, si Girardin avait dès 1836 inventé le journal à bon marché, donné plus d'importance aux annonces, et fait appel au plus grand public en abaissant le niveau intellectuel et moral de la presse :

« Ce n'était pas sans fondement que les adversaires de la nouvelle presse lui reprochaient de changer en un trafic vulgaire ce qui était une magistrature, presque un sacerdoce, de livrer à la spéculation la place que réclamaient la philosophie, l'histoire, les arts, la littérature, tout ce qui élève en le charmant, l'esprit des hommes [1]. »

Aussi « le journal n'est plus ce qu'il était autrefois, une œuvre sérieuse, née d'une pensée politique, et représentant une opinion plutôt que des intérêts [2]. »

Ces regrets de Hatin, nous les trouvons exprimés un peu partout. Voici par exemple la plainte du *Rabelais* [3] :

Autrefois la danseuse était le seul luxe des banquiers, aujourd'hui le journal a remplacé la danseuse. Ainsi M. Millaud est l'Egérie de *la Presse. Le Constitutionnel* et *le Pays* sont réunis sous la direction de M. Mirès; *la Patrie* obéit à la voix de M. Delamarre ; M. Calley Saint-Paul passe sa vie à convoiter *les Débats;* enfin M. Prost est le deus ex machina du *Courrier de Paris.*

Et le *Gaulois* de renchérir :

Au beau temps d'A. Carre, d'E. de Girardin, de M. de Genoude, d'H. de la Touche, il fallait du talent, de la science, de la conviction pour réussir dans cette carrière-là. Le journalisme était une lumière. Mais aujourd'hui, le gouvernement de l'opinion est, comme les emprunts, les chemins de fer et les hauts-four-

1. Hatin. *Histoire politique et littéraire de la presse en France,* t. VIII, p. 572-573.
2. *Id. ibid.,* p. 574.
3. *Rabelais,* 4 juillet 1857.

neaux, mis en action par les manieurs d'argent, la presse n'appartient plus à la littérature : c'est une branche de l'industrie; *la Patrie, l'Univers, le Siècle, le Figaro*, peuvent être, — je n'en sais rien, — des journaux inutiles, dangereux, mal écrits, sans laisser d'être de bonnes affaires, qui, à défaut d'idées justes, morales, durables, produisent des bénéfices et des dividendes [1].

Et quand, passant des témoignages indirects à celui des faits, nous interrogeons directement l'histoire, voici ce que nous découvrons. Laissons de côté Émile de Girardin, qui fut journaliste autant qu'homme d'argent, et arrêtons-nous aux purs spéculateurs, à ceux qui voient dans le journal non pas un organe politique, mais un cabinet d'affaires. C'est Villemessant, ancien marchand de rubans, deux fois failli, qui débute dans le journalisme en achetant à Girardin (400 fr. par mois) un feuilleton de *la Presse* qu'il sous-louait ensuite aux gens désireux de réclame. C'est Véron qui, avant de devenir gérant du *Constitutionnel*, avait lancé la pâte pectorale Regnault. C'est Delamarre, banquier, régent de la Banque de France, qui en 1844 achète *la Patrie* 1.500 francs, y ajoute une feuille commerciale, en fait un journal économique et la revend, en 1866, 1.500.000 fr. à un groupe de financiers politiques. C'est Moïse Millaud, qui, dès 1836, fonde une feuille commerciale appelée *Le Négociateur*, puis, avec Mirès, fait tour à tour et à la fois du journalisme et des affaires : achète *le Journal des Chemins de fer*, crée la Caisse des actions réunies, puis la Caisse générale des actionnaires (1856) qui, outre les opérations de banque ordinaires, ont pour effet l'exploitation de son journal ; achète (1856) *la Presse* 800.000 francs, revend sa part en 1859, fonde *le Petit Journal* (1863), puis le *Journal illustré*, le *Journal littéraire, le Soleil, le Journal des Voyageurs*, etc... C'est Jules-Isaac Mirès, placier en vin, agent pour réclamations cadastrales, courtier, employé d'agent de change, qui s'associe d'abord aux opérations de Millaud et, dès 1853, s'assure un bénéfice de 4.000.000 de francs; après 1851, il achète *le Pays* et *le Con-*

1. *Gaulois*, 16 mai 1858.

stitutionnel, transforme la Caisse des actions en Caisse générale des chemins de fer, soumissionne des emprunts municipaux, patronne des sociétés de crédit foncier, achète les houillères de Pales et Sénechas (Gard), établit des hauts-fourneaux à Marseille, y devient concessionnaire du gaz, édifie un nouveau quartier, creuse un nouveau port, traite avec l'Espagne pour un emprunt de 800.000.000 de réaux et avec la Porte pour un emprunt de 400.000.000 de francs. Ce roi de la finance, ce Mécène de la presse, est un des personnages les plus caractéristiques de l'époque, et lui-même s'en rend si bien compte que, quand Dumas lance *la Question d'argent* (1857), il se croit visé et publie dans *le Constitutionnel* [1] une longue apologie du capital et des capitalistes.

Cet industrialisme de la presse amena des changements considérables non seulement dans le corps directorial mais dans la corporation même des professionnels.

« ... Dès que les journaux sont devenus de *grosses affaires*, qu'il y a eu des actions, des *actionnaires*, au lieu de coreligionnaires, on a recherché pour rédacteur en chef non plus tel ou tel écrivain éminent, mais tel ou tel capitaliste offrant une surface commerciale en harmonie avec le but et l'importance de l'entreprise.

Les capitalistes un peu frottés de politique et de littérature ont eu un avantage considérable et déplorable sur leurs confrères. Cela a donné naissance à des rédacteurs en chef d'un genre inconnu jusqu'alors : au lieu d'un Fonfrède nous avons eu M. Delamarre, au lieu d'un Marrast on a vu florir M. Véron, et M. Havin tient présentement l'emploi d'Armand Carrel...

Otez à M. Delamarre (*Patrie*) ses capitaux, vous le verrez à la tête d'une banque, dirigeant de vastes opérations financières ou industrielles, avec cette sûreté de coup d'œil qu'on lui connut jadis, mais je doute qu'il trouvât douze cents francs d'appointements dans un journal, en qualité de rédacteur.

Dépouillez M. Véron de sa fortune, il collaborera demain avec Leperdriel à quelque bas élastique ou à quelque pâte miraculeuse, et il rédigera les prospectus de la maison.

Déchargez M. Havin de ses quatre-vingt mille livres de ren-

1. *Constitutionnel*, 8 février 1857.

tes, et il restera un brave homme capable de tout ce que l'on voudra, apte à quelque chose, en somme, excepté à ce qu'il fait. Tout ce qui tient vraiment une plume pense tout bas comme je viens de penser tout haut [1]. »

Après de pareils témoignages, on se demande comment les journalistes de 1861 ont eu le front de crier à la calomnie, parce que Sergine accusait Vernouillet de transformer son journal en boutique ; et ainsi demeure bien établi le second des abus dénoncés par Augier : l'envahissement de la presse par les hommes d'argent.

*
* *

Un autre, l'improbité de ces banquistes transformés en journalistes, n'est pas plus difficile à prouver. Voulez-vous le témoignage d'un « cher confrère » sur Villemessant, voici ce qu'insinue doucement Charles Bataille :

« Sur les défaillances de son passé commercial — que je connais, ne démens, ni n'affirme — on a construit contre le directeur du *Figaro* tout un édifice, — boue et crachat, — de médisances et de vilenies, dont je ne serai jamais l'écho [2]. »

Enfin, pour n'apporter qu'un fait précis, mais bien éloquent, le grand financier, le grand directeur Mirès sera poursuivi « pour irrégularité de gestion », emprisonné à Mazas, condamné en correctionnelle et en appel, renvoyé par la Cour de cassation devant la Cour de Douai qui l'acquittera, puis après une nouvelle cassation, définitivement condamné à un mois de prison. Cet exemple semble fait à souhait, n'est-ce pas? pour attester la vérité des *Effrontés* et la réalité de Vernouillet.

On ne s'explique pas davantage que les journalistes de

1. Castille. *Les journaux et les journalistes de 1848 à nos jours*, Paris, 1858, p. 38.
2. *Rabelais*, 24 mai 1857.

1861 aient nié la possibilité pour un Vernouillet d'arriver à la considération et à la puissance. Vernouillet prétend à la Légion d'Honneur et à la totalité des ordres européens. Mais Véron avait la plaque de Charles III, était commandeur d'Isabelle la Catholique, et son influence allait, paraît-il, jusqu'à faire nommer des ambassadeurs. Ses compagnons de plaisirs obtenaient, à ce titre, sous-préfectures, préfectures et décorations [1]. Il joue au grand seigneur dans la villa que lui louent les Montmorency ; il y donne des fêtes splendides auxquelles assiste Carlier, le préfet de police. Aussi « on compte avec lui, on l'adule, on lui passe ses insolences, on le laisse s'épanouir au soleil, se vautrer dans sa fange dorée [2]. » Péreire qui, comme son coreligionnaire Mirès, eut des désagréments judiciaires, était officier de la Légion d'Honneur. Moïse Millaud, l'associé et le confrère de Mirès, réunissait chez lui les gens de lettres, la haute aristocratie, et donnait des fêtes splendides dans son fastueux hôtel de la place Saint-Georges. Cette existence princière était aussi celle de Jules-Isaac Mirès, qui, juste un an avant d'avoir avec la justice des démêlés retentissants, mariait sa fille au prince Alphonse de Polignac (1860). Et les critiques de 1861 se sont indignés de voir le directeur de *la Conscience publique* aspirer à la main de Mlle Charrier ! Étaient-ils devenus aveugles ?

Non, il n'y a pas une prétention de Vernouillet qui soit invraisemblable ou même exagérée. Il veut être « le maître du monde » (I, 6). Mais c'est un programme que réalisa parfaitement Jules-Isaac Mirès. Non content de régenter la finance française, de soumissionner chez nous des emprunts municipaux, et d'y agrandir les salles, il étend à l'étranger son activité envahissante : il construit, nous l'avons dit, des chemins de fer romains, des chemins espagnols, il traite avec l'Espagne pour un emprunt de 800.000.000 de réaux, avec la Porte pour un emprunt de

1. Viel-Castel, t. I, p. 48 et suiv.
2. Viel-Castel, t. I, p. 117 et suiv.

400.000.000 de francs. N'était-il pas à la lettre un des « Maîtres de la terre » et cela grâce à la toute-puissance combinée de la presse et de l'argent ?

Vernouillet est donc vrai, il est bien de son temps, et en faisant de lui le représentant d'une certaine presse, Augier n'a pas outrepassé son droit de moraliste. Encore a-t-il pris Vernouillet au début de sa nouvelle carrière, non dans le plein épanouissement de sa toute-puissance. Avec un Vernouillet plus mûr, marié, multi-millionnaire, décoré, ministre peut-être, quel personnage et quel drame n'aurions-nous pas eu ! Mais oublions que nous sommes en 1910 ; songeons, au contraire, qu'Augier fut le premier à mettre sur la scène ce drame de la presse et de l'argent ; rappelons-nous la *moralité* puérile qui s'appelle l'*Ecole des journalistes* ; et nous reconnaîtrons qu'Émile Augier a été, au théâtre, un précurseur et un imitateur comme l'avait été dans le roman l'auteur des *Illusions perdues*. En admettant même qu'il se soit souvenu de Balzac, il s'est inspiré surtout de la réalité ; et l'on ne pourra plus remettre à la scène le monde du journalisme, sans s'avouer son disciple : témoin, l'hommage que rend à Émile Augier l'auteur du *Passe-Partout*, M. Georges Thurner, dans sa lettre à M. Adolphe Brisson [1].

Car son Vernouillet reste vrai encore en 1910. Sans doute, son effronterie ne nous étonne plus guère ; nous en avons vu bien d'autres. Mais entre lui et les grands directeurs d'aujourd'hui, que de ressemblance encore ! Comme lui, ils veulent être les maîtres du monde ; peut-être, seulement, mettent-ils plus de naïveté béate dans leur orgueil satisfait, plus de brutalité dans leur façon de s'imposer à la considération des ministres. Comme lui, ils pratiquent avec virtuosité l'art de la diffamation ; la seule différence c'est que Vernouillet cherchait à se venger, tandis qu'eux cherchent à s'enrichir. Comme lui enfin, ils excellent à mettre aux services d'intérêts bourgeois le talent égaré de révo-

1. *Temps*, 9 novembre 1908.

lutionnaires assagis. Nos pires révolutionnaires se font aisément les collaborateurs dociles des capitalistes exploiteurs ; mais voyez Giboyer ! « Socialiste jusqu'aux moelles », il devient le factotum d'un banquiste ambitieux et consacrera tout son esprit à la défense des intérêts conservateurs. Comment s'étonner que nos pamphlétaires anarchistes s'enrôlent dans les journaux les plus bourgeois, quand il y a cinquante ans déjà les Vernouillet allaient chercher les Morfaux à Clichy, et faisaient chanter leur misère affamée ?

La marche fatale des événements, le progrès des mœurs ont aggravé le mal signalé par Augier dès 1861 ; mais tout journal politique à direction financière s'inspire encore de *la Conscience publique,* et ceux de nos directeurs qu'ont rendus fameux leur réclame tapageuse et leurs procès scandaleux devraient avoir, sur leur cheminée, le buste de Vernouillet, le grand Ancêtre !

CHAPITRE V

LA QUESTION D'ARGENT DANS LES AUTRES PIÈCES D'AUGIER

Ainsi, quand il n'aurait écrit que *les Effrontés*, Augier mériterait une place à part dans « notre littérature sociale », puisqu'il a le premier mis en lumière le rôle nouveau des financiers modernes, et dénoncé ce nouveau danger social : la corruption de la presse par l'argent et de l'esprit public par la presse. Mais c'est son théâtre presque tout entier qui, comme d'autres s'appellent *Théâtre d'amour*, pourrait s'intituler *Théâtre d'argent*. La plupart de ses pièces, il est vrai, ne sont pas exclusivement consacrées à la question d'argent, et les hommes d'argent ne sont peut-être pas chez lui les personnages les plus nombreux ; cependant il n'est presque pas une des comédies de sa maturité où la question d'argent n'intervienne pour éprouver les caractères et pour aggraver le drame. Même parmi les pièces qui ne nous intéressent pas ici, parce qu'elles ne sont pas proprement des comédies sociales, plusieurs sont encore consacrées à la question d'argent : telle *la Pierre de Touche*, où l'auteur nous montre les effets désastreux d'une fortune soudaine sur les âmes faibles ; tel *Maître Guérin*, dont le héros rappelle les meilleurs types de Balzac et de Molière. Quant aux pièces que nous avons étudiées ou que nous étudierons en détail, elles nous permettent, pour ainsi dire, d'envisager la question d'argent sous tous ses aspects, et c'est en dix comédies qu'Augier a distribué les idées et

les observations que Dumas voulut un jour condenser en une seule.

D'abord, nous l'avons vu, la question d'argent complique et aggrave singulièrement la question de la famille. Elle se pose dès avant le mariage, inspirant aux jeunes gens des préoccupations inquiètes, et réprimant les élans de l'amour désintéressé (*La Jeunesse*). Angoissante pour les jeunes gens, cette question de dot est plus douloureuse encore pour les jeunes filles : pauvres, elles ne trouvent pas à se marier, quels que soient par ailleurs leurs mérites ; riches, elles voient fondre sur elles la horde odieuse des coureurs de dot (*Ceinture dorée*, *Lions et Renards*).

Après le mariage, la même question renaît obsédante, affolante. Pauvreté et richesse amènent également des catastrophes : la lionne pauvre, affamée d'un luxe que ne peut lui donner son mari, se vend pour des oripeaux ou de la verroterie (*Les Lionnes Pauvres*) ; la femme riche méprise le mari pauvre qu'elle soupçonne de calcul, et l'homme, s'il est un peu fier, secoue bientôt un joug devenu odieux (*Un Beau Mariage*). Les deux époux sont-ils riches ? la femme se croit en droit de gaspiller, et sous prétexte qu'elle a reçu 800.000 francs de dot, ruine insolemment son mari (*Les Fourchambault*). Quand les choses ne s'aggravent pas à ce point, les époux sont tout au plus deux associés, vivant, l'une pour ses plaisirs, l'autre pour ses travaux, sans jamais connaître les douceurs de l'intimité (*La Jeunesse*). Les meilleurs mêmes ne sont à l'abri ni de la souffrance ni de la déchéance ; ceux qui, à l'heure des enthousiasmes imprudents, ont méprisé la richesse et préféré l'amour, connaissent bientôt les dures nécessités de l'existence ; dans l'effort de chaque jour, dans les petits sacrifices incessamment renouvelés, dans les besognes médiocres et fastidieuses, ils perdent illusions, beauté, courage ; ils connaissent les regrets, ils en viennent aux reproches ; la nécessité a tué l'amour et les amants de jadis deviennent les forçats résignés de la famille (*La Jeunesse*).

Enfin lorsque des parents, soucieux d'éviter à leurs enfants

ces luttes douloureuses, regardent peu aux moyens de s'enrichir, ils compromettent d'avance leur œuvre paternelle. Au lieu d'un héritage d'argent, ils laisseront derrière eux un héritage de honte, et leur châtiment sera de se voir jugés et condamnés par leurs propres enfants (*Ceinture dorée, Effrontés, Maître Guérin*).

Cette tyrannie que l'argent fait peser sur la famille, il l'exerce aussi sur la société. Parce que la fortune est, sinon le signe du mérite, du moins la mesure de la force, son incessante circulation, ses perpétuels caprices renouvellent constamment les puissances sociales. Le bourgeois prend dans la société moderne l'influence qui était jadis le privilège de la noblesse. Riches, les aristocrates d'autrefois se voient contraints de frayer avec les parvenus (*Les Effrontés, le Fils de Giboyer, la Contagion*); ruinés, ils doivent se plier à des mariages bourgeois, et sans doute les grands seigneurs ont de tous temps employé ce moyen de fumer leurs terres ; mais ils doivent aujourd'hui traiter moins dédaigneusement ceux qui veulent bien les enrichir ; s'ils se permettent des allures trop désinvoltes, ils voient leur beau-père prendre des mesures que n'avait pas prévues Mme de Sévigné, et leur femme même ne plus se contenter d'un marquisat honoraire (*Le Gendre de M. Poirier*). Ainsi, grâce à l'argent, une nouvelle aristocratie s'est créée qui a supplanté l'ancienne, en lui enlevant sinon son prestige, du moins son autorité.

La fortune, d'ailleurs, ne se contente plus d'être un titre de noblesse, elle confère un certificat d'honnêteté et comme un brevet de vertu. Du moins, elle rend honorable et impose le respect. La Bruyère, pour ne pas remonter plus haut, avait déjà vu de ces métamorphoses dorées. Mais elles furent si nombreuses et si scandaleuses sous le second Empire, qu'Augier crut devoir dénoncer ce nouvel avènement des *Effrontés*. Les *partisans* se contentaient d'être des spécialistes de la finance ; leurs modernes successeurs, se faisant par la presse les serviteurs à la fois et les maîtres de l'opinion, acquièrent une puissance formidable, et

tyrannisent le gouvernement aussi bien que les individus.

Une seule puissance, nous le verrons, peut lutter contre eux : le peuple. Car le peuple qui lutta jadis pour la bourgeoisie, combat aujourd'hui pour lui-même. Et sans doute, il demande plus de liberté, plus de dignité, plus de respect, mais il demande aussi plus de bien-être. Dès lors, la question sociale proprement dite est au premier chef une question d'argent. Giboyer le sait bien, qui reproche à la société de l'avoir mal nourri, et songe d'abord à faire des rentes à son fils, pour lui permettre d'être honnête homme (*Les Effrontés, le Fils de Giboyer*).

Il est si vrai d'ailleurs que l'argent est le nerf des guerres sociales, politiques ou religieuses, comme de toutes les guerres, qu'Émile Augier voit dans la conquête de la fortune un des objets essentiels des convoitises cléricales. Entre autres vices ou défauts, ses Jésuites ont celui d'être cupides, et les captations d'héritages, les opérations matrimoniales à grosses commissions, sont chez eux pratiques courantes ; l'esprit de lucre a transformé les lévites en marchands, et le Temple en tripot (*Lions et Renards*).

Chez les âmes faibles même, et pour Émile Augier c'est le crime le plus odieux, la cupidité oblitère le sentiment patriotique et dispose aux plus infâmes trahisons. Un Roblot, un Jean de Thommeray spéculent sur les désastres nationaux et s'enrichissent en exploitant leurs compatriotes affamés (*Jean de Thommeray*).

Ainsi, il n'y a pas d'homme qui n'ait à lutter contre la tyrannie de l'argent, pas une circonstance de la vie où l'on ne sente la nécessité ou l'importunité de la fortune, pas de crimes auxquels ne pousse, pas de tortures que n'impose le désir de posséder. Telle est la conclusion qui se dégage du théâtre d'Émile Augier. Il a pu consacrer à d'autres questions une dizaine de pièces sur vingt-cinq environ qui composent son œuvre ; mais, sauf exception, ce sont des pièces de jeunesse et de fantaisie. Les pièces de sa maturité, celles qui comptent vraiment, étudient un des nombreux aspects de la question d'argent (*les Lionnes Pauvres, les*

Effrontés, le Fils de Giboyer, Maître Guérin) ; et parmi les types qu'il a créés, quelques-uns des plus célèbres sont des femmes ou des hommes d'argent : Séraphine Pommeau, Mme Huguet, Roussel, Poirier, Vernouillet, Guérin, d'Estrigaud même. On ne trouve rien de pareil chez aucun de ses contemporains et rivaux. Chez Dumas, quelle série de drames d'amour opposés à quelques drames d'argent ! Chez Barrière, chez Sardou surtout, quelle variété de sujets et de genres ! plus encore, quelle habileté à saisir le travers, le ridicule plus que le défaut, à l'exagérer jusqu'à la caricature et à tirer un vaudeville d'une comédie de mœurs ! Émile Augier, au contraire, traite toujours sérieusement cette grave question d'argent, et de ce qui était jadis prétexte à comédie, il tire presque toujours un drame.

Peut-être pour s'être plus spécialement consacré à une question, son talent paraît-il moins souple, moins varié, moins riche que celui d'un Sardou par exemple ? Mais aussi, son théâtre conserve, avec une signification historique plus précise et plus éloquente, un air de réalité plus solide. Ce que M. Brunetière a dit du roman de Balzac, ne pourrait-on pas le dire également du théâtre d'Augier ? « La question d'argent sert à communiquer au récit un air de précision qu'il n'aurait point sans elle : elle introduit avec elle une infinité de détails que leur insignifiance ou leur vulgarité prétendues avaient écartés jusqu'alors ; et puisque enfin ces détails sont la vie même, c'est pour cela que la ressemblance avec la vie, et la vérité de l'œuvre, s'accroissent de tout ce qu'ils prennent de place, avec la question d'argent, et la peinture des conditions [1]. » Sans doute nous ne trouvons pas chez Augier l'abondance, la minutie des détails commerciaux ou financiers, ni la richesse et la précision des descriptions de Balzac. Le théâtre ne peut s'embarrasser de toutes les minuties dont s'accommode le roman. Mais certains traits des *Lionnes Pauvres*, la facture du deuxième acte, le déballage et l'inventaire du quatrième acte, ne

1. Brunetière, *Honoré de Balzac*, p. 140.

sont-ils pas d'excellent réalisme ; en nous révélant les expédients domestiques de Mme Huguet qui refait de ses mains un bonnet de gala d'après un modèle d'emprunt, et qui recommande à son fils de « n'aimer les truffes que s'il en reste assez », Augier ne nous donne-t-il pas la sensation directe et douloureuse de la misère dorée ? Et quand, à tout propos, avant et après le mariage, il nous montre l'inévitable question d'argent menaçant notre bonheur ; quand il nous montre l'argent créant le mérite et assurant la puissance ; la misère conseillère de déshonneur et de trahison ; et tout le monde, grands et petits, jeunes et vieux, hommes et femmes ayant besoin d'argent et courant après lui, ne nous donne-t-il pas comme Balzac une trop véridique représentation de la comédie humaine ? Enfin, parce que, jusqu'ici du moins, la question d'argent s'impose à tous les hommes de tous les temps et de tous les pays, le théâtre d'Augier n'a-t-il pas la chance d'être universellement compris, dans la mesure même où il est un théâtre d'argent ?

TROISIÈME PARTIE

AUGIER ET LA LUTTE DES CLASSES

CHAPITRE PREMIER

QUELQUES PRÉDÉCESSEURS D'AUGIER

Depuis qu'existe la grande comédie des mœurs, les auteurs n'ont cessé de peindre séparément, ou d'opposer l'une à l'autre, les différentes classes de la société. Pour ne rien dire des exemples classiques, nous trouvons, dans la première moitié du XIXe siècle, plusieurs comédies consacrées aux rapports des classes sociales.

Dans *les Trois Quartiers* (1827), Picard et Mazères nous promènent de la rue Saint-Denis, commerciale et bourgeoise, à la Chaussée-d'Antin, quartier général de la finance, en passant par le faubourg Saint-Germain, retraite de l'aristocratie; et tout en peignant les ridicules de chaque quartier, avec une vérité et une verve qui firent la joie du voisin et le succès de la pièce, les auteurs conviaient naïvement tous les citoyens à un rapprochement d'opinions qui ne s'est pas encore réalisé, après quatre-vingts ans passés.

L'année suivante (1828), Scribe donne *Avant, Pendant, Après*. La pièce est plus anecdotique qu'historique, plus romanesque que vraie. Elle nous montre la disparition de

l'ancienne noblesse, réactionnaire et corrompue ; l'avènement d'une aristocratie nouvelle où quelques seigneurs d'autrefois, libéraux et philosophes, se mêlent aux hommes nouveaux, plébéiens et militaires ; l'alliance même de la noblesse et du peuple, grâce à un mariage dédaigneux de l'étiquette ; enfin, comme Louis XVIII, elle convie tout le monde à l'union et à l'oubli. C'est la pièce de circonstance avec tout ce qu'elle comporte de factice et de caduc.

En 1835, *les Boudeurs* de Longpré mettent en scène ces émigrés de l'intérieur dont le marquis de Presle et le marquis d'Auberive resteront les types les plus parfaits.

En 1847, Arago oppose les unes aux autres les *Aristocraties :* aristocratie héréditaire, aristocratie militaire, aristocratie d'argent, enfin aristocratie du talent et du travail. On voit même un des tout premiers ingénieurs qui remplaceront les colonels de Scribe et feront au théâtre une si belle fortune. Bien entendu, cet excellent Valentin épouse la jeune fille que convoitaient le comte de Torcy et le baron de Larrieul ; il devient même par son mérite aussi riche que le fut jadis son beau-père, le gros banquier Verdier. Nous aurions donc ici comme une première esquisse de *Giboyer*, si Arago n'avait évité la polémique politique et ne s'était astreint à une impartialité qui satisfît *la Gazette de France* elle-même [1].

En 1851, enfin, Jules Sandeau, revenant de trente ans en arrière (l'action se passe en 1817), oppose une fois de plus à l'émigré vieilli, aigri, égoïste et ignorant, le héros de la génération nouvelle, jeune, ardent, généreux, noble de cœur, malgré ses origines plébéiennes et ses convictions républicaines. *Le Marquis de la Seiglière* est demeuré célèbre, mais on peut regretter qu'au lieu d'écrire une comédie de mœurs contemporaines, Sandeau soit allé chercher dans le passé un sujet devenu banal.

C'est à Émile Augier que revient, en réalité, l'honneur d'avoir mis au théâtre la lutte des classes, telle qu'elle s'est

1. Cf. *Gazette de France*, 8 novembre 1847.

déroulée de 1850 à 1870 environ. Qu'il écrive des comédies essentiellement bourgeoises, qu'il aborde les questions politiques et sociales, il revient presque toujours au sujet qui lui est cher : le conflit de la bourgeoisie victorieuse et de l'aristocratie vaincue, en attendant qu'il montre les adversaires de la veille réconciliés dans la crainte et la haine d'un ennemi commun, le peuple. Il reprend donc les types que d'autres avaient esquissés déjà, l'aristocrate, le bourgeois, l'homme du peuple, mais avec ces trois types il trace un tableau plus riche, plus varié, et sinon plus exact, du moins plus vivant. Enfin, parce qu'il n'est pas l'homme des précautions timides ni des dilettantismes indifférents, il marque ses préférences avec plus de force. Dès lors, son théâtre devient un document historique et un document psychologique ; il peint la société du temps et découvre les sentiments de l'auteur.

A nous de rechercher dans quelle mesure les préférences d'Émile Augier ont pu troubler la netteté de sa vision, et si les préventions de l'homme de parti n'ont pas égaré parfois l'observateur.

CHAPITRE II

AUGIER ET L'ARISTOCRATIE

I. — Les Puygiron, les Thommeray.

Il semble étrange d'abord qu'on puisse, à propos d'Émile Augier, parler de prévention et de parti pris. Car s'il fut dur aux Pingoley, aux La Palude, cruel aux d'Outreville, aux d'Auberive, aux d'Estrigaud, quel respect, quelle vénération n'a-t-il pas témoignés aux Puygiron et aux Thommeray? de quel prestige ne pare-t-il pas un Montmeyran? Il serait puéril, en effet, de nier chez Émile Augier un effort, au moins intermittent, d'impartialité.

Quel beau type de gentilhomme vendéen, par exemple, que le Marquis de Puygiron! Intransigeant en matière d'honneur et prêt à abattre comme une bête fauve le malfaiteur qui s'en prendrait à son nom, peu enclin aux concessions à la mode et aux indulgences dangereuses; mais sachant qu'un titre n'est pas tout, qu'il y a une noblesse du cœur, et accueillant comme son enfant celle qui se donne pour la fille d'un simple paysan mort au champ d'honneur. Avec cela riche d'un passé chevaleresque, courtois, discret, élégant dans sa verte vieillesse comme un marquis du grand siècle; et bon, tendre avec les enfants, indulgent à Henri, soumis aux caprices de sa petite fille, et en même temps plein de dignité, ayant le sens du respect, témoignant à sa femme une vénération religieuse.

Que dire de la Marquise? c'est la grande dame, au meilleur sens du mot. Elle ne se contente pas des qualités et des vertus qui sont généralement celles de son monde : elle accompagna son mari aux guerres héroïques et si peut-être elle ne fit pas le coup de feu, elle supporta fatigues, privations, blessures même avec un courage viril.

« La marquise, dit son mari, m'avait suivi au château de la Pénissière... Vous savez les circonstances de ce siège terrible. Quand l'incendie nous força d'abandonner le château, nous fîmes notre retraite en combattant jusqu'à la lisière d'un bois où nous nous dispersâmes après avoir essuyé une dernière décharge. J'arrivai avec la marquise à une ferme où j'étais sûr de trouver un asile ; en frappant à la porte, elle s'évanouit, et je m'aperçus alors qu'elle avait le bras cassé d'un coup de feu. Tant que nous avions été en danger, elle n'avait pas poussé une plainte de peur de retarder ma fuite... »

(*Mariage d'Olympe*, II, 1.)

De ses exploits d'ailleurs, Mme de Puygiron a perdu le souvenir et depuis longtemps elle ne songe plus qu'à se faire aimer à force de bonté. Elle est bonne pour Geneviève, qu'elle choie comme une mère : bonne pour Henri qu'elle excuse quand il est coupable, et soutient quand il est malheureux ; bonne pour Olympe même, qu'elle se refuse d'abord à soupçonner et qu'elle défend contre les injures d'Henri ; bonne aux pauvres enfin, qu'elle va voir chaque jour avec son mari. Car ces deux époux ne se séparent jamais dans l'accomplissement du bien, et comme ils ont combattu ensemble, ils vont ensemble faire la charité. Faut-il s'étonner après cela qu'ils s'aiment comme aux premiers jours, mais avec ce respect, cette vénération que peuvent seuls donner quarante ou cinquante ans de souffrances partagées, de dévouement réciproque et de devoirs communs ? Aussi, on ne se contente pas de les aimer ; on les respecte, on les admire et on les envie.

« Comme c'est beau, ces deux existences qui se sont appartenues tout entières l'une à l'autre ! Ces deux vieillesses sans

tache! ces deux cœurs qui ont traversé la vie ensemble et dans lesquels la vie n'a déposé qu'une vénération mutuelle! Le chef et la sainte de la famille. »

(*Ibid.*, II, 1.)

Voilà comme en 1855 parlait de ses héros vendéens le petit-fils de Pigault-Lebrun. N'est-ce pas de belle impartialité?

Et songez qu'Émile Augier récidivera quelque vingt ans plus tard. Dans *Jean de Thommeray* (29 décembre 1873), voici comme il nous présente une famille de gentilshommes bretons :

« Nous vivons en famille, étroitement unis. Je chasse... Je monte à cheval, je m'occupe de la terre. Les journées passent vite; mon père et moi nous visitons nos paysans; ma mère répand autour d'elle la sérénité de son âme; elle s'applique aux soins domestiques et gouverne la maison avec grâce et autorité. »

(*Jean de Thommeray*, I, 5.)

Simplicité de goût, exercices fortifiants, activité bienfaisante, union affectueuse, tout y est, de ce qui rend la vie de la famille heureuse et féconde. Des mondains agités et frivoles peuvent s'étonner d'abord et juger ennuyeuse cette existence provinciale ; c'est qu'ils connaissent mal les braves gens :

« Le monde et la solitude n'ont jamais existé pour ma mère, dit Jean de Thommeray. L'amour désintéressé n'était pas rare quand mon père rencontra celle qui devait être un jour la compagne du reste de sa vie. Elle était pauvre, il était maître de son patrimoine, et pouvant disposer de lui-même à son gré, il épousa la jeune fille qu'il aimait. L'un et l'autre n'avaient consulté que leur inclination mutuelle; ni l'un ni l'autre n'eurent sujet de s'en repentir. Ma mère pourrait vous dire en quelques mots toute l'histoire de sa vie; elle a été l'unique amour d'un honnête homme qu'elle a uniquement aimé. »

(*Ibid.*, I, 5.)

Les Thommeray ne se contentent pas de pratiquer l'honnête sagesse et la simple vertu. Ils sont à leur manière les héros du devoir patriotique. Soldats de père en fils, ils ne voient pas dans le métier militaire une carrière brillante propre aux avancements avantageux, mais seulement l'occasion de « servir », et de servir la France. Car pour ces légitimistes, petits-fils de Vendéens, l'intérêt du pays prime leurs préférences politiques :

« Le comte de Thommeray, mon grand-père, avait fait la guerre de Vendée. Il s'était marié, il avait un fils et vivait dans la retraite. En 1814, quand la France fut envahie, il ne vit qu'une cause à servir, celle de la patrie menacée, il étouffa ses anciennes rancunes, il fit taire ses opinions, et partit comme simple volontaire. Il se battit vaillamment, refusa toute récompense, et, la campagne terminée, il revint chez lui pour achever de vieillir. »

(*Ibid.*, I, 5.)

Depuis, tous les Thommeray, de père en fils, se font simples soldats au service de la France.

Faut-il s'étonner après cela que leur nom soit entouré de respect universel? Sur les paysans qu'ils aiment et protègent, ils exercent une autorité douce autant qu'incontestée et, quand il accueille l'hommage volontaire de ses fermiers, le comte de Thommeray est grand comme les chefs de clans aux temps héroïques.

(*Ibid.*, I, 7.)

Ainsi les Puygiron, les Thommeray, sont les séduisants et admirables représentants de la vieille aristocratie française ; et ce sont bien des personnages d'Émile Augier, par ailleurs disciple fidèle de Molière, grand contempteur des ducs et des marquis. Pourtant ce n'est ni dans *Jean de Thommeray*, ni dans *le Mariage d'Olympe*, qu'il faut aller chercher, croyons-nous, la véritable pensée d'Émile Augier sur la noblesse de son temps.

*
* *

De ces deux pièces, la dernière a été écrite non seulement en collaboration avec Jules Sandeau, mais tirée d'une de ses nouvelles. Le premier acte du drame par exemple n'est pas autre chose qu'une très fidèle adaptation scénique du récit. Non seulement le nom, la condition sociale, le caractère des personnages ont été fournis par Sandeau, mais certaines tirades, certains couplets sont identiquement les mêmes dans les deux œuvres. Nous avons cité les paroles de Jean sur la vie des siens ; ce sont exactement celles de la nouvelle :

« M. de Thommeray vivait, comme ses pères, en gentilhomme campagnard, chassant, montant à cheval, visitant ses paysans, faisant valoir ses terres, pendant que sa femme... s'appliquait aux soins domestiques et gouvernait la maison avec grâce et autorité [1]... »

De Jules Sandeau, encore ces paroles :

« L'amour vrai n'était pas rare alors... le gentilhomme breton... avait aimé d'un amour pur, délicat, romanesque, une jeune fille pauvre... Il l'épousa... L'un et l'autre n'avaient consulté que leur inclination mutuelle ;... ni l'un ni l'autre n'eurent sujet de s'en repentir. La douce conformité de leurs idées et de leurs sentiments, la tendre affection et le profond respect qu'ils avaient l'un pour l'autre donnaient un éclatant démenti au moraliste qui prétend qu'il n'existe pas de ménage délicieux [2]. »

Ce sont bien ou à peu près les paroles de Jean à la scène V de l'acte Ier. Enfin si l'on poursuit même rapidement la comparaison entre les deux œuvres, on verra que la famille Thommeray appartient bien en propre à Jules Sandeau. Dira-t-on qu'en acceptant telle quelle cette

1. *Jean de Thommeray*, par Jules Sandeau, p. 12.
2. *Id. ibid.*, p. 10 et suiv., *passim*.

famille aristocratique, Émile Augier s'associait à l'hommage de son collaborateur ? Peut-être, mais l'auteur a voulu célébrer beaucoup moins une grande famille que la Patrie malheureuse, et *Jean de Thommeray* n'est pas une pièce aristocratique mais une pièce patriotique. Augier a vu dans la nouvelle un beau scénario de drame militaire ; il l'a adaptée au théâtre en conservant personnages, cadre, décor. Cela ne nous apprend rien de ses sentiments aristocratiques ou bourgeois.

***

On ne peut pas, croyons-nous, faire plus de fond sur *le Mariage d'Olympe*. Cette fois, sans doute, les personnages appartiennent bien à Émile Augier. Mais n'était-ce pas une nécessité de son sujet de mettre en scène des gentilshommes, et des gentilshommes parfaits ? Rappelons-nous son dessein. Il voulait combattre la « turlutaine du temps qui était la réhabilitation de la femme perdue, et les paradoxes de philosophie transcendantale grâce auxquels les poètes, les romanciers, les dramaturges, remplissaient les jeunes têtes d'idées fiévreuses, de rédemption par l'amour, de virginité de l'âme, etc[1]. » Il voulait marquer les dangers de cette morale poétique, et comment elle passait des livres dans la réalité grâce à la naïveté de quelques innocents ou à la folie de quelques viveurs. Dès lors, il n'avait plus le choix de ses personnages ; il lui fallait, d'un côté, une femme perdue, incapable de tout repentir, de tout regret, de toute retenue ; de l'autre, une famille non seulement d'honnêtes gens, mais presque de saints et de héros. Si, comme le souhaitèrent plusieurs critiques, il se fût contenté de déchaîner Olympe dans une famille bourgeoise, son drame n'eût sans doute pas produit le même effet. En dépit des révolutions, les personnages du grand monde gardent toujours un pres-

1. *Mariage d'Olympe*, I, 1.

tige particulier aux yeux éblouis du peuple ignorant. Le lecteur admire volontiers le grand seigneur que déteste l'électeur, et les gentilshommes conservent, dans les romans ou les mélodrames, tous les privilèges qu'ils ont perdus dans la vie politique et sociale. Ce n'était pas assez, pour rendre odieuse l'abjection d'Olympe, de l'opposer à d'honnêtes gens ; pour mieux nous donner la sensation du sacrilège, il fallait l'introduire dans une de ces maisons à qui leur ancienneté et leur gloire confèrent une dignité quasi sacrée.

L'actualité enfin forçait Émile Augier à ne pas prendre ses personnages dans un milieu bourgeois. « Ces dames, dit Montrichard, trouvent à se marier avec des fils de bonne maison et deviennent grandes dames [1]. » Le Marquis a beau s'étonner, les faits étaient là nombreux, tristement éloquents ; nous en avons signalé plus d'un dans notre chapitre sur les courtisanes, nous ne rappellerons ici que le plus significatif peut-être : celui de Céleste Veinard, dite Mogador, ancienne danseuse de Mabille, ancienne pensionnaire de maison close, bien connue comme telle et devenant la comtesse Lionel de Chabrillan.

Quand l'actualité était riche de pareilles mésalliances, quel effet eût produit au théâtre le mariage d'Olympe Taverny avec M. Durand, bourgeois de Paris ? Pour qu'il y eût intérêt et pour qu'il y eût leçon, le nom de la fille ne pouvait s'accoupler qu'à un nom historique.

En proposant les Puygiron à notre respect, Augier n'a fait que se soumettre aux nécessités de son sujet comme aux exigences de son public. Il a accepté et traité ces personnages comme des utilités dramatiques ; il n'a nullement témoigné de ses sympathies personnelles pour la classe qu'ils représentent.

Ainsi écartés *Jean de Thommeray* dont les héros appartiennent à Jules Sandeau, et *le Mariage d'Olympe* où les Puygiron sont moins des types observés que des personnages inventés pour les nécessités d'une thèse, il nous reste,

1. *Mariage d'Olympe*, I, 1.

pour étudier l'aristocratie dans le théâtre d'Émile Augier, *le Gendre de M. Poirier*, *Un Beau Mariage*, *les Effrontés* *le Fils de Giboyer*, et *la Contagion*.

II. — Le Gendre de M. Poirier.

A. — « La revanche de G. Dandin » ?

Le Gendre de M. Poirier, cependant, soulève une difficulté. L'intention des auteurs [1] n'est pas douteuse : ils veulent peindre et opposer, en une comédie de mœurs, l'aristocratie et la bourgeoisie de leur temps. Le titre même auquel ils avaient songé d'abord, *la Revanche de Georges Dandin*, marque l'esprit de leur entreprise. Malheureusement, ils étaient deux et c'est pourquoi, peut-être, ils n'ont pas réalisé tout leur dessein et se sont vus obligés de changer leur titre.

La Revanche de Georges Dandin! ce titre promettait un renversement des rôles imaginés par Molière : l'humiliation de la noblesse, et le triomphe du Tiers. De fait, on pourrait au premier abord s'y tromper. Si fringant, si insolemment heureux qu'apparaisse Gaston, marquis de Presle, il est à la merci de son beau-père. Dans l'hôtel de Poirier, il vit d'une pension que lui sert Poirier ; le château de ses ancêtres est aux mains de Poirier ; un geste de Poirier, et M. le Marquis saurait ce qu'il en coûte de se faire entretenir par son beau-père. Il se moque, il est vrai, des menaces ; mais si Poirier mettait les siennes à exécution, à quelle déchéance ne serait pas réduit son gendre ? ne se voit-il pas un instant contraint de solliciter dans un bureau un emploi fort roturier ? Don Juan vendant du drap, quelle revanche pour M. Dimanche !

Si les auteurs infligent au marquis de Presle de ces humiliations, c'est sans doute pour le punir de ses défauts, car ils lui ont prêté beaucoup. Fier à la fois et manquant

1. Augier et J. Sandeau.

de dignité, féru du point d'honneur et dédaigneux de l'honnêteté, fat, insolent, paresseux, prodigue, il ressemble à tous les marquis du répertoire ; mais il a des torts plus graves : il ne lui suffit pas de ridiculiser le beau-père qui le nourrit ; il dédaigne, il froisse, il trahit la femme qui porte son nom et qui a reçu sa parole de gentilhomme ; vainement, il invoque comme excuses les torts de Poirier ; en se vengeant sur une femme innocente, il fait preuve d'une étourderie cruelle ; en se vengeant sur une femme qui vient de lui sauver l'honneur, il se disqualifie. Ainsi, c'est trop peu pour lui de fournir à Poirier l'occasion de répliques irréfutables et brillantes, d'encourir les remontrances attristées d'un vrai gentilhomme, il se contraint lui-même aux postures humiliées et aux aveux déshonorants. Voir Dorante aux genoux de sa fille, recevoir les excuses d'un Sottenville ! M. Jourdain n'y eût même pas songé, Georges Dandin n'y eût osé prétendre.

Et cependant Georges Dandin va être une fois de plus battu. Un jeune provincial, disait, paraît-il, après avoir vu la comédie d'Augier et J. Sandeau : « Est-il peint ce marquis ! est-il vrai !... Une chose m'inquiète cependant : on dirait que là-dedans, on se moque aussi du bonhomme Poirier. » Si l'on se moque de Poirier ? Mais, sans parler de Gaston qui le crible d'épigrammes, son excellent ami Verdelet le rabroue joliment ; sa fille, trop respectueuse pour le railler, souligne, en voulant les réparer, ses sottises incessantes ; lui-même s'offre complaisamment aux rires du parterre. Il est plein de qualités, c'est entendu ; laborieux, probe, économe, il a toutes les vertus qui manquent à son gendre. Il n'en reste pas moins ridicule, à force de vulgarité et de prétentions. Qu'il s'appelle Poirier, nous ne lui en ferons pas un crime ; mais pourquoi songe-t-il à devenir baron, baron de Catillard ? Qu'il préfère la bonne cuisine bourgeoise aux recettes compliquées des modernes Vatels, rien que de très naturel ; mais que ne nous épargne-t-il ces détails qui sentent le marchand de vins traiteur : la bonne soupe grasse avec des légumes sur une assiette, le lapin

sauté et le fricandeau à l'oseille? Le public le plus démocratique n'entend pas que le marquis de Presle dîne comme un boutiquier. Il n'accepte pas non plus qu'on manque au protocole mondain, et ne pardonne pas à Poirier d'appeler « fifille » la Marquise de Presle.

Ridicule, Poirier est encore déplaisant. Il a des calculs mesquins, des roueries d'usurier, des arrière-pensées inquiétantes ou des insistances désobligeantes ; il est sans grâce et sans élégance ; ses qualités y perdent leur séduction et ses défauts s'aggravent jusqu'à l'odieux.

C'est un geste incorrect qui achève de lui aliéner le public. Il a bien quelques excuses, quand il viole la correspondance de son gendre ; il peut se croire le protecteur, le vengeur d'Antoinette. Il use pourtant d'un moyen que le monde réprouve encore plus que la morale, et son indiscrétion policière le discrédite aux yeux des plus indulgents. On lui en veut enfin de compromettre le bonheur d'Antoinette. Après l'avoir mariée pour la seule satisfaction de sa vanité propre, il travaille maintenant à la séparer du mari qu'elle aime. Dans son ardeur à punir son gendre, il entre trop de rancune personnelle et de jalousie. Cette fois Poirier est franchement odieux, et nous applaudissons à sa déconvenue comme autrefois à celle de M. Jourdain et de Georges Dandin.

Bien entendu, la sympathie que nous retirons peu à peu à Poirier, nous la restituons au marquis. Il a tant de qualités séduisantes, et plusieurs de ses défauts sont si véniels pour le public ! Spirituel en diable, on lui sait gré de nous égayer, fût-ce aux dépens, et surtout aux dépens de Poirier ; prodigue de l'argent des autres, il le dépense du moins avec élégance et générosité ; dans ses moindres actions, il apporte une grâce qui, elle aussi, est la plus forte. C'est pourquoi Antoinette l'aime, malgré tout, passionnément ; et parce qu'Antoinette aime Gaston de Presle, le public, qui aime Antoinette, l'aimera lui aussi ; dès lors, il ne prend pas seulement parti contre Poirier, il fait siens les intérêts du marquis et le félicite d'échapper finalement au joug de son beau-père. Ainsi, c'est Gaston de Presle qui tient sa

revanche, et le bonhomme Poirier reste seul dans son coin.

La pensée des auteurs s'est donc transformée et il y a presque contradiction entre leur intention première et l'œuvre qu'ils ont réalisée.

D'où vient ce changement, nous ne pouvons le dire avec certitude, et nous en sommes réduits aux hypothèses. Sandeau a bien écrit une nouvelle qui doit avoir fourni aux auteurs l'idée de leur première. Mais de *Sacs et Parchemins* il ne reste vraiment rien dans *le Gendre de M. Poirier*, et le cas n'est pas du tout celui de Jean de Thommeray. Cela suffit-il, comme le croit M. Faguet, pour attribuer la pièce au seul Émile Augier ? Non sans doute, si *le Gendre de M. Poirier* n'est pas tout à fait dans sa manière habituelle ; et nous adopterions volontiers ces conclusions d'Émile Montégut :

« Les personnages sont peints avec une vérité de touche qui réunit à la fois la franchise et la finesse, deux qualités qui se rencontrent rarement sous le même pinceau, et ils sont éclairés d'une lumière à la fois sans indulgence et sans mensonge qui ne dissimule aucune de leurs faiblesses, mais qui n'abuse le spectateur sur aucune ; cela est, comme on dit en peinture, d'une harmonie de ton et d'un fondu de nuances vraiment délicieux. Aucune velléité de caricature comme cela était à craindre en un sujet où l'opposition des deux types, poussée avec verve comique, pouvait arriver facilement à la charge, et comme elle y serait arrivée, je le crois bien, si M. Augier eût été seul à tenir le pinceau. Ce n'est pas, en effet, la seule fois que M. Augier a mis en présence nobles et bourgeois, gentilshommes et enrichis, mais dans aucune de ces peintures ultérieures nous ne rencontrons la même bonne grâce railleuse, la même sympathique ironie, la même équité lumineuse.

Il y règne au contraire un visible esprit de partialité politique, et comme une rancune invétérée d'enfant du tiers état qui transforme en hostilité difficilement conciliable ce que *le Gendre de M. Poirier* présente comme un malentendu effaçable par l'amour et la mutuelle estime ; *les Effrontés*, *le Fils de Giboyer*, *Lions et Renards*, disent assez haut que l'auteur a des préférences politiques et de quelle nature elles sont. Heureusement pour la perfection de cette comédie, M. Augier avait eu la rare fortune de s'associer le collaborateur le plus désirable en un

tel sujet, l'écrivain qu'on peut nommer en toute vérité et sans ombre de flatterie le Van Dyck exquis des races nobles au XIXe siècle, car lui seul a su les peindre sans alliage aucun de prévention hostile ou d'indulgence servile, et nous les faire aimer jusque dans leur étroitesse et leurs préjugés, *Jules Sandeau.* Le pinceau a été tenu par deux mains à la fois, l'une d'une vivacité hardie, l'autre d'une lenteur caressante, qui ont à l'envi corrigé les excès ou les timidités l'une de l'autre, et c'est par là, en toute évidence, que s'explique la nuance d'une si irréprochable justesse de cette pièce [1]. »

Mais si grande qu'on fasse ici la part de Jules Sandeau, nous devons bien admettre que la pièce, sans exprimer peut-être toute la pensée d'Augier, du moins ne la contredit pas et qu'il partage momentanément l'indulgence de son collaborateur pour le marquis de Presle. Visiblement, Augier n'est pas encore l'homme de parti qu'il deviendra plus tard.

B. — Caractère et portée de la pièce.

On aurait tort d'ailleurs, parce que *le Gendre de M. Poirier* n'est pas une satire amère et violente, de n'y voir qu'une œuvre agréable. Plusieurs critiques lui ont reproché d'être une pièce trop bien faite, sans portée morale ni vérité historique [2]. Ces critiques, il est vrai, ne sont pas

1. *Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1878.

2. « Les auteurs n'ont désiré qu'une chose : le succès. S'il en est ainsi, ils sont satisfaits. Leur pièce aura plus de cent représentations. Mais, quand on fait de l'art dans ces conditions, on n'a droit ni au prix d'audace, ni au prix de vertu. On ne marche pas en tête des poètes qui veulent la régénération du théâtre ; on est simplement habile et l'on exploite le goût plus ou moins dépravé de la foule.

« Voilà qui est bien convenu. MM. Augier et Sandeau ne cherchent pas à élever le public jusqu'à eux ; ils préfèrent descendre jusqu'à lui. Ceci bien établi, il me faut dire que la pièce est remplie de séductions. C'est de la comédie douce et charmante, écrite avec une incontestable finesse et un rare esprit. » (J. de Prémaray. *Patrie*, 18 avril 1854.)

d'accord entre eux ; Pontmartin reproche aux auteurs de n'avoir pas représenté au vif le conflit des deux classes [1] ; et Saint-Victor, au contraire, les raille d'avoir cru à la survivance de querelles abolies [2].

1. « A peu de choses près Poirier n'est que le petit-fils de M. Jourdain, l'arrière-neveu de Mme Abraham, de même que Gaston, à part le costume, n'est que le descendant direct des Acaste, des Dorante et des Moncade. Est-ce assez en conscience après soixante ans de révolutions et lorsqu'on a eu l'intention louable de marquer au millésime de 1846 une des conceptions du maître immortel !

« MM. Augier et Sandeau se sont contentés de prendre les deux caractères tels que les leur présentait la tradition comique et de les mettre aux prises avec les idées et les mœurs de notre siècle : il eût mieux valu accepter le changement tout entier, transformer les caractères en déplaçant les situations, et chercher dans ce contraste l'élément d'une comédie à laquelle la modestie des auteurs n'aurait peut-être pas osé donner son vrai titre, mais qui aurait eu réellement le droit de s'appeler *la Revanche de Georges Dandin.* » (*Revue des Deux-Mondes*, 16 avril 1854.)

2. « Si G. Dandin avait sa revanche à prendre, il l'a bien prise en 1789-1793 et depuis.

« Aujourd'hui toutes ces vieilles querelles de caste et de classe n'existent plus qu'à l'état de cendres et de souvenirs. Cinquante ans d'apaisement, de rénovation, d'alliances et de vie commune ont passé sur elles : les rancunes des Montaigus et des Capulets ne sont pas plus éteintes et plus refroidies. Il était difficile de les réveiller sans anachronisme.

« L'antithèse du gentilhomme et du bourgeois, si tranchée, si flagrante autrefois, n'est plus guère, à l'heure qu'il est, qu'une nuance sociale, qui va s'affaiblissant et s'effaçant tous les jours. Du temps de Molière, elle était à elle seule une comédie ou un drame. Le gentilhomme vivait alors dans un monde à part, aussi étranger à la bourgeoisie par ses traditions et par ses usages que l'étoile de Sirius peut l'être à la terre. Il foulait le sol d'un pied de pourpre, comme les dieux de l'*Iliade ;* un sang bleu coulait dans ses veines ; l'orgueil de sa race mettait dans ses yeux un éclair ; ses privilèges l'investissaient d'une sorte de divinité terrestre. Entre lui et le reste des hommes, rien de commun que l'air du ciel. Où est-il maintenant, ce demi-dieu de Versailles ? il a perdu dans le naufrage de la monarchie son costume, ses ordres, ses privilèges, le plus souvent sa fortune, il est, comme le dernier paysan de la seigneurie qu'il n'a plus, le très humble sujet du code à cinq tranches. De ses grandeurs passées, il n'a gardé que son nom et son blason. Et qui peut songer sans injustice et sans impiété à lui reprocher la religion de sa race et le culte de ses reliques. J'expose à l'avance toutes les difficultés scabreuses du sujet choisi par MM. Augier et Sandeau, afin de mieux les féliciter du tact et de la bonne grâce qu'ils ont mis à les éluder. Ils ont compris que pour rentrer sans péril dans ce grand débat il fallait se tenir à la surface ; glisser, effleurer, louvoyer, n'appuyer jamais, marcher à

La vérité est entre ces affirmations contraires. Si *Le Gendre de M. Poirier* n'est pas une œuvre doctrinale, ou une satire violente ; c'est du moins, une comédie de mœurs qui peint avec exactitude la situation respective de l'aristocratie et de la bourgeoisie vers 1855. Les auteurs doivent à Molière leur idée-mère ; mais à cette idée ils ont donné les développements qu'exigeaient les circonstances ; *le Gendre de M. Poirier* est une suite au *Bourgeois gentilhomme*, non une imitation.

Que les rivalités de classes subsistassent en 1855, c'est un fait contre quoi ne peuvent rien les protestations de Saint-Victor. « Ce n'est pas un phénomène transitoire, disait déjà Montégut, dont *le Gendre de M. Poirier* nous présente le tableau : elle s'attaque à ce qu'il y a de plus fondamental, de plus permanent dans l'état social de notre XIXe siècle [1]. »

Deux ou trois révolutions ont changé, il est vrai, l'échelle des valeurs sociales ; 89 et 1830 ont fait perdre au marquis de Presle beaucoup de privilèges qui étaient ceux de Dorante, et le bonhomme Poirier fait sous le règne du Roi-Citoyen une autre figure que M. Jourdain sous le règne du Roi-Soleil. Paul de Saint-Victor a donc raison de proclamer la déchéance relative du marquis de Presle et l'ascension de Poirier.

Mais il n'y a pas de révolutions ni de principes qui tiennent ; les mœurs changent moins vite que les constitutions, et dans son horreur de l'universel nivellement, le monde a tôt fait de substituer aux anciennes inégalités effectives des inégalités nouvelles et conventionnelles. Déchue de ses privilèges politiques et civils, la noblesse, pour se prémunir

côté, souvent ; et cette réserve n'est pas seulement la prudence, mais encore la vérité de leur comédie. Le fond des choses contenues dans ces deux mots : noblesse et roture, n'existe plus en effet. Que reste-t-il donc de part et d'autre ? Un ombrage, un amour-propre, une épiderme, je ne sais quoi de sensible et d'irritable qu'il serait puéril et taquin de froisser en l'observant de trop près. » (*Pays*, 17-18 avril 1844.)

1. *Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1878.

contre l'invasion bourgeoise et la confusion anarchique, se constitua à l'état de caste mondaine plus fermée que jamais ; privée de la protection des lois elle s'abrita derrière une intransigeance hostile et s'exila dans un quant-à-soi farouche. De son côté, la bourgeoisie victorieuse voulut tirer de sa victoire tous les avantages qu'elle comportait, et après s'être affirmée, elle aussi, à l'état de classe, elle entendit pénétrer chez ses adversaires de la veille. Son triomphe lui semblait incomplet sans une alliance qui l'élevât jusqu'au rang des vaincus. D'où une nouvelle rivalité plus ardente, plus passionnée peut-être que l'ancienne. Les grands seigneurs voyaient une capitulation honteuse là où leurs aïeux tout-puissants n'auraient vu qu'une condescendance avantageuse, et les bourgeois victorieux s'indignaient d'une méfiance et d'un dédain que n'autorisait plus l'égalité. A la morgue d'autrefois, s'ajoutaient chez les uns la rancune de la défaite et la haine du vainqueur ; à la jalousie envieuse des autres, s'ajoutaient l'insolence de la victoire récente et le dépit d'une résistance imprévue. Et, sans doute, il en sera à peu près toujours ainsi, tant qu'une aristocratie de naissance subsistera près d'une aristocratie d'argent. Émile Montégut félicitait donc à juste titre Augier et Sandeau d'avoir fixé un des aspects passagers, et pour ainsi dire, un moment d'une rivalité éternelle.

D'autre part, cette rivalité mondaine peut s'aggraver en lutte politique, en conflit social ; et si on peut écrire de jolies comédies sur les mésalliances aristocratico-bourgeoises, on peut faire sortir un drame de la bataille publique engagée entre les classes rivales. Or, il faut le reconnaître, Augier et Jules Sandeau ont dédaigné le drame pour la comédie, et cette comédie même, ils l'ont faite autant avec leurs souvenirs de lettrés qu'avec leurs documents d'observateurs.

Cependant comme ils ont rajeuni le sujet, comme ils l'ont adapté aux mœurs de leur temps, et pour ainsi dire à la date de Louis-Philippe ! L'ambition de Poirier et ses prétentions d'homme d'État marquent déjà quelle distance

le sépare de M. Jourdain ; mais pour bien juger de sa vérité, lisons ce portrait dessiné par Viel-Castel :

« Victor Susse est le type du bourgeois commerçant. Il se croit très fort en politique, il prend volontiers la parole et ne la quitte plus. Il tranche les questions les plus épineuses, règle le destin des États, blâme les ministres et développe son plan administratif et politique, tout comme les plus gros seigneurs de l'assemblée.

La bourgeoisie se révolterait si on voulait la contraindre à croire à l'infaillibilité du pape, mais elle se pose de bonne foi infaillible.

Pauvres Jourdains !... pour être notaire, médecin, avocat, il faut des années d'études, mais pour devenir homme d'État, il faut tout simplement naître bourgeois de Paris.

Victor Susse rêve, comme apogée de sa gloire, la croix de la Légion d'Honneur[1]. »

Voilà-t-il pas notre bonhomme?

Pareillement, Gaston de Presle est bien de 1854. Son contentement de soi, son élégance, sa frivolité, son impertinence rappellent nécessairement Acaste et Clitandre. Mais avec toute leur insouciance prétentieuse, et leur agitation puérile, Acaste et Clitandre pouvaient devenir utiles, ils pouvaient servir, parce qu'ils étaient les amis du Roi ; ils appartenaient au Roi et, par le Roi, à la France. De par sa défaite, au contraire, et de par sa déchéance, Gaston de Presle se voit condamné à l'oisiveté, à la stérilité décourageante et dangereuse. Sa *diminutio capitis* imprime sur son nom sa date. La preuve enfin que ce personnage est vrai, c'est que dès 1847, à propos des aristocraties d'Étienne Arago, nous trouvons dans la *Gazette de France* ces lignes qu'on croirait consacrées au *Gendre de M. Poirier :*

« Le principe des défauts de la noblesse est dans une grande légèreté d'esprit, jointe à une complète oisiveté et à un penchant déclaré pour le plaisir... L'étincelle, qui ranimerait chez

1. Viel-Castel, *Mémoires*, t. I, p. 26.

ces jeunes gens le feu sacré de l'honneur et de la vertu, leur manque à cause de la situation générale... Tous les torts ne sont pas de leur côté. Ils sont placés sous la machine pneumatique par la politique déplorable qui régit nos destinées. Quoi d'étonnant qu'ils se jettent dans la dissipation et le plaisir? La carrière des grandes et nobles choses leur est fermée [1]. »

Et M. Ch.-M. des Granges, à qui nous empruntons cette citation, ajoute :

« Nous retrouverons précisément, dans les comédies consacrées à l'amour, ces types de jeunes nobles désœuvrés. Mme de Girardin, dans ses *Chroniques de la Presse*, a plusieurs fois décrit et analysé, avec une véritable finesse, ce genre d'hommes du monde que l'ancien régime ne se serait pas expliqué, et que notre société contemporaine commence heureusement à ne plus connaître. La plupart des héros de G. Sand, d'Émile Augier, d'Octave Feuillet, appartiennent à cette catégorie. « C'est, dit Mme de Girardin, un produit de l'émigration intérieure. » Elle caractérise ainsi cette abstention volontaire, cette retraite orgueilleuse, dans laquelle se renferment les jeunes gens du faubourg Saint-Germain, à qui il ne reste plus que Musard, Valentino, les salles de jeu, le canapé des danseuses. Elle en conclut qu'il faut un aliment à cette oisiveté : ce sera la passion. « Le Lovelace de cette époque sera un légitimiste désœuvré. » C'est, je pense, une des raisons pour lesquelles on trouvera, pendant vingt ou trente ans, un si grand nombre de ducs et de marquis jouant dans les comédies et dans les drames le rôle des séducteurs. Où nous ne pensions voir, peut-être, qu'une fantaisie de poète, ou qu'un désir d'éblouir le public en présentant des personnages titrés, il y aurait donc une peinture de la réalité sociale [2]. »

Ces considérations, si générales qu'elles soient, ne nous montrent-elles pas dans Gaston de Presle autre chose qu'un Acaste, un Clitandre ou un Moncade, et dans Émile Augier un peintre des mœurs contemporaines autant qu'un disciple de Molière?

1. *Gazette de France*, 2 novembre 1847.
2. Ch.-M. des Granges. *La comédie et les mœurs sous la Restauration et la Monarchie de Juillet*, pp. 173, 174.

*
* *

Mais montrer la vérité, historique à la fois et humaine, du *Gendre de M. Poirier* ne suffit pas. Aussi bien, Pontmartin et Saint-Victor sont-ils à peu près seuls à l'avoir contestée. Les critiques lui ont plutôt reproché son élégance discrète, sa bonhomie souriante, son équilibre harmonieux. De ces qualités, on a fait des défauts, et l'on a taxé les auteurs de timidité. Sans doute, il serait puéril de proclamer cette comédie un chef-d'œuvre de hardiesse. Encore une fois, ce n'est ni une pièce de combat, ni même une pièce à thèse. Si représentatifs que soient les deux protagonistes, le conflit qui les met aux prises est domestique plus que politique et social; il subsistera entre eux plus d'un malentendu, il surviendra plus d'un heurt ; mais l'organisation de leur vie privée sur un nouveau plan empêchera le retour d'hostilités graves ; une simple séparation de ménages résoudra pour eux la question des rapports entre aristocrates et bourgeois. Il y a donc loin du *Gendre de M. Poirier* au *Fils de Giboyer*. Mais peut-être le temps n'était-il pas venu des comédies violentes et une œuvre d'observation impartiale et de satire souriante convenait-elle seule en 1854?

A cette époque, en effet, les grandes querelles politiques et sociales étaient momentanément apaisées. 48 était trop près encore pour que la coalition des intérêts fût rompue ou seulement affaiblie ; d'autre part, et si autoritaire qu'il fût, l'Empire n'avait pas encore éveillé à droite les défiances qui devaient se changer bientôt en hostilité. Conservateurs de toutes nuances avaient fait la trêve de la peur; le moment n'était pas venu de les mettre aux prises sur le théâtre. Si on voulait les confronter sur la scène, on pouvait opposer leur travers sans déchaîner leurs passions ni raviver leurs haines. On trouvait enfin dans un passé tout proche encore des modèles nombreux et charmants pour une comédie rieuse et une satire indulgente. Sous Louis-Philippe, en effet, l'abstention volontaire de la noblesse avait laissé le champ libre aux ambitions bourgeoises et ce

sont bien les bourgeois qui avaient mené les uns contre les autres le combat politique. Entre aristocrates et bourgeois, il ne pouvait guère plus y avoir que rivalités mondaines et froissements domestiques, si leur commune imprudence les rapprochait au même foyer.

C'est ainsi qu'au début de l'Empire les dramaturges devaient naturellement ramener à des proportions modestes et à un ton adouci des conflits qui devaient bientôt s'aggraver jusqu'à la violence. Voilà pourquoi enfin il ne faut pas aller chercher dans *le Gendre de M. Poirier* l'opinion personnelle, ou du moins l'opinion définitive d'Émile Augier sur l'aristocratie de son temps. C'est sur un tout autre ton, en effet, qu'Augier parlera désormais de l'aristocratie, et *le Fils de Giboyer, les Effrontés, la Contagion*, seront des œuvres de combat qui, par leur hardiesse du moins, rappelleront Aristophane et Beaumarchais.

III. — L'Aristocratie dans « Un Beau Mariage ».

LA PALUDE ET PINGOLEY

Avant d'arriver à ces grandes pièces, nous rencontrons sur notre route les aristocrates d'*Un Beau Mariage ;* mais nous ne nous y arrêterons pas longuement. Une fois de plus, en effet, Augier s'est adjoint un collaborateur et, une fois de plus, la question de responsabilité se pose, momentanément insoluble. D'autre part, la Palude et Pingoley ne sont que des comparses. Nous indiquerons donc rapidement quel caractère leur ont prêté les auteurs, et quelles tendances nouvelles semblent se manifester chez Augier.

*
* *

Le marquis de la Roche-Pingoley et le baron de la Palude sont de parfaits grotesques. Tous deux sur le retour, tous deux ayant des prétentions à la jeunesse et des ambitions amoureuse, ce sont des rivaux qui mériteraient également

d'être bernés. Avec cela, jaloux l'un de l'autre en raison d'une vieille amitié d'enfance, toujours en querelle, fertiles en brocards, ils renouvellent sans cesse, pour notre plus grand plaisir, la dispute de Vadius et Trissotin.

Ils ont d'ailleurs des mérites différents. La Roche-Pingoley rappelle davantage les grands seigneurs de jadis. Il fut coureur, dissipateur ; aujourd'hui encore, malgré la vieillesse toute proche, il conserve toutes ses prétentions de vert-galant et traduit ses impatiences de vieux beau en termes d'une élégante simplicité :

« Les araignées de la solitude commencent à filer autour de ton ami une seconde robe d'innocence que personne ne voudra plus déchirer... un plumeau, morbleu ! un plumeau. »

(*Un Beau Mariage*, I,3.)

Malheureusement pour lui, l'amour coûte cher aux hommes mûrs et son patrimoine est « horriblement ratatiné ». Pour satisfaire à bon marché les besoins de son cœur, il ne lui reste qu'à contracter, lui aussi, un beau mariage ; c'est pourquoi il a jeté son dévolu sur la riche et appétissante Mme Bernier. Les purs chevaliers d'autrefois ne se faisaient pas de l'amour et du mariage une plus haute idée. Au dénouement, il est vrai, il lui viendra des scrupules : il consent à épouser Mme Bernier soudainement ruinée, et du coup Clémentine le proclame un vrai gentilhomme. Pour nous, nous lui délivrerons moins facilement ses titres de noblesse morale, et sa conversion ne nous permet pas d'oublier l'égoïsme, la fatuité dont il nous a pendant quatre actes donné des preuves si déplaisantes.

Sur son ami La Palude, notre jugement n'hésite pas un instant. Ce faux bonhomme ne se contente pas d'être ridicule, il est franchement malhonnête, et plus qu'il ne provoque la raillerie, il inspire de la répulsion. Soucieux de trouver à son aristocratique activité un emploi digne d'elle, et à son ambition un objet distingué, il s'est improvisé

chimiste et candidat à l'Académie des sciences. A cela rien à dire, si les travaux de la Palude justifiaient ses prétentions; mais c'est un faux savant, habile surtout à exploiter la science des autres, et à acheter le succès à bon compte. Il entretient à peu de frais un jeune chimiste de génie et s'attribue les découvertes de son pensionnaire. Ses titres à l'Institut, c'est son nom, sa fortune et la science d'autrui; celle-là ne lui permet-elle pas d'acheter celle-ci et n'est-on pas légitime possesseur de ce qu'on a payé? Il se considère donc comme le bienfaiteur du préparateur qu'il exploite, et s'étonne qu'on puisse avoir là-dessus une autre opinion que lui. Il ne désespère pas d'ailleurs de ramener les grincheux à son avis, et comme il accapare les mérites d'autrui, il compte acheter le silence de ses envieux et jusqu'à l'appui de ses adversaires. Il achèterait même une part de leur gloire s'ils voulaient l'y associer sans lui faire partager leurs périls. Mais s'il consent à la rigueur un sacrifice d'argent, il préfère ne pas payer l'immortalité de sa vie, et il s'excuse devant le danger. Ce grand seigneur a des procédés de maquignon; ce descendant des preux, l'âme d'un couard.

Voilà les fantoches qui dans *Un Beau Mariage* représentent l'aristocratie française. La caricature est si violente, la charge si grossière qu'on songe moins cette fois aux marquis de Molière qu'aux pantins de Barrière ou aux « Ganaches » de Sardou. Et c'est tant pis pour Augier. Nous n'insisterions même pas, si les auteurs n'avaient, chemin faisant, rencontré et dédaigné un beau sujet de comédie sociale : la situation anormale et douloureuse à laquelle les mœurs démocratiques condamnaient, dès cette époque, les aristocraties déchues. — Les nobles émigraient-ils à l'intérieur? on leur reprochait leur orgueil et leur ingratitude civique. — Cherchaient-ils dans l'art, la littérature ou la science, l'emploi d'une énergie mise par ailleurs en non-activité? on refusait de prendre au sérieux leur compétence et leur désintéressement. On daignait les traiter en amateurs; on leur accordait au besoin « une réputation de

tolérance »[1]; mais on leur refusait le droit d'avoir de l'ambition, et à plus forte raison du talent. Quelle situation créait à ses victimes cet ostracisme nouveau ? La question valait la peine d'être posée, et cinquante ans après M. Bourget pourra faire entendre la protestation des émigrés malgré eux[2]. Certes, nous ne reprochons ni à Augier ni à Foussier d'avoir eu des opinions plus démocratiques que le marquis de Claviers-Granchamp ; mais on peut regretter qu'ils aient ramené aux proportions d'un vaudeville un sujet qui, quel que fût l'esprit de l'auteur, pouvait fournir matière à un drame sévère ou à une grande comédie de mœurs. En tout cas, leur intention semble bien avoir été d'opposer la sottise et l'immoralité de l'aristocratie personnifiée dans la Palude et Pingoley, à la science modeste et bienfaisante, au courage héroïque de la jeune démocratie idéalisée dans Michel Ducaine et Pierre Chambaud. C'est ainsi que chez l'auteur du *Gendre de M. Poirier* et du *Mariage d'Olympe*, commencent à se dégager les opinions et les partis pris qui seront bientôt ceux de *Giboyer*.

IV. — L'Aristocratie dans les « Effrontés ».

LE MARQUIS D'AUBERIVE

A. — Est-il bon? est-il méchant?

Tout le monde ne s'en aperçut pas d'abord, et, phénomène bien curieux, les critiques de droite firent aux *Effrontés* un accueil beaucoup plus favorable que les critiques de gauche. Ceux-ci s'indignèrent de voir les grands principes défendus et l'esprit moderne représenté par ce gueux de Giboyer. Les conservateurs, au contraire, tout en s'inquiétant parfois du socialisme de l'auteur, le félicitèrent d'avoir fait le procès de la société bourgeoise, et plus particulière-

1. *Un Beau Mariage*, I, 10.
2. P. Bourget, *l'Emigré*.

ment d'avoir rendu un si bel hommage à l'aristocratie. L'erreur est étrange, mais le doute n'est pas permis. *L'Union* n'écrit-elle pas :

« Le marquis destiné d'abord à représenter un de ces demeurants attardés d'un autre âge... est devenu le type du parfait gentilhomme [1]. »

Et *la Gazette de France* de confirmer :

« Le marquis est un très grand gentilhomme dans la meilleure et la plus haute acceptation du mot [2]. »

Et *le Monde* [3] voit dans *les Effrontés* le procès en bonne et due forme de la société moderne, issue des principes de 89, si bien qu'à en croire le même journal « les moralistes tenanciers du Siècle » crient au « scandale » et presque au « parricide ». — Impossible, croyons-nous, de se tromper plus lourdement.

Nous reconnaissons les rares qualités du marquis d'Auberive. Il a non seulement la courtoisie élégante d'un homme du monde, mais les délicatesses et les générosités d'un chevalier. Marié par amour à une nièce beaucoup trop jeune, il se voit trahi par elle et pour un simple journaliste. Blessé dans sa passion d'amant, son amour-propre de mari et son honneur de gentilhomme, il trouve cependant le courage d'éviter un scandale et rend à sa femme sa liberté sans la compromettre. C'est l'amant de la marquise qui l'avoue :

SERGINE

Le marquis avait des soupçons depuis quelque temps : il surveilla, et bientôt il eut des preuves.

1. *L'Union*, 17 janvier 1861.
2. *Gazette de France*, 14 janvier 1861.
3. *Le Monde*, 1er février 1861.

HENRI

Et il ne t'a pas tué, ce bretteur?

SERGINE

Il entra chez moi un matin, très pâle et vieilli de dix ans. « Monsieur, me dit-il, vous êtes l'amant de ma nièce ; ne niez pas ! Je ne peux pas vous tuer sans déshonorer une d'Auberive ; c'est ce qui vous sauve la vie. J'ai droit de disposer de vous ; partez et faites un voyage de trois mois. » C'est alors que j'allai à Florence où je te rencontrai. A mon retour, la marquise était séparée de son mari ; il avait manqué à sa femme devant témoins et avait exigé qu'elle lui intentât un procès en séparation. L'honneur était sauf.

(*Les Effrontés*, I, 14.)

Dira-t-on que le marquis, en ne se vengeant pas, n'a voulu que préserver sa maison d'un scandale ? que sa générosité ne fut pas pleinement désintéressée et que, pour être parfaite, elle eût dû aller jusqu'au pardon. N'eût-il obéi qu'à un préjugé nobiliaire, n'eût-il voulu que sauver un honneur qui était aussi celui de sa femme, le marquis n'en eût pas moins témoigné d'une fierté, d'une énergie et d'un renoncement peu communs. Mais il a fait mieux encore ; il a voulu pardonner et le seul refus de la marquise a rendu vaine sa générosité.

Bien entendu, il subvient à tous les besoins de celle qui porte encore son nom, et de l'argent qu'elle tient de lui il ne discute ni ne contrôle l'usage. La marquise a-t-elle fait des placements ruineux ? Il accourt pour réparer l'accident ; car, pour des négociations de ce genre, il n'admet pas d'intermédiaires indiscrets ; il n'accepte pas davantage les moyens légitimes qu'il aurait de s'excuser en invoquant la loi ; il repousse même les combinaisons qui permettraient à la marquise de s'acquitter envers lui comme envers un créancier. « Seul juge du train que doit mener une d'Auberive », il paiera intégralement les dettes de sa nièce, quitte à s'imposer à lui-même une véritable gêne. Son notaire vient,

en effet, de lui soustraire une somme importante, et cent mille francs à rembourser par ailleurs vont diminuer singulièrement ses revenus. — Il pouvait cependant demeurer honnête homme à beaucoup moins de frais. C'est pour payer Vernouillet que la marquise fait appel à son mari ; or le banquiste vient de lui donner quittance de sa dette ; pourquoi s'obstiner à une restitution inutile ? Ces cent mille francs, Vernouillet les avait volés ; sa quittance n'est pas un don, mais un remboursement. C'est ce que Charlotte explique d'abord à son mari. Mais celui-ci conserve tous ses scrupules. Vernouillet n'a pas désintéressé toutes ses victimes. Dès lors, accepter de lui un traitement exceptionnel, c'est sinon se faire son complice, du moins devenir son obligé. La preuve, c'est que Vernouillet s'est fait aussitôt payer son service. Il a joué la comédie de la probité méconnue, et il s'est assuré la protection mondaine de la marquise ; bien plus, il s'est acquis son patronage pour les projets de mariage qu'il caresse. Sa délicatesse n'était qu'une rouerie, et la marquise s'est laissée jouer par « le roi des drôles ». Son mari peut-il ne pas l'éclairer, et ne pas la dégager d'une complicité déshonorante, fût-ce au prix d'un gros sacrifice d'argent ? — Charlotte d'Auberive le comprend enfin et devant tant de délicatesse, elle pousse ce cri de repentir et d'admiration :

« Vous êtes le plus noble et le meilleur des hommes. »

(II, 10.)

Le marquis repousse d'abord avec quelque impatience ces regrets et ces hommages ; il trouve même des mots cruels pour décourager la bonne volonté de sa femme, et rendre entre eux tout rapprochement impossible. Bientôt cependant, il comprend le danger des situations fausses ; il voit sa femme publiquement insultée par ce coquin de Vernouillet. Il oublie tout alors : déception d'amour, blessure d'amour-propre, et offrant le bras à la marquise, il lui resti-

tue publiquement sa place d'honnête femme et ses droits à la considération. Car, même lorsqu'il pardonne, il a l'air de solliciter l'indulgence, et c'est lui qui donne à la coupable la réparation à quoi il aurait droit :

« Le marquis s'est conduit avec une générosité et un tact parfaits. Après avoir donné ce matin un coup d'épée dans le bras au sieur Vernouillet, il a prié les témoins de l'accompagner chez sa femme. « Vous êtes vengée, madame, lui a-t-il dit ; mais vous voyez à quelles calomnies vous expose votre isolement. Faites donc un sacrifice, non à moi qui ne le mérite guère, mais à l'honneur de notre nom. Oubliez mes torts, et rendez-moi le droit de vous protéger... c'est le seul que je prétende de notre réconciliation. » Tout cela dit d'un ton qui n'amena pas le moindre sourire sur les lèvres des assistants. La marquise lui a tendu la main, et, restés seuls, ils sont convenus de passer un an à l'étranger pour faciliter leur contenance. »

(V. 2.)

C'est sur cette impression dernière que reste le spectateur et l'on comprend que des esprits prévenus ou trop bienveillants conservent du marquis un souvenir respectueux.

Mais ce diable d'homme est double, et de nombreux, de graves défauts gâtent en lui les plus rares qualités. Nous ne parlons pas de son insolence et de sa morgue aristocratiques ; légère, spirituelle, elle pourrait nous amuser ; lourde et brutale, elle n'est que déplaisante. Sans doute, Charrier est d'une politesse obséquieuse qui appelle les impertinences. Mais le marquis d'Auberive ne passe-t-il pas la mesure quand il met dans tous ses mots une intention blessante ?

CHARRIER

Ah ! monsieur le marquis, pourquoi avez-vous pris la peine de vous déranger?

LE MARQUIS

Comment donc, monsieur, rien ne saurait moins me déranger que de venir chez vous.

CHARRIER, *s'inclinant.*

Monsieur le Marquis !

LE MARQUIS

Sans doute : vous êtes sur le chemin de mon cercle. Vous m'aviez fait l'honneur de m'écrire pour me demander un rendez-vous chez moi, il fallait vous répondre, et en passant devant votre porte, je me suis dit : Parbleu ! économisons une course à ce bon M. Charrier, et une lettre à moi. Vous n'imaginez pas mon horreur pour les plumes.

(I, 4.)

Si Henri Charrier se permet de juger ce persiflage insultant pour son père, M. le Marquis le traite en tout petit garçon : « Je vous ai choqué, jeune homme ? Ce n'était pas mon intention ; mais si vous n'êtes pas content... » Décidément, c'est abuser des droits de l'âge et de la naissance. Mais encore une fois nous ne voulons pas insister sur ces défauts de l'homme. Ceux du citoyen sont infiniment plus graves.

Sans doute, il fait le moraliste : il dénonce l'avènement de la ploutocratie, il déplore la mort de l'honneur, et fustige les vices de la bourgeoisie... Mais son chagrin n'est qu'un regret égoïste, son indignation, colère de vaincu, et son culte de l'honneur ne va pas jusqu'à vouloir le restaurer.

Dans son vertueux emportement, il entre aussi de l'ingratitude et de la méchanceté. On conçoit que le marquis éprouve peu de sympathie pour la bourgeoisie révolutionnaire ; on excuse qu'il relève ses vices, ses défauts et ses travers, et, que dans la satire chagrine de ses vainqueurs, le vaincu trouve quelque consolation. Mais quelle consolation trouve-t-il à « fomenter la corruption de la bourgeoisie » ? Elle venge l'aristocratie ? pense-t-il ; décevante illusion et calcul criminel. Car enfin quelles victimes fera la corruption bourgeoise ? la bourgeoisie, sans doute, que déposséderont à son tour les révolutions populaires. Mais ces révolutions n'atteindront-elles pas, avec une classe de

la société, la société tout entière et finalement la France? Le marquis n'en a cure, ou, plutôt, il appelle de tous ses vœux la mort d'un pays qui a eu l'impertinence de refuser ses services. Il le dit en termes distingués, avec un petit rire amer, et sans doute la démangeaison d'appuyer d'un coup de talon rouge ses imprécations rageuses. « Crève donc, société » (I, 7): voilà le cri du cœur de ce bon citoyen! Après cela, il n'y a pas d'élégance, de courtoisie, ni de générosité qui tiennent; le marquis d'Auberive peut être un galant homme et un parfait gentilhomme; il reste un mauvais Français; dans l'œuvre de corruption sociale, il se fait le complice des Vernouillet et des Giboyer; encore ceux-ci ont-ils pour excuses: l'un, l'influence de son milieu, l'autre, des années de misère. Mais ce grand seigneur, riche, considérable, honoré, quelle raison a-t-il donc de se faire anarchiste? Il ignore la généreuse pitié qui fait les apôtres de la cause populaire, et, plus que pour faire cesser une injustice, il veut détruire par désir de vengeance. Son œuvre même, si malfaisante qu'elle soit, n'a rien de courageux; il espère mourir avant de voir l'avènement de Giboyer, et ce sont ses seuls descendants qu'il expose aux catastrophes inévitables.

Mais il ne lui suffit pas encore de sacrifier son pays à un désir mesquin de vengeance personnelle, et de déchaîner sur les autres des tempêtes qui ne l'atteindront pas; il recourt, pour satisfaire sa rancune, à des moyens déshonorants. Il ne se contente pas, en effet, de prodiguer et ses encouragements à un malhonnête homme, et d'aider « le roi des drôles » à se faire un nom, à acquérir fortune, considération et puissance; de se faire, en un mot, le patron d'un Vernouillet, pis que cela son entraîneur. Il perd à son contact les notions élémentaires de l'honneur mondain. Il devient dénonciateur et trahit les gens qui le servent. On conçoit qu'il dédaigne son banquier et se gausse de ses prétentions bourgeoises. Mais de deux choses l'une : ou il suspecte la probité de Charrier, et il doit lui retirer sa clientèle en même temps que sa confiance ; ou il accepte

ses services, et il perd du coup le droit de lui nuire. Sans doute, Charrier a débuté par des indélicatesses et il s'est attiré un acquittement aux considérants fâcheux. Mais en devenant par la suite, sinon un honnête homme, du moins un financier correct, il a acquis des droits à la discrétion. Même s'il n'a ni réparé, ni expié, le marquis n'a aucun droit à jouer à son égard le rôle de justicier. Celui-ci ne se soucie guère d'ailleurs de venger la morale ; ce qu'il veut une fois de plus c'est satisfaire des rancunes personnelles. Voilà pourquoi il se fait le compère et le complice d'un drôle ! — Charrier ne mérite pas, il est vrai, qu'on le défende. — Mais le marquis se flatte-t-il que Charrier sera seul atteint ? — Tout au contraire, c'est contre une jeune fille innocente qu'il veut exercer sa vengeance. C'est lui qui conseille à Vernouillet d'épouser Clémence Charrier, c'est lui qui fournit à ce maître-chanteur les moyens de réaliser son honnête dessein. Quel mal Clémence a-t-elle donc fait au noble marquis ? Aucun, mais n'est-elle pas bourgeoise ? Et les bourgeois ne sont-ils pas les ennemis des grands seigneurs, ne doivent-ils pas être leurs vainqueurs ou leurs victimes ? Ne parlez pas au marquis des qualités de Clémence, de ses droits à l'indulgence ou à la pitié, des souffrances qui seront les siennes et de l'injustice odieuse qu'il y aurait à frapper son innocence pour les fautes de son père ; ne rappelez même pas qu'elle est la filleule de Mme d'Auberive. Le marquis marquerait d'un haussement d'épaules quel dédain lui inspirent les « petits » des bourgeois. Il estime qu'un gentilhomme peut user contre eux de toutes les armes, comme un chasseur détruire en tout temps les animaux nuisibles. Malheureusement, notre morale vulgaire n'autorise plus ces usages distingués et quand un marquis d'Auberive se fait le complice d'un Vernouillet, nous ne distinguons plus entre le grand seigneur et celui qu'il appelle insolemment le roi des drôles ; ou même, si notre mépris comporte des degrés, nous nous montrons plus sévères au gentilhomme que sa noblesse même devait préserver de certaines compromissions. En

exerçant l'industrie de maître chanteur, le voleur qu'est Vernouillet reste fidèle à lui-même ; en conseillant, en soutenant un pareil coquin, le marquis d'Auberive s'abaisse jusqu'à lui et, pour se venger de sa déchéance politique et sociale, consomme lui-même sa déchéance morale. Ce n'est ni très chevaleresque, ni très intelligent.

Nous n'oublions pas pour cela les qualités brillantes et parfois admirables dont il fait preuve par ailleurs. Il nous semble pourtant que chez lui le mal l'emporte sur le bien ; que le mauvais citoyen finit par gâter l'honnête homme, et nous ne pouvons saluer en lui ce grand et parfait gentilhomme sur lequel s'attendrissaient *la Gazette* et *l'Union*.

B. — Le personnage est-il vrai?

Maintenant, le personnage est-il un être d'exception, un individu curieux, ou le représentant autorisé d'une classe et d'une époque ? Les intentions d'Augier ne sont pas douteuses, il a voulu faire œuvre d'historien. Mais dans quelle mesure a-t-il été un historien informé et impartial, c'est ce que vont vous apprendre les témoignages contemporains.

Viel-Castel d'abord ne nous laisse aucune illusion sur le loyalisme ou le patriotisme de certains légitimistes. Tout comme d'Auberive, ils font contre leurs adversaires une campagne de bons mots.

« Le faubourg Saint-Germain fait des mots (il n'a jamais su faire que cela) ; Fould est nommé, dit-on, duc de Viljuif, et le beau monde peut se pâmer d'aise à l'audition de ce trait décoché par quelque spirituel de la rue de Varenne ou de la rue de Grenelle [1]. »

Les ultra ne se bornent pas d'ailleurs à des plaisanteries insultantes. Leur haine du régime et leur mépris pour les

1. Viel-Castel, *Mémoires*, t. II, p. 138.

gouvernants oblitèrent leur sens patriotique et leur sens moral. Tout échec de l'empereur les réjouit, même si c'est un échec pour la France ; au contraire tout succès national les attriste s'il peut servir le gouvernement. Déjà pendant la guerre de Crimée, « les légitimistes... sont plus Russes que les Cosaques » [1]. Au retour de nos troupes victorieuses « les clubs de *l'Union* et du *Jockey* ont été très froids. Au *Jockey*, La Ferronnays ne s'est pas découvert au passage de l'Empereur. *L'Union* n'a pas eu d'applaudissements pour l'armée. »

« Mirabeau et Talleyrand sont les deux énergumènes de ce club. Ils vantent les Russes à tout propos et rabaissent la gloire de nos armées ; ils se donnent comme les types du légitimiste. Pauvre parti discrédité par ceux qui le soutiennent et qui séparent perpétuellement leurs sentiments des sentiments de la France [2]. »

Lors de la guerre d'Italie, enfin, ces messieurs font des vœux pour l'Autriche, comme ils en faisaient naguères pour la Russie. « Il y a deux jours, au cercle légitimiste de la rue de Beaune, un vieux comte de Beaumont a eu l'imprudence de dire à haute voix : « Moi, messieurs, je fais des vœux pour le succès de l'Autriche [3]. »

Leur inconscience ou leur cynisme froissent les étrangers eux-mêmes qui doivent les rappeler au respect des convenances.

« Parmi les clubs de Paris, celui du *Jockey* ne brille pas par son patriotisme ; une notable partie de ce cercle fait des vœux pour les Autrichiens ; quant au club de *l'Union*, il est presque entièrement autrichien. La reine de Hollande (Pays-Bas) mandait hier à la princesse Mathilde, que la veille au soir, je ne sais plus quel principillon et sa femme étaient venus lui

1. Viel-Castel, *Mémoires*, t. III, p. 124.
2. *Id. Ibid.*, t. III, p. 190.
3. *Id. ibid.*, t. V, p. 50.

dire d'un air de triomphe : « Eh bien! cela va à merveille, les Français sont battus! » La reine ne put s'empêcher de s'écrier : « Cela n'est pas possible! » Deux heures après arrivait la vraie nouvelle et la reine à son tour se montrait triomphante [1]. »

Ainsi les d'Auberive n'étaient pas rares vers 1860 et le personnage d'Augier, par ailleurs si vivant, a la valeur d'un portrait historique. Peint en toute vérité, il l'est aussi en toute impartialité. Moins coupable que les personnages de Viel-Castel, il ne blasphème pas du moins contre la patrie en danger ; d'autre part, il témoigne de rares qualités privées, et a souffert cruellement ; tout cela sans doute n'excuse pas ses ingratitudes civiques, mais il y gagne de n'être pas complètement odieux.

A ce titre, il marque un moment unique dans la carrière d'Émile Augier. Celui-ci aborde déjà la comédie politique, et loin de cacher ses préférences personnelles, attaque vigoureusement ses adversaires. Mais dans la satire même il apporte tant d'impartialité, qu'amis et adversaires s'y trompent également. Si honorable que fût pour lui l'erreur des uns et des autres, il ne la laissera pas se prolonger. A la peinture exacte des mœurs, il va substituer la caricature ; à la comédie politique digne et probe, le pamphlet inique et discourtois.

V. — L'Aristocratie dans « le Fils de Giboyer ».

ENCORE LE MARQUIS D'AUBERIVE ; LE COMTE D'OUTREVILLE, ETC.

De fait, il devait être dur pour un socialiste d'attrister et de froisser ses amis du *Siècle* ou de *l'Opinion nationale*, et de mériter, au moins en apparence, les éloges enthousiastes et tendancieux de journaux légitimistes comme *la Gazette de France* et *l'Union*. D'autre part, on était à la veille des élections, et les adversaires de cette démocratie

1. Viel-Castel, *Mémoires*, t. V, p. 50.

autoritaire qu'était l'Empire s'apprêtaient au combat avec une ardeur renouvelée et des espoirs parfois justifiés.

« En 1857, les hommes des anciens partis eussent effrayé comme des revenants ; en 1863, les revenants ne faisaient plus peur ; on s'approchait d'eux avec curiosité, on les revoyait même avec un vague plaisir ; et, sans que, le plus souvent, la faveur dût aller jusqu'au vote, on se hasardait à rappeler avec un léger, très léger retour de bienveillance, ce que jadis ils avaient fait. En 1857, le silence semblait la première des habiletés comme des vertus ; en 1863, l'éloquence avait reconquis son prestige, ainsi qu'il arrive d'une mode ancienne qui se reprend [1]. »

On remarquait parmi les candidats d'opposition MM. d'Andelarre, de Grouchy, de Chambrun, de Lanjuinais, de Flavigny, de Cuverville, de Jouvenel, de Montalembert, sans compter tous ceux qui, avec des noms moins inquiétants, professaient des opinions aussi dangereuses. La plupart, il est vrai, de ces candidats furent battus. Mais en 1862, le gouvernement pouvait concevoir de légitimes inquiétudes, et ses amis se préparer à le défendre sur tous les points du champ de bataille.

A Dieu ne plaise que nous transformions Augier en agent électoral ! Mais il a pu croire menacé le régime de ses préférences, et, aux tentatives de réaction, il opposa toute son intransigeance de bourgeois et son ardeur de méridional. Ayant à sa disposition cette arme formidable qui est le théâtre, il s'en est servi pour rendre ses adversaires ridicules et odieux.

A. — Le comte d'Outreville.

Deux gentilshommes représentent dans *le Fils de Giboyer* l'aristocratie française : le marquis d'Auberive et

1. Pierre de la Gorce, *Histoire du Second Empire*, t. IV, p. 181.

son jeune cousin, le comte d'Outreville. Nous ne parlons pas pour le moment de la baronne Sophie Pfeffers, qui, en qualité d'étrangère et de plébéienne parvenue, n'appartient pas encore au faubourg Saint-Germain. Restent donc d'Outreville et d'Auberive.

Le premier est un grotesque. Effilé, efflanqué, habillé à la dernière mode d'Avignon, gauche comme un conscrit, pédant comme un cuistre, le regard en dessous et la parole doucereuse, il a l'air d'un sacristain, et répugne d'abord à son cousin lui-même. Bête au point d'avoir conservé pour directeur de conscience le jésuite en robe courte qui fut jadis son précepteur ; incapable d'une idée personnelle et invoquant sans cesse l'autorité de M. de Sainte-Agathe ; prodigieusement ignorant et ridiculement naïf, il est la proie prédestinée de quelque rouée coquine. Mais quel que soit son sort, Augier n'a pas voulu qu'on le plaigne, et à ces premiers ridicules il a ajouté quelques défauts qui achèvent de déconsidérer ce jeune gentilhomme. Le premier c'est la morgue aristocratique : bien entendu, d'Outreville méprise le peuple, dédaigne les bourgeois, et viole à leur égard les lois de la plus élémentaire honnêteté. Officiellement fiancé à une jeune fille d'Avignon, il n'hésite pas à rompre cet engagement (il n'y avait qu'un ban de publié !) pour en contracter un plus avantageux. Aussi est-il fort déçu de voir le marquis d'Auberive lui destiner une autre bourgeoise ; mais comme ce mariage est l'indispensable condition d'un fort gros héritage, le noble comte subira, par esprit de soumission, cette mésalliance avantageuse. Il faut voir d'ailleurs avec quelle mine piteuse de chien fouetté, le jeune homme obéit à son terrible cousin. La fiancée qu'on lui impose n'est pas laide, mais il a vu, la veille, la divine baronne Pfeffers, et devant son aristocratique beauté la grâce bourgeoise de Mlle Maréchal est sans attrait. Ah ! s'il n'avait pas peur d'être déshérité... C'est donc une déclaration sincère et désintéressée qu'il fait à Fernande, et ce pieux gentilhomme, qui épouse par contrainte et par cupidité une petite bourgeoise qu'il n'aime pas, est

le digne descendant des croisés. Heureusement, il finit par échapper à cette pénible mésalliance. Non seulement, Fernande témoigne publiquement à un petit monsieur une inquiétante sympathie, mais M. Maréchal, son père, provoque un scandale en chantant la palinodie politique, et le comte d'Outreville, heureux de pouvoir mettre son cœur d'accord avec ses convictions, renonce à la fille du renégat. Il aura, pour le consoler de sa déception amoureuse et le récompenser de sa fidélité politique, la tendresse de Mme Pfeffers. Au premier coup d'œil, cette chère et sainte baronne a deviné dans l'élève de M. Sainte-Agathe l'imbécile blasonné nécessaire à son ambition. Et voilà Hugues d'Outreville tartufié.

B. — Le marquis d'Auberive.

C'est du moins l'avis du marquis d'Auberive, le second et principal représentant de l'aristocratie française dans *le Fils de Giboyer*. Nous connaissons déjà le personnage, et la comparaison que nous allons pouvoir faire du personnage avec lui-même, marquera parfaitement l'évolution qui s'est produite dans les idées et la manière d'Émile Augier.

Bien entendu, il a gardé tous ses défauts. Mauvais citoyen il était il y a deux ans, mauvais citoyen il est encore aujourd'hui. Ce n'est pas qu'il demeure enfermé dans cette inaction boudeuse où les légitimistes s'obstinaient jadis, par paresse naturelle autant que par déférence pour Mgr le Comte de Chambord : il s'est remis à politiquer, mais son retour à l'action n'est pas l'effet d'un repentir patriotique. Dans la bataille même, d'Auberive a gardé l'âme d'un émigré ; ses ambitions, son aveuglement aussi sont ceux d'un ultra de 1885, et s'il condamne sa vieillesse à la lutte, ce n'est pas pour servir son pays, mais pour venger son parti. Il s'amusait jadis à fomenter la corruption de la bourgeoisie, il croit maintenant venue l'heure de

la renverser, et à cette œuvre généreuse il consacre les restes de son ardeur.

« Je l'aime, moi, cette honnête bourgeoisie qui a pris la Révolution en horreur depuis qu'elle n'a plus rien à y gagner, qui voudrait figer le flot qui l'apporta et refaire à son profit une petite France féodale. Laissons-lui retirer nos marrons du feu, ventre-saint-gris ! Pour ma part, c'est ce réjouissant spectacle qui m'a remis en humeur de politiquer. Vive donc M. Maréchal et tous ses compères, Messieurs les bourgeois du droit divin ! Couvrons ces précieux alliés d'honneurs et de gloire jusqu'au jour où notre triomphe les renverra à leur moulin. »

(*Le Fils de Giboyer*, I, 2.)

Ainsi, il ne sert pas la cause du Roi, encore moins un principe ; il défend la caste qui a l'honneur de le compter parmi ses membres, et toute son ambition est de rétablir dans leur intégrité les vieux droits du seigneur. Ce n'est pas un royaliste, c'est un aristocrate forcené, le Saint-Simon du second Empire, et s'il témoigne au tiers la même rancune farouche que son illustre aïeul au Grand-Roi, croyez bien qu'il servirait le Roi dans l'exacte mesure où Sa Majesté réintégrerait l'aristocratie dans ses antiques privilèges.

Les intérêts de Dieu ne le touchent pas plus que ceux du Prince. Il préconise une politique cléricale, mais c'est pour asservir le populaire, et convaincu qu'il faut une religion pour la canaille, ce voltairien pratiquant réclame pour lui le droit de s'en moquer. A la gendarmerie pieuse qu'est le clergé, il impose la mission d'endormir les convoitises plébéiennes, mais il lui refuse toute autorité sur les grands, et, s'il devenait ministre des Cultes, il aurait tôt fait d'avertir, de réprimander et de frapper les prêtres assez hardis pour soutenir que le peuple a quelques droits et les marquis quelques devoirs.

On ne s'étonnera pas, dès lors, de le voir ne s'embarrasser d'aucun scrupule. La sincérité de ses convictions, la générosité de son désintéressement excusent les erreurs ou les défaillances de sa conscience. Il connaît les bons principes

et n'a garde d'oublier que la fin justifie les moyens. Il ne se montre donc pas trop difficile sur le choix de ses auxiliaires; les sots ne lui déplaisent pas parce qu'il les mène à sa guise; il les autorise même à se montrer ambitieux et à se croire ses égaux; il sait que leur activité sert une cause qui n'est pas la leur, et que leur vanité connaîtra bientôt les pires déceptions. Il joue de M. Maréchal comme il jouait jadis de Vernouillet, et les bourgeois de droit divin sont les dupes de ce grand seigneur dont ils se croient les alliés et les compères.

Le marquis utilise aussi les gens intelligents, à condition qu'ils soient malhonnêtes; car un honnête homme intelligent ne serait pas un domestique, et ce sont des domestiques qu'il faut au Comité légitimiste. D'Auberive a donc soin de les choisir tarés et besogneux. Il les tient par le besoin d'argent comme par la crainte du scandale, et, faute de convictions, c'est un dévouement d'esclave qu'il leur impose. Bien plus, il préfère qu'ils n'aient pas les mêmes idées que lui, car les drôles pourraient s'aviser de les défendre à leur manière, tandis qu'un mercenaire subira plus docilement la discipline du parti et de son chef. C'est donc dans les bas-fonds de la petite presse que le marquis va chercher son principal collaborateur, et c'est avec un homme traître à tous les partis qu'il contracte alliance pour la défense du Trône et de l'Autel. Du coup, il perd singulièrement de son prestige. On a beau s'appeler François Guy Gondorier, marquis d'Auberive, et représenter le grand parti légitimiste, on ne s'abaisse pas impunément à de certaines compromissions. A serrer certaines mains sales, on perd le droit de leur reprocher leur malpropreté, et quand le misérable qu'est Giboyer traite en complice son patron, nous applaudissons à cette familiarité qui accentue la déchéance du Grand Seigneur. Bien plus, si le pamphlétaire touchait sous nos yeux le prix de sa trahison, nous ne désapprouverions pas qu'il prît lui aussi des pincettes pour recevoir l'argent de son corrupteur.

*
* *

Plus mauvais citoyen que jamais, le marquis d'Auberive a perdu de plus ses qualités de galant homme. On se rappelle sa générosité de grand seigneur envers sa femme coupable, son pardon chevaleresque et leur réconciliation touchante. Que tout cela est loin ! Le marquis en parle maintenant avec une désinvolture déconcertante :

« Apprenez, monsieur Dubois, que quand on a eu le malheur de perdre un ange comme la marquise d'Auberive, on n'a pas la moindre envie d'en épouser un second. »

(*Le Fils de Giboyer*, I, 1.)

Et si l'on songe que ces paroles s'adressent à un domestique, on en sentira mieux encore la déplaisante impertinence.

Ce veuf irrespectueux se montre par contre du dernier galant avec la baronne Pfeffers. Sans doute, ses flatteries sont plus d'une fois intéressées et ses compliments sont d'aimables prières pour gagner l'appui de la baronne à un projet politique. Mais la politique n'est pas incompatible avec les choses de l'amour, et d'Auberive fait entendre à son amie que s'il avait seulement soixante ans, leur conférence d'affaires se changerait vite en oarystis. Et la baronne de sourire, de rappeler les exploits passés de son compère. Car le marquis fut un vert-galant, et qui préleva le droit du seigneur sur les plus farouches vertus bourgeoises. Ces souvenirs flattent notre septuagénaire qui ne nous les laissera plus oublier un instant. Il ne manque pas une occasion, de nous rappeler qu'il avait des droits spéciaux à devenir le subrogé-tuteur de Fernande Maréchal. « Il se vante » de ce qu'elle est la plus belle personne du monde, et à ceux qui ne semblent pas partager son enthousiasme, il conseille ironiquement « d'en faire autant ». Son insistance n'est pas seulement déplaisante ; l'indélicatesse de ses expressions a quelque chose de choquant, et ce vieillard

nous blesse à chanter toujours la gaudriole. On conçoit que don Juan vieilli accorde à son passé un souvenir ému, mais la discrétion de ses regrets devrait être sa dernière élégance, le sourire de sa mélancolie son dernier beau geste. La réserve est, au contraire, la moindre qualité du marquis : il manifeste tout haut son étonnement s'il rencontre sur sa route un jeune homme chaste, et dans cet étonnement il entre plus de raillerie que d'admiration ; tant de vertu lui paraît ridicule et pour un peu il conduirait Eliacin chez Mme Putiphar.

Il apporte la même indélicatesse dans son affection et son dévouement pour Fernande Maréchal. Sa pupille est sa fille c'est entendu, et c'est pourquoi il cherche un moyen honorable de lui assurer sa fortune et son nom. Il s'avise donc de la marier à un sien cousin dont il fera son héritier. Le procédé paraît d'abord aussi délicat qu'ingénieux. Mais à y regarder de plus près, il est doublement coupable. D'abord, tout le monde sait, sauf le principal intéressé, bien entendu, que le marquis d'Auberive « endommagea » jadis M. Maréchal. Si donc le marquis assure aux petits enfants de Maréchal sa fortune et son titre à lui d'Auberive, ne proclamera-t-il pas publiquement, ce que chacun chuchote en secret ; et si, comme c'est probable, cet aveu provoque des indiscrétions, le comte d'Outreville sera-t-il très flatté de s'être laissé imposer une bâtarde ? Fernande sera-t-elle très reconnaissante à son bienfaiteur d'avoir publiquement déshonoré sa mère ?

Admettons cependant que Fernande ignore toujours le secret de sa naissance ; elle n'en serait pas moins à jamais malheureuse, si réussissaient les projets de son « père ». A qui prétend-il la marier, en effet ? A un homme qui lui déplaît à lui-même, à un imbécile qu'il qualifie de sacristain, qui n'a ni élégance, ni esprit, ni délicatesse, ni sincérité. Et il ne songe pas un instant que ce sot est indigne de Fernande ! Quand d'Outreville hésite, craint un malentendu, et se prépare à la retraite, le marquis le rassure en lui garantissant la parfaite « loyauté » de sa pupille. Mais

lui-même est-il bien loyal en imposant à cette jeune fille un malotru dont il rougit? Pense-t-il que ses écus et son titre puissent consoler une jeune femme d'avoir pour mari un sot malfaisant? Car d'Outreville serait malfaisant; il méprise trop la bourgeoisie pour jamais voir son égale dans une comtesse d'Outreville, née Maréchal; et comme la première intrigante venue lui tournerait d'abord la tête, Fernande se verrait bientôt méprisée...

Une fois de plus, on s'étonne que d'Auberive n'ait pas prévu le moindre de ces accidents. C'est que son intelligence semble avoir singulièrement baissé depuis *les Effrontés*, et sa déchéance morale s'aggrave d'une déchéance intellectuelle. On ne s'en aperçoit pas d'abord, sa verve nous éblouit un instant, et nous sommes tentés de le croire quand il se proclame « sorcier ». De fait, il lit dans la main des jolies femmes et connaît beaucoup de secrets étranges. Mais sa sorcellerie consiste surtout à nous révéler ce que l'auteur a besoin que nous sachions, et « l'exposition » terminée, son esprit devient terne et s'éteint. Le grand sorcier, le grand chef de parti, n'est plus qu'un comparse; l'action se déroule en dehors de lui, il n'apparaît plus que de loin en loin, pour lancer quelque plaisanterie saugrenue. Son intelligence paraît donc médiocre, et son esprit aussi petit que son cœur.

Le milieu où il vit, enfin, achève de le compromettre et de le discréditer. Dans *les Effrontés*, il faisait presque grande figure entre la sottise d'un Charrier et la corruption d'un Vernouillet. Dans *le Fils de Giboyer*, il est singulièrement rapetissé. Ce n'est pas que d'Outreville soit plus reluisant que Charrier, ou la baronne Pfeffers beaucoup plus honorable que Vernouillet. Mais le marquis d'Auberive ne s'élève plus au-dessus d'une Pfeffers ou d'un d'Outreville, comme il tâchait de s'élever au-dessus de Vernouillet et de Charrier. Qu'il le veuille ou non, il est l'allié et le complice d'imbéciles et d'intrigants; il est moins leur chef que leur camarade et finalement leur dupe; car la fine Berlinoise, qu'il croyait si bien tenir, se joue de lui sans pitié et notre

grand seigneur se laisse « rouler » par une ancienne dame de compagnie. Cette première déconvenue en amène une autre. Guy-François Condorier, marquis d'Auberive, voit sa fille épouser le Fils de Giboyer, c'est-à-dire le bâtard d'un coquin, et il songe malgré cela à laisser sa fortune et son titre à ses petits-enfants! Décidément ce terrible gentilhomme tourne au Cassandre, et nous oublions presque qu'il fut un grand seigneur méchant homme, tant il nous apparaît gâteux.

*
* *

Voilà, d'après Émile Augier, ce qu'étaient, en l'an de grâce 1862, les représentants de l'aristocratie française. Quelle vérité faut-il reconnaître à ces portraits, nous aurons l'occasion de le discuter plus loin, puisque aussi bien *le Fils de Giboyer* est moins une pièce antiaristocratique qu'anticléricale, et que les nobles y sont peints moins comme représentants d'une classe sociale, que comme chefs d'un parti religieux. Mais le parti pris évident d'Augier rend facile un jugement sommaire; quand bien même d'Auberive et d'Outreville seraient les portraits authentiques d'individus réels, ils n'ont aucun titre à représenter la noblesse française. Leur outrance caricaturale fait d'eux des êtres d'exception ; la preuve c'est que, au simple point de vue de l'art dramatique, le marquis d'Auberive ne se tient pas. Lui qui remplit tout le premier acte, qui joue d'abord le rôle de grand stratège et de tacticien, finit non seulement en comparse, mais dégénère en imbécile. Dans son désir de l'humilier, Augier l'a annihilé et moralement tué. Moins grotesque et moins coupable, le d'Auberive des *Effrontés* était singulièrement plus vivant, plus représentatif et plus vrai. Comme nous le constaterons une ou deux fois encore, l'homme de parti avait, chez Augier, troublé l'observateur et fait gauchir le poète comique.

VI. — L'Aristocratie dans « la Contagion » (1866).

LE BARON RAOUL D'ESTRIGAUD ET SES AMIS.

Quoi qu'il en soit, Augier poursuivait si bien une campagne antiaristocratique, que trois ans après *le Fils de Giboyer*, il fonçait à nouveau sur ses ennemis et dénonçait à l'indignation publique, le baron Raoul d'Estrigaud. Cette fois il est vrai, il ne fait plus de politique ni à proprement parler d'anticléricalisme ; il revient à la comédie d'observation et à la comédie morale. Mais son inspiration reste la même. Dans *les Effrontés*, dans *le Fils de Giboyer*, il avait montré l'influence d'un d'Auberive en politique, et la naïveté bourgeoise dupe des ambitions aristocratiques ; dans *la Contagion* il montre l'influence corruptrice d'un d'Estrigaud sur les mœurs, et la vertu de la famille bourgeoise compromise par les vices aristocratiques. Après avoir peint le grand seigneur politicien, il reprend un sujet de Molière et peint à son tour « le grand seigneur méchant homme ».

A. — Le Baron.

Ce grand seigneur méchant homme, c'est Raoul d'Estrigaud. Déjà nous avons esquissé sa silhouette dans un chapitre sur la Famille ; mais le personnage est considérable et mérite qu'on y revienne. Augier d'ailleurs devait penser à lui depuis longtemps, et c'est dix ans peut-être qu'il l'a porté dans sa tête. Il semble, en effet, que le Montrichard du *Mariage d'Olympe* soit comme un premier crayon de ce qui deviendra plus tard un grand et beau portrait :

« De noblesse ambiguë, sans autre ressource connue que le jeu, vous êtes parvenu par votre bravoure et votre esprit à vous faire accepter dans le monde des viveurs élégants vous êtes même un des coryphées de ce monde ;... où vous vous conduisez

d'ailleurs en parfait gentilhomme : dépensant beaucoup, n'empruntant jamais, beau joueur, beau convive, fin tireur et vert-galant. »

(*Le Mariage d'Olympe*, I, 3.)

Tel on nous présente Montrichard ; tel nous apparaît d'Estrigaud, avec quelques qualités et quelques vices de plus.

C'est bien « un coryphée du monde élégant et viveur ». Il dépense cent cinquante mille francs par an, et les dépense en grand seigneur, avec goût et magnificence. Il a pour maîtresse la plus jolie fille de Paris ; mais il l'a pour la montre, et, si l'on peut dire, pour l'honneur ; il lui laisse toute liberté de cœur et de conduite, lui demandant seulement d'éviter le scandale et de ne rien accepter que de lui. Il a pour ses domestiques la même indulgence ; il autorise tous leurs vols, exigeant uniquement qu'ils ne liardent pas pour son service. Tous ses gestes ont la désinvolture de l'homme pour qui la question d'argent n'existe pas. — Avec cela du goût et de l'intelligence ; avide de luxe, mais de luxe distingué, il s'entoure d'objets d'art et ses collections d'antiques sont célèbres dans tout Paris. D'ailleurs rien de la vanité sotte ou de l'ignorance prétentieuse des bourgeois parvenus. Le faste et la grandeur sont chez lui à la fois naturels et raisonnés ; il justifie par des principes les besoins de son tempérament, et son existence de viveur est une philosophie réalisée.

« Il appelle son luxe sa dépouille mortelle, dit Lucien Tenancier. C'est un homme trempé, va ! Il dit souvent : la vie ne vaut pas qu'on l'accepte sans conditions ; tant qu'elle se laissera mener à grands guides, j'y consens ; le jour où elle m'obligera à trottiner, bonsoir ! »

(*La Contagion*, I, 3.)

Et ce même Lucien compare ailleurs d'Estrigaud à Sardanapal, le seul sage qui ait jamais résolu le problème de

la vie et jusque « sur son bûcher traîne avec lui les voluptés dont le destin vainqueur croyait le séparer » (III, 5).

Cette aisance dans la grandeur, cette intelligence dans l'art de jouir, ce mépris des soucis mesquins, ces allures imposantes jusque dans la frivolité ont conquis à d'Estrigaud une situation exceptionnelle. Hommes et femmes l'admirent de concert, les uns en l'enviant, les autres en le désirant. Car, on ne compte plus les bonnes fortunes du baron, et les femmes du meilleur monde se croient tenues d'être coquettes avec lui, comme les demoiselles du boulevard se jugeaient déshonorées si le vicomte Paul Daru ne les invitait pas au moins une fois à « souper ». Quant aux jeunes bourgeois, membres des grands cercles, ils se font les élèves enthousiastes et dociles de ce nouvel arbitre des élégances. Ils copient ses attitudes, singent ses gestes, répètent ses mots et se constituent partout ses champions intransigeants. Bien qu'il ne soit plus tout à fait jeune, le baron Raoul d'Estrigaud est bien le roi de la jeunesse dorée ; demi-monde et grand monde saluent en lui leur maître.

Il faut être bourgeois renforcé comme le père Tenancier pour discuter un pareil personnage et suspecter son honorabilité. Car comme tout homme en vue, d'Estrigaud a ses adversaires et ses détracteurs. Peu nombreux, peut-être, ils n'en sont que plus entiers dans leur opposition et au panégyrique des jeunes gens charmés ils opposent un réquisitoire sans pitié. Tenancier, par exemple, déclare sans ambages qu'au parfait gentilhomme patronné par son fils il ne confierait « ni son pays, ni son honneur, ni sa bourse ». Sur quoi, Lucien et sa sœur, la marquise Galeotti, protestent avec indignation. Mais la vie aura bientôt dissipé leurs illusions, et le grand baron qui, à leurs yeux, continue les plus brillantes traditions des Don Juan et des Richelieu, va leur apparaître comme un aigrefin digne de Dorante, un greluchon digne du Chevalier à la mode, un farceur digne de Scapin.

Cet homme d'honneur, en effet, a de singulières façons de gagner de l'argent. « Il joue de manière à ne rester hon-

nête qu'à la condition de toujours gagner », déclare Tenancier. Et pourtant le brave bourgeois ne soupçonne pas jusqu'où va son indélicatesse. On sait combien il se vante d'employer à l'égard de Navarette les procédés les plus chevaleresques. Elle n'est pour lui qu'une amie : s'il l'entretient à grands frais, c'est pour l'honneur d'avoir la plus jolie fille de Paris, comme il a les plus beaux chevaux, ou la plus belle collection d'antiques. S'il lui demande un service, c'est de laisser croire qu'elle est sa maîtresse, et de l'aider ainsi à ne pas compromettre les femmes du monde qu'il lui préfère. En retour, il lui permet toutes les distractions qu'elle voudra, pourvu qu'elle n'en tire aucun profit pécuniaire. Dédaigneux des droits du seigneur, il se réserve le seul honneur de payer. Voilà du moins ce qu'il affirme à la marquise Galeotti et à Lucien Chellebois, voilà pourquoi il paraît à l'une singulièrement délicat, et à l'autre « plus grand que nature ».

Malheureusement la réalité est tout autre, et notre Richelieu magnifique n'est qu'un greluchon nouveau jeu. Il est très vrai qu'il entretient Navarette, très vrai qu'il ne lui demande aucun service amoureux, très vrai enfin qu'il autorise ses relations avec Cantenac. Mais c'est qu'il y trouve son avantage. A défaut d'argent, le jeune coulissier communique à sa belle les renseignements confidentiels dont d'Estrigaud fait son profit ; grâce à cette combinaison de l'amour et de la finance, le baron reçoit de Navarette plus qu'il ne lui donne. Ce n'est pas tout à fait le geste du monsieur qui perçoit directement le salaire de sa compagne, mais la manière ici ne fait rien à l'affaire, et, avec ses airs de grand seigneur, le baron Raoul d'Estrigaud a l'âme d'un vagabond spécial.

La marquise Galeotti, elle-même, pense bien l'apprendre à ses dépens. En cette bourgeoisie anoblie, le baron comptait trouver une maîtresse de tout repos, quand les scrupules inattendus de la jeune femme et les exigences insolemment vertueuses de son frère l'obligent à déchanter. Il va donc battre en retraite, non sans s'être joué d'Annette ;

mais en voilà bien d'une autre ! Sur un faux renseignement de Navarette, le baron perd 800.000 francs et seul un mariage d'argent peut le sauver d'une ruine déshonorante et ridicule. Du coup la marquise Galeotti lui apparaît comme une proie ; seul avec elle, chez lui, il joue la comédie de la passion, et s'apprête aux violences, pour avoir ensuite l'occasion de les réparer avantageusement. Seule l'arrivée de Navarette déjoue ses projets chevaleresques, et sauve Annette de ses griffes.

Il ne lui reste qu'à se retourner vers la femme qui l'a ruiné deux fois et à vendre chèrement à sa maîtresse un titre de baronne. Mais parce que l'honneur d'un gentilhomme a des exigences spéciales, il ne se résoudra à cette opération lucrative qu'à la dernière extrémité. Avant de s'enrichir aux dépens d'une fille, il va tâcher de faire fortune aux dépens de sa patrie.

La trahison, d'ailleurs, est plus avantageuse que la mésalliance. Navarette lui apporterait peut-être plus d'argent que les Anglais ; mais avec sa fortune, elle impose sa personne, et la femme légitime pourrait à son tour exploiter son ancien amant. Au contraire, en vendant le secret dont il est le confident, d'Estrigaud reste libre et peut continuer sa joyeuse vie d'homme à la mode. Enfin, l'énormité du crime convient mieux à son cynisme de grand malfaiteur, que l'indélicatesse d'une mésalliance à ses scrupules de mondain. Il essaie donc de la trahison et ce n'est pas de sa faute si l'Espagne et la France ne sont pas, une fois de plus, les dupes de l'Angleterre.

Elles ne le doivent qu'à Navarette qui entend bien ne laisser à personne l'honneur d'enrichir d'Estrigaud ; finalement le beau sire doit passer par où veut l'avisée commère. Mais ici encore, nous le retrouvons fidèle à cet honneur mondain que le marquis de Presle opposait déjà à la morale bourgeoise. Épouser une fille pour ses écus n'étant pas un très joli geste, d'Estrigaud va transformer cette petite affaire en une aventure romanesque et quasi chevaleresque. Ce n'est qu'à l'article de la mort, lorsque toute autre

preuve de reconnaissance lui est impossible, qu'un d'Estrigaud peut galamment épouser une Navarette. Ce mariage *in extremis*, par son caractère de réparation suprême et de sincère gratitude, attendrira les bonnes âmes et fera taire les autres. Le noble baron fera donc tout son possible pour aller jusqu'aux portes du tombeau... sans les franchir. Sur un mot un peu vif, il provoque en duel Cantenac, et le tue d'une riposte furieuse après s'être laissé grièvement blesser. Ramené chez lui en hâte, il organise la petite comédie matrimoniale et funèbre qui doit lui assurer les millions de Navarette. Ainsi, c'est à une fourberie macabre, aggravée d'homicide, que d'Estrigaud demande la fortune que n'avaient pu lui procurer ni sa tentative contre une honnête femme, ni ses essais de trahison nationale. D'Estrigaud, ce n'est plus Don Juan, ni Richelieu, ni Valmont, ni même le Chevalier à la mode, c'est Scapin gentilhomme. Déchéance suprême enfin! il tombe aux mains d'une Navarette et cette fille promue baronne aura tôt fait de venger sur lui les honnêtes gens [1].

B. — Les amis de d'Estrigaud.

Voilà comme un successeur de Molière se figurait vers 1866 les grands représentants de l'aristocratie française. Car, il ne faut pas s'y tromper : aux yeux d'Émile Augier, d'Estrigaud n'est pas un homme extraordinaire, et encore moins un homme exceptionnel; c'est le représentant d'une classe tout entière. Avec plus d'élégance, de cynisme et de puissance peut-être, il n'a pas d'autres défauts ni d'autres vices que ses compagnons de cercle. Il est le gentilhomme type, et comme tous les individus-types, il porte à la plus haute puissance les caractères de son espèce, mais il reste avant tout représentatif. Qui le voit, voit ses amis, et sa

1. Dénouement de la première édition.

corruption n'a de particulier que de servir de modèle à la leur.

En voulez-vous quelques preuves? Dans le monde de d'Estrigaud les plus authentiques grandes dames rivalisent d'audace avec les théâtreuses les plus osées. La duchesse de Somo-Sierra fait représenter chez elle *les Argonautes*, le dernier succès des Cascades-Dramatiques, et, dans le rôle de Médée, l'honnête marquise Galeotti chante sous ce titre : *Le fils du Gorille*, une chanson à faire rougir un dragon. Les autres, acteurs ou spectateurs, n'ont pas plus de pruderie. Le vicomte de Bucy est l'amant de Valentine de Reuilly ; sa femme se console avec Gaston de Valdebras ; d'autre part ce gentilhomme est l'amant d'Angelina et, à la fois, le fiancé de M[lle] de Sainte-Radegonde. M[me] de Valdebras, jadis fort compromise par M. de Sainte-Radegonde, aurait peut-être des raisons de s'opposer à ce mariage. Mais, s'il fallait s'arrêter à ces vétilles, il n'y aurait plus de mariages possibles entre gens « nés » ; et c'en serait vite fait de l'aristocratie française. Il faut être une Navarette pour s'indigner de ces misères, et depuis qu'elle est devenue marquise, Annette Tenancier a plus de scepticisme indulgent. Là où sa vertu bourgeoise se serait jadis révoltée, son élégance aristocratique se contente maintenant d'un haussement d'épaules et d'un sourire. Son mariage l'a transformée ; elle aussi a été touchée par la contagion.

Car voilà bien le sujet de la pièce. L'aventure d'André Lagarde n'est qu'un accident romanesque et violent, propre aux effets dramatiques. Plus encore qu'à cet Eliacin de Polytechnique les sympathies de l'auteur vont à la famille Tenancier, et c'est à ces bons bourgeois menacés de corruption aristocratique qu'il veut concilier toute notre faveur. Pour ne pas nous laisser dans l'incertitude à ce sujet, il a pris soin de préciser lui-même ses intentions. Voyez au début les griefs de Tenancier contre son fils : ce qu'il lui reproche, c'est beaucoup moins de contracter des dettes que de jouer au gentilhomme, de supprimer de son nom la moitié qui implique roture, et de vivre dans une oisiveté

qui ne convient pas à un bourgeois ; ce qu'il lui interdit enfin c'est de « faire plus longtemps partie de cette mascarade aristocratique » (I, 3). A la fin pareillement, la marquise Galeotti elle-même reconnaît qu'elle s'était fourvoyée en croyant s'élever, et sa conversion s'opère par un retour aux habitudes bourgeoises :

« Je suis répandue dans une société avec laquelle je sentirais le besoin de rompre, quand bien même je ne serais pas exposée à y rencontrer journellement M. d'Estrigaud... Je vais (donc) partir avec mes enfants pour ma villa du lac de Côme ; au bout d'un an, je serai oubliée de mes brillantes relations et je rentrerai sans bruit dans ce monde bourgeois pour lequel je suis faite, et dont je n'aurais jamais dû sortir. »

(V, 1.)

En résumé, la pensée d'Augier se ramène à ceci : la fréquentation de la noblesse est funeste à la bourgeoisie. Qu'ils s'occupent de politique ou qu'ils se contentent de s'amuser, les aristocrates sont essentiellement des corrupteurs. Témoin d'Auberive qui exploite la vanité d'un Maréchal pour ramener l'Ancien Régime ; témoin d'Estrigaud qui gâte Lucien Tenancier, déshonore Annette, vole André Lagarde, tue sournoisement Cantenac et trahit sa patrie. En effet, dans son indignation bourgeoise, Augier charge d'Estrigaud de tous les crimes ; il le fait pire que don Juan lui-même, et pour trouver, dans le mal, l'égal du grand baron, il faudrait chercher parmi les héros de l'Ambigu.

Non pas que nous osions suspecter la vérité du personnage et réduire d'Estrigaud à un traître de mélodrame. Au point de vue dramatique, le caractère est bien campé, bien composé ; au point de vue humain, il est parfaitement vraisemblable [1]. Son existence de viveur n'est pas plus para-

1. « Combien il est vivant, étudié, analysé ce portrait de l'escroc de première catégorie !

« Comme il est Parisien ! comme il porte le millésime de 1866 !

« Vous l'avez rencontré sur le turf ; les gazettes ont raconté les merveilles de ses collections artistiques ; les petites dames ont chanté ses

doxale que celle d'un vicomte Paul Daru, d'un prince Demidoff, d'un Douglas ou d'un prince d'Orange. Son art de gagner de l'argent n'est pas plus indélicat que l'habileté mise par Araujo de Païva à exploiter la crédulité de ses amis ; l'on comprend enfin qu'un bon bourgeois se soit fait une idée effarante d'un monde où un Lauriston perdait en une nuit plusieurs centaines de mille francs, où les pairs de la noble Angleterre devenaient des *Mylord l'Arsouille*, où un prince royal se rendait fameux sous le nom de *prince Citron*[1]. Si pourtant d'Estrigaud les surpasse tous en corruption et en méchanceté, s'il réunit en lui tous leurs défauts et tous leurs vices, avec quelques-uns de plus, il cesse d'être un individu pour devenir un type, et l'on ne saurait lui reprocher ses outrances dans le mal sans critiquer du même coup Tartufe, don Juan, et tous les grands criminels du théâtre classique.

VII. — Les sentiments d'Augier.

Il ne s'agit donc pas, encore une fois, de discuter la vérité ou la vraisemblance du personnage, mais bien de voir

munificences interlopes ; la Bourse a sué pour lui des millions suspects.

« Et, remarquez-le bien, le baron d'Estrigaud n'a rien de commun avec les caricatures fabriquées par les drames du boulevard, où tant de fois on opposa le vice en habit noir à la vertu en haillons.

« L'auteur n'a pas voulu peindre un traître vulgaire. Pas de déclamations, pas d'enluminures criardes.

« La note juste et impitoyable : rien de plus, rien de moins. Il pousse jusqu'au bout la logique de sa gredinerie raffinée : ce d'Estrigaud, c'est le diplomate de l'infamie. » (*Charivari*, 21 mars 1866.)

« Ce que j'affirme, c'est qu'il n'a pas encore été peint de nos jours un personnage de cette perfection de scélératesse, c'est que certaine scène du troisième acte dépasse en audace, en science anatomique, en *maëstria*, en inspiration, tout ce qu'on a tenté dans ce sens-là, et que l'hypocrisie de ce gentilhomme aux genoux de la femme qui peut solder ses différences, hésitant entre l'argent d'une comédienne, la dot d'une marquise et la dépouille d'un savant, est un de ces traits heureux qui touchent au génie. Jamais M. E. Augier ne s'est tant élevé en descendant si bas. » (Sarcey, *Temps*, 19 mars 1866.)

1. Cf. F. Loliée. *La Fête impériale*, *passim*.

ce qu'il nous apprend des idées de l'auteur. Car enfin, Augier n'est pas le seul à avoir connu les incidents et les scandales de l'époque impériale. Sur bien des points même, Dumas fils devait être mieux renseigné que lui. Il connaissait par expérience cette vie qui consiste « à passer la nuit à retourner des cartes, à se lever à deux heures, à atteler des chevaux, à faire le tour du lac en voiture ou de l'allée des Poteaux à cheval ; à vivre dans le jour avec des maquignons, et le soir avec des parasites ou des demoiselles »[1]. Alphonse Daudet a exploité lui aussi la chronique scandaleuse de son temps, et ses *Rois en exil*, par exemple, prouvent qu'il connaissait les aventures attribuées au prince de Galles. Bien d'autres enfin ont mis en scène l'aristocratie du XIXe siècle : sans parler de Théodore Barrière, Victorien Sardou a peint dans ses *Ganaches* un grand seigneur qui n'est pas précisément flatté ; Dumas fils prend volontiers ses héros dans l'aristocratie, et longue est la liste de ses personnages titrés depuis le comte de Giray de *la Dame aux Camélias* jusqu'aux Riverolles de *Francillon*, en passant par Olivier de Jalin, Raymond de Nanjac, de Ryons, de Cayolle, de Roncourt, le duc et la duchesse de Septmonts, le comte et la comtesse de Lys, de Montègre, M. et Mme de Simerose, les de la Rivonnière, père et fils, Jean et Lionnette de Hun, André de Bardannes, Fernand de Thauzette, M. et Mme de Cigneroy, Mme de Morancé, le prince et la princesse de Birac, le commandant de Montaiglin, René de Charzay, la comtesse de Savelli, etc.

Dans le nombre il y a sans doute une jolie collection de sots ou de gredins ; mais à côté d'eux, que de figures sympathiques ou même admirables ! Et puis, si Dumas fils a mis tant de nobles à la scène, c'est que désireux surtout de faire un théâtre d'amour, il devait nécessairement prendre des personnages à qui leur fortune et leur condition permettaient d'avoir une vraie vie passionnelle. Enfin, quand il a peint la corruption d'un Septmonts, d'un Cigneroy ou

1. *Le Père prodigue*, I, 12.

d'un Birac, son objet essentiel n'a pas été d'en faire les représentants symboliques d'une classe et d'opposer leurs vices à la vertu bourgeoise. Même quand il a écrit des pièces de combat, il a préféré la comédie à thèse à la comédie de mœurs. Pareillement, en écrivant *les Ganaches*, Sardou ne se montre pas plus anti-aristocratique qu'anti-jacobin ou anti-impérialiste. Ses personnages, de plus, sont des fantoches plutôt que des portraits et leur conversion finale en leur conciliant nos sympathies achève de leur enlever toute importance. Quant à Jules Sandeau, s'il a écrit *Mademoiselle de la Seiglière* et *Sacs et Parchemins*, il a écrit aussi *Jean de Thommeray*. Dans *Mademoiselle de la Seiglière* d'ailleurs, il s'inspire d'une tradition déjà vieille ; son type d'émigré qui n'a rien appris ni rien oublié, est tout au moins conventionnel, et l'auteur a moins voulu opposer ce qu'Augier appelle le principe ancien et le principe moderne, que développer une situation éminemment romanesque. Enfin, dans *Sacs et Parchemins*, le seigneur de la Rochelandier n'est pas plus maltraité que M. et Mlle Levrault et Jules Sandeau, finalement, paraît plus sévère aux ridicules bourgeois qu'aux vices aristocratiques.

Émile Augier, au contraire, a mis à attaquer la noblesse de son temps une suite et une âpreté que nous ne retrouverons chez aucun contemporain. Non seulement deux de ses coquins les plus célèbres sont des malfaiteurs titrés, mais pendant plus de dix ans, de *la Jeunesse* (1858) à *Lions et Renards* (1869) (où nous retrouvons d'Estrigaud vieilli et plus méchant encore), Augier a poursuivi de sa haine comtes et marquis, ducs et barons, grands seigneurs et grandes dames. Quand il ne prend pas les grands seigneurs pour protagonistes, il les rend ridicules, eux ou leurs amis (Mme Huguet dans *la Jeunesse*, Pingoley, la Palude, Mme Bernier dans *Un Beau Mariage*) ; faute de s'attaquer à leurs personnes, il s'en prend à leurs principes [1]. Ils les poursuit de

1. Cf. dans *la Jeunesse*, les tirades révolutionnaires qu'Hubert oppose aux couplets réactionnaires de Philippe (II, 5).

plus avec une ardeur, une violence significatives. Contre un d'Auberive, contre un d'Estrigaud, il a plus de colère ou de mépris encore que contre un Vernouillet ou un maître Guérin. Il les juge aussi malfaisants en leur genre qu'une Olympe Taverny ; il les combat avec la conviction d'un Béranger et la solennité un peu puérile de Joseph Prudhomme vieillissant. S'il accorde à quelques-uns d'entre eux sa sympathie, il la leur fait payer d'une désertion ou, si l'on veut, d'une abjuration. Catherine de Birague et Adhémar de Vatravers ont, malgré leurs quartiers de noblesse, des âmes de démocrates et de libres-penseurs ; ils faussent compagnie à leurs nobles familles et partent courir des aventures avec le roturier Champlion.

En un mot, Augier est le premier de nos grands auteurs dramatiques qui ait porté au théâtre la lutte des classes, et dans cette lutte il est intervenu personnellement avec une chaleur de conviction qui fait de son œuvre une œuvre de combat. Il a poursuivi la noblesse d'une haine passionnée. Au point de vue politique, il a vu en elle l'irréductible adversaire de la Révolution française ; au point de vue moral, un agent de perversion familiale et sociale. Ennemie du peuple, corruptrice de la bourgeoisie, il l'a détestée de toutes ses forces de bourgeois démocrate.

CHAPITRE III

AUGIER ET LA BOURGEOISIE

I. — Le théâtre d'Augier est surtout un théâtre bourgeois.

Car par ses origines, son éducation, son tempérament et ses idées, Émile Augier est essentiellement, exclusivement, bourgeois. Les romantiques le lui ont reproché dès 1848, et au lendemain de sa mort, c'est le mot qu'ont repris tous les critiques, les uns comme une injure [1], les autres comme un éloge, d'autres enfin, et plus justement, pour définir la nature de son talent [2]. Il ne faut donc pas s'étonner de voir la bourgeoisie tenir la première place dans son œuvre, et son théâtre demeure comme un document capital pour l'histoire du Tiers sous la Monarchie de Juillet et le second Empire.

*
* *

La grande majorité de ses pièces sont des comédies bourgeoises. Si pour son début il s'essaie aux fantaisies néo-classiques, dès son second ouvrage, il aborde la comédie de mœurs avec *Féline* ou *l'Homme de bien* (1845), après quoi, il est vrai, il aura plusieurs années d'incertitude, passant

1. Cf. Lepelletier. *Écho de Paris,* 30 octobre 1889.
2. Cf. H. Pessard. *Gaulois,* 26 octobre 1889, et depuis E. Faguet. *Manuel de l'Histoire de la Littérature française,* t. II, p. 409.

du marivaudage (*Philiberte*) au pastiche gréco-latin, et de l'imitation de Ponsard (*Joueur de Flûte*) au grand drame historique (*Diane*). Mais il revient à la comédie bourgeoise dès 1854 (*Poirier*), et jusqu'en 1878 il ne lui fera que de bien rares infidélités. On peut compter, en effet, celles de ses œuvres où la bourgeoisie ne tient aucune place, on en trouvera sept exactement : *la Ciguë*, *Philiberte*, *Diane*, *le Joueur de Flûte*, *le Mariage d'Olympe*, *l'Habit vert*, *le Post-scriptum*. Ajoutons, si l'on veut, *Jean de Thommeray* qui, malgré Roblot et la famille Jonquières, n'est pas une peinture de mœurs bourgeoises. De plus, sauf *le Mariage d'Olympe*, il n'y a pas là d'œuvre marquante et qui ne connaîtrait d'Émile Augier que *la Ciguë*, *Philiberte*, *Diane*, *le Joueur de Flûte*, *l'Habit vert*, *le Post-scriptum* et *Jean de Thommeray*, risquerait fort de le méconnaître.

Voyez, au contraire, la liste imposante de ses comédies bourgeoises : *Un Homme de bien*, *l'Aventurière*, *Gabrielle*, *la Chasse au Roman*, *Ceinture dorée*, *le Gendre de M. Poirier*, *les Lionnes Pauvres*, *la Jeunesse*, *Un Beau Mariage*, *les Effrontés*, *le Fils de Giboyer*, *Maître Guérin*, *le Prix Martin*, *la Contagion*, *Paul Forestier*, *Madame Caverlet*, *les Fourchambault*. En tout seize pièces. Chez Alexandre Dumas, nous trouverons au contraire une grosse majorité de pièces aristocratiques pour une toute petite minorité de pièces bourgeoises. Sardou lui-même, en dépit de quelques œuvres célèbres (*la Famille Benoîton*, *les Bourgeois de Pont-Arcy*, *Maison neuve*, *Divorçons*, *la Piste*, *Nos bons villageois*, etc.), s'est fait beaucoup moins exclusivement le peintre de la vie bourgeoise. D'ailleurs la liste que nous avons citée n'est pas imposante par sa seule longueur ; nous y trouvons avec les chefs-d'œuvre d'Augier, — *le Gendre de M. Poirier*, *les Effrontés*, *Maître Guérin*, *Madame Caverlet*, — les pièces les plus caractéristiques de son esprit et de sa manière : *Gabrielle*, *les Lionnes Pauvres*, *le Fils de Giboyer*, *la Contagion*.

Faut-il répéter que, naturellement, ses personnages célèbres sont surtout des bourgeois ? L'aristocratie lui a fourni

Gaston, marquis de Presle, Guy-François Condorier, marquis d'Auberive, et le baron Raoul d'Estrigaud. Il doit à la bourgeoisie : Roussel, Charrier, Maréchal, Poirier surtout et Maître Guérin, sans compter Séraphine Pommeau et Mme Huguet, l'une bourgeoise dévoyée et l'autre bourgeoise renforcée.

De plus, tandis que chez d'autres, la qualité des personnages importe assez peu, parce qu'ils tiennent des emplois conventionnels ou sont simplement les porte-parole de l'auteur ; Émile Augier prête aux siens le caractère de leur condition. Ses bourgeois sont de vrais bourgeois, non seulement de par leur fortune et leur condition sociale, mais de par leurs qualités et leurs défauts. Car l'auteur les connaît bien et pour avoir vécu tout près d'eux et comme eux, pour être lui-même l'un d'eux, il les a peints au naturel, avec une complaisance qui n'exclut pas la clairvoyance, et une sévérité commandée par sa sympathie même. Voyons-les donc tels qu'il nous les a présentés.

II. — Augier censeur de la bourgeoisie.

A. — Ces Messieurs du Tiers.

Ce qui saute aux yeux tout d'abord ce sont leurs défauts et leurs ridicules, car loin de savoir les dissimuler, ils mettent à les étaler je ne sais quelle naïveté vaniteuse et maladroite.

Ils répètent volontiers qu'ils sont partis de rien et débarquèrent à Paris en sabots. Mais leur insistance à ce sujet est pour le moins inutile. On les sent, plus qu'ils ne voudraient, tout près encore de la ferme ou de l'arrière-boutique paternelle. Fort habiles à gagner de l'argent, ils sont par ailleurs d'une ignorance plus que primaire, et rien n'est plus réjouissant d'entendre M. Poirier faire de la critique d'art comme pourrait en faire son concierge. Leurs goûts culinaires sont dignes de leurs goûts artistiques et litté-

raires. La bonne soupe grasse, avec les légumes sur une assiette, le lapin sauté et le fricandeau à l'oseille sont choses fort estimables en soi ; mais je ne sais quelle discrétion devrait rappeler à nos grands bourgeois que le père d'une marquise ne parle pas comme un restaurateur, et que sans se plier aux fantaisies dispendieuses d'un Vatel on peut traiter ses amis avec quelque distinction. Pareillement, si nos parvenus rappellent volontiers leurs origines, ils parlent plus encore de la situation considérable où ils se sont élevés. Leur position et leur fortune sont pour eux d'inépuisables sujets de conversation. L'argent, les écus et les millions remplissent toutes leurs phrases, et ils se carrent devant leur coffre-fort, comme jadis un gentilhomme dans un carrosse royal.

C'est dire l'épaisseur de leur vanité. Vaniteux, ils le sont quand ils jouent à la fausse modestie autant que quand ils s'épanouissent dans une béate satisfaction d'eux-mêmes. Ils ne se contentent pas de leur réelle puissance et de leurs droits authentiques à la considération. Ils ambitionnent d'autres titres au respect mondain, et ces bourgeois qui sont les maîtres de l'heure, convoitent des hochets puérils. Il ne suffit pas à Poirier d'avoir réalisé le rêve du Bourgeois gentilhomme, en mariant sa fille à un grand seigneur, il rêve pour lui-même d'un tortil de baron. M. Jourdain n'aspirait qu'aux élégances aristocratiques ; Poirier, moins soucieux des apparences, entend faire consacrer légalement ses mérites de gentilhomme. Maréchal, pareillement, a besoin de la familiarité des grands ; pour bien se sentir l'égal d'un marquis, il lui demande la permission de l'appeler par son nom patronymique, comme le marquis l'appelle Maréchal. Entre d'Auberive et Maréchal il y avait encore une nuance ; mais entre Maréchal et Condorier règne une égalité toute démocratique.

Naturellement, les fils à Papa suivent ces nobles traditions. Philippe Huguet relève le nom de Champsableux et Lucien Tenancier de Chellebois supprime pieusement de son nom la moitié qui implique roture. Tous, jeunes et

vieux, demeurent dignes de M. Jourdain et de Mme Turcaret.

Mais depuis deux cents ans, les événements ont marché et quelques bonnes révolutions ont bouleversé les classes de la société. Vers 1670, un M. Jourdain, avec toute sa fortune, restait inférieur à un comte besogneux, et pour payer ses fournisseurs, un don Juan avait des procédés pour le moins désinvoltes. Vers 1850, il n'en va plus tout à fait de même. Si la noblesse garde encore un incontestable prestige, ce n'est guère plus qu'un privilège mondain. Politiquement et socialement parlant, elle a trouvé son maître, l'argent. Poirier, Charrier, Maréchal, encore tout voisins du peuple, peuvent se laisser éblouir par un titre, flagorner un gentilhomme, ambitionner pour eux-mêmes un semblant de noblesse; ils ont de leur valeur et de leur force un sentiment qui manquait à M. Jourdain autant qu'à M. Dimanche. Ce sentiment, il est vrai, rend plus ridicule leur platitude devant un de Presle ou un d'Auberive, mais il leur permet aussi de varier leurs attitudes et leurs rôles. Ils se font volontiers flatteurs jusqu'à la flagornerie, complaisants jusqu'à la servilité, mais ils ne supportent pas longtemps qu'on les prenne pour plastron. Incapables de conserver leur dignité, ils excellent par contre à se montrer susceptibles et insolents. Roussel croit faire beaucoup d'honneur à Trélan en lui offrant sa fille, et quand le gentilhomme la refuse, son indignation ne connaît plus de bornes. Il se redresse dans sa fortune, comme un chevalier dans son armure, et en rappelant à Trélan sa pauvreté il croit l'écraser sous une injure infamante. Il fait sonner bien haut son titre de bourgeois parvenu, et proclame avec orgueil la souveraineté définitive de l'argent. La patience de Poirier lui-même a des limites; poussé à bout par son gendre, il se révolte et trouve, pour riposter, de l'éloquence et même de l'esprit:

« Savez-vous, monsieur le duc, pourquoi j'ai travaillé quatorze heures par jour pendant trente ans? pourquoi j'ai amassé, sou par sou, quatre millions, en me privant de tout? C'est afin que M. le marquis Gaston de Presle, qui n'est mort ni à Qui-

beron, ni à Fontenoy, ni à la Hogue, ni ailleurs, puisse mourir de vieillesse sur un lit de plume après avoir passé sa vie à ne rien faire. »

(*Le Gendre de M. Poirier*, III, 3.)

Maréchal, outragé, invective également cette aristocratie à laquelle, la veille encore, il brûlait d'appartenir, et au moins quand il est loin du marquis d'Auberive, il se vante d'être un bourgeois, un libéral et même un plébéien. Enfin, si envers d'Auberive qui pour lui n'est pas seulement un marquis, mais surtout un client, Charrier témoigne d'une longanimité peu démocratique, son fils Henri ne se gêne pas pour rappeler le voltigeur de Louis XIV au respect des convenances. Ainsi, les bourgeois d'Émile Augier peuvent admirer, envier et flatter les grands seigneurs; ils se savent, malgré tout, égaux et même supérieurs à eux. Ils jalousent les titres et la distinction de leurs vaincus, mais ils sentent en eux l'intelligence et la force du vainqueur. Entre leurs principes et leur attitude il peut y avoir une plaisante contradiction; mais M. Jourdain eût été bien empêché d'avoir leurs principes.

A plus forte raison ne se fût-il pas permis leurs ambitions. Leur fortune, parce qu'elle est le signe de leur mérite, leur crée, pensent-ils, des droits particuliers que ne satisfont pas de simples distinctions honorifiques. Ils ne dédaignent ni un titre de baron, ni les décorations qui rendent sensibles à tous leur valeur individuelle et leur importance sociale. Mais ces récompenses n'ajoutent pas à leurs responsabilités, elles ne les engagent pas au service de la chose publique. Elles peuvent suffire à des serviteurs émérites; leur activité toujours jeune, leur dévouement patriotique exigent quelque chose de plus; ils veulent participer aux affaires de l'État. Le commerce, l'industrie ont assuré leur fortune personnelle. Ils veulent, par la politique, assurer la fortune du pays; ils n'obéissent pas d'ailleurs à un entraînement irréfléchi; ils ont fait leur examen de conscience, raisonné leur ambition. Les envieux ou les timides,

comme Verdelet, ont beau leur prêcher la modestie et les douceurs de la retraite. Ils répondent à ces conseils de lâcheté par ces arguments victorieux :

« Je te dis, moi, que le commerce est la véritable école des hommes d'État : Qui mettra la main au gouvernail sinon ceux qui ont prouvé qu'ils savaient mener leur barque? »

(*Poirier* I, 5.)

Et ils invoquent, l'exemple de M. Michaud, simple propriétaire des forges et nommé pair de France. Ils pourraient en invoquer de plus brillants encore : ceux des Laffitte, des Casimir-Périer, des Guizot et des Thiers. Voilà pourquoi un Poirier, un Charrier aspirent à la pairie ; voilà pourquoi un Maréchal est député. Les bourgeois de l'Ancien Régime n'aspiraient qu'à la fortune et à la considération mondaine ; à ceux du XIXe siècle il faut, de plus, le pouvoir. Jourdain s'est mué en ambitieux et Turcaret en homme d'État. Le mérite d'Émile Augier est précisément d'avoir marqué avec exactitude comment ses grands bourgeois sont à la fois tout près encore et déjà fort éloignés de leurs ancêtres classiques.

*
* *

Quand Charrier affirme : Nous avons l'aristocratie « de l'intelligence », et quand Vernouillet approuve : « Charrier a raison ; le mérite ne se mesure pas à la toise comme les carabiniers. On ne peut lui fixer qu'un étalon approximatif, et on a pris le plus facile à vérifier le résultat du travail, la fortune » ; Giboyer fait bien quelques objections, mais il oublie la principale : « La fortune ne s'acquiert jamais que par le travail et l'intelligence, je le veux bien » [1], concède-t-il ; mais pourquoi ne parle-t-il pas un peu de la probité ? sans doute ne la juge-t-il pas aussi nécessaire que

1. *Effrontés*, III, 5.

l'intelligence et le travail. Et comme son scepticisme a raison ! Sur six ou sept grands bourgeois que nous présente Émile Augier, quatre pour le moins (nous laissons de côté le Roblot de *Jean de Thommeray*) doivent leur fortune à des moyens malhonnêtes, et trois ont eu maille à partir avec la justice. Nous ignorons quelle fut exactement l'indélicatesse première d'un Charrier et d'un Vernouillet ; mais nous avons plus de renseignements sur les opérations d'un Roussel et d'un Maître Guérin, et ces opérations sont tout à fait édifiantes. Bien entendu, elles n'ont pas eu pour objet d'assurer une existence compromise où difficile. Tous ont visé à la fortune ; ces messieurs ne se sont pas improvisés voleurs pour de petits profits ; leurs entreprises ont été ambitieuses, et leur improbité n'a pas eu l'excuse de la misère.

D'ailleurs leurs opérations sont habiles et de tous points conformes à la légalité. Trois de ces honnêtes financiers se sont vu poursuivre par des créanciers imprudents ; tous trois ont gagné leur procès. Leur indélicatesse pouvait être évidente, leur mauvaise foi flagrante ; le délit demeurait introuvable. Le moyen de surprendre un Guérin qui fait endosser à une personne interposée la responsabilité d'actes à lui défendus par le code ? Le moyen de saisir un Roussel qui excelle à tourner la loi pour la mieux respecter ? Ces bourgeois détrousseurs n'ont pas l'audace courageuse des grands bandits ; ils ont la mauvaise foi prudente, la hardiesse cauteleuse de procéduriers. Maître Guérin les surpasse tous ; mais chez tous on retrouve la même âme d'hommes d'affaires pour qui la légalité seule est respectable.

La preuve, c'est que tous jouissent du bien mal acquis en toute sécurité, en toute satisfaction de conscience. Le temps, dira-t-on, a endormi les scrupules ou les remords d'un Charrier. Mais Maître Guérin exerce encore, et cela sans l'ombre d'une inquiétude. Il ne comprend rien aux appréhensions de son fils, et s'étonne que l'honneur d'un soldat soit plus exigeant que l'honneur d'un notaire. Roussel, pareillement, accueille sans aucune gêne les souvenirs

fâcheux que vient lui rappeler Trélan. Il a retiré brusquement à des entrepreneurs le crédit dont ils avaient besoin et qu'il leur avait permis d'espérer... N'était-ce pas son droit ? Il a racheté ensuite leurs immeubles à vil prix... N'étaient-ils pas à vendre ? Dans une autre affaire, il a ruiné ses actionnaires... Les tribunaux ne lui ont-ils pas donné raison ? Alors, qui vient-on lui reprocher ? Roussel, tout Roussel qu'il est, pense avoir autant de probité que les gentilshommes les plus scrupuleux. — Tous ces gens-là se sont fait une conscience spéciale. Dans leur amour de l'argent, ils ont volontairement confondu la légalité et la probité ; le succès ayant couronné leurs efforts, ils ont pris une tolérance sociale pour une approbation morale ; l'habitude survenant, ils n'ont même plus songé à se justifier, la considération ayant consacré leur fortune, ils se sont décerné finalement un brevet d'honnêteté ; voilà pourquoi ils se pavanent dans leurs millions, arborent solennellement le ruban de la Légion d'Honneur, président en prud'hommes aux destinées de leur arrondissement, et, consommant pour leur usage personnel toutes leurs ressources d'indulgence et d'admiration, n'ont plus que dédain pour les scrupuleux qui contestent leur honnêteté, et sévérité méprisante pour ceux qui se permettent aujourd'hui la moindre indélicatesse. Rappelez-vous l'impertinence dépitée de Roussel à l'égard de Trélan, et les mines dégoûtées, la morgue intransigeante de Charrier envers ce pauvre Vernouillet !

Tout cela, passion de l'argent, seul signe de capacité et instrument de domination ; respect de la légalité, dispensant de respecter la justice ; vertu pharisaïque, indulgente à elle-même et impitoyable aux autres, tout cela est éminemment bourgeois. Tout cela surtout caractérise bien cette bourgeoisie de Louis-Philippe et de Napoléon III, qui avait pris pour mot d'ordre : « Enrichissez-vous », faisait de la Bourse son Temple, du gendarme le gardien du sanctuaire capitaliste, et du prêtre un fonctionnaire.

Car ces parvenus sont de féroces réactionnaires. Ils n'oublient pas encore que leurs pères furent acquéreurs

de biens nationaux ; il leur arrive même de s'en vanter, discrètement quand ils sont dans le monde, avec exagération quand la colère les emporte. D'autre part, ils doivent trop à la Révolution pour condamner ouvertement son œuvre. Mais ces « libéraux », ces « démocrates », ces fils du peuple sont maintenant confits dans leur richesse satisfaite. La Révolution a dépossédé la noblesse au profit du tiers, et substitué l'aristocratie de l'intelligence à l'aristocratie de naissance ; son œuvre est achevée ; ceux qui prétendent la continuer et promouvoir un nouvel ordre de choses, sont des esprits faux qui ne peuvent apprécier les bienfaits du régime censitaire, des incapables qui n'ont pas su réussir, des envieux qui songent moins au bien public qu'à leur intérêt personnel, des démagogues qui prétendent lancer le peuple en des folles aventures pour se donner la gloire de le sauver, et se faire payer grassement leur concours. Là-dessus, les arrivés comme Charrier et les arrivistes comme Vernouillet sont d'accord. Plus de révolutions, cette formule salutaire résume tout leur progamme politique et social, et quand Giboyer vient formuler contre eux les revendications populaires, leur stupéfaction est profonde, leur indignation sans bornes.

Ils considèrent si bien l'avènement de la bourgeoisie comme le terme définitif de l'évolution humaine, politique et sociale ; ils se croient si ingénument les seuls possesseurs légitimes du pouvoir et de la richesse ravis par eux à la noblesse, que, pour défendre leurs droits, ils reprennent la tactique employée jadis contre eux. Non contents de conclure avec leurs adversaires de la veille la coalition des intérêts, ils renient leurs principes, confessent publiquement leur erreur, et se font les champions du droit divin. Contre les prétentions populaires, ce n'est pas seulement les aristocrates, c'est Dieu que ces jacobins d'hier appellent au secours de leur coffre-fort. Pour sauver leurs écus, ils se font réactionnaires, et, qui pis est, cléricaux ! Par peur du socialisme, ils se jetteraient dans les bras des Jésuites ; ils acceptent déjà le régime du sabre, pour un peu ils implo-

reraient la bénédiction du goupillon. Voyez plutôt le bonhomme Maréchal subir son interrogatoire de néophyte :

LE MARQUIS

Ne sentez-vous plus dans votre sang le moindre venin libéral ?

MARÉCHAL

Ce doute m'outrage.

LE MARQUIS

Avez-vous complètement renoncé à Voltaire et à ses pompes ?

MARÉCHAL

Ne me parlez pas de ce monstre ! C'est lui et son ami Rousseau qui ont tout perdu. Tant que les doctrines de ces vauriens-là ne seront pas mortes et enterrées, il n'y aura rien de sacré, il n'y aura pas moyen de jouir tranquillement de sa fortune. Il faut une religion pour le peuple, marquis... J'irai plus loin : il en faut une même pour nous autres. Revenons franchement à la foi de nos pères... On ne viendra à bout de la Révolution qu'en détruisant l'Université, ce repaire de philosophie ; c'est mon opinion.

(*Le Fils de Giboyer*, I, 6.)

Et quelques jours plus tard avec quelle conviction il débite son discours sur l'origine divine de l'autorité :

« Et, messieurs, soyez-en bien convaincus, la seule base solide dans l'ordre politique, comme dans l'ordre moral, c'est la foi ! Ce qu'il faut enseigner au peuple, ce ne sont pas les droits de l'homme, ce sont les droits de Dieu ; car les vérités dangereuses ne sont pas des vérités. L'institution divine de l'autorité, voilà le premier et le dernier mot de l'instruction primaire ! » (*Descendant en scène son manuscrit à la main*)... Décidément, il est superbe mon discours... Je ne sais pas s'il produira sur la Chambre le même effet que sur moi : mais il me semble irréfutable ; il m'affermit dans mes convictions, il m'enlève. »

(*Ibid.*, III, 1.)

Sans doute, sous la salutaire influence de Giboyer, Maréchal va fausser compagnie aux cléricaux, et revenir au parti libéral. Mais il ne sera jamais un démocrate bien convaincu encore moins un démocrate agissant. Son libéralisme ne sera qu'une doctrine négative : il détestera les aristocrates et conspuera les curés ; mais il ne descendra jamais jusqu'à aimer et servir le peuple. Son jacobinisme restera conservateur et réactionnaire quand même. Il l'avoue ingénument, quand pour bien affirmer son horreur des préjugés, il proclame hautement : « Je méprise la noblesse, la seule distinction que j'admette entre les hommes, c'est la fortune. » (*Ibid.*, V, 3.) Sa fortune le condamne à détester les révolutions à venir autant qu'à chérir les révolutions passées, et son libéralisme anticlérical ne l'empêchera pas de demeurer un bourgeois renforcé. Comme Charrier, il est trop inintelligent pour comprendre que le mouvement démocratique ne fait encore que commencer ; comme Charrier encore, il est trop égoïste pour penser à ceux qui ne se sont pas encore enrichis. Vaniteux, sot et dur, il personnifie bien les parvenus qui, dans leur joie du succès, n'ont de respect que pour l'argent, et de tendresse que pour les riches.

Ce sentiment de leur importance qu'ont tous ces bourgeois donne à leur éloquence un caractère très spécial. Leur parole est digne, grave et solennelle ; ils aiment les grands mots sonores, et recherchent les phrases sentencieuses ; leur attitude est imposante, leur geste autoritaire, leur débit emphatique. Ils peuvent dire des choses excellentes ; leur éloquence prête toujours à sourire, car toujours elle est disproportionnée avec son objet comme avec les circonstances où elle se manifeste. Pour morigéner leurs fils, ces bons bourgeois éprouvent le besoin de revêtir un costume sévère, de leur dire « vous » et de les appeler « monsieur ». Leurs admonestations sont préparées comme une harangue parlementaire, périodiques et solennelles comme un discours de rentrée. Tenancier lui-même, le plus honnête, le plus intelligent de tous, défend la morale et la patrie en un style digne de Joseph Prudhomme (*La Contagion*, I, 2).

Émile Augier n'a donc pas flatté les bourgeois de son temps. Il leur prête la vanité puérile, la naïveté, le manque de dignité qui caractérisent déjà M. Jourdain, et de plus la suffisance épaisse, la morgue bouffie, l'ambition démesurée, l'improbité tranquille, l'égoïsme étroit qui excitèrent si souvent la verve d'un Henri Monnier, d'un Daumier, d'un Gavarni. Molière lui-même n'eût pas été plus impitoyable.

B. — Ces dames.

Augier d'ailleurs ne fut pas plus indulgent pour ces dames du tiers. Presque toutes ont, elles aussi, la manie de s'anoblir ou, tout au moins, la maladie de la particule. Mme Huguet affuble le nom de son mari d'un nom de métairie et s'improvise de Champsableux, comme Arnolphe s'intronise M. de la Souche. Mme Bernier ne peut avouer pour gendre un homme qui s'appelle vulgairement Pierre Chambaud et sur les cartes de sa fille, elle fait graver ce nom plus distingué : Mme de Pierre-Chambaud, que surmonte un casque de chevalier. Mme Maréchal, née Robillard, affiche les prétentions les plus distinguées, signe Aglaé Maréchal née de la Vertpillière, donne à son bourgeois de mari des leçons de dignité aristocratique, et traite comme des égaux la baronne Pfeffers ou le marquis d'Auberive. Mme de Prévenquière, bien que de souche très bourgeoise, joue avec une belle conviction son nouveau rôle de comtesse ; à l'en croire, c'est elle qui serait « née » et son mari roturier. Mme Fourchambault enfin exulte à la pensée d'avoir un baron pour gendre. — Pour aucune d'elles, bien entendu le talent ne compte pas, ni même le génie. Mme de Prévenquière ne consentirait pas à recevoir un explorateur célèbre, si on ne le lui présentait comme M. *de* Champlion. Mme Bernier témoigne au grand savant qu'est son gendre une condescendance dédaigneuse, et le réduirait volontiers au rôle de patito. Quant à Mme Aglaé Maréchal, elle professe une sainte horreur pour le peuple et la démocratie.

Unies dans le mépris de la roture, ces dames le sont également dans le culte de l'argent. Si leur fortune les met à l'abri des soucis matériels, elles ont de leur importance sociale la plus haute opinion, et si elles éprouvent le besoin d'une particule ou d'un titre, c'est uniquement pour donner un dernier lustre à une situation déjà fort brillante. Il leur arrive même d'abuser de leurs avantages. Au nom de sa fortune, Mme Bernier réduit en servitude sa fille et son gendre ; et parce qu'une dot de huit cent mille francs mérite à une femme quelques égards, Mme Fourchambault ruine allègrement son mari. Que si elles respectent la fortune commune, elles s'accordent d'autres satisfactions. La première Mme Maréchal goûta fort l'élégance de M. d'Auberive et dut reconnaître au marquis des droits spéciaux à devenir le parrain de sa fille. Sans pousser les choses aussi loin, l'autre Mme Maréchal, seconde du nom, dédaigne assez son bourgeois de mari, pour s'éprendre éperdument et successivement de tous ses secrétaires. Ses amours, plus platoniques et moins aristocratiques, ont cependant pour cause l'ennui qu'inspirent à cette noble personne l'inintelligence et la vulgarité d'un mari bourgeois. La meilleure d'entre elles enfin, celle qui fut une épouse tendre et dévouée, une mère courageuse et passionnée, Mme Huguet, s'est fait un idéal tellement bourgeois d'existence confortable et de bonheur matériel, qu'elle étouffe au cœur de son fils tout amour désintéressé, tout enthousiasme généreux. Non contente de recevoir chez elle une femme perdue de réputation et un goujat qui a voulu séduire sa fille, elle apprend à son fils comment on se vend et elle livre sa nièce à un Mamignon ! Mme Maréchal, Mme de Prévenquière n'étaient que des bourgeoises ridicules, des Jourdains en jupons ; pour être étroitement, bassement bourgeoise, l'honnête femme qu'est Mme Huguet finit presque par devenir odieuse.

N'oublions pas enfin que deux femmes considérables du théâtre d'Augier, Gabrielle et Séraphine, sont elles aussi des bourgeoises. La folie de l'une et l'ignominie de l'autre ne sont pas, il est vrai, l'apanage exclusif d'une classe. Bien des

pauvres filles se sont perdues par leur esprit romanesque, et de grandes dames se sont vendues pour des bijoux ou des dentelles. Mais Émile Augier a marqué de caractères essentiellement bourgeois l'aventure de Gabrielle et celle de Séraphine. Ni l'une ni l'autre n'ont à lutter contre la misère ni même à s'inquiéter de l'avenir ; leur existence est confortablement, solidement assise. Mais l'une a lu les poètes et les romanciers, ce qui, vers 1848, n'était pas encore très commun chez les femmes du peuple ; l'autre a goûté de la grande vie. Dès lors la régularité monotone de leurs devoirs modestes et de leurs joies médiocres les a dégoûtées ; elles ont rêvé, la première d'aventures sentimentales, la seconde, d'opulence. Gabrielle a failli devenir Mme Bovary ; et Séraphine Pommeau joue les Marneffe : toutes deux s'apparentent à des bourgeoises célèbres de notre littérature romanesque, et toutes deux marquent quels dangers firent courir en 1850 aux bourgeoises françaises la littérature romantique d'une part, et d'autre part les progrès du luxe.

Sans doute, toutes ces dames réunies ne valent ni par le nombre ni par la qualité les grands bourgeois dont nous avons parlé. Elles nous aident cependant à comprendre leurs maris et les enfants ; sans elles, nous ne connaîtrions qu'imparfaitement quelle idée Émile Augier se faisait de cette bourgeoisie française si puissante depuis 1830.

C. — Les jeunes gens.

Quant aux jeunes gens, ils sont ce que peuvent être les enfants gâtés de parents très riches. D'abord, ils n'ont à aucun degré le sens du respect. Fidèles aux meilleures ou aux pires traditions de la comédie classique, ils traitent les auteurs de leurs jours avec une singulière désinvolture. Ils accueillent les conseils paternels avec scepticisme, et les remontrances avec une ironie délicieuse. Charrier trouve-

t-il trop familières les réponses que son fils oppose à ses mercuriales solennelles, Henri réplique avec sans-gêne :

« Parbleu! tu es fâché contre moi qui ai fait des lettres de change ; moi, je ne le suis pas contre toi qui les as payées. Je n'ai aucun motif de te parler sévèrement. »

(*Les Effrontés*, I, 2.)

Et un peu plus loin le jeune homme s'amuse à mettre son père en contradiction avec lui, et à signaler l'immoralité inattendue des conseils que cet homme honorable lui prodigue (*Ibid.*).

Lucien Tenancier ne s'émeut pas davantage des reproches que son père lui inflige une fois l'an. Les discours graves de Tenancier lui font l'effet de banalités emphatiques et sans se donner la peine de les discuter, il se contente de les blaguer. Par là, il déconcerte le piètre ironiste qu'est Tenancier et pour achever la déroute paternelle, il mêle habilement l'éloge à la plaisanterie. Henri Charrier avait usé déjà du procédé ; Lucien le manie mieux encore :

« Je ne me soucie pas d'avoir des gredins de fils qui m'apporteraient tous les ans vingt mille francs de dettes, et à qui je n'aurais pas le droit de faire de la morale pour mon argent. Me vois-tu leur disant : Sont-ce là, messieurs, les exemples que vous a donnés... votre grand-père ? Votre grand-père était un homme sérieux qui a édifié sa fortune par son travail ; un homme vertueux, qui a le droit d'être sévère aux peccadilles de la jeunesse, parce qu'il ne les a pas connues, parce qu'il n'a jamais aimé que votre grand'mère. »

(*La Contagion*, I, 3.)

Ce panégyrique gouailleur désarme naturellement Tenancier, qui l'interrompt moitié de dépit, moitié de satisfaction.

TENANCIER

« C'est bien, en voilà assez. On perd son temps à parler raison à un fou. »

Et le jeune homme triomphant de conclure irrespectueusement :

LUCIEN, *bas à sa sœur.*

« Sésame, ferme-toi. »

(*Ibid.*, I, 3.)

Cette manière n'est pas tout à fait celle de Philippe dans *la Jeunesse*. Mme Huguet supporterait mal que son fils la « blaguât » ; mais elle accepte de lui des familiarités affectueuses qui scandalisent son gendre Hubert. Et Philippe, réprimandé là-dessus par son beau-frère, explique que le respect s'en va et que, pour lui, devenu père de famille, il n'aspirera qu'à l'amitié de ses fils. Cette transformation des relations de père à fils est un des symptômes qui ont le plus frappé Augier, comme caractéristiques de la vie bourgeoise. Sur ce point du moins, ce grand libéral, ce démocrate égalitaire déplore les affaiblissements de l'autorité et la destruction de la hiérarchie.

Il ne déplore pas moins la vie oisive et dissipée que mènent autour de lui tous les fils de famille. Sans doute, Philippe Huguet travaille, parce qu'il a besoin de gagner sa vie ; mais la nature même de son ambition qui n'aspire qu'au bien-être, et la faiblesse de son caractère, permettent de supposer qu'il ne serait pas, lui non plus, un bourreau de travail, s'il était né fils de banquier. Quant aux favoris de la fortune, les Henri Charrier, les Lucien Tenancier, les Léopold Fourchambault, ce sont comme on voudra des « lions », des « gandins » ou des « noceurs ». Piliers de coulisses, grands coureurs de filles, habitués des casinos et des champs de courses, ils jouent, sablent le champagne, et vont de Mlle Taffetas à Mlle Aurélie. Au jeu distingué, ils mangent allégrement la fortune péniblement acquise par

Papa, en attendant l'heure lamentable de « faire une fin ». Quant à faire œuvre utile, ils n'y songent même pas ; si Henri Charrier rêve d'être soldat, Lucien Tenancier se moque un peu « de la belle France », et Léopold Fourchambault ne paraît pas un citoyen beaucoup plus convaincu de ses devoirs. Tous tant qu'ils sont, ils gâchent sottement leur vie et introduisent dans la bourgeoisie la corruption aristocratique dont s'indignaient si violemment leurs pères. Ils préparent le retour de la tyrannie ou de la révolution populaire.

D. — Ces demoiselles.

Quant à leurs sœurs ou cousines, il faut en dire un mot aussi, encore qu'elles tiennent peu de place dans le théâtre d'Émile Augier. Leur présence est rarement indispensable à la peinture de mœurs ; elles ne sont là que pour l'intrigue amoureuse exigée par des spectateurs encore tout proches de Scribe. La plupart n'ont qu'une grâce conventionnelle et ce n'est pas à ses types de jeunes filles qu'Augier doit sa renommée de moraliste. Il a bien su pourtant marquer leur caractère de riches héritières. Non pas qu'il les ait faites frivoles et coquettes ; seule, Blanche Fourchambault est ce que nous appellerions familièrement une jeune fille « lancée » ; toutes les autres, de Caliste Roussel à Fernande Maréchal, en passant par Clémentine Bernier et Clémence Charrier, sont des jeunes filles sérieuses et correctes. Mais toutes aussi, sauf Clémence Charrier, doivent à leur fortune une curieuse maladie morale : le scepticisme sentimental. Parce qu'elles se savent riches, elles se jugent convoitées uniquement pour leur richesse, et ne croient ni à l'amour ni au désintéressement des hommes. Clémentine Bernier divise les prétendants en deux catégories : ceux qui s'enquièrent d'abord de la dot, puis de la personne de la jeune fille, et ceux qui s'enquièrent de la personne d'abord et de la dot ensuite. Caliste Roussel, de même, déplore que la fortune l'ait affligée d'un million, faisant ainsi d'elle

non pas une jeune fille à aimer, mais une héritière à convoiter. Ce désenchantement précoce n'assombrit pas seulement leur jeunesse, il les expose à faire, quoiqu'elles en aient, de fort sots mariages. Toute romanesque qu'elle est, Caliste Roussel pense épouser un agent de change dont les calculs l'auront vite ennuyée ; Clémentine Bernier ne demande à son mari que de n'être pas trop gênant, et si elle épouse un homme de génie qui est en même temps un homme de cœur, ce n'est vraiment pas sa faute. Blanche Fourchambault renoncerait volontiers au fiancé qu'elle aime, pour épouser un baron stupide et laid. Car si son scepticisme n'est pas de même nature que celui de Clémence et de Caliste, si elle se résigne facilement à n'être recherchée que pour sa dot, elle entend du moins, puisque le mariage est une affaire, en retirer un profit personnel ; à défaut de l'amour et du bonheur qu'elle tient pour chimériques, elle convoite un titre.

La Célie de *l'Aventurière* et la Fernande de *Giboyer* sont encore des désenchantées. Sans doute, leur fortune n'excite pas chez elles les mêmes regrets ou les mêmes inquiétudes que chez une Caliste ou une Clémentine ; mais les erreurs sentimentales de leurs parents ternissent leur innocence et flétrissent leur imagination. Le caprice sénile de Monte-Prade impose à Célie des entretiens scabreux avec « une aventurière », et suivant ses propres expressions, la jeune fille doit s'expliquer sur « d'étranges matières ». Le danger que court Fernande est assurément moins grave et ses informations sont moins précises, mais elle devine que sa belle-mère n'a pas pour son père tout le respect qu'il faudrait et demande à des jeunes gens des distractions qui, pour être platoniques, n'en sont pas moins inconvenantes ; dès lors, sans perdre son ignorance du mal, elle ne conserve ni la fraîcheur ni l'entrain joyeux qui siéent aux jeunes filles. Elle souffre de mépriser trop tôt, et son dégoût prématuré la pousserait, elle aussi, au pire mariage de résignation, si le dieu du romanesque ne venait à temps la sauver.

Ainsi presque toutes les jeunes filles d'Augier, pour avoir vécu dans un milieu trop riche et parfois corrompu, ont perdu quelque chose de leurs illusions et de leur spontanéité sentimentale. Elles ne jouent pas dans son théâtre un rôle assez important pour que nous insistions davantage ; mais il fallait, semble-t-il, marquer comment le goût du plaisir, et surtout l'amour de l'argent qui caractérisaient alors la bourgeoisie, avaient exercé une influence fâcheuse sur l'esprit et le cœur des jeunes filles.

III. — Augier défenseur de la bourgeoisie.

Il semble donc qu'Émile Augier n'a guère été plus favorable aux bourgeois qu'aux aristocrates. Sans parler de ses jeunes gens, assez conventionnels, nous le verrons, il n'a ménagé les critiques ni à ces messieurs ni à ces dames du tiers. Poirier est fort ridicule ; Maréchal presque une ganache ; Roussel, Charrier et Vernouillet ont eu des difficultés judiciaires ; maître Guérin est un franc coquin. En face d'eux, Mme Maréchal n'est qu'une Bélise mariée, Mme de la Verpillière une sotte, Mme Huguet une honnête femme démoralisée par une expérience trop rude de la vie ; Mme Fourchambault enfin a pour son fils des tolérances, plus qu'audacieuses ; cette mère se fait entremetteuse et abrite sous son toit la maîtresse de son fils.

L'auteur, d'ailleurs, n'apporte pas seulement des faits. Il commente la conduite de ses bourgeois avec une ironie cruelle ou avec colère indignée.

Il ne se contente pas d'exposer Poirier aux sarcasmes du marquis de Presle ; d'autoriser d'Auberive à un parallèle injurieux pour la bourgeoisie [1] ; de déchaîner contre Charrier et Vernouillet la verve socialiste de Giboyer ; dans la bouche d'un bourgeois convaincu, intransigeant, plein de tendresse encore et d'estime pour la bourgeoisie défaillante, il place un réquisitoire menaçant :

1. *Effrontés*, I, 4.

« Les petits-fils des hommes de 89 travestissent leurs noms et se consacrent à l'inutilité ! Prenez garde, messieurs ! nous vivons dans un temps où la stérilité est une abdication. Au-dessous de vous, dans l'ombre et sans bruit, se prépare un nouveau tiers état qui vous remplacera par la force des choses, comme vos grands-pères ont remplacé la caste dont vous reprenez les errements, et ce sera justice. »

(*Contagion*, I, 3.)

Augier n'a donc pas ménagé ses amis, et l'on peut s'étonner d'abord d'entendre un critique affirmer : « D'intelligence forte et saine, ayant au plus haut degré la volonté du bien, Émile Augier a mis son très grand talent, son impeccable probité littéraire, au service des vertus de la classe moyenne[1]. » Cependant à examiner les choses de plus près, on s'aperçoit que la sévérité d'Augier pour les bourgeois n'a été que le résultat d'une tendresse passionnée. S'il a « loyalement porté à la scène les fautes, les erreurs, les défaillances, les lâchetés, les infamies même du monde restreint dont il était à la fois le Juvénal et le Tyrtée »[2], il ne l'a jamais fait en pur satirique heureux d'exercer sa verve, encore moins en adversaire portant avec joie des coups mortels. Il a châtié par amour, avec le profond désir de la corriger et de la sauver, la classe sur qui reposait à ses yeux tout l'avenir de la France.

A. — Ces Messieurs.

Que reproche-t-il à ses bourgeois ? Avant tout et par-dessus tout, de n'être pas de bons, vrais et purs bourgeois. Il leur en veut de renier leurs origines en méprisant le peuple dont ils sortent pour jouer aux gentilshommes. Ce reniement lui paraît à la fois si ridicule et si coupable, qu'il ne manque pas une occasion de le condamner. Comptez les personnages qui, chez lui, veulent sortir de leur condition

1. Hector Pessard, *Gaulois*, 26 octobre 1889.
2. *Ib.*, *ibid.*

bourgeoise; c'est le bonhomme Poirier, beau-père du marquis de Presle, et baron en espérance; c'est le bonhomme Maréchal, collègue et compère de François-Guy Condorier, marquis d'Auberive ; c'est Lucien Tenancier, devenu Lucien de Chellebois; c'est Mme Huguet, dite de Champsableux ; c'est Mme Maréchal, née Aglaé Robillard, et signant née de la Verpillière; c'est Annette Tenancier, devenue marquise Galeotti; c'est Mme de Prévenquière bourgeoise d'origine et plus insolemment aristocratique que son comte de mari ; c'est Mme Fourchambault s'efforçant de conquérir pour gendre le jeune baron Rastiboulois.

Aux yeux d'Émile Augier, ces usurpations de titres et ces prétentions injustifiées ne sont pas seulement des mensonges ridicules, mais des reniements coupables et comme une trahison. Le bourgeois qui s'empanache d'une particule déserte sa classe et l'humilie devant celle qu'il lui préfère. Il s'expose en même temps à de graves dangers; en s'affublant d'une qualité d'emprunt, il contracte des défauts et des vices naturellement étrangers à sa classe. Maréchal ne peut jouer au gentilhomme sans inaugurer une politique anti-bourgeoise ; Annette et Lucien Tenancier ne peuvent devenir, l'une marquise authentique, l'autre « gentleman », sans être touchés aussitôt de la corruption aristocratique. Leur vanité fait plus que les déclasser, elle les intoxique de vices mortels.

Pareillement, le bourgeois qui méprise le peuple cesse d'être fidèle à l'idéal bourgeois et, pour ainsi dire, de réaliser sa propre définition, car un bourgeois n'est qu'un homme du peuple parvenu, et l'homme du peuple un bourgeois en puissance.

De même, si Émile Augier se montre sévère pour l'improbité d'un Roussel, d'un Charrier ou d'un Guérin, c'est que la probité lui paraît une vertu éminemment bourgeoise. La question d'argent, en effet, ne se pose pas de la même façon pour les trois classes. Elle n'existe guère pour le gentilhomme ; s'il ne peut l'éviter, il a des façons de la résoudre, à lui particulières, et son honneur ne s'embarrasse

pas toujours des exigences de l'honnêteté. Quant à l'homme du peuple, dans la mesure où il reste homme du peuple, ses ambitions sont bornées, et des vertus de sa condition la probité n'est ni la plus difficile ni la plus caractéristique. Les tentations commencent pour lui le jour où, aspirant à s'élever, il songe à devenir bourgeois. Si bien que le bourgeois parfait est celui qui a commencé, administré et développé sa fortune selon les lois de l'honnêteté. Au contraire, Roussel, Charrier, Guérin, en édifiant leur fortune sur le vol et la fraude, ont manqué non seulement à la morale, mais au code particulier qui régit leur classe, et déshonoré cette classe aux yeux de ses rivales. La probité est au bourgeois ce que l'honneur est au gentilhomme.

Ainsi, ce qu'Émile Augier reproche surtout à ses grands bourgeois c'est d'être de mauvais bourgeois.

De plus, et si sévère qu'il se montre à leur égard, il a rarement le courage de les peindre complètement odieux. Il y a, je le sais bien, Vernouillet et Guérin. Mais encore une fois *Maître Guérin* est une comédie de caractère plus qu'une comédie de mœurs ; Guérin est un individu intéressant en lui-même, plus que le représentant d'une classe, et s'il a une valeur symbolique, c'est comme homme d'une profession peut-être, plus que comme simple bourgeois. Cette dernière observation peut s'appliquer également à Vernouillet. Ce qu'Émile Augier a voulu peindre en lui, c'est avant tout le journaliste, et il personnifie la presse nouvelle beaucoup plus que la classe moyenne.

Restent donc les bourgeois, exclusivement bourgeois : les Roussel, les Poirier, les Charrier, les Maréchal, les Fourchambault. Or, peut-on nier qu'ils soient plus ridicules qu'odieux ? Pour Maréchal, la chose est si évidente que l'on ne peut insister. Mais les autres ? Contre Poirier, il y a bien deux ou trois choses fâcheuses : sa désinvolture à décacheter les lettres des autres, son désir trop manifeste de brouiller Antoinette et Gaston et de reprendre sa fille pour lui seul. Mais quelles excuses ne peut-il invoquer ? Le marquis de Presle ne l'a-t-il pas poussé à bout ? Son indignation n'est-

elle pas légitime quand il soupçonne une infidélité de son gendre, et ne peut-il pas avoir l'illusion de défendre le bonheur d'Antoinette ? Surtout, ce n'est pas sur sa médiocrité morale que les auteurs ont voulu concentrer notre attention ; pour eux, Poirier est principalement le successeur de M. Jourdain, un bourgeois vaniteux et ambitieux. Nous en avons pour preuve son dernier mot, qui est aussi le dernier de la pièce :

« Nous sommes en 46 ; je serai député de l'arrondissement de Presle en 47... et pair de France en 48 [1]. »

(*Le Gendre de M. Poirier, IV*, 4.)

Enfin, n'y a-t-il pas chez lui un fonds de qualités sérieuses qui lui donnent une autre valeur sociale qu'au brillant mais inutile marquis de Presle ?

A Roussel et à Charrier, on peut faire des objections plus graves, puisque ce sont des voleurs devenus honnêtes gens, après fortune faite. Cependant ni l'un ni l'autre ne sont odieux. Dans Charrier encore, on nous montre moins le malhonnête homme que le bourgeois ridicule ; on le fait plus sot que méchant, plus amusant qu'antipathique. Et puis, ses indélicatesses sont si lointaines, il a tant travaillé depuis et si honnêtement, que son titre de maire de Paris fait oublier sa qualité d'ancien escroc, et sa rosette de légionnaire, ses démêlés avec la justice. Avec cela, il aime tant ses enfants ! il désire si ardemment leur laisser de lui un souvenir respecté ! il a enfin pour réparer ses fautes un si joli geste, que le spectateur accommodant lui pardonne de tout son cœur. — Le souvenir des fautes de Roussel est plus importun d'abord ; on apporte sur ses opérations des détails précis, fâcheux ; le bonhomme est hanté d'inquiétudes et de remords ; toute la pièce enfin porte sur les conséquences funestes de son erreur première. Mais lui aussi, à quelles circonstances atténuantes n'a-t-il pas droit ? S'il a voulu être riche, c'était pour sa fille, et si une passion aveugla jadis sa conscience, ce fut l'amour paternel.

Maintenant encore, s'il tremble devant des révélations possibles, il redoute moins le déshonneur personnel que la douleur de Caliste. Pour sauver le bonheur de son enfant, il donnerait tout, sa fortune et sa vie! Pouvons-nous, après cela, lui refuser non seulement notre indulgence, mais notre pitié et notre sympathie? — Fourchambault, enfin, a commis une faute grave en abandonnant jadis la jeune fille qu'il avait rendue mère. Mais il a agi par faiblesse, par ignorance surtout, trompé par les calomnies intéressées de son père ; depuis, il est resté un brave homme, manquant d'énergie sans doute et compromettant par sa faiblesse le sort de tous les siens en même temps que l'autorité paternelle ; mais « tout en mie » est si bon que les insolences de sa femme nous froissent plus qu'elles ne nous amusent ; homme de cœur enfin, et prêt à prévenir par le suicide le déshonneur d'une faillite qui le laisserait riche de la fortune de sa femme, tout en ruinant sa clientèle.

B. — Ces Dames.

Les bourgeoises d'Émile Augier ne sont généralement pas plus odieuses. Il y a bien Mme Fourchambault, dont certaines complaisances ne manquent pas de cynisme, et que n'auraient pas reniée les fournisseurs du Théâtre-Libre ; mais outre qu'elle n'est pas dans la manière ordinaire d'Émile Augier, elle reste surtout ridicule. Ce qui a frappé les critiques en 1878, c'est sa vanité suffisante, son agitation bourdonnante, sa coquetterie de femme mûre, sa tyrannie de riche héritière, ses ruses de bourgeoise ambitieuse, beaucoup plus que ses tolérances d'entremetteuse. Aujourd'hui encore, elle demeure un personnage comique plus qu'un type repoussant d'immoralité.

Quant à Séraphine Pommeau, elle est sans excuses, comme Maître Guérin, et le seul nom de monstre convient à son immoralité méchante. Mais ce nom même de monstre prouve qu'elle est un être d'exception. Il y eut sans doute d'autres

lionnes pauvres en 1855, et d'autres bourgeoises se sont vendues pour avoir trop aimé le luxe. Son cas n'en reste pas moins rare ; pour grave qu'il fût, le danger signalé par les auteurs n'a pas fait d'innombrables victimes. En écrivant *les Lionnes Pauvres*, Augier et Foussier ont voulu pousser un cri d'alarme préventif, plutôt que constater une catastrophe irréparable ; et s'ils ont peint leur Séraphine odieuse, c'était moins encore pour la faire ressemblante que pour inspirer aux autres bourgeois une horreur salutaire du vice qui les menaçait.

Restent Mme Maréchal, Mme de Prévenquière et Mme Huguet. Les deux premières ne sont pas bien méchantes. Elles peuvent, par leurs prétentions et leur mauvais caractère, rendre l'existence désagréable à leurs maris, mais elles s'en tiennent là ; la folie romanesque de Mme Maréchal notamment peut être fort avantageuse pour les secrétaires de son mari, elle est sans inconvénients graves pour l'honneur conjugal. Ces deux nobles bourgeoises ne peuvent que nous amuser.

Il en va tout autrement de Mme Huguet, et l'on se rappelle quelles protestations provoqua cette mère, dont le découragement guide son fils vers la fortune, par le chemin des compromissions et des lâchetés. Mais, comme la faute de Roussel ou de Charrier, celle de Mme Huguet est désintéressée. Sa vie a été tout entière une vie de dévouement, à son mari d'abord, à ses enfants ensuite. Elle n'eût pas mieux demandé que d'assurer leur bonheur en demeurant fidèle à son idéal de jeunesse; et si l'existence a dissipé ses illusions, brisé sa volonté et faussé sa conscience, pouvons-nous lui en faire un crime? De sa déchéance même, ne souffre-t-elle pas assez pour qu'à nos regrets et à nos reproches puisse se mêler un peu de pitié? Rappelez-vous sa lamentable confession, et dites si cette petite bourgeoise n'a pas été courageuse, si cette mère n'est pas excusable dans ses erreurs mêmes et ses fautes.

C. — Les jeunes gens.

Les jeunes gens, enfin, que nous avons vus si frivoles, si irrespectueux, et de si mauvais genre, ces jeunes gens mêmes honorent grandement la bourgeoisie. Ce n'est pas seulement parce qu'au théâtre, comme dans la vie, le public est particulièrement indulgent aux fautes de jeunesse, et que les pires garnements d'Émile Augier ont aussi bon cœur que mauvaise tête. Mais leurs défauts ou leurs vices sont d'importation aristocratique, tandis que leurs qualités appartiennent en propre à la bourgeoisie. S'il est blagueur, joueur, noceur, Lucien Tenancier le doit surtout à l'influence néfaste du baron d'Estrigaud. Et les autres, Henri Charrier, Léopold Fourchambault, s'ils se lancent d'eux-mêmes dans la haute vie, adoptent cependant des mœurs imposées à la bourgeoisie par l'aristocratie ou ses imitateurs. Par contre, l'un et l'autre demeurent fidèles à l'idéal de probité, chère aux véritables bourgeois. Léopold n'accepte pas les calculs de sa mère, qui assureraient à la fois la faillite de la banque Fourchambault et la richesse de la famille Fourchambault ; il soutient son père dans sa lutte d'honnête homme, et on le sent prêt aux sacrifices personnels. — Henri fait plus encore ; dans son culte de l'honneur domestique, dans son besoin de respecter et d'estimer son père, il se montre d'une susceptibilité ombrageuse, d'une sévérité intransigeante ; il oblige Charrier à une restitution intégrale des sommes mal acquises, et pour faciliter l'œuvre de réparation, sacrifie sa fortune personnelle.

D. — Les conversions bourgeoises des dénouements.

Par là, Henri Charrier nous offre un exemple de ces conversions bourgeoises qui terminent si souvent les comédies d'Augier, depuis *Gabrielle* jusqu'aux *Fourchambault*. Après sa crise de romanesque, Gabrielle tombe aux pieds de Julien qui pardonne ; Roussel, qui avait volé pour s'enrichir, se réjouit finalement de perdre cet argent mal gagné ;

Philippe Huguet renonce aux ambitions stériles et malfaisantes, pour demander le bonheur vrai à la vie simple et à l'amour ; Clémentine Bernier reconnaît ses torts envers Pierre et vient partager ses périls et sa pauvreté ; Mme Bernier elle-même devient pour son gendre une commanditaire aussi généreuse qu'inattendue ; Charrier rembourse ses créanciers, et son fils Henri quitte sa vie de cercleux pour se faire soldat ; Annette et Lucien Tenancier chassent d'Estrigaud, abdiquent leurs prétentions aristocratiques, et rentrent au giron de la bourgeoisie. Dans *les Fourchambault*, enfin, c'est une conversion générale : Léopold dit adieu au baccara et aux demoiselles pour devenir un employé modèle ; Blanche fait un mariage d'amour ; la terrible Mme Fourchambault elle-même reconnaît son maître en Bernard et se plie docilement à toutes les réformes.

Il y aurait beaucoup à dire contre ces conversions opportunes et consolantes. Elles terminent heureusement des pièces qui menaçaient de tourner au tragique, et renvoient le spectateur sous une impression favorable. Par le fait même elles sont invraisemblables et risquent d'enlever aux drames qu'elles dénouent leur vérité et leur portée. Charrier, par exemple, cesse d'être vrai au moment précis où, sur une injonction de son fils, il renie son passé et confesse sa faute en la réparant. Cet homme a trop vécu, le succès a trop justifié toutes ses démarches, sa situation est trop considérable et lui-même trop considéré, pour qu'il manque à ce point d'assurance et de fermeté. La nature exigerait chez lui un sursaut d'énergie, un essai de défense, peut-être une crise de colère, avant l'aveu de son erreur et sa volonté de réparation.

Il nous semble impossible pourtant de ne pas accorder aux dénouements d'Émile Augier un peu plus d'importance qu'aux dénouements de Molière. Nous ne voulons pas dire par là qu'ils soient meilleurs, mais seulement qu'ils manifestent chez Augier une intention particulière, inconnue à l'auteur du *Bourgeois Gentilhomme*.

D'abord, nous l'avons dit, presque toutes les conversions

réalisées par la toute-puissance d'Augier sont des conversions bourgeoises. Sauf le marquis de Presle, dont la conversion d'ailleurs ne s'opère pas dans le sens aristocratique, pas plus que celle d'Adhémar de Valtravers ou de Catherine de Birague, il n'a pas admis les aristocrates à la contrition ni à la satisfaction. Loin de bien finir, d'Auberive et d'Estrigaud s'enfoncent dans l'impénitence, et si le second se réfugie chez les Jésuites, cette retraite sert son ambition, et inaugure une nouvelle série de méfaits. L'auteur, ne les aimant pas, ne tient pas à leur assurer la considération et le bonheur dus au repentir. En ne refusant ni l'une ni l'autre, au contraire, à ses bourgeois les plus coupables, il témoigne en leur faveur d'une incontestable préférence.

D'autre part, les dénouements de Molière ne sont que des dénouements ; ceux d'Émile Augier, parce qu'ils sont des conversions, comportent un enseignement moral. Roussel et Charrier confessent le danger qu'il y a à devenir voleur, même pour ses enfants ; Philippe Huguet, Blanche Fourchambault proclament la vanité malfaisante des mariages de raison ; Annette et Lucien Tenancier fuient la corruption aristocratique pour se réfugier au sein des vertus bourgeoises. — Chez Molière, le hasard seul assurait le bonheur des personnages sympathiques ; chez Augier, le bonheur s'achète par un effort de vertu. Cet effort, toujours tardif et presque toujours invraisemblable, marque néanmoins chez l'auteur l'intention de moraliser par son dénouement même, et nous verrons tout à l'heure que sa leçon est une leçon de morale bourgeoise.

E. — Les héros et les raisonneurs d'Augier sont des bourgeois.

Ses héros, en effet, et ses hérault s, — ceux qu'il nous présente comme des modèles de vertu et comme les interprètes de sa pensée, — sont tous des bourgeois [1]. Sans parler de ses

1. Nous avons montré plus haut comment on ne peut voir dans les Puygiron et les Thommeray des personnages vraiment représentatifs de la pensée d'Augier.

jeunes filles, Caliste Roussel, Fernande Maréchal, ses personnages héroïques sont tous de condition bourgeoise : Julien Chabrière, qui, bien avant le commandant de Montaiglin, trouve pour pardonner à sa femme coupable une éloquence imposante, et des gestes bénisseurs ; Sergine, qui brise sa plume de journaliste plutôt que de la vendre ; le colonel Guérin qui refuse une fortune mal acquise, et prend contre son père même la défense des faibles ; André Lagarde, en qui s'incarnent toutes les vertus de la démocratie bourgeoise, l'activité, l'intelligence, le désintéressement, le courage, l'amour de la famille et le patriotisme ; Tenancier, bourgeois de vieille roche, honnête, tendre, loyal, enthousiaste et volontiers chauvin ; Pierre Chambaud, un héros de la science ; M. Caverlet, si distingué et si généreux ; Bernard enfin, sauvant de la ruine l'homme qui les a abandonnés, sa mère et lui, et ramenant le bonheur et la vertu dans la famille d'où il est exclu ; — et pour les femmes : Antoinette Poirier, dont la délicatesse et la générosité se haussent jusqu'à des inspirations cornéliennes ; Thérèse Lecarnier, acceptant un baiser de la femme qui lui a pris son mari pour cacher l'affreuse vérité au mari même de la coupable ; Mlle Desroncerets, renonçant pour son père à la fortune, à l'amour, à la considération même de ceux qu'elle aime, et s'immolant chaque jour à la chimère paternelle ; Mme Caverlet, si malheureuse, si pure dans sa faute légale, si courageuse dans l'épreuve, que ses persécuteurs deviennent odieux, et avec eux la loi qui fait leur force ; Mme Bernard enfin qui, non contente de racheter sa faiblesse d'un jour par des années de vertu, s'élève à une grandeur évangélique et se fait inspiratrice d'héroïsmes.

Voilà les héros d'Émile Augier, les enfants de son esprit et de son cœur, ceux pour lesquels il demande, plus que notre respect et notre sympathie, notre admiration et notre enthousiasme. Mettez en face d'eux ses représentants de l'aristocratie, ses d'Auberive, ses d'Outreville, ses Pfeffers, ses d'Estrigaud, et même ses Puygiron et ses Thommeray, et dites si son théâtre n'est pas un monument élevé à la gloire de la bourgeoisie française.

Pour mieux nous en rendre compte encore, rappelons l'idéal de vie qui fut celui du poète, de *Gabrielle* aux *Fourchambault*. Ce qui, pour lui, constitue le bonheur ce n'est pas la grande richesse, le luxe, les plaisirs, c'est l'honnête aisance, acquise et perpétuée par le travail; c'est l'activité, laborieuse mise au service d'êtres chers, femme, enfants, et aussi de la patrie ; c'est la modération dans les désirs, l'amour de sa condition et de sa classe ; c'est l'affection réciproque des époux, leur fidélité joyeuse au pacte d'amour, le dévouement aux enfants, le sentiment de la responsabilité qu'imposent la supériorité sociale, la pratique de la justice envers les classes populaires. Tout cela constitue un idéal essentiellement bourgeois, car s'il ne croit pas la grande richesse nécessaire au bonheur, Augier ne condamne jamais ses personnages qu'à une honorable médiocrité ; il ne leur demande pas l'esprit de pauvreté ni des sacrifices surhumains ; il estime que le bonheur fait la moitié de la vertu [1] et que l'argent n'est pas inutile au bonheur [2]. La morale est donc confortable et l'on peut s'y installer commodément. Bourgeois encore, son amour de la famille, son sentiment de la solidarité domestique, son désir d'asseoir solidement et d'unir étroitement entre eux des foyers honorables qui assureront l'avenir des classes moyennes ; bourgeois, son souci de respectabilité ; bourgeoise, bien entendu, sa haine de l'aristocratie ; bourgeois même, nous le verrons, son amour du peuple ; bourgeois enfin, son patriotisme volontiers anglophobe, cocardier et chauvin. Après avoir développé séparément les articles de sa morale et distribué ses enseignements en plusieurs comédies comme en plusieurs chapitres, Augier a condensé sa pensée dans cette *Contagion*, si mal faite d'ailleurs, mais qui est comme la « Somme » de notre moraliste. Nous n'avons pas à rappeler quelles leçons de morale familiale, patriotique et sociale, nous donnent successivement Tenancier, André Lagarde, Lucien lui-même et sa sœur Annette.

1. *Fourchambault*, IV, 8.
2. Voyez les dénouements de *la Jeunesse* et d'*Un Beau Mariage*.

Nous voudrions seulement, en rappelant une phrase déjà citée, préciser définitivement les sentiments d'Augier pour le bourgeois.

« Les petits-fils des hommes de 89 travestissent[1] leurs noms et se consacrent à l'inutilité ! Prenez garde, messieurs, nous vivons dans un temps où la stérilité est une obligation. Audessous de vous, dans l'ombre et sans bruit, se prépare un nouveau tiers état qui vous remplacera par la force des choses, comme vos grands-pères ont remplacé la caste dont vous reprenez les errements, et ce sera justice ! »

(*Contagion*, I, 3.)

Il y a là sans doute un cri de colère et une menace ; mais cette menace est un avertissement, ce cri de colère un cri d'amour. Augier ne souhaite pas la disparition ni même la déchéance de la bourgeoisie ; s'il les considère comme possibles, c'est avec tristesse et terreur ; et de toutes ses forces il voudrait les empêcher. C'est pourquoi il s'emporte et s'indigne. Il veut corriger les coupables et réveiller les endormis ; il est le bon chien de garde qui aboie au danger, ou mieux le satirique qui châtie par amour.

Les bourgeois n'ont donc pas à se plaindre de lui. S'il a peint avec une vérité parfois impitoyable leurs travers, leurs défauts et leurs vices, il l'a toujours fait sans haine ; souvent au contraire il leur a prêté des qualités, des vertus, des héroïsmes magnifiques. Il les a aimés sans aveuglement, mais avec une confiance intrépide et un optimisme paternel. Également méprisés, méconnus et maltraités, par les romantiques et par les réalistes, par Hugo et par Barrière, par G. Sand et par Flaubert, par Th. Gautier et par Zola, les bourgeois français du XIXe siècle n'ont trouvé qu'en Émile Augier un peintre à la fois exact et sympathique, ironique et affectueux, sévère et enthousiaste.

CHAPITRE IV

LE SOCIALISME D'ÉMILE AUGIER

Et cependant, à deux ou trois reprises du moins, ce grand bourgeois a effrayé les bourgeois ses frères. Ce conservateur a pris des airs de socialiste, cet excellent citoyen a joué les révolutionnaires, et sur la scène de la Comédie-Française son bohème Giboyer ajouta quelques couplets à l'incendiaire chanson du valet Figaro.

A. — Nouveauté et hardiesse des « Effrontés » en 1861.

Cette affirmation peut surprendre le lecteur contemporain, car l'édition définitive d'Augier ne nous apporte plus de Giboyer que des déclarations singulièrement écourtées et atténuées. Rappelez-vous la scène des *Effrontés*. Giboyer vient de narrer son odyssée lamentable et comique, puis il engage avec Vernouillet le dialogue suivant :

GIBOYER

« ... C'est une grande duperie qu'une vertu dans une position où l'homme n'a pas trop de toutes ses forces et de tous ses vices pour se frayer un passage.

VERNOUILLET

Laisse-nous donc tranquille ! Le vrai mérite perce toujours. Je pourrais te citer vingt hommes éminents sortis comme toi des rangs du peuple.

GIBOYER

Parbleu ! je t'en citerai cinquante !

VERNOUILLET

Alors, de quoi te plains-tu ?

GIBOYER

Je me plains de ne pouvoir en citer que cinquante ; je me plains qu'il faille un mérite exceptionnel pour percer ; enfin que ce soit l'exception et non la règle.

VERNOUILLET

Ce n'est pas à moi qu'il faut t'en prendre, c'est au gouvernement.

GIBOYER

Les gouvernements ne sont pour rien là-dedans ; question sociale et non politique.

LE MARQUIS

Ah ! ah ! monsieur est socialiste ?

GIBOYER

Si je le suis ! jusqu'aux moelles ! »

(*Effrontés*, III, 4.)

Sur quoi, de braves gens prendront peur. Ils peuvent se rassurer. Giboyer est trop bon enfant pour faire aux pires bourgeois nulle peine même légère. Voici, en effet, qu'arrive l'honnête et sympathique Charrier. Et d'Auberive de le taquiner aussitôt :

LE MARQUIS

Et vous, Charrier, êtes-vous socialiste jusqu'aux moelles ?

CHARRIER

Moi ! juste ciel ! je professe la plus profonde horreur pour cette abominable secte !

LE MARQUIS

Alors, permettez-moi de vous présenter M. Giboyer de la Mirandole, membre des classes dangereuses de la société et mon ami.

Confus, Charrier s'efforce d'être aimable, et s'excuse avec un embarras comique.

CHARRIER, *saluant Giboyer.*

Charmé, monsieur.

GIBOYER, *saluant.*

De rien, monsieur.

CHARRIER

J'ai horreur des principes, non des personnes, et quand une conviction est sincère comme la vôtre, monsieur...

Mais Giboyer le rassure d'un mot et le déconcerte d'une pirouette.

GIBOYER, *très gaiement.*

Mais elle ne l'est pas, monsieur. Tout ça m'est bien égal...
(*Effrontés*, III, 5.)

Voilà ce que pense le Giboyer dernière édition, le Giboyer de 1882. Celui de 1861 était plus abondant, et plus convaincu, plus agressif à la fois et plus doctrinal, plus propre enfin à effrayer les timidités bourgeoises.

A vrai dire, Émile Augier s'était déjà, une fois ou deux, posé en révolutionnaire, en disciple fidèle des hommes de 89. Dans *la Jeunesse* notamment, Hubert avait dit vertement leur fait aux réactionnaires, en la personne de Philippe Huguet :

Silence, enfant, silence! On parle chapeau bas
De ces grands ouvriers que tu ne comprends pas,
Ce sont eux qui t'ont mis assez haut pour te croire
L'héritier des abus qu'a détruits leur victoire,
Et comme un fief perdu, regretter le donjon

Dont les matériaux composent ta maison.
Rebelles au contrat de votre délivrance,
Vous portez comme un joug la médiocrité
Qui sert de piédestal à votre égalité !

(*La Jeunesse*, II, 5.)

C'est déjà l'enthousiasme pour l'œuvre des grands ancêtres, l'esprit démocratique et égalitaire, et d'aucuns trouvèrent déplacée cette déclamation politique, au milieu d'une comédie sentimentale.

A plus forte raison, devait-on s'étonner trois ans plus tard de voir la comédie de mœurs revenir à l'antique « parabase » d'Aristophane [1]. Cette fois, en effet, il ne s'agit plus d'une tirade lancée en passant contre de jeunes vieillards égoïstes et découragés ; Augier interrompt son action, et coupe pour ainsi dire sa pièce, pour instituer en bonne et due forme le procès de la société contemporaine. C'était, en 1861, une nouveauté et plus encore une hardiesse. Depuis longtemps, il est vrai, le grand mot de socialisme avait conquis droit de cité dans la langue et la littérature françaises. Sans parler des « spécialistes », comme les Proudhon, les Lamennais, les Pierre Leroux, les Michel de Bourges, les Cabet, les Considérant, les Blanqui, George Sand avait vulgarisé les idées démocratiques dans les œuvres à la fois idylliques et révolutionnaires qui sont *le Compagnon du Tour de France* (1840), *le Meunier d'Angibaut* (1845), *le Péché de Monsieur Antoine* (1847). Victor Hugo lui-même se proclamait « socialiste » depuis que « le tyran » n'avait pas réalisé ses rêves de député ministrable, et la prochaine année 1862 allait voir paraître *les Misérables*. La littérature française était donc depuis longtemps familiarisée avec les idées, les sentiments et le vocabulaire socialistes.

Cependant « le grand courant démocratique » n'avait pas entraîné les dramaturges à la suite des orateurs, des sociologues, des romanciers et des poètes. Sauf aux heures de

1. Th. Gautier, *Moniteur*, 14 janvier 1861.

crise violente comme 1848, il n'y avait pas eu en France de théâtre socialiste; on pourrait presque dire qu'il n'y avait pas eu de théâtre politique :

« La comédie politique en France n'était apparue qu'à de rares et lointains intervalles, sous forme d'à-propos, de revues, de vaudevilles, sans arriver jamais à la dignité d'un genre littéraire proprement dit... Les théâtres inférieurs étaient restés presque seuls en possession de ce qu'on appelle « les pièces de circonstances ». Le vaudeville avait gardé son privilège de dire son mot sur tout en se contentant d'égratigner les travers, les ridicules, les partis et les puissances du temps, sans creuser ni fouiller profondément. Pour s'implanter parmi nous, la comédie politique avait eu toujours à lutter contre les défiances du pouvoir ou les susceptibilités d'un public aussi peu disposé à se voir contrarié dans ses sympathies ou ses aversions... Après la Révolution de Juillet, les agitations de la rue et des clubs se reproduisent sur la scène en vaudevilles et en drames, qui s'allument et s'éteignent comme des feux de paille, sans laisser de traces [1]. »

Dès lors, on comprend l'étonnement de la critique, quand elle vit la Comédie-Française envahie par Giboyer et le plus bourgeois des auteurs dramatiques faisant concurrence aux orateurs démagogiques. Devant ce spectacle, Jules Janin avoue son étonnement, son dépit et sa stupidité. « Notre étonnement... notre peu d'habitude nous a empêché de comprendre », confesse-t-il piteusement, et de l'effort qu'il a dû faire il se venge en malmenant l'auteur et la pièce [2].

Là-dessus, n'allez pas vous attendre à une exhibition de monstres, ni même à des scènes de violence. Il n'y a pas dans *les Effrontés* la moindre peinture de mœurs populaires. Nous ne sommes pas chez des gens du peuple, mais chez de très riches bourgeois; pas d'ouvriers en grèves, pas de meetings, pas de réunions corporatives, mais une simple causerie entre gens qui savent vivre. Giboyer lui-

1. Lenient. *La Comédie en France au XIXe siècle*, t. II, p. 86.
2 *Débats*, 22 janvier 1861.

même ne songe pas à rien « chambarder » ; ce déclassé farouche n'est qu'un intellectuel faisant du socialisme en chambre, pour le plaisir d'ahurir le bourgeois. Nous sommes bien loin encore des *Mauvais bergers* et du *Repas du Lion*.

Mais prenons garde de juger *les Effrontés* en gens de 1910, en prochaines victimes de la grève générale. Il y a quelque cinquante ans, on se rappelait encore 48, mais on ignorait la Confédération générale du travail.

C'était donc une nouveauté, une hardiesse singulière de proclamer en plein Théâtre-Français que 89 n'avait pas encore abouti, et qu'il fallait achever l'œuvre révolutionnaire, pour le plus grand profit du peuple.

* * *

B. — Les représentants du Socialisme chez Émile Augier.

1° *Le Giboyer des Effrontés.*

Oserai-je ajouter que, pour n'être pas un ouvrier, Giboyer, le Giboyer des *Effrontés*, n'en paraît pas moins un représentant très autorisé des socialistes d'alors. Les ouvriers de 1910 commencent à secouer le joug des avocats et autres intellectuels ; ils veulent être leurs propres guides et leurs propres chefs. « L'émancipation des travailleurs se fera par les travailleurs », voilà leur mot d'ordre. Ce ne pouvait pas être celui des ouvriers de 1860, qui n'avaient pas encore reçu l'éducation syndicale. Tout naturellement, leurs chefs ou leurs interprètes devaient avoir fréquenté le collège plus que l'atelier, et savoir mieux improviser un discours qu'organiser un sabotage. Sauf exception (voyez les romans d'Eugène Sue et de George Sand), les défenseurs du peuple devaient, pour le défendre utilement, commencer par s'élever au-dessus du peuple, au moins par l'instruction. Voilà pourquoi Augier a fait de Giboyer un savant. Giboyer est encore un prolétaire ; mais c'est un prolétaire intellectuel, autre-

ment dit, un déclassé. C'est là le caractère essentiel du personnage, et c'est par là qu'il est profondément vrai ; c'est par là surtout qu'il est si complètement de son époque.

Certes, les déclassés n'ont pas disparu et l'on souffrira longtemps encore des méfaits d'une instruction qui ne s'adapte pas aux besoins de la foule. Mais c'est un mal qui commence à devenir chronique. Au milieu du siècle dernier, il apparaissait mieux dans sa surprenante nouveauté ; la science, primaire ou supérieure, la philosophie, transcendante ou élémentaire, déformaient plus facilement encore des cerveaux mal préparés ; la carrière des études offrait aux hommes d'esprit curieux et de tempérament indiscipliné ou paresseux, l'occasion de mener une vie aussi oisive qu'irrégulière, et la troupe des vieux étudiants était pour la révolution sociale une armée toute prête, qui passait rapidement des brasseries du « Quartier » aux barricades des faubourgs.

Ce type du « déclassé » préoccupait Émile Augier depuis 1848, alors qu'il rédigeait la chronique dramatique de l'éphémère *Spectateur républicain*. Voici en effet ce qu'il écrivait à propos du *Bachelier de Ségovie*, comédie romanesque de Casimir Bonjour :

« Il y a réellement deux pensées dans *le Bachelier de Ségovie:* la première, très banale et très usée, c'est que pour parvenir, la protection vaut mieux que le mérite; la seconde, dramatique et neuve, au théâtre du moins, c'est que le prétendu bienfait de l'éducation est un malheur pour le pauvre. Mais celle-là est à peine indiquée, et j'avoue qu'il était difficile de lui donner tout son développement dans une comédie. En effet, peindre l'angoisse du pauvre que l'élévation de son esprit dégoûte du métier de son père et à qui la misère ne permet pas la patience ; le montrer, réduit pour vivre, à abdiquer sa puissance intellectuelle, et à retourner au travail des mains avec toutes les humiliations de l'ambition déçue, toutes les souffrances de la force inactive; ou bien le représenter mourant de faim sur le fumier de son orgueil et maudissant le fruit de la science, c'est un beau sujet, profond, vivant, plein d'enseignement ; mais c'est un sujet de drame. Pour en faire une comédie, M. Bonjour a dû en retrancher la souffrance et l'humiliation, tout le vif, en un mot. Il a été forcé aussi de démentir son idée par un dénouement

heureux. Il est clair que Pedro ne doit pas regretter son éducation, puisqu'elle le fait commis, d'artisan qu'il eût été. Et qui sait où il n'arrivera pas, ayant une fois le pied à l'étrier ?

Au surplus... chaque jour emporte un lambeau de cette triste vérité. Depuis longtemps, déjà le mérite est une arme, il sera bientôt un droit, et alors si l'éducation est encore un malheur pour les pauvres, ce sera seulement pour les pauvres d'esprit ; et on pourra faire des comédies là-dessus plus divertissantes que *le Bachelier de Ségovie*[1]. »

Les événements ne devaient pas justifier de si tôt l'optimisme ingénu que révèlent les dernières lignes, et le jeune critique put reprendre le type entrevu par Bonjour. On sait comme il le transforma. Au lieu du jeune bachelier espagnol, lancé dans une intrigue de cour extraordinaire et qu'un invraisemblable succès politique nantit d'une place de mille écus, il nous présente un de ces ratés à la fois plaisants et lamentables, comme il y en aura tant dans l'œuvre de Daudet ; à un type de fantaisie, il substitue un personnage réel, et nous ne saurions trop le féliciter, d'avoir ainsi choisi un vrai déclassé comme champion du socialisme.

Demeuré simple ouvrier, domestique ou petit employé, privé en un mot de cette instruction qui cause à la fois son orgueil et sa souffrance, Giboyer aurait pu avoir des sentiments socialistes et des passions révolutionnaires ; il perdait cette éloquence et cette science nécessaires au représentant d'un parti. Soldat convaincu, mais soldat ignorant, il servait mal une cause qui avait surtout besoin de chefs.

Si, au contraire, l'auteur avait fait de Giboyer un homme du peuple arrivé par son travail et sa science aux destinées de son mérite, Giboyer aurait pu demeurer socialiste pour les autres, et ses convictions auraient été d'autant plus respectables qu'elles auraient paru plus désintéressées. Mais son succès personnel n'aurait-il pas enlevé à ses protestations quelque chose de leur violence, à ses revendications quelque chose de leur avidité. Faire de Giboyer un

1. *Spectateur républicain*, 7 août 1848.

favori de la fortune n'était-ce pas le condamner à l'éloquence académique et au socialisme didactique ? Plus distingué le personnage était infiniment moins pittoresque ; plus honnête aussi, il devenait moins dangereux.

C'est ce que n'ont pas compris ceux qui reprochèrent à Émile Augier de n'avoir pas fait de Giboyer un parfait honnête homme et un homme du monde. « Eh ! quoi, dirent-ils, c'est à un déclassé, à un homme mal habillé, qui boit des petits verres et qui fume la pipe, à un plumitif sans scrupules que vous confiez le soin de défendre les grandes idées de justice sociale. Quelle erreur de remettre une si belle cause en de si indignes mains ! » — Supposez cependant que Giboyer soit un parangon de vertu, et vous devinez aussitôt quelles clameurs s'élèveront d'un autre côté : « De quelle partialité n'a pas fait preuve l'auteur dans le choix de ses personnages, comme dans celui de ses arguments ! Veut-il représenter la lutte des classes, il consulte moins la réalité que ses préférences personnelles. Deux types pour lui représentent la bourgeoisie française : un imbécile qui fut un voleur, un homme intelligent qui est un coquin, Charrier et Vernouillet. Les aristocrates sont tous de mauvais citoyens : témoin le marquis d'Auberive qui met toutes ses rancœurs et tout son égoïsme d'émigré dans ce souhait élégant : « Crève donc, société ! » Reste le peuple. Ah ! le peuple, parlez-nous du peuple ! M. Augier l'a vu paré de tous les dons, de toutes les vertus, il l'a peint intelligent, laborieux, éloquent, distingué, probe et généreux. Demandez plutôt au parfait galant homme, au héros sublime, qu'est M. Anatole Giboyer, fils de portier, docteur *in omni re scibili*, et surtout apôtre de la révolution sociale. » — Voilà ce qu'on aurait dit et ce qu'on aurait eu raison de dire. Plus correct, et plus honnête, Giboyer eût été beaucoup moins vrai et infiniment ennuyeux.

Sa liberté d'allures, l'inconvenance de ses manières, l'audace de ses métaphores, tout cela rappelle ses origines et ses avatars ; cela sent la loge de concierge, la brasserie de bas étage, le bureau de rédaction de petit journal. Et dans

le récit de ses aventures, dans l'aveu de ses faiblesses, quelle lamentable sincérité :

« Tour à tour courtier d'assurances, sténographe, commis voyageur en librairie, secrétaire d'un député du centre dont je faisais les discours, d'un duc écrivassier dont je bâclais les ouvrages, préparateur au baccalauréat, rédacteur en chef de *la Bamboche*, journal hebdomadaire, vivant d'expédients, empruntant l'aumône, laissant une illusion et un préjugé à chaque pièce de cent sous, je suis arrivé à l'âge de quarante ans, le gousset vide et le corps usé jusqu'à l'âme. »

(*Effrontés*, III, 4.)

— Quelle vivacité dans ses ripostes :

« Oui, parbleu ! j'ai des vices. Vous en avez bien vous autres !... »

(*Ibid.*)

Quelle âpreté dans ses regrets :

« ... C'est une grande duperie qu'une vertu dans une position où l'homme n'a pas trop de toutes ses forces et de tous ses vices pour se frayer un passage ! »

(*Ibid.*)

Et quelle violence dans ses colères :

« Voyons, monsieur le marquis, franchement, est-ce une société ce que nous voyons depuis 89 ?... Une mêlée de tous les égoïsmes, une curée de tous les égoïsmes, une ripaille dans la forêt de Bondy... Les plus hardis font main basse sur les vivres, et les autres, les flagornent pour avoir les miettes. »

(*Ibid.*)

Croyez-vous qu'un Giboyer plus correct eût eu cette chaleur dans l'emportement et cette éloquence pittoresque ?

Il n'y a pas jusqu'à la fameuse boutade : « ... au reste,

vous savez ? tout ça m'est bien égal ? » (III, 5) qui ne paraisse savoureuse et vraie dans sa franchise déconcertante. Sans doute, elle dément tout ce que nous venons d'entendre : regrets, protestations, revendications ; ni un ouvrier, ni un véritable apôtre socialiste ne l'eût prononcée. Mais comme elle est naturelle dans la bouche de Giboyer ! A traîner, à rouler un peu partout, on perd plus que des préjugés, on perd ses illusions elles-mêmes et une partie de ses convictions. Les efforts impuissants et la misère stérile, quand ils ne poussent pas aux désespoirs furieux, conduisent au découragement, voisin du scepticisme. Aussi le révolutionnaire Giboyer n'aspire plus qu'à grapiller un petit capital derrière son ami Vernouillet (III, 1) ; il peut bien, le cas échéant, redevenir moitié par colère, moitié par fantaisie d'artiste, l'orateur socialiste d'autrefois ; en réalité il n'a plus la force de conviction ni les illusions enthousiastes qui font les apôtres. Giboyer n'est plus qu'un amateur. Mais parce que son apaisement est dû à un succès momentané, on devine que Giboyer redeviendrait un militant s'il retombait jamais à sa vie de bohème. Ainsi s'expliquent ses contradictions, ainsi le personnage demeure fidèle à lui-même, alors même qu'il paraît se démentir.

Giboyer, en un mot, a les attitudes, les manières, le langage, les qualités et les défauts, les passions et les vices de son caractère, de sa condition et de son temps. On le devine vrai. Il est vivant enfin, et c'est ce qui lui a concilié la sympathie, l'admiration même des critiques les plus autorisés. Je ne parle pas des critiques de 1861 ; ils comprirent généralement mal Giboyer. Des deux personnages qui sont en lui, le socialiste les fit bâiller, le journaliste les fit hurler. Jules Janin, Paul de Saint-Victor crièrent à l'invraisemblance ; Sarcey lui-même, Sarcey si favorable à Augier demeura indécis. Depuis, un revirement s'est produit et l'on ne discute plus guère le Giboyer des *Effrontés*. Pour M. Ganderax [1] « le type de Giboyer a grandi depuis vingt ans et

1. *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1883.

est devenu légendaire presque à l'égal d'un Figaro. » Pour J.-J. Weiss [1], qui pourtant préfère *la Ciguë* aux *Effrontés*, « le type de Giboyer est vrai d'une vérité générale et supérieure. » M. Jules Lemaître [2] appelle notre personnage « le Figaro, le Neveu de Rameau d'une société démocratique. » M. Émile Faguet enfin range Giboyer parmi les meilleures créations du poète :

« Augier, dit-il, savait faire vivre un personnage et la marque de traits caractérisques qui le gravent dans la mémoire des hommes. Maître Guérin, d'Estrigaud, Giboyer, Poirier seront des types reconnus par tous les spectateurs tant qu'il y aura des remueurs d'affaires louches; des grands déchus exploitant la vanité bourgeoise... ; des truands de lettres, cyniques, spirituels, dénués de sens moral et conservant cependant quelque chose dans le cœur ; des bourgeois vaniteux à qui leur vanité persuade qu'ils n'ont rien fait tant qu'ils n'ont fait que leur fortune [3]. »

Ainsi, l'accord est unanime ; Giboyer est vrai comme bohème, comme journaliste et comme socialiste. Il est vrai d'une vérité à la fois particulière et générale. Il est vivant enfin, et pour cette double raison, éminemment dramatique.

Les représentants du Socialisme chez Émile Augier

(*Suite*).

2° *Le Giboyer du « Fils de Giboyer »*.

Aussi quelle déception n'éprouvons-nous pas quand, deux ans plus tard (décembre 1862) nous retrouvons notre homme grandi, transformé et gâté ! Simple comparse dans *les*

1. *Débats*, 12 mars 1883.
2. *Débats*, 13 février 1888.
3. *Manuel de l'Histoire de la Littérature française*, t. II, p. 410.

Effrontés, Giboyer devient presque le protagoniste de la pièce fameuse qui porte son nom. Mais comme cette promotion ressemble à une déchéance, et quelle triste figure fait Giboyer guindé à la dignité de héros !

Sans doute, ce n'est pas l'avis de tout le monde. Sarcey notamment qui goûta peu *les Effrontés* n'a pas assez d'enthousiasme pour célébrer le nouveau Giboyer :

« Jamais on n'avait peint encore les désespoirs farouches et les tendresses infinies de ces êtres déclassés... M. Augier a mis ces douleurs sur la scène avec une grandeur et une émotion qui le placent au rang des maîtres. J'ai couru en vain toute la littérature, je ne sais rien de plus puissant et de plus tendre... Cela est admirable et une des plus belles œuvres des temps passés... Est-il possible d'entendre la dernière scène du troisième acte sans avoir l'âme comme élargie d'un généreux chagrin? [1] »

Mais si considérable que soit l'autorité de Sarcey, nous ne pouvons nous empêcher de croire que, très sincèrement d'ailleurs, il a jugé le personnage en ami de l'auteur et en coreligionnaire politique plus qu'en critique impartial.

*
* *

En effet, voyons d'un peu plus près notre héros.

Il reste le bohème de jadis. Poursuivi par la malchance, il a vu disparaître cette *Conscience publique* qui faillit un jour lui assurer son pain et son tabac ; il devient alors gérant du journal *le Radical*, c'est-à-dire « homme de peines... au pluriel » gagnant 4.000 francs, logé et nourri aux frais du gouvernement une partie de l'année. Après quoi, « il tripote dans ces industries vaseuses » que ne soupçonnent pas les honnêtes gens, s'improvisant tour à tour pamphlétaire et tenancier d'un bureau de nourrices [2].

1. *Opinion nationale*, 8 décembre 1862.
2. *Fils de Giboyer*, I, 7.

Cette série d'expériences, ces déceptions sans cesse renouvelées n'ont pas ranimé en lui l'amour de la société. Socialiste il était, socialiste il est resté; mais son socialisme s'est pour ainsi dire aggravé; ses infortunes consécutives ont aigri son caractère, l'âge a changé le bohème blagueur jadis en vieillard morose et agressif.

Mais voilà où les choses se gâtent. Giboyer n'est pas devenu seulement, de socialiste amateur, socialiste militant. Il s'est haussé à la dignité de prophète, de conducteur de peuple. Il n'est plus seulement le déclassé très intelligent qui prononce contre la société un réquisitoire éloquent et inutile; c'est un homme de génie, qui rêve de palingénésie sociale, et dont les œuvres sublimes instaureront le règne de la justice. Certes, son rêve n'est pas en soi invraisemblable: Giboyer vieilli est excusable d'avoir une idée fixe et de se croire un grand esprit. Mais que d'autres le prennent au sérieux; qu'on nous montre dans le joyeux bohème de naguères un grand sociologue, et qu'on l'impose à notre admiration, voilà qui dépasse les bornes. C'est l'avis du moins d'Émile Montégut: « Le personnage est bien rendu; malheureusement, il a plu à M. Augier de l'enfler outre mesure pour en faire l'interprète et presque l'incarnation des idées sociales modernes et nous ne pouvons accorder au prédicateur politique la sympathie que nous accordons volontiers au bohème[1]. » Et encore une fois, ce que nous regrettons ce n'est pas la transformation du socialiste amateur en socialiste militant, du dilettante en apôtre; ce qui nous paraît invraisemblable, c'est la transformation du petit journaliste en homme de génie.

Son évolution morale ne nous semble pas plus naturelle que sa transformation intellectuelle. Sans doute, le Giboyer des *Effrontés* n'était pas un pur coquin; ce bohème avait du cœur, cet insulteur de femmes s'était montré bon fils. Nous pouvions lui accorder un peu d'indulgence et de sympathie. Mais comme ces mérites étaient discrets! Ses bonnes

1. *Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1878.

œuvres se rapportaient au passé, il n'en parlait que pour mémoire, et presque en rougissant.

Aujourd'hui, ses mérites s'étalent sous nos yeux ; ils sont surprenants et sublimes. Giboyer, homme de génie, est en même temps un héros. Autrefois bon fils, il est maintenant un père admirable. Car Giboyer a un fils qu'il aime avec une délicatesse inattendue. Naturellement, il n'a pas voulu « l'embarrasser » du nom déshonoré qui est le sien, et pour ne pas compromettre Maximilien, il se donne simplement à lui comme un parent éloigné. Sa discrétion d'ailleurs ne l'empêche pas de remplir tous ses devoirs de père. Pour assurer l'avenir de l'enfant, il ne se contente pas de « manger de la vache enragée dans les bons jours et des cailloux dans les mauvais », il accepte des besognes infamantes. Tombé trop bas pour déchoir encore, il se vend au plus offrant et trafique de sa plume sans vergogne. S'il regrette d'être réduit à cette extrémité, il l'accepte avec plus d'orgueil que de résignation. Car si les moyens qu'il emploie sont fâcheux, la fin qu'il se propose est sublime. Ce qu'il veut, en effet, ce n'est pas seulement assurer à son fils une vie plus heureuse et plus honorable que la sienne ; c'est faire de Maximilien le grand homme qu'il n'a pu être lui-même. Grâce à lui le jeune homme est déjà trois fois docteur : docteur ès lettres, docteur ès sciences, docteur en droit ; bientôt il apparaîtra au monde étonné comme le génial auteur du livre sublime où Giboyer a mis « tout son esprit et tout son cœur ». Car pas plus qu'il n'a « signé son fils », Giboyer n'a voulu signer son œuvre ; il laisse à plus digne que lui le soin et l'honneur de proclamer la vérité de l'avenir. Son livre et son fils, voilà donc un double amour, son double objet de fierté, son double titre non seulement à l'indulgence, mais à la reconnaissance et à l'admiration des hommes. Et sans doute, cet effort de réhabilitation ne manque ni de beauté ni de grandeur. Mais il nous paraît à la fois banal et déconcertant. Déconcertant, parce que pour réparer ses erreurs passées Giboyer ne trouve pas d'autres moyens que d'en commettre de nouvelles ; pour s'élever au rang de père

sublime, il s'abaisse à de nouvelles turpitudes, et cela sans y être forcé. On lui offre, en Amérique, une situation de 12.000 francs et ses besoins personnels sont si modestes «qu'au bout de six ans, il rapporterait à Maximilien 3.000 fr. de rentes, c'est-à-dire l'indépendance. » Ce n'est donc pas la nécessité qui le force à vendre sa plume au parti clérical, à trahir ses idées pour défendre une cause qu'il exècre. Dira-t-on qu'à traitement égal il a raison de ne pas s'expatrier et de rester près de son cher Maximilien ? Cet argument vaudrait pour un homme ordinaire, incapable de vertus magnifiques et de dévouement héroïque. Mais Giboyer qui a fait à son fils bien d'autres sacrifices, qui a vendu plusieurs fois sa liberté pour payer la pension de l'enfant, Giboyer ne pourrait-il supporter six ans d'exil pour sauver son honneur et celui de Maximilien ? Comment, voilà un homme qui a « la turlutaine » de la réhabilitation, et il repousse une occasion unique de gagner pour son fils de l'argent honnête ! cet homme rêve de transmettre à Maximilien un héritage sublime, et il accroît sans cesse son patrimoine d'infamie ! En attendant de sa propre déchéance l'élévation de son fils, il impose au jeune homme la plus insupportable gratitude ; celui-ci ne pourra se rappeler le dévouement de son père, sans se rappeler aussi ses fautes, et à sa gratitude se mêlera nécessairement de la colère et de la honte. Giboyer est trop intelligent pour ne pas le comprendre, et les scrupules qu'il affecte par ailleurs rendent invraisemblable la maladresse de son repentir, et le cynisme même de son expiation.

En même temps, elle ne nous paraît plus très neuve. Nous connaissions déjà de ces héros étranges, habiles à concilier les choses contradictoires, à faire de la beauté avec la laideur, de la pureté avec le vice, de la grandeur avec rien. Giboyer vient mal à propos nous rappeler ces personnages antithétiques. « Étrange garnement ! dit de lui le marquis d'Auberive, c'est la courtisane qui gagne la dot de sa fille. » (I, 7.) Nous n'avions pas besoin de cette glose pour comprendre que le sieur Giboyer connaissait ses auteurs. Mais il va nous le prouver lui-même avec une insistance

fâcheuse. Jadis, quand il fréquentait chez Vernouillet, son éloquence ne s'élevait jamais au-dessus de la bonne harangue populaire ; elle atteint aujourd'hui aux sublimités de la poésie chère à M. Vacquerie. S'agit-il de narrer ses aventures et de montrer son cœur, Giboyer lyrique a des métaphores hugolesques. « Il me plaît d'être un fumier et de nourrir un lys » (I, 7) ; ou encore : « J'ai léché la boue sur ton chemin. » (III, 16.) Et parce que son style est contagieux, son fils réplique un peu plus loin : « Tu as assez léché la boue sur mon chemin, comme tu dis ; essuie-toi ta bouche pour m'embrasser. » (IV, 5.)

Giboyer sociologue n'est pas moins éloquent que Giboyer lyrique ; surtout il n'a pas davantage le sens du ridicule ; lui qui partait tout à l'heure comme Trabalgadas, emprunte maintenant à Joseph Prudhomme ses plus originales métamorphoses : « Les fleuves ne se trompent pas, et ils submergent les fous qui veulent les arrêter. »... « Au lieu d'achever l'édifice dans ses parties provisoires, on le déclare atteint et convaincu de caducité et on aime mieux se confier à des ruines. » (IV, 5.) De ces banalités solennelles, il passe à des aperçus historiques d'une simplicité sublime et résume l'évolution de l'humanité en trois propositions retentissantes. « L'antiquité n'admettait l'égalité ni devant la loi humaine, ni devant la loi divine ; le moyen âge l'a proclamée au ciel, 89 l'a proclamée sur la terre. » (III, 16.)

Décidément, Giboyer est un grand esprit ; des hommes de génie, il ne lui manque rien, pas même la naïveté.

On ne peut nier la valeur dramatique du personnage ainsi métamorphosé. Le Giboyer de 1862 produit plus d' « effet » encore que le Giboyer de 1861. Le compère de Vernouillet n'était guère qu'amusant ; le père de Maximilien nous procure des sensations plus diverses et plus vives : tour à tour spirituel, éloquent, douloureux et sublime, il anime toute la pièce de sa verve et de son héroïsme. Il a même deux ou trois gestes inspirés qui forcent l'enthousiasme et provoquent, avec des déluges de larmes, des tonnerres d'applaudissements. Rappelez-vous l'exaltation de Sarcey :

« Est-il possible d'entendre la dernière scène du troisième acte sans avoir l'âme comme élargie d'un généreux chagrin? ... Je ne connais pas de scène plus vraie, plus grande, plus émouvante. Le public a été transporté d'enthousiasme... C'était un de ces triomphes comme on en voit rarement.

... Au cinquième acte, nous étions là tous, haletants, ne pouvant deviner comment la situation se dénouerait [1]. »

Le Giboyer de 1862 est donc beaucoup plus dramatique que celui des *Effrontés ;* mais cela ne l'empêche pas d'être en même temps beaucoup moins vrai. Celui-ci est un personnage observé, l'autre un personnage inventé ; l'un ressortit à la littérature réaliste, l'autre à la littérature romantique. Le Giboyer des *Effrontés* était demeuré au second plan d'une comédie trop complexe, et ses idées n'avaient pas porté jusqu'au public. Le Giboyer de 1862 devient le protagoniste d'un drame exclusivement politique ; il précise la pensée de l'auteur et fait connaître toutes ses intentions ; mais le premier reste seul un personnage historique. L'un est plus intéressant comme type cher à Émile Augier ; l'autre, comme représentant de ces bohèmes, de ces déclassés qui seront bientôt les meilleures recrues du socialisme et de l'anarchie.

A plus forte raison, ne pouvons-nous nous arrêter à Maximilien. Il a toutes les distinctions, toutes les supériorités qui conviennent à un jeune premier, c'est entendu. Il a de plus l'avantage d'être le fils de Giboyer, et donc le démocrate de l'avenir. Mais son amour de la démocratie est si inconsistant, tout d'abord ; après sa conversion, son socialisme est si exactement le socialisme de Giboyer, que ce fils modèle et ce disciple parfait ne témoigne d'aucune personnalité. C'est le jeune « intellectuel », le jeune révolutionnaire succédant dans la faveur des jeunes filles riches et émancipées aux colonels de Scribe et même aux aristocrates pauvres d'Octave Feuillet ; par là, il inaugure un poncif dont nous ne sommes pas encore débarrassés ; mais

1. *Opinion nationale,* 8 décembre 1862.

il n'a pas d'autre importance, et ce personnage conventionnel n'a aucun titre à représenter la jeunesse socialiste de 1862.

C. — La doctrine socialiste d'Émile Augier.

1° *Le Fils de Giboyer* « *suite* » *des Effrontés*

Si de l'étude des personnages socialistes, nous passons à la doctrine socialiste d'Émile Augier, nous ne pourrons pas davantage séparer *les Effrontés* du *Fils de Giboyer*. Ceci peut sembler étrange, si l'on se rappelle la fortune diverse des deux ouvrages. Tandis que *le Fils de Giboyer* apparut universellement comme une pièce socialiste (démocratique, dirent les journaux de gauche, démagogique, dirent ceux de droite), *les Effrontés* firent à plusieurs l'effet d'une pièce réactionnaire. Nous avons signalé déjà cette erreur à propos de l'aristocratie dans l'œuvre d'Augier; il nous faut y revenir encore.

Voici, par exemple, ce qu'écrit *le Monde* du 1er février 1861 :

« *Les Effrontés* sont le procès en bonne et due forme de la civilisation moderne, issue des principes de 89 ; et ceci n'est point de notre part une interprétation arbitraire, c'est la pensée nette, franche, officielle de l'auteur. Il ne le dit pas à titre d'aveu timide s'échappant de la conscience, il le dit avec une espèce de dégoût irrité. Brutus qui avait aussi ses principes de 89, les reniait par une parole défaillante : « Vous n'êtes qu'un mot ! » M. Émile Augier ne les renie aucunement, mais il vous leur applique une volée de bois vert qui ne nous laisse que bien peu de chose à désirer [1]. »

Et d'une façon générale la presse royaliste et catholique fit aux *Effrontés* un bien meilleur accueil que la presse

1. *Le Monde*, 1er février 1861.

avancée. C'est à peine si quelques esprits clairvoyants devinèrent l'importance de Giboyer et de ses revendications sociales. Encore tinrent-ils à distinguer le personnage de l'auteur et à ne pas attribuer au poète les idées de son héros ; témoin ces lignes bien curieuses d'Henri de Bornier :

« Et puis la théorie de Giboyer nous l'avons vue presque mise en pratique, on a fait des journaux et des brochures avec cette théorie, et avec ces brochures, on a fait des bourres de fusil. M. Émile Augier n'est certes pas un socialiste ; dans quel but met-il donc sur la scène sans lui répondre suffisamment, un prophète du désordre et de l'anarchie. Ne dites pas que la considération du personnage suffit à réfuter le système ; il y a des paroles dont l'effet est indépendant de la bouche qui les prononce : qu'importe l'honorabilité ou l'infamie de l'artilleur? C'est le boulet qui tue[1]. »

« M. Augier n'est certes pas socialiste ! » ; cette bienveillante affirmation déconcerte aujourd'hui encore le lecteur des *Effrontés* ; à plus forte raison dût-elle irriter Augier lui-même. Toujours est-il que celui-ci écrivait peu après : « Je médite une suite aux *Effrontés*, plus explicite et plus concluante. » Cette lettre citée par la *Chronique médicale*[2] ne porte, il est vrai, pas de date ; mais Augier parle de sa « quarantième année » et, comme il était né en 1820, cette indication nous reporte aux environs des deux dates janvier 1861-décembre 1862 qui sont, l'une celle des *Effrontés*, l'autre, celle du *Fils de Giboyer*. Cette « suite des *Effrontés*, plus explicite et plus concluante », c'est nécessairement *le Fils de Giboyer*. L'étude comparée des deux œuvres le démontre clairement.

Il nous suffirait à la rigueur de confronter les deux pièces imprimées. Mais les manuscrits de la Comédie-Française[3]

1. *L'Ami de la Religion*, 14 janvier 1861.

2. *Chronique médicale*, novembre 1898, p. 677.

3. Ces manuscrits ne sont d'ailleurs pas les originaux, mais des copies d'agence, où l'on trouve avec des coquilles amusantes des corrections curieuses de la main d'E. Thierry ou d'Emile Augier lui-même. — Pour ce qui est du Ms. des *Effrontés*, cf. notre étude : « *Le texte des Effrontés.* »

nous montrent plus nettement encore que toutes les idées sociales du *Fils de Giboyer* devaient se trouver déjà dans *les Effrontés*, et ce n'est sans doute pas la faute de l'auteur s'il ne les y a pas laissées. C'est pourquoi, il faut, pour éviter d'inutiles répétitions, condenser en un seul chapitre la doctrine socialiste exposée par Émile Augier en deux fois, et à deux ans de distance.

2° *Le Socialisme des « Effrontés » et de « Giboyer ».*

α). — **La partie critique.**

Cette doctrine, comme toutes les doctrines révolutionnaires, renferme d'abord une partie négative. Giboyer a des haines violentes qu'il veut assouvir, des adversaires détestés qu'il veut détruire. Il le dit sans ambages dès 1861 :

« Voyons, monsieur le marquis, franchement, est-ce une société ce que nous voyons?

VERNOUILLET

Qu'est-ce donc que c'est ?

GIBOYER

C'est une orgie sur un vaisseau qui coule... Personne ne croit au salut; on se presse de jouir avant la catastrophe, les plus hardis font main basse sur les vivres et les timides les flagornent pour avoir place à la ripaille... Deux et deux font quatre ; le règne de l'arithmétique est arrivé, comme il arrivera dans tous les pays où il n'y a rien au-dessus du capital. »

(*Effrontés*, III, 4, Ms. de la Comédie-Française.)

Ces derniers mots sont significatifs, semble-t-il. Ils expliquent l'étonnement, la frayeur même ressentis en 1861 par certains amis de l'auteur. Qu'auraient donc dit ces timides, si des ciseaux avisés n'avaient pas coupé cette autre phrase de Giboyer :

« Le capital voilà le principe délétère et envahissant. Voilà l'ennemi qu'une société sage doit combattre et réprimer. »

C'est alors qu'on eût levé les bras au ciel, en criant à la démagogie, en évoquant le souvenir de Proudhon et le spectre de la Révolution sociale !... Et l'on aurait eu bien tort. Car le socialisme d'Augier, le socialisme du farouche Giboyer n'est pas le moins du monde une doctrine économique, ni un système de nivellement. Augier est un contempteur du capital et veut qu'on réprime ses méfaits, mais il ne réclame pas sa disparition, peut-être parce qu'il la juge impossible. « Quand on lui ôterait la première place, il serait bien à plaindre ! On ne lui ôtera jamais la seconde ! » (Ms. de la Comédie-Française III, 4.) Il demande seulement qu'on ne lui laisse pas usurper dans la vie sociale une souveraineté tyrannique, qu'on ne permette pas à cette force brutale qu'est l'argent de remplacer dans leur puissance et leur gloire les royautés mortes et les aristocraties déchues. Sa protestation n'est pas celle de la misère affamée qui réclame sa part de jouissances matérielles ; c'est la protestation du prolétaire intelligent qui voit la fortune accaparer tous les avantages moraux, — considération, influence, honneur, — qu'on devrait réserver au seul mérite. Augier n'est pas un égalitaire qui rêve de détruire la propriété pour instaurer la cité communiste ; c'est tout simplement un honnête homme, un moraliste qu'effraient l'envahissement de la civilisation matérialiste et le culte du Veau d'Or. « La santé morale du pays passe avant sa santé financière », affirme le Giboyer du manuscrit (I, 4) ; et celui de la première édition :

« Si l'argent est roi par la force des choses, voilà justement pourquoi il faut le combattre : la civilisation, c'est la victoire de l'homme sur la force des choses. Que dirais-tu d'une loi morale qui glorifierait les appétits naturels... Tu ferais bien de dire qu'elle conduit tout droit à l'abrutissement de l'espèce. Eh bien, c'est ce qui a lieu dans l'ordre social quand vous créez une aristocratie d'argent. Vous mettez dans le plateau des jouissances matérielles ce qui devrait leur servir de contrepoids : les hon-

neurs, la considération, le pouvoir. Tout ce qui ne mène pas à la fortune devient une duperie ; l'âme de la nation décroît, le instincts de la brute se redressent de tous côtés, et vous voyez poindre cette théorie bestiale : à chacun selon ses appétits... En sorte que l'ancien régime était plus près de la civilisation que le nôtre, parce qu'il avait au moins une chimère à mettre au-dessus de la richesse. »

(*Effrontés*, I, 4.)

On se rend mieux compte que Giboyer signale un mal moral plus qu'une injustice économique et qu'il appelle une réforme des mœurs plus qu'un bouleversement social, si l'on revient au manuscrit. Nous y trouvons, en effet, deux phrases caractéristiques. — Giboyer se lamente sur la disparition de la jeunesse.

GIBOYER

« Autre symptôme non moins frappant : Il n'y a plus de jeunes gens. La vieillesse commence à vingt ans... »

Et le marquis s'emporte contre les mariages d'argent :

LE MARQUIS

« Le mariage est empoisonné dans sa source par le mariage d'argent. »

(*Effrontés*, I, 4. Ms. de la Comédie-Française.)

Ainsi Émile Augier dans *les Effrontés* ne songe pas à se faire le collaborateur dramatique des grands théoriciens révolutionnaires. Il pense continuer la campagne d'assainissement social et d'idéalisme moral commencée avec *la Jeunesse* et *Un Beau Mariage !*

Mais il porte plus loin ses regards et plus haut ses ambitions. Le moraliste familial se fait, malgré tout, réformateur et novateur.

β). — **La partie positive.**

Quel nouvel ordre de choses veut-il donc instaurer ? Nous venons d'étudier chez lui le critique et le polémiste. Quelles sont maintenant les affirmations positives de sa doctrine sociale ?

Le Giboyer des *Effrontés* va nous renseigner très exactement à ce sujet. Il veut organiser la démocratie et hiérarchiser l'égalité.

« On a fait table rase des abus; il reste à reconstruire une société, c'est-à-dire à organiser la résistance contre la force des choses en créant une aristocratie en dehors de l'argent. »

(*Effrontés*, III, 4.)

Et cette aristocratie fondée sur « le mérite personnel » qui est « le principe même de la démocratie » « sera l'aristocratie de l'intelligence ».

Car il ne s'agit pas d'établir une démocratie niveleuse et nivelée. « Le grand mot d'égalité ne peut avoir qu'un sens, le même ici-bas que là-haut : à chacun selon ses œuvres [1]. » Pour Giboyer même, le peuple, ce n'est pas tout le monde, ce n'est pas la foule ; le peuple, c'est l'intelligence !... ou à peu près.

LE MARQUIS

Qu'est-ce que le peuple ?... C'est le plus grand nombre, n'est-ce pas ?

GIBOYER

Pas du tout. Ce n'est pas là une définition. Autant dire que ce sont les gens mal mis.

LE MARQUIS

Qu'est-ce donc selon vous?

1. *Le Fils de Giboyer*, III, 16.

GIBOYER

Les classes non privilégiées.

LE MARQUIS

Eh bien, après?

GIBOYER

Qu'est-ce que l'homme destitué de tout privilège social? C'est l'homme réduit à sa plus simple expression, à sa valeur personnelle. La cause du peuple est donc celle de l'intelligence. »

(*Effrontés*, I, 4. Ms. de la Comédie-Française.)

Certes, d'Auberive a raison de trouver ce raisonnement sophistique. Mais comme il est significatif en même temps! Pour Augier, le peuple ce n'est pas la masse, ce sont les non-privilégiés intelligents : c'est pour ceux-là qu'il revendique le droit d'ascension sociale, les autres ne l'intéressent pas. Il ne veut pas d'une égalité qui supprimerait les supériorités ; il réclame seulement pour l'élite du prolétariat le droit de se constituer en aristocratie de l'intelligence. Il veut « substituer l'inégalité naturelle à l'inégalité des conventions »[1], et par là, fonder sa démocratie égalitaire sur la hiérarchie du mérite. Giboyer l'explique consciencieusement à son fils, qui proteste contre la hiérarchie.

« L'égalité n'est pas un niveau... Ce grand mot ne peut avoir qu'un sens, le même ici-bas que là-haut; à chacun selon ses œuvres! Est-ce là, je te le demande un principe incompatible avec une hiérarchie ?

MAXIMILIEN

Il est inapplicable.

GIBOYER

Il est appliqué... en partie du moins, et on peut juger déjà de sa solidité. L'administration, la magistrature, l'armée, pour ne pas parler du clergé, ne sont-elles pas de véritables hiérarchies

1. *Giboyer*, III, 16. Ms. de la C.-F.

du mérite? Eh bien! ont-elles bougé depuis soixante ans? Nos révolutions ont-elles songé à y porter la main? Elles sont tellement solides qu'elles ont soutenu tout le reste. Et c'est ce problème à moitié résolu qu'on ose proclamer insoluble? »

(*Fils de Giboyer*, III, 16.)

Trouvez-vous l'enthousiasme de Giboyer un peu naïf et ses comparaisons un peu obscures? Vous demandez-vous comment on pourrait organiser la société à la manière de l'administration, de la magistrature ou de l'armée? Notre homme ne précisera pas son programme de reconstruction sociale. Il vous fera à vol d'oiseau un cours de philosophie historique pour vous démontrer que « l'histoire politique de l'humanité peut se raconter en deux mots : antagonisme de l'intelligence et de la force, du droit et du fait [1]. » Il invoquera l'antiquité, le moyen âge et les temps modernes [2]; si on l'avait laissé faire, il aurait cité l'orang-outang, et les héros d'Homère, l'escalade des Titans, le larcin de Prométhée et la Tour de Babel, tous les mythes, toutes les légendes hiératiques et toutes les théogonies [3]; réduit à couper ces beaux développements, il s'en tient à quelques métaphores : « Depuis que le monde est monde, le courant porte du côté de la démocratie [4]. » Or « les fleuves ne se trompent pas, et ils submergent les fous qui veulent les emporter » [5], etc.

Mais tout cela c'est de l'éloquence sonore et creuse, ce n'est pas de la sociologie ni de la politique réaliste. Giboyer lui-même l'avoue et reconnaît son impuissance à nous fournir le moyen pratique de réaliser son système idéal. « On a pris un faux étalon (du mérite); il s'agit de chercher le véritable. Quel est-il? est-ce le jugement par les pairs? comment l'exprimera-t-on? Je n'en sais rien [6]. » Et ce n'est pas

1. *Effrontés*, Ms. de la C.-F. III, 4.
2. *Effrontés*, III, 4. *Giboyer*, III, 16.
3. *Effrontés*, Ms. de la C.-F. III, 4.
4. *Effrontés*, III, 4.
5. *Giboyer*, III, 16.
6. *Effrontés*, III, 16.

dans *le Fils de Giboyer* qu'il faut aller à la recherche d'indications plus précises. Quand il s'agit de substituer des preuves à des affirmations ou des faits à des formules, le père de Maximilien n'est pas plus explicite que le camarade de Vernouillet.

La doctrine socialiste d'Émile Augier dramaturge se ramène donc à ses deux idées essentielles : combattre l'aristocratie d'argent, ériger contre elle l'aristocratie de l'intelligence. Son programme de destruction est parfaitement net, son programme de reconstruction l'est beaucoup moins. Nous n'en ferons à l'auteur qu'un demi-grief, si, par sa nature même, le théâtre se prête mieux aux polémiques et à la satire qu'aux exposés didactiques de systèmes politiques ou sociaux. Mais, parce que sa doctrine parut nécessairement incomplète, on s'explique mieux les jugements contradictoires portés sur elle il y a cinquante ans. Les uns, frappés surtout de ses protestations généreuses contre la tyrannie corruptrice de l'argent, ont cru y voir la condamnation de la société de 89 ; d'autres, séduits surtout par les déclamations belliqueuses de Giboyer, ont salué dans Augier un précurseur de la révolution sociale.

Les uns et les autres avaient tort. Augier condamne si peu 89 qu'il prétend achever son œuvre interrompue et tirer les conséquences dernières de ses principes méconnus. Mais il ne veut pas, par contre, déchaîner la révolution des appétits populaires. Ce qu'il réclame pour le peuple, ce n'est pas plus de jouissances matérielles, mais plus d'avantages moraux. Son socialisme n'est pas un socialisme matérialiste ; c'est le socialisme d'un idéaliste qui veut donner aux peuples des passions désintéressées et des jouissances spirituelles. Nous n'en voulons pour preuve que les souhaits belliqueux de Giboyer. Ce farouche révolutionnaire ressemble si peu à nos modernes socialistes, qu'il ne se contente pas de parler de Napoléon avec enthousiasme ; il appelle de tous ses vœux la guerre moralisatrice et glorieuse. — « Cependant, vient de gémir le marquis, tout se corrompt et se moisit », et Giboyer de répliquer pour le plus grand scandale de Charrier :

« Purifiez l'air avec de la gloire ! Faites du feu en attendant le soleil ! »

(*Effrontés*, III, 5.)

3° « *La Question électorale* », *complément des* « *Effrontés* » *et de* « *Giboyer*. »

Nous en voulons pour preuve surtout les explications fournies par Émile Augier en 1864 dans sa brochure sur *la Question électorale*. Là, tous ceux que laissaient sceptiques l'optimisme de *Giboyer*, inquiets son ardeur démocratique ou railleurs ses aveux d'impuissance momentanée; tous trouveront, sinon des arguments convaincants, du moins les précisions nécessaires. Et qu'on ne trouve pas étrange de nous voir compléter l'étude des *Effrontés* et de *Giboyer* par celle de *la Question électorale* ; en écrivant cette brochure, Augier ne faisait évidemment plus de théâtre ; mais si ses comédies ne nous livrent qu'une partie de sa pensée, si, à nous en tenir à ses pièces, nous risquons de mal comprendre son système ; force nous est de bien compléter nos informations pour mieux asseoir notre jugement.

Augier lui-même semble nous inviter à ce rapprochement :

« Ce travail est fait depuis longtemps, sauf quelques modifications légères. Il est le résumé d'une série d'études et, qu'on me permette le mot, de méditations dont on retrouvera aisément les traces dans mes dernières comédies [1]. »

Bien plus, il reprend les idées, les termes mêmes qui étaient déjà ceux des *Effrontés* ou du *Fils de Giboyer*. Ainsi, après avoir exposé son système électoral, il le justifie en ces termes :

« Tous n'arriveraient pas au sommet, mais tous pourraient espérer d'y arriver, et du moins chacun serait assuré de s'élever

1. *Œuvres diverses. La Question électorale*, p. 203.

selon son mérite sans rencontrer d'autre obstacle que le mérite de ses concurrents. N'est-ce pas la plus véritable et la plus sincère application du principe démocratique? Le droit du mérite qui existe en théorie depuis 89, a jusqu'ici rencontré dans la pratique deux barrières presque insurmontables : la difficulté d'arriver à la notoriété et l'influence envahissante de la richesse. On avait tourné la difficulté en prenant la fortune pour étalon du mérite [1], et en lui transportant la prérogative de ce dernier; ce qui, par parenthèses, n'était au fond que la création d'un nouveau privilège de naissance, puisqu'on attachait des droits essentiellement mobiles de leur nature, à un élément essentiellement héréditaire [2] ».

Ainsi tout y est : fidélité démocratique aux principes de 89, regrets de la Révolution inachevée, réaction contre la toute-puissance de l'argent, campagne en faveur du mérite personnel. Voulez-vous maintenant voir préciser cette pensée, un peu confuse dans *les Effrontés* et *le Fils de Giboyer*, que la pauvreté ne crée pas un droit et que le mérite seul est un titre, voici :

« La démocratie n'est pas le règne des plus pauvres, c'est le règne des plus dignes; l'égalité que notre révolution a entendu fonder n'est pas un niveau : c'est le droit du mérite substitué au privilège, l'inégalité naturelle substituée à l'inégalité de convention; autrement, l'égalité serait incompatible avec la hiérarchie; or, la hiérarchie est la structure essentielle à toute société, à une société démocratique plus qu'à une autre [3]. »

La concordance est donc parfaite entre les drames socialistes d'Augier et sa *Question électorale*. Reste à préciser comment celle-ci complète ceux-là, et comment le publiciste réalise l'égalité démocratique promise par le poète comique.

1. « On ne fixe au mérite qu'un étalon approximatif, et on a pris le plus facile à vérifier, le résultat du travail, la fortune. » (*Effrontés*, III, 5.)

2. « Il reste un tout petit point qui détruit ton étalon de fond en comble : c'est que la fortune est héréditaire, et que l'intelligence ne l'est pas. » *Ibid.*

3. *Question électorale*, p. 219.

Par une réforme de la loi électorale, tout simplement. Il s'agit de substituer au suffrage universel direct qui rend impossibles la compétence et la sincérité du vote, « un suffrage à la fois indirect pour donner la compétence et direct pour donner la sincérité ».

Pour cela, il ne faut plus que « chaque degré du suffrage ne confère au degré supérieur qu'un simple droit électoral », mais « que chaque degré électoral soit en même temps un degré du pouvoir représentatif ».

En d'autres termes, les électeurs de chaque commune nomment directement le Conseil municipal ; celui-ci, qui est déjà une sélection, choisit dans son sein un conseiller cantonal ; le Conseil cantonal à son tour envoie un de ses membres au Conseil général ; celui-ci enfin choisit un conseiller pour représenter le département à la Chambre des députés.

Grâce à ce mécanisme, les élus-électeurs choisiront toujours, Augier l'affirme, le plus digne et le plus compétent ; et, par une série de sélections, ce suffrage indirecto-direct instaurera finalement l'aristocratie du mérite.

Que vaut ce système ? — Émile Augier ne témoigne-t-il pas d'un optimisme ingénu ? — Nous n'avons pas à le rechercher. Il nous suffira de marquer par une citation que les théories d'Augier publiciste précisent et complètent les théories d'Augier dramaturge :

« Le suffrage mixte ouvrirait un débouché considérable aux ambitions légitimes en faisant des Conseils municipaux le premier échelon de la hiérarchie représentative. Ce seraient 37.000 portes ouvertes à 370.000 individus sur la vie politique. Tous n'arriveraient pas au sommet, mais tous pourraient espérer d'y arriver, et du moins chacun serait assuré de s'élever selon son mérite, sans rencontrer d'autre obstacle que le mérite de ses concurrents. N'est-ce pas la plus véritable et la plus sincère application du principe démocratique ? Le droit du mérite qui existe en théorie depuis 89, a jusqu'ici rencontré dans la pratique deux barrières presque insurmontables : la difficulté d'arriver à la notoriété et l'influence envahissante de la richesse. Le suffrage mixte supprime ces deux barrières en matière

électorale : la première par son triage mécanique qui amène nécessairement le mérite à la surface, la seconde par la suppression de la corruption[1]. »

*
* *

Nous pouvons résumer maintenant les résultats de notre enquête.

A une époque où le socialisme égalitaire, communiste et humanitaire, comptait déjà une importante littérature didactique ou romanesque, Émile Augier socialiste n'apporte pas une doctrine économique, mais une doctrine politique ; il ne rêve pas d'un bouleversement universel, mais seulement d'une réforme électorale ; il ne souhaite pas de voir tout le monde propriétaire, mais seulement le Fils de Giboyer député.

Second caractère de sa doctrine, en effet : son socialisme est un socialisme aristocratique. Il ne tend pas à un nivellement, mais à une sélection ; il ne veut pas supprimer toutes les aristocraties, mais en constituer une nouvelle.

A cette aristocratie d'ailleurs, il ne réserve pas des jouissances matérielles mais les privilèges qui doivent faire contrepoids précisément à ces jouissances matérielles. Il n'entend pas réduire Giboyer à se nourrir de gloire ; il pense que les honneurs et l'influence ne sont pas par eux-mêmes très « restaurants » ; et nous savons exactement quel minimum de bien-être il souhaite à ses hommes de mérite. Mais ce n'est pas à la conquête de la fortune qu'il lance ses héros, et le seul conseil que cet ami du peuple n'ait jamais donné au peuple, c'est : « Enrichissez-vous ! ». En un mot, le socialisme d'Augier n'est pas la doctrine d'un matérialiste ; il rêve pour le peuple non pas plus de jouissance, mais plus de considération et d'influence ; plus que sa situation économique, il veut améliorer sa situation politique et morale[2].

1. C'est pourquoi il est, dès 1864, partisan de l'instruction gratuite et obligatoire. Cf. dans *Maître Guérin* (IV, 6) les déclarations un peu inattendues de Desroncerets.

2. *La Question électorale*, pp. 218-219.

Rappelons-nous enfin que loin d'être pacifiste, Giboyer voit dans la guerre un agent de purification sociale et un élément d'éducation démocratique. Rappelons-nous surtout que Giboyer n'est pas républicain. Certes, il n'est pas légitimiste, et pour Louis XIV en particulier il ne ressent aucune tendresse [1] ; il se réclame de 89 et se proclame le fils reconnaissant de la grande Révolution. Mais il est révolutionnaire, il est démocrate... à la Bonaparte. Il oppose Napoléon à Louis XIV et ce dont il remercie le XVIIIe siècle c'est d'avoir abouti « au sacre du génie » autant que d'avoir proclamé les droits de l'homme. L'avènement d'un petit lieutenant corse au trône impérial est évidemment pour lui un phénomène éminemment démocratique [2], et il n'estime en aucune façon que le régime impérial puisse servir moins la cause populaire que le régime républicain. Ce que nous savons par ailleurs des sentiments personnels d'Émile Augier, de la résistance obstinée qu'il opposa, des années durant, à la ferveur républicaine et aux enthousiasmes gambettistes de son entourage, nous assure que nous n'attachons pas trop d'importance à quelques paroles de Giboyer, en le qualifiant de démocrate impérialiste. La princesse Mathilde d'ailleurs ne se proclamait-elle pas volontiers socialiste, et l'Empereur lui-même ne prétendait-il pas inaugurer une politique démocratique ?

D. — L'influence révolutionnaire de Giboyer.

Le socialisme d'Émile Augier ne nous apparaît donc pas, tout compte fait, comme un socialisme bien farouche. Il ressemble même, si l'on peut dire, à un socialisme conservateur. Augier, sans doute, menace la bourgeoisie de la révolution populaire. Mais, nous l'avons dit déjà, cette menace est l'avertissement salutaire d'un ami inquiet. Nous sommes tous heureux de l'entendre affirmer par Giboyer lui-même :

1. Cf. *Effrontés*, III, 4, Ms. de la C.-F.
2. Cf. *Effrontés*, III, 4, Ms. de la C.-F.

(Il faut aller) « en avant, non en arrière! Le salut est là! Si la démocratie ne vient pas d'en haut, calme et bienfaisante, elle viendra d'en bas, irritée et dévastatrice. C'est ce que je ne veux pas, car je suis conservateur aussi, conservateur d'idées! »

(*Le Fils de Giboyer*, III, 16. Ms de la C.-F.)

Et cependant, ce n'est guère comme un conservateur qu'il apparut il y a quelque cinquante ans. Si l'opinion publique, intéressée surtout par l'intrigue et par la satire de la presse nouvelle, ne prit pas très au sérieux le Giboyer des *Effrontés;* c'est bien son titre de socialiste qui, deux ans plus tard, valut au même personnage la colère des uns et la faveur délirante des autres. Mais personne ne songea à lui demander la nuance de son socialisme. Ce qu'on retint de ses discours, ce fut la partie critique et négative, ce furent ses épigrammes violentes contre les puissants du jour, ses revendications passionnées et ses promesses lyriques, tous les grands mots enfin: justice, égalité, 89, mérite personnel, démocratie. Et parce que de vrais révolutionnaires répétaient, tous les matins et tous les soirs, les phrases mêmes de Giboyer; parce que Giboyer n'avait pas au théâtre le loisir de développer la pensée d'Émile Augier, ni d'expliquer son socialisme électoral; enfin, parce que Giboyer rivalisait d'ardeur anticléricale avec tous les ennemis de l'ordre; Giboyer fut incorporé dans la grande armée révolutionnaire. L'auteur ne protesta pas; mais il était déjà de ceux qui redoutent plus les adversaires de droite que les ennemis de gauche, et il ne croyait pas, en combattant les cléricaux, préparer l'avènement de cette « démocratie irritée et dévastatrice » qu'il voulait au contraire conjurer.

Mais Henri de Bornier avait raison de s'inquiéter dès 1861:

« La théorie de Giboyer nous l'avons vue presque mise en pratique; on a fait des journaux et des brochures avec cette théorie, et avec ces brochures on a fait des bourres de fusil [1]. »

1. *Ami de la Religion*, 14 janvier 1861.

Trouve-t-on pusillanimes les appréhensions de l'honnête critique? Voici un petit fait rapporté par un témoin peu suspect, et qui montre que Giboyer, tout comme un héros d'Eugène Suë ou de Victor Hugo, fut pour les émeutiers populaires un ancêtre et un modèle :

« Giboyer reste, affirme d'abord M. J. Claretie, Giboyer est un type. Giboyer passa du théâtre à l'action et des planches à la barricade. On le vit bien en 1871. »

Puis, comme pour illustrer son affirmation, il cite cette parole adressée à Got par un délégué à la Commune :

« Vous avez joué Giboyer? Le vrai Giboyer, citoyen Got, c'est moi [1]. »

Ainsi les pièces de théâtre ont, elles aussi, leur destin et tel poète comique se croit conservateur qui prépare la Révolution.

E). — « Les Effrontés » et « le Fils de Giboyer » dans l'histoire du théâtre français.

Si maintenant nous revenons à l'histoire littéraire proprement dite, il n'est pas excessif, croyons-nous, d'affirmer que *les Effrontés* et *le Fils de Giboyer* marquent une date dans l'évolution du théâtre français. Nous avons dit déjà la valeur *des Effrontés* comme comédie de mœurs; nous allons étudier bientôt l'anticléricalisme du *Fils de Giboyer*; mais si on considère ces deux œuvres uniquement comme comédies politiques et sociales, on ne saurait exagérer leur importance. Les critiques sont là-dessus parfaitement d'accord. Au lendemain de *Giboyer*, Sarcey écrivait déjà :

1. J. Claretie, *Temps*, 17 mars 1905.

« Il faut garder précieusement cette date, elle fera époque dans l'histoire du théâtre français. Je ne crois pas que, depuis *le Mariage de Figaro*, une œuvre plus hardie, plus singulière, plus émouvante, ait été présentée au public. M. Emile Augier a mis sur la scène notre état politique et social, comme autrefois Beaumarchais ; il a rassemblé nos idées, nos croyances, nos passions, sous des formes vivantes qu'il a jetées dans un drame plein de mouvement et de vie.

« Voilà déjà quelques années que l'on essaie de porter la politique au théâtre. Mais les tentatives n'avaient pas été très heureuses jusque-là. On se croyait quitte avec elle, lorsqu'on avait saupoudré un vieux vaudeville de quelques tirades philosophiques ou sociales. Au moment où Gustave allait se jeter aux pieds de Caroline, l'auteur arrêtait tout d'un coup l'action ; les personnages prenaient un visage diplomatique, tout à fait accommodé à la circonstance ; l'un d'eux ouvrait la bouche et entonnait un dithyrambe en faveur du progrès ou de la civilisation, ou de n'importe quelque autre grand mot ; les auteurs répondaient pour le plaisir de se faire battre ; on s'échauffait un peu dans la discussion, après quoi le drame reprenait son petit train de tous les jours, la conscience nette et content de lui-même.

« *Les Effrontés* avaient été un premier effort pour sortir de cette ornière; mais, il faut bien le reconnaître, la tentative n'avait pas complètement réussi. La politique côtoyait le drame; elle ne s'y mêlait pas ; elle ne le dirigeait pas. On retombait du haut des conférences politiques dans l'éternelle histoire des questions d'amour et d'argent.

« M. Augier est à présent maître de sa manière ; la révolution qu'il voulait faire au théâtre, est décidément accomplie. Il a créé une comédie nouvelle.

« La politique est le grand ressort de notre vie moderne, c'est elle aujourd'hui qui en gouverne, à notre insu, jusqu'aux moindres accidents. C'est elle aussi qui a la haute main dans la pièce de M. Augier. Son action n'éclate point çà et là, par des tirades plus ou moins bien faites, elle pénètre le drame tout entier, elle l'anime ; c'est d'elle qu'il reçoit son mouvement ; idées et passions, tout s'y teint, pour ainsi dire, de ses couleurs. Point de situation dans le drame, dont elle ne soit la cheville ouvrière; elle est l'unité de l'œuvre ; elle en est aussi le premier intérêt et en savez-vous un plus puissant pour les fils de 89 [1] ? »

1. *Opinion nationale*, 8 décembre 1862.

Et vingt-cinq ans plus tard, M. Jules Lemaître dira des *Effrontés :*

« Vous y trouverez sur les différences fondamentales de la société moderne et de l'ancien régime, sur le rôle de l'argent, sur l'alliance des affaires et de la politique, sur les conséquences financières de la Révolution, des idées et des remarques définitives, profondes, exprimées avec une netteté saisissante [1]. »

Pareillement, M. Doumic :

« *Les Effrontés* sont chez nous, et même après le *Mariage de Figaro*, une tentative nouvelle : c'est la première et la seule œuvre de théâtre où on ait su nous présenter dans leur situation respective et par rapport à l'exercice de la souveraineté : noblesse, bourgeoisie et peuple [2]. »

A propos de *Giboyer* enfin, M. Jules Lemaître va renchérir encore sur son éloge des *Effrontés*, et montrer l'actualité persistante, l'intérêt permanent des deux œuvres :

« Il y a, dans la pièce d'Augier, une comédie politique et une comédie romanesque, très habilement rattachées l'une à l'autre. Sauf erreur, c'est la comédie politique et ce sont les acteurs de cette comédie qui ont le mieux résisté au temps, et qui paraissent, après plus d'un demi-siècle, le plus vivants et le moins fanés.

« C'est que cette comédie politique est un épisode d'un grand drame historique, qui dure encore, et dont le dénouement, s'il survient jamais, sera celui de la Révolution elle-même. Comment la bourgeoisie française ayant fait la Révolution, et la jugeant définitivement close puisqu'elle lui avait donné la fortune et la prépondérance politique, s'aperçut, vers le milieu du siècle, avec étonnement, puis avec colère, que ça continuait sourdement, mais non plus à son profit, et, du coup, demanda secours à la classe, aux croyances et aux traditions contre qui la Révolution française avait été faite ? Bref, ce qu'on trouve dans *le Fils de Giboyer*, c'est la confrontation effarée, hypocrite et

1. *Débats*, 25 février 1888.
2. *Revue bleue*, 19 mars 1892.

renégate, de la bourgeoisie riche avec les principes de 89, dans l'instant où ces principes commençaient à développer des conséquences qu'ils n'avaient point prévues. Et donc, les fils des acquéreurs de biens nationaux estimèrent qu'il faut une religion pour le peuple, et retournèrent eux-mêmes à la messe.

« La plupart de leurs petits-fils n'y vont plus, mais ils connaissent encore les transes, et, sous d'autres formes, les lâchetés et les hypocrisies de Maréchal.

« Donc l'aventure historique esquissée dans *le Fils de Giboyer* est encore chose d'aujourd'hui. Elle est seulement devenue plus tragique peut-être, sans cesser d'être plaisante. Et c'est pourquoi ce solennel crétin de Maréchal est demeuré si vivant, et aussi ce grand moqueur de marquis d'Auberive, qui tire de cette histoire une des morales qu'elle comporte, et pareillement, ce philosophe bohème de Giboyer, qui en tire une autre. Et chacun de ces trois personnages ayant encore parmi nous son équivalent, tous leurs mots « portent » comme au premier jour[1]. »

Nous n'ajouterons rien à ces éloges autorisés et, pour reprendre une comparaison déjà faite bien souvent, nous dirons seulement que, en tant que comédies politiques, *les Effrontés* et *le Fil de Giboyer* sont à la littérature et à la société du XIXe siècle, et que *le Mariage de Figaro* est à la littérature et à la société du XVIIIe.

1. J. Lemaître, *Impressions de théâtre*, t. IX, p. 96.

QUATRIÈME PARTIE

ÉMILE AUGIER ET LA QUESTION RELIGIEUSE

« LE FILS DE GIBOYER » (1862)

CHAPITRE I

LE PETIT-FILS DE PIGAULT-LEBRUN

Émile Augier démocrate prétendait donc combattre l'influence corruptrice de l'argent, arrêter l'envahissement du matérialisme moral, donner à la bourgeoisie comme au peuple une leçon d'idéalisme. Dès lors, il eût été logique et avisé, semble-t-il, d'utiliser pour son œuvre la plus grande force idéaliste du monde, l'idée religieuse. Qui donc a prêché le mépris de la fortune, prononcé l'anathème contre les riches, proposé à l'homme une ambition plus noble et plus désintéressée que la conquête de l'or, qui donc, sinon le christianisme? Or voici qu'au contraire Émile Augier appelle au secours de la démocratie menacée toutes les forces antireligieuses, et fait de l'anticléricalisme violent la conséquence nécessaire de ses théories démocratiques. Le phénomène n'est pas pour nous surprendre, tant nous l'avons constaté

déjà en d'autres circonstances ; tant il se renouvelle incessamment sous nos yeux. Mais rien dans le théâtre d'Augier ne faisait jusqu'ici prévoir cette explosion de passion irreligieuse, et il importe d'indiquer rapidement l'origine de ses sentiments, le progrès de ses idées et ce qui devait en être, avant *le Fils de Giboyer*, une première manifestation discrète et cependant explicite.

Émile Augier, nous l'avons dit, était le petit-fils de Pigault-Lebrun, ce romancier « à l'esprit peu difficile, à l'imagination peu réglée [1] » dont on ne parlerait plus guère s'il n'était précisément le grand-père de son petit-fils. Or Pigault-Lebrun détestait le christianisme autant qu'il aimait la gaudriole. Il écrivait d'abondance des romans licencieux comme *l'Enfant du Carnaval* ou *M. Botte*, des comédies comme *les Dragons chez les Bénédictines* où les soldats de la République enseignent aux bonnes sœurs un évangile tout nouveau, — et des pamphlets, comme le *Citateur*, où il faisait revivre les pires traditions voltairiennes d'inintelligence religieuse et de grivoiserie. Nous ne soupçonnons pas Pigault d'avoir initié le petit Augier à cette littérature ; nous savons au contraire qu'il fut pour son petit-fils un éducateur aussi sérieux que dévoué ; mais enfin il n'a pas pu lui transmettre ce qui lui manquait à lui-même, et l'enfant n'a pu recevoir de son grand-père l'intelligence ni le goût des choses religieuses. Il n'a pu les recevoir davantage de son père. M. Augier, en effet, s'il eut une vie moins agitée que Pigault, s'il devait à ses fonctions mêmes (d'abord avocat à Valence, puis avocat à la Cour de cassation et au Conseil d'État) plus de dignité et de discrétion, était un de ces grands bourgeois libéraux qui perpétuaient eux aussi la double tradition gauloise. Dans sa jeunesse, il avait rimé des couplets que n'aurait pas désavoués son beau-père.

Aimer et boire,
Voilà mon unique savoir.
Le bonheur vaut mieux que la gloire.
Que faut-il faire pour l'avoir?
Aimer et boire !

1. J. Janin, 20 mai 1844.

Plus tard, avec son « tempérament de lutteur » il combattra toutes les réactions. Dès 1815, il défend les bons principes dans sa lettre sur *la Révolution de* 1815 [1]; et trois ans après, il dénonce la Terreur Blanche dans une brochure au titre horrifique « *Les Crimes d'Avignon depuis les Cent-Jours* » [2].

Bref, son esprit était si bien celui de Pigault-Lebrun, que tous deux finirent par collaborer et affichèrent publiquement leur communauté d'idées et de sentiments dans un livre au titre symbolique et touchant : *Le Beau-Père et le Gendre* (1827). Ils avaient même associé leurs talents dès 1817 et dans leur *Voyage dans le Midi de la France* [3] ils écrivaient ces lignes d'une inintelligence naïve :

« Il y avait autrefois peu de trappistes en France. Ils ont établi un couvent aux environs de Montélimar. C'est là que se retirent quelques hommes qui se persuadent qu'ils ont des facultés morales et physiques pour n'en faire aucun usage, qui font une abnégation totale d'eux-mêmes, et qui se vouent à une mort lente et cruelle.

Cette vertu sombre et sauvage
Me toucherait bien davantage
Si j'en voyais l'utilité. »

Il ne semble pas qu'aucune influence ait atténué chez Émile Augier l'action de son grand-père et de son père. A Valence, il va à l'institution laïque de la rue de Roderie; plus tard, à Paris, il suit les cours d'Henri IV et ce n'est pas là, sans doute, qu'il pourra s'initier à la vie religieuse. Au contraire, il se montre si fidèle aux traditions paternelles que son grand-père enthousiaste le sacre par avance grand homme en disant : « Il sera le Voltaire de la Drôme [4]. »

1. *Lettre à l'abbé Baruel*, 16 p. in-12, Paris, 1815.

2. In-8° de 26 pages, à Valence chez Dourille, à Paris chez Plancher, 1818.

3. Paris, Barba, 1817.

4. Cf. pour tous ces détails sur Pigault et M. V. Augier, *Émile Augier*, par un Valentinois.

Moins ambitieux que Pigault, Émile Augier du moins eut toujours à cœur de se proclamer « Gaulois ». Vers 1848, ce mot était pour plusieurs une injure ; il le revendique comme un titre d'honneur. C'est ainsi qu'il inaugure sa carrière de journaliste en ces termes caractéristiques :

« Ami lecteur,

« Je n'ai pas trouvé de meilleure entrée en matière que cette salutation gauloise. Nos pères l'affectionnaient, et si je ne suis Gaulois comme eux, au moins voudrais-je l'être.

« Voilà l'alpha et l'oméga de ma profession de foi littéraire. Elle est courte, mais elle dit tout ce que je veux dire, ni moins ni plus, je n'en ai pas d'autre [1]. »

Sans doute, il ne s'agit ici que de littérature, et Augier entend seulement opposer le classicisme national au cosmopolitisme romantique. Mais il est bien difficile d'être un pur Gaulois en littérature sans le devenir en philosophie et en morale. Et quand, quelques jours plus tard, Augier fait en ces termes l'éloge de Musset :

« Musset tend la main à nos pères ; il continue cette glorieuse chaîne d'esprits gaulois, qui commence à Rabelais et se perpétuera, Dieu aidant, tant que le monde sera. La Fontaine, Molière, Jean-Jacques, Diderot, et même Voltaire sourient au poète et disent : Celui-ci est des nôtres [2] » ;

on ne peut s'empêcher de penser que La Fontaine, Molière, Diderot et Voltaire représentent moins une tradition artistique qu'une doctrine philosophique. Quant à Jean-Jacques, que nous ne soupçonnions pas de gauloiserie, il n'est là sans doute que comme démocrate ; en glorifiant pêle-mêle tous ces écrivains, Augier affirme ses sentiments de moraliste plus que ses préférences littéraires.

1. *Spectateur républicain*, 2 août 1848.
2. *Spectateur républicain*, 14 août 1848.

Nous n'en pourrons plus douter quand, à propos de Molière, il écrira à Pitre-Chevalier, directeur du *Musée des Familles*, la lettre que l'on sait :

« A M. Pitre-Chevalier.

« J'ai commencé trois fois le portrait de Molière, et trois fois je l'ai jeté au feu je n'ai pas la faculté de choisir mon point de vue. Quand je suis sous l'empire d'une idée, elle sort de ma plume malgré moi. Or, ce qui me frappe aujourd'hui dans Molière c'est le *philosophe* et le *socialiste*. Son libertinage, pour employer le mot du temps, m'apparaît à chaque page de son œuvre, sous les précautions intimes dont il a été obligé de l'envelopper. Le temps est peut-être venu de restituer à ce grand génie toute la part qui lui revient dans notre Révolution. Mais ce n'est pas en quelques colonnes, ce n'est pas surtout dans le *Musée des Familles*, que cette restitution peut avoir lieu...

E. Augier [1]. »

Voilà rapidement esquissée l'histoire de sa pensée philosophique. Héritier des bourgeois voltairiens que furent son grand-père et son père, élève de l'Université libérale, admirateur enthousiaste de nos écrivains gaulois, défenseur des principes révolutionnaires, adversaire irréductible du romantisme (rappelons-nous le mysticisme, la religiosité, le royalisme aussi, du romantisme commençant), Émile Augier avait toujours été un libre-penseur ; il devait devenir un anticlérical militant le jour où il croirait menacé son idéal philosophique et politique. L'auteur des *Effrontés* et du *Fils de Giboyer* devait se jeter dans la lutte ardente, comme le pamphlétaire du *Citateur* et le polémiste des *Crimes d'Avignon*.

1. *Musée des Familles*, février 1863, t. XXI, p. 155.

CHAPITRE II

CE QUE DEVAIT ÊTRE L'ANTICLÉRICALISME DES *Effrontés*

De fait, Augier socialiste crut voir dans ce qu'il appelle le cléricalisme un obstacle à l'avènement de la démocratie. Quelles circonstances expliquent ses appréhensions, et aussi quelle confusion fâcheuse il commit, nous le dirons un peu plus loin : pour l'instant nous nous contenterons d'indiquer comment, dès *les Effrontés*, l'anticlérical ne se séparait pas chez lui du démocrate. On ne put s'en apercevoir en 1861, parce que des coupures prudentes atténuèrent la pensée de l'auteur, mais le manuscrit de la Comédie-Française nous permet aujourd'hui de la reconstituer.

Voici donc quelle doctrine Giboyer aurait dû développer dès janvier 1861 :

« L'histoire politique de l'humanité s'est calquée sur son histoire naturelle. Elle peut aussi se raconter en deux mots : Antagonisme de l'intelligence et de la force, du droit et du fait. Le commencement de la lutte se perd dans la nuit des temps, et les âges fabuleux nous en ont transmis trois témoignages irrécusables : l'escalade des Titans, le larcin de Prométhée et la tour de Babel... Remarquez, messieurs, par quel étrange renversement d'idées, dans toutes ces légendes hiératiques, la révolte du principe spirituel contre le principe brutal est présentée comme la révolte de la terre contre le ciel... Ceci nous révèle, dès l'origine, la présence du troisième personnage obligé dans le drame, celle du traître. A toutes les époques, l'intelligence a eu ses transfuges, ce qui explique ses longues défaites. Or, dans l'antiquité, ce transfuge était un prêtre qui troublait la conscience du droit en mettant les dieux du côté de la force.

« Vous voyez d'ici les trois grandes phases de la lutte : l'antiquité, qui est le triomphe de la force et la négation du droit : injustice sur la terre et dans le ciel, divinisation du pouvoir, apothéose des Empereurs... Le moyen âge, qui est un compromis entre la force et le droit, imposant à l'une la charité, à l'autre la résignation, et canonisant ces deux vertus... Enfin, l'ère moderne, 89, qui est la revanche des Titans, le triomphe du droit et la négation du fait : la justice au ciel et sur la terre ; aux grands hommes la patrie reconnaissante. »

(*Effrontés*, III, 5, Ms. de la C.-F.)

Évidemment, ce n'est pas encore la polémique violente et les personnalités audacieuses du *Fils de Giboyer ;* mais n'est-ce pas déjà la même pensée ? ne retrouvons-nous pas la même phrase sur l'antiquité, le moyen âge et 89 [1] ? Dès lors ne sommes-nous pas autorisé à interpréter les indications encore prudentes de 1861 dans le même sens que les franches accusations de 1862 ? Dans cette tirade par exemple :

« A toutes les époques, l'intelligence a eu ses transfuges, ce qui explique ses longues défaites. Or, dans l'antiquité, ce transfuge était un prêtre qui troublait la conscience du droit en mettant les dieux du côté de la force » ;

il nous est impossible de ne pas voir, plus qu'une vaine affirmation historique, une allusion à peine déguisée à l'histoire contemporaine. D'ailleurs, Giboyer va autoriser notre interprétation en opérant lui-même le rapprochement que nous nous permettions de suggérer. Il vient de dénoncer la trahison « des Lombards et des traitants », et il ajoute :

« Ces messieurs se croient chez eux ! Ils estiment que tout est bien, qu'il est grand temps de prêcher la résignation au peuple et de mettre encore une fois les dieux du côté de la force. »

(*Effrontés*, III, 5. Ms. de la C.-F.)

Nous y voilà ! Il s'agissait bien vraiment de l'escalade des Titans, du larcin de Prométhée et de la Tour de Babel !

1. Cf. *Giboyer*, III, 16.

Giboyer prononce ces noms fameux, et ceux encore de mythes, de légendes hiératiques, de théogonies pour ébaubir le bonhomme Charrier. Mais si grand historien qu'il soit, et si grand philosophe, les vastes considérations rétrospectives lui importent moins que les faits du jour; s'il s'est posé d'abord en sociologue et en mythologue universel, c'est pour donner plus d'autorité à ses attaques de polémiste. Même quand il parle des Titans, il songe à la coalition de l'ambition cléricale et de l'égoïsme bourgeois, ligués contre la démocratie. Même quand il joue les Burnouf, il pense et il écrit comme un rédacteur du *Siècle*.

***

Quels motifs empêchèrent Augier de présenter dès 1861 la doctrine complète de Giboyer? Ce n'est pas une intervention administrative, puisque les manuscrits de la Comédie-Française portent toutes les estampilles officielles. Peut-être crut-on nécessaire d'être prudent et de remettre à une seconde campagne les attaques décisives. Très certainement aussi, des considérations littéraires, des raisons exclusivement dramatiques amenèrent Augier à se montrer plus sévère que la censure. Dans *les Effrontés*, les discussions ne font pas corps avec le drame, elles retardent la marche de l'action et, même écourtées, provoquèrent l'impatience du public. Dans leur développement primitif, elles étaient scéniquement impossibles. Mais si le dramaturge consentit aux coupures nécessaires, le philosophe se promit de prendre sa revanche. Rappelons-nous sa phrase : « Je prépare une suite aux *Effrontés*, plus explicite et plus concluante [1]. » En effet la politique qui n'était qu'un hors-d'œuvre dans *les Effrontés* devint le sujet même du *Fils de Giboyer ;* surtout l'anticléricalisme discret et courtois de 1861 se fit si bruyant et si violent en 1862, que *le Fils de Giboyer* apparut dès lors, et demeure encore aujourd'hui, comme le type même de la comédie anticléricale.

1. Cf. *Chronique médicale*, novembre 1898, p. 677.

CHAPITRE III

L'ANTICLÉRICALISME DU *Fils de Giboyer*

I. — La pièce.

On connaît le sujet de Giboyer. — Le marquis d'Auberive (celui des *Effrontés*) poursuit un double projet. Homme politique, il préside aux destinées du Comité clérico-légitimiste, et pour le moment cherche un remplaçant au grand journaliste du parti, feu Déodat. Pour ce poste de confiance, il choisit son vieil ami Giboyer, toujours bohème, toujours socialiste, toujours vénal. Entre les deux hommes, également peu scrupuleux, l'entente est vite conclue.

L'autre dessein du marquis est un dessein domestique. Veuf, sans enfants... avoués, il éprouve à juste titre une tendresse toute spéciale pour sa pupille Fernande Maréchal, fille d'un de ses collègues au Corps législatif. Il veut donc la marier à son jeune cousin le comte Hugues d'Outreville, qu'il instituera héritier de son nom et de sa fortune. Il a d'abord toutes raisons de croire au succès. Maréchal accueille d'enthousiasme un projet qui lui conférera ses lettres de grande légitimité, et si Fernande se soucie peu d'épouser un hypocrite imbécile, elle se résigne du moins à subir la volonté du marquis.

Mais deux adversaires surgissent en qui d'Auberive escomptait des alliés : la baronne Pfeffers et Giboyer. La baronne a rendu de grands services à la Cause ; elle n'a pu

cependant pénétrer encore chez ces dames du Faubourg ; roturière, étrangère, on la soupçonne volontiers d'être de plus aventurière, et les salons se ferment devant elle. Aussi cherche-t-elle un mari imbécile et titré qui la pose et l'impose ; le comte d'Outreville lui semble réaliser de tous points son idéal conjugal ; et elle entreprend de le séduire. Elle y réussit sans peine, et voilà le mariage de Fernande compromis. Au reste, Fernande acceptera la rupture sans chagrin, car elle aussi aime ailleurs. Son père a pour secrétaire un jeune homme plein de talent, Maximilien Girard. Elle se trompe d'abord étrangement sur son compte et s'oublie jusqu'à l'insulter. Mais elle reconnaît bientôt son erreur, et les deux jeunes gens qui pensaient se haïr, en viennent vite à s'aimer.

De ces complications matrimoniales va sortir un conflit politique. Pour « décrasser » définitivement Maréchal de sa roture et de son libéralisme, d'Auberive lui avait assuré l'honneur de défendre à la Chambre le programme du parti dans la discussion sur l'enseignement. Tâche facile autant que glorieuse, Maréchal n'ayant qu'à lire le discours composé par Giboyer. Mais la baronne veut déconsidérer le bonhomme aux yeux de d'Outreville et, sur ses instances, le Comité enlève le discours à Maréchal ; celui-ci, furieux, revient au parti libéral, et consacre à l'anticléricalisme le zèle qu'il avait voué d'abord à la théocratie. Il puisera d'ailleurs son éloquence aux mêmes sources, et Giboyer reste son fournisseur.

Celui-ci, en effet, trahit une fois encore ceux qui le paient. Socialiste, anticlérical, il n'avait accepté de remplacer Déodat que pour gagner de l'argent, et il ne voulait gagner de l'argent que pour parachever l'éducation de son fils. Ce fils, qui ignore le secret de sa naissance, c'est Maximilien Gérard ; Giboyer aime surtout en lui le fils de son esprit et l'héritier de ses idées. Il lui a transmis ses convictions libérales et socialistes, il lui laissera l'honneur de publier le grand ouvrage dont il veut faire la Bible de la démocratie future, mais qu'il n'ose signer de son nom déshonoré. L'hon-

nêteté, la science, la gloire de Maximilien seront le rachat, la réhabilitation de Giboyer.

Mais voici que le secrétaire de Maréchal s'est laissé convertir aux idées de son patron, et renie la démocratie. Giboyer ne peut accepter cette défection ; il prèche Maximilien, il raille les cléricaux, et pour montrer le néant de leur doctrine s'avoue l'auteur du fameux discours. Ce premier aveu, en provoquant l'indignation de Maximilien, contraint Giboyer aux explications définitives. Il dit sa misère, ses déchéances, sa paternité clandestine, son dévouement pour le fils en qui il voulait se réhabiliter, son désespoir de voir s'effondrer son œuvre ; Maximilien, éperdu de reconnaissance et de repentir, tombe aux pieds de Giboyer.

De son père, il épouse désormais toutes les idées et toutes les passions. Avec lui, il va se lancer dans la lutte anticléricale, et il y apportera d'autant plus d'ardeur que ses opinions le séparent, croit-il, de celle qu'il aime.

Mais Giboyer, qui a l'ingéniosité d'un vaudevilliste et la conscience d'un casuiste, va sauver, à la fois, la démocratie et le bonheur de son fils. Il lance Maréchal contre ses amis de la veille ; cette palinodie amène une rupture avec d'Outreville ; Fernande redevient libre, mais elle reste compromise. Giboyer insiste sur les inconvénients de cette situation, et sur la nécessité d'un autre et prompt mariage, qui fasse taire les mauvaises langues ; en même temps, il insinue qu'il connaît le jeune homme honnête, intelligent et démocrate qui assurerait tout ensemble le bonheur de Fernande et les succès politiques de Maréchal. Celui-ci se laisserait convaincre si Maximilien ne se proclamait très haut fils naturel du trop fameux Giboyer. Il faut alors que Fernande intervienne personnellement, tende les mains à Giboyer, dépose un baiser sur le front de Maximilien et, de par sa grâce toute-puissante, réhabilite la bohème, la vénalité, la trahison... D'Auberive survient juste à temps pour assister à ce dénouement idyllique, et voir repousser ses propositions d'adoption. Ses projets domestiques échouent comme ont échoué ses desseins politiques. L'avenir lui échappe ; il appartient désor-

mais aux petits-enfants de l'éminent Maréchal et du vertueux Giboyer.

Cette analyse rapide et sèche trahit une œuvre vivante, mouvementée, passionnée, où abondent les discussions ardentes, les tirades vigoureuses, les épigrammes acérées, les péripéties imprévues, les gestes pathétiques. Mais il importait moins d'apprécier la valeur dramatique de l'œuvre, que de rappeler en ses lignes essentielles un drame présent encore à la mémoire de tous. Peut-être en avons-nous dit assez pour marquer que le *Fils de Giboyer* est avant tout une œuvre de combat.

II. — Effet produit par *le Fils de Giboyer*. Accueil du public et de la presse. Sa fortune à Paris et en province.

On s'en aperçut dès le soir de la première représentation, et pendant les mois qui suivirent. Les survivants de cette époque se rappellent encore quelles passions se déchaînèrent autour du Théâtre-Français. Ce fut une tempête comme aucune œuvre de théâtre peut-être n'en a jamais provoqué chez nous.

A gauche, on applaudit avec fureur ; on acclama l'œuvre, l'auteur et les interprètes, on trépigna d'enthousiasme. Rappelez-vous le chant de victoire entonné par Sarcey : « Il faut garder précieusement cette date ; elle fera époque dans l'histoire du théâtre français. Je ne crois pas que, depuis *le Mariage de Figaro*, on ait vu une œuvre plus hardie, plus singulière, plus émouvante [1]... » Et un peu plus loin : « Le public a été transporté d'enthousiasme. C'était un de ces triomphes comme on en voit rarement [2]. »

A ce triomphe assistaient les princes, les ministres, les grands dignitaires, toute la haute administration [3]. Tout ré-

1. *Opinion nationale*, 8 décembre 1862.
2. *Id. ibid.*
3. *Opinion nationale*, 3 décembre 1862.

cemment encore, M. Jules Claretie sentait se ranimer son ardeur au souvenir de ces soirées épiques :

« Giboyer, c'est un des types catalogués, étiquetés dans la galerie zoologique du théâtre, un type comme Figaro ou Joseph Prudhomme, comme Perrichon ou Rabagas.

« Giboyer ! c'est toute une époque, et c'est toute ma jeunesse. Quand ce diable d'homme apparut, nous n'étions plus habitués à entendre, au théâtre, des paroles libres. Cela nous fit l'effet d'un coup de clairon. Comment, il y avait sur la scène un personnage qui venait répondre à un interlocuteur lui disant : « Oh ! vous êtes socialiste ? »

« Jusqu'aux moelles ! »

« Socialiste ! Nous nous entreregardions, dans les coulisses et dans la salle, comme si un vent de liberté eût soufflé par quelque fenêtre ouverte par mégarde. On avait été sevré depuis des années de ces verbes sonores et francs. Augier nous fit l'effet d'un fier protestataire. Et il l'était. Démocrate, esprit libre, gaulois en diable, blaguant les bourgeois de droit divin qui prétendent confisquer la Révolution à leur profit [1]. »

A droite, ce fut de la stupeur, de la colère, de l'indignation :

« C'est un pamphlet, dit *le Monde*, plus effronté que spirituel contre les choses et les personnes sur lesquelles les journaux très libres-penseurs ont usé ou usent chaque jour leurs gencives » [2]. — « Pamphlet haineux », dit de même *l'Union* [3]. — « C'était à n'en croire ni le témoignage de ses yeux, écrit M. Janicot, ni celui de ses oreilles. Nous avons vu, ce qui s'appelle vu, exposer sur la scène de l'histoire un raccourci des calomnies de la session dernière, avec masques et visages à l'appui [4]. »

Les simples libéraux se sentirent eux aussi atteints et scandalisés. Témoin cette page attristée de Prévost-Paradol :

1. *Temps*, 17 mars 1905.
2. *Monde*, 8 décembre 1862.
3. *L'Union*, 8 décembre 1862.
4. *Gazette de France*, 2 décembre 1862.

« Bien qu'on se refuse généralement à prendre au sérieux les opinions politiques de M. Augier, nous n'avons, pour notre, compte, aucune peine à croire qu'il est démocrate, à la mode du jour, il est vrai, mais avec une aversion enracinée pour l'opinion légitimiste telle qu'il la comprend, pour l'ancien régime tel qu'il se le figure, et pour le parti catholique tel qu'il l'a jadis étudié et détesté dans *l'Univers*. Ces sentiments ingénus, joints à l'occasion propice, à cette tentation de l'herbe tendre qu'on appelle au théâtre l'*actualité*, ont poussé M. Augier à écrire sa pièce. Vivant, comme il le fait, en pleine démocratie, je le veux bien, mais assez éloigné des diverses nuances de l'opposition libérale, il ne pouvait prévoir, il n'a certainement pas prévu l'effet que son œuvre allait produire. En face du soulèvement qu'elle excite, sa surprise et son irritation sont sincères, et il serait injuste de n'en pas tenir compte en le jugeant. Soyons de bonne foi : pouvions-nous prévoir nous-mêmes que nous serions à ce point blessés ? Savions-nous que nous fussions à ce point solidaires les uns des autres ? Avions-nous pleinement conscience du rapprochement que dix années de claires leçons et de fortes épreuves ont opéré, non pas, hélas ! entre les armées, mais entre les diverses élites des opinions libérales ? Et comme nos impressions personnelles doivent être ici notre mesure, savais-je, avant de l'avoir éprouvé, qu'un coup frappé à ma droite me serait aussi sensible que porté à ma gauche, ou m'atteignant moi-même. Ce nom de légitimiste, traîné sur la scène, m'eût laissé froid il y a dix ans, ou m'eût fait sourire : je sais aujourd'hui, grâce à M. Augier, que ce nom, devenant un reproche, n'éveille plus en moi qu'un souvenir, celui du premier essai de gouvernement libre qui ait honoré la France... Voilà les leçons que le théâtre nous donne, et quand il frappe sur nous ou autour de nous, voilà ce qu'il nous apprend sur nous-mêmes. Il ne faut point se montrer ingrat envers ceux qui nous rendent de tels services, et leur intention serait-elle vraiment coupable, ce que je me refuse de croire en ce qui touche M. Augier, que nous ne serions point quittes envers eux de toute reconnaissance [1]. »

Les boulevardiers eux-mêmes témoignèrent d'une ardeur surprenante à défendre les idées sérieuses et les choses saintes. *Le Figaro* revient cinq ou six fois à la charge contre

1. Prévost-Paradol. *Essais de politique et de littérature*, 3e série, p. 417.

la comédie nouvelle. C'est Jouvin déclarant en personne : « Le public a été conquis comme un seul homme au poète qui le gorgeait d'épigrammes révolutionnaires... J'ai été très froissé et parfois indigné des agressions inouïes d'un poète frappant sans merci des adversaires livrés à sa discrétion, les mains liées [1]. » C'est « le soiriste » du même journal reprochant à Augier « d'étendre son manteau devant les puissants et d'être le flatteur de Cléon » [2]. C'est *Colombine* enfin écrivant quelques jours après, dans le même *Figaro* : « Succès de scandale et d'argent... Dieu permet souvent que le talent resplendisse d'autant plus vif qu'il méconnaît davantage les choses de l'âme. Je ne sais rien de plus douloureux que ces victoires de l'esprit sur le cœur. Elles ôtent à ceux qui les remportent la seule excuse possible : celle de ne les avoir pas cherchées [3]. »

*
* *

Comme on le voit, le temps n'amenait pas l'apaisement. En effet, l'émotion proclamée provoquée par *Giboyer* avait, au lendemain de la première, piqué la curiosité de tous, et ce fut aux portes du Théâtre-Français un empressement, une ruée que Sarcey constate avec joie :

« Le succès du *Fils de Giboyer* croît tous les jours à la Comédie-Française, la salle est tout entière louée quinze jours à l'avance ; la queue se forme au bureau de location dès onze heures du matin et se continue jusqu'à six heures du soir ; c'est une rage, c'est une folie. Les plus vieux comédiens n'ont pas mémoire d'un pareil empressement, il faut pour en trouver un exemple remonter jusque dans l'autre siècle, au *Mariage de Figaro* [4]. »

1. *Figaro,* 11 décembre 1862.
2. *Ibid.*
3. *Figaro.* 21 décembre 1862.
4. *Opinion nationale*, 25 décembre 1862.

Le succès d'ailleurs sera aussi durable que bruyant et plus de six mois après, *le Siècle* écrit à propos de la centième :

« Voilà *le Fils de Giboyer* qui a brillamment dépassé sa centième représentation. L'affluence, jusqu'à ces derniers jours, n'a pas cessé d'être considérable, et l'effet de la pièce d'être très vif [1]. »

Mais par un phénomène fréquent d'action et de réaction, les polémiques de presse, qui avaient provoqué le succès, se prolongèrent et s'aggravèrent grâce à la persistance même du succès. Après les critiques proprement dits, les moralistes, les poètes mêmes descendirent dans la lice. Les uns se bornèrent, il est vrai, à de graves considérations générales sur l'art et la politique.

« Est-ce qu'il est bien conforme aux règles et aux traditions de la composition dramatique ou de l'invention romanesque que des questions de politique quotidienne et courante viennent se mêler aux conceptions de l'écrivain, à l'étude des caractères, à l'observation des mœurs? La politique et les mœurs, ce sont choses fort différentes, qui se mêlent quelquefois, mais qu'il ne faut pas confondre tout à fait. Ne pas tenir compte de cette différence, c'est un danger pour l'art bien plus que pour les partis vaincus ou non vaincus... Le roman et la comédie avaient pour but autrefois la peinture et l'amendement des mœurs; cela n'empêchait pas d'y mettre par moment la critique de quelque grand travers social où l'intérêt public, non moins que la morale, semblait engagé (Tartufe, Turcaret, Figaro)... Aujourd'hui je cherche le danger un peu sérieux que font courir au pays les tendances qu'on nous signale : je n'ai pas à les juger ici ; je me demande seulement si le péril est assez grand pour nous fermer les yeux sur ces méprises de l'art, menacé d'abâtardissement par l'introduction de la politique courante et de la discussion quotidienne sur la scène et dans le roman [2]. »

1. *Siècle*, 25 juin 1863.
2. Cuvillier-Fleury, *Etudes et portraits*, t. I, p. 392.

D'autres furent moins placides, et jusque dans le *Correspondant*, l'organe cependant des catholiques libéraux si opposés à « la manière forte » de Veuillot, nous trouvons, à la seule date du 25 décembre 1863, une satire de Victor de Laprade et une chronique de Léon Lavedan. Toutes deux d'ailleurs témoignent d'une indignation légitime autant que maladroite.

Voici d'abord quelques lignes de M. Lavedan :

« Tout a été dit depuis trois semaines sur l'œuvre de M. Augier, et il faut le proclamer à l'honneur des lettres françaises, elle n'a soulevé que des protestations, l'arrêt a été unanime; l'auteur a passé par les verges de toute la critique. »

« Nous avons l'avantage de posséder désormais des pièces à prétention officieuse, comme nous avions déjà une presse officieuse et tant d'autres belles choses sentant aussi l'office. »

« Le reproche que tout le monde fait au père de Giboyer, c'est d'avoir souffleté des hommes sans défense et des partis désarmés. *Res est sacra miser!* mais les poètes courtisans sont au-dessus de la vieille morale, ils frappent des gens à terre, et, le coup fait, rentrent dans les antichambres pour y recevoir les compliments du lieu. »

« ... M. Augier a méconnu le caractère de la satire; il n'a pas vu, ou n'a pas voulu voir ce qu'elle a toujours été. Il lui a paru plus commode de cumuler les bénéfices du pamphlétaire avec ceux du courtisan... [1] »

Dans des termes analogues, Victor de Laprade reproche également à Augier sa violence à l'égard des vaincus et ses complaisances intéressées à l'égard des puissants.

Assez de fade encens, fermez les cassolettes!
Commandez à Vulcain des armures complètes,
Muses! le temps est bon pour gagner des écus,
En jouant du couteau sur le dos des vaincus...
. . . .
Oui, la démocratie a ses Aristophanes,

1. *Correspondant*, 25 décembre 1863.

Libéraux très peu clairs, *flatteurs* très diaphanes ;
Appuyés des sergents, des claqueurs, des faubourgs,
Ils lancent aux vaincus de hardis calembours.
Ils ont soin de rayer de leur vocabulaire
La liberté, vieux mot resté peu populaire.
Vive un chemin de fer, c'est beaucoup plus moral !

. . . .

Il est vrai que ceux-là (les convaincus) ne sont pas des habiles ;
Ils ne sautent pas tous où sautent le troupeau ;
Ils ont planté leur vie en plantant leur drapeau ;
Dans la faveur des grands leur part est assez mince,
Ils n'ont pas voltigé, ceux-là, de duc en prince,
Et par les hauts seigneurs, par les gens nés coiffés,
Ils n'étaient pas ce soir applaudis et truffés.

. . . .

S'ils sont peu courtisans, sont-ils très populaires ?
Je n'en jurerais pas : ils font mal leurs affaires.
Heureux cet esprit fort qui chatouille à la fois
Le gros cuir des manants, la fine peau des rois !
Rien n'étant plus permis, il peut tout se permettre :
On est très libéral, même en flattant le maître,
Quand du nom de Progrès on se fait un appeau,
Quand on a Démocrate écrit sur son chapeau.

. . . .

Je sais ce qu'en vaut l'aune et le fond de boutique,
De ces gens vernissés du mot Démocratique ;
Le même lambeau rouge, un peu raccommodé,
Après la carmagnole a fait l'habit brodé.
Vous voulez du galon, messieurs les bons apôtres !
Vos pères, vos héros, guillotinaient les nôtres.
Paix aux morts ! — Vous leurs fils, en signe de regrets,
Vous japez contre nous ; c'est un petit progrès.
Vous êtes bien leur sang et vous chassez de race ;
Courtisans et tribuns ! ... Venez qu'on vous embrasse
Et qu'on bénisse en vous, au même paradis,
Et l'an quatre-vingt-treize et l'an dix-huit cent dix !

Muses ! recommencez vos agréables jeux,
De louer une loge on fera la folie
Si l'acteur est comique et l'actrice jolie.
Hypocrite ou ganache, on peut rire à ce prix
On a peu de colère ayant trop de mépris [1].

1. V. de Laprade. *La chasse aux vaincus*, *Correspondant*, 25 décembre 1862.

Ces cris de colère, ces accusations injustes, si contraires à l'esprit du *Correspondant*, trahissent l'émotion formidable soulevée par Giboyer. Surtout, si légitimes qu'elles fussent, ces protestations ne laissaient pas d'être maladroites. Parce qu'ils passaient d'une défensive courageuse à une offensive violente, Laprade et Lavedan prêtaient à de cruelles représailles, plus injustes encore que la première attaque.

De fait, Augier, qui, au lendemain de la première, avait écrit une préface justificative, saisit cette nouvelle occasion de se défendre et dans une lettre à l'*Opinion nationale* répliqua avec l'étonnement indigné d'une victime innocente.

« Mon cher Guéroult,

« Mon confrère à l'Académie, M. de Laprade, m'invective d'une manière toute guillerette dans une revue mensuelle; comme je ne veux pas ajourner ma réponse à un mois, je vous demande l'hospitalité pour la lettre suivante que j'écris à ce poète :

« Monsieur,

« Je serais bien confus si je m'étais permis d'adresser, — je ne dis pas à un de mes confrères de l'Académie — mais seulement à l'être collectif qu'attaque ma comédie, la centième partie des injures dont vous m'honorez, sous prétexte que vous êtes un ancien vaincu et ne pouvez pas me répondre. Que vous vous soyez exercé à mettre en vers ce thème déjà usé de votre parti, je ne m'en émeus guère; j'ai sur ma table une pile de journaux remplis de vociférations de ces prétendus muets, et elles n'ont pas réussi à donner le change au public. La foule compacte qui applaudit tous les soirs ma pièce sait bien que ceux que j'attaque ne sont pas des vaincus.

« Que vous me traitiez de *chenille*, comme vous avez traité de punaise un de nos maîtres à tous; que vous preniez la grossièreté pour de l'énergie; que vous cherchiez dans vos petits poumons le souffle d'un Juvénal, je n'y vois nul inconvénient ; je vous approuve même de renoncer à votre première manière, et ne suis pas assez votre ami pour vous détourner d'en prendre une seconde.

« Mais vous me calomniez, et je vous arrête là. Vous insinuez assez clairement que je *chatouille le gros cuir des manans*, que

je flatte le maître, que j'ai part dans tous les butins, et ne fais pas la moue au nez des gros budgets.

« Je ne vous demanderai pas ce que vous entendez par les manans, ni à quel endroit de ma pièce et à l'adresse de quel maître vous avez découvert une flatterie ; je vous demanderai dans quel budget, dans quel butin vous avez vu figurer mon nom.

« Apprenez, si vous l'ignorez, que je vis de ma plume, ne relevant que de mon travail et de ma conscience... et, par parenthèse, c'est ce qui me permet de concilier les deux hautes amitiés auxquelles vous faites allusion, sans qu'elles aient, l'une ni l'autre, le droit de s'en offenser.

« Je n'ai donc rien de commun avec ce que vous appelez les Pégases de cour, et je me sens fort à mon aise pour vous dire que je vous trouve bien dur envers ces pauvres animaux. Il y a quelque chose de pire que de lécher la main qui vous nourrit, c'est de la mordre, et c'est ce que vous avez fait, monsieur, ne l'oubliez pas. Vous vous délivrez, en assez mauvais style, un certificat d'héroïsme ; vous vous mirez dans votre destitution comme dans une démission ; mais, que votre muse ici me le permette, il y a ici une légère différence, et la voici : c'est qu'on vous verrait encore émarger à ce gros budget, au nez duquel vous faites aujourd'hui une moue magnanime, si le gouvernement que vous attaquiez d'une main, en recevant son argent de l'autre, n'avait arrêté votre petit commerce. Je ne peux donc, malgré la meilleure volonté du monde, partager votre admiration pour votre caractère, ni vous ranger parmi ces hommes que vous nous représentez fiers d'un serment unique, car vous en avez prêté au moins un, et vous l'avez mal tenu.

« Il m'est également bien difficile de vous prendre pour un champion sérieux de la liberté, quand il vous échappe des maladresses comme ce petit mot de manans qui nous montrerait assez si nous ne le savions déjà par maintes expériences, ce que vous et vos amis feriez de la liberté et de la révolution, si on vous laissait faire.

« Croyez-moi, monsieur, soyez simple et doux. Ne cherchez pas noise aux gens dont la situation est plus nette que la vôtre ; ne touchez pas au fouet de Juvénal, avec lequel vous vous donneriez encore sur les doigts, et revenez modestement à cette lyre sourde qui a si longtemps célébré le panthéisme, monsieur le clérical.

« Veuillez, d'ailleurs, agréer l'assurance de ma parfaite considération.

E. Augier [1].

1. *Opinion nationale*, 31 décembre 1862.

On voit à quelle surexcitation étaient montés les esprits, puisque les victimes d'une diffamation presque officielle ne pouvaient se défendre sans perdre leur sang-froid, ce qui est assez naturel, et, ce qui est plus étrange, sans que leur agresseur se posât à son tour en calomnié.

Bien entendu, Veuillot-Déodat, le seul clérical qu'Augier reconnût avoir personnellement attaqué, Veuillot fut invité sinon à se défendre, du moins à donner son avis sur l'insulte dont il venait d'être l'objet. Il le fit par deux lettres adressées au *Figaro* [1].

1. « C'est par son compte rendu (du *Figaro*) de la première représentation de *Giboyer* que j'ai eu connaissance de cette nouveauté.

« J'écrivis alors à M. Jouvin quelques mots qu'il trouva bon de publier, et qui, probablement, ont provoqué l'étrange aveu de la préface sur le vrai personnage de Déodat : *Un reproche plus spécieux, c'est d'avoir fait des personnalités. Je n'en ai fait qu'une*, etc... »

Voici un fragment publié par M. Jouvin :

« J'étais averti qu'il y avait quelque chose pour moi dans *Giboyer*...
« Mais il me semble que je ne puis me promener hardiment dans Athè-
« nes, malgré la seringue d'Aristophane. Vous dites que c'est un sifflet,
« soit ; cependant je crois que c'est une seringue. Je sens cela dans votre
« analyse même ; et une seringue chargée d'eaux grasses de basse-cour.
« Du reste, si ce que vous rapportez est tout, Aristophane ne me repro-
« che que la vérité ; *Batoniste devant l'arche*, c'est mon métier, en effet.
« On m'a accusé de vouloir faire le curé, et même l'évêque ; il me rend
« plus de justice. Je ne me suis jamais proposé que le rôle du suisse,
« qui fait taire les mauvais drôles et met les chiens à la porte, afin que
« le service divin ne soit point troublé. J'ai fait mon métier ; Aristophane
« fait le sien, qui est de diffamer les gens à qui on administre la ciguë... »

Cette lettre, mal interprétée, donna lieu aux explications suivantes, également adressées à M. Jouvin, après que l'auteur de *Giboyer* eût publié sa préface.

« Paris, 13 décembre 1862.

« Monsieur,

« Je ne sens aucune nécessité de me défendre contre M. Augier. Son procédé comme son œuvre ont été très bien appréciés ; et, grâce à vous, sans me l'être proposé, j'ai dit moi-même de l'un et l'autre tout ce que j'en veux dire. Il me provoque en vain.

« M'étendre davantage ne serait pas d'ailleurs si facile qu'il le croit dans son ingénuité comique. Pour sortir un peu des inutilités personnelles ou littéraires, et aller au fond, il me faudrait un journal ou une brochure.

« Je n'ai point de journal, et il n'est pas encore question de me replacer

D'ailleurs il ne s'en tint pas à cette première réponse et, quelque temps après (10 mars 1863), il publia sous ce titre *le Fond de Giboyer* une brochure de 263 pages, où

à cet égard dans le droit commun. Une brochure exige bien des précautions et laisse bien des risques.

« Et puis, le sentiment de la proportion ne permet guère de consacrer une brochure à M. Augier. Il n'est encore qu'un satellite ; on ne pourrait le décrire convenablement que dans une étude générale du système.

« Certain compère de M. Augier, M. Delord, autre ingénu, qui trempe dans *le Siècle*, et qui croit aussi que rien ne manque à personne, observe que j'ai le droit de faire à mon tour ma comédie *Giboyer*. Ce M. Delord est certainement doué d'un joli rire ! Mais, si je trouvais séant d'imiter les mauvais exemples, je devrais craindre de perdre au moins mon temps. Faut-il apprendre à M. Delord qu'il y a une censure ? Elle pourrait se trouver plus forte contre mon grossier *dialogue* qu'elle ne l'a été contre celui de M. Augier, académicien rompu au langage des cours,

« Et, pourquoi prendrais-je tant de souci ? Pour accabler l'innocence. Car M. Augier, sauf envers moi, est innocent ou repentant. Je viens de lire sa préface. Il proteste de son respect pour tous ceux qu'on l'accuse méchamment d'avoir voulu vilipender ; il atteste ses dieux qu'il n'a eu le dessein de vilipender absolument que moi. Un aveu si candide m'imposerait le silence, quand même je me sentirais blessé.

« M. Augier avouant l'intention d'injure et la diffamation envers moi, s'excusant sur le reste, me laisse uniquement le droit d'appeler le sergent de ville chargé de protéger les citoyens contre l'injure publique et qui leur doit cette protection dans les environs du Palais-Royal comme ailleurs. Mais demanderai-je aux tribunaux de faire décrocher de ce carrefour de morale le prétendu portrait au-dessous duquel mon nom est inscrit ? A Dieu ne plaise ! Je ne veux pas priver une partie du peuple français d'une distraction si policée, ni ôter à MM. les comédiens ordinaires de l'Empereur, un gain où je perds si peu. Quant à prendre la plume dans le seul but de me venger, je ne l'ai jamais fait. J'ai défendu parfois ma situation, jamais ma personne, et ce n'est pas ici l'occasion de commencer. Le dédain est aussi une force. Je l'ai expérimentée avec un plein succès contre des adversaires desquels je n'estime pas que M. Augier se distingue essentiellement.

« Il me traite d'Insulteur. Je l'ai peu lu ; mais je le soupçonne de n'être pas très fixé sur la valeur des mots (*Il dit : des vocables !*)

« J'ai attaqué des adversaires que j'appelais par leur nom, et qui étaient armés comme moi, plus armés que moi. J'ai voulu être, et je crois avoir été un combattant. Je ne me souviens pas de m'être embusqué dans une coulisse pour diffamer des pseudonymes, et d'avoir ensuite retiré ou confirmé, suivant ma commodité personnelle, les véritables noms soufflés au public. Cela, c'est le métier de l'insulteur, et le pire du métier. Et, quand l'opération s'exerce en sécurité parfaite contre des gens tenus au

l'on trouve, avec ses explications personnelles, plus d'un document intéressant.

*
* *

En effet la querelle provoquée par Augier ne mit pas seulement aux prises les chefs de parti. Derrière les grands catholiques s'enrôlèrent une foule d'honnêtes gens. Le plus souvent, ils montrèrent plus de bonne volonté que de talent. Mais leur intervention prouve une fois de plus l'émotion de tous. Car, de Paris, le tapage s'étendit à la province et les grands journaux régionaux, les moindres feuilles locales perpétuèrent les discussions inaugurées dans la capitale. Les amis d'Augier ne cessaient pas d'ailleurs de répondre, bien ou mal, à ses adversaires, et c'est toute une littérature que fit éclore *le Fils de Giboyer*. Sans nous arrêter à des analyses inutiles, nous indiquerons les principales de ces productions éphémères.

Un M. de Vanssay, par exemple, dans *le Fils de Giboyer et l'Académie Française* met Augier en contradiction

secret, elle est de telle nature, qu'aucun *vocable* français ne la caractérise parfaitement.

« M. Augier me semble avoir fait une mauvaise campagne. Il a reçu des avertissements pénibles. Suivant la belle métaphore qu'il a créée pour peindre les magnificences de l'amour paternel, le voilà réduit à lécher le chemin devant le pas de son *Fils Giboyer*. Cependant, ce fils de sa tendresse n'ira pas loin et arrivera crotté. M. Augier est un imprudent. Il a blessé la conscience publique ; ses justifications ne seront pas agréées. Comme le pauvre M. About, il s'est chargé d'un poids sous lequel il geindra longtemps.

« Je me sens moins à plaindre. J'ai plus d'amis que je n'en vois paraître autour du père de *Giboyer*, et des amis d'un autre ordre, que les grimaces des comédiens ordinaires n'écartent pas et ne refroidissent pas. Et enfin, pour tout dire, quand mes amis me restent, il ne m'est pas désagréable de voir un homme de quelque mérite, un petit immortel, prendre à ses frais le soin de m'entretenir encore d'ennemis, dans l'impuissance où je suis de me pourvoir moi-même. » (*Fond de Giboyer*, p. 235 et suiv.).

avec lui-même, oppose l'auteur de *Gabrielle* et d'*Olympe* à celui de *Giboyer*, le successeur de Salvandy à l'ami de Jérôme Napoléon. Un M. Émile Ferrière prend, au contraire, la défense de *Giboyer*, dans sa longue *Réponse à M. Prévost-Paradol;* faisant tour à tour de la critique dramatique et de la psychologie, de la politique et de l'histoire, de la morale et de la religion ; invoquant successivement contre les cléricaux Molière, Beaumarchais, P.-L. Courier, M. de Bonnechose, M. de Villèle, Châteaubriand, Lamartine et Renan. Un M. de Raineville écrit la *Lettre d'un gentilhomme à M. Augier*. Eugène de Mirecourt, de son vrai nom Jacquot et prototype de Giboyer, lance le pamphlet intitulé *le Petit-fils de Pigault-Lebrun*. Un anonyme, enfin, publie en 180 pages et sous ce titre : *le Tour de France du Fils de Giboyer*, un « recueil complet des jugements exprimés par les principaux journaux politiques et littéraires de Paris, de la province et de l'étranger au sujet de la comédie de M. Augier (*Le Fils de Giboyer*) suivi des vers satiriques, des polémiques, des scènes de désordre, des actes administratifs, des procès, etc., que cette pièce a suscités ». Ouf!

Bien entendu, on ne se contente pas de discuter sérieusement, et même avec violence. On songe aussi à s'amuser et les parodistes s'en donnent à cœur joie. « Un académicien sérieux » écrit *Le Fils de Gibaugier*, ou *Je suis son père*, comédie burlesque en cinq actes, en prose et sans couplets. Un autre vaudevilliste, nommé Constant Portelette, lance *Le doigté de Giboyer* qui est parfaitement inepte.

Les chansonniers enfin ne pouvaient manquer d'adopter Giboyer. On chanta donc mille couplets de circonstance, qui valent ce que valent toutes les chansons d'actualité. Témoin cette première strophe d'une complainte intitulée *le Père de Giboyer* ou *Conseils à mon Fils*, et publiée par la *Gazette de France* :

Tu vas quitter ton gredin d'père,
Qui veut garder l'incognito.

Tu le reconnaîtras, j'espère
Quand il faudra mordre au gâteau.
Va, ne crains pas que j'te bénisse
Je n'donn' point dans ces manièr'là.
Que l'diable t'sauva d'la jaunisse,
P'tit, je ne te dis que cela!
Mais crache en l'air souvent,
Pour voir d'où vient le vent![1]

*
* *

Cependant tout ne finit pas par des chansons, et *le Fils de Giboyer* n'accomplit pas son tour de France sans provoquer avec des scènes de désordre, des interventions administratives et de nombreux procès. La représention de Lille fut « une véritable fête patriotique », à peine troublée par « les sifflets de quelques muguets sans cervelle », dit *l'Opinion nationale*[2]. A Rennes, la chose prend les proportions d'une « manifestation nationale[3] ». Succès encore d'après le même journal, qui décidément servait à Augier de bulletin, succès encore à Tarascon, à Marseille (pensez donc, on crie : A bas les Jésuites! à bas la calotte!), à Lyon, à Arras, à Valenciennes, à Nancy, à Reims, à Boulogne-sur-Mer, à Bordeaux, à Chartres, à Toulon, à Évreux, à Louviers, à Vernon, à Soissons, à Tours, à Aix, à Colmar, à Limoges, à Avignon, à Périgueux, à Libourne! Par contre, la pièce échoue à Calais et se voit interdite à Bergerac, et à Châtellerault. Mais succès, échec, ou suppression, rien ne va sans manifestations. A Lille, où *l'Opinion nationale* entendit d'unanimes applaudissements, *la Gazette* constate du désordre, du vacarme et des expulsions[4]. A Saumur, les officiers sont en désaccord avec le parterre; à Montauban, les

1. *Gazette de France*, 20 janvier 1863.
2. *Opinion nationale*, 12 janvier 1863.
3. *Opinion nationale*, 24 janvier 1863.
4. *Gazette de France*, 12 janvier 1863.

agents ne peuvent faire taire les sifflets; à Dijon on renforce la police de gendarmes et de soldats. A Toulouse, des scènes de violence amènent l'intervention du commissaire central, des arrestations et des condamnations. « La soirée fut épique et la police féroce », écrivait un témoin, plus de vingt-cinq ans après [1] ». A Nîmes, enfin, ce fut presque l'état de siège.

« Le *Fils de Giboyer* a fait son apparition sur notre scène, où tout était disposé pour le recevoir. Certes, il faut du plaisir à la foule, mais il faut de l'ordre aussi, et ce n'est point nous qui blâmerons l'autorité d'avoir pris des mesures pour l'assurer. Des soldats dans tous les couloirs, des agents de police presque à toutes les portes, et de la gendarmerie par-dessus le marché, voilà pour l'intérieur de la salle. Encore une fois, c'était encore mieux dehors.

« Le spectacle que présentait à sept heures du soir la place qui se développe au-devant du théâtre, mérite d'être signalé. Une foule considérable, au milieu de laquelle faisaient prime les billets de parterre, vendus par des gens à qui peut-être on ne les avait pas confiés dans ce but; sous le péristyle, de la troupe encore, contenant avec peine la multitude, au milieu de laquelle s'élevaient de temps en temps quelques bras qui montraient un coupon de loge ou une stalle retenue d'avance, et n'en réussissaient pas mieux. Mais le théâtre a des portes dérobées. Il y a l'entrée des artistes, celle des cercles, et l'on a vu de hauts personnages en profiter.

« Combien a-t-on délivré de billets à la porte, c'est ce que l'impartiale histoire ne saura jamais. On en a donné, c'est certain, mais fort peu. Tant de places étaient retenues d'avance! Jamais on n'avait vu de telles précautions chez les habitués du parterre.

« La foule avait grossi sur la place. Elle atteignait presque les rues voisines. Pas un cri ne s'échappait de toutes ces poitrines. Il y avait beaucoup de curieux, quelques femmes, et force gens désappointés de ne pouvoir entrer. Peut-être les fantassins du péristyle ne suffisaient-ils pas à les contenir. Dans de pareils cas, rien ne vaut la cavalerie. C'est pourquoi, sur les neuf heures un peloton de gendarmes débouchant au trot de l'extrémité du boulevard, clairon en tête, et le sabre à la main, a balayé la place

1. S. Boubée, *Giboyer* à Toulouse, *Figaro*, 27 octobre 1889.

puis, se divisant en petites fractions, a fait une pointe dans les rues attenantes et est venu enfin se reformer en bataille sur les deux côtés du théâtre.

« Nous n'avons pas appris, heureusement, qu'aucun accident ait été la suite de cette manière héroïque, mais radicale, de débarrasser la voie publique. Quelques paletots déchirés, plusieurs personnes bousculées, voilà toutes les victimes de la soirée.

« A partir de ce moment, la place a présenté le spectacle d'un grand carré vide et morne, dont les quatre côtés étaient formés par le théâtre lui-même, une compagnie d'infanterie et deux pelotons de gendarmes. Les spectateurs qui, pendant les entr'actes, se promenaient au foyer, apercevaient par le balcon cette scène étrange, et vraiment on se serait cru en état de siège, si l'on n'avait pas été à la comédie.

« Et cela a duré plusieurs heures, pendant lesquelles, sous la protection de ces baïonnettes et de ces cavaliers, il y avait une autre foule qui applaudissait. [1] »

Il faut bien croire que ce récit n'est pas tout de fantaisie, car un journal peu suspect fait cet aveu, éloquent dans son laconisme même : « A Nîmes, il y a eu aussi conflit d'applaudissements et de sifflets. L'autorité avait cru devoir faire occuper militairement les abords du théâtre [2]. »

Étonnons-nous après cela que plus de 25.000 exemplaires du *Fils de Giboyer* se soient vendus en quelques semaines, que la pièce ait passé bientôt les frontières et retrouvé à Turin, à Naples, à Saint-Pétersbourg son succès de la Comédie-Française. Faut-il voir enfin plus qu'une coïncidence entre ce succès et la marque de faveur qu'accordait au satirique le roi d'Italie ? Non content d'attaquer les cléricaux de France, Augier avait voulu d'abord ridiculiser même les vaincus de Castelfidardo ; quelques semaines après (janvier 1863) l'adversaire de Pie IX, le futur envahisseur de Rome, lui conférait l'ordre des Saints Maurice et Lazare [3]. Cette décoration cléricale accordée par le roi de

1. *Opinion du Midi*, 8 février 1863.
2. *Le Temps*, 5 février 1863.
3. *Opinion nationale*, 24 janvier 1863.

Garibaldi au père de Giboyer, « au Voltaire de la Drôme », dut réjouir l'ombre du vieux Pigault-Lebrun. Elle marque, en tout cas, l'importance extraordinaire prise en quelques semaines, dans toute la France et hors de France, par *le Fils de Giboyer*.

III. — **Raisons de cette fortune.**

Nous n'éprouvons qu'une demi-surprise à constater la fortune prodigieuse du *Fils de Giboyer*, tant les questions religieuses tiennent encore dans nos luttes quotidiennes une place considérable. Nous avons même vu, depuis dix ans, les théâtres des faubourgs, les théâtres des boulevards, et jusqu'à la Comédie-Française, accueillir plus d'une pièce violemment anticléricale ; aucune cependant parmi les plus fameuses ne provoqua de colères ni d'enthousiasmes comparables aux passions que souleva jadis Giboyer.

D'autre part, on a si souvent reproché au second Empire sa politique cléricale, que nous ne comprenons pas d'abord pourquoi les cléricaux de 1862 accusèrent Émile Augier d'avoir voulu faire sa cour en les attaquant. Nous nous rappelons enfin avec quelle joie inconsidérée des catholiques nombreux et considérables accueillirent le coup d'État, et nous nous expliquons mal qu'on les ait soudain traités en ennemis publics.

A. — Les catholiques et le Second Empire.

C'est qu'en 1862 la situation n'était plus celle de 1851. En 1848, le concours des catholiques avait assuré l'élection du prince Bonaparte. Beaucoup d'entre eux s'étaient ensuite ralliés à l'Empire, les uns avec enthousiasme, comme Louis Veuillot, les autres par raison, comme Montalembert.

Certains évêques même témoignaient d'un zèle indiscret. Le cardinal-sénateur Donnet répétait volontiers que le coup d'État avait été un bienfait de la Providence. « Il répondait des bonnes intentions de l'Empereur à l'égard des catholiques... La piété de l'Impératrice, épousée par amour, lui paraissait une sûre garantie pour les intérêts de l'Église [1]. » D'autres poussaient plus loin leur enthousiasme maladroit et naïf. Au début de l'Empire, le bruit courait qu'un évêque avait devant Sa Majesté parlé de : « Notre sainte mère Hortense » et le mot avait prêté à des plaisanteries d'un goût douteux. En 1857 encore, un évêque de Bretagne comparait Napoléon III à saint Louis [2].

A ces dévouements et à ces flatteries, l'Empereur et ses fonctionnaires répondent par des faveurs modestes et plus encore par des paroles courtoises et respectueuses qui calment les défiances. L'Empereur se croit sûr des évêques, les évêques de l'Empereur ; de là des imprudences et des abus que les mécontents exploitent en criant déjà à la tyrannie cléricale. L'Empereur n'avait-il pas rendu Sainte-Geneviève au culte, introduit les cardinaux au Sénat, sollicité pour le prince impérial le parrainage de Pie IX?

Cependant, des esprits clairvoyants auraient pu, dès les premières années, prévoir combien serait fragile cette nouvelle alliance du Trône et de l'Autel.

Certains catholiques d'abord n'avaient pas renoncé à leurs préférences politiques. Berryer, Falloux, Montalembert restaient légitimistes, d'autres orléanistes. Les salons aristocratiques s'entêtaient pour la plupart dans une opposition boudeuse, dans une guerre d'épigrammes aussi inoffensive qu'irritante. Certains évêques même, comme Mgr Pie, témoignaient au pouvoir plus que de la froideur et se livraient volontiers à des manifestations oratoires intempestives. Les catholiques libéraux enfin, les catholiques

1. Cf. Pontmartin. *Épisodes littéraires*, p. 250.

2. Pour tout ce chapitre des affaires religieuses sous le Second Empire, cf. de La Gorce, *Histoire du Second Empire.*

impérialistes même n'entendaient pas apporter au gouvernement un dévouement aveugle, ni un concours sans réserve. Respectueux ou amis du pouvoir, ils ne se croyaient pas le droit de le servir par tous les moyens, ni aux dépens de l'Église. Le jour où l'Empereur trahirait les intérêts de la religion, ils lui refuseraient leur appui. De son côté, l'Empereur entendait se servir de l'Église plus que la servir. Sa protection était conditionnelle, et le moindre essai d'indépendance devait lui apparaître comme un acte d'ingratitude. Il était d'ailleurs, quoi qu'il en eût, le cousin du prince Jérôme et de la princesse Mathilde ; bientôt enfin, il aura pour conseillers ou pour ministres Persigny, des légistes gallicans comme Delangle, Bonjean, Rouland. Sous leur influence, il modifiera insensiblement sa politique, et autorisera les mesures les plus vexatoires, le jour où les catholiques auront définitivement passé à l'opposition.

Or les affaires romaines ne tardèrent pas à changer les dispositions des catholiques les plus gouvernementaux. Les incertitudes, les contradictions de la politique impériale les déconcertèrent et les irritèrent. Leur attitude surprit et indigna leur ancien protecteur. Ce fut, de part et d'autre, une hostilité déclarée. Nous ne rappellerons pas les détails de cette petite guerre qui devait se prolonger longtemps encore ; nous indiquerons seulement comment la lutte s'aggrava vers 1860, et quels événements portèrent les esprits à cette surexcitation, à cette exaspération que nous venons de constater.

Si les curés de campagne partent en guerre contre la brochure de la Guéronnière [1], le garde des sceaux répond par des avertissements, des suppressions de traitements, des poursuites même ; on dissout les rédemptoristes de Douai, les capucins d'Hazebrouck ; une fâcheuse histoire de mœurs fournit au ministre des Cultes [2] l'occasion de faire à tout le clergé un procès de tendances qui provoque une

1. *Le Pape et le Congrès*, 1859.
2. Cf. *Moniteur*, 1851, p. 1807.

réplique indignée des évêques. Dans certains départements les choses vont plus loin ; entre l'évêché et la préfecture, c'est la guerre ouverte. A Poitiers, par exemple, défense est faite aux fonctionnaires d'entretenir aucune relation, même de simple politesse, avec le cardinal Pie. Et celui-ci, pour avoir comparé l'Empereur à Pilate, se voit traduit devant le Conseil d'État (mars 1861), puis dénoncé à Rome pour avoir fait de Napoléon un « troisième Hérode » (juin 1861).

Encore une fois, il ne s'agit pas là de querelles locales ou d'hostilités exceptionnelles. Déçu dans ses espoirs de domination, le gouvernement prend des mesures générales qui, sous prétexte de protection, tendaient à l'asservissement des œuvres chrétiennes, et faisaient d'une faveur apparente une preuve de suspicion et même une sujétion. Dans une circulaire (18 octobre 1861) où il faisait d'abord l'éloge de la Société de Saint-Vincent de Paul conjointement à celui de la maçonnerie, Persigny adressait ensuite des reproches et des menaces aux comités provinciaux, et finalement invitait le Comité central à se placer sous le patronage du gouvernement. Évidemment, le ministre de l'Empereur accueillant à la fois, dans un geste auguste de libéralisme, le grand maître de la franc-maçonnerie et le président général de la Société de Saint-Vincent de Paul, ç'eût été un beau sujet de tableau officiel.

Mais les amis de M. Baudon ne crurent pas devoir demander la permission de faire le bien ; pour les punir de leur insolence, le ministre interdit bientôt toute réunion des Conseils (12 novembre 1861). — On devine que de pareilles mesures fortifiaient au cœur des catholiques l'amour du régime.

A plus forte raison, la Question Romaine avait-elle le privilège de passionner les esprits. A droite, à gauche, les journaux regorgent à ce sujet d'informations, de protestations, de revendications, et l'intempérance du *Siècle* ou de *l'Opinion nationale* ne le cède en rien à celle de *l'Univers*. Les journaux ne suffisent pas à la tâche ; c'est une campagne

de brochures où la Guéronnière renforce About, où Villemain combat la Guéronnière. Au Parlement, tout débat sur la politique romaine dégénère en polémique violente, et c'est sur ce terrain surtout que les membres de l'opposition font au gouvernement une guerre incessante.

Ainsi le 28 février 1861, le Sénat discutait les termes de l'adresse à l'empereur. MM. de la Rochejaquelein, de Hekerren, de Gabriac en profitent pour défendre la politique du Saint-Père. Le lendemain le prince Jérôme se lève et « prononce dit Viel-Castel, « le discours le plus révolutionnaire que le palais du Luxembourg ait jamais entendu »[1]. Et quelques semaines après (13 avril 1816), le duc d'Aumale répliquait avec indignation par une lettre sur *l'Histoire de France* adressée au prince Napoléon.

A la même époque, toujours à propos de la question romaine, M. Keller proclame au corps législatif que « la lutte est entre la foi catholique, à la fois française et romaine, et la foi révolutionnaire » (13 mars 1861). Et le 22 avril suivant, un amendement combattu par le gouvernement réunit 91 voix contre 126. Jamais on n'avait vu l'opposition aussi compacte, aussi disciplinée. Le gouvernement ne cacha par son mécontentement, et M. de Persigny dit brutalement à M. Ancel, l'un des défenseurs de l'amendement incriminé : « Nous nous retrouverons aux élections. »

Les élections étaient proches, en effet, et leur proximité n'était pas faite pour calmer les esprits. L'opposition jusqu'ici un peu disséminée songeait à s'organiser plus solidement et tous les adversaires du régime, des légitimistes aux républicains, en passant par les orléanistes, les simples libéraux et les purs catholiques, s'unirent dans un commun assaut. Leur armée imposait par le nombre et la gloire de ses chefs ; elle comptait Guizot, le vieux duc de Broglie, M. de Rémusat, Vitet, Saint-Marc-Girardin, Montalembert, Albert de Broglie, Dupanloup, Berryer, Falloux, Odilon Barrot,

1. Viel-Castel. *Mémoires*, t. VI, p. 116, 11 mars 1861.

Duvergier de Hauranne, Dufaure, de La Boulaye, Jules Simon. Cette armée d'officiers croyait-elle à la victoire ? Ses adversaires, du moins, redoutaient presque une défaite. Et le gouvernement multipliait des efforts désespérés contre cette coalition. Rien ne nous renseigne mieux sur les inquiétudes anticléricales que les *Lettres à Panizzi*. Vers 1860, Mérimée affecte de ne pas croire à l'importance de l'agitation religieuse ; il y voit une nouvelle forme de l'opposition aristocratique, une campagne de salons, parfaitement impuissante à secouer l'indifférence publique. Pour le moment, il ne songe qu'à rire des cardinaux-sénateurs, des vieilles dévotes et de ces « niais » qu'on appelle les fusionnistes. Puis à l'approche des élections, il conçoit quelques inquiétudes :

« J'ai peur, avoue-t-il, que les prêtres ne nous taillent des croupières. Le pouvoir de ces gens-là est grand... Dans quelques départements, les cléricaux font ménage avec les rouges, et presque partout ils exercent une influence considérable [1]. »

Et à plusieurs reprises, il exprime les mêmes craintes en des termes analogues.

C'est ainsi qu'en 1862, la question religieuse primait ou du moins offusquait toutes les autres, et que du succès ou de l'échec des cléricaux dépendait l'orientation de toute notre politique.

Veut-on voir mieux encore comment la passion aveuglait les hommes les plus intelligents. Non seulement pour Mérimée les cléricaux ne sont que des « sots », des « niais », des « imbéciles » et des fous ; ce sont là gentillesses depuis longtemps connues ; mais après avoir écrit de Villemain : « Il est incroyable combien les passions politiques rendent bêtes les gens d'esprit » ; il ajoute aussitôt : « Ce que je crains, ce sont les arguments pointus comme ceux de Jacques Clément, dans lesquels l'Église catholique a toujours excellé ».

1. *Lettres à Panizzi*, 6 décembre 1862.

(29 janvier 1860). Si les gens d'esprit en étaient là, que pouvait-ce bien être des autres? — De fait dans l'entourage de la princesse Mathilde, chère à Émile Augier comme à Mérimée, on est plus que prêtrophobe. Violet-le-Duc, Sainte-Beuve, Giraud, bien d'autres encore, font chez elle assaut d'anticléricalisme. Elle-même « a horreur de la domination papale, des cardinaux et des prêtres »[1]. Pour elle, tous les prêtres sont des « scélérats »[2]. Dans ses jours de colère, elle traite Montalembert, Berryer, Falloux, de lâches, de traîtres et bien entendu de « jésuites »[3]. Quand les gens bien élevés s'abaissaient à de pareils procédés, quelle courtoisie pouvait-on attendre des simples journalistes? *L'Opinion nationale*, *le Charivari*, *le Siècle* ne manquaient pas de suivre des exemples aussi autorisés; et bien entendu *l'Univers* ne manquait pas de répondre par les aménités congruentes.

En 1862, la question religieuse n'était donc pas seulement capitale; elle avait le don, semble-t-il, de surexciter les esprits, d'envenimer les discussions, de faire perdre à presque tous le sens de la mesure et de la justice. On comprend maintenant à quel point *le Fils de Giboyer* fut une œuvre d'actualité; comment en intervenant dans la lutte au moment critique, à la veille d'une bataille décisive, Émile Augier devait déchaîner les passions les plus violentes, et prendre aux yeux de tous plus d'importance, peut-être, qu'il ne l'avait jamais désiré.

Peut-être aussi nous expliquons-nous mieux l'accueil fait jadis au *Fils de Giboyer* et pouvons-nous maintenant porter sur cette œuvre de combat un jugement équitable.

1. Viel-Castel, t. III, p. 61.
2. *Id. ibid.*, p. 98.
3. *Id. ibid*, p. 112.

IV. — Comment Augier justifie sa pièce.

A. — Pièce politique ou pièce sociale ?

Le Fils de Giboyer est bien une œuvre de combat. Si l'on pouvait en douter après l'avoir lu, la préface suffirait à dissiper toute incertitude. Augier se défend, il est vrai, d'avoir écrit « une pièce politique », mais ni ses restrictions, ni ses explications ne sauraient nous convaincre.

« Quoi qu'on en ait dit, proteste-t-il, cette comédie n'est pas une pièce politique dans le sens courant du mot ; c'est une pièce sociale. Elle n'attaque et ne défend que les idées, abstraction faite de toute forme de gouvernement.

« Son vrai titre serait les Cléricaux, si ce vocable était de mise au théâtre.

« Le parti qu'il désigne compte dans ses rangs des hommes de toutes les origines, des partisans de l'Empire comme des partisans de la branche aînée et de la branche cadette des Bourbons. Maréchal, actuellement député, le marquis d'Auberive, Couturier de la Haute-Marne, ancien parlementaire, représentent dans ma comédie les trois fractions du parti clérical, unies dans la haine ou la peur de la démocratie ; et, si Giboyer les englobe toutes trois sous la dénomination de légitimistes, c'est qu'en effet les légitimistes seuls sont logiques et n'abdiquent pas en combattant l'esprit de 89.

« L'antagonisme du principe ancien et du principe moderne, voilà donc tout le sujet de ma pièce. Je défie qu'on y trouve un mot excédant cette question. »

(Préface du *Fils de Giboyer.*)

Mais attaquer ou défendre des idées, opposer des principes, représenter et ridiculiser un parti, n'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour faire œuvre politique, surtout quand on intervient au plus fort de la mêlée, à la veille des luttes décisives ? Encore une fois, nous ne faisons pas d'Augier un agent électoral, mais qu'il l'ait voulu ou non, il s'est associé à une campagne essentiellement politique. Dès lors, ses

adversaires étaient en droit d'appliquer à sa pièce la seule épithète qui lui convînt.

B. — Augier servit-il ses idées ou le Gouvernement ?

Peut-être, par contre, étaient-ils moins autorisés à suspecter la sincérité et le désintéressement d'Augier. Léon Lavedan, par exemple, lui reproche de « cumuler les bénéfices du pamphlétaire avec ceux du courtisan » et Laprade de « lécher la main qui le nourrit [1]. » Dans sa lettre à Guéroult, Émile Augier proteste contre ce qu'il appelle des calomnies et proclame bien haut : « Je vis de ma plume, ne relevant que de mon travail et de ma conscience [2]. »

De fait, le désintéressement d'Augier nous paraît incontestable et personne, croyons-nous, n'a le droit de suspecter ses affirmations sur ce point. Mais en 1862, les apparences étaient contre lui, et tout prêtait aux interprétations malveillantes. Alors, nous l'avons montré, les cléricaux étaient mal vus non seulement du Palais-Royal, mais d- ministère de l'Intérieur et des Tuileries elles-mêmes. « Pers signy a fini par se persuader, écrivait Viel-Castel que les deux ennemis à craindre pour l'empire sont la Papauté et les conservateurs français [3]. » C'est pourquoi, non content den mesures vexatoires prises contre *le Correspondant*, *l'Univers*, la Société de Saint-Vincent de Paul, etc., il employait toute la force gouvernementale contre les candidats catholiques. Ainsi, l'anticléricalisme du *Fils de Giboyer*, loin de déplaire en haut lieu, ne pouvait y rencontrer que des approbations et des appuis.

Son socialisme même devait être bien vu. Depuis quelques années, l'Empereur demandait à la faveur populaire l'appui que lui refusaient les droites coalisées. Avant

1. *Correspondant*, 25 décembre 1862.
2. *Opinion nationale*,31 décembre 1862.
3. Viel-Castel. *Mémoires*, t. VI, p. 160, 20 mars 1862.

d'inaugurer l'Empire libéral, il jouait à l'Empire démocratique. « Persigny, dit encore Viel-Castel, cherche appui chez les partis dangereux », et l'Empereur lui-même « incline parfois vers la démocratie révolutionnaire [1] ». On peut trouver excessives les appréhensions aristocratiques d'un Viel-Castel ; les faits prouvent cependant que, si au Palais-Royal on était volontiers socialiste, l'Empereur, moitié bonté naturelle, moitié calcul, préparait et réalisait des réformes démocratiques. Ainsi, parce qu'il était socialiste autant qu'anticlérical, Giboyer était sûr de plaire à l'Empereur autant qu'à ses cousins ou à ses ministres. Il défendait leurs idées et vilipendait leurs adversaires ; on pouvait le soupçonner de quelque complaisance. Bien malgré lui sans doute, il a servi la cause gouvernementale et fait de la politique ministérielle. Son attitude a paru manquer de dignité et son dévouement de désintéressement. La calomnie a pu l'indigner. Mais ses adversaires et ses victimes devaient croire à une complicité dramaturge et du pouvoir.

L'autorité (et quelle autorité !) ne s'était-elle pas entremise d'ailleurs pour assurer les représentations de *Giboyer*? Les bureaux, en effet, avaient témoigné d'abord quelque mauvaise volonté à l'autoriser. Après vingt et un jours d'attente, l'auteur la retira du théâtre. « Le lendemain, ajoute-t-il lui-même, elle fut autorisée sans condition et sans examen par une libéralité qui a bien voulu me juger capable de porter la responsabilité de mes œuvres [2]. » *Le Moniteur* [3] affirme par ailleurs que « la haute intervention de Sa Majesté ne s'est exercée en aucune façon au sujet de cet ouvrage » ; nous voulons bien l'en croire. Mais le prince Jérôme Napoléon n'aurait sans doute pas pu décliner, lui aussi, toute responsabilité en cette affaire. Et même, quand Émile Augier écrit à la fin de sa Préface :

1. Viel-Castel. *Mémoires*, t. VI, p. 217, 22 mai 1863.
2. *Opinion nationale*, 10 décembre 1862.
3. *Le Moniteur*, 8 décembre 1862.

« Répondrai-je à ceux qui reprochent à ma comédie d'avoir été autorisée, c'est-à-dire d'exister ? Le point est délicat. S'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, je demanderai à ces puritains qui a jamais songé à reprocher au *Tartufe* la tolérance de Louis XIV ? »

Qui prétendait-il donc remercier par cette comparaison avec le grand roi ? Le prince Jérôme n'en demandait pas tant, et c'est un peu plus haut sans doute que s'adressait la gratitude du poète. De toute façon, les événements venaient de prouver une fois de plus qu'entre Augier et ses adversaires, la partie cessait d'être égale.

C. — Augier a-t-il frappé des gens à terre ?

Ce reproche d'avoir abusé de sa situation pour frapper des faibles affecte tout particulièrement Augier. Il s'en explique dans sa Préface, avec une vivacité qui témoigne de son émotion :

« D'où viennent donc les clameurs qui s'élèvent contre ma pièce ? Par quelle adresse cléricale soulève-t-on contre elle la colère de partis auxquels elle ne touche pas? Par quelle falsification de mes paroles arrive-t-on à feindre de croire que j'attaque les gouvernements tombés ? Certes, c'est une tactique adroite de susciter contre moi un sentiment chevaleresque qui a un écho dans tous les cœurs honnêtes ; mais où sont-ils ces ennemis que je frappe à terre ? Je les vois debout à toutes les tribunes; ils sont en train d'escalader le char de triomphe; et quand j'ose, moi chétif, les tirer par la jambe, ils se retournent indignés en criant : « Respect aux vaincus ! »

« En vérité, c'est trop plaisant ! »

Ici encore, Augier semble bien être de bonne foi ; mais ses protestations indignées réfutent mal un reproche qui le blesse, et nous marquerons plus loin sur quels sophismes et quelles contradictions involontaires il appuie sa justification.

Ce qui doit nous arrêter d'abord, c'est la quasi unanimité du blâme dont s'indigne ici le père de *Giboyer*. Le reproche de complaisance intéressée n'avait guère trouvé d'échos. Encore que les apparences fussent contre Augier, plusieurs de ses adversaires, Prévost-Paradol notamment, avaient tenu à ne pas suspecter sa sincérité. Presque toute la critique, au contraire, estima qu'ayant la partie trop belle, il avait manqué de courtoisie et de justice envers des adversaires sans défense. Bien entendu, le ton et la manière changent avec les journaux et les individus. Les uns manifestent plus de colère, les autres plus de tristesse. Mais chez tous la conclusion est la même : le *Fils de Giboyer* est une œuvre injuste, indigne d'un galant homme. Et ce n'est pas seulement l'avis du *Monde*, de *l'Union*, de *la Gazette*, du *Figaro*, du *Courrier du Dimanche* ; P. de Saint-Victor écrit entre autres choses : « Son premier tort c'est de frapper un journaliste désarmé[1]. » *La Patrie* apporte à ses adversaires l'hommage de ses condoléances et de ses sympathies :

« Rien ne nous lie à la cause frappée par M. Augier ; nous sommes même les premiers à reconnaître ce qu'il y a d'excès dans quelques-unes de ses convictions, et d'entêtement mesquin dans son immobilité, mais en présence de pareilles attaques, où le pamphlet sans réponse directe possible se substitue au théâtre, nous n'avons plus pour le parti invectivé qu'un sentiment : le plaindre ; qu'un désir : le défendre.[2] »

(*Patrie*, 2 décembre 1862.)

Jules Janin regrette qu'Émile Augier n'ait pas le sens de « certaines déférences [3] ». Charles Monselet voit dans M. Guizot le Socrate d'Augier et regrette l'impossibilité où ses amis et lui se trouvent de riposter[4]. *Le Temps* même « se scandalisa par pudeur pour la liberté, qui souffre d'un

1. *Presse*, 8 décembre 1862.
2. *Patrie*, 2 décembre 1862.
3. *Débats*, 8 décembre 1862.
4. *Monde illustré*, 8 décembre 1862.

combat inégal dans lequel la riposte est impossible[1]. » Fiorentino constate qu'Augier « frappe à tort et à travers sur tout ce qu'il est permis d'atteindre sans danger[2]. » *La Revue des Deux-Mondes* enfin porte ce jugement sévère :

« Il manque à l'œuvre de M. Émile Augier quelques éléments vulgaires si l'on veut, mais essentiels : la justice, la courtoisie des armes, le respect des vaincus... La belle chose de battre les désarmés, de courir à la rescousse des forts, et d'aller entre leurs jambes barbouiller le visage des gens terrassés[3] ! »

Cette abondance de jugements unanimes est par elle-même impressionnante. D'autre part, on se rappelle certaines plaisanteries de Giboyer lui-même sur « la grande chouannerie des salons » :

Légion de colonels sans régiment, état-major sans troupes. Ils prennent pour leur armée les curieux qui les regardent caracoler ; ils passent des revues de spectateurs ; mais le jour d'une levée sérieuse, ils battraient le rappel dans le désert.

MAXIMILIEN

A ce compte, ils ne sont pas bien redoutables.

GIBOYER

Ils le sont beaucoup pour les gouvernements qu'ils soutiennent. Ces gaillards-là ne savent verser que les voitures qu'ils conduisent, mais qu'ils les versent bien !

(*Le Fils de Giboyer*, IV, 5.)

Et on s'explique mal qu'Augier ait bondi d'indignation quand on lui reprocha d'avoir frappé des adversaires dont il venait de railler la faiblesse.

1. *Temps*, 8 décembre 1862.
2. *France*, 8 décembre 1862.
3. *Revue des Deux-Mondes*, 25 décembre 1862.

*
* *

A priori, le reproche semble donc justifié. Mais voyons d'un peu plus près les faits eux-mêmes. « Où sont-ils ces ennemis que je frappe à terre? dit Augier dans sa Préface. Je les vois debout à toutes les tribunes; ils sont en train d'escalader le char de triomphe... »

Effectivement, les cléricaux disposaient d'un certain nombre de tribunes. On en trouvait au Sénat, à la Chambre des députés, et les La Rochejaquelein, les Flavigny, les Keller, les Ancel (sans compter les cardinaux-sénateurs), défendaient courageusement la cause religieuse; on en trouvait à l'Académie unis à tous les libéraux, qui goûtaient peu l'Empire autoritaire; et cette coalition qui comptait les Guizot, les Villemain, les Saint-Marc-Girardin, les Broglie, les Sacy, les Berryer, les Falloux, les Montalembert, les Lacordaire, les Laprade, les Prévost-Paradol, les Thiers même, devait être imposante; ils avaient pour organes *l'Union*, *la Gazette*, *l'Univers* ou *le Monde*, *les Débats* et *la Revue des Deux-Mondes;* le clergé avait à sa disposition toutes les formes de la propagande religieuse, sermons, mandements, lettres pastorales, et sans doute il savait en user. Les cléricaux agissaient donc et, si l'on veut, s'agitaient... Mais de là, à escalader le char de triomphe, il y avait loin, pour la raison très simple que le gouvernement ne l'aurait pas permis. Il ne ressentait pas plus de tendresse pour la coalition libérale que la coalisation libérale n'en éprouvait pour lui; mais il avait sur elle cet avantage considérable qui est la force, et sa force lui permettait au besoin de supprimer purement et simplement ses adversaires. Laprade avait payé de sa chaire la publication des *Muses d'État*. On avait saisi *le Correspondant* pour un article de Montalembert sur la Question romaine, et supprimé *l'Univers* sans autre forme de procès. Le gouvernement entendait mater ses adversaires, et quand après beaucoup d'efforts ceux-ci ralliaient péniblement à la Chambre une minorité respectable, il leur témoignait sa colère par des

menaces que l'approche des élections rendait plus redoutables. Il tenait d'ailleurs parole, et la pression administrative assurait en 1863 (quelques mois après *Giboyer*) l'échec de MM. Keller, Flavigny, Lemercier, de Cuverville, Garreau, de Jouvenel, Montalembert, Odilon Barrot, Rémusat, Casimir-Périer, Saint-Marc-Girardin, Dufaure, Prévost-Paradol, et le triomphe de deux cents candidats officiels!

Il y avait donc quelque exagération de la part d'Augier à montrer les cléricaux « en train d'escalader le char de triomphe ». Les campagnes épiscopales ni les majorités académiques ne suffisent pour remuer la foule et compromettre un gouvernement. Quels que fussent leur nombre, leurs titres, leur valeur, leur situation et leurs armes, ceux que *Giboyer* englobe sous la dénomination de légitimistes avaient contre eux l'indifférence populaire et l'hostilité gouvernementale. Ils étaient bien des vaincus.

* * *

Le *Fils de Giboyer* eut précisément pour résultat de rendre leur infériorité plus sensible et plus douloureuse. Ils se virent attaqués par un auteur dramatique considérable, le premier de son temps au jugement de tous, sur un théâtre officiel, avec le consentement et pour le plus grand plaisir de l'autorité.

Il ne s'agit pas encore une fois de reprocher à Augier sa chance, sa situation et encore moins son talent. Mais qu'on veuille bien mettre en regard la situation faite aux écrivains dits « légitimistes ». Quand il se fût trouvé parmi eux un grand auteur dramatique, aurait-il eu quelque chance de voir autorisée par la censure, une réfutation du *Fils de Giboyer*, une apologie des « ultramontains », une critique de la démocratie anticléricale? Les comédiens ordinaires de l'Empereur eussent-ils accueilli cette œuvre audacieuse? Leurs Majestés l'eussent-elles honorée de leur présence comme Elles firent pour *Giboyer*[1]? Les préfets

1. Le 25 janvier 1863.

eussent-ils mobilisé en sa faveur la police, la gendarmerie, l'armée et la magistrature? Les contemporains se permirent d'en douter, et nous partageons leur scepticisme.

Dira-t-on qu'à défaut du théâtre les tribunes ne manquaient pas aux adversaires d'Augier. Invoquera-t-on pour prouver quelle liberté était la leur la grêle d'invectives qu'ils firent pleuvoir sur *Giboyer*? Mais la liberté de l'injure n'implique pas nécessairement la liberté de la pensée; et peut-être n'autorise-t-on souvent les polémiques personnelles que pour prévenir les discussions doctrinales. La preuve, encore une fois, c'est qu'on permettait les gros mots, mais qu'on censurait les idées. La liberté n'était jamais que conditionnelle et incomplète; ou plutôt, on vivait sous le régime des tolérances et des sévérités arbitraires. Sans revenir sur la saisie du *Correspondant* ou la suppression de *l'Univers*, rappelons qu'une brochure historique avait valu au vieux duc de Broglie des vexations mesquines et injurieuses. — Non seulement les adversaires d'Augier n'étaient pas « tout-puissants », mais on leur permettait à peine de se défendre. Aussi quelles furent leur surprise, leur douleur et leur indignation, quand ils se virent frappés dans des conditions beaucoup plus odieuses que ne le croyait Augier, nous le demanderons au plus modéré, au plus intelligent peut-être d'entre eux.

Prévost-Paradol marque d'abord l'impossibilité de faire jouer en 1862 un *Démocrate dictatorial* ou un *Républicain monarchique;* puis il ajoute :

J'affirme, avec tous les hommes qui ont l'expérience de ces matières, qu'une claire et solide réponse de la part de l'opinion que M. Augier a ridiculisée est tout simplement impossible. Répondre, en effet, qu'est-ce autre chose dans cette circonstance comme dans toutes les circonstances analogues, que de rejeter le travestissement dont on vous a couvert, que d'établir clairement ce qu'on est, que de dissiper toutes les équivoques amassées autour de vous pour vous nuire, que de déchirer par un juste retour tous les voiles que l'adversaire a commodément jetés sur ses propres plaies? Une semblable défense, la seule

efficace, n'est pas, nous le savons de reste, à l'usage des partis vaincus en temps de révolution.

« Nous ne doutons pas cependant que M. Augier ne soit pas de bonne foi, lorsqu'il est convaincu qu'en brochure du moins on peut lui répondre. Il est abusé, comme tant d'autres, par le vain bruit de la parole humaine, et il est tenté de croire que tout le monde a la langue libre parce que tout le monde parle haut et va même parfois jusqu'à crier. S'il veut mieux prêter l'oreille et bien réfléchir à ce qu'il entend, il sentira bien vite que c'est presque toujours en coulant à côté de la question que coule librement ce flot de paroles inutiles. Donnez de mauvaises raisons, évitez les bonnes, défendez-vous mollement, ménagez surtout le point faible de l'adversaire, et vous pourrez aller ainsi jusqu'à la fin du monde; mais voilà les limites invariables dans lesquelles votre liberté peut fleurir. Il ne faut accuser personne d'un état de choses inévitable en tout temps et en tout lieu, lorsque la presse ne jouit point d'une liberté régulière; mais il faut le comprendre pour se rendre exactement compte de l'impression que M. Augier a produite, et qu'il s'attendait si peu à produire. *La difficulté de se défendre comme on le voudrait, bien plus que la force ou l'injustice de l'attaque, est ce qui soulève les âmes.* Cette difficulté est aussi évidente que la lumière; j'en ai souffert moi-même, en essayant de répondre, il y a deux ans, pour mes amis et pour moi, à d'indignes outrages; bien qu'averti par l'expérience, je l'éprouve encore aujourd'hui; je n'effleure qu'en tremblant les questions que la comédie de M. Augier soulève, et je le sens bien, je l'avoue en toute humilité, lorsque j'aurai tout dit, je ne lui aurai pas répondu.

Comment prouver, en effet, par des raisons solides et par des comparaisons qui seraient irréfutables, qu'en accusant l'opinion légitimiste de représenter la doctrine absolutiste dans notre pays, l'auteur du *Fils de Giboyer* a commis une erreur et une injustice ? [1] »

Ces paroles attristées, presque découragées, d'un honnête homme, qui n'était certes pas un clérical, marquent bien la situation des hommes attaqués par Augier. Sans s'en rendre compte, et de la meilleure foi du monde, celui-ci apportait dans la lutte tous les privilèges qu'il devait à son talent et à ses idées; et il recevait l'approbation et la protection du

1. Prévost-Paradol. *Essais de politique et de littérature*, 3e série, p. 117.

gouvernement. Que pouvaient contre lui des adversaires qui étaient aussi ceux du maître et vraiment n'étaient-ils pas en droit de juger inégale la lutte où on les conviait ? Ils se trompaient en croyant à une complicité réfléchie, à une conjuration du poète et du pouvoir. Mais ils étaient justifiés à crier à l'agression, et même à l'agression brutale. Nous nous en rendrons mieux compte encore en examinant comment et sous quels traits Augier les a représentés.

V. — Les cléricaux dans « le Fils de Giboyer ».

Augier a beau prétendre n'avoir attaqué que « des idées », il lui a bien fallu prêter ces idées à des personnages, et par conséquent mettre en scène les représentants du parti clérical en même temps que discuter leurs principes. Ainsi, il y a deux choses dans son œuvre : une comédie de mœurs et une comédie à thèse. C'est naturellement la comédie de mœurs qui souleva jadis les plus douloureuses colères. Augier y représente les catholiques sous un aspect particulièrement odieux, et sa colère l'emporte si loin qu'il s'oublie à des personnalités outrageantes.

A. — Les personnalités.

1° *Émile Augier et Louis Veuillot.*

Il s'en défendit et à la fois plaida coupable.

« Un reproche plus spécieux qu'ils m'adressent, c'est d'avoir fait des personnalités. »

« Je n'en ai fait qu'une, c'est Déodat. Mais les représailles sont si légitimes contre cet insulteur, et il est d'ailleurs si bien armé pour se défendre. »

Voilà donc un aveu, Déodat est un pseudonyme et ce pseudonyme est celui de Veuillot ; toute la presse l'avait proclamé au lendemain de la première, Augier justifie cette interprétation.

Dès la scène 2 de l'acte I, il présente Déodat-Veuillot comme « le hussard de l'orthodoxie, le pamphlétaire angélique, *convicialor angelicus* » et pour justifier ces épithètes, il rappelle que « sa plume endiablée, cynique, virulente, crache et éclabousse ». Un peu plus loin encore, Giboyer définit ainsi sa manière : « Elle consiste à rouler le libre-penseur, à tomber le philosophe, en un mot à tirer la canne et le bâton devant l'arche. Un mélange de Bourdaloue et de Turlupin ; la facétie appliquée à la défense des choses saintes ; le *dies iræ* sur le mirliton. » (I, 7.)

Mais il ne suffit pas à Augier d'exécuter Louis Veuillot polémiste ; non content de condamner un procédé de discussion, il en vient à suspecter la sincérité et le désintéressement de l'homme. Entre Déodat et son remplaçant Giboyer, d'Auberive ne fait aucune différence. Vous savez ce qu'il dit de celui-ci : « Un gars qui larderait son propre père d'épigrammes moyennant une modique rétribution, et le mangerait à la croque au sel pour cinq francs de plus. » Et quand la baronne proteste : « Permettez, Déodat était de bonne foi », il réplique avec une désinvolture irrégulière : « Parbleu ! c'est l'effet du combat : il n'y a plus de mercenaires dans la mêlée ; les coups qu'ils reçoivent leur font une conviction... » (I, 2.)

*
* *

Pour juger équitablement ces calomnies, reportons-nous une fois encore vers 1860.

A cette époque Louis Veuillot était le représentant le plus en vue du journalisme catholique. Par l'intransigeance de ses principes, par son allure provocante, par l'impétuosité de ses attaques, par la virulence de son style, il forçait invinciblement l'attention. Son ardeur, son courage, sa verve provoquaient chez certains catholiques un enthousiasme délirant ; pour d'autres, il était pis qu'un maladroit ami, un forcené dangereux ; pour les libres penseurs enfin, il était le type du clérical renforcé, de l'inquisiteur moderne,

pourchassant les *parpaillots* avec une joie sauvage, et rêvant de jeter, pieds et mains liés, la France révolutionnaire aux pieds de la Rome jésuitique. Catholique intransigeant, polémiste insolent, au demeurant grand écrivain, il ne pouvait laisser indifférent ; sa personnalité s'imposait de force à qui voulait étudier les catholiques du Second Empire. Il avait nécessairement sa place marquée dans une comédie anticléricale.

Augier, d'ailleurs, ne fut pas le seul ni même le premier à s'en prendre à ce rude combattant. Sans parler des ordures que déversaient sur lui les petits journaux [1], il n'est pas un publiciste un peu important qui ne lui ait dit son fait. Veuillot recueillait d'ailleurs ces témoignages de sympathie, et c'est dans *l'Univers* encore que nous trouvons ces lignes d'About :

« Il vit dans le parti catholique comme un riche en garnison chez les nonnes : prêt à défendre le couvent si l'ennemi s'en approchait, il s'amuse en attendant... à faire cent fois plus de mal que le plus impitoyable vainqueur. On dit que le Pape est fort occupé à recruter des mercenaires. S'il pouvait enrôler toute une armée de Veuillots, M. Guizot verrait tous les catholiques de l'Europe se faire Turcs ou du moins protestants.

Le talent de M. Veuillot se compose d'intolérance et d'impudence. Si j'osais employer son style, je dirais qu'il est tout en rage et tout en gueule, mais j'aime mieux lui laisser cette façon d'écrire qui est sa seule originalité. Il s'est élevé au-dessus de ses complices, en catéchisant les douairières dans le patois des laquais, en recopiant Joseph de Maistre avec la plume du père Duchêne. C'est un Bossuet de la rue Mouffetard, un saint Jean Baptiste de l'égout [2]. »

La sévérité pour Veuillot n'était pas le fait des seuls incroyants ; sans parler du *Correspondant* qui ne manquait pas une occasion d'opposer son libéralisme et sa modération à

1. Taxile Delord l'appelait « l'acarus en chef de la Gale cléricale. » Cf. *l'Univers*, 1er avril 1851.

2. *L'Univers*, 4 nov. 1859.

l'intransigeance violente de *l'Univers* ; sans parler de Montalembert ni d'Ozanam, plus d'un évêque jugea sévèrement le grand journaliste ; plus d'un refusa de se laisser compromettre par lui et poussa la rigueur jusqu'à interdire son journal.

*
* *

On ne saurait donc *à priori* trouver étrange qu'Émile Augier ait fait à Louis Veuillot une place d'honneur dans une pièce anticléricale. Peut-être même pourrait-on invoquer en sa faveur des excuses particulières. Veuillot s'est étonné, il est vrai, de l'attention dont il était l'objet et qu'il ne croyait pas avoir méritée. C'est à peine si, cherchant bien dans sa mémoire, il se rappelait quelques vers où, sans le nommer d'ailleurs, il reprochait à l'auteur de *Gabrielle* d'avoir écrit aussi *le Mariage d'Olympe* ou *les Lionnes Pauvres* [1]. Mais s'il était innocent à l'égard d'Augier lui-même, il l'était moins à l'égard de Pigault-Lebrun. Dans un article que cite *le Charivari* du 1er avril 1851, et que lui-même a recueilli dans ses *Mélanges*, Veuillot dit en effet :

« Je ne veux pas montrer ici les facéties répugnantes du *Charivari*. Cela échappe à toute citation, comme à toute réputation. C'est le rire idiot de la tabagie. Pour trouver quelque chose de semblable il faudrait remonter aux farces abjectes de Pigault-Lebrun. »

Et sans doute « farces abjectes » ne convient pas trop mal à *M. Botte*, à *l'Enfant du Carnaval*, au *Citateur* surtout ; mais voici qui est plus grave :

« Ces messieurs du *Charivari*, continue Veuillot, cherchent-ils sur le terrain religieux une compensation aux enclos que la *nuance* leur interdit sur le terrain politique et littéraire? Hélas ! ils viennent trop tard. Voltaire a moissonné ; Diderot et cent

1. Cf. *Le Fond de Giboyer*, p. 141.

autres après lui ont glané sur le sol; Dulaure, Pigault, Parny, l'ont fouillé de leur groin [1]. »

Encore une fois, Pigault n'est pas un écrivain qu'on puisse respecter. Mais c'était le grand-père d'Augier, et l'on sait quelle vénération il lui avait inspirée. Si, comme c'est très possible, Augier a lu dans *le Charivari* cet éloge de Pigault, quels sentiments ont dû être les siens? Aux raisons générales qu'aura plus tard le libre-penseur de détester Veuillot s'ajoutait dès maintenant, avec la colère de l'outrage, le désir de le venger; peut-être n'est-ce pas seulement l'homme de parti, mais le petit-fils de Pigault, blessé dans ses sentiments de famille, qui parle de « représailles légitimes contre cet insulteur ». L'article de Veuillot en 1851 explique, semble-t-il, la cruelle vengeance de *Giboyer* en 1862.

Mais une explication n'est pas une justification, et rien n'excuse Émile Augier. Encore n'insisterons-nous pas sur ce qu'avait d'inouï en France ce procédé renouvelé d'Aristophane. Augier, sans doute, aurait pu venger les libres-penseurs en général, et son grand-père en particulier, sans livrer Déodat à la risée du parterre; il avait à sa disposition le journal de Guéroult, et un article, une brochure de lui n'aurait pas eu moins de succès assurément que les articles et les brochures d'About. Mais, encore une fois, qu'Émile Augier se soit servi de l'arme qui lui était familière, ce n'est pas ce qu'on doit lui reprocher avant tout. Son tort impardonnable est d'avoir fait de cette arme un usage discourtois.

Rappelons-nous, en effet, ce qu'il dit de Veuillot. Il ne se contente pas d'attaquer en lui le polémiste, et de l'invectiver en des termes renouvelés de Taxile Delord et d'Edmond About. Il s'en prend à l'homme même et le diffame injurieusement. Il l'assimile à ce Giboyer qui n'est qu'un malfaiteur de lettres, un forban du journalisme; devant

1. Veuillot, *Mélanges*, t. V, p. 225.

mille spectateurs, il lui inflige le pire outrage dont on puisse souffleter un écrivain, il suspecte sa sincérité et nie son désintéressement. Le tout avec une verdeur d'épigramme, une allégresse d'agression féroces.

Or, pour ne pas apporter de témoignages trop sympathiques, veut-on savoir ce que pensait de Veuillot un protestant qu'il n'aimait guère et qui le lui rendait bien? Voici ce qu'écrivait Edmond Scherer :

« S'il nourrit des passions haineuses, il n'en nourrit point de basses: s'il est grossier, il n'est pas corrompu ; s'il est odieux, il n'est pas vil... M. Veuillot est désintéressé; il a des convictions, et il leur appartient tout entier; il se sent libre d'égoïsme et de cupidité. Or, c'est là une force... On le combat, on le craint, on le hait, mais on respecte en lui une cause qui n'a rien de personnel, une plume qui se brisera plutôt que de se vendre[1]. »

Ces paroles sont de 1860, c'est-à-dire d'une époque où Veuillot affirmait plus que jamais son intransigeance et sa violence. Elles constituent ainsi la meilleure réponse que l'on puisse faire aux injures d'Augier; elles marquent la distance qui sépare un adversaire courtois, conscient des devoirs de la critique, — et un auteur comique qui, égaré par des colères légitimes peut-être, s'oublie sous prétexte de satire sociale, à des procédés de pamphlétaire.

Il y a pis encore, et la date à laquelle Émile Augier produisit *Giboyer* ajoute à l'injustice de ses attaques. Malgré les avertissements de presque toute la presse, il parut ne pas s'en rendre compte et dans sa préface il se justifia comme on sait :

« Je n'ai fait qu'une personnalité : c'est Déodat. Mais les représailles sont si légitimes contre cet insulteur, et il est d'ailleurs si bien armé pour se défendre. »

Était-ce inconscience ou raffinement de cruauté? on ne sait. Mais il est impossible de railler plus durement un

1. E. Scherer. *Mélanges de critique religieuse*, p. 427-428.

ennemi vaincu. Veuillot n'avait jamais eu qu'une arme à sa disposition, et cette arme même on venait de la lui enlever. Une décision ministérielle avait supprimé *l'Univers* le 29 janvier 1860; depuis, l'ancien rédacteur en chef connaissait l'oisiveté douloureuse d'un général mis en retrait d'emploi, juste au moment de la bataille. Augier l'ignorait si peu que cette disgrâce de Veuillot sert précisément de prétexte à ses attaques, et qu'il raille le parti clérical d'avoir perdu son principal champion. On conçoit que le silence auquel le libéralisme impérial condamnait Veuillot, ait réjoui « le Voltaire de la Drôme »; mais on s'explique mal que celui-ci ait ensuite si violemment crié à la fourberie cléricale, parce qu'on ne lui décernait pas un brevet de courtoisie chevaleresque.

La presse, en effet, fut à peu près unanime à blâmer le procédé d'Augier, et un sentiment de bonne confraternité valut à Louis Veuillot plus d'une sympathie inattendue. Ce n'est évidemment pas ce qu'escomptait Giboyer.

Les personnalités (*suite*).

2° *M. Guizot, Mme Swetchine.*

Augier affirme n'avoir fait qu'une personnalité, n'avoir visé que Louis Veuillot. Les contemporains cependant mirent toute leur clairvoyance ou toute leur malignité à découvrir d'autres « clefs » et, sans grande peine d'ailleurs, ils trouvèrent que le protestant d'Aigremont c'était M. Guizot, et la baronne Sophie Pfeffers, Mme Swetchine.

A la première allégation Augier répondit par un démenti qui est un aveu.

« Quant à l'homme d'État considérable et justement honoré qu'on m'accuse d'avoir mis en scène, je proteste énergiquement contre cette imputation; aucun de mes personnages n'a la moindre ressemblance avec lui, ni de près ni de loin. Je connais les droits et les devoirs de la Comédie aussi bien que mes adversaires : elle doit le respect aux personnes (*après l'aveu touchant*

Déodat-Veuillot, ceci est admirable!), mais elle a droit sur les choses. Je me suis emparé d'un fait de l'histoire contemporaine qui m'a paru un symptôme frappant et singulier de la situation troublée de nos esprits ; je n'en ai pris que ce qui appartient directement à mon sujet et j'ai eu soin d'en changer les circonstances pour lui ôter tout caractère de personnalité. »

(Préface du *Fils de Giboyer.*)

C'est donc l'attitude de M. Guizot apportant aux catholiques l'appui de son libéralisme qui fournit à Émile Augier l'idée de son protestant d'Aigremont. D'autre part, celui-ci ne joue pas dans la pièce d'Augier un rôle aussi considérable que celui de Guizot dans l'histoire ; il y a entre eux la distance d'un général en chef à un soldat obscur. De là, chez Augier, l'absence de toute inquiétude. Il crut qu'on ne pourrait établir de rapprochement entre un comparse et un homme d'État considérable. Mais en dépit des apparences, c'est précisément la nullité de d'Aigremont qui devait provoquer les comparaisons injurieuses. Ce personnage en effet n'a aucun caractère, aucune action, rien par où puisse s'affirmer sa personnalité propre ; c'est uniquement un protestant qui défend les intérêts catholiques ; la seule chose qu'il fasse, la seule chose qu'il dise, c'est précisément ce qu'a dit, ce qu'a fait M. Guizot ; comment voulez-vous après cela que cette parole et cette intervention n'évoquent pas invinciblement l'intervention et la parole de M. Guizot ? Et comme, pour juger la conduite de M. d'Aigremont, Maréchal ne trouve qu'une plaisanterie stupide [1], c'est la conduite même de M. Guizot qui a paru bafouée.

En un mot, Augier n'avait pas eu l'intention de ridiculiser la personne de Guizot : mais les précautions mêmes qu'il avait prises se sont retournées contre lui et le public put croire qu'il avait voulu punir Guizot de son libéralisme courageux.

1. « Qu'est-ce qu'un protestant qui ne proteste pas ? » (IV, 9.)

Une troisième personnalité que la critique découvrit dans *le Fils de Giboyer* fut, avons-nous dit, celle de Mme Swetchine. Contre cette interprétation, Augier ne crut pas devoir protester, et sans doute ne l'aurait-il pas pu. Car s'il n'y a aucune ressemblance de vie ni de caractère entre Mme Pfeffers et Mme Swetchine, Augier par contre a multiplié, comme à plaisir, les signes extérieurs de comparaison. Mme Pfeffers est l'Égérie du parti clérical, comme Mme Swetchine était l'amie, la conseillère des grands catholiques d'alors ; Mme Pfeffers est baronne comme Mme Swetchine, étrangère comme Mme Swetchine ; elle s'appelle Sophie comme Mme Swetchine. Le rapprochement s'impose. Nous verrons plus loin ce qu'il a d'injurieux ; ici, nous voulons indiquer seulement ce qu'il y eut de discourtois dans la satire d'Émile Augier. Non content de frapper des adversaires malheureux il jouait sur les planches, il livrait aux rires du parterre des vieillards et des femmes. Rompant avec les traditions de discrétion chevaleresque qui sont l'honneur de notre race, il empruntait les procédés désobligeants que les vaudevillistes et les parodistes eux-mêmes n'emploient guère qu'aux époques de troubles et de révolution.

Cela est si vrai que ce chauvin, ce militariste se proposait d'abord de railler un général vaincu ; cet idéaliste qui reprochait à la jeunesse de son temps son positivisme matérialiste, voulait insulter aux jeunes gens enrôlés pour la défense d'un vieillard, morts pour une idée. Dans le manuscrit de la Comédie-Française, nous lisons en effet :

LA BARONNE

« En fait de martyr, madame, si vous êtes curieuse d'en voir un célèbre, venez demain soir chez moi. Le général Castelfido honore mon humble demeure de sa présence. »

(II, 4.)

Ces lignes, approuvées par la censure, ont, il est vrai, disparu, et de cette suppression nous voulons faire honneur à un scrupule d'Augier, mais quelle délicatesse, dans

l'intention de railler les vaincus de Castelfidardo, et comme Augier était fondé à se plaindre quand on lui reprochait ses personnalités !

Les cléricaux dans « le Fils de Giboyer » (*suite*).

B. — Le « parti clérical » d'après Émile Augier.

Malgré tout, Émile Augier se proposait beaucoup moins de déconsidérer des individus que d'attaquer un parti, de combattre une doctrine. Qu'étaient donc, d'après lui, « les cléricaux ? Un parti de contre-révolution, d'égoïsme conservateur, hostile au progrès de la démocratie, ennemi intransigeant de l'égalité sociale.

« L'antagonisme du principe ancien et du principe moderne, voilà tout le sujet de nos pièces », dit-il dans sa Préface. Et au cours de la pièce que reproche-t-il aux cléricaux, sinon d'affirmer les droits de Dieu, pour mieux supprimer les droits du peuple (III, 1)? de s'en tenir à la doctrine du moyen âge, de proclamer que l'égalité ne peut exister qu'au ciel, et de combattre la révolution qui voulut la faire descendre sur la terre (III, 16)? C'est pour cette seule raison que Maximilien appelle le journal de Déodat « un journal d'écrevisses » (IV, 13).

Effectivement, tous les cléricaux ici rassemblés sont violemment antidémocrates. Sans parler de la sotte et prétentieuse Mme Maréchal, son mari personnifie la bourgeoisie « *du droit divin* » (I, 2) ; petit-fils de fermiers, il marche maintenant de pair avec les comtes et les marquis ; ancien abonné du *Constitutionnel*, il voue à tous les diables Voltaire et son ami Rousseau, il reconnaît la nécessité d'une religion, le tout « pour pouvoir jouir tranquillement de sa fortune » (I, 6). Le comte d'Outreville a horreur non seulement du peuple, mais de la bourgeoisie (I, 4). Quant au marquis d'Auberive, on sait comment il entend restaurer l'Ancien Régime aux dépens de ses meilleurs complices :

« Je l'aime, moi, cette honnête bourgeoisie qui a pris la Révolution en horreur depuis qu'elle n'a plus rien à y gagner, qui voudrait figer le flot qui l'apporta et refaire à son profit une petite France féodale. Laissons-lui retirer nos marrons du feu, ventre-saint-gris! Pour ma part, c'est ce réjouissant spectacle qui m'a remis en humeur de politiquer. Vive donc M. Maréchal, et tous ses compères, messieurs les bourgeois du droit divin! Couvrons ces précieux alliés d'honneur et de gloire, jusqu'au jour où notre triomphe les renverra à leur moulin. » (I, 2.)

Mais Émile Augier ne fait pas seulement le procès d'une doctrine; il s'en prend aux personnes mêmes. Au lieu d'admettre chez ses adversaires une conviction désintéressée, il ne leur prête qu'un vil égoïsme et une insolente ambition. Au lieu de signaler une erreur sincère et de combattre ses conséquences, il dénonce des intérêts et des passions. Sa campagne n'est pas d'un philosophe, ni même d'un politique, elle est d'un polémiste et d'un pamphlétaire. Rendre ses adversaires odieux et ridicules, voilà ce qu'il a voulu par-dessus tout.

Nous avons vu déjà ce qu'a d'antipathique la morgue doucereuse d'un d'Outreville, l'insolence d'un d'Auberive, les roueries ambitieuses d'une Pfeffers. Il est bien facile d'indiquer de quels ridicules sont affligés encore plusieurs de ces cléricaux éminents. Le marquis lui-même a beau affecter des allures de don Juan et de sorcier tout-puissant, il perd bientôt son assurance et son prestige; au dénouement il ne lui reste plus que l'indulgence sénile d'un Cassandre. Maréchal, bouffi de vanité et lourd de sottise, appartient à ce groupe de parlementaires éminents, que Mérimée définit ainsi : « Un tas d'imbéciles et cocus vont voter pour le Pape à l'instigation de leurs femmes [1]. » Mme Maréchal, seconde du nom, est aussi folle que Bélise, aussi malfaisante qu'Armande; quant à Hugues, comte d'Outreville, vous savez de quelles gracieuses épithètes le gratifie son cousin : « sacristain », « donneur d'eau bénite »; la

1. *Lettres à Panizzi*, 13 février 1861.

princesse Mathilde aurait dit plus énergiquement « cafard ». De fait, nous le voyons avec ses cheveux plats, ses bras longs, ses mains embarrassées, ses vêtements à la dernière mode d'Avignon, le regard en dessous, la parole doucereuse, invoquant sans cesse le témoignage de M. de Sainte-Agathe, parlant avec une satisfaction modeste de son innocence intacte, et une pieuse concupiscence des charmes qu'il souhaite à sa future femme ; faisant à Fernande des déclarations aussi maladroites que peu sincères ; acceptant comme paroles d'Évangile les jolis mensonges de Mme Pfeffers, et perdant la tête comme un gamin quand il tient entre ses mains la main de la divine baronne ; voué enfin à la carrière de sot solennel et ridicule. Il y a en lui de l'Éliacin, du Tartufe et de l'Orgon. Les Jésuites, ses maîtres, peuvent être fiers de lui.

Ainsi, légitimistes insolents qui prétendent restaurer sur les droits de Dieu les privilèges de l'aristocratie ; bourgeois bourgeoisants qui demandent à l'Église de protéger leurs coffres-forts ; jeunes gens à qui leur piété n'interdit ni la convoitise ni la concupiscence ; dames d'œuvres qui se croient en droit de ridiculiser leur mari ; mères de l'Église pour qui la charité, la vertu ne sont que des calculs, et qui, quand l'ambition l'exige, se révèlent vindicatives, médisantes, menteuses et agréablement coquines. Voilà ce qu'étaient aux yeux d'Augier les représentants du parti clérical, vers l'an de grâce **1862**.

Reste à discuter l'exactitude de ce tableau.

VI. — **Les cléricaux de l'histoire.**

Nous reconnaîtrons sans peine que la majorité des catholiques ne témoignaient pas d'un enthousiasme excessif pour la Révolution. Les colonnes de *l'Univers*, par exemple, les discours, les lettres pastorales, les mandements de Mgr Pie et de plusieurs autres évêques abondaient en déclarations antidémocratiques et contre-révolutionnaires. Et c'est par

leur intransigeance même qu'ils conquéraient toute une partie du clergé et des fidèles. Au Parlement encore, des députés, des sénateurs affirmaient leur haine de la Révolution avec une franchise dépourvue d'artifice. Ainsi, le 13 mars 1860, M. Keller s'écriait au Corps législatif :

« La lutte est, comme en 1848, entre la foi catholique, à la fois française et romaine, et la foi révolutionnaire... »

Et encore :

« ... Vous nous avez demandé notre pensée tout entière ; je vais achever de vous dire la mienne. Il est temps de regarder la Révolution en face et de lui dire : Tu n'iras pas plus loin. »

Le mot Révolution, il est vrai, est un de ceux qui exigent toujours un commentaire ou une traduction, et peut-être Émile Augier et M. Keller ne le prenaient-ils pas absolument dans le même sens. Mais nous ne voulons pas chicaner et nous reconnaissons franchement qu'un certain nombre de catholiques pouvaient paraître vers 1860 furieusement réactionnaires.

Mais pourquoi l'étaient-ils? Par égoïsme ou par patriotisme ? par calcul ou par ignorance ?... Ici encore reconnaissons que plus d'un trouvait son intérêt à défendre cette grande force de conservation sociale qu'est le catholicisme, et que bien des bourgeois avisés se ralliaient à lui par instinct de propriétaires.

Reconnaissons même que sous le manteau de la religion, se cachaient plus d'une ambition, plus d'une hypocrisie. Mérimée affirme que « les catins » elles-mêmes étaient dévotes, et que les parlementaires de droite devaient voter pour le Pape sous peine de voir leur femme se refuser à eux [1]. L'édifiante baronne d'Agoult s'indigne pareillement des scandales cléricaux et raille les prétentions déplacées

1. *Lettres à Panizzi,* 14 mars et 13 avril 1865.

des commères de l'Église [1]. A entendre d'Alton-Shée, les pratiques religieuses étaient inséparables des visées ambitieuses et des mœurs légères [2]. Croyons ces moralistes austères, et, sans exiger d'eux-mêmes un brevet de vertu, félicitons-les d'avoir signalé à notre indignation les marchands qui transformaient le temple en une caverne de voleurs, et les brebis galeuses qui contaminaient le troupeau.

*
* *

Mais l'Église de France ne comptait-elle donc que des théologiennes de boudoir, de pieuses pécheresses et des dévots politiques? La religion n'était-elle plus qu'hypocrisie et sottise? Ou d'Alton-Shée, Daniel Stern, Mérimée, Émile Augier, qui connaissaient si bien les cléricaux, ignoraient-ils les Ozanam, les Cochin, les Cornudet, les Riancey, les Falloux, les Montalembert, les Melun, les Mérode, les Clappier, les Quatrebarbes, les Ségur et les Keller?

Ignoraient-ils aussi les Swetchine, les Craven, les Alexandrine de la Ferronnays, les Jeanne-Marie Rendu?

Ce n'étaient pas là sans doute tous les catholiques de France; mais combien d'autres, pour être moins connus, n'avaient pas moins de mérite et ne faisaient pas œuvre moins féconde! Et si nous ne pouvons entrer ici dans le détail, quelques faits du moins rappelleront l'attitude et l'action de tous ces cléricaux.

Ils étaient pieux, purs, austères parfois. Mais leur simplicité, leur franchise, leur gaieté même provoquaient cet aveu d'un profane : « La petite dévotion se retire parfois du monde, et elle reste mondaine; la grande y demeure, et elle s'exerce pour le bien de tous, à la sainteté [3]. » Leur cléricalisme en effet ne les empêchait pas « d'aimer la vie,

1. D. Stern. *Mes Souvenirs*, p. 353.
2. D'Alton-Shée. *Mémoires*, t. II, p. 371 et suiv.
3. Cuvilier-Fleury. *Études et Portraits*, t. II, p. 131 et suiv.

la gaieté, la science, la liberté » [1]. La liberté notamment, ils l'aimaient non seulement pour eux mais pour les autres [2]. Ils repoussaient les privilèges que voulait leur octroyer le pouvoir et « protestaient contre le sacrifice de la liberté à la force sous prétexte de religion » [3]. Certains même défendaient l'existence même de l'Université qu'on pensait à leur sacrifier [4]. Par leur libéralisme et leur générosité ils forçaient l'estime de leurs adversaires, et l'hostilité d'un Persigny par exemple est le plus bel hommage qu'ait mérité Montalembert [5].

L'amour qu'ils témoignaient à la liberté, ils l'éprouvaient pour tous les malheureux. Grandes dames, bourgeois ou aristocrates, légitimistes, orléanistes ou bonapartistes, se dévouaient également à la cause populaire [6]. Ni les mots, ni les choses ne leur faisaient peur. Ils se seraient accommodés même de la République et du socialisme, pourvu que socialisme et République fussent pénétrés d'esprit chrétien [7]. Et contre la timidité d'un Thiers ils avaient défendu une politique vraiment démocratique [8]. Car pour eux une

1. Cf. Lefebure. *Portraits de croyants au XIXe siècle*, p. 93.

2. « J'ai peine à comprendre la liberté qui n'est pas pour le monde. » Mme Swetchine. *Lettres inédites*, p. 455.

3 Montalembert. *Les Intérêts catholiques au XIXe siècle*, septembre 1852.

4. Montalembert. *Lettre à Foisset*, 21 mars 1852 : « Ce serait détruire dix mille existences fondées sur l'organisation actuelle de l'Université ; ce serait condamner toutes les familles qui préfèrent l'éducation laïque à la même oppression, dont nous, catholiques, nous nous sommes plaints pendant quarante ans. Ce serait déshonorer l'Église de France qui ne réclame que la liberté, réprouve tout monopole, et jusqu'à la pensée du moindre privilège. »

5. « Il a le caractère trop chevaleresque ; il aime trop défendre les faibles pour que le gouvernement le voie arriver avec plaisir au Corps législatif. » Cf. Lecanuet. *Montalembert*, t. III, p. 54.

6. « J'espère ne pas confondre la force morale et la force du nombre; mais je dois avouer que ces multitudes elles-mêmes qui ont un chiffre et pas de nom, me paraissent toujours imposantes; je n'ai point peur de leur multitude mais je crois qu'elles ont droit à toutes nos sollicitudes. » (Mme Swetchine, *Lettres inédites*, p. 455.)

7. « Notre république pourrait être admirable si elle était chrétienne. » (Baunard, *Le vicomte de Melun*, p. 284.)

8. « Le socialisme chrétien, respectant à la fois la religion, la famille

République chrétienne, ce n'aurait pas été la République des curés, mais seulement un régime de paix, de liberté, de justice et de charité. Ils voulaient « organiser leur vie de manière à ce que rien ne soit perdu pour les autres », ils voulaient « assurer l'avancement à la fois matériel et moral de la classe ouvrière ». De fait, le dévouement, l'intelligence des Melun, des Cochin, de leurs amis ont découvert, avec toutes les iniquités sociales, les moyens de les atténuer. Œuvres de prévoyance, de préservation ou d'assistance; œuvres pour les enfants ou les vieillards, pour les malades ou pour les femmes, pour les ouvriers ou pour les sans-travail, hôpitaux, hospices, ouvroirs, colonies de vacances, écoles ménagères, écoles du soir, cercles, bibliothèques, maisons à bon marché, mutualités, coopératives, caisses d'épargne, caisses de retraite, assurances, ils ont tout prévu, tout souhaité et souvent tout organisé.

Devant cette œuvre immense de réforme sociale, ils sentent l'impuissance de l'individu et appellent de tous leurs vœux l'organisation des collectivités compétentes [1].

Contre la résistance, surtout, des intérêts particuliers, ils appellent l'intervention de l'État; peu soucieux des anathèmes que peuvent lancer contre leur socialisme *l'Univers* ou quelques vieilles dames, ils réclament une législation ouvrière [2]. Ils veulent des inspecteurs de l'assistance et

et la propriété privée, tend au moyen de l'association poussée aussi loin que possible, à améliorer la situation morale et physique du plus grand nombre des hommes. » (*Correspondance de Mme Swetchine avec le R. P. Lacordaire*, p. 519.)

1. « J'ai rêvé à l'organisation du travail... Une association morale, religieuse des fabricants entre eux, pourrait seule mettre un frein au débordement de l'industrie. Elle surveillerait chaque membre et protégerait l'ouvrier contre les excès de son maître. Il faudra tôt ou tard en revenir à ces vieilles corporations qui se chargeaient d'avoir du bon sens, de la prudence et de la moralité pour tous leurs maîtres. Mais l'important est de trouver à ces résurrections une forme qui, accommodée à notre temps et à nos idées, fasse passer, par sa nouveauté, sur la vieillesse du fond. » (Cf. Baunard, *loc. cit.*, p. 225.)

2. « Il accordait (A. Cochin) qu'en forçant les heureux de ce monde, ne fût-ce que par intérêt bien entendu, à songer un peu plus à ceux qui souffrent à coté d'eux, et un peu moins à leur propre jouissance, la

du travail ; ils rêvent d'une action et d'une législation internationales. Ils ne s'en tiennent pas à des vœux. Pendant sa courte carrière législative, Melun avait multiplié les projets de loi et les rapports [1]. Rendu à ses œuvres personnelles, il sera sous le second Empire comme le premier ministre de la charité privée. Ses initiatives, celles de Cochin encore, s'imposent à l'attention des gouvernements. Les ministres, l'impératrice, l'empereur offrent de protéger leurs œuvres, cherchent à les absorber, on s'en inspirent jusqu'à les copier. On sollicite leur concours, on multiplie à leur égard les avances les plus flatteuses [2]. Aujourd'hui encore aux yeux de tous les connaisseurs impartiaux, ces hommés sont les précurseurs des œuvres et des lois dont s'enorgueillit notre République démocratique.

Tous les catholiques n'avaient pas leur généreuse audace. Mais ceux-là mêmes qui s'en tenaient à la vieille charité, déployaient pour la pratiquer une vertu bien rare. Ils ne

démocratie obtient parfois de leur égoïsme ce que l'Évangile réclame vainement de leur conscience. » (Lefébure, *op. cit.*, p 101.)

« Que l'Etat se hâte donc de prendre les devants; il faut que la charité devienne un pouvoir public, et que les petits aient leurs organes et leurs représentants. Il faut assiéger l'égoïsme parlementaire et administratif. Fasse le Ciel que cette campagne nous mène à la victoire ! » (Melun cité par Baunard, *loc. cit.*, p. 252.)

« Sans doute l'amélioration physique et morale des enfants pourra peut-être léser quelques intérêts privés ; mais point de réformes sans sacrifices ; et, après tout, ce n'est pas l'industrie qu'il s'agit de protéger ici contre la faiblesse des enfants, mais les enfants contre les exigences de l'industrie. » (Melun, *Annales de la Charité*, t. III, p. 129, 20 mars 1847.)

1. Sur l'œuvre législative de Melun et ses amis, cf. Baunard, *op. cit.*, *passim*.

2. Encore président de la République, Napoléon prie Melun à l'Élysée et l'invite à collaborer avec Rouher à l'œuvre de législation sociale. Neuf ans plus tard (novembre 1860), la Guéronnière tente d'intéresser Melun à l'organisation des bibliothèques communales. En 1867 enfin, le gouvernement lui propose de réunir toutes les œuvres dont il est le chef à celles que patronne l'administration, pour une distribution solennelle de récompenses faite par l'impératrice au Palais de l'Industrie. L'homme dont le gouvernement, par ailleurs hostile à ses idées, reconnaissait ainsi le mérite et souhaitait se faire un collaborateur, cet homme ne pouvait être un imbécile, ni un mauvais citoyen.

se contentaient pas de verser leur obole dans la bourse élégante des dames quêteuses; disciples d'Ozanam, ils allaient dans les faubourgs, le jour, « la nuit, par la neige, par la pluie »; ils connaissaient « l'escalier noir, la chambre sale, le petit carreau de papier, la paillasse infecte, le haillon sans nom, la misère, la nudité... la plaie qui saigne et le haillon malpropre [1]. »

« A l'enfant qui tremble, au vieux pauvre refroidi, à l'étranger emprisonné dans son langage, fuyant la pitié et détesté, à la femme pauvre, tantôt un ange, et tantôt une sauvage, sans décence et sans bonté » [2], ils apportaient, avec un peu de pain, leur amitié réconfortante. Adversaires du socialisme, ils aimaient du moins les pauvres, et demandaient à leur foi le courage de surmonter les résistances de leur égoïsme ou les répugnances de leur délicatesse. Le moindre de leur effort peut-être, puisqu'il était bienfaisant, avait droit au respect.

Mais quoi! Ils allaient à la messe, c'étaient donc des imbéciles, quels que fussent par ailleurs leurs talents; leur respect pour l'homme qui travaille n'avait d'égal que leur amour pour l'homme qui souffre; mais au lieu d'appeler les pauvres « citoyens », ils voyaient en eux les représentants du Christ; ils étaient donc des ennemis du peuple; vainement enfin les plus réactionnaires d'entre eux affirmaient du moins leur dévouement « à trois choses qu'ils ne séparaient pas: leur pays, leur gouvernement, leur conscience » [3]; parce qu'ils défendaient le Pape, ils devenaient traîtres à l'Empire et à la France elle-même!

⁂

Nous ne reprocherons pas à Émile Augier de n'avoir pas pris de précautions hypocrites, de n'avoir pas mis dans sa pièce ni dans sa Préface les restrictions que ne comportait

1. Lefébure, *op. cit.*, p. 111.
2. *Id.*, *ibid.*
3. M. Keller, au Corps législatif, 13 mars 1880.

pas sa pensée, de n'avoir pas distingué entre les catégories de dévots puisque aussi bien il les confondait dans son mépris et sa haine. Quelle pitié cependant de voir un homme de talent prendre les d'Outreville, les Maréchal et les d'Auberive pour les représentants autorisés du catholicisme français !

Nous ne voulons pas non plus l'accabler sous le poids de son erreur ; mais quel étonnement, quels regrets aussi ne durent pas être les siens quand il vit, huit ans plus tard, les zouaves pontificaux mourir à Patay, pour la France, et les disciples de Giboyer brûler Paris devant les Prussiens !

Mais après *Giboyer*, une seule chose l'étonne : la colère des cléricaux et leur obstination à se prétendre diffamés. Eh quoi ! Louis Veuillot n'acceptait pas qu'on suspectât sa sincérité. Un Léon Lavedan, un Laprade défendaient leurs amis ; ils se retournaient même contre leur agresseur ! Quel crime abominable !

Augier cria au scandale et se posa en victime de la calomnie. Nous avons dit ce qu'eurent d'injuste certaines ripostes. Cependant, à voir Augier renverser les rôles et transformer ses victimes en agresseurs, on demeure stupéfait. Ou plutôt, on se souvient que le procédé n'est pas nouveau et que Jean-Jacques lui-même en fut jadis victime. Pour une fois, et sans le vouloir peut-être, Augier réalisait la prophétie de Pigault : « Il était le Voltaire de la Drôme ! »

VII. — De quels sentiments s'inspire le socialisme anticlérical d'Augier ?

Il l'était encore par son incompétence absolue en matière religieuse, par son ignorance totale de la vie chrétienne. Dans *Giboyer*, il ne se contente pas de calomnier les cléricaux ; c'est l'esprit même du christianisme qu'il méconnaît. Nous

n'en voulons pour preuve que ce qu'il dit des trois vertus fondamentales : la piété, la charité, la chasteté.

Les unes et les autres, il les a jugées par le dehors. La piété, pour lui, c'est un prétexte à réunions mondaines, en des églises bien chauffées, où les dames viennent étaler leurs toilettes, les artistes de l'Opéra leurs belles voix, le prédicateur son éloquence. Il connaît la messe de onze heures des paroisses élégantes ; il ignore la prière silencieuse de l'homme qui cherche, avec des raisons de vivre, le modèle à imiter et la force de se dévouer.

Dans la charité, il ne voit que les petits manèges de femmes, les rivalités d'influence, l'étalage des vanités ; il ne soupçonne pas la vertu modeste, active, courageuse, pitoyable et désintéressée qui honore le Christ dans la personne du pauvre et voudrait faire régner dans le monde la justice évangélique. Parbleu, dira-t-on, Augier connaît de ces vertus ce qu'on lui en a montré et il suffit de certains pharisiens pour justifier ses attaques. Soit ; mais s'il y a plusieurs manières de pratiquer la charité et la piété, y en a-t-il plusieurs aussi de pratiquer la chasteté ?

La pratique-t-on pour soi ou pour les autres ; l'observe-t-on par vanité, par intérêt ou par respect de la loi morale ; ou bien est-elle si facile qu'elle ne comporte aucun mérite, si indifférente à l'ordre social qu'il importe peu de la respecter, si indigne d'un homme qu'elle ait droit au ridicule ? Or, ne l'oublions pas, c'est au ridicule que la condamne Émile Augier. Un des torts, un des travers, le plus grave peut-être, de d'Outreville, c'est de n'avoir pas su s'amuser. L'aveu de sa vertu met en gaieté son cousin d'Auberive, et cette vertu même aggrave fâcheusement sa sottise naturelle. Et nous ne nous trouvons pas ici en présence d'un fait exceptionnel. Non seulement, les jeunes gens chers à Émile Augier, les Henri Charrier, les Lucien Tenancier, les Léopold Fourchambault sont, nous l'avons vu, de joyeux compagnons indulgents aux petites dames ; mais un autre présente ce phénomène curieux de n'inspirer la sympathie qu'au moment précis où il s'encanaille. Tant qu'elle le croit

le digne élève de Sainte-Agathe, Catherine de Birague méprise profondément son cousin Adhémar de Valtravers; dès qu'elle le sait au mieux avec ces demoiselles, elle lui accorde toute son amitié. Les sympathies de cette jeune fille émancipée nous apprennent exactement quelle est, en ces matières, la morale d'Émile Augier. C'est, nous l'avons dit, la fâcheuse morale gauloise, avec tout ce qu'elle importe de médiocrité dans les sentiments et les idées. Il n'en est pas, en tout cas, de plus contraire à la morale chrétienne, si c'est essentiellement une morale naturaliste. Il y avait donc, et *a priori*, incompatibilité entre la philosophie d'Augier et la religion chrétienne. Il n'est pas étonnant qu'il ait jugé les catholiques, comme les rédacteurs du *Siècle* ou M. Homais en personne. L'observation impartiale dissipe parfois plus d'un préjugé ; mais les préjugés à leur tour la rendent souvent impossible, et à qui ne comprend pas, on peut demander d'être juste.

*
* *

Augier du moins fut de bonne foi, nous l'avons dit déjà et nous tenons à le répéter. Sincère jusque dans ses erreurs, il fut également désintéressé, et, s'il manqua de délicatesse et de générosité envers ses adversaires, il n'eut pas envers ses puissants amis de complaisances fâcheuses. Il fit preuve d'ignorance, et d'injustice ; mais il combattit en volontaire, en indépendant, sans demander de mot d'ordre et encore moins de récompense. Il reçut peut-être des encouragements considérables et des conseils précieux ; mais le petit-fils de Pigault n'avait pas besoin d'exhortations pour faire œuvre anticléricale ; les théories de Giboyer sont l'aboutissement logique des principes révolutionnaires développés déjà par Hubert dans *la Jeunesse*.

Ce n'est pas assez dire encore. Augier fut plus que désintéressé, et si injuste, si peu chevaleresque qu'il se soit montré envers « les cléricaux », il a fait preuve d'une générosité réelle. Bourgeois riche, auteur considérable, beau-

coup plus incontesté que Dumas, considéré par tous comme le successeur de Molière, bien vu, avant 1862, du Faubourg Saint-Germain, accueilli avec faveur non seulement au Palais-Royal ou à Saint-Gratien, mais aux Tuileries et à Compiègne, il n'avait qu'à se laisser vivre en favori des Muses et de la Fortune. Il ne s'en reconnut pas le droit et prit en mains la cause du peuple qu'il croyait menacée ; cet auteur à la mode se fit démocrate ; ce bourgeois, socialiste. Son intervention dans la mêlée n'était peut-être pas héroïque, car il ne prévoyait pas sans doute les destinées du socialisme ; mais elle ne permet pas de le confondre avec les parvenus satisfaits ou les dilettantes dédaigneux. Anticlérical par amour pour le peuple, il fut souverainement injuste pour les meilleurs amis du peuple ; mais son erreur fut généreuse, et ce socialiste désintéressé vaut mieux que son ami Mérimée dont l'anticléricalisme forcené n'a d'égale que son horreur de la démocratie.

VIII. — « Le Fils de Giboyer », œuvre littéraire.

Si enfin, après cette trop longue discussion, nous revenons aux questions de littérature, et tâchons de juger *le Fils de Giboyer* comme œuvre dramatique, il nous est difficile de souscrire sans réserve à aucun des jugements contradictoires qui l'accueillirent il y a cinquante ans. Exécutée sans pitié par *le Correspondant*, exaltée sans mesure par Sarcey, la pièce ne nous semble justifier ni cet enthousiasme, ni ce mépris.

Les caractères importants tournent trop, les uns à la caricature violente, les autres à l'extravagance romantique ; d'Auberive est un « sorcier » qui finit en niais ; d'Outreville, un finaud-imbécile, un Orgon mâtiné de Tartufe, Giboyer un coquin vertueux, un misérable sublime, un plumitif de génie, un bohème digne du Panthéon, nu com-

posé bizarre de Triboulet, de Marion Delorme et de Ruy-Blas. Tous trois sont également invraisemblables. Ajoutez l'insignifiance de Maximilien malgré ses trois doctorats ; la ressemblance de Mme Maréchal avec la Bélise de Molière, et vous avouerez que *le Fils de Giboyer* ne se recommande guère par la vérité, ni même l'originalité des caractères.

Il ne vaut guère plus par la qualité de la pensée, car si cette pièce témoigne de haines précises et d'antipathies vigoureuses, si c'est, en un mot, une œuvre de combat, c'est aussi et surtout une œuvre négative. Giboyer renvoie trop volontiers au livre que nous ne lirons jamais, et sa sociologie demeure pour nous incomplète. Sa philosophie de l'histoire est un peu trop rudimentaire, sa philosophie religieuse trop simpliste, sa morale trop indulgente à certaines faiblesses.

Le Fils de Giboyer n'est pas cependant une pièce méprisable. Tous les caractères d'abord ne sont pas inconsistants ou invraisemblables. La baronne Pfeffers est un personnage bien curieux de coquette pieuse, d'intrigante dévote, d'honnête femme rouée. Séduisante et repoussante à la fois, sorte de Tartufe féminin qui fait des grâces et non plus des grimaces, elle n'a rien de commun avec la sainte femme dont elle porte le prénom, mais en soi elle est vraie ; surtout elle est vivante.

Quant à Maréchal c'est un des meilleurs bourgeois d'Émile Augier, et l'on sait si Augier connaissait les bourgeois et excellait à les peindre. Maréchal, c'est Poirier parvenu, j'entends Poirier homme politique ; conscient de son génie, il sent qu'il porte en lui les destinées de la France, et se prend au sérieux même quand il récite les discours écrits par d'autres ; parfaitement sot d'ailleurs, ne comprenant rien ni aux idées, ni aux faits, ni aux mots eux-mêmes, et se laissant prendre seulement au fracas des phrases bien faites. Sa sottise aggravant son égoïsme il confond l'intérêt général avec l'intérêt de sa classe et de sa personne ; de libéral-voltairien, il est devenu conservateur-

clérical ; il s'est inféodé au parti légitimiste pour pouvoir prêcher au peuple le respect de la propriété d'autrui et la résignation à sa propre misère. Il a pour l'argent tant d'amour et de considération que, même redevenu libéral et démocrate, il n'admet plus « entre les hommes qu'une seule distinction : la fortune. » Vaniteux avec cela, comme Jourdain et Poirier réunis. Avide de décrasser sa roture, il ne se tient plus de joie quand il peut aborder un grand seigneur. Il affecte à son égard une désinvolture insolente et en même temps une platitude obséquieuse. Gonflé de son importance, il n'a en aucune façon le sentiment de sa dignité, et soit pour se guinder jusqu'à d'Auberive, soit pour redescendre vers son ancêtre le maréchal ferrant, il a de grosses plaisanteries qui sentent l'arrière-boutique. Si nous le suivions en ses attitudes diverses, il nous entraînerait trop loin, et ce que nous venons de rappeler suffit pour montrer combien le personnage est vivant, peint au naturel, digne non seulement de son camarade Poirier, mais de son ancêtre Jourdain. A lui seul, il ferait la joie de la pièce.

Mais en même temps celle-ci est bien construite, solide, vive, rapide, variée, tour à tour amusante et tragique. Malgré la complexité des intérêts engagés, l'action ne se disperse pas comme dans *les Effrontés* ; intrigues sentimentales, peinture de mœurs, thèse politique et sociale, tout se tient, se pénètre et se fond. Les discussions d'idées, si faibles qu'elles soient en elles-mêmes, ne ralentissent pas la marche de l'action ; les personnages ne dissertent pas en spécialistes qui professent ou en amateurs qui s'amusent ; dans l'exposé de leur doctrine, ils mettent tout leur cœur et toute leur passion. C'est pourquoi la grande scène entre Giboyer et Maximilien est si pathétique (III, 16). Le caractère de Giboyer a beau être invraisemblable et sa sublimité déconcertante, à ce moment-là, il n'apparaît plus guère que comme un homme qui souffre, et son aveu lamentable, sa protestation douloureuse nous émeuvent malgré nous. Or, il y a dans *le Fils de Giboyer* deux ou trois de ces trouvailles théâtrales, de ces mouvements

dramatiques qui transportent les foules et les critiques eux-mêmes. Jusqu'à la fin, Sarcey a gardé pour *le Fils de Giboyer* l'admiration enthousiaste de sa jeunesse. Sans s'exalter ainsi jusqu'au lyrisme, M. Lemaître, M. Faguet l'ont toujours fort apprécié. Pour nous, nous reconnaissons volontiers que, si ce n'est pas la pièce où Augier a mis le plus d'humanité vraie, *le Fils de Giboyer* reste, du moins, une œuvre dramatique d'un intérêt soutenu et parfois passionnant.

L'ANTICLÉRICALISME D'AUGIER *(suite)*

LA QUESTION DES JÉSUITES

LIONS ET RENARDS (1869)

On n'en saurait dire autant de *Lions et Renards*, et cette pièce contre les Jésuites ferait croire volontiers à la légende d'après laquelle les R.R. P.P. ont le mauvais œil et portent malheur à leurs ennemis. On en jugera par l'analyse suivante.

I. — Le sujet.

Mlle Catherine de Birague, après avoir connu l'indifférence qu'inspiraient aux jeunes gens ses six mille francs de rentes, s'est vue soudain héritière de neuf millions et la plus recherchée des jeunes filles à marier. Elle en a conçu une sorte de misanthropie, défiante et agressive, et en même temps le ferme projet de ne pas donner un maître à sa fortune. Aussi entend-elle se débarrasser au plus vite des deux prétendants qui rôdent encore autour de son héritage. Nous connaissons le premier, c'est le baron Raoul d'Estrigaud, le brillant et lamentable héros de *la Contagion.* Après la longue éclipse qu'exigeait son « pouf » scandaleux, il a reparu soudain plus grand seigneur que jamais ; rembourser intégralement ses dettes et reconquérir la fa-

veur du monde, ce fut pour lui l'affaire d'un jour. Les plus hautes ambitions lui demeurent donc permises, et, pour le moment, la main de Catherine semble l'objet de ses vœux. Déjà redoutable par son habileté, il l'est plus encore par la protection que paraissent lui accorder les Prévenquière, cousins et tuteurs de Catherine. Celle-ci doit pour l'écarter recourir au stratagème suivant.

Elle accueille d'Estrigaud avec une bonne grâce encourageante ; elle joue à l'incomprise, avide d'amitié, désireuse d'une âme sœur... Et vite d'Estrigaud d'avouer son amour. Mais Catherine recule plus vite encore. Il y a eu méprise... Si elle souhaite un ami, elle ne veut pas de mari, et l'aveu du baron les sépare à jamais... L'autre flaire le piège et en roué que rien ne démonte, il va commettre une insolence pour faire croire à son désintéressement. Oui, Catherine a bien dit, il y a eu méprise, mais de sa part à elle ; l'affection qu'il lui porte n'aspire pas à la consécration légale ; ce n'est pas le mariage qu'il prétend, mais une de ces bonnes amitiés amoureuses qui peuplent une solitude, sans imposer de servitude... Cette fois Catherine comprend et met l'insolent à la porte. Voilà pour le premier prétendant.

Le second nous réserve un autre genre de surprise. Nous le connaissons déjà de nom : il appartient à la noble famille des Valtravers où le marquis d'Auberive comptait trouver un héritier à défaut d'Hugues d'Outreville, et comme Hugues d'Outreville, il est l'élève du saint et illustre M. de Sainte-Agathe. Il vient de débarquer à Paris avec son précepteur, envoyé par sa noble et pauvre famille aux seules fins d'épouser sa noble et richissime cousine. C'est du moins ce que nous apprend M. de Sainte-Agathe dont la sœur, Mme Hélier, sert à Catherine de dame de compagnie. Bien entendu, Sainte-Agathe sollicite l'appui de cette respectable personne ; mais celle-ci, qui est une fine mouche, résiste d'abord ; elle ne veut pas servir les projets de son frère, car son frère, qui est de robe courte, sert lui-même les intérêts de la Compagnie de Jésus, et les Bons Pères ne désirent ce mariage que pour tenir à leur dévotion Adhémar, toute

sa famille et toute sa fortune. Sainte-Agathe nie mollement, mais trouve bientôt le moyen « d'intéresser » Mme Hélier à cette « affaire ». Celle-ci n'en demandait pas plus, et la voilà toute dévouée aux intérêts de la Compagnie Valtravers, Sainte-Agathe et Loyola. Le tout, bien entendu, *ad majorem Dei gloriam*. Sans se douter du complot, Catherine se défie de son cousin. Elle flaire en lui un trop parfait élève de Sainte-Agathe, et elle éprouve pour le disciple exactement la même antipathie que pour le maître. Mais voici qu'Adhémar lui réserve la plus agréable surprise. S'il accepta le rôle de prétendant imposé par sa famille, c'est qu'il n'avait pas d'autre moyen de venir à Paris. Or venir à Paris, et connaître tout de Paris, était le plus vif désir de ce grand garçon réduit, dans Avignon, à la compagnie des vieilles dévotes, aux offices et aux bonnes œuvres. Il s'est proclamé candidat à la main de sa cousine, mais à sa cousine même il déclare bientôt qu'il la trouve trop riche pour songer à l'épouser. Cet aveu peu banal change aussitôt les dispositions de Catherine ; elle devient l'amie, l'alliée, la complice d'Adhémar. Car Adhémar a besoin de sa complicité. Il s'amuse trop à Paris pour ne pas vouloir y rester encore. Or, M. de Sainte-Agathe va bientôt faire la demande officielle. Une réponse négative amènerait un prompt retour en Avignon. Que Catherine use donc d'atermoiement ; elle assurera à son cousin une prolongation de séjour, et celui-ci, de son côté, dissipera assez vite son viatique pour ne pas éterniser une situation gênante.

Au second acte, la lutte s'engage, Sainte-Agathe soutenant Adhémar, Mme de Prévenquière défendant d'Estrigaud, dont elle fut autrefois la maîtresse et reste aujourd'hui l'amie toute dévouée. Mais Sainte-Agathe et d'Estrigaud pensent bientôt se voir départagés par un tiers inattendu. Prévenquière, grand voyageur en chambre, reçoit chez lui un jeune explorateur en passe de devenir célèbre. Pierre Champlion arrive du Wadaï et brûle d'y retourner, moins encore pour y exploiter des mines d'or que pour délivrer un ami demeuré là-bas aux mains du Soudan. Devant les

Prévenquière, Adhémar, Sainte-Agathe et Catherine, il dit ses efforts, ses luttes, ses projets. Son récit transporte l'auditoire et comme il a besoin de quatre cent mille francs, Adhémar s'écrie : « Je souscris pour cinq cents francs », Prévenquière : « Je souscris pour mille », Octavie : « Moi aussi ». Seul Sainte-Agathe ricane et défie Champlion de trouver le reste ; quand un mot de Catherine clôt le débat : « Je ferai ce qui manquera », dit-elle et elle disparaît, laissant Champlion stupéfait, Adhémar enthousiaste et Sainte-Agathe furieux.

Le lendemain Adhémar trouve sa cousine entourée de cartes, d'atlas, de récits de voyages. Ces symptômes significatifs réjouissent son amitié, car il est devenu l'ami de Champlion et lui a trouvé déjà quelque cent mille francs. Champlion d'ailleurs vient remercier Catherine et le vicomte s'empresse de les laisser seuls. D'Estrigaud, averti de ce ce qui se passe, n'aura pas la même discrétion : non seulement, il enfreint la défense qu'on lui a faite de reparaître, mais il abuse de l'ignorance et de la sincérité de Champlion pour lui faire jouer un rôle ridicule sous les yeux mêmes de Catherine. Champlion s'en aperçoit trop tard, et n'a plus qu'une ressource : provoquer le baron. En vain Prévenquière veut-il arranger l'affaire. Pierre se montre irréductible, sans avouer d'ailleurs les motifs vrais de la querelle. Mais Catherine les a bientôt devinés et quand, pour réparer une indiscrétion de Prévenquière, elle déclare à Champlion : « Le vicomte Adhémar n'est pas mon fiancé », nous comprenons que ce démenti est surtout un encouragement et une promesse.

Mais le bruit de ce duel, qui doit compromettre Catherine, met en émoi tous les adversaires de Champlion. Dans la mauvaise chambre d'hôtel où Sainte-Agathe abrite ses vertus et son génie, nous voyons, apporter des nouvelles et venir aux ordres, la comtesse de Prévenquière, enfin convertie aux intérêts d'Adhémar et la bonne Mme Hélier. Leur conversation de femmes agitées n'a d'ailleurs pas d'intérêt. Mais voici un visiteur de tout autre importance, le baron

Raoul d'Estrigaud lui-même. Il vient proposer à Sainte-Agathe une alliance offensive contre Champlion et dans son intérêt à lui, d'Estrigaud. Une commission honorable récompensera le précepteur d'avoir trahi son élève. De ce beau programme Sainte-Agathe accepte le premier article : alliance offensive contre Champlion, mais il ajoute celui-ci : grâce au désistement du baron en faveur d'Adhémar. D'Estrigaud veut se récrier, quand il se voit à la merci de ces Messieurs d'Uzès et de leur représentant. Un héritage a mis en leurs mains huit cent mille francs de billets signés par d'Estrigaud et tout un lot de lettres compromettantes. Qu'il favorise les projets de Sainte-Agathe et on lui rendra le tout, le jour où le vicomte épousera sa cousine. Après quelques hésitations, il accepte et le voilà qui lie partie avec son nouveau complice : il va déshonorer Champlion aux yeux de Catherine et la compromettre elle-même avec Adhémar.

Au cinquième acte, nous voyons le résultat de cette belle machination. Adhémar a contracté envers d'Estrigaud une dette de jeu de vingt-cinq mille francs, exigible dans les vingt-quatre heures ; Sainte-Agathe, n'ayant pas sur lui la somme, la demande à Catherine qui lui délivre un bon sur son banquier. D'Estrigaud insère la nouvelle dans un petit journal à potins, et voilà Catherine fiancée, malgré elle, au vicomte. Car à quel autre titre une femme de son monde pourrait-elle payer les dettes d'un homme ? Le même petit journal annonce encore que Champlion subvient aux fantaisies d'une danseuse avec une générosité royale ; cette nouvelle ne déconsidère pas seulement Champlion aux yeux de Catherine, elle doit le déshonorer, puisque, sans ressources personnelles, il ne peut entretenir de maîtresse qu'aux frais de ses souscripteurs. De fait, Champlion voit tomber sur lui le mépris du monde, quand ce fou d'Adhémar (les écervelés d'Augier remplissent toujours des missions providentielles) vient rétablir la vérité. Le commanditaire de Mlle Rosa, c'est-lui-même, il le prouve factures en mains, établissant du même coup l'innocence de Pierre et la fourberie du baron. Celui-ci serait donc publiquement exécuté,

si la grâce d'en haut ne touchait enfin son cœur. Éclairé par Sainte-Agathe, il comprend que ses vertus éminentes ne peuvent trouver leur emploi dans le monde; il demande à entrer dans la maison d'Uzès, et Sainte-Agathe radieux le salue déjà du titre de « général ». Inutile d'ajouter, n'est-ce pas? que Champlion épouse Catherine et que, pour son voyage de noces, il l'emmènera au Wadaï à la recherche de l'ami Jacques. Adhémar d'ailleurs sera du voyage.

II. — La « première » et le lendemain. Accueil du public et de la presse. — Raisons de cet échec.

Depuis dix ans bientôt, les premières d'Émile Augier, constituaient plus qu'un événement parisien, presque un événement national. On ne négligeait rien en tout cas pour les élever au rang de solennités officielles, et l'Empereur ne dédaignait pas parfois de s'associer à ces manifestations. Il ne vint pas à la première du 6 décembre 1869; mais, sauf l'Empereur, tout l'Empire était là. On remarquait dans la Loge impériale la princesse Mathilde et la Maréchale Canrobert; dans la loge du Palais-Royal, le prince Napoléon, la princesse Clotilde et Camille Doucet; puis çà et là, la vicomtesse de Bernis, le vicomte de Laperrière, Nieuwerkerke, Mme Émile de Girardin, les Goncourt, Arsène Houssaye, Lia et Dinah Félix, bien d'autres encore. Car, dit Théodore de Banville « la salle du Théâtre-Français contenait tout le Paris noble, riche, poète, artiste, financier, élégant, curieux, et enfin quiconque s'est fait un nom si grand ou si petit que ce soit... Jusqu'aux places les plus infimes on voyait partout des visages connus... Jamais peut-être le rideau... n'a monté vers les frises au milieu d'une attente plus sympathique [1]. » Les gens rassis annonçaient un grand succès; les enthousiastes prédisaient un triomphe.

1. *National*, 8 décembre 1869.

On fit donc fête au premier acte, vif, aisé, spirituel. Dès le second, on descendit de l'enthousiasme à une attention correcte ; au troisième, on en était à l'étonnement et à l'inquiétude ; au quatrième, on glissait à l'ennui, au cinquième la pièce sombrait sous l'hostilité générale. Sur ce point les témoignages sont unanimes. Amis et adversaires constatent une chute qui, pour un autre qu'Augier et sans les comédiens ordinaires de l'Empereur, eût été un irréparable désastre.

Les amis de l'auteur essayent bien de protester. M. Jules Claretie crie à l'injustice [1]. Jules Janin évoque le souvenir des Précieuses et de « Tarte à la crème » ; il déclare que les premières ne comptent pas et que, souvent, le parterre cassa sans appel l'arrêt « des Marquis » [2]. Mais ces protestations furent vaines ; la pièce ne se releva jamais ; et aujourd'hui encore, elle apparaît comme la plus lourde erreur d'un homme d'esprit et de talent.

I. — Inopportunité d'une pièce contre les Jésuites.

1° *Quelques témoignages.*

Avant tout, la comédie d'Augier ne venait pas à son heure. L'affirmation paraît d'abord étrange, et dans le pays de Pascal, de Voltaire, de Béranger, de Michelet, de Quinet, d'Eugène Sue, de Villemain, de Cuvillier-Fleury et de Libri, les jésuites, semble-t-il, devraient toujours être d'actualité. Ils ont ce privilège, en effet, de forcer l'attention, d'éveiller la défiance et de provoquer la haine de tous les adversaires de l'Église. Aux yeux des incroyants, ils sont l'odieuse et vivante incarnation du cléricalisme, c'est-à-dire de la réaction, de l'obscurantisme et de la tyrannie.

1. *Opinion nationale*, 13 décembre 1869.
2. *Débats*, 13 décembre 1869.

A plus d'un chrétien même, à plus d'un prêtre, à plus d'un religieux, à plus d'un prélat, ils inspirent souvent peu de sympathie, sinon peu d'estime. En les attaquant, en les outrageant même, on est sûr d'agréer toujours aux trois quarts des Français ; en les chansonnant, on ne déplairait pas sans doute à leurs meilleurs amis. C'est évidemment qu'ils portent en eux une face singulière.

Quoi qu'il en soit, l'horreur du jésuite étant chez nous une maladie chronique, *Lions et Renards* auraient dû connaître sinon la fortune des *Petites Lettres*, du moins le succès des « chansons de Béranger ». Eh ! bien non, et pour une fois les *Hommes noirs* firent l'effet de revenants plus ennuyeux que terrifiants. Vainement, M. Claretie, qui avait déjà tous les dévouements et encore quelques illusions, écrit en faveur d'Augier :

« Ces morts dont on parle (les jésuites) se portent assez bien : ils font et continuent leur œuvre; ils donnent sourdement ou publiquement le mot de la réaction. Revêtus de leur robe noire ou vêtus de leurs habits pontificaux, dans l'humble chaire de la petite église ou dans la salle magnifique du Concile œcuménique, ils essayent d'enrayer le mouvement qui emporte le monde vers le progrès. Ils combattent en désespérés ; ils sont à la fois terribles et comiques. Ils donnent ce spectacle étonnant d'une poignée d'hommes anathématisant, en plein XIXe siècle, tout ce qui est l'héritage des siècles de lutte et de sacrifice [1]. »

Et, pour secouer l'apathie publique, il raconte une sombre histoire de captation dont Émile Augier, Ponsard et l'éditeur Michel Lévy auraient été les victimes indirectes.

Vainement, le *Siècle* dénonce les dangers que les fils de Loyola font courir à la société et à l'Église elle-même :

« Les Jésuites n'ont jamais été plus florissants ; leurs collèges infestent Paris et la France entière... Ils ont des journaux devant lesquels les plus puissants personnages de l'Église catholique sont intimidés. Ils imposent des dogmes au concile œcuménique

1. *Opinion nationale*, 13 décembre 1869.

présidé par le pape. L'évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup lui-même, éprouve le besoin de s'élever contre leurs usurpations[1]. »

En dépit de ces avis autorisés, des anecdotes d'actualité et même de cette formule hardie fournie par le poète lui-même :

« L'épée du duelliste et le goupillon du sacristain faisant alliance et s'imposant au monde, telle est la donnée, l'équation, comme le disait l'autre jour M. Augier lui-même, de cette comédie courageuse dans son sujet, virile, irritée [2]. »

Les critiques et public demeurèrent indifférents. La *Gazette de France* [1] par exemple signale en ces termes « l'invraisemblance et l'inopportunité du sujet » :

« Prendre une grosse voix au milieu du silence pour parler aux gens de choses qui leur sont parfaitement indifférentes... crier aux jésuites, lorsqu'on a devant soi les Ducasse et les Budaille ; au feu, pendant l'inondation ! c'est s'exposer à se faire rire au nez, voilà tout !

« Le public regardait l'autre soir M. Émile Augier s'escrimant contre « ces messieurs d'Uzès » à peu près du même air que MM. Jules Favre, Jules Simon ou Gambetta doivent regarder le citoyen Raspail, lorsqu'il les traite de jésuites [3]. »

La respectable *Gazette* vous semble-t-elle prendre l'aventure trop au sérieux ? Voici l'appréciation d'un petit journal :

« Le seul défaut de M. Augier est d'avoir depuis quelques années enfourché un dada.

« Il est convaincu que notre génération est menée par une race de rongeurs qui la dévore, qui la tue, qui prend ses richesses, ses droits, ses enfants même, qui boit ses larmes, qui suce son sang, tout cela par un amour effréné de la domination.

« Eh bien non, non, cent mille fois non.

« C'était bon au temps des Mousquetaires et d'Aramis. Mais la

1. *Siècle*, 13 décembre 1869.
2. *Opinion nationale*, 13 décembre 1869.
3. *Gazette de France*, 13 décembre 1869.

génération actuelle, celle qui parle au Corps législatif, celle qui élit des Rochefort, celle qui laisse des ouvriers se mettre en grève, cette génération qui tient Rome en échec, qui conteste la souveraineté de la papauté, qui nie le pouvoir temporel et plaisante les conciles, cette génération-là ne me paraît pas aussi enlacée par l'affiliation jésuitique que le prétend M. Émile Augier.

« C'est une maladie cela. C'est la maladie chronique d'Eugène Sue [1]. »

Le journal où collaborait Barbey d'Aurevilly vous paraît-il suspect de cléricalisme ? Voici le grave *Constitutionnel*, l'ancien journal de la bourgeoisie voltairienne. L'article de Roqueplan est un peu long ; nous n'hésitons pas cependant à le citer en grande partie parce que, l'auteur connaissant bien la question jésuitique et faisant aux affaires religieuses en 1869 la place qui leur revient, son témoignage n'a que plus de valeur :

« Un bel esprit, qui a été ministre de l'Instruction publique, cheminait un jour sur le quai Voltaire avec Aimé Martin. L'Excellence s'arrête tout à coup, et, se tournant vers son compagnon de route, lui demande brusquement : « Avez-vous remarqué comme il y a des ramoneurs à Paris ! » A cette question inattendue, Aimé Martin ne savait que répondre, lorsque son interlocuteur ajouta : « Et vous croyez que ce sont des ramoneurs ? Ce sont des Jésuites. »

« M. Émile Augier serait-il de ceux qui, dans toute crise de la vie publique ou privée, s'écrient : Où est le Jésuite ?

« En tous cas, après Voltaire et Eugène Sue, il lui restait bien peu de chose à faire, et ce bien peu de chose avait en outre le tort de ne pas venir à propos.

« Pour courre au Jésuite, comme vient de le faire M. Émile Augier, il fallait choisir ou rencontrer l'occasion d'une captation, d'une manœuvre, d'une séquestration retentissante.

« Dans un an, dans six mois peut-être, *Lions et Renards* auraient eu du succès. Le danger, l'intérêt ne sont plus où le poète a porté la main. Ils sont ailleurs.

« Le temps est passé où ayant à examiner le Livre de M. de Ravignan, de l'*Existence des Jésuites*, M. Cuvillier-Fleury écrivait ceci dans le *Journal des Débats* :

« Le jésuitisme c'est une puissance occulte, formidable, insai-

1. *Nain jaune*, 12 décembre 1869.

sissable; c'est un des pouvoirs de l'État. Ce sont les peuples soulevés, les troupes remuées, les armées en marche, les gouvernements renversés, les pays asservis.

« Le jésuitisme, c'est la domination universelle, c'est le réseau de bigoterie, d'absolutions, d'intrigues et d'infamies, qui enserre les familles, les individus, la nation. C'est tout à la fois la modération des sentiments, l'énergie secrète et implacable de la réaction, le cosmopolitisme sans entrailles. Le jésuitisme, c'est se confesser, c'est le célibat des prêtres, c'est l'ultramontanisme, ce sont tous les mandements des évêques, c'est toute la presse religieuse.

« Le jésuitisme, c'est tout ce dont on ne veut pas, ce qu'on hait, c'est ce qu'il y a de plus infâme et de plus vil, de plus fort et de plus saint : c'est l'Église tout entière. »

« Le temps est passé où Eugène Sue remuait un monde de lecteurs...

« La prochaine réunion du concile et le débat préjudiciel qui s'est engagé entre l'évêque d'Orléans et un journal suffisent-ils à rajeunir cette question trois fois séculaire[1] ? »

Sarcey, lui-même, Sarcey, l'ami d'Augier et l'admirateur passionné de *Giboyer*, déclare sans ambages :

« Les Sainte-Agathe, s'ils existent de nos jours, vivent sous terre, comme les taupes ; le monde n'a point de rapport avec eux, il les ignore, et quel plaisir aurait-il à regarder un portrait dont la ressemblance lui échappe[2] ? »

Voici enfin les témoignages, plus significatifs encore, de deux incroyants notoires. C'est d'abord A. Ranc, écrivant dans *le Journal de Paris* :

« Quand on a su que M. Émile Augier, poursuivant une idée déjà ancienne chez lui et ne tenant aucun compte de la direction nouvelle qu'ont prise les affaires publiques, allait donner à la Comédie-Française une pièce anticléricale, on a pu prévoir qu'en dépit de son incontestable talent il subirait un échec... Le premier mérite des pièces de circonstance est d'être réellement de circonstance.

1. *Constitutionnel*, 13 décembre 1869.
2. *Temps*, 13 décembre 1869.

« Aujourd'hui, le débat ne s'agite pas entre les cléricaux et anticléricaux, et qu'on soit philosophe ou croyant, on conviendra que le dérivatif créé par le gouvernement impérial n'existe plus. La question est ailleurs et plus haut [1] ».

C'est ensuite Étienne Arago expliquant, dans *l'Avenir National*, l'erreur d'optique commise par le poète :

« Il s'est trouvé que sur la question cléricale-jésuitique, il y a en ce moment un écart entre M. Augier et le public. Les Jésuites ne sont certes pas devenus moins perfides et moins à craindre ; mais nous avons en ce moment d'autres chats à fouetter, et des chats tigres, si je ne me trompe. Les moitié renards moitié loups que Béranger poursuivait de ses couplets, ne méritent pas cette ardeur d'attaque qui régnait justement il y a quelques années, et que nous réservons pour d'autres bêtes malfaisantes [2]. »

Ainsi, sauf deux ou trois exceptions, les critiques de toutes nuances, catholiques, sceptiques ou anticléricaux, proclamèrent unanimement l'inopportunité d'une attaque contre les Révérends Pères.

2° *Persistance des querelles religieuses.*

Comment donc Émile Augier a-t-il pu s'y tromper ? Sans chercher d'où venait le vent, comme on le lui a souvent reproché, sans se mettre à la remorque de l'actualité, il s'était jusqu'ici montré observateur assez clairvoyant, il avait toujours vécu avec la grande bourgeoisie dans une communion d'idées assez parfaite, pour répondre presque toujours à l'attente générale et aux préoccupations régnantes. Encore une fois, d'où venait en 1869 ce désaccord du public et de son interprète favori ?

1. *Le Journal de Paris*, 13 décembre 1869.
2. *L'Avenir National*, 13 décembre 1869.

A vrai dire, les luttes religieuses n'avaient rien perdu de leur acuité depuis la fin de 1862. L'obsédante question romaine n'avait cessé de troubler notre politique intérieure. La convention du 15 septembre 1864, l'évacuation de Rome en 1866, achèvent de froisser les catholiques. Après la nouvelle intervention de 1867, après Mentana, après les promesses de Rouher à la Chambre (2 décembre 1867), un accord semble probable. Mais les déceptions renaissent bientôt, et le malentendu se prolonge en s'aggravant chaque jour.

D'autres questions viennent sans cesse inquiéter, irriter les esprits. Duruy, nommé minitre de l'Instruction publique en 1863, se pose aussitôt en adversaire de l'épiscopat et de l'enseignement congréganiste[1] ; et son attitude personnelle encourage, quoi qu'il en ait, les anticléricaux et les incite aux espoirs audacieux. D'autre part, toute une série d'incidents entretiennent le trouble dans les esprits. *La Vie de Jésus* par Renan (1864) provoque par toute la France une douloureuse émotion; le Congrès de Liège (1865) par ses fantaisies outrancières mécontente *le Siècle* lui-même. La Société internationale des Libres-Penseurs crée une agitation incessante autour des enterrements civils (1865) ; *le Siècle* ouvre une souscription pour l'érection d'une statue de Voltaire à Paris (1867); dans une foule de petites feuilles, comme *les Jeunes*, *Candide*, *la Rive gauche*, Protot, Tridon, Vermorel, J. Vallès apportent à discuter les questions religieuses une violence inconnue au *Siècle* même et au *Rappel*.

Du côté de l'Église ou des catholiques, c'est la publication du *Syllabus* (1864) qui déchaîne des tempêtes ; c'est toute une série de documents épiscopaux[2] ; c'est au Sénat l'affaire des bibliothèques de Saint-Étienne (juillet 1867) ; ce sont les

1. Cf. Lavisse. *Un ministre* : V. Duruy, p. 51-56.
2. Mgr Dupanloup, *l'Athéisme et le péril social*, 1866 ; Mgr Darboy, *Lettre pastorale*, 1867 ; intervention de Mgr Dupont des Loges contre la Ligue de l'Enseignement, 1867.

discussions sur l'enseignement médical (1868); c'est, à propos de la pétition Girault au Sénat, l'intervention des cardinaux, la riposte de Sainte-Beuve et tout ce qui s'ensuivit : lettre des Normaliens, renvoi d'un élève, etc... (mai 1868). C'est enfin l'annonce du concile, ses préparatifs, et les polémiques violentes que déchaîne, même entre catholiques, la question de l'Infaillibilité.

*
* *

Ainsi les affaires religieuses continuaient à passionner l'opinion publique, et nous comprendrons quels pouvaient être à leur sujet les sentiments d'Émile Augier, en constatant une fois encore les appréhensions et les colères de son grand ami Mérimée. Le correspondant de Panizzi nous renseigne exactement sur l'état des esprits à cette époque. Tantôt il raille et insulte les catholiques et leurs chefs : « Le Pape, lui, semble avoir perdu tout à fait la tête [1]. » Les catholiques sont pour lui des « fous » [2], les évêques des « niais mitrés » [3]. Tantôt il éprouve des frayeurs étranges : « Le pouvoir de ces gens-là est encore immense, malgré Renan et tous les philosophes, et ils ont encore bien des couleuvres à nous faire avaler [4]. » Ce n'est pas tout : il croit à un retour offensif du moyen âge et de l'Inquisition : « Si cela continue, nous courons risque, vous et moi, d'être brûlés avec des fagots en place publique » [5], et encore : « Avez-vous vu la lettre de M. Dupanloup? L'âme de Torquemada est entrée dans son corps. Il nous brûlera tous, si nous n'y prenons garde [6]. »

Quoi d'étonnant dès lors qu'Émile Augier ait été, vers

1. A Panizzi, 24 décembre 1864.
2. *Ibid.*, 17 janvier 1864.
3. *Ibid.*, 26 décembre 1869.
4. *Ibid.*, 18 novembre 1866.
5. *Ibid.*, 22 avril 1865.
6. *Ibid.*, 20 avril 1868.

la même époque, atteint de jésuitophobie? Mérimée, il est vrai, ne croyait pas volontiers à la toute-puissance, ni à la malfaisance des Jésuites ; du moins ne s'en tenait-il pas sur ce point à une opinion bien arrêtée [1]. Mais quelques autres se montraient plus crédules, et en 1869 notamment, à la veille du concile, ils voyaient dans les Jésuites les pires ennemis du progrès et les tyrans mêmes de l'Église. Augier partagea leur croyance et leurs terreurs ; une fois de plus, il se crut appelé à sauver la société civile.

3° *Le péril révolutionnaire.*

Personne cependant ne le lui demandait. Car si la question religieuse restait toujours d'actualité, elle n'était pas seule à préoccuper les esprits. Les révolutionnaires, les républicains mangeaient volontiers du curé ; mais ils ressentaient d'autres haines, d'autres appétits. D'un autre côté, les bonapartistes anti-cléricaux ne se sentaient plus à l'aise comme aux beaux jours de 1862 ; la violence des revendications populaires, l'activité et les progrès de l'opposition républicaine les inquiétaient au moins autant que les menées des Jésuites.

Rappelons-nous, en effet, que Félix Pyat, Eugène Pelletan (*la Tribune*), Rochefort (*la Lanterne*) ne manquaient pas une occasion de fouailler le régime et ses représentants. Au Palais même, Gambetta rivalisait avec eux d'indignation, de colère et d'audace pour flétrir ses adversaires politiques, et un procès comme l'affaire Delescluze (1868) lui était un prétexte à négliger la défense de l'accusé pour faire le procès de l'Empire et de l'Empereur. Manifestations oratoires et campagnes de presse portaient bientôt leurs fruits. Les esprits surexcités recherchaient la lutte ; les grèves amenaient des conflits sanglants (La Ricamarie, Aubin, 1869), des tentatives de sédition se produisaient à Paris (1869,

1. Cf. *Lettres à Panizzi*, 6 janvier, puis 5 mars 1870.

après les élections), et à certains jours l'on décrétait presque l'état de siège (26 octobre). Enfin quand il ne recourait pas à l'émeute, le peuple s'armait du bulletin de vote et certaines élections menaçaient plus directement et plus gravement le régime que les manifestations violentes. C'est ainsi qu'en novembre 1869, vingt jours à peine avant *Lions et Renards*, les Parisiens élurent députés Emmanuel Arago, Crémieux, Glais-Bizoin, et Henri Rochefort : cette dernière élection était un coup droit au souverain lui-même ; depuis dix-huit mois en effet (le premier numéro de *la Lanterne* est du 30 mai 1868) Rochefort dispensait à l'Empereur sa ration quotidienne d'injures ; suivant ses propres expressions il traitait la personne impériale comme un paquet de linge sale. Nul n'avait fait plus que lui pour discréditer le gouvernement et son chef. Et c'est lui qu'au mépris de tout respect, au mépris même des lois (Rochefort avait gagné l'étranger pour échapper à des poursuites de droit commun), le peuple de Paris choisissait pour son représentant. De pareilles élections, n'est-il pas vrai ? attestaient bien la toute-puissance des Jésuites et appelaient évidemment une répression anticléricale...

C'était peut-être l'avis d'Augier. Ce n'était pas celui de ses amis politiques. Entre la république socialiste et la contre-révolution cléricale, la plupart des impérialistes anticléricaux n'auraient pas hésité, et tout en faisant la grimace, n'auraient pas refusé l'appui des droites contre l'ennemi de gauche. Les plus irréligieux en étaient à une incertitude douloureuse et à des frayeurs contradictoires. Témoin encore Mérimée qui, pour une fois, se montre clairvoyant :

> « Je vois l'avenir fort sombre, écrit-il à Panizzi. Le combat s'engage entre deux engeances que je déteste également, les révolutionnaires et les cléricaux. Ce sont les folies des premiers qui ont donné tant de puissance aux seconds, puissance probablement éphémère, mais à laquelle succédera l'anarchie la plus terrible [1]. »

1. A. Panizzi, 12 décembre 1867.

Et à l'Inconnue :

« Sainte-Beuve est très alarmé des progrès que font les cléricaux et prend la chose à cœur. Je crois que le danger n'est pas de ce côté-là [1]. »

Ces sentiments de Mérimée, cette appréhension de la révolution prochaine, nous les trouvons un peu partout à cette époque. Voyez en effet les attaques qu'Amédée Achard dirige contre « les jésuites de bonnet rouge et les tartufes de la carmagnole », contre les républicains qui pratiquent la restriction mentale à propos du serment, contre les poètes humanitaires et socialistes « qui dictent des traités draconiens aux directeurs qui leur demandent pour le peuple les splendeurs de leur génie et l'éclat de leur poésie » [2]. Voyez surtout ces lignes de Prévost-Paradol :

« Nous avons actuellement deux gouvernements qui s'observent en attendant la lutte : le gouvernement impérial qui est à Saint-Cloud et à Compiègne, le gouvernement républicain qui siège partout et nulle part [3]. »

Les incrédules, enfin, avaient beau s'efforcer de plaisanter ; témoigner pour le Souverain-Pontife, les cardinaux et les évêques le mépris que nous savons ; railler « l'infaillibilité du Pape et toutes facéties *ejusdem farinæ* » [4] : les esprits sérieux ne croyaient plus à l'efficacité des polémiques à la Béranger, et l'excellent Raspail paraissait ridicule à plusieurs. Mettre en scène les Jésuites leur semblait bien inutile, si on ne le faisait avec le sérieux et la puissance qu'exigeait la gravité du sujet. « S'il plaisait à M. Augier, écrit Nestor Roqueplan, de remettre les Jésuites sur le tapis, ce devait être à la condition de leur faire une large place dans le bien ou le mal, peu importe, et d'emporter toutes les

1. *A l'Inconnue*, 2 septembre 1868.
2. *Moniteur*, 13 décembre 1868.
3. De La Gorce, *loc. cit.*, t. V, p. 410.
4. Mérimée à Panizzi, 26 décembre 1869.

résistances et toutes les préventions par un grand effet. Il ne fallait pas faire la pièce plutôt que d'en amoindrir l'idée [1]. »

II. — La façon dont E. Augier a rétréci son sujet.

Y avait-il donc moyen de produire un grand effet avec une pièce sur les Jésuites? Sans doute, et point n'était pour cela nécessaire de faire œuvre très originale. Il suffisait de représenter les Jésuites avec leur physionomie traditionnelle, en ayant soin seulement de les atteler à une grande œuvre.

On pouvait d'abord, et c'eût été la conception la plus banale, montrer l'ambition et la cupidité corporatives qu'on leur attribue à tort ou à raison ; les lancer dans quelque vaste entreprise industrielle, financière ou coloniale et mettre leurs intérêts en conflit non seulement avec d'autres intérêts individuels, mais avec des intérêts nationaux par exemple. Sans doute, le sujet ainsi présenté aurait paru bien mélodramatique ; du moins n'aurait-il pas paru mesquin ; son extravagance même aurait peut-être réjoui l'imagination populaire [2].

Il y avait une autre manière de présenter les Jésuites, plus sérieuse, plus grave, propre à séduire les académiciens anticléricaux. On pouvait étudier leur politique ; montrer quelle place ils occupent dans la société et dans l'Église ; de quelle force ils disposent et comment, paraît-il, ils mettent cette force au service de toutes les réactions. On pouvait, toujours en s'en tenant à la renommée et sans chercher plus loin la vérité, faire voir les Jésuites défendant à la fois et dominant tous les pouvoirs, conservateurs, champions de la légitimité, amis de l'aristocratie, soldats et geoliers de la Papauté. On pouvait montrer en eux les enne-

1. *Constitutionnel,* 13 décembre 1869.
2. *Juif-Errant*, t. III, ch. 2.

mis du progrès, des lumières, de l'égalité et de la justice, les inspirateurs du *Syllabus* et les maîtres du prochain Concile. On pouvait, en dénonçant leur œuvre contre-révolutionnaire, sauver le peuple, l'humanité et sans doute l'Église elle-même. Et ne doutez pas que, même en 1869, cette pièce, aussi hardie que généreuse, n'eût obtenu un succès digne d'elle.

Augier s'en est presque douté ou, du moins, il semble avoir aperçu les deux grands aspects de son sujet. Il a songé aux Jésuites d'hommes d'affaires et aux Jésuites « politiques ». Rappelez-vous son second acte. Champlion a découvert des mines d'or. Il veut les mettre en valeur et cherche des bailleurs de fonds. Sainte-Agathe se présente aussitôt et lui transmet les propositions « de capitalistes très sérieux et très hardis qui consentiraient à prendre l'affaire »... Nous y voilà et, pour ne pas nous laisser dans l'incertitude, l'ingénieux Adhémar évoque le souvenir du Paraguay. Nous allons donc assister à un grand drame d'affaires mettant aux prises le généreux Champlion avec la cupide et formidable Société de Jésus. Nous l'espérons du moins, puisque Champlion repousse les propositions de Sainte-Agathe et revendique fièrement sa pleine liberté d'action. Mais nous sommes des naïfs d'avoir cru à l'importance de cette escarmouche, et plus ne sera question des ambitions financières et coloniales des Révérends Pères.

L'auteur, il est vrai, nous exposera ensuite les principes de leur politique, et les dénoncera à notre indignation comme les pires ennemis de la société moderne. Abandonnant le drame d'aventures, il semble se décider pour la pièce doctrinale et la comédie politique. Sainte-Agathe, en effet, pour conquérir d'Estrigaud, va lui faire la psychologie du Jésuite. Il le lui montre renonçant au faste et à la sensualité, dédaigneux de l'argent, du plaisir, et des vanités mondaines, mais goûtant, dans son renoncement même, ses mortifications et son humilité, l'orgueil voluptueux d'appartenir à un corps tout-puissant.

« J'obéis à une passion que vous ne soupçonnez pas, vous autres les voluptueux, les heureux du monde! à une passion qui sèche toutes les autres... celle de la domination! Comme la luxure, elle a son hystérie, d'autant plus furieuse qu'elle est plus difficile à satisfaire [1]. Que pourrais-je, moi chétif, avec ma volonté individuelle? Je l'ai abdiquée pour épouser une volonté collective et la servir aveuglément. Pauvre et ignoré, que m'importe! J'immole mon esprit et ma chair à l'omnipotence de l'ordre, qui est mon assouvissement ; et quand on me portera en terre après une vie d'obscurité et de privations, le monde ne se doutera pas que ce cadavre sans nom a fait des orgies de pouvoir, qu'il a senti passer dans ses os les plus âcres voluptés du despotisme. »

(IV, 7.)

Comme d'Estrigaud ne comprend pas encore, il va lui révéler, après la psychologie du Jésuite, la politique de la compagnie tout entière.

D'ESTRIGAUD

Voilà un grand déploiement d'énergie pour aboutir à un dénouement de Vaudeville, au Mariage d'Alfred et d'Ernestine. A votre place, je serais humilié d'être employé à si mince besogne.

SAINTE-AGATHE

Bah ! aujourd'hui une dot de neuf millions, demain un testament de trois sous ! Les ruisseaux font les rivières. Il n'y a pas de mince besogne dans une grande œuvre.

D'ESTRIGAUD

Où prenez-vous la grande œuvre?

SAINTE-AGATHE

Aveugle et ingrat! Qui dispute le terrain pied à pied? qui est depuis trois cents ans l'âme et le nerf de la résistance? qui soutient dans leurs défaillances les dépositaires mêmes de l'immuable vérité? qui leur impose l'obstination et l'énergie dans leur lutte contre les idées nouvelles? est-ce vous?

1. Cette phrase empruntée au manuscrit de la Comédie-Française a disparu du texte définitif. Jouvin l'avait ainsi critiquée : « Ce mot (hystérie) que M. Augier croit une expression forte et colorée, n'est qu'un terme répugnant. » (*La Presse*, 13.12.1869.)

D'ESTRIGAUD, *pensif.*

En effet, tenir le progrès en échec; être le génie de l'immobilité, cela ne manque pas de grandeur... dans son genre...

(IV, 8.)

Ces confidences de Jésuite conspirateur jettent le rédacteur du *Charivari* dans un enthousiasme éperdu :

« Le quatrième acte s'élève à des hauteurs philosophiques qu'on atteint rarement aujourd'hui. Tout le duel au dialogue de Sainte-Agathe et d'Estrigaud est admirable de style. C'est de l'abstraction, soit! mais quel suc! quelle moelle! quelle vigueur[1] ! »

De fait, voilà bien le sujet que nous indiquions plus haut. Le débat s'élargit et s'élève. Il ne s'agit plus d'intrigues mesquines, de rivalités financières ni de projets matrimoniaux; nous avons un conflit d'idées, un drame politique, social et religieux; les protagonistes ne sont plus des individus, mais ces deux puissances anonymes et formidables : la Révolution et la Contre-Révolution.

Hélas! une nouvelle déception attend notre naïveté, et les révélations de Sainte-Agathe n'ont pas plus d'importance que ses velléités coloniales. Il a parlé pour le plaisir de parler et nous n'assistons pas à ce conflit « du principe ancien et du principe moderne » qu'il nous faisait espérer. Augier, au lieu de développer sa pensée, se borne à des indications rapides; de ce qui aurait dû être le sujet même de sa pièce, il fait un incident secondaire, et tout au plus le prétexte de tirades déclamatoires. A la place du grand mélodrame ou de la pièce à idées qui s'imposait à lui, il a fait une comédie banale et sans portée.

Le sujet de *Lions et Renards* c'est, comme le dit d'Estrigaud, un sujet de vaudeville, le Mariage d'Alfred et

1. *Charivari*, 8 décembre 1869.

d'Ernestine. Nous n'oublions pas, il est vrai, quelle importance les Révérends Pères attachent à ce mariage. Il s'agit pour eux d'assurer la fortune d'une famille qui est tout à leur dévotion et d'accroître par conséquent leur propre crédit. Nous admettons même que cette intrigue matrimoniale n'est qu'une des nombreuses affaires par lesquelles s'affirme et s'accroît chaque jour leur puissance. Mais vraiment on nous laisse trop oublier le principal pour l'accessoire, on ne nous montre pas assez constamment ni assez clairement comment la mission particulière de Sainte-Agathe se rattache à la politique générale de la Compagnie. Par contre, on insiste trop sur tous les menus incidents qui favorisent ou contrarient les amours de Catherine ; ces incidents eux-mêmes sont trop nombreux, trop confus, trop inattendus aussi pour ne pas absorber toute notre attention. Si donc le mariage de Catherine pouvait nous intéresser, il nous intéresserait en lui-même et nous nous soucierions bien peu des conséquences qu'il pourrait avoir pour la société de Jésus. Le pis c'est qu'il nous laisse indifférents.

Mais, défaut plus grave encore, le protagoniste du drame ne répond pas à la haute idée que nous voulions en avoir. La médiocrité de ses adversaires n'exige de lui ni prodiges d'audace ni miracles d'intelligence. Il se heurte à trois principaux : Catherine, Champlion et d'Estrigaud. Entre eux et lui, nous croyons d'abord que la lutte sera chaude. Catherine est une femme de tête, d'expérience et de volonté, qu'on ne mariera pas malgré elle ; Champlion, un explorateur héroïque et un ami sublime ; d'Estrigaud a l'insolence de don Juan, la méchanceté froide de Valmont, l'ambition démesurée d'un Rastignac. Contre l'honnêteté des uns et les vices de l'autre que pourra bien faire l'astuce d'un Sainte-Agathe ? La lutte, en tout cas, ne peut manquer d'être passionnante.

Malheureusement, les adversaires du Jésuite se dérobent l'un après l'autre. Devant des attaques ineptes et bien faciles pourtant à réfuter, Champlion est si maladroit, il se laisse si vite désemparer, que ce lamentable héros ne nous

fait même plus pitié. Il est vrai que nous ne l'avions jamais pris au sérieux, et son effrondrement ne nous surprend pas plus qu'il ne nous émeut.

Nous acceptons moins facilement la capitulation de d'Estrigaud. Sainte-Agathe a contre lui des armes terribles. Mais enfin, nous nous rappelons le d'Estrigaud de *la Contagion,* celui qui menait si fièrement les événements et les hommes ; nous nous souvenons qu'il était prêt à subir la mort plutôt qu'une déchéance ; et quand nous le voyons baisser la tête devant les menaces d'un Jésuite en robe courte, nous trouvons son attitude bien piteuse, et le succès de Sainte-Agathe trop facile.

Catherine ne nous impose pas davantage. Elle a beau mépriser Sainte-Agathe et faire au dénouement un joli geste d'amour et de réparation ; elle n'a pas toujours la présence d'esprit, l'énergie, ni même la dignité qu'exigerait son nom. Alors qu'elle n'aurait qu'un geste à faire pour chasser d'Estrigaud, elle le laisse ridiculiser devant elle le héros qu'elle aime. Après avoir manqué aux convenances, elle va manquer à la prudence la plus élémentaire. Quand elle croit Champlion menacé, elle va confier ses inquiétudes au seul homme dont elle devrait se défier. Elle sait que Sainte-Agathe veut la marier avec Adhémar, et c'est à Sainte-Agathe qu'elle vient demander de sauver le rival d'Adhémar. Son imprudence touche ici à l'inconscience, et sa manière de servir Champlion est aussi étrange que sa manière de le faire respecter [1]. Elle réparera cette double sottise, il est vrai, parce que le dénouement l'exige. Mais au cours même de la pièce, elle n'est pas pour Sainte-Agathe un adversaire plus redoutable que d'Estrigaud ou Champlion lui-même. Ainsi, Sainte-Agathe s'escrime contre des fantoches, et sa victoire même, s'il était victorieux, ne nous renseignerait guère sur la formidable puissance que l'on prête aux Jésuites.

1. Dès la première édition (1870), Augier a supprimé cette visite de Catherine à Sainte-Agathe. On ne la trouve plus que dans le manuscrit de la Comédie-Française, seul conforme au texte des représentations.

Les moyens enfin dont il se sert ne réussissent pas à nous effrayer. Ses ressources cependant sont extraordinaires. Grâce à l'universelle dispersion de ses amis, à leur solidarité étroite, à la centralisation de tous leurs rapports, il pénètre partout, se trouve partout chez lui, et partout dans la confidence de tous les secrets. Il tient à la fois bureau de placement, agence matrimoniale et officine de délation. Domestiques, dames de compagnie, confesseurs, tout le monde est à sa dévotion et à sa discrétion. Il connaît le chiffre des fortunes, l'état des cœurs, les souffrances ou les ambitions de chacun. Il sait exactement les attitudes à prendre, les paroles à dire, les espoirs à encourager, les menaces à esquisser, les démarches à tenter. Il se fait tour à tour flatteur et brutal, humble ou superbe, tendre ou indifférent, innocent ou politique, confit en dévotion ou cynique.

Bien entendu, ses attitudes contradictoires sont autorisées sinon commandées par sa conscience de Jésuite. Ferme sur les principes, il sait s'adapter aux circonstances, et son intransigeance doctrinale n'a d'égale que son indulgence pratique. Il use d'ailleurs des permissions qu'il accorde aux autres, et ses armes les plus ordinaires sont la délation et le chantage.

Il devrait donc nous apparaître comme un monstre et nous inspirer des sentiments de répulsion et d'épouvante ; avec lui, ce sont tous les Jésuites et tout le Jésuitisme que nous devrions confondre dans le même opprobre et la même haine.

En réalité, pour lui et ses semblables, nous n'éprouvons qu'une morne indifférence. Nous ne croyons pas à Sainte-Agathe, nous ne pouvons le prendre au sérieux. Ses airs entendus, ses mines menaçantes, nous semblent autant de grimaces propres à effrayer les petits enfants ; l'assurance, qui chez d'autres est une condition et un gage de succès, nous apparaît chez lui comme une faiblesse. Il nous fait l'effet d'un Tartarin ténébreux et triste, et tandis que le héros de Tarascon nous amuse, l'homme d'Uzès nous ennuie

Car nous ne le trouvons pas seulement prétentieux ; nous le jugeons prodigieusement sot. Comment, voilà un homme qui complote un mariage, et il ne s'assure pas tout d'abord l'appui des deux intéressés ! Il découvre des dangers lointains, sans apercevoir les obstacles qui sont à ses pieds ; il part en guerre contre des ennemis imaginaires, et il néglige les adversaires qui sont au cœur de la place. Après des années consacrées à l'éducation d'Adhémar, il se croit sûr de son élève comme de lui-même ; et c'est chez lui qu'il trouve les plus imprévues et les plus insurmontables résistances. Si bien qu'il sera battu avec ses propres armes, par celui-là même dont il voulait faire son complice et sa victime. Bref, ce Sixte-Quint de province fait au bon Francisque Sarcey l'effet d'un « idiot »[1]. Nous ne pousserons pas l'irrévérence jusqu'à l'emploi de ces mots familiers. Mais force nous est bien d'avouer que Sainte-Agathe n'est guère plus intelligent ni plus fort que ses adversaires, et si la Société de Jésus n'a jamais eu d'autres politiques, elle n'est guère redoutable, ni pour l'Église, ni pour la Révolution elle-même.

III. — Augier se souvient trop fidèlement d'Eugène Sue, et Sainte-Agathe de Rodin.

Les révélations d'Émile Augier ne sont donc pas bien terribles, ou plutôt il n'a fait aucune révélation.

Si *Lions et Renards* nous laissent indifférents, c'est qu'ils sont la répétition banale et affaiblie, l'écho lointain et sans accent personnel, de déclamations vieillies. Sur les Jésuites, leur morale et leur politique, Augier ne nous dit rien que nous ne sachions depuis longtemps. Grands entremetteurs pour mariages, grands captateurs de testaments, les voilà tels qu'il les a vus. Mais c'est ainsi que se les figurait Eugène

1. *Le Temps*, 13 décembre 1869.

Sue. L'auteur du *Juif Errant* nous a dit avec quelle sollicitude, pieuse à la fois et avisée, les Bons Pères établissaient leurs anciens élèves ; et à une seule histoire d'héritage confisqué par eux, il a consacré cinq ou six volumes pathétiques. Augier les institue grands placeurs de domestiques de tout grade ; Eugène Sue les avait montrés distribuant les places d'intendants (Sainte-Colombe), de femmes de chambre (Florine), de femmes de journée (La Mayeux), etc., et demandant à leurs protégés les renseignements utiles à la plus grande gloire de Dieu, comme Sainte-Agathe sollicite de ses amis de pieuses indiscrétions.

Ce n'est pas seulement des détails qu'Augier emprunte au romancier populaire ; il s'inspire de lui pour la conception même de son personnage principal, et c'est les yeux fixés sur Rodin comme sur un modèle, qu'il a tâché de représenter Sainte-Agathe.

Rodin ! l'avons-nous jadis trouvé mélodramatique, invraisemblable, extravagant, d'un romantisme échevelé ! Aujourd'hui encore nous voyons en lui un monstre sorti tout armé d'une imagination désordonnée. Du moins ne pouvons-nous nier qu'il soit vivant, inquiétant, effrayant comme une image d'enfer.

Voyez-le dépouillant tout d'un coup sa laideur crasseuse et son humilité servile pour se hausser à l'ambition des conquérants.

L'attitude, la physionomie, la démarche de ce personnage semblèrent changer subitement.

Il semblait grandi, ce n'était plus un automate qu'une humble obéissance faisait machinalement agir ; ses traits jusqu'alors impassibles, son regard jusqu'alors continuellement voilé, s'animèrent tout à coup et révélèrent une astuce diabolique ; un sourire sardonique contracta ses lèvres minces et blafardes, une satisfaction sinistre dérida ce visage cadavéreux.

A son tour, il s'arrêta devant l'énorme sphère.

A son tour, il la contempla silencieusement, comme l'avait contemplée son maître...

Puis se courbant sur ce globe, l'enlaçant pour ainsi dire dans ses bras... après l'avoir quelques instants couvé de son œil de

reptile, il traîna sur la surface polie de la mappemonde son doigt noueux, frappa tour à tour de son ongle plat et sale trois des endroits où l'on voyait de petites croix rouges.

Leipsick,

Charlestown,

Batavia.

Dans chacune de ces trois villes, si éloignées les unes des autres, il existe des personnes qui ne se doutent guère que d'ici, de cette petite rue obscure, du fond de cette chambre, on a les yeux ouverts sur elles... que l'on suit tous leurs mouvements... que l'on sait toutes leurs actions... et que d'ici vont partir de nouvelles instructions qui les regardent et qui seront inexorablement exécutées, car il s'agit d'un intérêt qui peut avoir une puissante action sur l'Europe... sur le monde... Mais heureusement nous avons des amis à Leipsick, à Charlestown, à Batavia.

Ce petit homme vieux, sordide, mal vêtu, au masque livide et mort, qui venait pour ainsi dire de ramper sur ce globe, semblait plus effrayant encore que ne l'avait été son maître, lorsque celui-ci, debout et hautain, avait impérieusement jeté sa main sur ce monde, qu'il semblait vouloir dominer à force d'orgueil et d'audace.

L'un ressemblait à l'aigle qui plane au-dessus de sa proie... l'autre au reptile qui enserre sa victime de ses plis inextricables [1].

Laissons de côté le style d'Eugène Sue et ses métaphores démodées. Le personnage n'en prend pas moins à nos yeux une importance extraordinaire et comme une grandeur terrifiante. Rappelons-nous maintenant Sainte-Agathe s'efforçant à des combinaisons puériles et se décernant à lui-même un prix d'ingéniosité parce qu'il s'est avisé d'une sottise ; et le bonhomme d'Augier nous fera pitié.

Le pis, c'est que la comparaison ne peut s'arrêter là. A Rodin, Sainte-Agathe a tout emprunté, sa laideur, sa situation subalterne, ses ambitions démesurées, ses vertus, ses gestes et ses attitudes : il lui ressemble comme un frère !

De Sainte-Agathe, par exemple, nous savons qu'il n'est pas précisément beau ; on attire même charitablement notre attention sur sa difformité ; on nous le présente enfin « dans

1. E. Sue, *Juif Errant*, t. I, ch. 17.

un petit salon d'hôtel garni, propre mais froid à l'œil ». Or voici le portrait de Rodin :

« Agé de 50 ans, il portait une vieille redingote olive, râpée, au collet graisseux, un mouchoir à tabac pour cravate, un gilet et un pantalon de drap noir qui montraient la corde ; ses pieds, chaussés de gros souliers huilés, reposaient sur un petit carré de tapis vert placé sur le carreau rouge et brillant. Ses cheveux gris s'aplatissaient sur ses tempes et couronnaient son front chauve ; ses sourcils étaient à peine indiqués ; sa paupière supérieure flasque et retombante, comme la membrane qui voile à demi les yeux des reptiles, cachait à moitié son petit œil vif et noir; ses lèvres minces, absolument incolores, se confondaient avec la teinte blafarde de son visage maigre au nez pointu, au menton pointu [1]. »

Il y a parenté évidente, non seulement entre les deux personnages, mais entre les deux appartements et la petite chambre « à carreau rouge et brillant » avec « petit carré de tapis vert » où médite Rodin, c'est bien « ce petit salon d'hôtel garni, propre mais froid à l'œil », où complote Sainte-Agathe.

Vous vous rappelez ensuite Sainte-Agathe tenant dans sa main le sort de d'Estrigaud, le prenant de haut avec le baron et marquant toute sa supériorité de misérable inconnu sur le célèbre viveur. Mais en se grisant ainsi de l'orgueil de son humilité et de l'ivresse de son ascétisme il ne fait que copier Rodin. Lui aussi, Rodin est demeuré « crasseux, frugal et vierge » ; il l'est demeuré par calcul, pour devenir fort. Un jour arrive, en effet, où il tient sous son talon l'homme brillant, noble et riche, dont il avait été jusqu'ici l'humble « socius ». Il se redresse alors dans sa petitesse et sa laideur, et laisse tomber sur d'Aigrigny ces paroles méprisantes :

« Ne devinez-vous pas que j'ai dû m'habituer de longue main au mépris de tout ce qui est faste et sensualité [2] ? »

1. E. Sue, *Juif Errant*, t. I, ch. 15.
2. *Id. Ibid.*, t. IV, ch. 7.

« Vous avez été un beau militaire, fringant et musqué: vous avez couru les guerres, les fêtes, les plaisirs, les femmes... les choses vous ont usé à moitié. Vous ne serez jamais maintenant qu'un subalterne: vous êtes jugé. Il vous manquera toujours cette vigueur, cette concentration d'esprit qui dominent hommes et événements. Cette vigueur, cette concentration de l'esprit, si je l'ai, moi, et je l'ai... savez vous pourquoi ?... C'est que, uniquement voué au service de notre compagnie, j'ai toujours été laid, sale et vierge ;... oui vierge . . . toute ma virilité est là.

« En prononçant ces mots d'un orgueilleux cynisme, Rodin était effrayant [1]. »

Une fois de plus n'y a-t-il pas là, sinon imitation directe, du moins souvenir inconscient, et la fidélité du souvenir ne va-t-elle pas jusqu'à la reproduction ?

La même question malheureusement se pose pour d'autres personnages encore. D'Aigrigny par exemple, qui fut « un beau militaire, fringant et musqué, qui courut les guerres, les fêtes, les plaisirs, les femmes », qu'est-ce qu'un d'Estrigaud converti ? à son tour, ce d'Estrigaud qui fut le roi de la jeunesse dorée, l'amant de toutes les femmes, le premier duelliste de son temps, et que nous voyons maintenant fatigué, prêt à quitter les plaisirs pour l'ambition, qu'est-ce qu'un d'Aigrigny sur le seuil du noviciat ?

S'il aspire plus haut encore que son modèle, c'est qu'il connaît, lui aussi, ses classiques. Il rentre chez les Jésuites, avec la volonté de parvenir au généralat, et Sainte-Agathe le salue déjà du titre suprême. Mais bien avant lui, Rodin avait nourri les mêmes ambitions, et, par là, se révèle son véritable maître aussi bien que celui de Sainte-Agathe.

Ainsi, l'obligation où nous sommes de songer sans cesse au *Juif Errant* à propos de *Lions et Renards* montre quelle fut l'erreur initiale d'Émile Augier.

Elle n'est pas précisément d'avoir écrit une pièce contre les Jésuites, fût-ce en 1869. Peut-être un auteur informé aurait-il pu faire œuvre intéressante et d'actualité en montrant les

1. E. Sue, *Juif Errant*, t. V, ch. 11.

Jésuites au service de cette politique réactionnaire qui, à tort ou à raison, passe pour être la leur. Il aurait suffi de partir des faits et de la réalité vivante, si les faits et la réalité s'y prêtaient. Au lieu de cela, Émile Augier a pris la question par ses plus petits côtés, et ramené, quoi qu'il en ait, la politique des Pères à une politique matrimoniale. Surtout au lieu de faire œuvre d'observation, il a fait œuvre d'imagination, ou plutôt œuvre conventionnelle. Faute d'avoir jamais vu, sans doute, un jésuite de près, il a consulté la tradition populaire, les journaux et les romans. Il a évoqué tous les souvenirs qu'avaient déposés en son esprit les enseignements de Pigault et les racontars des Valentinois protestants, les diatribes de Voltaire et les révélations de Libri, les articles du *Constitutionnel* et les échos du *Siècle*. Et lui, en qui ses amis saluaient volontiers un second Molière, il s'est abaissé à n'être plus qu'un sous-Eugène Sue.

Il ne s'est même pas douté qu'il pouvait aisément renouveler son sujet déjà vieux. Car aux deux manières, indiquées plus haut, de mettre en scène les Jésuites, on peut en ajouter une autre. Les Jésuites, avons-nous dit, peuvent être les héros d'un mélodrame ou d'une comédie politique ; ils peuvent être aussi l'objet d'un drame psychologique. Leurs adversaires les peignent sous les plus noires couleurs et leur attribuent volontiers tous les vices : orgueil, ambition, cupidité, cruauté ; mais, impitoyables à la Compagnie, ils reconnaissent volontiers le désintéressement, la vertu de chaque membre ; dès lors, un problème se pose : comment les honnêtes gens que sont les Jésuites pris en particulier, deviennent-ils les complices d'une œuvre abominable ? Comment, chez chacun d'eux, le religieux détruit-il l'honnête homme ? C'est, répond-on, que le fanatisme les aveugle. Soit, mais c'est ce fanatisme qu'il faut nous faire comprendre. Prenez un jeune homme pur, loyal, désintéressé, épris de grandes choses, passionné pour la gloire de Dieu ; montrez-le s'appliquant d'abord à toutes les vertus, puis perverti par son mysticisme même, et pour la gloire

de Dieu, accomplissant des actes que réprouvent la justice et la bonté de Dieu. Je ne sais alors si vous aurez peint un vrai Jésuite ; mais vous m'aurez expliqué le Jésuite tel que se le figurent ses ennemis. Surtout, vous aurez étudié une âme, et même en faisant œuvre de combat, vous aurez fait œuvre de psychologue...

Mais celui-là seul est psychologue qui peut imaginer des états d'âme qui ne sont pas les siens ; celui-là seul peut peindre les déformations du sentiment religieux, qui comprend le sentiment religieux lui-même. Ce n'était pas le cas d'Émile Augier. Nous ne lui reprocherons donc pas de ne s'être pas informé ni documenté. Celui-ci qui confondait Sainte-Agathe avec les confrères de Ravignan, connaissait peut-être de nom les *Monita Secreta* ; mais il n'aurait certainement pas compris les *Exercices spirituels*.

CONCLUSION

I. — LA PSYCHOLOGIE D'ÉMILE AUGIER

A. — Qualités.

Bourgeois, gaulois, voilà les épithètes qu'il faut une fois encore appliquer à Émile Augier si nous voulons définir son esprit et son talent.

Bourgeois, il a le bon sens robuste et l'esprit sérieux. Il ne considère pas la vie comme un spectacle ni l'art comme un jeu. Étranger à tout dilettantisme, il ne lui suffira pas d'être un prestigieux mécanicien dramatique. Bien ou mal, il veut toujours dire quelque chose, et ses pièces sont rares qui n'intéressent pas le moraliste autant que le critique littéraire. Disciple de Scribe, il emploie, du moins, l'art du maître à la peinture des mœurs ou à la défense d'une doctrine.

Le même bon sens le préserve du délire mystique comme de la frivolité. Ce moraliste ne joue pas au prophète ; il n'affecte pas de descendre du ciel et ne se perd jamais dans les nuées. A peine un de ses justiciers en appelle une fois au tribunal de Dieu [1]. Encore le marquis de Puygiron se justifie-t-il sans gestes d'initié ni métaphores apocalyptiques. Comme Fabrice, comme Julien Chabrière, comme Tenancier, comme Caverlet, comme Bernard, c'est un honnête homme parlant à d'honnêtes gens leur langage.

Ce langage est le seul qui convienne aux moralistes

1. *Mariage d'Olympe*, III, 12.

d'Émile Augier. Si d'autres jouent les prophètes, c'est qu'ils prétendent imposer au public une morale généreuse, évangélique, paradoxale même et antisociale. Pour dompter le public qui se cabre, ils fortifient leur autorité de l'autorité divine ; chez eux les coups de tonnerre renforcent les coups de cravache. Cette mise en scène est inutile au moraliste bourgeois. Sa verve s'exerce moins contre les conventions égoïstes et les lâchetés sociales, que contre l'individualisme romanesque et les chimères anarchistes. Il veut ramener au sens de la réalité, et les conversions qu'il propose n'ont pas pour objet de faire sortir les gens d'eux-mêmes, mais bien de les rappeler à la conscience d'eux-mêmes. Dès lors, il est presque toujours d'accord avec son auditoire ; mais même lorsqu'il veut redresser une erreur ou combattre un abus, il n'apporte jamais que des vérités simples, faciles à concevoir, d'une opportunité incontestable. Il rappelle le public au sentiment de ses intérêts et n'exige jamais de sacrifice qui ne soit aussitôt récompensé. Pour défendre les droits de la raison, il doit parler le langage de la raison.

Aussi n'entend-il rien à l'ironie, pas plus qu'au mysticisme. Il a tout comme un autre le sens du comique ; il ne dédaigne pas l'esprit de mot, il sait inventer des situations plaisantes, saisir un ridicule et le rendre sensible en l'exagérant. Mais chez lui, le comique est toujours direct et ne se dissimule jamais ; qu'il attaque ou qu'il se défende, c'est toujours par coups droits ou par franches parades ; il n'entend rien aux étrangetés du paradoxe ni aux subtilités de l'ironie ; son esprit a besoin de certitude, et pour communiquer aux autres sa conviction, il emploie les procédés les plus simples. C'est pourquoi il a repris à Molière son personnage du raisonneur. Le raisonneur, il est vrai, nous le retrouvons chez Barrière et chez Dumas. Mais les Desgenais, les Jalin et les Ryons, sont d'étranges moralistes ; ils prêchent la vertu sans l'avoir pratiquée, et la défendent avec l'esprit du diable ; calembours, épigrammes paradoxes, tout leur est bon. Ce sont les prophètes du boulevard.

Ils faillirent gâter Émile Augier. Le Montrichard du *Mariage d'Olympe*, le Bordognon des *Lionnes Pauvres* sont eux aussi des prédicateurs du demi-monde. Mais Augier avait l'esprit trop simple et l'âme trop honnête pour se plaire longtemps en leur compagnie. Il répudia ces moralistes libertins et remit aux seuls honnêtes gens le soin de défendre la vertu. Les raisonneurs, tous excellents bourgeois, comme Ariste, Béralde ou Cléante, seront désormais les Hubert, les Tenancier, les André Lagarde, les Bernard. Et tous, de Julien Chabrière, leur commun prédécesseur, au héros des *Fourchambault* seront, des orateurs, comme les raisonneurs de Molière. La sincérité de leurs convictions n'admet guère l'ironie, toujours difficile à saisir et quelquefois dangereuse. En bon bourgeois de France, ils exposent clairement, discutent avec chaleur, s'emportent facilement, et n'évitent pas toujours la déclamation prudhommesque. Ils sont plus passionnés qu'Ariste ou Cléante ; mais ils pensent comme eux et parlent le même langage.

Leur morale d'ailleurs a plus d'une fois paru banale et médiocre. La fidélité conjugale, l'amour des enfants, le respect des parents, le mépris des choses fortuites, l'amour du travail, la probité, le patriotisme, belles matières vraiment à mettre en vers français. — Augier sans doute n'est ni un grand poète, ni un moraliste original. Mais il ne mérite pas le mépris transcendant dont l'accablèrent les esprits distingués. Il est plus facile souvent de jouer les novateurs que de défendre les traditions, il faut plus de courage pour braver le ridicule que pour affronter certaines colères, et en morale du moins, l'intransigeance conservatrice est plus méritoire que la hardiesse des révolutionnaires. Augier s'en aperçut il y a quelque cinquante ans, quand il défendit la réalité contre le romanesque, la famille contre les irréguliers, la société contre les morales d'exception. Nous apprécions encore mieux l'effort courageux, aujourd'hui que les principes individualistes développent toutes leurs conséquences et qu'il y a quelque ridicule à condamner l'adultère, à ne pas priser plus les fleurs du ruisseau que les femmes

honnêtes, à ne pas autoriser les jeunes filles à toutes les expériences prématrimoniales. La morale d'Émile Augier, toute raisonnable, toute traditionnelle, tout utilitaire si l'on veut, est celle dont ne peut se passer la société. Car si tous les individus ont droit à la justice, si toutes les infortunes sont dignes de pitié, c'est une naïveté cependant d'opposer au droit de la collectivité les prétentions de quelques-uns, et de sacrifier à des exceptions la masse des honnêtes gens.

La morale d'Émile Augier d'ailleurs n'a pas tant de sécheresse ni de vulgarité. Il n'y a de platitude que dans son style, et de prosaïsme que dans sa versification. Cet ennemi des romantiques n'est pas celui de la poésie, et son effort au contraire fut de révéler à qui la méconnaissait la poésie du devoir et du foyer. Ce contempteur des Marion Delorme, cet adversaire des Clorinde et des Olympe, exalte la mère de famille et l'épouse ; s'il attache quelque importance à la solidité des boutons de chemise, il ne réduit pas ses héroïnes au rôle de « ménagères ». Il reconnaît à leur intelligence des droits et veut satisfaire aux besoins de leur cœur. Sans doute, il les soumet au devoir, mais il ne sépare ni le devoir du bonheur, ni le bonheur de l'amour. Enfin si certains de ses héros célèbrent les joies de la famille avec quelque pédantisme et lourdeur, d'autres n'ont qu'à laisser parler leur cœur pour célébrer l'amour en poètes, et tel dialogue des *Fourchambault* (IV, 8) compte parmi les plus beaux de la comédie moderne.

De plus, dans la mesure même où il est sentimental, Émile Augier professe le mépris de l'argent. Ce bourgeois, grand connaisseur et grand ami des bourgeois ses frères, leur reproche précisément d'être les courtisans du Veau d'Or. Il raille leur vanité d'enrichis ; il déteste leur improbité d'ambitieux ; il menace du châtiment populaire leur égoïsme de jouisseurs ; à leurs calculs positifs, à leurs timidités, il oppose la générosité de la jeunesse et le désintéressement de l'amour. Lui qu'on accusait de flagorner les notaires et les épiciers, il réprouve les mariages d'affaires et revendique pour l'amour les droits que veut accaparer

l'argent. Non moins que les dévergondages poétiques, il condamne le matérialisme moral; ce professeur de sagesse invite aux généreuses folies.

Surtout ce bourgeois ignore l'égoïsme de classe. S'il déteste dans les aristocrates des adversaires vaincus, mais non résignés, il ne professe à l'égard du peuple ni mépris ni méfiance. Il ne permet pas à la bourgeoisie de se constituer à son tour en caste jalouse de ses privilèges et fermée. Il ne pense pas que trois révolutions successives aient eu pour unique objet de substituer une aristocratie d'argent à l'aristocratie de naissance. Il veut que la bourgeoisie se renouvelle par en bas, ou mieux que le peuple puisse s'élever à la bourgeoisie. Et parce que ses amis s'effraient, parce que ces héritiers des sans-culottes se font réactionnaires, il raille leur égoïsme et leur sottise; avec les droits de la justice, il invoque leur intérêt bien compris et il les somme d'accepter la démocratie s'ils veulent échapper à la démagogie. Bourgeois bien renté, il n'avait aucune raison personnelle de prendre ainsi partie contre ses amis mêmes; seule sa loyauté, son esprit de justice et sa bonté firent de lui un socialiste. Il prétendait bien d'ailleurs servir la bourgeoisie et non pas la trahir; mais s'il avait l'esprit de corps, il n'avait pas l'esprit de caste, et sa sollicitude franchissait les bornes de son parti pour aller jusqu'au peuple.

B. — Défauts.

Ce bourgeois n'est donc pas si borné, ni si médiocre que le prétendent Auguste Vacquerie, M. Lepelletier, ou M. Spronck. Son esprit cependant a ses lacunes, sa morale ses insuffisances et ses contradictions.

*
* *

Le bourgeois français répugne au scandale et au désordre; mais il prise peu l'ascétisme ou même la sévérité morale; il s'accommode facilement des plaisirs qui ne compromet-

tent ni ses affaires, ni sa réputation. Il ignore la grande passion ; il méprise la débauche crapuleuse. Mais le souci de son intérêt, le respect des convenances sont chez lui plus forts que le sentiment de sa dignité ou l'amour de la pure vertu.

Sur ce point, Augier ne veut ni rectifier son jugement, ni affiner sa conscience. Il condamne sans pitié tous ceux, imbéciles ou malfaiteurs, qui compromettent l'honneur de la famille. Sans pitié pour Clorinde il ne plaint guère plus Henri de Puygiron. Pareillement, il s'attriste de voir Henri Charrier fréquenter les coulisses et Lucien Tenancier parader dans une mascarade mondaine. Mais plus que leurs fredaines amoureuses, il déplore leur oisiveté ou leur snobisme aristocratique ; qu'ils deviennent des bourgeois laborieux, probes, hostiles à la noblesse, et il ne leur interdira aucun des amusements dus à leur âge. S'il leur défend de faire du plaisir l'unique occupation de leur vie, il autorise toutes les distractions compatibles avec leur devoir d'état et son indulgence banale contraste singulièrement avec l'intransigeance puritaine d'un Dumas fils.

Mais si, indulgent aux amis de Mlle Taffetas ou de Mlle Baronnette, Augier se montre sans pitié pour Clorinde, ce n'est pas seulement qu'il juge dangereux les morales d'exception et les paradoxes romantiques ; c'est aussi qu'il ignore la grande passion. D'autres en ont eu comme lui la terreur ; mais ils l'avaient vue de près, et peut-être éprouvée par eux-mêmes. Dans les anathèmes dont ils l'accablent, on sent de la curiosité autant que de la répulsion, de la tendresse autant que de la haine. C'est pourquoi leur œuvre est vivante. Émile Augier, au contraire, n'a ni le tempérament, ni la sensibilité des grands amoureux. Il est trop équilibré pour admettre la plus exclusive, la plus excessive des passions ; il est d'humeur trop joyeuse pour accepter ou comprendre les tortures de l'incertitude, de la jalousie, du désespoir. Aussi a-t-il échoué dans la peinture de l'amour. L'occasion s'est offerte à lui plusieurs fois de se montrer psychologue autant que moraliste ; il n'en a jamais profité. Dans

l'Aventurière, Monte-Prade reste un personnage de second plan et fait figure de Cassandre. Gabrielle, qui aspire à vivre dangereusement, force singulièrement son talent ; ses besoins sont factices, ses souffrances imaginaires ; elle se suggestionne à grand renfort de lectures ; incapable de sentiments violents, elle se donne à elle-même les ombres chinoises de l'amour. Il en va tout autrement des vraies amoureuses ; elles ne songent pas à organiser un roman, mais subissent une rude tragédie ; elles ne cherchent pas des modèles dans la littérature mais laissent elles-mêmes de terribles exemples. Peut-être, il est vrai, Émile Augier n'a-t-il pas voulu faire de Gabrielle une grande amoureuse ; en montrant la folie passagère d'une âme simple et honnête, il dénonçait plus éloquemment le danger des lectures romanesques et de la littérature individualiste. Encore aurait-il fallu cependant que son héroïne fût vivante, et que pour s'enflammer si vite au souffle romantique, son cœur renfermât une étincelle de passion. Il n'en est rien, nous le savons, et plus encore qu'à la médiocrité du style, la faiblesse de la pièce tient à l'inconsistance du personnage principal.

Une autre fois, l'occasion s'offrit à l'auteur d'étudier un beau cas amoureux. Le mariage du comte Henri de Puygiron ne pouvait s'expliquer que par une sorte d'aveuglement passionnel, et comme de possession, d'envoûtement. Vraiment épris d'Olympe, le jeune homme n'était plus l'être falot dont les malheurs nous laissent si indifférents. Son amour devenait effrayant, sa souffrance tragique. Car sa passion pouvait ne pas rester indéfiniment aveugle ; il pouvait, peu à peu, deviner son erreur, sentir sa déchéance ; la lutte de son repentir et de son dégoût contre un amour tyrannique devenait le sujet même du drame. Vaincu ou victorieux, Henri prenait une grandeur tragique, et son cas, la valeur d'un exemple. Malheureusement, Augier a, comme dans *les Lionnes pauvres*, déplacé l'action et reporté l'intérêt sur la famille Puygiron au lieu de le concentrer sur Henri, coupable à la fois et victime. Il n'y a pas là seulement affaiblissement du pathétique et déviation du sujet ; le drame cesse

d'être suffisamment humain : en face d'Olympe qui est un monstre, les autres personnages n'existent pas, et le spectateur écœuré, révolté, refuse à la pièce elle-même la sympathie qu'aucun personnage n'a su conquérir.

Un jour, enfin, Augier rêva, lui aussi, d'un grand drame de passion, et il écrivit *Paul Forestier*. La pièce est riche en péripéties ; mais on n'y trouve pas de caractères. L'émotion naît d'événements fortuits, plus que du choc des sentiments ; avec leurs attitudes contradictoires, leurs gestes résignés ou révoltés, leurs démarches avilissantes ou sublimes, les personnages nous étonnent sans nous attendrir ou nous terrifier. Augier a trouvé un sujet passionnel ; il n'a pas écrit pour cela un drame d'amour.

Son cas n'est pas unique d'ailleurs, et les écrivains gaulois ne sont pas chez nous les maîtres de la littérature passionnelle. Ils ont célébré le plaisir et fait œuvre libertine ; ils n'ont pas su peindre l'amour.

*
* *

Pareillement, ils ont chanté le Dieu des bonnes gens, sans avoir pour cela l'intelligence des choses religieuses. Ici encore Augier est bien de leur famille.

Il répugnait, paraît-il, à l'athéisme, et plus d'une fois contre un médecin matérialiste de ses amis il défendit sa croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme [1]. De fait, ses personnages parlent volontiers de Dieu et même du bon Dieu. Mais ils n'ont ni le sens du mystère ni le tourment de l'infini ; même, ils n'éprouvent pas le besoin de justifier par des arguments religieux les exigences de leur morale ou les principes de leur conduite ; fortement appuyés sur le bon sens et la morale traditionnelle, les meilleurs d'entre eux ne connaissent ni les hésitations ni les exaltations des croyants. Forts de leur certitude, ils n'ont pas besoin du

1. Témoignage de M. Paul Déroulède.

secours d'en haut ; satisfaits de la vie présente, ils ne demandent à l'au-delà ni un sujet d'angoisse ni une source de consolation. Pareillement, Émile Augier. Si convaincu fût-il de l'immortalité de l'âme, le problème de la destinée ne le préoccupa même pas au moment suprême. Il voulut mourir tranquille, en homme que rien n'inquiète et à qui rien n'impose. Certes, il y a dans cette attitude du courage, de la simplicité, de la loyauté. Mais elle marque en même temps combien, satisfait des certitudes humaines et de la vie elle-même, Émile Augier connaissait peu le tourment des âmes éprises de pensées toujours plus hautes et de jouissances toujours plus pures. Son spiritualisme n'est pas une religion, mais tout au plus une philosophie rudimentaire.

*
* *

Émile Augier, en effet, n'est rien moins qu'un penseur. La spéculation n'était pas d'ailleurs son affaire. Nous ne demandons pas au dramaturge des leçons de métaphysique ; s'il peint, avec les mœurs de son temps, les formes nouvelles de l'éternelle méchanceté et de l'éternelle sottise, il a rempli tout son office. Encore ne faut-il pas qu'il se guinde plus haut et cherche à nous entraîner vers des sphères qui ne sont pas les siennes. Autrement, l'ascension risque d'être périlleuse et pour avoir quitté la terre ferme où il était si bien d'aplomb, le moraliste s'expose à trébucher lourdement. Ce faillit être l'aventure d'Émile Augier. Avec *les Effrontés* en effet et *le Fils de Giboyer*, il ne se contenta pas d'intervenir dans la lutte des partis et de faire œuvre d'actualité. Il entendait résumer pour le parterre l'histoire sociale et religieuse de l'humanité. A son système politique il prétendait donner un fondement scientifique. L'homme de théâtre, il est vrai, refréna l'essor du philosophe et d'opportunes coupures s'imposèrent à *Giboyer*. Mais puisque Émile Augier tenta une fois de la comédie philosophique, force nous est bien de discuter sa pensée.

Voici donc le cours d'histoire que *Giboyer* devait pro-

fesser au Théâtre-Français. C'est d'abord une esquisse pittoresque du progrès humain :

« L'homme, comme bien vous le savez, est le seul animal perfectible. L'orang-outang, son plus proche voisin à la table de la création, n'a pas pu changer un iota à sa complexion depuis l'origine des choses, et tel vous le voyez au Jardin des Plantes, tel Noé l'a vu dans l'arche, exactement dans le même rapport de force et d'intelligence. L'homme seul a reçu la faculté de modifier l'équilibre de sa nature [1]; chez lui, la lutte s'est établie d'abord entre l'esprit et le corps, l'un rongeant l'autre, et la race a toujours été se fortifiant intellectuellement et s'appauvrissant physiquement, depuis les patriarches qui vivaient huit cents ans et les héros d'Homère qui s'attablaient devant un bœuf entier, jusqu'à ces générations fûtées et malingres qui vivent trente ans en moyenne, et traitent de goinfre le mortel capable de nettoyer un gigot à lui seul. »

Puis l'interprétation des grands mythes helléniques ou hébraïques :

« L'histoire politique de l'humanité s'est calquée sur son histoire naturelle. Elle peut aussi se raconter en deux mots : antagonisme de la force et de l'intelligence, du droit et du fait. Le commencement de la lutte se perd dans la nuit des temps, et les âges fabuleux nous en ont transmis trois témoignages irrécusables : l'escalade des Titans, le larcin de Prométhée, la Tour de Babel. »

Après quoi et pour rattacher ces considérations historiques aux polémiques contemporaines, Giboyer fait, en plaisantant, de l'exégèse transcendante.

« Remarquez, messieurs, par quel étrange renversement d'idées, dans toutes ces légendes hiératiques, la révolte du principe spirituel contre le principe brutal est présentée comme la révolte de la terre contre le ciel.

« Ceci vous révèle dès l'origine la présence du troisième personnage obligé dans le drame, celui du traître. A toutes les

1. Le Ms. du Théâtre-Français porte « l'équilibre de sa nation » ; c'est évidemment une faute de copiste, facile à corriger.

époques, l'intelligence a eu des transfuges, ce qui explique ses longues défaites. Or, dans l'antiquité, ce transfuge était un prêtre qui troublait la conscience du droit, en mettant les dieux du côté de la force. C'est là l'esprit de toutes les théogonies primitives. »

Comme c'est simple et comme c'est habile ! Pour expliquer l'origine des religions, on invoque la mauvaise foi des prêtres ; pour faire de l'anticléricalisme scientifique, on cite des exemples fabuleux, et on laisse à l'auditeur le soin d'établir entre le présent et le passé les comparaisons nécessaires.

Giboyer peut être fier de son érudition comme de sa dialectique et l'on conçoit qu'au moment de résumer ses conclusions, il verse dans l'enthousiasme :

« Vous voyez d'ici les trois grandes phases de la lutte : l'antiquité qui est le triomphe de la force et la négation du droit : injustice sur la terre et dans le ciel, divinisation du pouvoir, apothéose des empereurs... Le moyen âge qui est un compromis entre la force et le droit, imposant à l'une la charité..., à l'autre la résignation et canonisant ces deux vertus... Enfin, l'âge moderne, qui est la revanche des *Titans*, le triomphe du droit et la négation du fait ; justice au ciel et sur la terre ; aux grands hommes la patrie reconnaissante. »

C'est de la science de réunions publiques, de l'éloquence de comice agricole.

Cette désinvolture dans l'étude des plus hautes questions, cette hardiesse de généralisation, cette tendance aux synthèses simplifiées et simplistes, ce souci d'adapter les résultats prétendus de la science aux petites polémiques du jour, cette recherche de la formule sonore, tout cela caractérise le bourgeois français. Muni de principes d'autant plus solides qu'ils sont moins personnels, il prend ses préjugés pour des convictions, et parce qu'il fait des gestes d'orateur, il se prend pour un penseur.

*
* *

Il est trop facile d'ailleurs d'accabler Émile Augier historien des religions ou exégète. Mais ce qui prouve bien encore son incapacité philosophique, c'est la qualité de son patriotisme. Nul ne fut plus que lui sincèrement et passionnément patriote; il était digne d'appartenir à une famille de héros [1]. Mais son patriotisme, volontiers chauvin et cocardier, était exclusivement sentimental. Avec l'ardeur, il a la naïveté populaire. Il aime les uniformes brillants, les étalages de décorations, les défilés, les parades, tous les tableaux militaires. — Sans doute, il faut aux yeux du peuple et même aux autres, des spectacles et des émotions qui rendent sensible au cœur l'idée de patrie. Mais à se repaître uniquement de sensations, le patriotisme s'affaiblit ; il lui faut l'appui d'une doctrine et le secours d'une idée. Augier dramaturge ne s'en est pas douté. Quand, deux ans après la guerre, il veut donner à la France un spectacle patriotique, il emprunte tout juste à Jules Studeau deux scènes fort émouvantes sans doute, mais qui ressemblent trop à des images d'Épinal.

Peut-être les Français de 1873 n'avaient-ils pas besoin qu'on leur fît au théâtre une conférence sur l'idée de patrie. Plusieurs cependant estimèrent le spectacle un peu vain et regrettèrent que la grande douleur commune servît de prétexte à de simples tableaux vivants.

Surtout, quelques années plus tôt [2], Émile Augier avait

1. Nous avions pensé d'abord qu'un chapitre sur Émile Augier et la Patrie devait terminer cette étude de son théâtre social. *Les Effrontés*, *Maître Guérin*, *La Contagion*, *Madame Caverlet*, *Jean de Thommeray* nous en auraient fourni les éléments. Mais à vouloir le presser, le sujet s'est évanoui. Les scènes patriotiques de *Jean de Thommeray* appartiennent à Jules Sandeau. Les trois actes intermédiaires sont sans valeur et sans rapport avec le sujet. Cette pièce qui aurait dû faire l'union de tous les bons citoyens, causa plus d'une déception et d'une protestation. Aujourd'hui elle ne compte guère dans l'œuvre d'E. Augier. Restent les indications que nous fournissent çà et là les pièces citées plus haut. Elles attestent l'ardeur patriotique d'E. Augier, mais ne suffiraient pas à une étude de morale sociale.

2. *La Contagion*, 1866.

cru constater chez la jeunesse un affaiblissement du sentiment patriotique. Il avait surpris des sourires, des haussements d'épaules, des plaisanteries sacrilèges, et il avait dit leur fait à Raoul d'Estrigaud, à Lucien de Chellebois. Mais tandis que les jeunes fêtards s'exerçaient pour s'en faire accroire, à un scepticisme superficiel ; d'autres jeunes gens, sérieux et convaincus ceux-là, donnaient déjà dans le pacifisme et l'humanitarisme. Ils ne blaguaient pas l'armée, ils la méprisaient ; ce n'est pas dans les cafés à la mode ni par snobisme de boulevardiers, mais dans leur cabinet de travail et dans leur naïveté de philosophes, qu'ils déclaraient morte la guerre et l'idée de patrie périmée. A cet éveil des doctrines pacifistes, Augier ne semble pas avoir pris garde. Le patriotisme étant une vertu, il ne l'a cru menacé que par la corruption des mœurs ; et s'il n'a pas prévu le danger d'une philosophie antipatriotique, c'est sans doute que, pour lui, le patriotisme ne relevait pas de la philosophie. Observateur pénétrant des mœurs, il fut moins curieux des idées, et ne devine pas, semble-t-il, les conséquences morales et sociales d'une erreur intellectuelle.

*
* *

Ainsi, Émile Augier a vu parfois plus loin que les bourgeois et il ne partage ni tous leurs préjugés ni tous leurs défauts ; il leur a été assez supérieur pour faire leur examen de conscience et leur infliger quelques rudes leçons ; mais par son origine, son éducation, son tempérament, sa tournure d'esprit, il est tout près d'eux et l'un d'eux. Avec tout son talent, il apparaît comme le représentant éminent d'une classe plus que comme une personnalité puissante.

II. — E. AUGIER DRAMATURGE

A. — Défauts.

Il n'apparaît pas non plus tout d'abord comme un artiste original. Non seulement il se chercha longtemps avant de prendre pleine conscience de son talent, mais il ne cessa jamais de subir des influences multiples, et nous le voyons se souvenir tour à tour de Ponsard et d'Hugo, de Musset et de Labiche, de Molière et de Regnard, de Balzac et de Dumas ; surtout il n'a jamais secoué le joug de Scribe. Dans ses plus grandes œuvres même, il a trop souvent perpétué les traditions du théâtre de Madame.

Il aime les sujets compliqués, où plusieurs intrigues cheminent parallèlement ou s'enchevêtrent jusqu'à l'imbroglio. Parfois, il est vrai, on peut grouper tous les développements autour d'une idée maîtresse, tous les faits autour d'un personnage principal ; mais ce travail d'unification n'est pas toujours possible, et si, par exemple, Vernouillet assure à lui seul l'unité des *Effrontés*, il faudrait toute la dextérité d'un Sardou pour débrouiller cet écheveau qu'est *Maître Guérin*.

Même quand il ne complique pas à plaisir ses intrigues, Augier a rarement le courage de présenter ses études de mœurs ou de caractères dans toute leur simplicité. Il craint d'ennuyer le public par trop d'austérité, et il égaie ses pièces les plus sérieuses d'une intrigue sentimentale assez étrangère à l'action. La nécessité par exemple de marier Clémence à Sergine, Fernande à Maximilien et Aline à Lucien Tenancier pour faire le procès des financiers véreux, des cléricaux et des grands seigneurs corrompus ? Mais quoi ! c'était la tradition depuis Molière d'opposer à la grimace des forbans le sourire d'une ingénue, au grondement des passions déchaînées le roucoulement des amoureux. Lui-même, l'auteur du *Demi-Monde* et de *la Question*

d'Argent, s'est incliné devant elle. Émile Augier ne pouvait pas se montrer moins respectueux.

Il accepta pareillement la tradition des dénouements heureux. Rares sont chez lui les pièces qui se terminent mal (*le Mariage d'Olympe, les Lionnes Pauvres*). Presque toujours, il tient à ne pas attrister le spectateur : il punit le vice et récompense la vertu comme dans les contes pour enfants bien sages.

Un de ces dénouements peut à la rigueur se justifier (celui de *Madame Caverlet*) ; la plupart ne sont que de fâcheuses concessions à l'optimisme du parterre ; ils ne rentrent ni dans la logique des événements (*Effrontés, Ceinture dorée, la Jeunesse, Un Beau Mariage*), ni dans la logique des caractères (*la Jeunesse, les Fourchambault, Un Beau Mariage*) ; loin d'être la conclusion nécessaire d'une démonstration rigoureuse, il leur arrive même d'affaiblir la thèse des premiers actes et de mettre l'auteur en contradiction avec lui-même (*Un Beau Mariage*).

Ainsi, Augier a trop docilement respecté les pires conventions de la comédie classique et du théâtre de Scribe.

*
* *

D'autre part, il a commis parfois dans la conduite de pièces, par ailleurs originales, de graves maladresses. Nous ne parlons pas de *Jean de Thommeray* dont le quatrième acte par exemple est ahurissant ; mais voyez *le Mariage d'Olympe* ; l'œuvre est personnelle, audacieuse, d'une belle simplicité ; et voilà que des gaucheries l'entravent dans sa marche, que des naïvetés, des absurdités même compromettent le dénouement. C'est la laborieuse histoire du collier, c'est l'invraisemblable comédie d'Olympe jouant à la poitrinaire, c'est l'imprudence inouïe de Geneviève écrivant à Henri une lettre d'amour, etc. — Augier malheureusement affectionne ces petits moyens puérils à la fois et compliqués. Il y a dans *la Contagion* une lettre qui se perd, qu'on évite soigneusement de restituer à son propriétaire, qui s'égare une

seconde fois, reste cachée plusieurs semaines, et réapparaît à point nommé pour provoquer, avec un scandale, une conversion éclatante. La croix de ma mère est devenue la lettre de ma mère et l'une ne vaut pas mieux que l'autre. On se rappelle enfin le dénouement compliqué, invraisemblable et faux qui faillit compromettre la pièce.

Quant à *Lions et Renards*, on y trouve une histoire de petit journal, de cheval et de danseuse, à dormir debout. On oserait presque ici emprunter à un mauvais plaisant sa formule tintamaresque : c'est de la « scribouillie sardouçâtre ».

De l'excessive complication, l'auteur tombe parfois dans l'excessive simplicité. *Gabrielle*, par exemple, et *la Jeunesse*, sont des pièces lentes et vides, où l'on parle plus que l'on agit, et dont des épisodes inutiles n'arrivent pas à boucher les trous.

En un mot, Augier, disciple de Scribe, n'a ni l'impérieuse maîtrise de Dumas, ni la dextérité prestigieuse — et vaine — d'un Sardou.

Toute une partie de son œuvre apparaît dès maintenant comme caduque.

B. — Qualités.

Cependant tous ses contemporains ont salué en lui le maître de la scène. C'est que, malgré tous les défauts que nous venons de signaler, il avait bien le don du théâtre. Sans parler des idées ingénieuses et charmantes qui sont celles de *la Ciguë* et de *Philiberte* par exemple, et pour nous en tenir aux seules comédies sociales, il y a peu de théâtres plus riches en « situations » et en péripéties. C'est dans *l'Aventurière*, Monte-Prade provoquant son fils ; — dans le *Gendre de M. Poirier*, Antoinette exigeant de Gaston qu'il renonce à son duel ; — dans *Ceinture dorée* et dans *les Effrontés*, Roussel et Charrier jugés ou soupçonnés par leurs enfants ; — dans *les Lionnes Pauvres*, Séraphine entrant chez Thérèse coiffée du chapeau qui dénonce

sa faute, Thérèse recevant le baiser de la maîtresse de son mari, Séraphine exécutée par Thérèse, Mme Charlot inventoriant le mobilier, Pommeau enfin venant demander l'hospitalité à l'amant de sa femme ; — dans *Un Beau Mariage*, l'expérience du quatrième acte ; — dans *les Effrontés*, l'altercation de la Marquise et de Vernouillet ; — dans *le Fils de Giboyer*, la reconnaissance de Maximilien et de Giboyer, l'affront infligé à Maximilien par Mme Maréchal, Maximilien renonçant à Fernande plutôt qu'à Giboyer, etc. ; — dans *la Contagion*, Annette poursuivie par d'Estrigaud et surprise par Navarette, et encore André Lagarde se ressaisissant et foudroyant d'Estrigaud ; — dans *Madame Caverlet*, l'explication d'Henri et de Caverlet, les adieux des deux amants, l'entretien d'Henriette et de Fanny ; — dans *les Fourchambault*, enfin, l'intervention de Mme Bernard en faveur de Fourchambault, le départ de Maïa, l'altercation des deux frères, etc.

Ce sont aussi, pour aggraver les malentendus, ou pour dénouer les situations inextricables, les gestes inspirés et les paroles sublimes. Certains mots d'Augier sont bien des mots d'auteur (« La Nostalgie de la boue », *le Mariage d'Olympe* I, 1. « De mon temps on avait Dieu », *Effrontés* II, 10) ; mais d'autres, et les plus nombreux, sont des mots de situation ou de caractère. C'est d'Antoinette Poirier : « Et maintenant va te battre » (*Gendre de M. Poirier*, IV, 4) ; de Bernard (*Fourchambault*, IV, 5) ce « Efface » qui fit comparer à Corneille celui qu'on avait tant de fois rapproché de Molière. Quant aux gestes fameux, on se rappelle Clorinde déchirant au péril de sa vie le contrat de honte (*Aventurière*, IV, 7, édition de 1860), Antoinette payant aux créanciers de Gaston ce que leur refuse Poirier (II, 5), Maximilien tombant aux pieds de Giboyer (*Fils de Giboyer*, III, 10), Fernande baisant au front Maximilien (*Ibid.* V, 7), Bernard embrassant Léopold (*Fourchambault*, V, 5). Certains de ces gestes peut-être sont plus romanesques que vraisemblables ; ils tranchent des difficultés qu'on ne pourrait dénouer ; plusieurs du moins sont naturels ; tous sont

des trouvailles dramatiques, et justifient l'enthousiasme du parterre et de la critique.

Il y aurait bien à dire encore sur la conduite des événements, le mélange habile du tragique et du comique, en un mot sur la technique d'Émile Augier. Mais cette étude nous entraînerait trop loin ; et nous voulions indiquer seulement par quels moyens ingénieux ou puissants Émile Augier avait adapté à la scène ses études de mœurs et ses œuvres doctrinales.

*
* *

Il y a, d'ailleurs, chez lui plus que de l'habileté, et s'il n'a pas fait au théâtre l'entrée révolutionnaire d'un Dumas fils, il n'en reste pas moins un des précurseurs, un des fondateurs du théâtre réaliste. Dès sa seconde pièce, l'élève de Ponsard, le disciple des Anciens, se tourne vers la comédie bourgeoise. Il échoue, à vrai dire, mais il avait pressenti, avec le goût du jour, sa vocation véritable. Après plusieurs tentatives en tous sens, il revient, avec *Gabrielle*, à la comédie familière et moralisante. Avant Alexandre Dumas, il tâche de porter au théâtre une peinture exacte de l'humanité, et des cas de conscience. Il a le tort, d'ailleurs, d'affubler sa comédie moderne d'un vêtement suranné, et c'est bien à Dumas qu'il empruntera bientôt la forme de ses drames ; mais dès *Un homme de bien*, dès *Gabrielle* surtout, il apparaît comme un observateur et un moraliste, comme le disciple des grands classiques et, à la fois, le précurseur des modernes.

Puis, quand il aura bien en main son métier de dramaturge, il ne fera guère que du théâtre réaliste. Il se montrera plus exclusif même que Dumas et Sardou, et, sauf une ou deux exceptions, toutes ses pièces seront des comédies de mœurs.

Du réalisme dramatique, d'ailleurs, on trouve chez lui toutes les variétés. Un certain réalisme, d'abord, consiste

dans le choix de sujets pénibles ou odieux, dans la peinture sans vergogne des laideurs et des misères humaines. C'est le réalisme du mal, et pour y réussir, il suffit à la rigueur d'être plus hardi qu'intelligent, plus désireux de frapper fort que de frapper juste. Mais s'il peut être exploité par les sots, ce réalisme ressortit encore à la littérature, et les artistes sincères peuvent en tirer des chefs-d'œuvre. Augier s'en est bien douté, et il a écrit *le Mariage d'Olympe*, puis *les Lionnes Pauvres*. Dans l'une et l'autre pièces il a été d'une belle intrépidité ; laideur des caractères, audace des situations, exactitude de la mise en scène, il n'a reculé devant rien. Il n'a pas recherché le scandale d'ailleurs, et son hardiesse n'eut d'égale que sa probité. Il peint le mal tel qu'il l'a vu en observateur scrupuleux, et en moraliste indigné, non en cynique ni en déclamateur. Aussi, il a bien pu commettre dans la conduite de l'action des maladresses déconcertantes ; il n'en a pas moins laissé deux œuvres admirables de vérité. On a discuté beaucoup sur Olympe ; on ne peut nier cependant la vraisemblance du personnage et la possibilité de son irrémédiable déchéance ; et quelle scène que l'orgie du second acte ! Gestes, attitudes, paroles, tout est pris sur le vif. A force d'exactitude même dans la peinture du mal, la comédie se change en drame, et rien n'est plus lugubre que ce souper de fêtards. Quant aux *Lionnes Pauvres*, ce n'est pas seulement la vérité d'une scène, ou d'un acte (l'acte IV tout entier est un chef-d'œuvre) qu'il faut louer ; c'est, malgré ce que nous avons dit plus haut, tout le caractère de Séraphine. Certes, il est trop effacé ; les auteurs l'ont esquissé, plus que profondément buriné ; mais comme le trait reste juste et quelle vigueur encore dans cette silhouette ! Beaucoup plus vraie qu'une Césarine, Séraphine est aussi vivante, plus effrayante même qu'une baronne d'Ange.

***

Mais le réalisme du mal ne mérite pas peut-être le nom

de réalisme. Il cherche malgré tout des situations extraordinaires et des caractères exceptionnels. De ce qu'il exploite le mal et cultive la laideur, il n'est pas nécessairement beaucoup plus vrai que l'idéalisme. Le vrai réalisme est ce qu'on pourrait appeler le réalisme de la médiocrité. Peindre les hommes au naturel, dans la banalité de leur vie quotidienne, avec leur vulgarité intellectuelle et morale, avec leurs défauts sans grandeur et leurs vertus sans héroïsme, leurs préoccupations mesquines et leurs intérêts étroits, voilà l'office de l'écrivain réaliste. Ce fut à plusieurs reprises celui d'Émile Augier. L'auteur de *Féline*, de *Gabrielle*, de *la Jeunesse* surtout, a fait au théâtre une tentative analogue à celle de Flaubert dans le roman. En indiquant ce rapprochement nous ne prétendons pas essayer une impossible réhabilitation. *Un Homme de bien, Gabrielle, la Jeunesse* sont des œuvres manquées, et dont l'intention morale reste le principal mérite. On ne peut nier cependant que le souci de peindre exactement des bourgeois dans la médiocrité de leur vie et de leur âme ait été alors une nouveauté et qu'Augier ait préparé de loin les voies au naturalisme. Rappelez-vous surtout l'histoire de Mme Huguet, et dites si l'on peut rendre plus sensibles la misère matérielle et morale de la petite bourgeoisie, la disparition lamentable des illusions de jeunesse au souffle de la réalité, et la déchéance d'une âme bonne mais médiocre sous le poids de la vie. Les auteurs du Théâtre Libre n'ont pas conçu personnage plus hardi que cette mère, professeur d'égoïsme et de lâcheté. Surtout, ils n'ont presque jamais su garder la mesure qui permet à Augier de demeurer impartial, et à Mme Huguet sympathique. Le poète de *la Jeunesse* n'a eu de parti pris ni littéraire, ni moral ; ni pessimiste, ni naturaliste, il a fait œuvre de vérité et peint tel que le montre trop souvent la vie, cet amour maternel dont on n'avait raconté jusqu'alors que les héroïsmes sublimes ou les déformations monstrueuses. Au besoin d'ailleurs il aurait su être plus hardi encore et quand il voulait faire de Mme Fourchambault une mère plus que complaisante

aux déportements de son fils, il devançait tout simplement les fournisseurs de M. Antoine[1].

*
* *

Enfin, à côté du réalisme psychologique, il y a le réalisme matériel de la mise en scène. Pour rendre plus vraisemblables encore événements et personnages, il faut replacer les uns et les autres dans leur cadre habituel. L'exactitude du costume, de l'ameublement et du décor devient plus que jamais nécessaire, si les choses doivent ajouter à l'impression des actes et des paroles. Augier ne s'est pas toujours préoccupé de ces détails, et nous ne voyons pas par exemple qu'il ait voulu dans *les Effrontés* nous donner la sensation toute proche de la vie d'un grand journal. C'est qu'ici le pittoresque importait peu à la peinture des mœurs ou des caractères. Mais, quand le sujet l'exigeait, il a su faire du décor un véritable personnage. Olympe transforme le salon des Puygiron en cabinet particulier. Soumis à l'inventaire de Mme Charlot, le mobilier de Séraphine témoigne éloquemment de sa honte, et devant ses meubles dorés Pommeau peut pleurer comme devant les monuments de son déshonneur.

Ainsi, le décor participe à l'action et ajoute au pathétique.

Mais c'est surtout dans *Un Beau Mariage*, qu'Émile Augier tire de la mise en scène des ressources toutes nouvelles. Jusqu'alors, la comédie de mœurs s'accommodait surtout d'un décor familial, et c'est dans un salon plus ou moins luxueux que se nouaient et se dénouaient presque toutes ses intrigues. Même en conduisant le public dans le Demi-Monde, Dumas ni Théodore Barrière ne l'avaient complètement dépaysé. Au café de Madrid ou chez Marguerite Gautier, plus d'un spectateur se retrouvait chez lui et les autres feignaient au moins de s'y reconnaître. Dumas, il est

1. Augier a supprimé — sans doute au cours des répétitions — la scène audacieuse que conserve le manuscrit de la Comédie-Française.

vrai, avait mené Diane de Lys chez Paul Aubry, et cette excursion d'une grande dame chez un peintre avait quelque chose d'inouï. Pourtant un artiste qui a de l'usage donne à son atelier un air de salon, et l'on peut se rencontrer chez lui entre gens du monde.

Il n'en va pas de même chez le savant. Celui-ci n'a pas encore reçu ses lettres de naturalisation mondaine. Il reste encore un être d'exception, et ceux-là mêmes devant qui s'ouvrent les salons n'ouvrent à personne les portes de leur laboratoire. Leur tâche demeure mystérieuse, et leur cabinet un sanctuaire. Augier, le premier, va nous livrer la clef du temple et le secret de leur travail. Pierre Chambaud et Michel Ducaine ne sont pas les savants en redingote, très intelligents et un peu ridicules, qui faisaient la gloire et la joie de certains salons. Avec tout leur génie, ils se montrent à nous comme des ouvriers de la science, dans leur atelier, en tenue de travail; ils ne font ni conférences ni rapports, mais des manipulations et des expériences; nous voyons leurs instruments et leurs appareils, nous assistons à leurs préparatifs, nous participons à leurs dangers, nous applaudissons à leur réalisation du grand œuvre. Il y a là plus qu'une nouveauté dans le choix du sujet et la mise en œuvre; il y a, avec une indication féconde, une hardiesse et une exactitude de mise en scène qu'on ne dépassera pas.

En résumé, c'est par son audace dans la peinture de certains vices exceptionnels et odieux, — par la reproduction fidèle de la réalité médiocre, — enfin par l'exactitude de la réalisation scénique, qu'Émile Augier a fait du théâtre réaliste et même préparé les voies à nos plus hardis novateurs.

***

Ce n'est pas là pourtant toute son originalité ni son principal titre de gloire. S'il a mérité d'être si souvent comparé à Molière, c'est pour avoir été par-dessus tout un observateur. Il l'a été plus exclusivement que Dumas et plus sérieusement que Sardou. Celui-ci ne dédaigne ni le

mélodrame ni le vaudeville, et quand il s'essaie à la comédie, c'est pour peindre des travers passagers ou des ridicules superficiels plus que des passions ou des vices. Celui-là, qui sait à l'occasion si bien voir et si bien peindre, se perd trop souvent dans les nuages, et pour avoir visé trop haut, n'atteint parfois qu'à l'extravagance. Augier, plus solide que Sardou et moins sublime que Dumas, ne quitte jamais la terre ferme, et n'a de fenêtre ouverte que sur la réalité.

Il ne peint guère que ce qu'il a vu, et ne parle guère que de ce qu'il sait. Plus soucieux d'observer la société que de réformer l'univers, il montre les hommes tels qu'ils sont ; même quand il fait œuvre dogmatique, il n'impose pas à leur réflexion les sujets qui le préoccupent particulièrement, il reçoit d'eux la matière de son inspiration et se fait l'interprète de leurs pensées.

Si d'ailleurs certaines questions lui sont fermées et certains sentiments incompréhensibles, le champ de sa vision n'est pas si borné qu'on l'a dit. Sans doute, il est avant tout le poète de la grande bourgeoisie. Mais de la bourgeoisie, il a suivi l'évolution et retracé l'histoire pendant quelque trente ans. Au lieu de se cantonner en une spécialité, il a discuté tous les problèmes que lui offrait l'actualité. S'il a fait au mariage, et à tout ce qui s'y rattache (amour, argent, adultère, courtisanes, divorce, etc.), une part considérable dans son théâtre, du moins n'a-t-il pas borné là son enquête de moraliste ; la question d'argent sous presque toutes ses formes, la question sociale et la lutte des classes, la question religieuse et la question patriotique, voilà ce qui l'a tour à tour préoccupé. Par là, son œuvre ne gagne pas seulement en variété et en solidité ; elle acquiert une double valeur, pour l'historien proprement dit et le critique littéraire.

Elle est d'abord un document essentiel pour l'étude de la bourgeoisie française sous Louis-Philippe et le second Empire. Nous avons trop insisté sur ce point pour qu'il soit nécessaire d'y revenir. Rappelons seulement que même lorsque son observation s'égare, ce n'est pas par abus du

sens propre mais pour avoir épousé trop fidèlement les préjugés et les passions des siens [1]. Jusque dans ses erreurs et ses défauts, il est si représentatif que nos politiciens posent encore le problème religieux dans les mêmes termes que Giboyer.

Ensuite, si Augier n'a pas bouleversé les conventions théâtrales, ni inventé une forme d'art, il a découvert des sujets et renouvelé le répertoire. Non seulement, il a le premier mis les journalistes à la scène, mais il a peint par avance la presse moderne, vénale et scandaleuse ; il a prévu l'importance prédominante des questions sociales et la lutte des classes ; il a vu mal, mais enfin il a vu les rapports des questions sociales et religieuses. En un mot, tous ceux qui discutent au théâtre les grands problèmes sociaux sont, consciemment ou non, ses disciples et ses débiteurs.

Surtout, de tous les successeurs de Molière, Augier a été le plus puissant créateur de caractères. A Lesage, nous devons Turcaret ; à Beaumarchais, Figaro et Bridoison ; à Balzac, Mercadet ; à Dumas fils, Marguerite Gautier, M. Alphonse, Mme Guichard, et si l'on veut, la baronne d'Ange. C'est là moins de caractères que nous n'en devons au seul Émile Augier. Ne parlons pas d'Olympe, trop exceptionnelle, ni même de Séraphine Pommeau trop effacée ; mais voici la liste des grands bourgeois : Roussel, Poirier, Charrier, Maréchal, si vivants, si amusants et si vrais ; voici ces dames du tiers, Mme Maréchal, Mme Fourchambault, Mme Huguet surtout, qui mériterait d'être célèbre à l'égard des plus grands ; voici les forbans de la presse et la basoche, Vernouillet et Maître Guérin ; les représentants divers de l'aristocratie, Gaston de Presle, d'Auberive et d'Estrigaud ; le déclassé enfin, le maître des démagogies prochaines, Anatole Giboyer. Peu importent, après cela, les maladresses de l'intri-

1. Il est vrai qu'alors son erreur est grossière. En 1859, alors que Dumas prévoyait l'invasion prochaine des Barbares, Augier croyait la France en danger du fait de Sainte-Agathe. Sans décerner à Dumas le titre de prophète, il faut bien avouer qu'une fois au moins son mysticisme fut plus clairvoyant que l'observation d'Augier.

gue et la banalité des dénouements. Molière n'avait pas le métier de Scribe; mais il connaissait les hommes. Émile Augier pareillement. Il a observé ses contemporains, et les a peints en toute vérité. Des passions humaines, il a vu les manifestations propres à son temps, et par son sens de l'actualité, il a renouvelé la comédie de mœurs. Mais de ses personnages, il n'a pas vu que les défauts secondaires ou les passions éphémères; il a touché en eux le fonds commun de l'humanité. En les peignant sous l'aspect de l'éternité, il a renouvelé la comédie de caractères.

Il est assuré de survivre. Sa gloire sera celle qu'il eût aimée, moins brillante que solide. Ce ne fut ni un grand initiateur ni un grand isolé ; avec lui les amateurs d'exception ne trouveront pas leur compte. Mais pour avoir continué l'œuvre des maîtres, et poussé plus avant la route, il plaira à tous les esprits modérés chez qui se concilient le respect des traditions et l'amour du progrès.

Philosophe médiocre, poète modeste, fort peu chrétien, il ne séduira pas les élites. Il n'est pas de ceux à qui les délicats réservent, dans leur cœur, une place de choix et comme un sanctuaire. Mais il aura pour lui la masse des honnêtes gens ; sa morale, bornée certes et incomplète, mais si raisonnable, si consciente des nécessités sociales, si généreuse aussi; son art, clair, solide et franc, sont faits pour les classes moyennes. Assez loin de Molière et de Voltaire, mais bien plus haut que Béranger, et sur le même rang que Rabelais et Lesage, il aura toujours une place d'honneur dans la bibliothèque des bourgeois de France.

BIBLIOGRAPHIE

I. — **Ouvrages d'E. Augier.**

Œuvres complètes, 7 volumes, Calmann-Lévy.

Chroniques dramatiques, *Spectateur Républicain*, 2, 17, 14, 21 août 1848.

Lettre à Michel Lévy, *Diogène*, 30 novembre 1856.

— à Villemessant, *Figaro*, n° 427, 1858.

— au *Gaulois*, n° 67, février 1859.

— à Berthé, *Figaro-Programme*, 9 juillet 1861.

— à Guéroult, *Opinion nationale*, 20 décembre 1862.

— à Laprade, *Opinion nationale*, 31 décembre 1862.

— à Pitre-Chevalier, *Musée des familles*, avril 1863.

— à Sarcey, *Opinion nationale*, 10 novembre 1865.

— à Sarcey, *Opinion nationale*, 1er décembre 1866.

— à Sarcey, *Temps*, 30 novembre 1867.

— à Villemessant, *Figaro*, 11 avril 1878.

— à J. Prevet, *Figaro*, 10 septembre 1878.

— au *Voltaire*, 7 juin 1879.

— à Marc, Directeur du théâtre de Lyon. *Revue du Lyonnais*, juillet 1879, p. 74.

— au *Gaulois*, sur le Divorce, 24 sept. 1879.

— à Lafontaine, *Gaulois*, 9 novembre 1886.

— à Laforest, *Evénement*, 3 juin 1887.

— sur Tolstoï, *Nouvelle Revue*, 1er février 1888.

— sur « Mon ami Hilarius », de P. Lindau, *Figaro*, 28 avril 1888.

— sur la Censure, *Figaro*, 24 oct. 1888.

— à M. Bryois, *Gil Blas*, 23 février 1889.

— à Sarah Félix. *Intermédiaire des Chercheurs*, 10 novembre 1891.

— à G. d'Heylli. *Gazette anecdotique*, 15 nov. 1889.

Lettre sur le droit des pauvres, *Gaulois*, 12 déc. 1891.
Lettres intimes, *Temps*, 7 août 1893.
Lettre à Ponsard, *Temps*, 25 mai 1894.
— à Pierre X..., *Nouvelle Revue*, 1er mai 1895
— à V. Hugo, *Revue bleue*, 2 nov. 1895.
— à Mlle Colin, *Annales littéraires et politiques*, 4 juillet 1887.
— l'*Art*, avril 1902, p. 221.
— à F. Fabre, *Temps*, 13 juin 1903.

Deux ouvrages non insérés dans les œuvres complètes :
La Chasse au Roman, avec J. Sandeau, Michel Lévy, 1851.
La conscience de M. Picandaire Revue de Paris, 1er mars 1894.

Divers.

Discours sur Melesville. *Entr'acte*, 10 nov. 1865.
Notice sur Pigault-Lebrun, *Nouvelle biographie générale de Didot*, t. 60, p. 274, 1862.
Poésie à Régnier, l'*Art*, 2 mars 1876.
Emmanuel, proverbe non signé, *Tablettes Européennes*, 20 août 1849.
Dédicace à Delaunay, *Figaro*, 7 mai 1883.
Dédicace à Abraham Dreyfus, *Revue politique et littéraire*, 5 avril 1884.
Préface aux Œuvres de Foussier, Lemerre, 1884.
Discours aux obsèques de V. Hugo, *Temps*, 2 juin 1885.
Discours aux obsèques d'A. Duval, *Débats*, 29 décembre 1885.
Préface de *Rimes et Raison*, par A. Genevray, in-12, 1887, Lévy.
En-Tête de *Velléda* par Penguer, in-12, Perrin, 1887.
Quatre vers de la Ciguë, *Temps*, 6 août 1890.
Variantes de l'*Aventurière*, *Gaulois*, 5 nov. 1894.
Dédicace à Got, *Gaulois*, 23 nov. 1897.
Préface pour Arnold Mortier, dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire du Théâtre*, 1902, n° 7, p. 91.

II. — **Sur E. Augier.**

A). — *Eloges officiels.*

Éloges funèbres de G. Larroumet, J. Claretie, F. Coppée, O. Gréard, *Temps*, 29 octobre 1889.
Discours de réception de M. de Freycinet à l'Académie française, 20 déc. 1891.

B). — *Études générales.*

L. Lacour. — Trois théâtres (Augier, Dumas fils, Sardou), 1880.
J. Claretie. — Célébrités contemporaines, 1883.
E. Pailleron. — E. Augier, 1889.
Parigot. — E. Augier, 1890.
M. Emblard. — Notice sur E. Augier, 1890.
L. Gallet. — Conférence sur E. Augier, prononcée le 3 août 1893, publiée en 1895.
Un Valentinois. — E. Augier, sa famille, son temps et son œuvre, 1897.
Guillemin. — E. Augier entrevu dans la charge et la caricature, 1897.
Brunetière. — Manuel de l'Histoire de la Littérature française, 1898.
E. Faguet. — Manuel de l'Histoire de la Littérature française, t. II, 1901.
Morillot. — E. Augier, 1901.

C). — *Recueils d'articles, ou études particulières*

G. Planche. — Nouveaux portraits littéraires, 1854.
A. Vacquerie. — Profils et grimaces, 1856.
Th. Gautier. — Histoire de l'art dramatique en France depuis vingt-cinq ans, 1858-1859.
Wiesniewski. — Études sur les poètes dramatiques de la France au xixe siècle, 1861.
Sainte-Beuve. — Chroniques parisiennes 1845.
— Causeries du Lundi, t. XV, 1862.
— Premiers Lundis, t. III, 1875.
Prévost-Paradol. — Essais de politique et de littérature, t. III, 1863.
Barbey d'Aurevilly. — Les médaillons de l'Académie française, 1864.
Léon Gautier. — Études littéraires pour la défense de l'Église, 1865.
Portraits du xixe siècle, t. IV, 1894.
Foucher. — Entre cour et jardin, 1867.
H. Murger. — Propos de ville et propos de théâtre, 1867.
Pontmartin. — Nouveaux Samedis, t. III, 1867.
G. d'Heylli. — Journal intime de la Comédie-Française, 1879.
Carel. — Biographies contemporaines, 1880.
A. Mortier. — Soirées parisiennes, 1882-1886.

E. Zola. — Nos auteurs dramatiques, 1881.
P. de Saint-Victor. — Le théâtre contemporain, 1889.
J.-J. Weiss. — Le théâtre et les mœurs, 1889.
E. Montégut. — Dramaturges et romanciers, 1890.
J. Lemaitre. — Impressions de théâtre II, IV, V, IX, 1890-1896.
J.-J. Weiss. — Autour de la Comédie-Française, 1892.
Doumic. — Portraits d'écrivains, 1892.
— de Scribe à Ibsen, 1896.
Parigot. — Le théâtre d'hier, 1893.
G. Larroumet. — Petits portraits et notes d'art, 1897.
Filon. — De Dumas à Rostand, 1898.
Benoist. — Essais de critique dramatique, 1898.
Frédéric. — Trente ans de critique, t. II, 1900.
F. Sarcey. — Quarante ans de théâtre, t. VI, 1901.
E. Faguet. — Propos de théâtre, 1e série, 1906.

D). — *Livres, brochures de circonstance, pamphlets, parodies, etc.*

de Rainneville. — Lettre d'un gentilhomme à E. Augier, 1862.
Mirecourt. — Le Petit-fils de Giboyer, 1863.
de Vanssay. — Le Fils de Giboyer et l'Académie Française, 1863.
L. Veuillot. — Le fond de Giboyer, 1863.
Veinard. — Le Fils de Giboyer pour rire, 1863.
— Le Fils de Giboyer 1863, par un Académicien sérieux.
E. Ferrière. — Défense du Fils de Giboyer, 1863.
Un lecteur de l'Univers : M. Veuillot et Giboyer.
C. Portelette. — Le doigté de Giboyer, 1863.
Thévenin. — Le tour de France du Fils de Giboyer, 1864.
Luzarche. — Une utopie électorale, 1864.
Siraudin et Leprévost. — Paul faut rester, 1868.

E). — *Etudes étrangères sur E. Augier.*

Rutenberg. — Die dramatischen Sckriftsteller des Iweiten Kaiserreichn (Berlin-Lœrwenstein, 1872).
Vicluf. — E. Augier's dramatische, 1879.
Lindau. — Aus dem letterarischem Frankreich, 1881.
Matthews. — French dramatists of the XIXe century (New-York, Scribners), 1881.
Hradek. — E. Augier a jeho dramata (Prossintz), 1892.
Banner. — Das frangösiche theater der Gegemvarl (Leipzig, Renger), 1898.

F). — *Principaux périodiques.*

ABRÉVIATIONS : Périodiques français

BB, Bulletin du Bibliophile. *Cor*, Correspondant.
FG, Franco-Gallia. *NR*, Nouvelle Revue.
RAD, Revue d'art dramatique. *RB*, Revue politique et littéraire. (Revue Bleue).
RC, Revue contemporaine. *RDM*, Revue des Deux-Mondes.

1845. SAINTE-BEUVE. — *Un Homme de bien*, d'Augier. *RDM*, IV, pages 875-889.
1848. PONTMARTIN. — *L'Aventurière*, d'Augier. *RDM*, XXII, p. 150-158.
1851. PLANCHE. — *Le Joueur de Flûte* et les comédies de M. Augier. *RDM*, IX, p. 60-83.
1854. PONTMARTIN. — *Le Gendre de M. Poirier*. *RDM*, VI, p. 415-422.
1858. MONTÉGUT. — *La Jeunesse*, d'Augier. *RDM*, XIII, p. 938-955.
1859. MONTÉGUT. — *Un Beau Mariage*, d'Augier et Foussier. *RDM*, XX, p. 748-757.
1861. MONTÉGUT. — *Les Effrontés*. *RDM*, XXXI, p. 763-769.
1862. CLAVEAU. — *Le Fils de Giboyer*. *RC*, LXV, p. 643-657.
— L. LAVEDAN. *Le Fils de Giboyer*. *Cor*, 25 déc.
1863. PRÉVOST-PARADOL. — *Le Fils de Giboyer*. *RDM*, XLIII, p. 182-194.
1864. CLAVEAU. — *Maître Guérin*. *RC*, LXXVII, p. 188-195.
— PRÉVOST-PARADOL. — *Maître Guérin*. *RDM*, LIV, p. 493-502.
1866. CHANCEL. — Le théâtre de M. Augier. *RB*, III, p. 24-30.
— PONTMARTIN. — *La Contagion* et le théâtre d'Augier. *Cor*, 25 mars.
— SAINT-RENÉ TAILLANDIER. — *La Contagion* et les comédies d'Augier. *RDM*, LXIII, p. 768-780.
1868. ASSELINEAU. — *Paul Forestier*. *BB*, p. 113-124.
— CHALLEMEL-LACOUR. — *Paul Forestier*. *RDM*, LXXIII, p. 789-801.
— PONTMARTIN. — *Paul Forestier*. *Cor*, 25 mars.
1869. DELAPLACE. — *Lions et Renards*. *RC*, CVIII, p. 564-568.
— PHILIBERT-SOUPÉ. — Les mœurs et la comédie contemporaine. *RC*, p. 193-233, 466-496, 577-605.
— SAFFRES. — *Lions et Renards*. *RDM*, LXXX, p. 1017-1024.

1870-1871. Asselineau. — *Lions et Renards*, etc. *BB*, p. 35-44.
1874. X. — *Jean de Thommeray. RDM*, I, p. 232-237.
1876. Montégut. — *Madame Caverlet. RDM*, XIV, p. 675-690.
1878. X. — *Les Fourchambault. RDM*, XXVI, p. 960-964.
— Cartault. — M. Emile Augier. *RB*, XXII, p. 73-82.
— Montégut. — M. Emile Augier. *RDM*, XXVI, p. 628-660.
1879. Lindau. — M. E. Augier. *Nord und Sud*, IX, p. 74-109 (en allemand).
1880. Matthews. — M. E. Augier. *Indépendant Review*, IX, p. 353-370 (en anglais).
1883. Ganderax. — *Les Effrontés. RDM*, LVI, p. 451-466.
1887. Pellisson. — Les parvenus d'après les comédies de M.E. Augier. *RAD*, V, 217-229.
1889. X. — Emilio-Augier. *Nuova Antologia*, XXIV, p. 162-167 (en italien).
— Deymier. — La mort d'E. Augier. *RAD*, XVI, p. 186-192.
— Lacour. — E. Augier. *NR*, LXI, p. 277-292.
— Morlot. — Le théâtre d'E. Augier. *RAD*, XVI, p. 271-284.
— Sarrazin. — E. Augier. *FG*, VI, p. 393-397.
— Ed. Thierry. — Un souvenir de *Maître Guérin. RAD*, XIV, p. 31-40.
— X. — Souvenirs du Théâtre-Français. *RAD*, XVI, p. 193-202.
1890. Le Corbeiller. — Essai d'esthétique et de critique : Augier et Dumas ; leur influence. *RAD*. XIX, p. 331-357 ; XX, p. 28-38.
— Erdmann. — E. Augier och del audra képardômet. *Sveuske Tidskript*, p. 218-267 (en suédois).
— J. von Hall. — E. Augier. *De Gids*, III, p. 365-388 (en hollandais).
— K. Warburg. — E. Augier. *Nordisk Tidskript*, p. 131-149 et 187-200 (en suédois).
1892. Doumic. — E. Augier. *RB*, XLIX, p. 366-375.
1893. Ed. Grenier. — Souvenirs littéraires. *RB*, LII, p. 69-76.
1895. Claretie. — E. Augier. *RB*, IV, p. 546-550.
— Spronck. — E. Augier. *RDM*, CXXXII, p. 382-406.
1899. E. Jagow. — Das moderne fraujôsische Droma im Urteile E. Augier. *Buhue and Wet*, II, p. 6.
1900. Doumic. — *Les Fourchambault. RDM*, CLVIII, p. 445-457.
1902. A. Rambeau. Augier's *L'Aventurière* of 1848 and 1860. *The modern Langage quaterly*, V, p. 129-147 (en anglais).

1904. Chirac. — Le théâtre d'E. Augier. *RAD*, XIV, p. 235-242 et 262-271.

G). — *Autres ouvrages à consulter à propos d'E. Augier.*

Bien entendu, le théâtre des prédécesseurs et contemporains ; Scribe, Ponsard, Barrière, Dumas, Sardou. — Les préfaces, avant-propos et autres manifestes de Dumas fils, notamment l'*Homme-Femme*, 1872 et la *Question du Divorce*, 1880.

Puis :

Les œuvres de Pigault-Lebrun.
Balzac. — Les Illusions perdues, 1837-1839.
Victor Augier. — Lettre à l'abbé Baruel, 1815 ; — Voyage dans le Midi de la France, 1817 ; — Les crimes d'Avignon depuis les Cent-Jours, 1818 ; — Le beau-père et le gendre (en collaboration avec Pigault-Lebrun), 1822.
Mme de Girardin. — L'Ecole des Journalistes, 1840.
E. Sue. — Le Juif Errant, 1844-1845.
Mme de Girardin. — L'Ecole des Journalistes, 1859.
O. de Vallée. — Les Manieurs d'argent, 1857.
H. Castille. — Les journaux et les journalistes de 1848 à nos jours, 1858.
Montalembert. — Les intérêts catholiques au xixe siècle, 1858.
Hatin. — Histoire littéraire et politique de la Presse en France, 1859-1861.
De Falloux. — Mme Swetchine, 1860.
Scherer. — Mélanges de critique religieuse, 1860.
H. Lucas. — Histoire du théâtre français au xixe siècle, 1862.
Th. Muret. — L'histoire par le théâtre, 1865.
Cuvillier Fleury. — Études et portraits, 1865-1868.
d'Alton-Shée. — Mémoires, 1869.
Mérimée. — Lettres à une Inconnue, 1873. — Lettres à Panizzi, 1881.
Beaumont-Vassy. — Histoire intime du Second Empire, 1874.
D. Stern. — Mes Souvenirs, 1877.
A. Naquet. — Le Divorce, 1874.
Baunard. — Le vicomte de Melun, 1880.
Viel-Castel. — Mémoires, 1883.
Pontmartin. — Episodes littéraires, 1890.
de la Gorce. — Histoire du Second Empire, 1894-1905.
E. Lavisse. — Un ministre : V. Duruy, 1895.
Lecanuet. — Montalembert, 1898-1905.

Lenient. — La comédie en France, au xixe siècle, 1898.
Latreille. — La fin du théâtre romantique et François Ponsard, 1899.
Caro. — G. Sand, 1898.
Joannidès. — La Comédie-Française de 1680 à 1900, 1901.
Ch.-M. des Granges. — La comédie et les mœurs sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, 1904.
Lefebure. — Portraits de croyants au xixe siècle, 1905,
Brunetière. — Balzac, 1906.
F. Loliée. — La fête impériale, 1907.
P. Bourget. — Un divorce 1908.
— L'Émigré, 1909.

TABLE DES MATIÈRES

III. — LA FAMILLE ET LA QUESTION D'ARGENT

V. — AUGIER ET LE DIVORCE « MADAME CAVERLET »

VI. — AUGIER ET LES IRRÉGULIERS DE LA FAMILLE

DEUXIÈME PARTIE. — E. Augier et l'argent.

TROISIÈME PARTIE. — Augier et la lutte des classes

QUATRIÈME PARTIE. — **E. Augier et la Question religieuse.**

LE FILS DE GIBOYER

LA QUESTION DES JÉSUITES

MAYENNE, IMPRIMERIE DE CHARLES COLIN

